

Précis de littérature française

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

The text on this page is estimated to be only 9.00% accurate

I ft 3 9015 00369 350 7 m ^.^..r'itm B^g

The text on this page is estimated to be only 3.40% accurate

HUGO PAUL IHIL.AL ; Ithe UNIVERSITYOF.IMCIIIGAN a, ,-
■■■■'■ '^ifi



The text on this page is estimated to be only 2.14% accurate

// L^ / ■'■> -• /

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

PRÉCIS UTTÉRATURE FRANÇAISE

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

atdti BItaaOan



The text on this page is estimated to be only 20.17% accurate

PRÉCIS LITTÉRATURE FRANÇAISE ch'.-m.'des granges
PARIS LIBRAIRIE HATIER 8, RUE d'assas, 8

4 PRÉFACE Ce Précis d' Histoire Littérature française est destiné aux élèves des classes de grammaire des Lycées et Collèges, et à tous ceux de renseignement secondaire ou primaire qui veulent s'initier rapidement à la connaissance de nos grands écrivains. Il forme une sorte d'introduction à notre Histoire de la Littérature qui, dans ses deux éditions in-16 et in-8®, convient plutôt aux classes supérieures et à la préparation immédiate des examens. Nous l'avons composé en réduisant méthodiquement l'ouvrage complet, de manière à ce que les élèves trouvent dans le second le développement du premier. Les divisions en siècles et en chapitres sont exactement les mêmes. Les sommaires ont été intégralement conservés, ainsi que les titres des paragraphes. En passant de ce Précis à l' Histoire on ne changera ni de plan, ni de cadres, ni de système critique ; on aura seulement la satisfaction d'étendre et de compléter des connaissances élémentaires, dont la forme concise se sera imposée à la mémoire. Le plus grave des défauts constatés par les professeurs des classes de lettres et par les jurys d'examen, est justement l'absence de ces notions premières (grandes divisions, biographies, dates, analyses des chefs-d'œuvre) qui doivent être le terrain solide sur lequel on construit une dissertation. Nous espérons que nous pourrons contribuer à corriger cette fâcheuse ignorance, en donnant aux élèves ce Précis substantiel, initiation pratique à notre Histoire. »

The text on this page is estimated to be only 15.26% accurate

INTRODUCTION ORIGINES DE LA LANGUE FRANÇAISE
PREMIERS TEXTES 1. — Origines et formation. L* celUiiiiia. — Sur la plus grande partie du territoire occupé par les Gaulois, et qui correspond à peu près à la France actuelle, on parlait différents dialectes celtiques. Ces dialectes ne sont représentés aujourd'hui que par le breton et le gaélique (idiome du Pays de Galles), qui en sont dérivés. Or, la langue française n'est pas sortie de la langue gauloise, mais du latin. La conquête romaine. — Au second siècle avant J.-C, les Romains s'emparèrent de toute la région méridionale de la Gaule, appelée aujourd'hui Provence (provincia romana). La culture latine fleurit à Marseille, h - Ptlci* d« UtUraUr*. t



t INTRODUCTION Aix, à Nîmes, à Narbonne, et remonta jusqu'à Lyon. La forte organisation coloniale des Romains amena promptement la prédominance du latin. Après les conquêtes de César, les mêmes influences s'exercèrent sur toute l'étendue de la Gaule. Latin classique et latin populaire. — Le latin se propagea en Gaule sous deux formes. Dans les écoles, dans la société lettrée et administrative* ce fut le latin de Cicéron et de César qui fut appris et parlé ; mais dans les classes moyennes et dans le peuple, ce fut celui de la conversation courante et des soldats. A Rome même, il y avait des différences profondes entre ces deux sortes de latin, — surtout en ce qui concerne la prononciation et la syntaxe. Dans la prononciation, la syllabe accentuée prédominait ; les syllabes atones étaient atténuées et tendaient à disparaître. Dans la syntaxe, le latin parlé usait, beaucoup plus que le latin littéraire, des prépositions ; celles-ci se substituaient aux désinences casuelles pour marquer certains rapports. Pour les verbes, on faisait un plus fréquent emploi des auxiliaires. Formation populaire. — Lois essentielles de la langue romane. — Le latin populaire fut celui qui se répandit le plus vite en Gaule, et qui, en se transformant, produisit la langue romane. La règle essentielle dans le passage du mut latin à la forme romane est la persistance de la syllabe accentuée, — Quand une voyelle brève précède immédiatement la syllabe accentuée, cette voyelle tombe : *claritatem* donne *clarté* ; et il est certain que les Romains prononçaient déjà *clartem*. Quand une voyelle longue précède immédiatement la syllabe accentuée, cette voyelle est conservée en roman : *peregrinum*, donne *pèlerin*. — La voyelle qui suit la syllabe accentuée disparaît ou s'atténue en e muet, qu'elle soit finale comme dans *radam*, *rose* ; ou qu'elle soit dans l'intérieur du mot, comme dans *tabulum*, *table* ; *mobilem*, *meuble*. — Enfin, la consonne médiane, celle qui sépare deux voyelles dont la seconde porte l'accent tonique, disparaît ou s'affaiblit : *dotare*, *douer* ; *securum*, *sûr* ; (*velicatum*, *délié* ; *debere*, *devoir*, *Déclinaison*).

— Les substantifs et adjectifs latins se déclinaient (cf langue allemande) ; ils avaient six cas : nominatif, vocatif, génitif, datif, accusatif, ablatif. En roman, deux de ces cas seulement sont conservés : le nominatif (cas sujet) et l'accusatif (cas régime). Le cas sujet du singulier et le cas régime du pluriel sont marqués par un s ; le cas régime du singulier et le cas sujet du pluriel n'ont pas s. Exemple : Singulier : cas sujet : *murs* (*mur*). cas régime : *mur* (*mur*) Pluriel : cas sujet : *mur* (*murs*). cas régime : *murs*

(mur os). Lea cas disparurent de la langue française vers le commencement du

The text on this page is estimated to be only 15.41% accurate

ORIGINES de LA LANGUE FRANÇAISE S XIV^e siècle ; on conserva seulement la forme du cas régime pour toutes les fonctions, sujet ou compléments. Voilà pourquoi, à partir de ce moment, l'a est devenu la marque du pluriel, puisque le cas régime du singulier n'avait pas d'a, et que le cas régime du pluriel avait un « Formation savante Doublets — A partir du XII^e siècle, certains mots de formation savants apparaissent à côté des mots d'origine populaire. Les premiers, ceux qui lisent et qui écrivent le latin, introduisent dans le vocabulaire français des mots calqués syllabe par syllabe sur des mots latins, et dont la désinence seule est française ; il en résulte que souvent deux mots français sont tirés du même type latin ; ce sont des doublets. Les exemples en sont bien connus : gracieux donne grille et grade ; fra

'4 INTRODUCTION gilem, frêle et fragile ; tidvocatua, awméet avocat ; legaîemy loyal et UgaU ete Il y a toujours une différence de sens très appréciable entre les doublets. Subdivisions du Roman. Langue d*oo et langue d'oi/. Dialectes. — Sur l'immense territoire gaulois, selon les races et le milieu, le roman prit des formes variées. Il se subdivisa, d'abord, en deux grands dialectes, la langue d'oc et la langue d'oi/, ainsi désignés par le mot qui, dans chacun d'eux, signifiait oui {hoc et hoc illi). La langue d'oc se parlait dans la région méridionale ; la langue d'oïl, dans la région septentrionale; une (igné qui irait de la Rochelle à Grenoble, en passant par Limoges, Gler-, mont-Ferrand,'Lyon, établirait approximativement la, séparation des deux langues. Bien entendu, cette séparation est toute conventionnelle : c'est par leà nuances intermédiaires de nombreux dialectes locaux que l'on passait de la langue d'oc à la langue d'oïl. Gha(5une de ces deux langues se subdivisait ellennême en dialectes : dans le domaine d'oc, on a le provençal, le languedocieny le dauphinois f Vauvergnatj le limousin ; — dans le domaine d'oïl, le picard, le bourgui" gnon, le normand, le poitevin, et surtout le dialecte de V Ile-de-France, Presque tous ces dialectes sont représentés au moyen âge par des œuvres littéraires. Mais, à partir du xv* siècle, et surtout du xvi«, le dialecte de l'Ile-de-France prend le pas sur tous les autres, et devient la langue centrale et prépondérante. II — Premiers monuments Lo Serment de Strasbourg. — Au mois de mars 842, Charles le Chauve et Louis le Germanique s'allièrent contre leur frère Lothaire ; et leurs soldats prononcèrent, un serment solennel. Ceux de Charles se servirent de la langue iudesque pour être entendus des Germains ; ceux de Louis, réciproquement, de la langue romane. Le texte de ces serments, premier monument officiel des deux langues, nous a été conservé par l'historien Nithard, conseiller intime de Charles le Chauve. Voici le texte romane et sa traduction en français moderne : SERMENT DE LOUIS LE GERMANIQUE EN LAN&UE ROMANE c Pro Deo amur, et pro Christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo eist meon fradre Karlo, et in adiudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dift in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damne sit. •

01IIGINB8 DB LA LANGUB FRANÇAIB 5 Traduction française. i Pour l'amour de Dieu, et pour le commun salut du peuple chrétien et le nôtre, dorénavant (de ista die in avant), autant que Dieu m'en donne savoir et pouvoir, je défendrai {eo pour ego) mon frère Karle que voici (ct5t, du latin ecce istum), et par aide (adiudha, du latin adjutoere), et en chaque (cadhuna, dn latin quoi una) chose, ainsi qu'on doit (dift, débet) par devoir (jper dreit) défendre son frère, à la concQtion qu'il (en ce que, Sn 0 quid, o pour hoc) me fasse de même (aUresi, de alterum sic, la pareille) ; et avec Lothaire je ne prendrai aucun arrangement qui, par ma volonté, soit au préjudice de mon frère Karle que voici (1). > Textes des x« et xi« siècles. — Du x« siècle, nous possédons la Cantilène de sainte EuUdie et la Vie de saint Léger* Du xi« siècle, la Vie de saint Alexis, en 265 vers assonances (2). Nous avons conservé un certain nombre d'autres Vies de Saints, qui n'ont pas la même valeur, tmais qui contiennent de ciuieux détails sur les mœurs du temps. On aboutit ainsi aux recueils de contes pieux, tels que les Miracles de Gautier de Coinci (xiii* siècle). (1) Morceaux choisit, 2" cycle, p. 3>5. (t) Morctaux choint, S* cycle, p. 1«

PREMIÈRE PARTIE LE MOYEN AGE CHAPITRE PREMIER
 TABLEAU GÉNÉRAL DU MOYEN AGE SOMMAIRE V Le moyen âge comprend la période qui s'étend de 842 (Serment de Strasbourg) à 1515 (avènement de François I^{er}). — Mais les XIV^e et XV^e siècles peuvent être considérés comme une transition. 2° La littérature du moyen âge s'adresse à des auditeurs plutôt qu'à des lecteurs ; nous ne possédons presque jamais, sauf pour les Chroniques les textes originaux, mais des remaniements ; — nécessité de les replacer à leur date historique et dans leur milieu social ; — on y trouve déjà toutes les qualités de l'écrivain français. 3° Les classes sociales : comment les écrivains les représentent, et quelle influence elles ont sur eux. — Le clergé, l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple, 40 L'enseignement : les écoles primaires, secondaires, supérieures ; les collèges, la Sorbonne, les Universités ; les programmes. — Les manuscrits. 6° Les arts et les sciences : l'architecture art souverain : le roman, le gothique. — Le mouvement scientifique, lent mais réel. 60 Les influences extérieures viennent modifier ou enrichir l'esprit français : les Arabes, la conquête de l'Angleterre par les Normands, les Croisades, le Midi la guerre de Cent ans, les littératures étrangères. I — Grandes divisions du moyen âge. Dans l'histoire de la littérature française, on désigne sous le nom de moyen âge la longue période qui s'étend de 842 (Serment de Strasbourg) jusqu'en 1515 environ (avènement de François I^{er}) ; encore cette dernière date doit-elle être reportée jusqu'en 1548 pour le théâtre (interdiction des Mystères par le Parlement). Cette dénomination uniforme, appliquée à plus de six siècles de notre histoire littéraire, est consacrée par la tradition, mais reste discutable, et n'a pas été adoptée par tous les critiques. Quelques-uns voudraient que l'on divisât cette période en deux parties : 1° de 842 à 1328 (avènement des Valois) ; — 2° de 1328 à 1515, période qui formerait une sorte de Pré-Renaissance,

TA.BIBAU GÉNÉRAL DU MOYEN AGB 7 fl. — Principes à suivre dans l'étude des œuvres littéraires du moyen âge. i[^] D'une manière générale, la littérature du moyen âge ne s'adresse pas à des lecteurs mais à des auditeurs. De là l'usage des mêmes formules de transition[^] des clichés destinés à évoquer certains personnages ou tableaux de convention, des négligences et des prolixités qui sentent le bavardage, des symétries et des refrains[^] etc.. 2[^] Jusqu'au xv[^] siècle, et surtout en poésie, presque aucun ouvrage, à l'exception des Mémoires et de certaines Chroniques[^] n'est original au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Tout sujet épique, lyrique, satirique, dramatique, est repris de génération en génération et complété ou transformé ; on en conserve des parties anciennes, auxquelles on en juxtapose des nouvelles. C'est ainsi que des anachronismes singuliers se glissent dans les Chansons de geste, les romans, les fabliaux, etc., 3[@] Il faut toujours replacer une œuvre du moyen âge dans le milieu social pour lequel elle a été créée : aristocratie, clergé, bourgeoisie. 40 Malgré les profondes différences qui séparent ces œuvres de celles qui apparaissent à la Renaissance et à l'époque classique, on y découvre déjà cependant tous les caractères essentiels de l'esprit français : art de la composition, vie intense des caractères, but moral, langue claire et spirituelle. III. — Les classes sociales. Quel était, au moyen âge, l'état de ces classes sociales qui fournissent à la littérature du moyen âge des modèles, des auditeurs, et plus tard des lecteurs? 10 L'Eglise et le clergé. — Si l'on examine l'Eglise dans ses rapports avec la société, on devra en tenir le plus grand compte, parce que l'esprit public est toujours ou inspiré par elle, ou en réaction contre elle. Pendant la période barbare du moyen âge, le clergé avait seul représenté l'autorité morale, et les couvents étaient les asiles respectés où se conservaient les traditions et les textes : les chevaliers faisaient la guerre ; les bourgeois s'occupaient de leurs intérêts matériels ; le peuple était illettré. Le clergé séculier, évêques, curés, etc., se trouvait, beaucoup plus que de nos jours, en contact quotidien avec tous les chrétiens. La vie sociale était en quelque sorte rythmée par la religion. D'un autre côté, les moines (le clergé régulier), par leurs missions, leurs Prédications, leurs travaux d'agriculture, d'architecture, de peinture, d'enseignement, d'érudition, agissaient aussi sur la société. Comment la poésie narrative et satirique représente-t-elle le clergé ? D'une façon générale, les chansons de geste ne

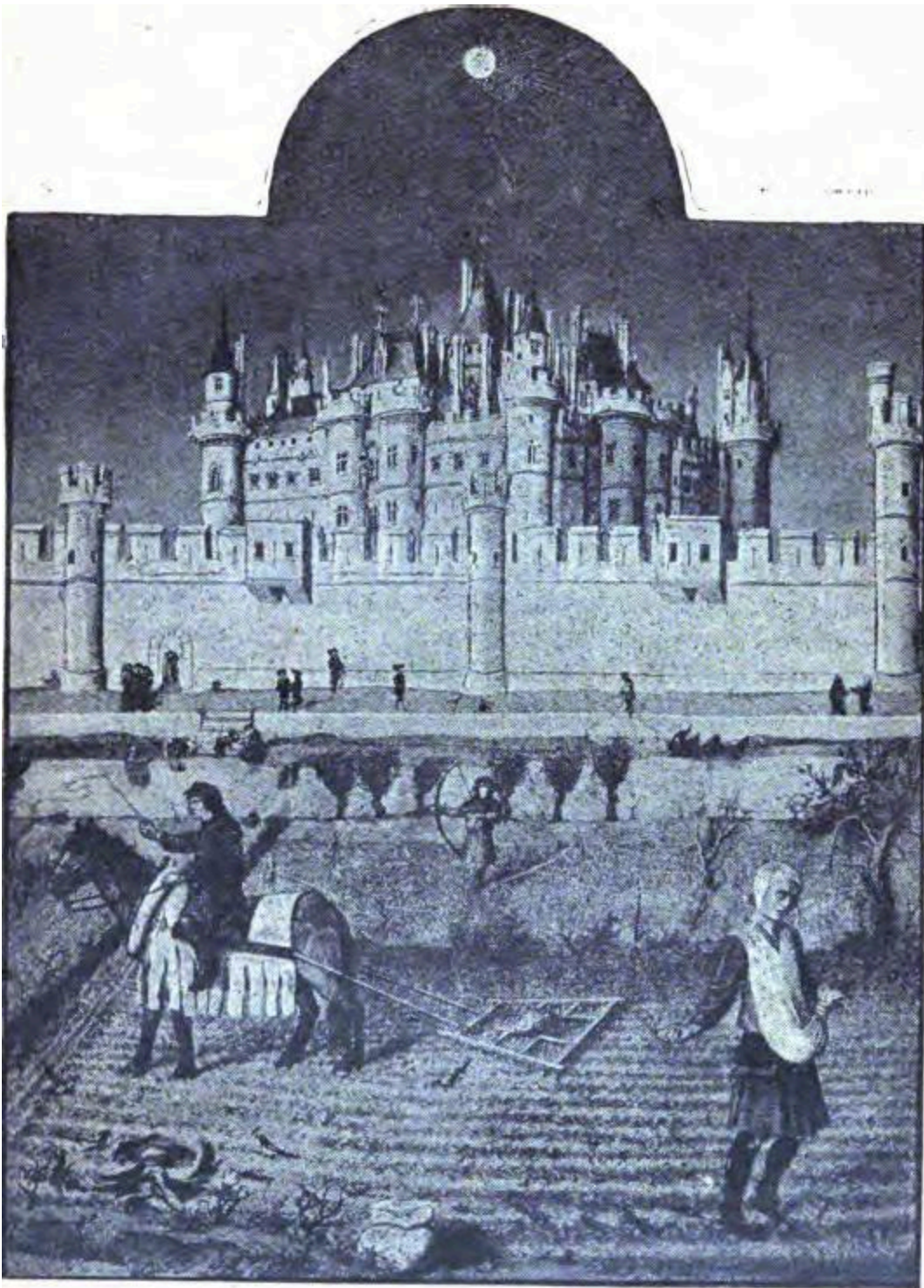
parlent qu'avec révérence du pape, des évêques, des moines et c[^]es clercs,
parce qu'elles ont à consi

8 LE MOYEN AGE dérer leur rôle dans des circonstances tragiques et solennelles, en particulier dans la mort. C'est surtout dans la littérature bourgeoise, narrative ou dramatique, que s'étale la satire contre le clergé et les moines {Roman de Renart, Roman de la Rose, fabliaux, farces} D nous semble singulier que le clergé si puissant, ait toléré, jusqu'aux fêtes qu'il organisait, ces satires dont la violence nous scandalise aujourd'hui. D faut arriver jusqu'au milieu du xvi^e siècle, après Rabelais, pour que cette satire paraisse dangereuse à l'Eglise elle-même ? 9 L'aristocratie. — Quand on parle d'un chevalier du moyen âge, on simplifie à l'excès un type qui a évolué. La littérature nous peint deux types de chevalier : le féodal, celui de la Chanson de Roland, de Raoul de Cambrai, etc., dont la psychologie ne peut s'expliquer que par les rapports de vassal à suzerain ; et le chevalier courtois, celui qui, au xiii^e siècle, sous l'influence des littératures provençale et bretonne, obéit à un code particulier de l'honneur et de l'amour. Ces deux types correspondent à une transformation réelle de la vie sociale entre les xi^e et xiii^e siècles. A côté du chevalier tel que le peignent les poètes, celui dont les chroniqueurs nous racontent les exploits véritables ne paraît pas moins épique. Les compagnons de Villehardouin dans la fabuleuse et réelle expédition de Constantinople, ceux de saint Louis dans sa première croisade, et ceux qui ont séduit Froissart, authentiquent en quelque sorte les prouesses des romans. Voilà pour le chevalier considéré comme type littéraire. Si nous réfléchissons maintenant à l'influence de l'aristocratie comme protectrice des poètes et des chroniqueurs, nous remarquons deux choses : a) Le trouvère, quand il écrit pour un auditoire aristocratique, dont il veut piquer la curiosité et flatter la vanité, est porté à exagérer et à renchérir. b) C'est dans le château fort des x^e, xi^e, xii^e siècles que se récitent ces fragments belliqueux. A partir de la fin du douzième, la société courtoise se constitue dans plusieurs centres. De là, soit dans les œuvres originales du xiii^e siècle, soit dans les remaniements en prose des chansons antérieures, une conception nouvelle des convenances de ton et de style, et, dans le fond, une variété d'épisodes destinée à retenir l'attention des femmes, que les récits exclusivement guerriers pouvaient lasser. Alors finit la chanson de geste et triomphe le roman. 30 Les bourgeois et le peuple. — C'est une erreur singulière que de considérer le bourgeois du moyen âge, et même le vilain, comme un être passif, toujours battu et content. Dès le xi^e siècle, soutenu par le roi et par le

petit clergé, le peuple commence à obtenir, dans l'organisation des communes, des garanties sérieuses. Au point de vue littéraire, il y gagne une indépendance qui explique le grand développement du genre satirique du xii^e au xv^e siècle.

The text on this page is estimated to be only 4.58% accurate

D'tprli «M mlntolm d* Pal dt Limtonri, peïnU aux Trd Riclira
Hwini d Lt Louvn de Chul» V, tu d« Terg«n da l'HAI:*! da ?4«i dgot
VIDitltut da Pranca occupe ■njoord'bai 1* liti.



UN CHATEAU A LA FIN DU XIV^e SIÈCLE.
après une miniature de Pol de Limbourg, peinte aux Très Riches Heures du duc de Berry

10 LE MOYBN AGB Gomment, d'autre part, la littérature représente-t-elle le bourgeois et le vilain? Elle ne les flatte pas. Le bourgeois est avare et intéressé ; U vilain est menteur et voleur. Quant aux revendications sérieuses du peuple, on en trouve souvent uo redoutable écho, soit dans la deuxième partie du Roman de la Rose, soit chez les lyriques comme Rutebeuf et E. Deschamps. IV. — L'Enseignement, les Universités, les Manuserits. Les écoles. — Charlemagne avait institué des écoles qui, d*abord prospères, furent presque détruites par les agitations des deux siècles suivants. C'est au xii« siècle que les études renaissent, et au Xill* qu'elles jettent le plus d'éclat. ' Toutes les écoles ont pour maîtres des clercs ou des moines. Dans les grands couvents, les écoles reçoivent, en dehors de ceux qui veulent se préparer à la vie monastique, des externes appartenant à toutes les classes de la société, et surtout au peuple. Dans les petites écoles cpiscopales, on donnait l'enseignement primaire ; dans les grandes écoles épiscopales, un enseignement correspondant à peu près à notre enseignement secondaire (lycées et collèges); là, avant tout, on apprenait le latin, et parla méthode directe : défense à l'écolier de prononcer en classe un mot de français. Peu de livres. Seuls les élèves riches peuvent se procurer un texte ; car il n'y a pas encore de livres imprimés. Les universités, les collèges. — Après l'école, V Université. Les Universités, au moyen âge, sont en principe des syndicats de collèges : les plus célèbres sont celles d'Orléans, de Poitiers, de Toulouse, de Montpellier, etc., mais suitout celle de Paris. L'Université de Paris date des premières années du xiii® siècle. Philippe- Auguste et ses successeurs lui accordèrent des privilèges et»des règlements. Cette corporation de maîtres et d'écoliers occupait sur la montagne Sainte-Geneviève le quartier latin. Elle se subdivisait en quatre Dations : France, Picardie, Normandie, Angleterre. Chacune d'elles avait ses collèges, fondés par des particuliers, et dans lesquels vivaient et travaillaient les boursiers, qui allaient chercher l'enseignement auprès des maîtres de l'une des quatre Facultés. On comptait à l'Université de Paris quatre Facultés -• Théologie, Arts (sciences et lettres), Droit et Médecine. La principale était la Faculté de théologie, où l'on enseignait la scolastique, c'est-à-dire une philosophie uniquement fondée sur le raisonnement par déduction, et dont l'instrument est le syllogisme, A la. Faculté des arts, l'enseignement se divisait en trivium (les trois voies) et quadrivium (les quatre voies). Le trivium comprend : la

grammaire, la rhétorique, la dialectique ; le quadrivium : l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Ces sept arts libéraux étaient étudiés

TABLEAU GÉNÉRAL DU MOYEN ÂGE 11 surtout au point de vue des services qu'ils peuvent rendre à la religion. Quelle influence les études au moyen âge, ont-elles eue sur la littérature ? Cette influence est grande sur les ouvrages didactiques et moraux, sur les épopées antiques, et même, jusqu'à un certain point, sur les romans, > genres cultivés par des clercs. Les trouvères épiques et la plupart des trouvères lyriques n'y échappent pas eux-mêmes entièrement. Seuls les chroniqueurs qui écrivent en français peuvent être considérés comme s'étant formés en dehors des Universités. Les manuscrits. — L'imprimerie n'existe en France qu'à partir de 1470 ; c'est dire qu'il n'en faut tenir aucun compte pour le moyen âge. Dès le x^e siècle, les jongleurs, qui s'en vont porter de château en château leurs épopées, ont de petits manuscrits, souvent fragmentaires, qui s'usent assez rapidement. Quand ils les remplacent, ce n'est pas authentiquement le même texte qu'ils recopient ; c'est un texte renouvelé, rajeuni, surchargé. Les fautes, les omissions, les additions y sont nombreuses. D'un autre côté, dans les couvents, on conservait et on continuait à copier les textes classiques, grecs et latins. Au xiii^e siècle, l'Université de Paris commença à organiser et à entretenir une librairie (bibliothèque) à laquelle étaient attachés de nombreux scribes. Au xiv^e siècle, le roi Charles V réunit dans sa tour du Louvre un millier de beaux manuscrits : c'est le noyau de notre Bibliothèque nationale. La cherté et la rareté des manuscrits furent jusqu'à la fin du xv^e siècle un obstacle sérieux à la connaissance de l'antiquité et au progrès des études. V. — Les Arts et les Sciences au moyen âge. Les arts. — Ce n'est qu'après la date fatale de l'an mille, au xi^e siècle, que l'on voit se développer sous sa première forme, romane la grande architecture du moyen âge. L'art roman est caractérisé par le plein cintre et par la voûte. Il a quelque chose de robuste qui répond bien à cette société féodale. A l'architecture romane correspondent les premières chansons de geste. Vers le milieu du xii^e siècle, le plein cintre fait place à l'ogive. La voûte de pierre s'élance, et les murs se découpent. La cathédrale gothique devient un admirable symbole. Au xiii^e siècle, l'architecture est d'art souverain. Tout lui est subordonné. Le gothique se transforme bientôt, et ses aspects successifs correspondent aux modifications de la vie sociale et du goût. Il est d'abord simple et hardi ; il devient fleuri et, vers la fin du xv^e siècle, flamboyant. A partir du xiv^e siècle, la sculpture française a une glorieuse histoire. Des artistes de génie, longtemps dédaignés, font des bas-reliefs,

des chapiteaux, des stalles, et surtout des statues qui dénotent une conception très individuelle et très réaliste. Les sciences. — Si, trop souvent, à cette époque, la chimie ne fut qu'ai* /

Il LB MOYBN AOB chimie, et Tastiunomie qu'astrologie, ce serait une grave erreur de croire que le mouvement des sciences s'arrête pendant le moyen âge. Ce mouvement est lointin, mais réel* Presque tous les savants sont des moines ; et, sans doute, ils se proposent, dans leurs recherches, de glorifier Dieu, mais ils n'en font pas moins avancer les sciences mathématiques, physiques et naturelles. VI. — Les Influences extérieures» Les différentes classes de la société, surtout le clergé et l'aristocratie, ne sont pas seulement soumises à des influences locales et permanentes qui évoluent normalement et lentement. Elles subissent profondément des influences extérieures. Les principales sont : 10 Les invasions arabes. — Par les Arabes, nous revinrent la plupart des sciences mathématiques, la médecine, la philosophie d'Aristote, etc.. Ils apportaient également avec eux une poésie très imagée dont profitèrent les troubadours, et des contes merveilleux dont on trouve des traces dans les romans et dans les fabliaux ; enfin une architecture dont il subsiste encore en Espagne quelques chefs-d'œuvre. 20 La conquête de l'Angleterre par les Normands (1066) a pour effet de renouveler notre poésie épique et romanesque, au siècle suivant, par les légendes celtiques {Tristan^ Arthur et la Table ronde, etc.}. 30 Les croisades (1096-1170) mettent les chevaliers français en rapport avec leurs compagnons d'armes des autres pays chrétiens, Angleterre, Allemagne, Italie, Hongrie, et commencent à créer une sorte de cosmopolitisme. De là date, dans une certaine mesure, la diffusion de notre littérature, due aussi à d'autres causes, mais par là facilitée. 4^ La guerre des Albigeois agit, à cette époque, sur la masse des chevaliers du Nord, comme, à la fin du xv^e et au début du xvi^e siècle, les expéditions d'Italie sur les compagnons d'armes de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er}. C'est alors que la poésie lyrique du Nord est pénétrée et transformée par la poésie lyrique des troubadours. 50 La guerre de Cent ans, de 1337 à 1453, causa en France des ravages matériels et sociaux impossibles à évaluer. Un seul genre prend, à travers les horreurs de cette longue guerre, un essor étonnant : c'est le théâtre, sérieux et comique. Peut-être le peuple y trouve-t-il une diversion plus puissante à ses maux. &> Les littératures étrangères, en dehors des légendes celtiques de la Grande-Bretagne et de la littérature gréco-byzantine, ne semblent pas avoir exercé d'influence sur notre littérature du moyen âge. Les grands génies italiens du xiv^e siècle, comme Dante (f 1321) et Pétrarque {- 1374) n'auront d'influence que beaucoup

plus tard. Au contraire ce sont nos chansons de geste et nos romans qui se répandent en Europe, et y déterminent une foule d'imitations.

CHAPITRE II LITTÉRATURE FÉODALE LES CHANSONS

DE GESTE SOMMAIRE Geste signifie exploit, et les Chansons de geste sont des épopées, tandis que le Cycle (V Arthur ne contient que des romans, et le Cycle antique^ que des adaptations savantes. 10 Les origines. — Deux théories : a) Chez les Germains, on chantait des cantù Unes guerrières ; sous les Mérovingiens, on en compose d'abord en latin', puis eâ roman, dès le iz* siMe, sur Clovis et sur Degobert, et surtout sur Gharlema^e. Ces cantitènes se développent, et forment, dès la fin du xi* siècle, des épopées. - ^ h) Les Chansons de geste nasissent aux xi« et xu* siècles sous la forme même où nous les possédons : ce sont des œuvres li<<<Vatres, composées par des poètes français. 2* Développement et décadence. — Les Chansons de geste sont d'abord colportées par des jongleurs de ville en ville et de château en château : elles sont alors asso' nancées et non rimées; au xin« siècle, on les rime, car elles commencent â être lues; au XV* siècle, on les met en prose, et elles se déforment de plus en plus jusqu'aux adaptations du xvm* siècle (Bibliothèque hUue). A partir de 1832, les érudits commencent à publier les textes authentiques. So On distingue trois cycles ou groupes d'épopées : Qeste du Roi, Oeste de Ouïi' laume d'Orange, Oesté de Doon de Mayence, Dans la première, retenir surtout la Chanson de Roland ; — dans la seconde, Aliscans ; — dans la troisième, Renaud de Mautauban (les Quatre fUs Aymon], — Parmi les chansons féodales non classées : Raoui de Cambrai. 4° La Chanson de Roland. — L'histoire se transforme en légende; — le sujet est agrandi parla quotité des héros et par celle de leurs adversaires, et reçoit un dénouement. Unité et simplicité du plan; — variété des épisodes et des caractères; -^ smiplicité du merveilleux; — style sévère et poétique. 50 Diffusion et influence des Chansons de geste, dans toute l'Europe, particulièrement en Italie, du xm* au xvr« siècle. Définition. — Le mot latin gesta signifie actions. Une geste est donc, au sens étymologique, un exploit célèbre ; et chanson de geste est l'équivalent de Chanson d*explotts. On a également employé le mot geste dans le sens de cyc/e, pour désigner l'ensemble des poèmes relatifs à un même héros : la Geste de Charlemagnet la Geste de Guillaume, etc

The text on this page is estimated to be only 18.10% accurate

14 Il fut réservé aux seules Chansons de geste le nom d'épopée. Le cycle de la Table ronde se compose de romans ; et le cycle de l'antiquité, d'adaptations plus ou moins dénaturées des anciens poèmes grecs et latins, auxquels on mêla des éléments byzantins. Ces deux derniers cycles seront étudiés & part, dans les chapitres consacrés à la littérature courtoise et à la littérature savante. 1. — Les Origines. Théorie des Cantilènes. — L'épopée est la Forme poétique et merveilleuse que les peuples jeunes donnent instinctivement à l'histoire. Elle naît, aussitôt que la nation prend conscience d'elle-même. D'abord brève, et plus semblable à une chanson qu'à un poème, elle célèbre sur des rythmes encore lyriques les exploits d'un héros. Ces chansons ou cantilènes sont d'abord répétées par les soldats, puis, en temps de paix, colportées par les cœurs, les jongleurs, etc.. Alors l'élément narratif se développe, l'élément lyrique disparaît. Ainsi, dit-on, naquirent jadis l'épopée grecque et, plus près de nous, l'épopée allemande. À quelle époque commença-t-on à composer des cantilènes épiques en latin populaire? Probablement dès le baptême de Clovis (496), Théorie de H. J. Bédier. — M. Joseph Bédier a combattu cette théorie, n ne croit pas à l'existence de cantilènes primitives qui se seraient développées jusqu'à former de longs poèmes. D'après lui, les Chansons de geste sont des œuvres littéraires, composées par des clercs, à partir du XII^e siècle. et qu'elles étaient récitées par des jongleurs, soit auprès des sanctuaires célèbres, soit aux étapes des grands pèlerinages. Les jongleurs. — L'assonance. — Jusqu'à la fin du XII^e siècle, les Chansons de geste sont écrites en vers décasyllabes, assonances. Pendant cette période, elles sont chantées. L'assonance suffisait à l'oreille, en ramenant à la fin de chaque vers le même son dans la dernière syllabe accentuée, sans tenir compte du groupe de consonnes qui la suit : ainsi bise assonne avec dre, et visage avec arbre. Ces vers décasyllabes à assonances étaient groupés en laisses ou amplets, de dix à quinze vers BUT une même assonance masculine ou féminine. Le jongleur jouait s'en vint de château en château ou de ville en ville, avec sa vielle ou sa robe en sautoir, avec ses manuscrits de petit format. Qu'on se représente donc, aux XII^e et XIII^e siècles, le jongleur chantant dans quelque salle de château féodal, dont l'architecture massive et sévère forme l'idéal et réel décor de ces gestes. Aux murs, des trophées de guerre, des écus dont les symboles héraldiques parlaient encore, des lances et des épées prêtes pour la bataille ou pour le

tournoi. Les auditeurs, chevaliers, écujers, pages, valets, dames même, sont préparés par leur

LITTÉRATURE FÉODALE 15^e vie quotidienne à ressentir et à multiplier les émotions que leur suggère le jongleur. Qu'on se représente aussi la place publique, ou la prairie avoisinant le sanctuaire où sont conservées les reliques d'un héros, et la foule des pèlerins écoutant pieusement le récit de ses exploits légendaires. Tous les cœurs, unis dans un même sentiment de loi et de patriotisme, battent pour le chevalier chrétien et français qui lutte contre le Sarrasin. La rime substituée à l'assonance, — Mais ce moment passe vite. A la période de la récitation des chansons de geste assonancées, succède, aux XIII^e et XIV^e siècles, celle de la lecture : les manuscrits, longtemps aux mains des seuls jongleurs qui les modifient à leur guise, commencent à se multiplier et à se fixer. L'assonance, faite pour l'oreille, est remplacée par la rime, la prose substituée au vers, — Enfin, dès le milieu du XV^e siècle, aux vers rimes se substitue la prose : on désime les chansons de geste. Ce sont ces versions en prose que l'imprimerie, à ses débuts, devait vulgariser. Il faut attendre la date de 1832 pour voir la première publication d'une chanson de geste retrouvée ; alors Paulin Paris donne l'édition princeps de *Berte aux grands pieds* et Francisque Michel, en 1836, celle de *Roland, III*. — Les trois *Gyges* épiques. Les *Gestes parfiutiers*. Division de nos épopées en Cycles. — On a coutume de subdiviser nos épopées en trois Cycles ou gestes : Geste du Roi ou de Charlemagne — Geste de Garin de MorUglande ou de Guillaume d'Orange, — Geste de Doon de Mayence. 1. — *Geste de Charlemaigne*, On peut reconstituer toute une «histoire poétique» de Charlemaigne, au moyen des chansons de geste qui lui sont consacrées ; mais il faut disposer ces textes dans l'ordre biographique, sans tenir compte de la date de leur composition. Signalons seulement : *Berte aux grands pieds*, poème relatif à la mère de Charlemagne (XII^e siècle). *Blainet*, histoire de Charlemaigne enfant. La reine Sibille, consacrée à la femme de Charlemagne. Le Pèlerinage de Charlemagne, récit d'un prétendu voyage de l'Empereur à Jérusalem et à Constantinople. C'est un de nos plus anciens textes ; il offre cette particularité d'être rédigé en vers de douze syllabes. *Haon de Bordeanz*. — *Huon*, fils du duc de Bordeaux Seguin, ayant tué le fils de Charlemagne, Chariot, est condamné par l'Empereur à subir certaines épreuves. Il est aidé dans son entreprise par un nain. *Obéron*.

10 LE MOYEN AGE Tell[^] sont les principales chansons qui se rapportent à l'histoire particulière de Charlemagne et de sa famille. — Voyons maintenant celles où il est question des conquêtes du grand Empereur, ou de ses luttes contre certains vassaux. Le *Saisnêi* (ou les Saxons), poème relatif aux expéditions de Charlemagne contre les Saxons. La *Chanson de Roland*, sur laquelle nous reviendrons plus loin (p. 18), forme, avec *Gui de Bourgogne* et *Aruéis de Carthage*[^] un groupe sur les guerres d'Espagne. Oger ou Ogier le Danois nous fait assister aux premières luttes de l'Empereur contre ses grands vassaux. Enfin nommons le *Roi Louis*, fragment d'un poème du XI^e siècle, où l'on raconte la victoire de Louis III sur les Normands, en 881 . — et le *Châim>nnemeit* de Louis (Louis le Débonnaire), qui pourrait être rattaché aussi à la geste de Guillaume d'Orange. 2. — *Geste de Garin de Montglane* ou de Guillaume d'Orange. Guillaume au court nez (ou au court nez)[^] appelé aussi Guillaume d'Orange, ou Guillaume Fierbrace {*fera brachia*}, ou Guillaume de Narbonne, est le Guillaume, comte de Toulouse, qui empêcha les Sarrasins d'envahir la France en leur livrant une sanglante bataille sur les bords de l'Orbieu (affluent de l'Aude, rive droite), en 793, puis fonda le monastère de Gellone, aujourd'hui Saint-Guilhem-le-Désert, où il se retira en 810. Les trouvères ont constitué toute une généalogie à Guillaume d'Orange. Son bisaïeul est Garin de Montglane, lequel a pour fils Girard de Vienne; celui-ci est l'oncle d'Aimeri de Narbonne, onde lui-même de Guillaume. Guillaume, à son tour, a pour neveu Vivien. Les chansons les plus intéressantes de cette vaste Geste sont les suivantes : *Girard de Vienne*. ~ C'est dans ce poème que Victor Hugo a pris le sujet du *Mariage de Roland* {*Légende des siècles*}, *Aimeri de Narbonne*. — Victor Hugo s'en est inspiré pour son *Aymmtot* {*LéQende des siècles*) (1). *Aliscans* est la plus célèbre et la plus belle chanson de ce Cycle, et[^] la première partie mérite de devenir aussi classique que le *Roland*, — Guillaume combat, dans la plaine d'Aliscans, contre une innombrable armée sarrasine . il est vaincu ; il fuit ▼ers Orange. Sous un arbre, près d'une fontaine, il trouve son neveu Vivien, blessé A mort après s'être battu tout le jour. Vivien expire entre les bras de son oncle, , 9 ai tente vainement d'emporter son corps. Poursuivi de tous côtés, Guillaume ii'4chappe à ses ennemis qu'en revêtant une armure sarrasine. Enfin, il arrive sons)MS murs d'Orange. Mais Guibourc, sa femme, refuse de lui faire ouvrir les portes ; «Ile n'admet pas que Guillaume

puisse fuir, et lui ordonne de retourner au combat (W iSfan^{^^i}* CÊOuu, 2"
eycU, p. 05.

LITTÉRATURE FÉODALE 17 pour délivrer un convoi de prisonniers chrétiens. Guillaume obéit et peut rentrer dans sa Tille (1). Il la quitte bientôt pour aller demander secours au roi Louis. 3. — Geste de Doon de Mayenge. Doon de Mayence est Tancrède des (quatre fils d'Aymon de Dordogne, dont le plus célèbre est Renaud de Montauban qui donne son nom à la principale chanson de ce cycle assez confus. Renaud de Montauban. — Renaud et ses frères sont poursuivis par Charlemagne, et accueillis par You, roi de Gascogne. Ils bâtissent le château de Montauban, où ils soutiennent un long siège contre l'Empereur. Puis ils quittent Montauban pour Trémoigne. Renaud se bat avec Ogier, avec Roland, avec Charlemagne lui-même. Enfin la paix est conclue. Les quatre fils Aymon devront livrer leur fameux cheval Bayard, qui les emportait tous les quatre sur son dos, à travers les dangers de la fuite et du combat. Bayard est jeté à la Meuse ; mais il brise la pierre qu'on lui avait attachée au cou, et se réfugie dans la forêt des Ardennes. — Renaud fait une expédition à Jérusalem, où il triomphe de Témir de Perse. Puis, par pénitence, il s'embauche, comme maçon, parmi les ouvriers qui bâtissaient la cathédrale de Cologne. Tué par ses compagnons, il ressuscite pour se rendre à Trémoigne, où il reçoit une sépulture digne de lui. Cette chanson, si variée, où abondent les épisodes guerriers, romanesques, miraculeux, fut sans cesse remaniée et rajeunie. Elle est restée, sous le titre des Quatre fils Aymon, une des plus populaires. 4. — Gestes PARTICULIÈRES* — Chansons non CLASSÉES Geste des Loherains ou Lorrains. — Cette chanson se compose de plusieurs poèmes dont le plus célèbre est Garin — qui contient une scène très belle, la mort de Bégoth. Raoul de Cambrai. — Raoul est le type le plus accompli du féodal primitif, à la fois courageux, brutal, féroce, et le poète tire sa beauté originale du développement logique et serré de ce caractère (2). Ami et Amile. — Ami, frappé de la lèpre, ne peut être guéri que s'il se baigne dans le sang des deux enfants d'Amile. Celui-ci n'hésite pas à donner cette preuve de dévouement et de reconnaissance à Ami, qui jadis lui a sauvé la vie. Ami est guéri mais Dieu fait un miracle pour récompenser Amile, qui, rentrant dans la chambre où il a égorgé ses enfants, les retrouve vivants et jouant sur leur lit avec une pomme d'or. Le cycle à la Croisade s'est formé tardivement, alors que l'âge de la production épique était dos. Les chansons de ce cycle ne sont guère que de l'histoire

chantée. (i) Morceaux ehouis^{1*} cycle, p: 5. (1) M&reeaux cKoUU, 2*
eyclé, p. 17.

\ 18 r.B MOYEN AOB IV. — I^e Chanson de Roland. 1. L'Histoire et la Légende. — L'Histoire. — Egiuhard ou Einhard nous a laissé le récit très succinct des événements historiques transformés en légende dans la Chanson de Roland, Charlemagne revenait d'une expédition contre les Sarrazins dans le nord de l'Espagne. Son arrière-garde, commandée par le comte de la marche de Bretagne (Bretagne française), Roland ou Hroland, fut surprise dans la vallée de Roncevaux par les montagnards basques. Les Francs furent cernés, écrasés ; et Charlemagne ne put tirer aucune vengeance de cet affront (778). La Légende. — De Roland, on fit le neveu de Charlemagne et l'un des douze pairs de France. A ses côtés, dans l'arrière-garde, on plaça Olivier (dont la sœur, Aude, est fiancée à Roland), l'archevêque Turpin, et les autres pairs de France. Cette arrière-garde se composa donc de l'élite des barons chrétiens, au nombre de vingt mille. Il fallait leur donner des adversaires dignes d'eux. Les Francs revenant d'Espagne seront donc attaqués à Roncevaux par cent mille Sarrazins, bien armés et très braves. Une modification en amène une autre. Dans toutes les littératures la mort des héros est attribuée à l'intervention d'un traître. Charlemagne, qui vient de traiter avec le roi sarrazin Marsile, quitte le pays en toute sécurité; mais Ganelon a préparé, comme une vengeance personnelle* la mort de Roland. D n'est pas possible enfin que pareil affront soit resté sans représailles. Et tandis que, dans la réalité, Charlemagne n'avait jamais pu châtier les Basques, on le verra, dans la légende, revenir en Espagne, pour exterminer les Sarrazins et, d'autre part, punir le traître Ganelon. 2. Plan et Analyse critique. — Simplicité et clarté du plan. — L'exposition est formée par les préparatifs du départ de Charlemagne et de la trahison de Ganelon ; — le nœud, c'est l'épisode où Roland refuse d'appeler Charles à son secours, et engage une bataille inégale; — le dénouement, c'est d'abord la mort de Roland!, puis la punition des Sarrazins et du traître. Aucun épisode étranger à l'action ne rompt la suite du développement. Analyse de la Chanson de Roland. — Depuis sept ans, Charlemagne est en Espagne; il ne lui reste plus à triompher que de Saragosse et du roi Marsile. Or, celui-ci demande la paix et c'est à ce moment précis que le poème commence. Pour discuter les propositions du Sarrazin, Charlemagne convoque ses barons. Après une délibération à laquelle prennent part vieux duc Natmes, Roland, Olivier, Tarcheyêque Turpin, Ganelon, le traité de paix est accepté en principe ; mais il s'agit de

désigner un ambassadeur, qui partira avec les envoyés musulmans et traitera directement avec Marsile., La mission est dangereuse : Roland la réclame avec impétuosité. Charlemagne refuse de la lui confier ; il ne veut pas davantage de Turpin, ni d'Olivier. C'est alors que, sur l'avis de Roland, l'Empereur choisit Ganelon; et

The text on this page is estimated to be only 7.10% accurate

UTTÉRATURB FftODÀLB 19 Mlnl'Bf MDf«lt nat vivt eolirs.
Toat ea Eheminant ven Saragone, soi cStta du Sarraiin BUcflandrln,
Qaaelou prfparg ■« trabieoa; et qutarl il eat an préeeeno* •ta Uiusiie, il
promet de faiee plaeeet RÔliud et lea iaim pairs il l'arritri-gude, d* :i gujiTM
nu ATaon. D'ajirù uiu rainlaJuri dt la fn du xiw tileië, tiri4 d'un ntaniucril d*
Renaud de Uontaubui. fafOD t M que lei Suiadu puitMSt lurpreodre et
muaurer t BoncevABU l'tHtt de Im ehevalerie trantttlia. Cbarlemagne, après
le retotu de Qaaelon, set parti pour la Franoe, Rolahd aveg l'urière-fude
TiBot de piaétrer dam \e» ii&Ug dei PTrfuéeg, quand il se aent enlonré par
l'eimemi. Oliviet loi ooiueille de sonner eon oor, pour rappeler
Charlabbcbb; par trois tais Roland refuse (l],«t la bataille l'antAge.
Apriadeiexploiti (1) Momou* lAfùli, I- (Tcle, p. It.



LE CHEVAL BAYARD PORTANT LES QUATRE FILS AYMON.

20 LE HOYBff AOB hftrolquM, tovi Uê hêtom (rançalt inoeombent. Seuls, mrviTeiit Olhitr, Tnrpte •t Roland. Celiii-«i m décide à eoimer son olifant. Sont Teffoit de la Toto, tes tempee se brisent, mais le son arrive aux oreilles de rBmpereur, qui revient en grande hâte» après avoir fait enohatner Ganelon, dont il comprend trop tard la félonie (1). A Roncevaux, Olivier meurt ; apjès lui, Turpin ; enfin Roland essaye de briser sa Durandal contre le rocher, et ne pouvant y parvenir, il met sous lui son épée et son olifant, et menrt, la tête tournée vers TEspagne, et tendant à Dieu le gant de la main droite (2). Cependant, Cbarlemagne est revenu. Il poursuit les Sarrazins, qu'il extermine, tandis que Dieu prolonge pour lui le jour. Puis il rend les derniers honneurs aux barons étendus dans la plaine, et il emporte d'uis' des peaux de cerf les corps de Roland, d'Olivier et de Turpin. De retour à Aix-la-Ghapelle, TEmpeur annonce à Aude, sœur d'Olivier, la mort de son fiancé Roland ; iude tombe morte (3). — Un conseil se réunit pour juger Ganelon ; celui-ci est défendu en champ clos par son parent Pinabel, contre Thierry, champion de Roland. Pinabel est Vaincu ; et Ganelon, condamné à mort, est écartelé. Le poème se termine par un songe de Char* lemagne, à qui apparaît un ange qui lui ordonne de se préparer à une nouvelle expédition.

3. Les penonnages. — On a voulu établir une comparaison suivie entre les personnages de V Iliade et ceux de la Chanson de Roland. Cette comparaison n'est légitime que si Ton tient à constater certaines analogies curieuses. Sans doute, Roland ressemble à Achille, en ce sens que tous deux ils incarnent la vaillance excessive ; et Olivier peut être rapproché du Troyen Hector, parce que, comme lui, il fait contraste, par son courage raisonné et par sa prudence sans faiblesse, avec la bravoure téméraire et inconsciente. Mais, poussé plus loin, le parallèle devient artificiel jusqu'au ridicule. Ho/and. -^Roland a pour lui la beauté ; une force physique prodigieuse ; son courage égale sa force ; il est fidèle à son roi ; mais il est orgueilleux, et par sa démesure il est responsable du désastre. Ni cette bravoure, ni cet orgueil n'excluent la pitié ; il aime Olivier ; il sait pleurer et soupirer ; il est pieux, et n'oublie pas, en mourant, de battre sa coulpe. Ce caractère n'est donc pas tout d'une pièce ; ce n'est pas de lui qu'on peut dire : « Et rien d'humain ne bat sous cette b()nne armure. » Il n'est « ni tout à fait bon, ni tout à fait méchant », comme Aristote l'exige du héros tragique. Olivier, — « Roland est pretuc, mais Olivier est sage. » Le caractère d'Olivier se soutient d'un bout à l'autre du poème. Sage, il l'est

dans le conseil de Charlemagne, avant la bataille, quand il demande à Roland de sonner du cor et quand il raille Roland qui se décide trop tard à lui obéir ; son amitié est sincère et franche ; sa bravoure, dans le combat, égale celle de Roland. (1) Morceau» ehoiiUt !•' cycle, p. 8. (S) More\$aux ehoiiiit %• cycle, p. 6. (3) Morceaux c^oint, i* cycle, p. 16

littérature péodale 21 Charlemagne, — Charlemagne, qui en 778 n'avait que trente-sept ans, nous est représenté, dans le Roland[^] comme un ancêtre : c II a la barbe blanche et le chef tout fleuri.» Marsile a pour Charlemagne une sorte de terreur superstitieuse, il le croit âgé de deux cents ans. Son souvenir est sans cesse présent à l'esprit des combattants de Roncevaux, et surtout il est invoqué par les mourants (mort de Roland). Charlemagne les aime autant qu'il en est aimé ; voyez son angoisse quand il entend le cor de Roland, sa douleur quand il retrouve le corps de ses barons, son indignation quand on lui propose de faire grâce au traître Ganelon. Turpin. — Prêtre et soldat, son originalité consiste à ne jamais oublier qu'il est à la fois l'un et l'autre. Après avoir donné aux Français sa bénédiction, il se bat en preux ; quand il entend la dispute de Roland et d'Olivier, il les sépare, et prononce des paroles sensées ; il est blessé à mort et frappe toujours ; le dernier, il combat aux côtés de Roland. Sa mort est celle d'un prêtre : il bénit les corps rassemblés par Roland, il essaye de secourir Roland qui se pâme, et meurt de cet effort de charité. Ganelon. — Ganelon n'est point une figure banale. Il nous est représenté au début comme un beau et brave chevalier ; devant Marsile, il défend les prétentions de Charlemagne, au risque de sa vie ; et, même quand il paraît devant le conseil qui doit juger sa trahison, il a belle mine et bonne tenue. Mais on nous le représente comme vindicatif et jaloux : ainsi s'explique sa trahison. Aude. — Aude est la sœur d'Olivier, fiancée de Roland (voyez Girard de Vienne) ; il faut louer le poète de lui avoir donné une douleur si noble et si discrète. Elle meurt, elle aussi, comme elle doit mourir. 4. Le merveilleux. — Le merveilleux de la Chanson de Roland est tout chrétien, sans aucun mélange de superstitions populaires ou de magie : c'est plutôt du surnaturel. Le poète nous dit que Dieu combat avec la France ; que le diable, avec Apollon et Tervagant, est du côté des Sarrazins. Mais ni Dieu ni le diable ne sortent du surnaturel subjectif[^] om iouer un rôle direct dans la bataille. Les seules apparitions sont celles de saint Gabriel et de saint Michel, quand ils viennent recueillir l'âme de Roland ; à deux reprises encore, saint Gabriel descend du ciel vers Charlemagne, mais c'est en rêve qu'il lui apparaît. On voit quelle est la discrétion de ce merveilleux. 5. La langue et le style. — Le meilleur texte que nous possédions de la Chanson de Roland est celui d'Oxford, œuvre d'un scribe anglo-normand, dont Léon Gautier place l'exécution entre 1150 et 1160. C'est une mauvaise copie, aussi mal corrigée

que mal écrite ; le manuscrit original devait être rédigé en dialecte normand.
— La syntaxe en est raide et peu variée * là est l'insuffisance réelle de cette langue, dont le vocabulaire n'est pas aussi pauvre que Taffirment les ignorants. Les formules reviennent fréquemment dans les récits et dans les descriptions ; elles[^] suppléent aux

^A LE MOYEN AGE image Si qui sont très rares. Évidemment, la poésie de Roland est dans les situations et dans les sentiments, et presque point dans la forme. V. — Diffusion et influence des Chansons de geste» La France semble avoir oublié, pendant plus de trois siècles, de Ronsard à Victor Hugo, des poèmes qui ne devaient pas être sans valeur pour avoir rayonné sur l'Europe entière. Nos Chansons de geste, en effet, ont été traduites et imitées en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Norvège. Aujourd'hui enfin, on peut parler des Chansons de geste comme d'œuvres classiques, sans se croire obligé d'affecter un dédain de bon ton envers cette littérature essentiellement nationale. Mais gardons-nous de l'excès contraire, et ne laissons pas d'avouer deux choses : la première, qu'il a manqué à l'inspiration de nos premiers trouvères ce sens de la mesure et de l'équilibre qui caractérise le véritable artiste (et c'est peut-être parce que la plupart de ces Chansons nous sont parvenues sous forme de remaniements maladroits), — la seconde, que leur langue, robuste et précise, déjà bien française par la clarté, n'a pas encore acquis la souplesse nécessaire à l'expression des sentiments intimes ou à la description variée du monde extérieur.

CHAPITRE III LITTÉRATURE COURTOISE LES ROMANS DE LA TABLE RONDE LES ROMANS D'AVENTURES SOMMAIRE Le roman s'oppose à la chanson de geste, en ce qu'il est le récit d'une aventure plus ou moins fictive. — Nous entrons ici dans la littérature proprement dite, d'invention et d'imitation, qui peint l'amour courtois, les Rois de la Table ronde ont pour origine les traditions celtiques sur le roi Arthur et ses chevaliers. On y joint la légende du Graal, vase où Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Christ. — Ces histoires bretonnes passent d'abord en France (XI^e siècle) sous forme de lais, dont les plus célèbres sont ceux de Marie de France. — À part, il faut placer Tristan et Yseult, — Chrétien de Troyes (fl. 1195) a composé les plus célèbres romans d'aventures, entre autres le Chevalier au Lion, Lancelot du Lac.

LITTÉRATURE GOURTOISB 23] ____ ■ I 20 D'futurds romans sont imités d'œuvres gréco-byzantines (les Sept Sa/eà), ou tirés de vieilles légendes françaises {Robert le Diable, Jean de Paria], On y rattache la chapte-fable d'Aucassin et Nicolette, 3<> Ces romans se répandent en Europe. Bs sont imites en Italie anl zv* et zvi« siècles, en Espagne, où ils forment la bibliothèque de Don Quichotte, et d'où Os nous reviennent dans une compilation à*Herberay des Essarta, sous le titre d' Amoiia (zvr siècle). Le mot roman signifie à l'origine un récit, une narration, en vers et dn langue vulgaire ; c'est une œuvre d'imitation ou d'invention. Le roman s'oppose à la chanson de geste, en ce que celle-ci a toujours, ou prétend avoir, un fondement historique. Ici, nous entrons, à proprement parler, dans la littérature. Dans ces romans règne l'amour courtois, par opposition aux sentiments féodaux des chansons de geste. Tandis que celles-ci chantent la guerre contre les infidèles ou les luttes entre grands vassaux, ceux-là narrent les aventures de chevaliers qui, tantôt pour obéir à la dame de leurs pensées, tantôt pour accomplir un vœu, exécutent des prouesses aussi merveilleuses que vaines. I. — Les Romans de la Table ronde. Les sources. — Légendes Arthuriennes. — Les luttes des Œltes de la Grande-Bretagne contre les Saxons, aux v® et vi« siècles, avaient inspiré, au x®. siècle, la chronique latine de Nennius, où apparaissait pour la première fois AAhur. Cette chronique fut développée et complétée, au commencement du xii* siècle, por Gaufrey ou Jofroy (né à Monmouth, mort en 1154), dans son Historia regum Britannicæ, Arthur, simple chef de clan, nous y est représenté comme un roi longtemps victorieux des ennemis de la Grande-Bretagne, et dont les chevaliers, les plus braves et les plus polis de la chrétienté, prennent place autour d'une table ronde, pour éviter toute querelle de préséance. Arthur finit par être mortellement blessé dans une bataille ; il disparaît alors, mais ses fidèles disent qu'il a été transporté dans le séjour des bienheureux, l'île d'Avalon, d'où quelque jour il reviendra (Cf. la légende de Frédéric Barberousse). Robert Wace, en 1155, développe cette légende dans son roman en vers, le Brut (Cf. p. 61). Légende du Saint-Graal. — Aux légendes arthuriennes proprement dites, se mêla de très bonne heure celle du Saint-Graal. Le Graal serait le vase où Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Christ ; ce vase fut confondu avec celui de la Cène. Le Graal, perdu, devait être retrouvé par un chevalier au cœur pur ; et Perceval fut le

plus illustre des héros qui partirent à la quête du Graal. Mythologie — ;
Enfin l'enchanteur Merlin, 'Atroduit d'abord par Gaa

24 LE MOYEN AGE frey, d'après Nennius, joue un rôle considérable dans plusieurs de ces romans ; il y représente, avec les fées, une vieille mythologie très difficile à reconstituer, et que les auteurs de lais ou de romans ne comprennent déjà plus. Les lais (xii^e ^ède). — Les romans de la Table ronde ont été tirés des lais, courts poèmes, sortes de nouvelles en vers, chantés par les bardes gallois. Ces lais furent traduits en français au xii^e siècle. Sur les vingt lais bretons que nous avons conservés, quinze sont dus à une femme, Marie, qui a vécu en Angleterre au xii^e siècle, mais qui était née en France, et que Ton appelle Marie de France. Tristan et Yseult (xii^e siècle). — On retrouve Tamour « plus fort que la vie et que la mort » dans la légende de Tristan. Tristan, prince de Léonois et neveu de Marc, roi de Cornouailles, est chargé de conduire la princesse Yseult au roi Marc, qui doit l'épouser. Sur le navire qui les mène d'Irlande en Comouailles, Tristan et Yseult boivent par erreur un philtre destiné à lier Yseult et Marc d'un amour inaltérable. De là une passion coupable et fatale. La suite de l'histoire nous présente de nombreux épisodes où cette passion fait le tourment des trois personnages. Le dénouement varie selon les diverses formes prises plus tard par le roman ; le plus intéressant est celui de Thomas. Là, Tristan quitte le pays de Comouailles pour la Bretagne et s'y marie. Blessé par une arme empoisonnée, il ne peut être guéri que par Yseult de Comouailles. Aussi l'envoie-t-il chercher, à l'ineu de sa femme, en recommandant au messager de mettre une voile blanche au navire s'il ramène Yseult, et une voile noire si la reine a refusé de venir (cf. la légende de Thésée et d'Egée). L'envoyé, Kaherdin, réussit dans sa mission et Yseult revient avec lui ; cependant Tristan, étendu sur son lit, attend avec anxiété le retour du navire, qui, presque en vue de la côte, est d'abord ballotté pendant cinq jours par la tempête, puis est retenu par un calme plat. La femme de Tristan, qui a surpris son secret, guette à la fenêtre l'apparition du navire. Elle l'aperçoit, voile blanche au vent : par jalousie, elle annonce à Tristan que la voile est noire. Alors Tristan, ne pouvant retenir sa vie plus longtemps, meurt de douleur. Yseult, arrivée trop tard, expire auprès de lui (1). Chrétien de Troyes (f 1195). — De tous les poètes qui exploitèrent et adaptèrent au goût français la « matière de Bretagne », le plus célèbre est Chrétien de Troyes. On ne sait presque rien de sa vie. Il eut pour protectrice et pour inspiratrice une autre Marie de France, femme du comte Henri I^{er} de Champagne, fille de Louis VII et d'Aliénor de Guienne. Les œuvres de

Chrétien ne sont pas toutes parvenues jusqu'à nous« Après Tristan (vers 1160), il écrivit Lancelot ou le Chevalier à la Charrette (vers 1170), Yvain ou le Chevalier au LtonetPerceva/ (vers 1175). Ce dernier roman est resté inachevé, interrompu peut-être par la mort de l'auteur. (i) Morceaux ^ioisis, !•' cycle, p. 11.

The text on this page is estimated to be only 10.46% accurate

LITTâSATURB COURTOHB 2S Nous nUons donner nne nipide uialyse dn trtù priocdptax poimn. La QunllM H Uon. — Voio! la vrfti tomin arOuirim. Ytaîd m nnd dut la lorlt d« Brosilluide, oh Il df«ouvre une fonttine, abritée par uii pin et «ntouria d'un DfliTon d'énuraada. Il pKod de l'ean, daiu nue tasBa d'or aaspendua au pin, tyaprU iiiM miniamn du x •t la rtpand aui la parron. Amgittt b' jlive une formidable temptte. Poia un elwTalier •• présente et l'attaque. Yvain le blosse à mort, et le pourait jniqu'en «on ■hiteau, où il pénètre et ae oache. Yvain aeiiate ani funéraillei du chevalier ; i] •perçoit M veuve et s'éprend d'amour pour elle. Or&oe à une eonfideoM de la chitelaine, il peut pénétrer jusqu'à la dame et l'épouaei (t). — Bientôt, désireux d'aeecomU) MarcMBx ctoMi, 1* erel*i p- *3'



26 LE MOYEN AGE plii de nouveaux exploits, if quitte sa daroe pour un an. Quand il revient, le terme est passé ; l'entrée de sa demeure lui est refusée. Alors, il se jette, par désespoir, dans de folles équipées. C'est dans Tune d'elles, qu'il délivre un lion d*un serpent qui l'enlaçait ; ce lion, reconnaissant, s'attache à lui : de là son titre de Chevalier au Lion. Enfin, sa vaillance lui obtient son pardon. Lanoelot ou le Chevalier à la Charrette. — Ce roman est beaucoup plus touffu ; Û n'est pas d'ailleurs tout entier de la main de Chrétien. — Le titre vient de ee que l'un des chevaliers de la cour d'Arthur, Lancelot, est parti à la recherche de la reine Genièvre, femme d'Arthur, enlevée par Méléagant, flis de Badema^e, t roi du pays d'où l'on ne revient pas ». En chemin, Lancelot perd son cheval, et, pour ne pas interrompre sa poursuite, il accepte de monter sur une charrette conduite par un nain : c'était une sorte de déshonneur, auquel il se soumettait volontairement « pour le service de sa dame *. Nous avons ici un trait essentiel d'amour oourloU, — Lanoelot franchit le pont périlleux, tranchant comme le fil d'une épée. Après plusieurs épisodes, il délivre la reine, pour l'amour de laquelle il consent encore à se laisser humilier dans un tournoi, jusqu'à ce qu'elle l'ait autorisé à prendre sa revanche. — Lancelot passait, au moyen ftge, pour le tj^ du chevalier parfait. PeroevaL — Le père et les deux frères aînés du jeune Perceval ayant été tués dans des tournois, sa mère tente de conjurer la fatalité qui semble menacer toute la famille, en se retirant avec son enfant dans un chftteau perdu au milieu d'une va^te forêt ; elle espère que celui-ci échappera aux séductions de la ehemlme. Mais Perceval, errant dans la forêt, rencontre des chevaliers, s'entretient avec eux ; et, malgré les protestations de sa mère, il part. Il se rend dans le chftteau du roi pêcheur, où il aperçoit le Graal ; U devait, paralt-il, poser une question au sujet du vase mystérieux dont il aurait ainsi rompu l'enchantement ; mais il reste muet. — Là se termine l'œuvre de Chrétien.

II. — Les Romans d'aventures. Ce n'est pas seulement à la Bretagne que le moyen âge emprunte ses sujets et des héros de romans. D puise aux sources les plus diverses, et particulièrement (surtout après les Croisades) aux sources byzantines. Il s'empare aussi de vieilles traditions locales ; et, souvent, il invente. On peut citer le Roman des Sept sages, — Floire et Blanchefleur, — Parténopetts de Blois, — Jean de Paris, — et un petit roman écrit mipartie en prose, mi-partie en vers, une chante-fable : Âucassin et Nicolette (1).

III. — Diffusion et influence des Romans*

Gomme nos chansons de geste, nos romans ont fait le tour de l'Europe, et ont déterminé, dans tous les pays, des imitations. Nous avons déjà nommé Parsifal, qui fut complété par un poète allemand. Mais c'est surtout en Italie et en Espagne que nos chevaliers courtois devinrent les héros (1) Morceaux (hoitit, V cycle, p. SS.

LITTÉRATURE SAVANTE ET ALLÉGORIQUE 27 «

d'innombrables poèmes ou romans. L'Ârioste, dans son Roland furieux[^] mêle les souvenirs de la Table ronde à ceux des Chansons de geste ; et la bibliothèque de Don Quichotte contient des Amadis et des Floris et etc.

inspirés par nos poètes des ^{xiii}, ^{xiv} et ^{xv} siècles. CHAPITRE IV
LITTÉRATURE SAVANTE ET ALLÉGORIQUE LES ROMANS
ANTIQUES. — - LES POÈMES DIDACTIQUES ET MORaux

SOMMAIRE 1^o Les troubadours instruits/ les clercs, veulent exploiter l'antiquité pour varier les sujets de leurs romans. Mais ils n'imitent pas les œuvres originales des anciens ; ils s'adressent à des compilateurs gréco-byzantins. — Les plus célèbres ouvrages de ce genre sont : le Roman d'Alexandre[^] le Roman de Troie[^] le Roman de Thèbes, Les héros y sont des chevaliers : aucune couleur locale. 2^o Parmi les poèmes allégoriques, le chef-d'œuvre est le Roman de la Rose, écrit par deux auteurs : 0, de Lorris en compose la première partie vers 1230 ; Jean de Meun, la seconde vers 1277. L'histoire du jeune chevalier qui veut cueillir une rose, et qui en est empêché par des allégories représentant des sentiments, se transforme, dans la deuxième partie, en une satire de la société. — Ce Roman eut un grand succès : Marot, au ^{xvi} siècle, en donna une édition rajeunie. 3^o Le moyen âge publie des traités didactiques de toutes sortes, Bestiaires[^] Lapidaires, Image du Monde, etc., et de nombreuses petites pièces où la satire tient une grande place : le Dit des Jacobins, le Dit des Cordeliers, etc. Aucune époque n'a témoigné autant de goût pour la poésie didactique. 4^o — Les Romans antiques. Rappelons qu'un classement conventionnel des épopées du moyen âge range les romans antiques dans un troisième cycle (dont les deux premiers seraient celui de France et celui de Bretagne), que l'on intitule : cycle troyen ou de Rome la Grande, C'est la division donnée, au ^{xiii} siècle, par Jean Bodel : Ne sont que trois matières à nul homme entendant. De France, de Bretagne et de Rome la Grande.

28 LE MOYEN AGE Mais nous avons dit, et nous répétons, que cette classification est aussi inexacte que possible. D n*y a d*épopées que les chansons de geste ; la matière de Bretagne et Tantiquité n*ont fourni que des romans (1). Sources et esprit des romans antiques. — Les clercs connaissaient toute une mine féconde d'aventures dignes de piquer la curiosité des auditeurs par la nouveauté des paysages, des héros et des situations : c'était Tépopée grecque et latine. Mais ils ne traduisirent pas fidèlement, ils n'imitèrent même pas directement Homère, Virgile, Stace, ou des historiens comme Quinte-Gurce. Les œuvres antiques avaient suscité, dans le monde grécobyzantin, des adaptations et des transpositions singulières : c'est à ces compilations que puisèrent les clercs du moyen âge. Aussi ne faut-il leur demander aucune couleur locale. Déjà transformés et altérés à Alexandrie et à Byzance, les héros antiques deviennent, au xiii® siècle, des chevaliers français. Le Roman d'Alexandre. — Ce poème de vingt mille vers alexandrins (2), attribué à deux poètes, Lambert Le Tort et Alexandre de Bernay, a pour source principale un roman grec, écrit à Alexandrie vers le n« siècle de notre ère, attribué à Cijlisthènes (3). L'auteur de cet ouvrage en avait puisé les éléments essentiels dans l'historien latin Quinte-Gurce, mais il y avait mêlé toutes sortes de fables orientales. ; Le B man de Troie. — Ce roman composé par Benott de Sainte-Hore, oompreùd environ trente mille vers. C'est le mieux écrit et le plus célèbre des romans antiques. Les rôles de femmes y sont iptéressants: Kédée, Andromaque, Polyxène. Parmi les guerriers, Hector a toutes lee préférences de l'auteur ; il est le type du parfait chevalier Ce roman eut un prodigieux succès en France et à l'étranger. Le Roman d'Enéas. — C'est une très libre adaptation de V Enéide de Virgile. Le poète a fait preuve d'invention en créant presque entièrement le caractère et le rôle de Lavinie, ûlle du roi Latinus et fiancée d'Enée. Dans ce poème, il y a place pour le merveiïhuXy qui était entièrement éliminé du Roman de Troie. Le Roman de Thèbes, — Le poème commence par les aventures d'Œdipe, depuis son enfance jusqu'à son exil. Pais vient le récit détaillé et surchargé de la lutte entre Etéocle et Polynice : tout setermine par les funérailles des deux frères, encore ennemis dans la mort. La réputation de ce roman égala celle du Roman de Troie : on en possède plusieurs remaniements en prose. II. — La poésie allégorique. Le Roman de la Rose. m UaUégorie est un procédé fort à la mode au moyen âge ; c'est à tort qu'on en attribue parfois le premier

emploi aux auteurs du Roman de la { } Voir la définition du mot Roman, p. 23. (2) Le vers de douze syllabes aurait été appelé alexandrin depuis son emploi dans le Roman d'Alexandre. (3) Callisthènes est un historien grec, mort en 328 av. J.-C, qui accompagna Alexandre dans sa campagne d'Asie et paya de sa vie sa franchise. Sous son nom, on publia, au moyen âge, une histoire d'Alexandre, connue sous le titre de l'Histoire du pseudo-Callisthène.

LITTÉRATURE SAVANTE ET ALLÉGORIQUE ?9 Rose*

Geuz-ci n'ont fieût qu'en consacrer et en autoriser l'usage par une œuvre remarquable. L'allégorie fait agir et parler, comme des personnes vivantes, des idées, des sentiments et, d'une manière plus générale, des abstractions. La peinture et la sculpture usent de l'allégorie, quand elles représentent la Paix, la Guerre, la Justice, la Charité, sous la figure d'êtres humains dont la physionomie, le geste, le costume et les attributs révèlent aux yeux la signification. Loin d'être un procédé primitif, l'allégorie fut, au moyen âge, un raffinement, et comme une crise de préciosité, crise qui devait se renouveler dans la première moitié du xviii^e siècle. L'usage n'en fut si répandu et le succès n'en fut si grand que parce que l'allégorie ainsi pratiquée piquait la curiosité et flattait la vanité des lecteurs. Le Roman de la Rose. — De tous les ouvrages allégoriques écrits au moyen âge, le plus célèbre est le Roman de la Rose, qui se compose de deux parties : la première est de 1230 environ, et elle a pour auteur Guillaume de Lorris. Celui-ci mourut, dit-on, fort jeune et n'eut pas le temps d'achever son roman, lequel fut continué, environ quarante ans plus tard, par Jean Bodel, surnommé Jean de Meun, mort vers 1305. Ces deux parties sont très différentes, et par l'esprit qui les anime, et par le style. Aussi faut-il les analyser séparément. Analyse de la première partie. — Guillaume de Lorris prétend nous raconter un songe qu'il fit il y a plus de cinq ans, lorsqu'il était dans sa vingtième année ». Un matin du mois de mai, il va se promener dans la campagne, et il arrive à un verger entouré d'un mur ; sur ce mur sont peintes des figures hideuses, en particulier Envie, Avarice, Vieillesse. La porte du verger est ouverte au jeune homme par Oiseuse (Oisiveté), qui le conduit à un pré où dâscent Déduit (Plaisir), le dieu d'Amour, Beauté, Richesse, Courtoisie, etc. Parmi les merveilles du verger, Guillaume admire surtout un buisson de roses, et l'une de ces roses (qui représente la jeune fille aimée) lui paraît si fraîche et si belle qu'il ne peut en détacher ses yeux. Pendant ce temps. Amour le frappe de ses flèches. — A partir de ce moment, le système allégorique va fonctionner d'une façon assez ingénieuse. Franchise, Pitié plaident les intérêts de l'amant ; Danger (Résistance), Haine, Peur, l'empêchent d'approcher de la rose. Le jeune homme, de son côté, sera servi par Bel-Accueil et Amenr, persécuté par Malice-Bouche (Médiance), Raison, Jalousie, etc. Grâce à Pitié et à Bel-Accueil, Guillaume peut approcher de la rose. Mais Malice-Bouche a tout vu,

et prévient Jalousie, qui fait entourer le parterre d'un mur, et construire une tour où sera emprisonné Bel-AooueU. Guillaume se lamenté, et c[^]t U que se termine ou que s'arrête le poème de G. de Lonis (1)• La première partie du Roman de la Rose témoigne d'une réelle connaissance du cœur. L'amour ingénu, inquiet, tour à tour confiant jusqu'à (1) MpfCtaiM ehoiaii, t« cycle, p. 8t, 34.

30 LE MOYEN AGE l'in prudence et réservé jusqu'au mépris, y est très sûrement décrit Guillaume de Lorris est un ancêtre, très lointain, de Marivaux. Il est courtois comme Chrétien de Troyes ; il nous repose de toutes les vilenies des fabliaux et des farces, sans sortir de la vérité psychologique. Enfin, considérée comme poème, la première partie du Roman de la Rose est un des chefs-d'œuvre du moyen âge. La langue en est souple, claire, élégante. i Analyse de la deuxième partie. — Pendant quarante ans environ, la société française se contenta du Roman de la Rose tel que l'avait laissé Guillaume. Puis, vers 1277, Jean de Meun en entreprit la continuation ; et, fait unique dans l'histoire des littératures modernes, cette suite fut désormais inséparable de l'original. Raison vient de nouveau consoler le chevalier, qu'il se désespère. Ce discours de Raison a plus de deux mille vers ; les exemples tirés de l'antiquité y forment un fatras pédantesque. Le jeune homme va trouver ensuite Ami, qui lui donne des conseils de courtoisie, rengage à se montrer libéral sans excès, et lui fait une satire assez spirituelle du mariage. Là se trouvent plusieurs passages célèbres par leur hardiesse, sur l'origine d'or (1), la naissance de la société, du pouvoir royal, etc. (2). Amour, qui rentre en scène, décide de tenter l'assaut de la tour où est enfermé BelAccueil ; il passe en revue ses soldats : Courtoisie, Largesse, Franchise, Pitié, Hardiment, et un nouveau personnage, Faux-Semblant, fils d'Hypocrisie, qui habite tantôt le monde et tantôt le cloître. Le poète place ici une violente diatribe contre les moines mendiants. Après la confession de Nature à son chapelain Genius (2.600 vers), Vénus enflamme la tour ; Danger, Honte et Peur s'enfuient ; et BelAccueil permet au jeune homme de cueillir la rose. Autant les allégories de la première partie constituent, pour qui sait les transposer, une psychologie délicate de l'amour à la fois timide et passionné, autant, dans la seconde partie, l'action fictive devient obscure et incohérente. Ce n'est plus qu'un cadre, dans lequel un esprit érudit et audacieux, plein de verve et d'âpreté, place ses théories et sa science. Succès du Roman de la Rose. — Ainsi complété, le Roman de la Rose devint, de la fin du xiv^e siècle au milieu du xvi^e, l'œuvre la plus célèbre de notre littérature. Les manuscrits encore existants sont très nombreux ; et, dès la découverte de l'imprimerie, les éditions se multiplièrent. Marot, en 1527, en donna une nouvelle, dont la préface est un excellent document. Et la Pléiade, qui condamnait le

moyen âge, en accepte le Roman de la Rose, (1) Morceaux choisitt 1*
cycle, p. 14. (S) Morceaux choiei», S* cycle, p. 87.



ŒDIPES ET LE SPHINX.

«Comment Edippus fit le devinal au monstre qu'il li demanda : et après, quand il li ot dist, si l'ocist
D'après une miniature du début du XVI^e siècle, tirée d'un manuscrit du Roman de Thèbes.

The text on this page is estimated to be only 24.47% accurate

32 LB MOYEN AGE III. — • Im Littérature didactique. A aucune autre époque de notre histoire, les traités didactiques de tout genre, en vers ou en prose, ne furent aussi nombreux qu'au moyen âge. Sur toutes les questions scientifiques ou morales, les clercs ont écrit. Qu'il nous suffise de mentionner les Bestiaires[^] les Lapidaires (ouvrages où l'histoire naturelle la plus fantaisiste ne sert qu'à des symboles de morale) . — les Châtiments (ouvrages pédagogiques) ; — et les DitSt sortes de petits monologues dirigés contre les moines, les métiers, etc.. Enfin, on trouve une véritable encyclopédie de la science du moyen âge dans l'Image du monde (xiii^e siècle). CHAPITRE V LITTÉRATURE BOURGEOISE ET SATIRIQUE ROMAN DE BEAUMONT. — FABLIAUX, — RUTEBEUF * SOMMAIRE L'Épique (qui s'oppose à l'esprit féodal[^] l'évènement on courtois. C'est la i^{ère} > ▼ anⁱ de la bourgeoisie contre la noblesse et le clergé. 1^{er} Le moyen âge a beaucoup aimé les fables, dont il composait des recueils sous le nom d'Ysopets, Le plus célèbre Ysopet est celui de Marie de France (xiii^e siècle), — La réunion de fables et de contes d'animaux a formé, du x^e au xiv^e siècle, le Roman de l'Art, sorte d'épopée animale, dont le fond est la lutte du goupil (l'Isengard) contre le loup (Ysengrin), et le triomphe de la ruse sur la force. 2^e Les Fabliaux sont des contes plaisants, en vers ; nous en possédons 150 environ. (du x^e au xiv^e siècle), les uns simples historiettes bien construites, les autres satiriques[^], les autres moraux. On y trouve de précieux détails sur les mœurs du temps (l'Isengard[^] le Vilain l'Art, la Housse partie). S[^] l'Art (f 1280) est remarquable par son esprit satirique (contre l'Université, les moines, etc.) et lurtout par sa poésie individuelle et sincère ; c'est un ancêtre de Villon. ce L'esprit gaulois. — A l'inspiration féodale et chevaleresque s'oppose que l'on appelle conventionnellement l'Épique gaulois.

LITTÉRATURE BOURGEOISE ET SATIRIQUE 33 On désigne
 sons ce nom, encore aujourd'hui, Tesprit de satire, de raflerie, de dénigr
 ment, de gaî^ populaire et cynique, qui inspire tonte une partie de notre
 littérature. • Pour être justes, nous devons dire non pas Tesprit gaulois^ mais
 l'esprit bourgeois. Ces œuvres satiriques et irrévérencieuses sont une
 revanche des faibles cont'-e les puissants. Nous étudierons successivement
 dans ce chapitre les Fables^ le fio^ai» de Renart^ les Fabliaux et le poète
 Rutebeuf. I. — Les Fables. Les fables au moyen âge. — Le moyen âge a
 manifesté un goût tout pardculior pour Tapologue 11 cherchait, en effet,
 dans les ouvrages de Pantiquité, des levons de morale pratique ; et
 Tapologu?, entre tous lea genres, lui ofrait la plus riche moisson d
 exemples. Le premier recueil de fables écrites en français et en vers est
 celai de Marie de France, qui, au xii* siècle, traduisit un Bomulus anglais
 attribué au roi Alfred Ce recueil perte ie titre d'Ysopet (dérivé du mot
 Ésope), On possède plusieurs autres Ysopets. En dehors des fables
 transmises par l antiquité, il en circulait une feule dans la tradition
 populaire.] l. — Le Hoinan de iteuart. Les sourees du Roman de Renart. —
 Les contes d'animaux, auxquels vinrent se joindre, en se débarrassant de
 leur morale, un certain nombre de fables ésopiques, formèrent par leur
 agglomération, probablement au xir siècle, une sorte d'épopée animale, o La
 grande innovation, dit Gaston Paris, est d'avoir individualisé les héros de
 ces récits et de leur avoir donne des noms propres. Autour de ces
 personnages, tous les épisodes se réunissent en un seul récit vraiment
 épique, qui va des premières querelles des deux compères à la mort
 d'Isengrin ouàla victoire de Renart.» Les différentes branches du Roman de
 Renart. — Nous avons en français une série de branches composant
 Tensemble vulgairement appelé le Roman de Renart, Ces multiples
 branches françaises peuvent se grouper en deux cycles : 10 le cycle primitif
 (xii« et Xiii® siècles), comprenant 30 à 40 branches, d'un total de 34.000
 vers. Pierre de Saint-Cloud doit être Pauteur des deux premières ; 2^ au
 xiv* siècle, on a Renart le Nouvel (dont Pauteur est Jakemars Giélée), et
 Renart le Contrefait (c'est-à-dire refait d'après Pancion poème), et qui
 compte 50.000 vers. A la fin du xiv' siècle, Eustache De ch imps y a ajouté
 un dernier poème de 3.000 vers. — Le tout di'pas. e lOO.O'K) vers.

34 LE MOYEN AGE Les penonnageB. — Les principaux héros de cette « ample comédie & cent actes divers », h^s qui, à travers les différentes bVanches, restent toujours conformes à eux-mcmS[^], sont : le goupil (latin viUpeculum) sur* nommé RenarU nom propre devenu si célèbre que, de très bonne heure, on a délaissé le mot goupil, pour désigner exclusivement l'animal par son sobriquet ; le loup, Isengrin ; la goupille, Ripheut ou Hermdme ; la louve[^] Hersent ; Tours, Bruno ; Tâne, Bernard ; le blaireau, OrimbeH ; le chat, Tihert ; le corbeau, Tiécelin ; le moineau, Brouin ; etc. Ce sont là noms propres désignant l'animal, non pas d'après un de ses caractères naturels, mais comme une personne. Tous les noms de ce premier groupe sont d'ongine germanique. Un second groupe porte des noms français et symboliques, tirés de la nature ou du physique des animaux : le lion. Noble ; la lionne, Fhhre oa Orgueilleuse ; le coq, Chanlecler ; le lièvre, Couart ; le taureau, Bruiant ; le mouton, Bdin ; le rat, Pdé ; le limaçon, Tardif ; les poules, Blantf'««», Notre, Roussotte ; etc.

Analyse de « Renaît ». — Renart s'en prend d*abord à des animaux plus faibles que lui, mais U est dupé : Tiécelin, le corbeau, abaiwl4»nne le fromage qu'il tenait eutre ses pattes, mais échappe lui-même à une nouvelle ruse du goupil (1) ; Tibert, le chat, fait tomber Renart dans un piège où celui-ci comptait le prendre. L'e«pfi< du roman est bien la revanche des petits sur les puissants ; car si Renart est vaincu par le corbeau et par le chat, il va triompher lui-même du loup, de l'ours[^] du lion, etc. Les principaux épisodes de la lutte entre Renart et Isengrin sont les suivants : — Renart apercevant une charrette chargée de poissons, en particulier d'anguilles, se couche au bord de la route et contrefait le mort ; le conducteur de la charrette le ramasse pour vendre sa peau, et le dépose sîir les paniers. Renart, tout doucement, se passe au cou plusieurs œlliera d'anguilles, sauteàterre,ets'enfuit(l).—. Pendant que Renart fait rôtir ses anguilles en son chftteau àeMaupertuis {pertuis signifie trou: cf. perluisane)f Isengrin vient à passer ; le parfum du rôti le grise, et il demande à Renart de quelle façon il a pu se procurer un mets si excellent. C'est alors que Renart l'emmenant, le soir, sur un étang glacé, lui dit de laisser pendre sa queue dans Teau, à travers un trou de la glace ; à la queue d'Isengrin , Renart a attaché un[^] seau, où les poissons doivent s[^]entasser ; quand le loup sentira que le seau est devenu très lourd, il n'aura qu'à tirer à lui. Bientôt Isengrin ne peut plus faire un mouvement, car il est pris dans la

glace. Arrivent des chiens et des chasseurs ; un de ceux-ci, qui veut tuer le loup, dirige maladroitement son arme ; la queue d'Isengrin est ^upée au ras de la glace, et le malheureux s'échappe. — Renart est au fond d'un puits et ne sait comment en sortir ; arrive Isengrin, auquel Renart persuade de se (placer dans l'autre seau pour venir le rejoindre en paradis ; le poids d'Isengrin fait remonter Renart, et le loup reste à l'enfer au fond du puits, d'où il n'est tiré que pour être à demi assommé. Le Jugement de Renart est peut-être la partie la plus célèbre de tout cet ensemble^ (I) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 2Q.

The text on this page is estimated to be only 4.50% accurate

D'aprii uni miniature dv xv* titel*.



36 LE MOYEN ÂGE ■ Noble tient cour plénière. Arrive un cortège composé de Chantecler et de ses poules. Pinte, Blanche, Noire et Roussette, qui escortent le cadavre d'une autre poule, Coupée, fraîchement tuée par Renart. Les plaintes de dame Pinte et de Chantecler, la colère de Noble, renouveau de l'histoire de Coupée, sont d'admirables parodies des discours et des procédés des chansons de geste: c'est là que l'esprit bourgeois se manifeste de la façon la plus piquante (1). On envoie chercher Renart par Bruno, puis par Tibert. Ceux-ci tombent dans les pièges que leur tend le goupil. et reviennent tout ensanglantés rendre compte au roi de leur vaine mission. Enfin, Renart, payant d'audace, se présente. Il confesse humblement ses fautes et demande, pour les expier, à faire un pèlerinage en Terre Sainte (2). Le premier groupe, ou le premier cycle de Renart, s'achève par le couronnement de l'Unart. Là, Renart est entré dans un couvent de Jacobins. Vêtu en moine, il va prédire à Noble sa fin prochaine, et lui fait sentir la nécessité de désigner son successeur. Noble, dans sa confession, avoue que Renart seul est capable de porter la couronne. Renart est enfin couronné ; il persécute les faibles et flatte les puissants. Au XIV^e siècle, les suites de Renart seront, de plus en plus, animées d'un esprit de raillerie systématique et virulente. Cet esprit se donne libre carrière dans Renart le Neveu, et dans Renart le Contrefait, poème immense, décousu, et qui doit son succès aux allusions malignes et au pédantisme dont il est plein. Mais Renart y personnifie d'autant mieux l'esprit d'habileté, de fourberie, de résistance aux autorités, de libertinage dans tous les sens du mot; il annonce Pathelin, Panurge et Figaro.

III. — Les Fabliaux. Définition. — Fabliau est la forme picarde du mot français fableau (cf. biau et beau), c'est en Picardie, en effet, que le genre s'est le plus développé. Le fabliau est essentiellement un conte en vers, destiné à exciter le rire. Mais cette définition doit être assez largement entendue ; car, parmi les fabliaux, s'il en est qui vont jusqu'au cynisme, on en trouve qui, par la sentimentalité ou la gravité du sujet, se rangeraient plutôt dans la littérature chevaleresque ou édifiante. Il nous est parvenu environ 150 fabliaux, rassemblés aux XII^e et XIV^e siècles. Esprit des Fabliaux. — L'esprit qui anime les fabliaux n'est pas à proprement parler satirique ; c'est plutôt une raillerie joyeuse, parfois excessive et trop gauloise au plus mauvais sens du mot, parfois aimable et d'une large moralité. Souvent aussi, le fabliau n'est autre chose qu'une ingénieuse intrigue, sans autre prétention

que de piquer et de satisfaire la curiosité. Nous y voyons paraître, avec leur costume, leur parler et leurs gestes, les principaux types de la société aristocratique, cléricale, bourgeoise et populaire. (1) Morceaux choisis² cycle¹ p. 41. 1) Morceaux choisis, 2^{*} cycle, p. 44.

LITTÉRATURE ÉPIQUE ET SATIRIQUE 9 Origine des Fabliaux. — Nos fabliaux sont-ils d'origine orientale? Dans l'Inde, le bouddhisme usait volontiers de contes et de paraboles. Par Byzance, puis à la faveur du mouvement créé par les croisades, ces contes se répandirent sur l'Europe; on en cita beaucoup dans les sermons. Mais un grand nombre de nos fabliaux appartiennent simplement, par leurs sources, à cette vaste tradition orale qu'on appelle le folk-lore. Les auteurs des fabliaux déclarent souvent qu'ils ont entendu raconter leur histoire en tel pays, en tel village. Les mêmes contes se retrouvent, avec quelques variantes locales, dans plusieurs régions.

Principaux Fabliaux. — Il y a, nous l'avons dit, diverses sortes de fabliaux. Nous allons en analyser quelques-uns, depuis ceux qui reposent sur un jeu de mots, une naïve méprise, jusqu'aux plus sérieux.

Le Curé qui mangea des mûres. — Un curé revient d'une tournée; il est à cheval. Passant près d'un buisson chargé de mûres, il s'arrête, et comme il ne peut atteindre les mûres, il se place debout, en équilibre, sur la selle de son cheval, et dit: « Je serais bien attrapé, si quelque mauvais plaisant criait: Mais il se penche tout haut le mot mûre! Le cheval dévale, et le curé tombe dans le buisson.

La Vieille qui graissa la patte au chevalier. — On avait dit à une pauvre vieille, à qui le seigneur avait confisqué sa vache, qu'elle devait, pour se la faire rendre, graisser la patte à l'intendant. Elle se rend au château, avec un morceau de lard; et, apercevant le seigneur qui se promène les mains derrière le dos — elle s'approche doucement et lui graisse la patte...

Les Perdrix. — Un vilain, nommé Gombaud, a pris deux perdrix; il les donne à sa femme, pour qu'elle les fasse cuire, tandis qu'il ira inviter le curé à venir les manger avec eux. En l'absence de son mari, la femme, très gourmande, et toute aux perdrix, et finit par les manger toutes les deux. Le vilain revenu, la femme lui recommande d'aiguiser son couteau. Cependant le curé arrive, et la femme lui dit: « De perdrix, il n'y en a pas: Gombaud veut vous couper les oreilles; voyez comme il aiguisé son couteau. Sauvez-vous! » Et à son mari, elle crie: « Courez; le prêtre emporte les perdrix! » Gombaud, son couteau à la main, galope derrière le curé, qui a le temps de gagner son presbytère et de s'enfermer au verrou.

Le Vilain Mire (Le Paysan Médecin). — Un vilain bat tous les jours sa femme; celle-ci cherche une occasion de se venger. Viennent à passer deux messagers: la fille du roi a une arête de poisson dans le gosier et l'on a besoin tout de suite d'un mire (médecin). La femme du vilain dit à son mari: « Va chercher un mire, car la fille du roi a une arête de poisson dans le gosier et l'on a besoin tout de suite d'un mire (médecin). »

messagers du roi que son mari est un excellent médecin, mais qu'il n'en veut pas convenir avant qu'on l'ait roué de coup». Bien battu, et-médecin malgré lui le vilain suit les messagers à la cour. Devant la princesse, il fait des contorsions si grotesques que celle-ci, prise d'un fou rire, est délivrée de l'arête qui l'étranglait. — Dès lors, la réputation de prétendu maître est si bien établie qu'il lui arrive des malades de tous côtés. Pour s'en débarrasser, le vilain s'avise du stratagème suivant : il fait ranger devant lui tous les malades, et leur annonce qu'il les guérira tous avec les cendres du plus malade d'entre eux ; puis il les interroge successivement ; mais personne ne se soucie d'être brûlé, et chacun se déclare bien portant. Enfin le vilain, comblé de présents, retourne chez • . fumme« et promet au roi de se tenir à sa disposition, sans qu'il soit besoin d'argent

38 LE MOYEN AGE mais éa recourir à la bMtonnade. —

KoUèfe s'eat Inspiré de ee (abliaa dans U Mé* decin malgré lut . La Housse partie (Za Couoertiare partagée). — Un riohe boargeois s'est dôpouillé de toiis ses biens poar marier avantageusement son fils. Celui-ci I*béberfe dans son hôtel pendant douze ans. Mus, un jour, sur les instances de sa femme, il ebassa son vieux père de ches lui. « Donne-moi an moins, fait le vieillard, une couverture pour me g^arantir du froid. » Le fils envoie son petit garçon cbercher à l'écurie une housse de cheval. Mais, a^ant de la donner à son grand-père, l'enfant en fait deui morceaux, et ne lui en remet que la moitié. Lamentations du vieillard i reproches du père à Tenfant, qui lui répond : « L'autre moitié, je la garde pour vous ; quand vous m'aurez donné tout votre bien et que vous serez vieux, je voiis chasserai à mon tour, et vous aurez de moi ce qu'il a de vous. » Le père comprend la leçon, et la vieillard reste à la maison (1). Le Chevalier an barizel {bariUei), — Un chevalier impie va troubler dans sa retraite un ermite, le vendredi saint. Par moquerie, il se confesse à lui. t Je ne vous impose qu'une pénitence, dit l'ermite ; allez me remplir ce barizel à ce ruisscan.* Le chevalier va plonger dans le ruisseau son barillet; il n'y entre pas une goutte d'eau. Furieux, il déclare qu'il ne prendra aucun repos, tant que le barillet ne sera pas rempli. Il part, s'en va d'un pays à l'autre, essayant toujours de remplir le barillet, et n'y parvenant jamais. Au bout d'un an, jour pour jour, il revient vers l'ermite ; il est épuisé, méconnaissable, mais aussi endurci et impénitent qu'à son départ. Devant ce misérable, l'ermite est saisi de pitié ; il se met à pleurer et à prier Dieu qu'il fasse miséricorde à un si grand pécheur. L'émotion de l'ermite gagne enfin le chevalier. Une larme tombe de ses yeux dans la bonde du barillet qu'il porte vide à son cou : aussitôt le barillet est rempli et l'eau en déborde. Alors, le chevalier repentant fait une confession sincère, et meurt saintement entre les bras de l'ermite. Signalons encore k» Trois Aveugles de Compiègne, Merlin MerU4f VAnge et VErmite. III. — Rutebeul (f 1280). Parmi les poètes satiriques vraiment personnels et féconds da xiii'^ siècle, il faut faire une place spéciale à Rutebeuf, qui est le type achevé du pauvre et besogneux trouvère, et Tancêtre de Villon. Rutebeuf a écrit quelques fabliaux ; un monologue dramatique, le Dii de VHerberie ; un miracle, Théophile ; de nombreuses pièces satirique? contre les femmes, l'Université, les moines mendiants, etc. Il a dû mordant et de la verve, comme poète satirique. Mais il vaut surtout par la poésie personnelle

: cent ans avant Villon, il a chanté, avec une sincérité poignante, sa misère morale et physique (2), sa passion dévorante pour le jeu sa triste situation d'homme de lettres aux gages des grands seigneurs enfin ses remords et sa pénitence. (1) Moreux choitit i« eyela, p. 49. (1) More\$awe choitii. f cyclt, p. 55 i !•' cycle, p. 17.

roAsiB LYRiguB 3d CHAPITRE VI POÉSIE LYRIQUE

SOMMAIRE La poésie lyrique du moyen Âge dérive de la chanson. Il faut distinguer deux périodes : 1^{re} jusqu'au xiv^e siècle ; 2^e le xiv^e et le xv^e, où le lyrisme devient plus personnel. — La poésie du Midi (troubadours) influence, au xiii^e siècle, la poésie du Nord (trouvères). lo xii^e et xiii^e siècles. — Les genres les plus usuels sont : la chanson d'histoire Vaube, le rondeau la pastourelle, etc.. Du Midi, viennent le jethparti, la sirvente, la haUade, etc., et Tamour courtois. — Parmi les ^rou&odours: Jofroy Rudély Bernard de Ventadour, Bertrand de Bom, etc. ; parmi les trouvères : Conon de Béthune, Thibaut de Champagne, Cciin Muset. 2^e XIV^e et XV^e siècles. — Eustache Deschamps, poète lyrique et historique ; Christine de Pisan : Alain Chartier, surnommé le père de Véhquenee française ; Charles d'OrUans, gracieux et mélancolique. Z^e F. Villon, étudiant, mène une vie vagabonde et criminelle. Il écrit le Petit Testament (1456) et le Grand Testament (1461), où il mêle à des plaisanteries traditionnelles Texpression sincère et profonde de ses remords, et traite les thèmes lyriques de la mort, de Tamour, etc. Il est le premier en date de nos grands poètes, et n'a jamais été oublié. ■ « Définition et divisions. — On eut de bonne heure des cantilènes en langue vulgaire sur des sujets religieux ou sur des sujets profanes, des chansons de danso, des rondes, des couplets patriotiques ou satiriques, des complaints narratives, etc. Bref, tout ce qui est entré aujourd'hui dans le domaine populaire ou enfantin a eu au moyen âge sa période littéraire. On distingue les poètes du Midi, les troubadours, et les poètes du Nord, les trouvères. Les uns et les autres furent le plus souvent, jusqu'au xiii^e siècle, des grands seigneurs I. — La poésie lyrique aux XII^e et XIII^e siècles. Les genres d'origine française. — Il faut signaler tout d'abord plusieurs genres qui semblent s'être développés dans la région françatse^Km aucune

40 LE MOYEN AGE influence méridionale, ou qui, du moins, étaient entièrement constitués avant que cette influence les ait altérés. La chanson d'histoire a un caractère narratif ; on peut la comparer à nos romans modernes, qui exposent, nouent et dénouent un petit drame, en plusieurs strophes terminées chacune par le même refrain. — On appelle aussi ces chansons d'histoire épiques de toile parce que les femmes les chantaient en allant ou en tissant. Signalons comme type : Délie Doette (1). — Vaube (ou chanson du point du jour, à l'aube) a pour thème ordinaire la séparation au départ de l'alouette. — Le rondeau est une chanson à danser, non divisée en strophes, mais dont on répète deux fois la partie, initiale, comme dans le triolet. — Le lai (ne pas confondre avec le lai narratif, cf. p. 24) est une chanson, à strophes dissemblables, sur un sujet d'amour. — Le motz (devenu virellet) est plutôt un loge et un rondeau. — La pastourelle dont le thème ordinaire se trouve développé dans la pièce célèbre d'Adam de la Halle, Robin et Marion, — La chanson de croisade se présente sous trois formes : tantôt c'est une chanson de guerre, à refrain, exhortation lyrique à combattre les infidèles ; tantôt une chanson d'amour, plainte d'une femme ou d'une fiancée, dont le chevalier est à la croisade ; parfois, enfin, c'est un chevalier qui regrette la dame laissée au pays (2). Les genres d'origine provençale. — Une poésie lyrique plus savante et plus raffinée s'était développée, dès la fin du XI^e siècle, dans le Midi de la France. Le centre en était à Toulouse, dont les comtes étaient protecteurs du gai savoir et souvent poètes eux-mêmes. La guerre des Albigeois vint brusquement ruiner cette civilisation brillante. Les genres propres au Midi étaient : Le lai d'amour, sorte d'épître, sans règles fixes. — La tençon, dispute entre deux poètes sur une question galante, dont une variété est le jeu-parti. — La sirvente, chanson satirique ou guerrière. — La ballade, en trois couplets suivis d'un refrain, plus un envoi. — La chanson courtoise, dans laquelle le poète exprime ses propres sentiments, composée de trois couplets, dont deux seulement dans la même forme. — La sottise chanson, parodie de la précédente. Dans toutes ces poésies se retrouve l'amour courtois, sentiment conventionnel que nous avons déjà signalé dans les romans de la Table ronde. Le poète chante son amour, discret et patient, pour une dame qui accepte cet hommage mais avec une fierté toujours en éveil, et qui exige du soupirant tous les sacrifices. Cet amour est considéré comme la source de toutes les vertus, il ne peut s'adresser qu'à un objet digne de lui. Or la poésie

provençale, dès la seconde moitié du xii^e siècle, exerça une très profonde influence sur la poésie du Nord, grâce surtout à Marie de Champagne, fille d'Aliénor de Guienne. Principaux poètes lyriques. — Les Troubadours. -> Nommons d'abord quelques (1) Morceaux choisis, 2^e cycle, p 57. (S) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 24.

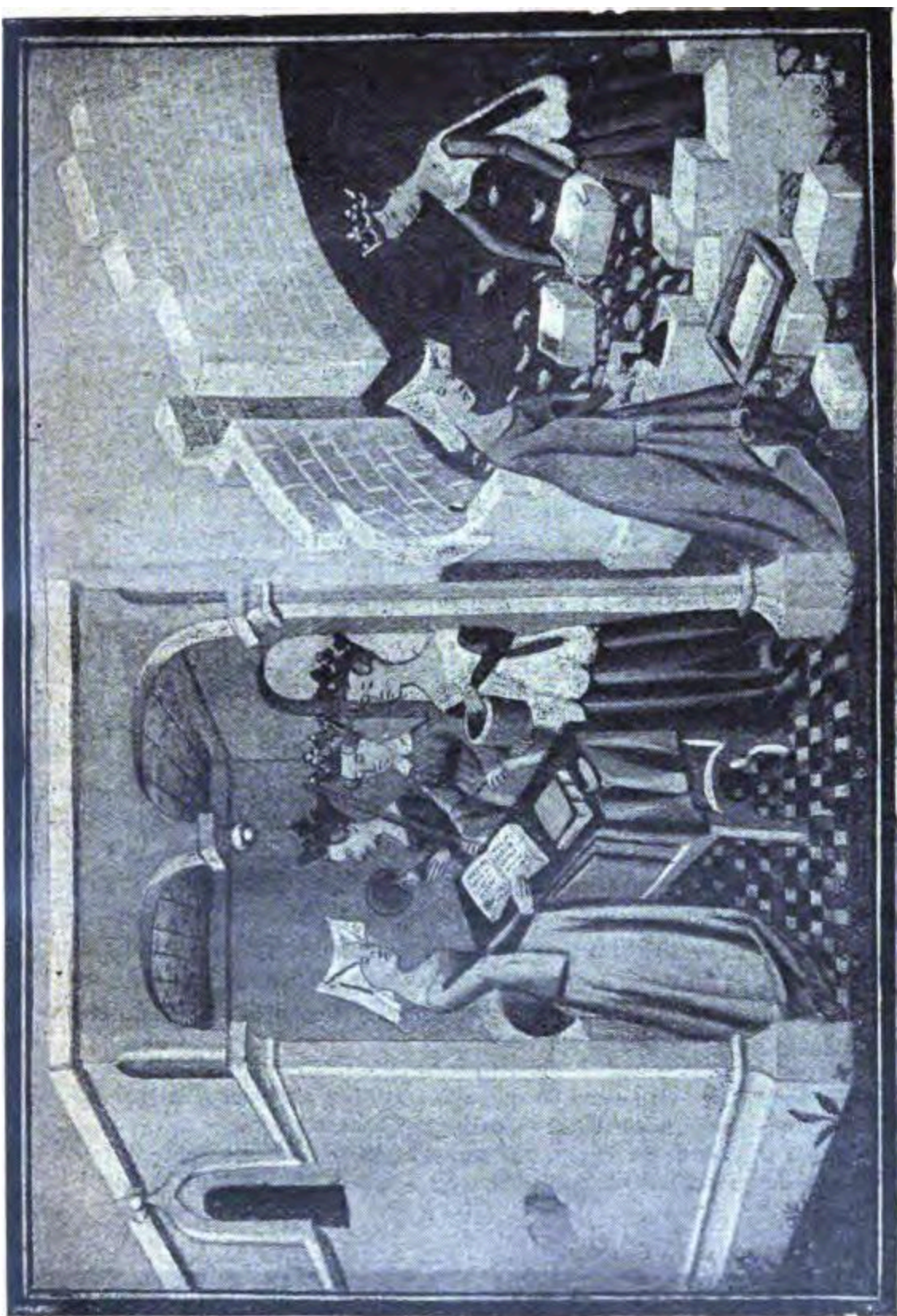
POÉSIE LYonnaise 41 troubadours, pour la plupart plus anciens que nos trouvères : Gui de Breteuil, comte de Poitiers et d'Aquitaine (mort en 1127) ; — Jofroy Rudel, prince de Blaye ; — Bernard de Ventadour, qui prit le nom de son protecteur, le vicomte de Ventadour. Il passait au XII^e siècle pour le premier des troubadours. — Cependant on connaît mieux Bertrand de Born (1145-1215), seigneur de Hautefort en Limousin, qui célébra l'amour et la guerre. Les Trouvères. — Parmi les trouvères du Nord, il faut retenir les noms suivants : Vonon de Béthune (* 1220) fréquenta la cour de Champagne, et fit partie du groupe de poètes courtois inspirés par Marie, fille d'Aliénor. — Oïl¹ châtelain de Coucy (* 1204), compagnon d'armes de Conon dans la quatrième croisade, a moins de force et plus de grâce. — Blondel de Nesle (fin du XII^e siècle) est celui dont la légende a fait le fidèle ami de Richard Cœur-de-Lion. — Gace Brun (* 1^{er} commencement du XIII^e siècle), chevalier champenois, a de l'élégance et d'heureux rythmes ; — Thibaut IV de Champagne (* 1203) est aussi célèbre par ses exploits que par ses vers. Il prit part à la croisade contre les Albigeois, à la coalition de la noblesse contre Blanche de Castille, régente pendant la minorité de Louis IX. Celle-ci, d'un regard, avait obtenu sa soumission ; et Thibaut la chanta dans des vers d'une délicatesse courtoise jusqu'à la préciosité. Il fit également des chansons de croisade, des chansons, des pastourelles. — Rutebeuf déjà étudié, prend rang parmi les poètes lyriques du XII^e siècle par un grand nombre de pièces d'un accent personnel, et qui font de lui, nous l'avons dit, un ancêtre direct de Villon. — Colin Muset (fin du XII^e siècle) est le type du pauvre trouvère, obligé de faire appel à la générosité de ses protecteurs ; par sa situation comme par la grâce aimable et spirituelle de ses chansons, il est comparable à Marot (1). Au début du XIII^e siècle, le règne de la poésie courtoise semble passé ; déjà Rutebeuf et Colin Muset, l'un par sa verve et par sa gravité, l'autre par sa grâce facile et sa clarté, tous deux par leur inspiration plus personnelle et plus franche, marquent la transition. — Le lyrisme au XIV^e et au XV^e siècle. Nous avons dit que le vrai moyen âge s'achève à la fin du XIII^e siècle. Les poètes que nous allons nommer appartiennent à cette période intermédiaire, difficile à définir, qui s'étend entre l'avènement des Valois et les débuts de la Renaissance (1328 à 1500 environ). Eustache Deschamps (1345-1405) occupa d'importantes fonctions à la cour. Il connut tous les grands hommes d'une des périodes les plus agitées de notre histoire :

Charles V, Charles VI, Du Guesclin, le duc Louis d'Orléans ; il vit de près la guerre anglaise et l'insurrection parisienne. Aussi, dans son œuvre immense (de 80.000 vers), les pièces les plus intéressantes sont-elles les poésies historiques. La plus célèbre est la ballade Sur le trépas de Bertrarîd Du Guesclin {2). Il a composé également un grand |1) Moruaux cJb«tm. t* cycl«, p. 59. (t) Moff ^UT LKoiîiîâ V cycle, p. 6S.

42 LE MOYEN AGE nombre de poésies satiriques et morales, où il attaque, à la façon de Rutebeuf, l'Église, l'État, les chevaliers. On a de lui des ballades spirituelles (le Chat et la Souris) (1). Poètes lyriques du XV^e siècle. — Nous rencontrons d'abord Christine de Pisan (1363-1431). Fille de Thomas de Pisan, astrologue et médecin de Charles V, elle était née à Bolognne. Sa principale œuvre poétique est le Poème de la Pucelle (Jeanne d'Arc). Cependant elle doit surtout sa réputation à de petites pièces, des dits moraux écrits en forme de ballades, de rondeaux, etc. et au Livre des faits et bonnes mœurs du roi Charles V, qui la classe parmi les historiens. Alain Chartier (1386-1449) était frère de Guillaume de Sully, évêque de Paris (f 1472). Il entra à la cour comme secrétaire du Dauphin (plus tard Charles VII). Ses poésies, très nombreuses, sont dans le genre allégorique et leur prodigieux succès est fait pour nous étonner. On peut citer en particulier : le Livre des quatre dames (sorte de débat à la fois courtois et patriotique sur la bataille d'Azincourt). — Son meilleur ouvrage en prose est le Curial, satire puissante de l'homme de cour — Ses contemporains l'avaient surnommé le Père (cf 2^e Volongence française. On raconte que Marguerite d'Ecosse, dauphine de France, déposa un baiser sur le front du vieux poète endormi. Charles d'Orléans (1391-1465). — Fils de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan père de Louis XII, Charles fut mêlé dans sa jeunesse aux plus terribles catastrophes. Pris à Azincourt (1415), il fut mené en Angleterre, où il subit, pendant vingt-cinq ans, une stricte captivité. Délivré en 1440, il se retira à Blois, où il se composa une cour aimable et spirituelle. Le manuscrit de ses poésies ne fut retrouvé et publié qu'en 1734. Avec Charles d'Orléans, nous revenons à la poésie courtoise d'un Thibaut de Champagne. Mais Charles d'Orléans y introduit une grâce nouvelle une discrétion mélancolique, une préciosité mondaine, qui font songer à Marot, à Voiture et aux poètes du XVI^e siècle (2). III. — François Villon (1431-1480?). Biographie. — François des Loges, ou de Montcorbier, né d'un père bourbonnais et d'une mère angevine, en 1431, à Paris, fut adopté par Guillaume de Villon, chapelain de Saint-Benoist. L'enfant prit le nom de son « plus que père », et fit de bonnes études, quoi qu'il en dise (Hélas ! si j'eusse étudié Au temps de ma jeunesse fût-il /...). Il suivit les cours de la Faculté des arts pour devenir clerc ; et il était maître es arts en 1453, à vingt et un ans. (1) Morceaux choisis, f^o cycle, p. 61. (2) Morceaux choisis, i-cycle, p. 34 ; f^o cycle, p. 64.

The text on this page is estimated to be only 4.50% accurate

m 0 3|li ru



44 LB MOYEN AGB A cette époque, les étudiants de l'Université étaient en perpétuels conflits avec la justice royale. Villon dut prendre part à plusieurs émeutes[^] entre 1451 et 1454.11 aida ses camarades à décrocher, des enseignes, à voler des marchandises aux étalages. Bref, il devint un étudiant facétieux et fripon, un spirituel et dangereux vagabond, plus connu dans les tavernes qu'à l'Université. En 1455, le 5 juin, Villon se prend de querelle avec un prêtre, Philippe Sermoise, et le tue. Il s'enfuit, puis sollicite sa grâce et obtient : des lettres de remission lui sont accordées en juin 1456. On ne sait où il avait vécu pendant cet exil volontaire. — Rentré à Paris, il se remet sans doute à fréquenter une société équivoque ; et il descend d'un degré, il se fait complice de voleurs de profession ; il prend part à un vol par effraction (Traction au collège de Navarre. C'est alors, dit-on, qu'il aurait composé son Petit Testament[^] au début duquel il annonce son départ pour Angers, où il veut aller voir son oncle. Il part. On ne sait guère ce que devient Villon pendant les années 1457-1461 : il aurait été reçu par Charles d'Orléans au château de Blois, et on le signale en Bourbonnais. En 1461, on retrouve Villon en prison à Meun-sur-Loire ; il y a été enfermé à la requête de l'évêque d'Orléans, Thibault d'Assigny, et condamné à être pendu. Heureusement pour lui, Louis XI, récemment sacré, passe par Meun et le délivre. C'est cette même année 1461, « en Tan trentième de son âge », que Villon écrit son Grand Testament, Il y paraît tout à fait amendé; il y exprime des sentiments de honte et de repentance. Mais, en 1462, il est au Châtelet, et de nouveau condamné à être pendu. Il compose alors son admirable Bûche des pendus (Frères humains qui après nous vivez,,. (1). Il est encore délivré, le 5 janvier 1463, et banni pour dix ans de la ville de Paris. A partir de 1463, on perd toute trace de Villon. Rabelais nous dit que • maître François Villon, sur ses vieux jours, se retira à Saint-Maixent en Poitou, sous la faveur d'un homme de bien, abbé dudit lieu. Là, pour donner passe-temps au peuple, entreprit faire jouer la Passion en gestes effroyables langage poitevin (2) ». On ignore en quelle année il mourut. La première édition de ses œuvres, à Paris, est de 1489. Le Petit Testament. — Ce poème de quarante strophes porte aussi le titre de kiis (3). C'était un genre à la mode, assez analogue au congé, Villon lègue à Guillaume de Villon, son père adoptif, son bruit, c'est-à-dire sa renommée ; à celle qu'il aimait et qui le dédaigne, son cœur ; à divers personnages» (1) Morceaux choisis 2^e cycle, p. 73. (2) Rabelais, liv. IV, 13, (3) Lai ou Ugs ; la forme lai est la

meilleure. Le mot se rattache au verbe knttkf ■ tt ^on à léguer. D'ailleurs la prononciation correcte du mot legs est lai.

POÉSIE LYRIQUE 45 les enseignes célèbres du quartier : à Jean Trouvé, bouvier, le Mouton le Bénédicte et la Vache ; au chevalier du guet, le Heaume ; aux archers de nuit, la Lanterne ; à maître Jacques Regnier, la Pomme de Pin (enseigne d'un cabaret, où qui semble indiquer que Villon y séjournait plus que de raison) à son barbier, les rognures de ses cheveux ; à son savetier, ses vieux souliers, etc. (1). Bien qu'on trouve beaucoup d'esprit, et surtout, çà et là, de jolis traits de réalisme dans le Petit Testament cette œuvre n'aurait pas assuré à Villon la célébrité : elle le laisserait confondu dans la masse des poètes de second ordre. Le Grand Testament — Ici, bien que le cadre général soit analogue, la composition est plus complexe. Le poème a cent soixante-treize strophes. De plus Villon y a inséré de nombreuses ballades. — Les strophes 1 à 70 forment une première partie, dans laquelle Villon parle de son emprisonnement, de sa jeunesse dissipée, de la fuite du temps, de la mort qui n'épargne personne (2). On y trouve (après la strophe 41) la Ballade des dames du temps jadis (récitatif : Mats où sont les neiges d'antan) (3). — A la strophe 70, Villon commence à tester ; c'est la seconde partie, formant comme un poème séparé. Les legs du Grand Testament sont moins burlesques que ceux du Petit. (4) Mais l'intérêt du Grand Testament n'est pas dans ces legs dont les allusions sont obscures, et qui ont perdu presque toute leur saveur ; il est dans les réflexions morales amenées par quelques-uns de ces legs. Ainsi (strophe 149) Villon se représente au charnier du cimetière des Innocents (5) et traite le thème de la mort ; il y revient encore dans les dernières strophes, quand il donne des instructions pour son enterrement (strophes 163-173). Une dernière strophe sert de conclusion. Originalité de Villon. — Il est exagéré de dire que Villon fit le premier de la poésie personnelle. Avant lui, plusieurs des poètes lyriques que nous avons nommés ont, dans des cadres conventionnels, et au milieu d'utopies, parlé de leur vie, de leurs amours, de leurs regrets. Mais ce qui est vrai, c'est que Villon a une personnalité plus caractéristique, une âme plus humaine et surtout un accent plus sincère. Dans la forme, Villon est aussi un grand poète : il voit et il peint, il ne cherche pas de choses nouvelles ou ingénieuses, ce qui est le propre du poète médiocre et artificiel. Il renouvelle par la force naturelle de sa sensation et de sa vision les thèmes les plus communs. On voit tout ce que Villon veut faire voir ; les traits sont précis, pittoresques, colorés. La renommée de Villon. — En 1489, parut la première édition des œuvres de

Villon. Elle fut souvent réimprimée jusqu'à celle donnée par Marot en 1533, édition corrigée, commentée, souvent avec bonheur, par fois assez naïvement, et qui eut un grand succès. Villon ne fut jamais oublié. Très goûté au xv^e siècle, encore connu (1) Morceaux choisisⁱ cycle p. 29. (2) Morceaux choisis² cycle, p. 08. (3) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 70. (4) Morceaux choisis¹ cycle, p. 32. (5) Morceaux choisis. 1^e cycle, p. 71.

The text on this page is estimated to be only 12.45% accurate

I 46 LB MOTH AOB Bt la BU XVII* (cf. Ah potique de Boileau) et «n xviii* tiicle, Villon profita plus qu'aucun autre poëte, plus que Ronsard lui-même, de la réaction romantique. Sa vie de bohème, la variété de son style qui unit le grotesque au sublime, son réalisme un peu cru, tout devait le faire considérer comme un ancêtre. CHAPITRE VII LE THÉÂTRE RELIGIEUX AU MOYEN AGE MIRACLES ET MISTÈRES SOMMAIRE Le théâtre religieux du moyen âge doit être, plus que tout autre genre, représenté dans un bon milieu. — On ne peut le comparer au théâtre grec que parce qu'il «st, comme lui, issu du culte, 1° Du XII^e AU XIV^e siècle : Drame liturgique et Miracle. — Les érudits de l'Église sont développés, et donnent naissance aux Dramas liturgiques, dont les principaux sont : les Vierges folles, le Prophète du Christ, et surtout le Drame d'Adam (siècle), qui ne se joue plus dans le chœur de l'église, mais au dehors. — Au XIV^e siècle, le Jeu de saint Nicolas, de Jean Bodel, est remarquable par la mêlée de scènes épiques, religieuses et familières. — Aux XV^e et XVI^e siècles, on repréente des Miracles tirés de la vie des Saints, et surtout de légendes relatives à la Sainte Vierge. On signale le Miracle de Théophile, de Eutychius (XII^e siècle), et les Miracles de Notre-Dame (XIV^e siècle) ; ces pièces, dont l'intrigue est souvent ingénieuse, contiennent de nombreuses enseignements sur les mœurs du temps. Il aurait pu en sortir un drame national. 2° Le XVI^e siècle : les Mystères. — Pas d'acteurs professionnels : les Mystères sont joués par des Confréries d'amateurs, dont la principale est celle des Confrères de la Passion, à Paris. — Le théâtre représente plusieurs lieux juxtaposés. — On divise les Mystères en trois cycles : 1° l'Ancien Testament ; 2° le Nouveau Testament, (il en trouve le plus célèbre mystère, celui de la Passion, dont nous avons plusieurs rédactions ; les meilleures sont celle d'Arnould Grébaud (1452) et de Jean Michiel (1476) ; 3° le Cycle de Saints. — On y ajoute quelques Mystères profanes, en même temps le Sûr d'Orléans (1439). Les mystères furent interdits en 1548, par arrêt du Parlement ; on les mélanga du laïque et du profane, ce qui scandalisa le clergé.

LE THEATRE RELIGIEUX AU MOYEN AGE 47 Pour bien comprendre le théâtre religieux du moyen âge, il faut se rappeler que ces représentations sont un complément des cérémonies de l'Eglise, — qu'elles sont, en principe, destinées à l'éducation des spectateurs, — et que ces spectateurs y apportent des dispositions d'esprit qui ne peuvent se comparer que de très loin avec celles de notre public contemporain. I. — Du XI^e au XIV^e siècle. Drame liturgique et Miracles. Le Drame liturgique. — C'est dans les cérémonies et dans les offices de l'Eglise que naquit le drame liturgique. Le clergé se plaisait à introduire dans les textes des développements en latin (tropes) ; puis des morceaux récités par un personnage, et enfin des dialogues, d'abord en latin, et, dès le XI^e siècle, en français. Les grandes fêtes, Noël, Pâques, la Pentecôte, etc., fournissaient d'elles-mêmes la matière de véritables représentations, dans le chœur de l'Eglise. De même, les paraboles célèbres de l'Evangile pouvaient être dramatisées. Principaux Drame Liturgiques. — C'est ainsi qu'on eut, à Noël, le drame des pasteurs, véritable mise en scène de l'Evangile. Le jour de Noël, on représentait aussi le drame de Vierge, ou les Vierges sages et les Vierges folles. Au dénouement, les Vierges folles étaient saisies par les démons et précipitées en enfer (XI^e siècle). Dans les Prophètes du Christ, on évoquait successivement tous ceux qui ont annoncé la naissance et la mission du Christ : Isaque, Jérémie, Daniel, Moïse, David, Habacuc, Siméon, Zacharie, Elisabeth, Jean-Baptiste, Virgile, Nabuchodonosor et la Sibylle. On possède d'autres drames liturgiques sur le Massacre des Innocents, les Saintes Femmes au tombeau, la Conversion de saint Paul, la Résurrection de Lazare, etc. Le Drame d'Adam (XII^e siècle). — Cette œuvre forme la transition entre le drame liturgique du XI^e siècle et les mystères proprement dits. Le texte est en vers français, dialecte anglo-normand. Le drame d'Adam se jouait devant la porte de l'église. Le sujet est exactement celui de la tentation d'Eve par le démon, tel que le rapporte la Bible ; mais l'auteur a su très habilement analyser les sentiments des personnages (1). Parmi les autres ouvrages de transition, il faut encore citer : le Jeu de Saint Nicolas, par Jean Bodel d'Arras. — Jean Bodel, auteur de la Chanson de Roland, fit représenter son Jeu de saint Nicolas à Arras, probablement au début du XIII^e siècle. On y voit, dans un décor qui représente plusieurs lieux, divers tableaux pittoresques et une action bien enroulée (1) Merveilleux choisi, 1^{er} cycle, p. 31

48 ' LE MOYBN AGE Saint Nicolas obligA des voleurs à restituer le trésor qu'ils ont dérobé à Pémir ; et celui-ci, frappé par ce miracle, se convertit ainsi que tout son peuple. Les scènes pathétiques et les scènes familières y forment im contraste déjà très artistique. Les Miracles (fin du xiii® siècle et xrv^ siècle). — On appelait d'abord Miracles de petites narrations latines, puis françaises, ob. l'on raconte l'intervention de la Vierge ou des saints dans les affaires humaines. Les auteurs dramatiques, clercs ou laïques, tirèrent des sujets de cette mine inépuisable. Les fêtes des saints, patrons de confréries, de villes, d'églises, les réunions des puis Nostre-Dame, les anniversaires, etc., furent i autant d'occasions d'édifier et d'amuser le peuple, en dramatisant des^ récits déjà connus de tous et qui se prêtaient merveilleusement à la peintiu'e pittoresque de tous les milieux et de toutes les classes sociales. Dans cette peinture de mœurs, en effet, réside aujourd'hui l'intérêt tout particulier des miracles. Les Miracles de Notre-Dame. — Du xiV siècle, nous avons conservé une collection de quarante Mirades de Noire-Dame par personnages. Ces miracles ont été certainement joués dans des puis^ sorte de sociétés académiques, placées sous la protection de la Vierge et qui instituaient des concours de poésie lyrique et des représentations dramatiques. On sait qu'il y avait des puis à Amiens, Arras, Rouen, etc. Ces quarante miracles sont écrits en dialecte de l'Ile-de-France ; c'est évidemment la collection, le répertoire d'un même pui. Les auteurs ont tiré leurs sujet? des sources les plus diverses : les miracles de G. de Coiici, ceux de Jean Le Marchant, les chansons de geste, les légendes de saints, les romans d'aventures, l'histoire même. Mais toujours le dénouement est produit par l'intervention de la Vierge, qui apparaît portée par les anges, et remonte au -ciel On peut citer encore et à part le Miracle de Théophile^ par Rutebeuf (fin du xiii'^ siècle). Geà petits drames, où l'action a de la rapidité, où les mœurs contemporaines sont bien observées, auraient pu nous donner peu à peu un genre dramatique national. Il ne nous manqua, aux xiV' et xv^ siècles, qu'un poète de génie. II. — Le XV*" siècle x les Mystères. Définition da genre. — Le mot mystère ne désigne pas, en dépit de son orthographe, une pièce relative aux mystères de la religion. Ce mot devrait s'écrire mistère : il dérive du latin ministerium, pris dans le sens de fonction, exercice, et, de là, représentation. Mais nous conservons ici l'orthographe traditionnelle.

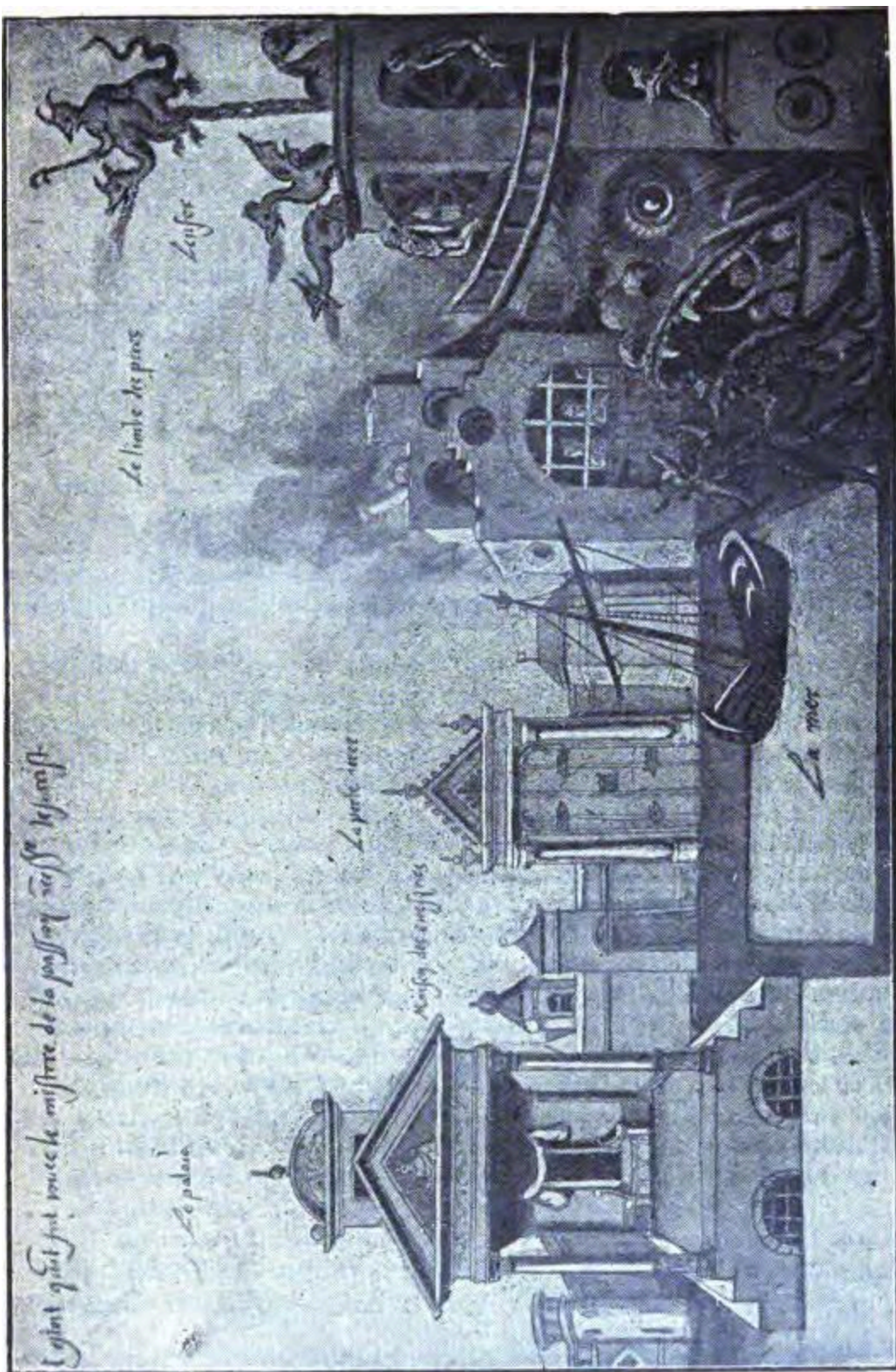
LE THEATRE RELIGIEUX AU MOYEN AGE 49 Les premiers mystères semblent avoir été des pantomimes, Qu plutôt des tableaux vivants organisés à certaines fêtes, aux entrées de rois, aux réceptions d'ambassadeurs. Mais, dès les premières années du xv^e siècle, le terme s'applique plus spécialement, sinon exclusivement, aux pièces tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'la légende des saints et^e par exception, de l'histoire. Le mystère a 30.000, 40.000, 60.000 vers ; il se joue en plusieurs jour^s, le plus souvent dans l'après-midi du dimanche, et une semaine s'écoule entre deux parties. Les personnages sont au nombre de 100, 200, 500, sans compter d'innombrables figurants : il semble, en certains cas, qu'une moitié de la ville se soit chargée d'amuser l'autre. — Il n'y a d'unité que celle du sujet, dont le développement est imposé par la tradition ; les scènes se succèdent et se juxtaposent. — L'action, si sublime en soi, est sans cesse coupée ou traversée par des épisodes grotesques, simplement pour amuser la foule ; il y a là, pour une foi éclairée, profanation et sacrilège. — Enfin, la plupart des mystères sont écrits avec une déplorable facilité ; la versification en est aisée, parfois savante ; mais le dialogue y tourne au bavardage diffus et le style ne caractérise que rarement les personnages. Cependant, on ne saurait nier que les mystères aient offert un spectacle de nature à exciter au plus haut degré les sentiments les plus divers. Les autom^{es}, incapables d'unité puissante, eurent l'art de varier les scènes selon le goût de leur temps. L'allégorie majestueuse, la simplicité évangélique, le merveilleux touchant ou diabolique, les épisodes d'un réalisme pittoresque ou horrible, alternent non sans incohérence, mais de manière à réveiller sans cesse l'attention de la foule. Enfin, tous ceux qui ont lu attentivement la Passion de Gréban et celle de Jean Michel savent qu'on y rencontre, avec des inventions dignes des grands dramaturges, quelques morceaux, couplets ou dialogues, d'une venue vraiment heureuse.

Les Confréries. — Le mystère demandait une troupe considérable et le moyen âge ne connaissait pas les acteurs de profession. On dut s'adresser à toutes les bonnes volontés et à toutes les vanités. Le clergé, la bourgeoisie, les collèges, les corps de métiers, le bon peuple même, fournissaient ou des acteurs ou des figurants. Ces associations, d'abord transitoires ! s'organisèrent à Paris et en province. La plus célèbre de toutes, la seule qui ait droit à une place dans l'histoire du théâtre au moyen âge, est la Confrérie de la Passion[^] qui se fonda à Paris à la fin du xiv^e siècle, et reçut

en 1402 des lettres patentes de Charles VI Cette confrérie avait le monopole des Mystères pour la capitale. D'abord établie à l'hôpital de la Trinité, près la porte Saint-Denis, puis en 1539 à l'hôtel de Flandre, rue Coq-Héron, elle se transporta en 1548 à l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, au moment même où le Parlement interdit les représentations des mystères sacrés. Ces acteurs volontaires n'avaient ni moins de zèle ni moins de vanité

50 LE MOYEN AGE que des comédiens de profession. Le public, comme aujourd'hui, les connaissait et les applaudissait. Certains rôles étaient d'une longueur effrayante, et souvent dangereux ; on cite l'exemple d'un Judas qui dut être « hâtivement dépendu et emporté en aucun lieu pour être frotté de vinaigre ». Les femmes ne jouaient dans les mystères qu'à titre exceptionnel, et presque toujours des rôles muets ; d'ordinaire, les rôles féminins étaient attribués à des jeunes gens. Les représentations. La mise en scène. Les décors. -^ Plusieurs semaines avant la représentation, les confrères de la ville ou l'association temporaire créée pour la circonstance, faisaient faire un cry, ou proclamation solennelle, destinée à annoncer le prochain jeu, à provoquer des dons en argent et en costumes, à solliciter le zèle d'acteurs volontaires. Un cortège, précédé de trompettes, composé de hérauts à cheval, des entrepreneurs du mystère, des principaux bourgeois, parcourait la ville et s'arrêtait aux carrefours, où le crieur juré donnait lecture du cry. Souvent aussi, quelques jours avant la représentation, la troupe en costumes défilait à travers les rues de la ville : c'était la montre. Le théâtre se composait d'un espace plan (solier), analogue à notre scène actuelle, mais très vaste, et, sur ce plancher, étaient disposées, un peu en retrait, les mansions (maisons) ou petites constructions indépendantes, de manière que les acteurs pussent librement circuler de l'une à l'autre, et qui étaient autant de lieux : selon le moment de l'action, les personnages se groupaient autour de telle ou telle mansion. Le paradis était situé au-dessus des mansions, souvent de côté, sur une sorte d'estrade ; et l'enfer était, pour ainsi dire, dans le sous-sol : par une grille on apercevait les damnés au milieu des flammes, et les diables sautaient sur la scène par une gueule de dragon s'ouvrant et se fermant comme une trappe. Ces mansions étaient fort nombreuses. Une miniature, en tête de la Passion de Valenciennes (1547), présente les lieux suivants, de gauche à droite (par rapport au spectateur) : le paradis, une salle, Nazareth, le Temple, Jérusalem, un palais, la maison des évêques, la porte dorée, la mer, les limbes, l'enfer. Une porte dans un pan de mur suffisait à figurer Nazareth ou Jérusalem ; un bassin carré, plein d'eau, sur lequel flottait un petit bateau, représentait la mer (lac de Tibériade), etc. — Pour un mystère joué à Rouen, en 1474, les mansions étaient au nombre de vingt-cinq ; on en a compté jusqu'à cinquante. Dans l'architecture de ces mansions, nulle recherche de couleur locale ni d'exactitude. De même pour les costumes, qui étaient ceux du jour, plus

riches et plus luxueux ; les diables s'affublaient de grotesques et horribles déguisements. Seuls, le Christ et la Vierge portaient la tunique longue* blanche, et le manteau bleu. Enfin, il est certain que les mystères comportaient des trucs et des ma



DÉCORS DE THÉÂTRE POUR UN MYSTÈRE REPRÉSENTÉ A VALENCIENNES EN 1547.

D'après une miniature du milieu du XVI^e siècle.

« Le théâtre ou hourdement pourtraict comme il étoit quant fut joué le mistère de la Passion. »
 Le Palais. La Maison des Evêques. La Porte dorée. La Mer. Le Limbe des Pères. L'Enfer.

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

62 LE MOYEN AGE chine[^] des apparitions, des ascensions, des incendies, des batailles, etc., Il tout fort naïvement exécuté, mais suffisant pour satisfaire les specta- . teurs des xW et xv[®] siècles. Les principanx M^{^^}stères. — Il est d'usage de diyiser les mystères en plusieurs cycles : 1[°] cycle de V Ancien Testament ; 2[^] cycU du Nouveau Testament (qui comprend La Passion d'Amould Gréban et celle de Jean Michel) ; 3[^] cycle des Saints ; kP Mystères profanes. Analyse de la Passion, d'Amould Gréban (1452). — Ce mystère comprend quatre journées ; il a près de 35.000 vers, et 400 personnages Dans les limbes, Adam invoque le Rédempteur promis, tandis que, dans Tenfer, les diables chantent la perte du genre hiunain : la scène est vraiment grandiose (1). Au ciel, devant Dieu, Miséneorde et Paix entament un procès contre Justice et Vérité : la Rédemption est décidée ; elle provoque la joie des justes dans les limbes et la fureur des démons. Viennent ensuite toutes les scènes de l'enfance de Jésus. ^ Dans la seconde journée, sont exposés les événements qui vont de la prédication de saint Jean-Baptiste à la Passion proprement dite. Parmi les belles scènes qui témoignent d'un certain sens dramatique, citons : l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, où les impressions de la foule, vieillards, femmes, enfants, sont rendues avec justesse et variété : à la joie populaire s'opposent les lamentations et les prédictions de Jésus. La troisième journée est la Passion même. On peut y signaler la scène du jardin des Olives, où les angoisses du Christ sont exprimées en beaux vers ; le reniement de saint Pierre, au milieu de personnages populaires, servantes, soldats, bourreau[^], aux noms pittoresques, au langage réaliste ; la flagellation, d'un rythme curieux ; le désespoir et le suicide de Judas, auquel apparaît Désespérance. La quatrième journée est consacrée à la Résurrection, l'Ascension, la deseente du 8aint-£!sprit. Et, pour correspondre au prologue, une scène dans les limbes et dans les enfers : les démons se lamentent et les âmes des justes sont emmenées par l'Esprit de Jésus. — Enfin, le meneur du jeu adresse un adiou aux spectateurSi Parmi les autres Passions, signalons celle de Jean Michel (1486), en 65.000 ven. Jean Michel a repris les deuxième et troisième journées de Gréban, en a exploité en habile dramaturge toutes les situations, les a surchargées de tout oe qui pouvait flatter la curiosité des spectateurs, et a souvent réussi dans l'expression des Mnti* ments : c'est ainsi que le dialogue de Jésus et de sa mère s'achève par une série ds

répliques où les vers se répondent avec autant de justesse que de pathétique (2). Arnould Gréban et son frère Simon ont écrit en collaboration les Actes des Apôtres (60,000 vers, — 494 personnages), imprimés en 1538. C'est l'histoire de la prédication et du martyre des apôtres, avec quantité de diableries et de scènes familiales. Mystères profanes. — > Nous en possédons trois : le Mystère de Troie, par Jacques Millet (1463), le Mystère du siège cfOrl^ns (1439), d«)nt on ne connut pas l'auteur, et le Mystère dg saint Loms, par Pierre Gringoirè (1) Morceaux choisie, 2* cycle, p. 77. (2) MarcMUix choisie, ^ cycle, p. 80i

LA COMÉDIE AU MOYEN AGE 53 (1514). Ce sont des œuvres médiocres, et qui prouvent que, même en changeant de sujet, le mystère ne pouvait donner à la France un drame national. La fin des Mystères. — Un arrêt du Parlement de Paris, le 18 novembre 1548, interdit la représentation des mystères dans la capitale. Les raisons de cette interdiction sont aisées à imaginer. Les protestants blâmaient sévèrement le clergé catholique de tolérer ce mélange du sacré et du profane ; les spectateurs se permettaient des plaisanteries qui déjà, paraissaient plus sacrilèges que jolives ; les comédiens de profession commençaient à se répandre en France et à se substituer aux confrères ; enfin, le goût des gens lettrés était choqué par les grossiers défauts d'un art très inégal et qui restait le plus souvent trop inférieur à la dignité du sujet. Dès le milieu du xvi^e siècle, le genre décline et meurt. D'autres idées, une autre société, un autre goût font naître un nouveau genre, la tragédie imitée de l'antique.

I • If CHAPITRE VIII LA COMÉDIE AU MOYEN AGE SOMMAIRE La Comédie du moyen âge peut se rattacher, au moins par son genre principal, la farce, à la comédie classique.

1° Qui est-ce ? — Les jongleurs ont un répertoire de monologues, de dialogues de disputes, qui sont déjà dramatiques. — Adam de la Halle fait jouer à Arras, vers 1262, le Jeu de la Farce, comédie satirique et fantaisiste ; et à Naples, vers 1286, Bohin et Marion, pastorale accompagnée de musique. — Du xiv^e siècle, on ne possède aucune comédie.

2° Quinzième siècle. — Il se fonde des Sociétés Joyeuses analogues aux Confréries : les Clercs de la Basoche, les Enfants-sans-Souci, 8^e La Farce : La plus célèbre est PatMin (1470), dont on ne connaît pas l'auteur. L'intrigue en est habile, les types en sont vivants, la morale y est toute d'expérience. On peut y ajouter le Pâté et la Tarte, et le Cuvier, la plus spirituelle des farces contre les femmes.

4° La Moralité use de personnages allégoriques pour donner une leçon aux spectateurs. — Parmi les moralités religieuses, on peut citer Bien-Avisé et Mau-Avisé ; parmi les morales didactiques, la Condamnation de Banquet.

* 5° La Sotie est une pièce politique, d'actualité, jouée par les Sots ou les Enfants-sans-Souci. — La plus célèbre est le Jeu du Prince des Sots, de Gringore (1512) plein d'allusions aux démêlés de Louis XII et du pape Jules II.

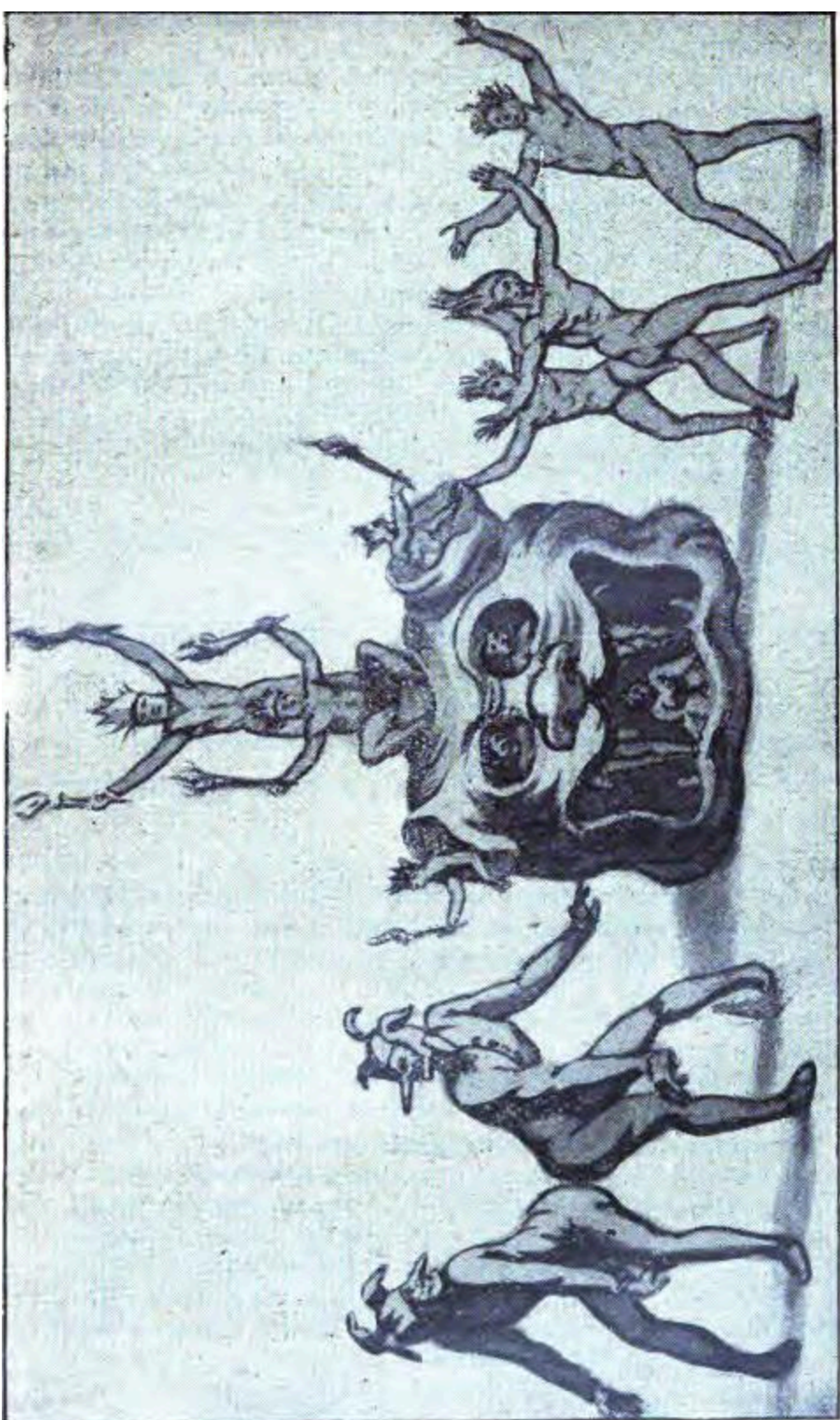
1 54 LB MOYEN AOB Enfin le moyen âge a dei monoIopfMf (satiree dee difléienti éUU) et dei eirtuoïie ioffiux (yenni de l'ancienne Fête dei Foui). Si les mystères et lès miracles sont des genres tout à fait propres au moyen âge, et dont notre théâtre sérieux de la période classique n'est pas sorti, on ne peut nier qu'il y ait développement continu dans l'histoire de notre comédie. Entre les pièces comiques représentées du xin^e au XVI^e siècle, et celles des xvii^e et xviii^e siècles, il y a sans doute des différences notables, mais telles seulement que le goût de chaque époque les inspirait au poète. Sans comparer l'auteur de PotA^e/tn à celui de Tartuffe^e ni Adam de la Halle à Beaumarchais, cette évolution est certaine. 1. — i^eremière période : du XIII^e au XV^e siècle. Origines. — Les jongleurs colportaient de ville en ville un répertoire de Monologues, de Dits, etc., où l'on peut retrouver les origines des premières comédies. Mais nous ne possédons aucun texte dramatique avant le XIII^e siècle, ; le xiv^e présente ensuite une lacune complète et difficile à expliquer. Il est probable que la plupart des sujets représentés au xv^e, époque où tous les genres comiques s'épanouissent largement, sont des remaniements de pièces plus anciennes. Adam de la Halle (1230-1288 ?). — Par un singulier hasard, nous commençons cependant par des œuvres datées, signées, et dont l'auteur semble avoir eu la personnalité littéraire la plus marquée. Adam de la Halle, comme Jean Bodel, était d'Arras. D'abord destiné à l'Église, il s'éprit d'une jeune fille qu'il épousa. Plus tard, il résolut d'aller à Paris pour s'arracher à l'oisiveté provinciale. Avant de partir, en 1262, il fit représenter sa première pièce, le Jeu de la FeutUée. Puis il suivit Robert d'Artois à Naples, en 1283, quand celui-ci fut envoyé au secours de Charles d'Anjou. Le Jeu de la FenUlée ou Jeu Adam ne fut probablement pas joué en public. La représentation dut en être donnée dans un put, ce qui expliquerait la hardiesse excessive de certains traits satiriques. La scène est placée sous une tonnelle de verdure, une feuillécye élevée pour célébrer le retour du printemps. Dans le Jeu de Robin et Manon, que Ton a appelé justement le premier de nos opéras-comiques, il y a des scènes parlées et des scènes chantées dont on a retrouvé la musique, composée par Adam lui-même. — Ce n'est qu'une pastourelle dramatisée, mais avec goût. — La bergère Marion, tout en gardant ses moutons, r hante son amour pour Robin. Arrive un chevalier, faucon au poing. Il demande à là bergère de le suivre en son château ; celle-ci lui répond qu'il perd sa peine, §! : qu'elle n'aimera jamais

que Robin. Le chevalier s'en va, et Robin paraît ; -on ' •ause, on mange, on danse. Mais le berger étant parti pour chercher des amis, le ehcvalier revient ; et cette fois, il emporte Marion sur son cheval, aux yeux de Bjbin et de ses eompagnons, qui n'osent engager la lutte avec luL Marion se

LA COMÉDIE AU MOYEN AGE 55 défend si bien elle-même que le chevalier la laisse échapper. Et l'on célèbre par de nouveaux jeux et de nouvelles danses cet heureux dénouement (1). Le ^{xv} siècle. — Nous ne possédons jusqu'à ce jour aucun texte comique du ^{xiv} siècle, tandis que, pour le théâtre sérieux, nous avons la collection des Miracles de Notre-Dame. II. — Le ^{xv} siècle : les Sociétés joyeuses. Pas plus que les mirades et les mystères; les comédies du moyen âge n'ont été jouées par des artistes professionnels. Les plus célèbres confréries joyeuses à Paris furent celles des Clercs de la Basoche et des Enfants-sans-Souci, Les Clercs de la Basoche. — Basoche, du latin basUica, désignait le Palais de Justice. La Basoche du Parlement comprenait les clercs de procureurs, les clercs d'avocats^ les clercs de greffiers, et les clercs de conseillers au Parlement ; la Basoche du Châtelet, les clercs de notaires et des clercs des procureurs et des greffiers du Ghâtelet. La Grande Basoche (celle du Parlement) semble avoir existé depuis les premières années du ^{xiv} siècle ; et elle a duré jusqu'à la fin du ^{xvi}. Elle jouissait de prérogatives : élection d'un rot, droit de battre^ monnaie, permission de jouer sur la table de marbre du Palais, etc. Des fêtes de la Basoche avaient Heu chaque année, au printemps, pour la plantation du mai, et en juillet On croit que les clercs jouaient plus spécialement des farces et des pantomimes. Les Enfants-sans-Soud ou les sots, sont habillés, comme les fous de cour, mi-partie en jaune, mi-partie en vert ; ils ont sur la tête un chapeau garni de grelots et surmonté d'oreilles d'âne ; à la main, ils tiennent une marotte. Les sots étaient probablement des étudiants pauvres, des bohèmes joyeux ; mais ils paraissent, à de certaines dates, s'être presque confondus avec les Basoàdens, A la tête de cette société, était le Prince des sots; la seconde dignité était celle de Mère-Sotte, titre que porta le poète Gringoire. Les Enfants-sans- Souci }ouhient des soties et aussi des farces et des moralités, jusqu'à la fin du ^{xv} siècle. Autres Sociétés. — On pourrait citer encore de très nombreuses Sociétés joyeuses, tant à Paris qu'en province : à Paris, l'Empire de Galilée ; à Dijon, la Mère folle ; à Lyon, les Suppâts du Seigneur de la CoquiUe, société composée d'ouvriers typographes ; à Rouen, les Conruards, etc. III. — La Faree. Définition du genre. — La farce, du latin farsa (farcirez remplir), est en langage culinaire, le hachis placé dans une volaille, dans un pâté, etc. (i) Morceaux rAowû, 1** Cycle, p. 44.

56 LE MOYTN AOK Primitivement, on désigna par le mot farce certains lut[^]ipolatioai mêlées au texte liturgique des épîtres, des évangiles, des proseis. On récitait Il des fêtes déterminées, des épîtres farcies[^] très sérieuses ; on en récita de burlesques à la Fête des Fous, et alors la farce était en français. A répoque où l'on introduisit dans les mystères de courts intermèdes eo* miques, ces parties comiques furent considérées comme la farce qui vient s'ajouter à un mets substantiel, et qui y apporte un agréable condiment. De là, ces petites comédies auraient gardé le nom de farce, même lorsqu'elles étaient représentées isolément. Nous avons conservé cent cinquante farces, dont le texte est souvent altéré : ce sont presque toujours des formes rajeunies de quelque pièce qui avait déjà passé par plusicui-s états. Les plus célèbres, en des genres très différents, sont : Pathelin et le Cuvier. Analyse de Paihelin. — Mattre Pathelin est un « avocat sous Torme », o'est-à-dlre sans causes. Sa femme Guillémotte se plaint de n'avoir ni sou ni maille, et des robes râpées. Pathelin promet à Guillémotte do rapporter de la foire du diap pour elle et pour lui. Il quitte sa maison, qui se trouve à gauche du théâtre (c«tte mai30D est ouverte et doit laisser apercevoir le Ut. dans la chambre de l'avocat), et se[^]rèod à droite, où Ton voit la bouti<fue de Guillaume le drapier : dos pièces d'étoffe sont exposées à l'extérieur. Le drapier, assis devant la porte, guette les clients. Pathelin l'aborde, le salue, Iu4 fait l'éloge de son père déjunt ; et, tout en causant, il met la main,, comme par hasard, sur une pièce de drap ; il feint d'être séduit parla belle qualité de l'étoffe, en demande le prix, marchande pour la forme, semble céder malgré lui aux exigences de Guillaume, et s'en fait mesurer six aunes (1). Pathelin, ayant, encore dans sa poche un parisis (environ 1 franc de notre monnaie), le donne comme « denier À Dieu », et le marché est conclu ; puis il prie Guillaume de venir chez lui pour être payé en écus d'or, et pour manger à cette occasion de l'oie que dame Guillémotte fait rôtir. Le drapier accepte : il portera le drap ; maip Pathelin met vivement le paquet sous sa robe, en protestant, avec force po? liesses, qu'il peut très bien lui épargner cette peine. L'avocat parti, le marchand se félicite : il a obtenu 24 sous l'aune (environ 24 francs de notre monnaie) d'un drap qui n'en valait pas 20. Ainsi, c'est lui, pour le moment, qui croit avoir trompé son client. Pathelin rentre chei tui. A la vue de ce beau drap, Guillémotte se récrie et s'inquiète : comment pourra-t-OD jamais le payer ? Son mari la rassure et lui explique la manœuvre à suivre : quand Guillaume viendra pour manger de l'oie et

toucher son argent, on lui fera croire que l'avocat, malade depuis six semaines, n'a pu, en aucune façon, lui acheter du drap, ni l'inviter à souper ; et Pathelin lui-même, couché dans son lit, aura le délire. On conçoit l'étonnement de Guillaume qui arrive quelques instants après. Le pauvre homme, d'abord incrédule, est bien forcé de se rendre à l'évidence, quand il aperçoit Pathelin bondissant dans son lit, en proie à une agitation fiévreuse, et II) Morceaux choisis, '•' cytia, p. ^f^



58 LE MOYEN AGE baragoainant dnn toiiB les dïaleetes. D «Vn ▼» doiM, «n m dmnaodaat de qwéDM illusion il a pa être viethne. Cependant se présente ches Pathelin un berger à Tair naïf ; oe berger» Agnelet, est au service de Guillaume, dont il garde les moutons. Son maître vient de le traduire en justice : il l'aoeuse d'avoir assommé plusieurs de ses bêtes, pour les manger et pour vendre leur laine. Or Âgndet a besoin d'un avoeat, et il est venu trouver Pathelin. Celul-d, qui a des tours plein son sae, oonseille au boTger de oontrefaira ridiot, et de ne répondre à toutes les questions qui pourront lui être adressées par le juge, par Guâlaume, ou par lui-même, que : bée... L'avocat plaidera l'irresponsabilité, et le pauvre homme sera acquitté. — Alors commence, au milieu du Âé&tre représentant la place publique, la scène du jugement (1). Guôioiaume est d'un cdté. Agnelet de l'auàe ; et, derrière Agnelet, se tient Pathelin. Le drapier formule son accusation ; tout à coup il reconnaît l'avocat. Ses idées s'embrouillent; il mêle le drap volé aux moutons assommés... Le juge le croit fou, le rappelle à ses moutons, et finit par absoudre le berger qui, fidèle à sa promesse, n'a répondu que bée, à toutes les questions. Pathelin triomphe donc ; mais il va trouver son maître. Resté seul avec Agnelet, il lui demande de le payer. Agnelet continue à bêler, et Pathelm, furieux, n'en peut tirer une parole. C'est sur cette dernière tromperie que finit la pièce. On ne sait quel est l'auteur de Pathelin ; on l'a attribué, sans preuves, à Villon. Le texte que nous possédons est de 1470. C'est la première en date de nos comédies d'tntrte^ et de eatat!Ure\$ Les personnages y sont vivants et naturels ; les incidents sortent les uns des autres avec la logique même de la réalité ; le style en est clair et spirituel. Lé Cuvier. — Cest une des nombreuses farces satiriques dirigées contre les femmes ; on y constate que nos auteurs dramatiques du xv* siècle puisaient largement alix mêmes sources que les auteurs de fabliaux. — Jacquinot, mari faible et débonnaire, est persécuté par sa femme et par sa belle-mère. Il demande, pour éviter de perpétuelles discussions, qu'on veuille bien écrire sur un papier (un toQ/U, ou petit rôU) toute la liste de ses occupations obligatoires. Dans une scène très bien conduite, on voit Jacquinot, assis devant sa table, et écrivant sous la dictée des deux femmes ; celles-ci accumulent les prescriptions ; elles se creusent la cervelle pour penser à tout ; et Jacquinot, qui a son idée, écrit toujours. Le papier est signé. Jacquinot le met dans sa poche, et aide sa femme à faire la lessive. Un grand cuvier occupe le milieu de la scène ; la

femme, par suite d'une fausse manœuvre du mari, y tombe, et elle ne peut en sortir. Elle appelle Jacquinot à son secours. Celui-ci, tranquillement, tire de sa poche le roUeiy et le lit, article par article. — Interrompu, h chaque vers, par les cris et les supplications de la femme, il déclare enfin que t ça n'est point à son roUet (2) ». La belle-mère, incapable à elle seule de tirer sa fille du cuvier, promet qu'on déchirera le rollet. A ce prix, le mari consent à délivrer sa femme et il se jure de devenir maître chez lui. (1) Morceaux choisis ^ S* cycle, p. 84. (2) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 8£

LA COMÉDIE AU MOT-BIF AOB 59 IV. — La liondité.

Définition. — La moralité dramatique est un genre didactique et allégorique. On sait, par le succès du Roman de la Rose, quel était le goût du moyen âge pour la personnification des vertus, des vices, des opinions, etc. La moralité se propose beaucoup moins de faire rire que d'instruire. D nous en reste une soixantaine, parmi lesquelles on peut distinguer la Condamnation de Banquet, La Contondampation de Banquet — Une société de personnages, dont les noms révèlent la gaîté et l'insouciance, Bonne-Compagnie, Gourmandise, Friandise, Passe-Temps, Je Boy-Voua Je Pleige-4* Autant {e vous tais raison], Accoutumance accepte successivement trois invitations pour la même journée, chez Dîner, chez Souper, et chez Banquet. Pendant le copieux repas du Dîner, on aperçoit, aux fenêtres, les figures des maladies qui déjà guettent les convives : Apoplexie, Paralyse, Epilepsie, Pleurésie, Jaunisse, etc. Après dîner, les convives se rendent chez Souper. Cette fois, les Maladies se précipitent, à la fin du repas, sur les soupeurs, elles en secouent rudement quelques-uns ; mais tous en réchappent, et, malgré cette cruelle leçon, ils n'ont rien de plus pressé que de courir chez Banquet. Banquet a livré ses convives aux Maladies ; celles-ci sautent sur les malheureux, qui, à l'exception de trois, Bonne-Compagnie, Passe-Temps et Accoutumance, succombent sous leurs coups. Les survivants vont trouver Dame Expérience, dont les sergents, qui se nomment Secours, Sobriété, Clystère, Pilule, Saignée, etc., s'emparent de Banquet et de Souper. On juge les coupables. Banquet est condamné à être pendu. Souper portera des manchettes de plomb, pour avoir la main plus lourde quand il servira à boire et à manger ; et il se tiendra toujours à six lieues de Dîner (un intervalle de six heures doit séparer les deux repas). Banquet se confesse, demande pardon de ses crimes, et est pendu par Diète.

V. — La Sotie. Définition. — La sotie ou sottie est jouée par les Sots ou Enfants-sans-Souci, Les Sots fondent leur système de satire sur cette hypothèse que la société tout entière est composée de «^{ot}». Par dessus leur costume, ils revêtent les attributs qui désignent tel ou tel état, telle ou telle fonction : le juge, le soldat, le moine, le noble, le populaire^{et} etc. La sotie n'eut pas toujours pleine liberté ; sa plus brillante période se place sous Louis XIV, qui l'encouragea, afin de s'en servir pour soutenir sa politique intérieure et extérieure. Principales Soties. — Il nous reste vingt-six Soties dont la plus célèbre est le Jeu du Prince des Sots, pièce dans laquelle Pierre

Gringoire, en 1512, attaqua violemment, avec la permission du roi et en sa présence, le pape Jules II et l'Eglise. Cet ouvrage comprend un grand nombre de personnages : le Prince des Sots figure le roi Louis XII ; Mère-SotU, l'Eglise;

60 te MOYEN A<3e Sotte-Commune^ c*est le peuple ; SoUe-Fiance et SoUe-Ocaistoii sont les ministres de l'Eglise ; le général d'Enfance est peut-être Gaston de Foix ; on voit encore le èigneur du Plat-d*Argent« le seigneur de la Lune, etc. Ije Jeu du Prince des Sots ne comporte guère d'analyse ; c'est une série d'allusions satiriques, d'actualités vivement exprimées, et promptement saisies par les contemporains. Parmi les soties d'une portée plus générale, citons : le Monde^ Abus, les Sots (1514?). Pendant que le Monde, fatigué, dort d'un profond sommeil. Abus amène sur le théâtre Sot Glorieux (soldat). Sot Corrompu (juge), Sot Trompeur (marchand). Sotte Folle (la femme). Ces différents Sots veulent construire un monde nouveau. Ils le bâtissent sur des piliers qui s'appellent Hypocrisie, Lâcheté, Bombance, Trahison, Corruption Usure, Caquet, Faiblesse, etc. Mais bientôt les Sots, qui se réjouissent par des danses, heurtent les piliers ; tout s'écroule ; et le Monde reparaît, comme devant. Enfin il faut signaler les Monologues dramatiques du xv® siècle, dont le plus célèbre est le Franc Archer de Bagnolet, ^- et les Sermons joyeux, parodies récitées par les écoliers à la Fête des Fous; Conclusion. L'histoire de la comédie au mûyen âge nous entraîne jusqu'au xvr siècle. La sotie et la mora/t/^, dès le premier tiers du xvi^ siècle, disparaissent totalement du théâtre public. Seule?, les farces continuent à être représentées, en dépit des lettrés, qui voudraient substituer à la farce des adaptations de comédies anciennes. La farce se maintiendra donc et aboutira, grâce aux éléments italiens et antiques qui viennent s'y incorporer et l'enrichir sans la dénaturer, à la comédie de Molière. CHAPITRE IX L'HISTOIRE AU MOYEN AGE. — LE SERMON SOMMAIRE I. L'Histoire. — 1. Les origines. L'histoire est d'abord rédigée en latin (Grégoire de Tours, vi^ siècle) ; puis en vers français (vastes poèmes comme le Brut et lé RoUy xn* siècle) ; puis en prose française, à partir du zm* siècle. On commence en 1274 à écrire en français les Grandes Chroniques de Saint-Denis.

\ L*RISTOIHE AU MOYEN AOB. — LE SEPMON 61 2.

Vfillehardonin (1160-1213), maréchal de Cbampagfno, écrit VHi^oire de la Ccnquête de Constantinople, narration simple et habile, par laquelle il plaide la cause de ceux qui ont détourné la Croisade de son but primitif. B. Joinville (1224-1317). Sur la fin de sa longue vie, Join^ille, à la prière de Jeanne >fc de Navarre, femme de Philippe le Bel, écrit une Hisioire de saint Louis, oh il rasiremble àsses confusément d'intéressantes anecdotes autour du récit de la Croisade à laquelle il a pris part. Il vaut surtout par la naïveté et le pittoresque du style. 4. Froissait (1337-1410), d'abord simple clerc, puis curé de Lestines et chanoine de Chimay, est un chroniqueur de profession. Il consacre la plus gfrande partie de ses ChtoniqueSj en cinq livres, à la guerre de Cent ans. Peu philosophe, il est précieux par Inexactitude du détail et par la couleur. 5. Commines (1445-1511) quitte Charles le Téméraire pour s'attacher à Louis XI, qu'il F ert fidèlement, et auquel il consacre ses Mijnoires, Moins varié que Froissart^ il est le premier des historiens philosophes et moralistes. II. Le Sermon. — Il nous reste relativement peu de sermons du moyen ftge. Nous en possédom^de Saint-Bernard (f 1153), de Maurice de S^iUy (f 1196), de ger•on (t 1429), de Menol (f 1518), de Maillard ("{- 1502). I L'HISTOIRE I, — Les Origines* L'Histoire rédigée en latin. — Les premiers monuments de notre tiis* toire nationale sont rédigés en latin. Grégoire de Tours (544-595) a laissé une Ilistoria Francorum^ où se trouve le récit des événements compris entre les années 397 et 591. Il a été continué, jusqu'à l'année 641, par Frédégaire (mort vers 660 ?) — Du viir siècle au xi®, on peut encore ciler toute une séiiô de chroniques et d'annales, des vies de saints et de rois, et des récits de croisades. — Le tout aboutit à la Chronique de Saint-Benoît, à la Chronique de Saint-Germain-des-Prés, et au xili* siècle, à V Ilistoria regum Francorum, L'Histoire rédigée en vers français. — Parmi les ouvrages historiques en vers, il faut distinguer les deux grands poèmes de Robert Wace : le Brut (histoire des Bretons, auxquels on donne pour héros éponyme Brutus) en 15.000 vers ; et le Rmi (Rollon, histoire des Normands), en 16.500 vers. Ces deux histoires sont continuées par la Chronique des ducs de Normandie, en 42.000 vers, par Benoît de Sainte-More. L'Histofare en prose française. — Vers la fin du xiii® siècle, Tabbé de Saint-Denis, Mathieu de Vendôme, fit exécuter par le moine Primat une traduction en français de toutes les chroniques latines antérieures. Ce travail

fut continué jusqu'à Charles V. Il devint alors une sorte d'histoire officielle, qui a pour titre : Grandes Chroniques de Saint-Denis, dont la collection complète nous mène jusqu'à l'avènement de Louis XL

62 LE MOYEN AGE

Tous allons étudier séparément les écrivains que l'on a coutume d'appeler les quatre chroniqueurs du moyen âge, et qui sont séparés Tun de l'autre environ par un siècle : Villehardouin est mort en 1213 ; Joinville, en 1317 ; Froissart, en 1410 (?) ; Gomménes, en 1511. II. — Villehardouin (1150?-1213). Vie. — La date exacte de la naissance de Geoffroy de Villehardouin est inconnue ; mais elle doit se placer entre les années 1150 et 1164. Tout ce que nous savons de lui, avant son départ pour la Croisade, c'est qu'il fut maréchal de Champagne, à dater de 1191 ; nous n'avons sa biographie que pour les années 1198 à 1207, période embrassée par ses Mémoires. Il mourut à Messinople, vers 1213, Villehardouin, en effet, ne devait jamais revoir la France, qu'il quitta en 1198 pour aller négocier à Venise le transport des Croisés en Orient. Tous les détails de cette expédition, nous les connaissons par son livre. D y apparaît à la fois comme un habile diplomate et comme un brave chevalier. C'est pendant les dernières années de sa vie, à Messinople, que Villehardouin a rédigé ses Mémoires ; et l'on peut affirmer, nous le verrons plus loin, que ce fut moins pour écrire une narration intéressante que pour se justifier d'avoir contribué à faire dévier l'expédition. Le manuscrit fut de bonne heure connu en France et à Venise. La première édition imprimée est celle de Du Cange (1657). Analyse de la Conquête de Constantinople. — Après quelques chapitres consacrés à la prédication de la Croisade et aux préliminaires, Villehardouin nous transporte à Venise, où le doge Dandolo accorde aux Croisés des vaisseaux, pour une somme de 80.000 marcs d'argent. Le doge, aveugle, prend lui-même la croix dans l'église de Saint-Marc (1). Mais l'accord est déjà rompu entre les Croisés. Il en est parmi eux qui, refusant de s'embarquer à Venise, se sont dirigés vers d'autres ports. Aussi ne peut-on plus réunir la somme prévue par le contrat signé précédemment, et doit-on s'engager à en payer le dernier terme par la conquête de Zara, port d'Esclavonie enlevé à la république par le roi de Hongrie, et qu'on restitue aux Vénitiens (70-91). Les Croisés hivernent à Zara ; là, ils avaient reçu de dangereuses et séduisantes propositions du jeune Alexis IV, héritier de l'empereur de Constantinople Isaac l'Ange, qui, sept ans auparavant, avait été détrôné par son frère, Alexis demandait aux Croisés de le rétablir en son empire ; il les en récompenserait par 200.000 marcs d'argent et un renfort de 10.000 hommes pour leur expédition de Palestine. — Les Croisés arrivent en vue de Constantinople, dont la beauté les saisit ; on oitme' d'abord en

face de la ville, et plusieurs conseils sont tenus pour préparer l'attaque (2) ^
(1) Morceaux ehoit^Sy 2* cycle, p. 93. (2) Morceaux choisit^ 2* cycle, p.
95.

L*HI8T0IRB AU MOYEN AOB. — LE SERMON 63 —

premier eiefe de Constantinople. €«peodAni, Aloxis, eonronné empereur le 1?* août 1203, refuse de tenir ses promesses. Les Croisés lui déclarent la guerre. Cb BOiiYel usurpateur, Murzuphle, étrange Alexis et s'empare du tr^ne. Second assaut de Constantinople ; les Croisés s'établissent dans la Ville (1). — Il y a deux euididats à l'empire : Baudouin de Flandre et Bonilae de Montferri^ ; Baudouin est élu empereur, et couronné. La suite du livre est moins intéressante pour nous, et peut se résumer plus rapidement Pour soutenir et étendre leur conquête, les Croisés font diverses campagnes contre les Grecs, et surtout contre les Bulg^ares, dont l'empereur, Joannis, leur tient tête avec intrépidité. — Baudouin est battu à Andrinople, et tué ; son armée est en déroute. Villehardouin a la gloire d'avoir dirigé la pénible retraite de cette armée jusqu'à Constantinople. — Le frère de Baudouin, Henri, d'abord nommé régent, est couronné empereur en 1206 ; Villehardouin reçoit en fief la ville de Messinople, Valeur historique de Villehardouin. — Le récit de Villehardouin a toutes les apparences de la plus franche et de la plus naïve narration. Cependant, il est hors de doute que nous nous trouvons ici en présence d'une sorte de plaidoyer, analogue sous certains rapports aux Commentaires de César. Si Villehardouin écrit, c'est pour faire l'apologie d'une expédition, qui, si elle fut brillante, n'en avait pas moins été détournée de son but. — Si l'on en croit Villehardouin, le hasard seul en serait la cause. L'argent a manqué, et il a fallu prendre Zara ; puis, on a cru bien faire en acceptant les offres du jeune Alexis ; si celui-ci avait tenu ses promesses, après le premier siège de Constantinople, on faisait voile pour la Terre Sainte, avec dix mille alliés... La mauvaise foi d'Alexis a retenu les Croisés, qui ont perdu leur temps et usé leurs forces dans cet empire nouveau. Telle est la thèse soutenue par Villehardouin, et qui reste très discutable. Valeur littéraire de Villehardouin. — On fait tort à Villehardouin en cherchant à définir son mérite littéraire, Villehardouin, traitant le plus pittoresque des sujets, n'a jamais cherché que la clarté, au sens le plus élevé du mot. Jamais, chez Villehardouin, VaiUeur ne s'interpose. Point de descriptions développées, mais de brèves et vigoureuses touches, qui évoquent tout un tableau. Point d'analyses de sentiments, mais la notation juste d'une profonde impression, qu'il nous laisse le soin de compléter. — Ce style clair et simple n'est pas sans quelque raideur, mais surtout, il faut bien le dire, pour ceux qui lisent péniblement

l'ancien français. IH. — Joinville (1224-1317). Vie. — Jean, sire de Joinville, est né en 1224, d'une famille déjà illustre, où la charge de sénéchal de Champagne était héréditaire. Jean, qui perdit son père à l'âge de huit ans, fut envoyé de bonne heure à la cour de Thibaut Morceaux choisie, !
•> cycle, p. 6t.

6t LE MOYEN AGE baud IV de Champagne, où il put s'instruire à la fois de chevalerie, de courtoisie et de gai savoir. Armé chevalier en 1245, il se croisa avec Louis IX, en 1248, et ce ne fut pas sans émotion qu'il abandonna son beau château et ses deux enfants. Il revint en 1254, après avoir fait vaillamment son devoir de chevalier. Rentré dans son château, il y mena l'existence la plus calme, et ne se soucis[^] pas d'accompagner Louis IX dans sa seconde croisade, en 1270. Pendant sa longue vieillesse, il fut chargé de plusieurs missions délicates, qu'il accomplit avec intelligence. Lors du procès de canonisation de Louis IX, en 1282, il fut appelé à témoigner ; et il assista, en 1298, aux fêtes célébrées en l'honneur de la béatification du roi, auquel il avait consacré un autel dans sa chapelle de Joinville. — La tradition veut qu'il ait composé ses Mémoires à la prière de Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel. Jeanne étant morte (1305) avant que Joinville eût achevé de rédiger ses souvenirs, celui-ci dédia son œuvre (1309) à Louis Hutin, comte de Champagne et roi de Navarre, qui devait devenir roi de France sous le nom de Louis X. Il mourut dans son château, le 24 décembre 1317. Les manuscrits originaux de Joinville sont perdus ; le plus ancien est une copie du xiv^e siècle, dont la langue est rajeunie. Natalis de Wailly a restauré le texte original au moyen des chartes du château de Joinville. Analyse de l'Éistoire de saint Louis. — Joinville nous annonce lui-même son plan : • La preirière partie si devise comment il se g[^]ouvema tout son tens selono Dieu et selono TÉglise, et au profit de son règne. La seconde partie don livre si parle de sesgranz chevaleries et de ses granzfaiz d'armes» (1). — Notons dès maintenant, que la première partie ne comprend que 67 paragraphes sur 769. Joinville cite d'abord des exemples du dévouement de saint Loui% puis 9 noua parle de Tamour de saint Louis pour là vérité, de Fa tempérance, de sa façon de sa vêtir. H rapporte le dialogue entre saint Louis et Joinville pur le péché morte) ; sur Tusage de laver les pieds aux pauvres le jeudi saint; il définit la prud'homi[^] (2); il nous montre le roi rendant la justice, assis sous un chêne, à Vincennes, ou dans son jardin de Paris, etc.. — La seconde partie commence par quelques détails sur la naissance et le couronnement du roi. Joinville conte ensuite les premiers troubled de son lègne. — Description de la cour plénière tenue à Saumur, en 1241. — Bataille de Taillebourg. — Le roi, à la suite d'une maladie, fait vœu de se croiser, en 1244, et Joinville se prépare à le suivre. Alors commence le récit de la croisade à laquelle Joinville a pris part (3).

C'est la partie la moins décousue du livre, Joinville y est sans cesse en scène, pour ainsi dire, et ne parle guère du Toi que par rapport à lui. — Voici de nouveau des détails sur saint Louis : sa toilette, sa sobriété, sa fermeté envers les évêques, sa justice, son amour pour la paix, son fi) Morceaiu cfcot'm. S* cycle, p. 98. (2) Lire les principales de ces anecdotes dans Morceaux choiti», 2* cycle, pp. 99-103. (3) Morceaux choisi», 2* cycle, p. 103 ; 1«> cycle, p. 56.

l'histoire au moyen AGE. LE SERMON 65 borreur du blasphème, ses aumônes, ses réformes de police, encore ses aumônes, ses fondations pieuses... Uhistoi'^ reprend : saint Louis se croise pour la seconde fois, et Joinville refuse de le suivre. Les détails sur cette croisade sont très brefs. Joinville se contente de nous faire connaître les enseignemenii que le roi, pr^ de mourir, fit à son 61s Philippe. Puis il nous raconte sa mort (1); dont le réoit lui fut rapporté par te comte d' Alençon. ~ Suivent quelques détails sur la canonisation de saint Louis et sur un songe de Joinville. Comment Joinville composa son Histoire de saint Louis. — A en croire Joinville, ce livre aurait été composé par lui dans soo eKtrême vieillesse, et d'une façon suivie. Mais Tanalyçe précédente a démontré que V Histoire de saint Louis manque essentiellement de composition et de suite. Elle est formée de morceaux rapportés, et semble, à deux reprises, finir et recommencer. Le récit de la croisade de 1248 a ^ul de la cohésion et de la suite. Joinville a dû le composer dès son retour : ce sont là ses mémoires. Quand il les reprend pour y ajouter des anecdotes relatives à saint Louis, Joinville rassemble péniblement et sans ordre des souvenirs très disparates. Valeur historique de Joinville. — n y a loin de la maîtrise de YiUehardouin à la curiosité un peu superficielle de Joinville. Mais celui-ci est un témoin loyal et candide ; tout ce qu'il a vu, ou entendu, il le rapporte avec ingénuité. Et il sait regarder ; son œil est celui d'un artiste primitif, frappé par les silhouettes, les couleurs, les détails pittoresques de toute sorta. Malheureusement, trop occupé de ces détails, Joinville ne cherche jamais à saisir reusemble. Son récit de la croisade est une succession de petits faits, plutôt amusants qu'intéressants, de descriptions fragmentées, très naïves, et souvent très obscures (la bataille de Mansourah). Valeur littéraire de Joinville. — Ici, on peut dire pour la première fois dans l'histoire de la littérature française : « On croyait trouver un auteur, et Ton trouve un homme. » Joinville est un prucThomme, un homme distingué d'esprit et de cœur, et qui cause. Ne lisez pas son livre à titre de document historique ; cherchez-y la façon de penser, de sentir, de voir d'un chevalier du xiir siècle : vous serez séduit et instruit. Si l'on est obligé de faire des réserves sur l'historien, ces défauts mêmes deviennent, chez le causeur, autant de qualités exquises. Quelle pittoresque naïveté dans ce qu'il nous raconte du Nil (187-190), des Bédouins (249-253), du Vieux de la Montagne (451-463) ! Il saisit d'un coup d'œil la couleur des bannières (198), les costumes (408), l'aspect et les effets du feu grégeois (206 et 314).

Il raconte la bataille de Mansourah comme un chevalier qui, y prenant part, n'a pu en saisir l'ensemble, et rend avec un sincère réalisme tout ce qu'il a vu. (1) Morceaux choisis du 1^{er} cycle, p. 57. DIX GRANGES. — Prix de Littérature. a

66 LE MOYEN AGE» A ces qualités de vision, il joint l'analyse de ses sentiments. Il avoue ses faiblesses ; il n'aime pas à tremper son viu (25) ; il ne dédaigne pas la richesse (439) ; il a plus d'horreur de la lèpre que du péché mortel (26-28) ; il est pris de dégoût à l'idée de laver les pieds aux pauvres (29) ; etc. Cette sincérité fait de Joinville un de nos ancêtres les plus sympathiques. Elle donne à son livre un rang exceptionnel parmi les documents humains du passé. IV. — Froissart (1337-1410?). Vie. — Né à Valenciennes, en 1337, Froissart se rendit en Angleterre (1361), auprès de la reine Philippe de Hainaut, femme d'Edouard III. Il apportait à sa protectrice un livre, qu'il avait tiré de la chronique de son compatriote Jean Lebel, et qui contenait le récit des événements de 1356 à 1360. Après avoir visité l'Ecosse, l'ouest de la France et l'Italie, Froissart revient en Flandre, et trouve un protecteur dans la personne du duc de Brabant, Wenceslas, qui lui donne, en 1373, la cure de Lestines, en Hainaut. A cette époque, il est également protégé par Robert de Namur, marié à la sœur de la reine d'Angleterre. C'est alors que Froissart compose, pour Robert de Namur, le premier livre de ses Chroniques^ en 1378. — Après la mort de Wenceslas, en 1383, Froissart trouve un nouveau patron en Guy de Ghatillon, comte de Blois, qui le nomme chanoine de Ghimay et l'attache à sa personne en qualité de chapelain. Le comte de Blois était un ami de la France ; il balança dans l'esprit de Froissart l'influence anglaise de Robert de Namur. Froissart, en 1386, accompagne Guy dans ses voyages.. En 1388, il part pour le Béarn ; il veut amasser de nouvelles informations, à la cour de Gaston Phébus, comte de Foix. Le voyage de Valenciennes à Orthez est long, mais Froissart en profite pour interroger toutes sortes de témoins ; c'est là qu'il peut être comparé à une sorte de reporter. A Orthez, où Gaston tient sa cour, Froissart reste trois mois. Il part en février 1389, tevient par Avignon, puis par l'Auvergne, où il assiste aux noces du duc de Berry et de Jeanne de Boulogne. En août, il est à Paris, pour l'entrée solennelle d'Isabeau de Bavière. En 1395, il retourne en Angleterre, passe trois mois à lanceur, et revient à Valenciennes pour y achever son quatrième livre. — En quelle année mourut Froissart ? On donne la date de 1410 ; mais dès 1404, on ne trouve plus de lui aucune mention. Lef CSuoniques de Froissart. — Il est impossible de faire une analyse d'an ouvrage aussi tonfEn. Nous devons nous contenter d'indiquer, livre par livre, les passage* ies pins remarquables et leg pins tonvént eitég.

The text on this page is estimated to be only 6.11% accurate

L' HISTOIRE AU 1 [AGE. - LB SERMON 67 Duia on proloftw, Froîsiut Ikit Vtiygt de proutate, st inTÎU faiiu lu ItniiM ab^ nlian i lin md Utts poar ippreudra i, devenir pma (I). L» premier lin'i sompmd 1« Tiiât des JTénemento de 13ZS 1 1378 Podt tout* an* p*rtiB antérieim aux tiiti contempoTuni, Proissart s'«ft eerri des ChiomqaM dt Jeu Lebel. Hua il a remuûi deux foie m promici lim, dont U dernière Mtatian. faite après 1*00, est la plnt impartiale. » CSroniquei dt FrôûM tt chaMi, iï* cttJb, p. tOS. (I) M>rc«« (S) MmHn O) Msreux cAoitû, !• cjcla, p. 1 10.



FROISSART OFFRE SES CHRONIQUES AU ROI D'ANGLETERRE ÉDOUARD III.
*D'après une miniature de la fin du XIV^e siècle, tirée d'un manuscrit
des Chroniques de Froissart.*

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

68 LE MOYBNv AOB dM Trente, 1361 (oh. Lxxn) ; — la bataille de Poitiers, 1356 (eh. Lxxvm) (1) ; — l'histoire d*Étieniie Marcel, et sa mort, 1358 (oh. txxx) ; — la bataille de Cooherel 1364 (eh. Lxxxvin) ; — le sac de Limoges, 1369 (ch. cccxvi). Le deuxième livre comprend les événements de 1378 à 1385. — A signaler : la cMèbre histoire des routièrè^ et de leur chef Mérigot Marchés (ch. xxvn) ; — cette histoire se oontinne au livre III (ch. xiv); — le récit des troubles de Flandre, 1382 (ch. Ln-Lin) ; — la révolte de Wat Tyler en Angleterre, 1381 (ch. ovi-cxn). Le troisième livre comprend les événements de 1385 à 1388. — Les épisodes les plus remarquables sont : le voyage de Froissart en Béam et son séjour à la Cour d*Orthe2 (ch. n à xvzn) ; — en particulier, la mort tragique du jeune fils de Gaston Phébus (ch. xm).~ Le qtiairième livre comprend les événements de 1388 à 1400. — Â signaler : les exploits des chevaliers françab aux joutes de Saint-Sugelleberth, près de Calais (oh. ▼ et x) ; — la prise du ohflteau fort de Mont-Ventadour (ch. x) ; la mort de Gaston de Foix (oh. zz); ^ le dernier voyage de Froissart en Angleterre (oh. xl), etc. Valeur liistoriqa& de Froissart -^ Froissart est le premier qui ait voulu « ressusciter » la chevalerie, awt ses exj^oits, ses fêtes, et surtout sa prbuesse. Sur les faits dont il n*a pas été le témoin oculaire, il sait interroger ceux qui y ont pris part, et il se documente si bien qu*il reconstitue la vie du passé. Et quand il est lui-même mêlé aux événements, il enregistre tous les détails avec autant de sûreté que de curiosité. Ses qualités et ses défauts viennent des conditions mêmes dans lesquelles il a rédigé ses Chroniques. Ne lui demandons pas autre chose que des narrations^ plus ou moins bien liées, d'une exactitude tout extérieure. Au fond, il est à la fois crédule et indifférent. SHl nous donne un tableau très animé et très amusant d'une société qui va bientôt se transformer et disparaître, il ne s'élève jamais, en un sujet pourtant si grave et si fécond en grandes leçons, jusqu'à la philosophie de Thistoire. Valeur littéraire de Froissart. — Mais c'est un grand artiste. Sans dtfute nous ne connaissons guère, par ses (ioniques, les sentiments du xrv* siècle; msds du moins la physionomie des personnages, leurs gestes et leurs paroles, leurs costumes, leurs châteaux, tout revêt sous nos yeux. Et dans cette abondance de détails, point de confusion ; chaque trait, chaque touche, chaque nuance est à sa place. Jamais palette ne fut plus riche, ni main d* enlumineur plus sûre. V. — PhUippe de Gommme (1445-

1511). Vie. — Philippe Van den Qyte, seigneur de Gommines, descendait d'une famille de bourgeois flamands anoblis au xiv^e siècle. Il naquit à Renescure, entre 1445 et 1447 ; et il eut pour parrain le duc de « (i) Morceaux choiêit, 1^{er} cycle, p. 00.

L*IIISTOIRE AU MOYEN AGE. — LE SERMON 69 t

Bourgogne, Philippe le Bon. Ses études furent né[^]igées ; il n'apprit pas le latin. Mais il avait une grande facilité pour les langue» vivantes ; en dehors du flamand et du français, il savait l'italien, l'espagnol et l'aile* mand. Écuyer de Philippe de Bourgogne en 1464, il devient plus tard favori et chambellan du comte de Charolais, le futur Téméraire. Il assiste à la bataille de Montlhéry en 1465, à la campagne contre les Liégeois en 1467. En 1468, ikintervient en faveur de Louis XI, lors de l'entrevue de Péronne; et l'on peut croire que, dès cette époque, le roi de France chercl[^]t aie détacher du service de la Bourgogne. Enfin, le 7 août 1472, Gomminea abandonne ouvertement Charles le Téméraire pour Louis XL C'était une véritable trahison, puisque les deux princes étaient en lutte, et que Commines apportait au roi de France, pour de l'argent, tous les seeret» de son ancien maître. n en fut royalement récompensé. Chambellan et conseiller du foi, avec une pension de 6.000 livres, capitaine du château de Ghinon, sénéchal do Poitou, il épouse en 1473 Hélène de Chambes, dotée de 20.000 écus d'or et de douze seigneuries. La principauté de Talmont, enlevée aux La Tré* moille, et comprenant 1.700 flefs et arrière-fiefs, lui est abandonnée par Louis XI. A la mort d'î roi (1483), Commines fut arrêté, dépouillé de ses biens, enfermé pendant huit mois dans une cage de fer, à Loches; pendant vingt mois à la Conciergerie de Paris enfin jugé et acquitté. Mais les biens des La Trémoille ne lui furent pas restitués, et on l'exila dans ses terres. Ela 1490, il reprit sa place au conseil, et Charies VIII lui confia plusieurs mis-> sions diplomatiques en Italie. Il ne paraît pas avoir été en grande faveur sous Louis XII ; cependant il accompagna le roi à Milan, en 1507. D mourut le 18 octobre 1511, à 64 ans. Analyse des Mémoires de Conunhies. — Les Mémoires de Commines se divisent en huit livres : les six premiers sont consacrés à Charles le Téméraire et à Louis XI ; les deux demien, aux expéditions d'Italie, sous Charles VIII, et ils mentionnent à la fin le couronnement de Louis XII, 27 mai 1498. Signalons les principaux chapitres s Livre I, — Préface (1). — Bataille de Montlhéry (ch. vi-vf) ; — Premier portrait de Louis XI (ob. x) (2). Livre 11, — Entrevue de Péronne (ch. v ix) ; — le eh)» pitre vx est une digression: Sur V avantage que les bormes lettres, et principalement les histoires, font aux princes et aux grands seigneurs (3). Livre V. — Ce livre est un des plus intéressants ; on y trouve le récit des campagnes malheureuses de Charles le Téméraire contre

les Suisse»» les bataUes de Granson et do Morat en 1476 (ch. v-vi) ; — le siège de Nancy (oh. tn) ; — la mort (1) Morceaux choisis, 2« cycle, p. 115. (2) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 116. (S) Morceaux choisi», 2* cycle, p. lid.

fô te môVbn Aêls tfe Charles le Téméraire (ch. vin) ; — des réflexions éloquentes sur sa politique, son caractère, et sa chute (oh. ix) (1) ; — un beau développement sur les effets de la justice de Dieu envers les princes (ch. xnr) (2) ; — l'opinion de Commines sur le caractère du peuple français et sur le gouvernement absolu ; c'est là qu'il plaide en faveur des États Généraux (ch. xix). Ltors VI. " Vie du roi au château de Plessis-lès-Tours (ch. vi) ; — entrevue de Louis XI et de François de Paule, que Commines appelle, on ne sait pourquoi, frère Robert (ch. vn) ; mort du roi (oh. xi) (3) . — Dieeoun wwr la m^fère de 2a vis des hommest et principalement des princes (ch. xn) . Livre VII — Entrée de Charles VIII à Naples (oh. xin) ; — son couronnement (oh. xzv). Lvore VIII. — Suite de l'expédition de Charles VIII en Italie (ch. n-v) ; — bataille de Fornoue (oh. ix-xii) ; — Charles VIII rentre en France, sa mort (h. xxv , — obsèques de Charles VIII, et couronnement de Louis XII (ch. xxvn). Valeur historique et morale de Commines. — Dans sa dédicace à l'archevêque de Vienne, Angelo Cato, Commines prétend que son seul but est de fournir des documents à ce prélat, qui voulait écrire en latin une histoire de Louis XI. Quoi qu'il en soit, ses Mémoires ont, avant tout autre mérite, celui d'être un témoignage exact et sincère : Commines ne parle que de ce qu'il a vu ; il ne peint que les personnages qu'il a intimement connus. De Charles le Téméraire et de Louis XI, il a laissé des portraits définitifs ; l'érudition moderne n'a pu que les compléter. Mais si les faits sont exacts, si les personnages sont bien dessinés, le vrai mérite de Commines est ailleurs : il est dans l'intelligence des actes et des hommes. On comprend, à le lire, pourquoi il a quitté Charles le Téméraire, c'est-à-dire l'étourdi et brutal représentant de ce qu'il y avait de plus étroit dans le passé, pour Louis XI, le plus réfléchi de nos rois, le politique de l'avenir. Il abonde en idées, qui le rapprochent moins de Machiavel, comme on l'affirme trop complaisamment, que de Richelieu et de Montesquieu. Il admire la constitution anglaise, comme un homme du XVIII^e siècle. Ses réflexions sur la mort de Charles le Téméraire soutiennent la comparaison avec les Oraisons funèbres. Ainsi Commines est un penseur, un politique et un moraliste. Valeur littéraire de Commines. — Commines n'a ni l'éclat pittoresque de Froissart, ni le charme de Joinville. Mais il a de la justesse, de la finesse, du trait, et nulle affectation littéraire. Il faut le louer surtout, d'avoir eu, quand il s'élève aux considérations politiques ou religieuses, une

langue grave, solide et nerveuse, qui donne déjà l'impression dv grand style xvii^e siècle. (1) Morceaux cKotais^e S« cycle, p. 121. (S) Morceaux ehoitity 2« cycle, p. 65. (3) Morceaux ehoititt S« cycle, p. 1S5.

l'histoire au moyen AGE. — LE SERMON 71 II LE SERMON AU MOTEN AGE Saint Bernard (1091-1-153). — Sous le nom de saint Bernard, nous avoni quatre-vingt-quatre semions en français, traduits, au commencement du xiii^e siècle, sur le texte latin. Saint Bernard fut un admirable orateur, parfois trop subtil et trop scolastique pour notre goût, mais plein d'onction et de véhémence, de force et de tendresse. Il évoque souvent la comparaison avec Bossuet. Manrice de Sully (?-1196). — Evêque de Paris, Maurice de Sully eut une grande renommée de prédicateur. Il a laissé un recueil de ses sermons français, préparé par lui-même pour ses prêtres. — Maurice de Sully a une éloquence aisée, agréable, touchante. Il abonde en anecdotes et en exemples. On peut en juger par le charmant sermon du troisième dimanche' après Pâques, où il raconte la légende de ce moine qui écoute chaotef un oiseau. Gerson (1363-1429). — Jean Gharlier, né à Gerson, chancelier de rUniversité, prêcha devant la cour de 1389 à 1397, dans l'église SaintPaul, n devint quelques années plus tard curé de la paroisse Saint- Jean« de-Grève, et, pendant une période de quinze ans, il fit surtout de la prédication populaire. Nous possédons une soixantaine de sermons français de Gerson. On y trouve un grand abus de Tallégorie ou de la scolastique, mais aussi du pathétique et une dignité soutenue qui n'exclut pas la véhémence familiarité. Enfin signalons, à la fin du xv^e et au début du xvi^e siècle, Menot et Maillardj qui poussèrent souvent la hardiesse jusqu'à la trivialité.

The text on this page is estimated to be only 10.41% accurate

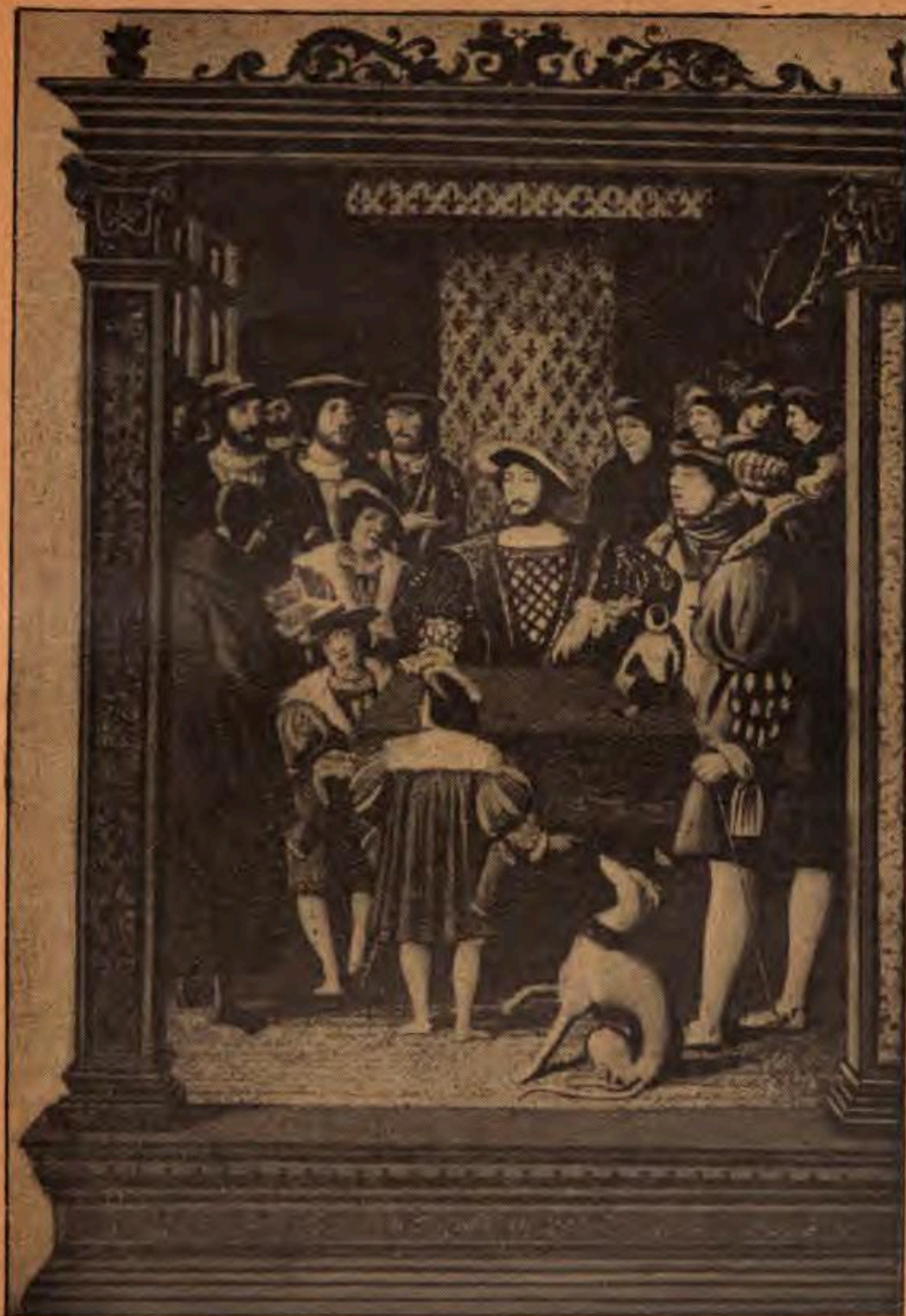
nusi DtcoRATivi fah eriBinci piuuuui [ISIS (TV1GS3 (in
DEUXIÈME PARTIE SEIZIÈME SIÈCLE CHAPITRE PREMIER
TABLEAU OËNËRAL DU XVI' SIÈCLE 2° Parmi Us eavtu it la
Raunaianm il l»at lignslor ; Im gutrru à'IMit (11941515), li découverte de
l'imprimerie (1450), et U Rétormt (1S21). 3" L'hnmuuiiima est l'étude
déalntéieisés de l'antiquiti, vi doubles point da tu* erlifut et KlhMtqt. H a
d'»bord pour repréaeutïnU des Italiens comme PUriar^ut {xiv' si6cle), —
Erasmus, en Hollande (146T-t&3a). — Fuis il se répand sn France, surtout
par l'enseignement du Collège Royal, fondé en 1529. 1° Les olasMS
KMialei. — SousF[antohI",laoour<atDncantied'tiigane«et da goût.
L'aristoûralie protège les gens de lettres. — Le dergi se réforme par U
ConeOt 4e Trente {1515-1563). — La bourgeoisie devient plue lettrée :
e'eet pour alla surtaitt qu'écrivent Rabelais et Montaigne. E>° Lai arti, aous
l'influence italienne, sa raDOUTatlent; c'est également l'époque
d'itaportantea décoa vertes scientilignes. 6° Parmi les
iiiiflaan<Mieitériauea,ï noter eellea de i'JloIia et de i'Sapofna.BD
Angleterre, Shakeipeare et Bacon restent inconnus à la France. I. — Dates
et définitioiiB. On appelle Reruiissanee la période qui s'étend,
approximativemeiit, d« l'avènemeat de Fraa{ois l" (1515) à la mort de
Henri IV (1610). Ces datM.



TABLEAU GÉNÉRAL DU XVI^e SIÈCLE 73 comme celles du moyen âge, demandent à être étudiées en ce qui concerne le théâtre : les Mystères ne sont interdits qu'en 1548, et la tragédie du XVI^e siècle n'apparaît qu'après 1550. Le mot Renaissance exprime de la façon la plus heureuse, par une simple et poétique métaphore, le réveil des lettres, des sciences et des arts au début du XVI^e siècle. Quelles ont été les causes de ce mouvement? II. — Les causes de la Renaissance. Les Guerres d'Italie (1494-1515). — A la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle, les expéditions en Italie de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er}, firent connaître à notre pays une Italie déjà transformée par la Renaissance du XIV^e siècle. Dante, Pétrarque, Boccace avaient doté l'Italie de ses premiers chefs-d'œuvre. Le peintre Giotto (f 1334) avait dégagé l'art italien de l'imitation byzantine. On voyait les Sforza à Milan, les Este à Ferrare, les Médicis à Florence, protéger les poètes et les artistes. A Rome, les Papes faisaient travailler les architectes et les sculpteurs à la beauté de la Ville éternelle. Des savants grecs, venus en Italie après la prise de Constantinople par les Turcs, avaient obtenu des chaires publiques pour enseigner leur langue. Alors se fondent de magnifiques bibliothèques : les Médicis enrichissent à Florence celle du couvent de San-Marco ; le cardinal Bessarion lègue la sienne à Venise ; Nicolas V établit la Valicane. Les arts, en Italie, suivent le même mouvement : les noms de Giotto, de Brunelleschi, de Ghiberti, de Donatello, nous préparent, dès le XIV^e et le XV^e, aux merveilles de la peinture, de la sculpture et de l'architecture du XVI^e siècle. Enfin, la vie italienne, depuis le XIV^e siècle (vie de cour, vie de château, vie civile), est tout imprégnée du goût le plus délicat et le plus varié. Ce frémissement de vie, d'art, de liberté, de curiosité, dut frapper vivement les compagnons d'armes de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er}. Et les expéditions d'Italie sont considérées à juste titre comme une des causes essentielles de la Renaissance française. L'Imprimerie. — C'est Gutenberg qui inventa les caractères mobiles en métal et l'art de les grouper pour en former des planches sur lesquelles on pouvait tirer, au moyen d'une machine à bras, un nombre infini d'exemplaires. Le premier ouvrage imprimé, en 1480, à Mayence, est la Bible de Gutenberg, dite Bible Mazarin. Le roi Louis XI prit lui-même la défense des imprimeurs et leur accorda des privilèges, qui furent confirmés et étendus par Louis XII et par François I^{er}. Les plus

célèbres imprimeurs du xvi* siècle furent, en France, es Esltenne, et, en Italie, les Aide* de Venise.

94 SEIZIÈME SIÈCLE Les conséquences de cette découverte doivent être envisagées à deux points de vue : 10 D*abord, on peut fixer dès le premier jour, et sous les yeux de Tanteur, le (eacte des nouveaux ouvrages ; ceux du moyen âge avaient été soumis, de manuscrit en manuscHt, à des transformations capricieuses. Et Ton arrêta enfin les incessantes variations auxquelles étaient exposés, eux aussi, les textes manuscrits des auteurs de l'antiquité. ^ L'imprimerie devait avoir une conséquence plus importante encore. C'était de multiplier à l'infini et pour un prix abordable les exemplaires des auteurs anciens ou contemporains, et, par là, d'en vulgariser l'usage et la connaissance. Les livres nouveaux, jusqu'alors réservés à un très petit nombre d'initiés, et dont les idées ne pénétraient que lentement le monde lettré lui-même, furent, dès leur apparition, à la portée de tous. Alors seulement put se créer et se répandre V opinion publique, La Réforme. — Nous n'avons pas ici à faire l'histoire de la Réforme^ ni à la discuter. Il nous suffit d'en marquer l'importance et l'influence au point de vue de l'évolution sociale, intellectuelle et littéraire. La liberté de penser, ou, comme on a dit d'abord, le libre examen^ voilà quelle fut la part de la Réfonne dans la Renaissance. En effet, si la masse des nouveaux protestants ne fit que passer d'une autorité sous une autre, les esprits plus hardis, les érudits, les humanistes, qui ne s'étaient ralliés à la Réforme que pour échapper à l'Église, ne tardèrent pas à échapper aussi à Luther et à Calvin. Ils usèrent plus largement du principe de libre examen, et introduisirent partout Vesprii critique^ celui qui, sans se préoccuper des conséquences d'une découverte ou d'une idée, n'a pour but que de faire avancer la science, ou de mettre au jour ce qu'il croit être la vérité. /ta/te, imprimerie^ Réforme^ telles sont donc les trois causes principales de la Renaissance. III. — Le nouvel esprit littéraire. L'Humanisme. — Le moyen âge français nlgignorait pas l'antiquité ; mais il l'avait ou mal comprise, ou mal étudiée. H lui manquait le sens historique. Les Italiens, avec Pétrarque, pratiquèrent, dès le xiv* siècle, Vhumanisme, c'est-à-dire l'étude désintéressée, en même temps que critique et esthétiqucy de l'antiquité. Vhumaniste^ dont Pétrarque est le type, est à la fois érudit et artiste. Il sait lire un manuscrit ; préparer une édition une certaine date, sans se préoccuper d'une thèse à soutenir. Enfin, il est sensible à la beauté de la forme.



FRANÇOIS I^{er} ENTOURÉ DE SAVANTS, DE SEIGNEURS ET D'ÉCRIVAINS.

D'après une miniature contemporaine.

A gauche de l'image, Antoine Macault, secrétaire du Roi, fait lecture à François I^{er} de la traduction qu'il a composée de Diodore de Sicile.

SBI2IÈMB 8IÈGLB A Rotterdam, Érasme (1467-1536), esprit libre, travailleur infatigable^ exerça à son tour une influence intellectuelle analogue à celle de Pétrarque. D entretenait une correspondance ininterrompue avec tous les savants et tous les érudits de l'Europe^. Et il se forme alors une sorte de r^bliquê des lettres, où, par delà les frontières, et grâce à cette langue universelle et internationale qu'était le latin, tous les esprits supérieurs fraternisaient. L'Humanisme en France. — L'humanisme devait se propager très vite en France, où le goût des choses littéraires et de la psychologie était inné. Mais les érudits étaient suspects à la Sorbonne, et c'est pour les grouper et pour leur permettre d'exercer une influence par l'enseignement, que François I^ fonda, sur le conseil de Budé, le Collège Royal, devenu plus tard Collège de France (1529). Les noms de Vatabley, TWnéfre, Lambin, Ba\$nus, etc., représentent alors le grand effort vers l'humanisme, encouragé par le Roi, en dépit de la Sorbonne. — Ce mouvement, d'ailleurs, se propageait très vite par l'imprimerie, par les traductions, par la fabrication d'admirables instruments de travail, comme le Thesaurus lingua latin» de Robert Estienne et le Thésaurus linguae graecae (THenri Estienne. L'enseignement. — On verra, par les critiques de Rabelais contre les sorboniqueurs et contre les pédants, qu'il y eut au xvi* siècle une véritable crise de l'enseignement. Les Universités ont perdu leur prestige. La scolastique n'est plus qu'une machine qui tourne à vide. Mais il n'est pas de réformes plus lentes que celles de la pédagogie. Le latin doit rester encore presque exclusivement, pendant deux siècles, le fond de l'enseignement. Du moins commence-t-on à abandonner les compilations indigestes, raillées par Rabelais, pour étudier directement les textes. La littérature. — Entraîné par ce mouvement d'idées, le goût littéraire a changé. Le moyen âge ne s'intéressait guère qu'au fond, aventures, morale, satire. De là son dédain pour le style ; de là, souvent, son impuissance à fixer un sujet, si heureux qu'il fût, et qui pouvait ainsi toujours passer d'une forme provisoire à une autre non moins éphémère. Au xvi* siècle, la pratique des anciens apprend la valeur du style. Delà, dans une certaine mesure, cette crise de formalisme ridicule que subit d'abord la poésie avec les grands rhétoriciens. Puis, les exagérations s'atténuent ; on voit un Marot donner à des riens ce tour élégant et précis qui en assure la durée ; on voit surtout Ronsard demander aux anciens et aux Italiens un style, et même une langue, tant il sent que la forme de l'œuvre d'art doit être solide et précieuse

pour résister au temps. La prose, de son côté, se dégage du latin, clarifie son vocabulaire, régularise sa syntaxe, et vise à l'éloquence ou à l'esprit. On sent désormais que l'écrivain, quel qu'il soit, tient à ce que son œuvre, telle qu'il l'a conçue et écrite, passe à la postérité sous son nom.

t4BLBAU GÉNÉRAL DU XVI^e SIÈCLE 77 IV. «[^] Les classes sociales. La cour. — C'est de François I^{er} que date réellement l'institution de la cour. Ce roi fut le premier qui groupa en un même centre toute la noblesse, et qui créa la, vie de cour et le courtisan, La hiérarchie, l'étiquette, se substituèrent aux relations plus simples des règnes précédents. Dans cette cour, il se forme un goût de convention. Le poète, pour plaire à la cour, se fera poète-courtisan. Marot et Mellin de Saint-Gelais sauront comment on dit finement et galamment les choses, quand on parle au Roi ou aux damos. Ronsard, qui commence par protester contre la poésie de cour, se plie à son goût nouveau d'italianisme, et « pétrarquise ». D'ailleurs, François I^{er} sent tout le prix de Marot, qu'il arrache plusieurs fois à ses persécuteurs. Henri II applaudit la première tragédie de Jodelle, et prend Amyot pour précepteur de ses fils. Charles IX protège et encourage Ronsard. Henri III goûte Montaigne. L'aristocratie. — Ainsi centralisée et disciplinée par la cour, l'aristocratie a moins de caractère et d'indépendance qu'au moyen âge. Elle se plaît surtout aux fêtes, aux réceptions. Mais c'est un honneur, pour ces riches seigneurs, de jouer aux Mécènes. Ils protègent et pensionnent des poètes ; ils leur font composer des mascarades, des madrigaux et des étrennes ; ils acceptent des dédicaces qui flattent leur vanité. Le clergé. — L'Eglise, un moment ébranlée par la Réforme, avait senti le besoin de se réformer elle-même. C'est à quoi travailla le Concile de Trente[^] qui dura de 1545 à 1563, et d'où l'Eglise sortit, au point de vue de la hiérarchie et de la discipline, réorganisée et plus forte. D'autre part, de nombreux ordres religieux s'étaient créés. Le plus célèbre de ces ordres fut celui des J^{ésuites}[^], fondé en 1534 par Ignace de Loyola. Au point de vue qui nous occupe, il faut surtout signaler, à Paris et en province, les nombreux collèges des J^{ésuites}[^] bientôt fréquentés par les enfants de la noblesse et de la haute bourgeoisie, que les jésuites cherchèrent surtout à rendre humanistes. — Le haut clergé prit l'habitude de fréquenter la cour et l'on vit beaucoup de cardinaux et d'évêques se faire les protecteurs des poètes et des érudits, et consacrer une large part de leurs revenus à pensionner des gens de lettres ou des savants. La bourgeoisie et le peuple. — Au xvi^e siècle, la grande bourgeoisie est formée de magistrats, d'avocats, de médecins, de savants. Elle remplit les Parlements, les tribunaux, les différents Conseils, la Cour des comptes[^] la Cour des aides. Tous les emplois, sauf les hauts grades militaires, lui étaient accessibles. Et comme elle était travailleuse, patiente,

ambitieuse;, elle les envahissait tous. Elle forme, dès cette époque, la partie vraiment solide et sérieuse de la nation. D faut tenir le plus grand compte de ce public moyen. On peut même dire que la bourgeoisie finit par faire dominer «zclusivement son goût mesuré, raisonnable, moins déformé par l'abu»

n SEIZIÈME SIÈCLE de l'antiquité et l'influence des littératures étrangères. Ronsard ne dut pas lui plaire ; mais elle put se reconnaître en Malherbe. V. — Lès Arts et les Sciences. Les arts. — Si l'influence de l'Italie se fait sentir sur notre architecture, il y a bien là encore une renaissance française, le Louvre furent construits par des architectes français ; le château d'Anet et le château des Tuileries, par Philibert Delorme. — Nos architectes, dans les bâtiments civils, abandonnent le gothique, pour revenir à des formes imitées de l'antiquité, colonnes, architraves, frontons, frises, etc. Des sculpteurs de génie apparaissent au xvi^e siècle, qui joignent au sens du vrai, que leur a légué le moyen âge, l'influence des modèles italiens et antiques, et une plus parfaite connaissance du nu. Les principaux sont Giennain Pilon, Jean Goujon, Jean Cousin. La peinture est moins remarquable et ne soutient pas la comparaison avec celle de l'Italie. Mais les portraits de Quet sont, en leur genre, des chefs-d'œuvre d'observation et de vie. Les sciences. — Le xvi^e siècle ouvre l'ère des grandes découvertes scientifiques. Il suffit de rappeler : Copernic, qui affirme que la terre tourne autour du soleil ; Tycho-Brahé, un des plus grands noms de l'astronomie ; Jansen, qui invente le microscope. En mathématiques. Cardan poussa l'algèbre jusqu'aux équations du quatrième degré. En même temps l'anatomie est pratiquée par André Vésale et Ambroise Paré ; on découvre la circulation du sang, etc. La médecine française réalise alors d'étonnants progrès. Mais le plus illustre esprit scientifique de ce temps appartient à l'Angleterre ; c'est le chancelier François Bacon (f 1626), qui devait publier, en 1620, son *Novum Organum*, où il a posé les principes de la méthode expérimentale. VI. — Les Influences extérieures. Nous avons déjà suffisamment marqué l'influence des guerres d'Italie et celle de la Réforme. Il faut encore noter : Les grandes découvertes géographiques de la fin du xv^e et du commencement du xvi^e siècle (Amérique, route des Indes par le Cap, missions en Chine, etc.), qui ouvrent de nouveaux débouchés à l'activité européenne. Les littératures étrangères. — La littérature italienne exerce une influence prépondérante sur la France, surtout par ses écrivains du XIV^e siècle, Pétrarque et Boccace. On verra à quel point nos poètes et nos conteurs s'en sont inspirés. Nos écrivains politiques étudient Machiavel \

TABLEAU GÉNÉRAL DU XVI^e SIÈCLE 79 (t 1527) ; et les bouffons Italiens apportent à la cour de Henri III le goût de la comédie d'intrigue. Les modes italiennes envahissent la cour, l'italianisme gêne notre langue. La réaction ne se fera que sous Henri IV. D'Espagne, il nous revient (1550-1556) l'Andalou par la traduction d'HERBERAY DE EsSARTS. — C'est en 1572 que le Portugais Gamoëns (t 1579) donne son poème des Lusiades, ^ En Angleterre, il suffit de signaler : F. Bacon (f 1626), que nous avons déjà nommé ; et Shakespeare, lequel naît en 1564, et commence à donner ses œuvres à partir de 1588. Mais Shakespeare semble avoir été totalement inconnu à la France du xvi^e siècle. L'Allemagne ne produit, comme ouvrages importants, que ceux de Luther (f 1546), surtout sa traduction de la Bible, — et les poésies de Hans Sachs (t 1576).

CHAPITRE II CLÉMENT MAROT LA POÉSIE DE 1600 A 1540

SOMMAIRE 1^{er} Les grands Rhétoriciens. — On désigne sous ce nom des poètes de la cour de France, de Bourgogne et de la cour de Malines en Flandre, qui traitent de petits genres à forme fixe et compliquée. Les principaux sont : Chastellain, Marlot, Crétin ^ et surtout Jean Le Maire de Belges (1473-1525). 2^e Clément Marot (1497-1544), attaché d'abord à Marguerite d'Alençon, puis à François I^{er}, est plusieurs fois exilé, et meurt à Turin. — Poète de cour, il n'eût composé que de petites pièces élégantes, si ses malheurs ne l'avaient obligé à parler spirituellement de lui-même : là est son originalité. Sa langue est claire et fine : le xvi^e siècle l'a préféré à Ronsard. 3^e Parmi ses contemporains : Marguerite d'Alençon, qui devint reine de Navarre, a composé des poésies religieuses ; — Meunier ^ de Sain-Omer est le type du poète de cour. 4^e L'école Lyonnaise ramène la poésie à de plus nobles sujets, et écrit en un style presque symbolique, — Les principaux poètes de cette école sont : Heroët, Maurice Scève et Louise Labé, I. — Les grands Rhétoriciens « Entre eux (dont le Grand Testament est de 1461) et le manifeste de la Pléiade (1549), s'écoule, pour la poésie française, une période de transition

Le **XV^e SEIZIÈME SIÈCLE** s'ouvre. Le seul nom resté illustre entre ces deux dates est celui de Guillaume Uarot. Mais les poètes ont été nombreux ; nous devons, avant d'arriver à Marot, en nommer quelques-uns, et chercher si l'art de versifier, sinon l'art de la poésie, ne leur doit pas certains progrès. Les rhétoriciens furent particulièrement les poètes de la cour de Bourgogne, ceux de la cour de Malines, en Flandre, groupés autour de Marguerite d'Autriche, en même temps ceux de la cour de France, protégés par Anne de Bretagne. Il faut noter que quelques-uns de ces poètes médiocres furent en même temps des chroniqueurs, des historiographes, des savants, et peut-être des hommes d'esprit. Les règles de leur poésie sont au fond les mêmes que celles des XII^e, XIII^e, XIV^e siècles. Mais les genres, le style, le ton, les difficultés techniques. Les plus illustres poètes rhétoriciens furent : Georges Chastelain (1403-1475), chroniqueur des ducs de Bourgogne. — Jean Molinet (f 1507), historiographe de la maison de Bourgogne, bibliothécaire de Marguerite d'Autriche. — Jean Meschinot (1420-1490), attaché à la personne des ducs de Bretagne. — Guillaume Crétin (f 1525), historiographe du roi François I^{er}. — Jean de Maire de Belges (1473-1525?) bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, à Mayence. Son ouvrage le plus considérable est écrit en prose. Il porte le titre assez singulier de *Uersirations de la Vie et Singularités de Troie*, et parut en 1512-1513, Le Maire s'y montre le continuateur de Benoît de Sainte-More (*Roman de Troie*, XIV^e siècle), et le précurseur de Ronsard (*la Franciade*) : il raconte la légende qui attribue à Francus, fils d'Hector, la fondation du royaume de France. — Clément Marot (1497-1544). Un mot d'abord sur le père de Clément, Jean des Mares, dit Marot (1463-1523), qui fut secrétaire d'Anne de Bretagne. Jean Marot appartient au groupe des grands rhétoriciens. Il devint poète-historiographe et composa, pour servir Louis XII dans sa lutte contre le pape Jules II, un *Voyage de Gênes* et un *Voyage de Venise*. Mais il a mieux fait : il a appris l'art des vers et inspiré le goût de la poésie à son fils Clément. Vie de Clément Marot. — Clément Marot est né à Cahors, en 1496 ou 1497. D'abord page chez Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroi, il y compose ses premières poésies. Un gentilhomme de la chambre M. de Pothau, le présente en 1518 à Marguerite (1), sœur du roi, alors duchesse d'Alençon. Marot devient valet de chambre de Marguerite

(2). (1) Cf. pp. 84 et 102. <£) Ballade à Madame 4*Almçon pour utrt
couché m fon «lai (1548). Mar^ean^fitaitif^ !•• cyelt, p. 97.

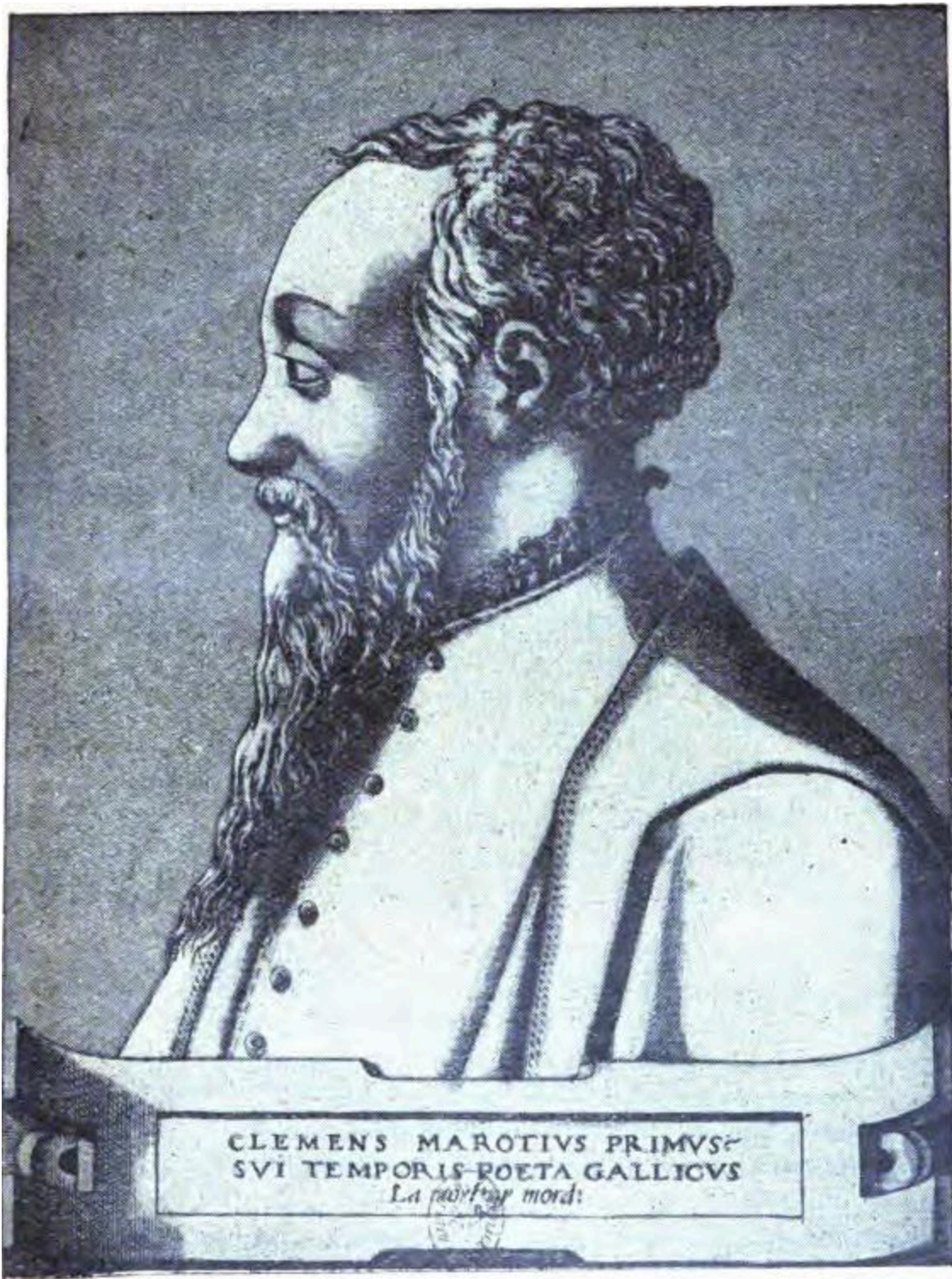
CLÉMENT MAROT 81

En 1525, Marot suit l'année royale en Italie ; il est blessé à Pavie et fait prisonnier, mais aussitôt remis en liberté. Cette même année, commencent ses malheurs ; et ce gentil poète va désormais mener la vie la plus singulièrement agitée. En effet, au mois de février 1526, il est arrêté et enfermé au Ghâtelet, probablement comme hérétique. De sa prison, Marot écrit une épître à son ami Lyqn Jamet de Senss^y, en Poitou ; il lui raconte en vers charmants la fable du lion et du rat, et le supplie de venir à son secours (1). Marot, extrait du Ghâtelet, fut transféré à Chartres, et y composa contre ses juges un poème satirique et allégorique, V Enfer, Gracié par François I^{er} en mai 1526, Marot lui demandei à la fin de cette même année, la survivance de la charge de son père, qui venait de mourir, et il devient valet de chambre du roi. Nouvelle affaire en octobre 1527. Marot a voulu arracher un prisonnier aux archers du guet ; il est lui-même arrêté et dans la nécessité d'implorer la pitié de François I^{er}. Celui-ci ordonne, le 1^{er} novembre, de le remettre en liberté (2). En 1532, paraît V Adolescence démenJtine^e premier recueil de poésies de Marot. Mais le poète tombe gravement malade. Volé par un valet, sans argent, Marot adresse au roi une de ses plus charmantes épîtres (3). Rétabli, et rentré en faveur, il publie une édition de Villon (1532), et passe deux années à peu près tranquilles, à composer force ronr deauxj étrennes^e épigrammesj ballades ; il est alors poète de cour au sens le plus banal du mot. En 1534, pendant que la cour séjournait au château d'Amboise, dans la nuit du 17 au 18 octobre, on colla des placards sur les portes des appartements, jusque sur la porte du roi ; ces affiches contenaient des injures contre la religion catholique. François P^{er}, dans un accès de fureur, ordonna des arrestations et des supplices. Craignant de payer pour les coupables, Marot s'enfuit. D'une traite, il fila jusqu'à Nérac pour se réfugier auprès de Marguerite, devenue reine de Navarre. Qplle-ci le garda pendant plusieurs mois, puis lui conseilla de passer en Italie (1536). C'est à Ferrare que Qément chercha un refuge. Là se trouvait Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, mariée depuis 1528 au duc Hercule d'Esté, fils d'Alphonse d'Esté et de Lucrèce Borgia. Marot fut tout de smte à l'aise dans cette société à la fois libre et lettrée. De Ferrare, et n^ealgré la vie heureuse et sûre qu'il y menait, Marot essayât de préparer soi| setour en France. Enfin, dans l'hiver de 1536 à 1537, il est rappelé. Il revient par Lyon, où il est soumis à la cérémonii solennelle de l'abjuration. (1) Épître

XI. Morceaux choisis. S* cycle, p. 130. (S) fipttre XXVII. Morceata
choisis, 1-* cycl«, p. Ot. (3) fiptUe XXIX. Manit^tuB «ftown. t^ cycl^ p.
133.

82 SRIZIÈMB SIÈCLE En rentrant au Louvre, il se remet à versifier d'aimables actualités[^] âeh esPrennesy des épigrammes, etc. Mais d'autre part, il semblait se porter vers des sujets plus sérieux. En 1539, il présente à ' François I*' trente Psaumes, qu*il vient de traduire du latin. Le succès de cette traduction est considérable, mais il compromet de nouveau Marot. Les réformés adoptent sa version française, et les courtisans fredonn- nt ses psaumes sur des airs profanes. Condamné et poursuivi, Marot s*enfuit à Genève, où il fait paraître, en 1543, ime nouvelle édition de ses Psaumes, au nombre de cinquante. Mais le trop libre Clément ne peut s'accommoder du séjour de Genève ; peut-être, même en est-il chassé. Il passe par Chambéry et arrive à Turin pour y mourir (1544). Dans Téglise de SaintJean, son fidèle Lyon Jamet lui fit élever un monument. Originalité de Marot. — Marot, doué de beaucoup d'esprit, d'un talent aimable et facile, fût resté toute sa vie un poète de cour et n'aurait produit que de jolies pièces d'actualité, bientôt oubliées, si ses malheurs ne l'eussent obligé à parler de lui-même et à faire de la poésie plus humaine. Ces catastrophes qui brisent, serable-t-il, sa vie de poète, le contraignent à sortir des conventions aimables et des allégories à la mode. Il gémit peutêtre de perdre son temps et son talent à conter ses misères et à mendier des grâces et de l'argent"; et pourtant cette nécessité le force à puiser aux vraies sources de la poésie: la douleur, les regrets du pays, le remords ; elle le pousse aussi à hausser le ton, à quitter le badinage, à écrire les descriptions vengeresses de l'Enfer, à plaider éloquemment contre les sorboniqueurs. Mais jusque dans ses plaintes et dans ses réquisitoires, Marot reste Marot. Son inspiration est courte. Ce sont des impressions vives et rapides, n est né homme de cour ; il sait qu'on doit être discret avec les grands. Il soupire plus qu'il ne pleure ; il garde le sourire au coin des lèvres, tandis qu'une larme perle à ses yeux. Il s'est défini dans ces vers charmants : Le povre esprit qui lamente et soupire, Et en pleurant tâche à v<ms faire rire,.. Bref, il est le gentil Marot ; il n'est ni Villon, ui Musset. Boileau a dit très justement : Imitez de Marot V élégant badinage (Art, po[^]t.,1,96). Marot badine. Il ne traite sérieusement et à fond aucun sujet, même les plus graves, les plus personnels. Il a toujours de l'esprit ; et jamais il n'en a plus que lorsqu'il cherche à voiler la tristesse du sentiment sous la grâce de la forme. La renommée de Marot. — De là, le grand et persistant succès de Marot au xvii[^] siècle. Ce n'est pas seulement Boileau qui l'admire. La Fontaine en est amoureux ; Bussy-Rabutin,

Fénelon, La Bruyère, le P. Bouhours, poètes et critiques, c'est à qui le louera. Au xviii^e siècle. Voltaire et Rousseau sont d'accord pour le goûter. Il doit ce succès non moins à son style et à sa langue qu'à son esprit. En effet, dans cette première partie du xvi^e siècle, la langue n'est pas encore entrée dans



PORTRAIT DE CLÉMENT MAROT.
D'après une estampe anonyme du XVI^e siècle.

84 SEIZIÈME SIÈCLE la crise salutaire mais violente qu'elle va subir avec Ronsard et ses imitateurs. Elle est française de vocabulaire et de syntaxe. Elle est douce et vive ; elle suffit à l'expression délicate de tous les sentiments moyens. m. — ^ Contemporains de Marot. t^anni les nombreux poètes qui furent illustres pendant la première moitié du xvi^e siècle, nous signalons seulement : — Marguerite d'Angoulême ou de Navarre, sœur de François I^{er}, qui est restée célèbre par ses Contes, dont nous parlons plus loin. Comme poète, Marguerite a laissé un recueil publié en 1547, sous ce titre : ^ Marguerites de la Marguerite des Princesses. HeUin de Saint-Gelais (1491-1558), fut le vrai disciple de Marot On lui doit peut-être d'avoir rapporté d'Italie le sonnet. En tout cas, il est le premier de nos italianisants ; et la Pléiade, qui l'a méprisé et combattu, n'a fait que le suivre dans l'imitation de Pétrarque et des poètes italiens. L'école Lyonnaise. — Tous les poètes que nous venons de nommer, y compris Marot, s'étaient fait de la poésie une conception fort étroite. — Seule, Marguerite avait chanté ses aspirations religieuses et les tourments de son âme. — L'amour humain, ils l'avaient réduit à la galanterie, au caprice, à la coquetterie. Certains poètes lyonnais essayèrent de chanter l'amour idéal et presque mystique, en un style subtil et souvent obscur. Les principaux sont Antoine Héroët (f 1568), auteur de la Parfaite amie ; — Maurice Scève (1510-1552), dont le principal ouvrage est : Délie objet de la plus haute vertu ; — Louise Labbé (1526-1566), qui présida à Lyon une manière de salon littéraire. Dans ses sonnets, elle chante ses propres sentiments, avec passion et avec mélancolie. L'Art poétique de Thomas Sibilet. — L'éccl^e de Marot eut son Art poétique, publié par Thomas Sibilet en 1548, l'année même qui précède la Défense et Illustration de la langue française. Cet Art poétique met déjà le sonnet et Vode au-dessus des petits genres que du Bellay traitera d'épicerie : il pousse les poètes à l'imitation de l'antiquité ; il impose aux versificateurs la règle de la césure et l'alternance des rimes masculines et féminines. Bref, il annonce la toute prochaine réforme.

1A PLÉIADB 85 CHAPITRE III LA PLÉIADE SOMMAIRB 1»

En 1549, Joaohim du Bellay publie, avec la collaboration de Ronsard, la Défense et l'Uustraiion de la langue française, qui contient le programme de la nouvelle école poétique. 2° Ronsard (1525-1585) réunit autour de lui, sous le nom de Pléiade, ses amis: du Bellay, Baïf, JodeUe, Bèlleau, Ponius de Thyard et Dawrat, leur maître. — Il compose des Odes, des Amours, des Elégies, des Discours, la Franciade, Il est classique par son amour des Anciens, son impersonnaité, sa théorie des genres, etc. Il est romantique par son sentiment de la nature, sa mélancolie, son sens de l'épopée. Il jouit d'une immense renommée pendant sa vie, est méconnu aux zm* et xvin* siècles, et est réhabilité par les romantiques. 80 Disciples de Ronsard : J. du Bellay écrit VOlive, les Regrets, les Antiquités de Rome. Il est remarquable par sa sincérité et sa sensibilité ; — Rémi Beljeau se distingue par de gracieuses Bergeries ; — Baif veut établir un noaveau système de versification, etc. (Voir Jodelle, au chapitre du Théâtre), 4^ Antonr de la Pléiade. — Du Bartas s'inspire de la Bible dans la Semain <m la Création ; — Agrippa d*Auhigné écrit un vigoureux pamphlet épique : les TrO' giques. 1. —^ Le manifeste de la Pléiade (1549). La Défense et Illustration de la langue française, de J. du Bellay, se compose, comme l'indique son titre, de deux parties : défense, iUustraUon. L*auteur défend la langue française contre ceux qui la jugent incapable de rivaliser avec les langues anciennes ; il rappelle que les Latins, eux aussi, ont d'abord méprisé leur idiome national, auquel le grec leur paraissait supérieur ; c'est en réagissant contre ce préjugé, qu'un Cicéron est parvenu à créer le (atin littéraire, et à exprimer dans cette langue toutes les idées. Ainsi, qu'on ne l'oublie pas, le premier article de ce programme, c'est la réhabilitation de la langue française. Du Bellay s'indigne que, pour tous les grands sujets, on ait recours au latin. — Notre langue, avoue-t-il ensuite, est pauvre ; mais nous pouvons l'enrichir, l'ennoblir, ri//u^rer : a) par la traduction ; h) par Vimitation ; c) par le travail ; d) par l'introduction des grands genres anciens dans notre littérature.

86 SEIZIÈME SIÈCLE Tel est en quelques lignes le résumé d'un ouvrage de jeunesse, plein d'enthousiasme plutôt que de critique, et où il ne faut chercher ni plan suivi, ni logique absolue (1). Théories de la Pléiade. — En complétant les idées du manifeste par celles que Ronsard et du Bellay lui-même y ont ajoutées plus tard (2), nous pouvons faire un exposé méthodique de cette réforme poétique : 1^o La Pléiade impose au poète l'usage de la langue française. Ronsard, sur ce point, est aussi explicite que du Bellay : il dit (préface de la France) : « Use de mots purement français ». 2^o Mais la langue française (entendez celle de la poésie) a besoin d'être enrichie et fortifiée ; car il faut que la poésie ait une langue distincte de la prose. Et voici les procédés dont la Pléiade prescrit et pratique l'usage ; a) Ronsard conseille de se servir de tous les dialectes. Ainsi, loin de se borner au français de Paris, au français de la cour, on puisera dans le picard le gascon, le poitevin le normand le wallon même, etc., et l'on reprendra au vieux français des mots archaïques. b) Il veut encore que l'on emprunte des mots aux vocabulaires des métiers, c) Enfin, il engage le poète à inventer des vocables nouveaux. — Il faut distinguer ici quatre espèces de mots nouveaux : — les mots composés avec deux éléments français (un verbe et un substantif complément direct, deux adjectifs ou substantifs juxtaposés, un adjectif ou participe précédé d'un adverbe. Voici les trois types : donne-blé, doux-amer, malrassis) ; — les verbes ou les adjectifs formés par provignement, en ajoutant une désinence à un adjectif ou à un substantif : blond, blondoyer ; source iourcer ; argent, argenteux ; marbre, marbrin ; songe, songeard ; — les diminutifs d'adjectifs ou de substantifs : âmelette (âme), doucette (douce), verdelet (vert), etc. ; — les mots tirés du grec, surtout des épithètes {Lénéan Cronien), et des substantifs {idole sympathie, etc.), et du latin {blandice, perennel). En ce qui concerne Ronsard et son vocabulaire propre, on peut constater qu'il a été fort discret dans l'emploi de ces moyens. 3^o Pour la syntaxe, on la rendra poétique par les moyens suivants : a) L'inversion, à l'imitation des langues anciennes. Le vieux français, langue à deux cas, avait pu largement et utilement employer l'inversion ; chez Ronsard, elle devient souvent forcée et obscure ; — b) les infinitifs substantivés, encore à la manière grecque (le chanter, le vivre...) ; — c) les adjectifs substantivés (le liquide des eaux, le frais des ombres) ; — d) L'adjectif employé à la place de l'adverbe (ils combattent obstinés) : c'est une sorte d'hypallage. (1)

Morceaux tJioUis, S* cycle, p. 152, (2) Ronsard, dans son Abrégé d'art poétique (1562) et dans les deux préfaces de la g^ndade (1578-1574) ; da Bellay» dans la Préface de l'Olive (1551).

LA PLÉIADB \$7 40 La Pléiade renouvelle aussi la poésie par l'introduction des « grands genres », imités des anciens : Ode, épopée, tragédie, comédie, satire, épique, et des Italiens : le sonnet. C'était une heureuse et nécessaire réaction contre l'usage et l'abus des petits genres dans lesquels on s'emprisonnait, au xv^e siècle, et pendant la première moitié du xvi^e. 50 A l'antiquité, la Pléiade emprunte aussi la mythologie, qui, sans se substituer entièrement à l'allégorie, restera en usage dans la poésie classique jusqu'à Chateaubriand. 6* > Enfin, la Pléiade invente ou renouvelle tous les rythmes lyriques. Les classiques et les romantiques n'auront qu'à imiter Ronsard et ses disciples. IL ~ RoQsard (1525-1585). Vie. — La famille de Ronsard, originaire de Hongrie, serait venue s'établir en France au xiv^e siècle. — Pierre de Ronsard naquit le 11 septembre 1525, au château de la Poissonnière, près de Vendôme, dans une charmante vallée arrosée par le Loir. Après des études trop rapides au collège de Navarre, le jeune Ronsard, destiné à la vie de cour, fut successivement attaché à la personne du Dauphin, puis à celle du duc d'Orléans ; il passa au service de Jacques V d'Ecosse, qu'il suivit dans son pays. Il visita également l'Italie et l'Allemagne ; bref, à dix-huit ans, il était un jeune gentilhomme activement mêlé à la vie diplomatique et aux fêtes de la cour. Devenu sourd, Ronsard alla étudier chez son ami Antoine de Baïf, qui avait alors comme précepteur Daurat (1). Lorsque Daurat fut nommé principal du collège de Coqueret, Ronsard et Baïf s'installèrent chez lui. Pendant sept ans, Ronsard commenta et traduisit les auteurs latins et surtout les auteurs grecs. Cependant, en 1648, le jeune Joachim du Bellay, après sa rencontre avec Ronsard dans une hôtellerie du Poitou, vint le rejoindre au collège de Coqueret. En 1549 se constitua la Brigade composée de Ronsard, du Bellay, Baïf, Jodelle, Rémi Belleau, Pontus de Thyard et Dautat ; et cette Brigade prit bientôt le nom de Pléiade, A partir de 1550, date à laquelle il publie ses quatre premiers livres d'odes, Ronsard partage son temps entre la cour et la campagne. Successivement en faveur auprès de Henri II, de Charles IX et de Henri III (mais surtout auprès du second), protégé ou plutôt admiré et recherché par tous les plus illustres personnages de son temps, en particulier par Marguerite, fille de François I^{er}, duchesse de Savoie, Michel de l'Hospital, le duc d'Orléans, le duc d'Alençon, Catherine de Médicis, Marie Stuart, etc., Ronsard fut comblé de présents, de pensions et de bénéfices. Il fut titulaire (1) Sur Daurat voir p. 93.

The text on this page is estimated to be only 29.37% accurate

88 SEIZIÈME 6IÊCLB de Tabbaye de Bellozane, de Fabbaye de Groix-Val, du prieuré de SaintCk)sme-en-risle. Sous Henri III, il fréquenta moins la cour. Il habitait alors le plus souvent à Groiz-Yal, auprès de la forêt de Gastine et de la fontaine Bellerie. D mourut le S7 ou 29 décembre 1585 à Saint-Gosme-en-lsle. Sa mort fut une sorte de deuil public. Il avait demandé à être cintré dans iç cœur de l'église de Saint-Cosme-en-risle ; mais en février 15\$6, on célébra en la chapelle du collège de Boncour, à Paris, un service solennel, pendant lequel le cardinal Du Perron prononça son oraison funèbre. L'oravre de Ronsaid. — Les principales œuvres de Ronsard sont, par ordre ehrop oologique : — les Odes (les quatre premiers livres en 1550; le cinquième en 1553)« S faut y signaler (liv. I) une quinzaine d'odes pindariques^ divisées, comme oelles de Pindare, en strophes, antistrophes et épodes. Mais, dès le premier livre des odes, il y a des pièces d'une lecture plus aisée, et qui sont dans la manière gracieuse de Ronfla : A Caaaandre {Mignonne^ allons voir si la rose^,,, (1). — Au livre II, nous trouvons encore certaines odes pédantesques, comme A CoUiopé (2), des odes familières, soit galantes, soit descriptives, soit anacréontiques : A la fontaine BeUerieX^). Ala foresi de Oastine ; V Amour mouiOé. — Le livre III nous ramène à des odes historiques. — Le livre IV contient quelques-uns des chefs-d'œuvre de Ronsard : Da Vêkdion de son sépulchre; plusieurs pièces de poésie toute personnelle, sur la nature la fuite du temps (4). Les Amours de Cassandre (1552). Cassandre Salviati, fille de Bernard Saivîati, illustre seigneur florentin qui s'établit en France dans les premières années du zvz* siècle, est, dit-on, une aïeule d'Alfred de Kusset. Dans ce recueil, Ronsard imite surtout Pétrarque. En 1551 , le Bocage royal, comprenant 26 pièces, dont plusieurs adressées au futur Henri III, d'autres à Catherine de Médicis; c'est parfois de la belle poésie politique. l'En 1556, les Amours de Marie. Marie Dupin était une jeune fille de l'Anjou« Dans ce recueil, figurent quelques-uns des plus beaux sonnets de Roqsard, en particulier celui sur la mort de Marie (5). La même année (1556) paraissent Us Hymnes. Il y a parmi ces hjrmnes des morceaux très originaux, soit par rinspiration (hymne de Vor (6), hymne de la moff)^ soit par les images, soit par l'accent personnel {hymne de V automne^ sorte de biographie poétique de Ronsard). En 1560, Ronsard, devenu poète de cour, publie les Mascarades, Corribats e| CarielSt pièces de circonstance. C'est du moins

bon Ronsard. Même année (1560), les Elégies contiennent au contraire d'admirables morceaux, où le poète exprime ses impressions de nature {Contre les bûcherons ds la forssi ds Gastine) (7). (1) Morceaux choitis, U^ cycle, p. 72. (S) Morceaux choisis^ 2« cycle, p. 141. (3) Morceaux choisis, !•' cycle, p. 73. (4) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 144. (5) Morceaux choisis, 2" cycle, p. 145. (6) Morceaux choisis, 1«> cycle, p. 75. (7) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 146..

The text on this page is estimated to be only 4.60% accurate

Vaprii CaUmte de Llonard Caulh'tr (1S6I — t van 1630).



90 SEIZIÈME SIÈCLE Quelques-uns des Eglogues parurent aussi en 1660. Là, on fait vivre le fameux poète de cour, faisant dialoguer les personnages de son temps costumés en berger sous des noms rustiques. De 1560 à 1564, paraissent les Discours dans lesquels Ronsard se révèle grand poète satirique, politique et patriotique. Les principaux sont : Un Discours sur les misères de ce temps, à la reine-mère, Catherine de Médicis (1) ; Un Discours pour la gloire du roi très chrétien Charles IX du nom (2) ; les Remontrances au peuple de France ; Réponse de Ronsard aux injures et calomnies de je ne sais quels poètes et ministres de Genève (contre Florent Chrétien et Jacques Grévin) (3). En 1572, Ronsard publie quatre chants de la Franciade, poème épique qui devait en avoir vingt-quatre. Il n'alla pas plus avant. La mort de Charles IX, pour qui il rimait les aventures de Francus, lui vainquit le courage ; et il lui en aurait fallu beaucoup, en effet, pour écrire encore vingt chants sur le même ton. On en sait le sujet : Francus, fils d'Hector, vient avec une colonie de Troyens fonder la monarchie française. Ronsard emploie dans la Franciade non pas l'alexandrin, qu'il manie si librement dans les Discours, mais le décasyllabe. Enfin, il faut dater de 1574 (bien que quelques morceaux en aient paru plus tôt) les Sonnets. Pour Hélène, qui forment, dans la dernière édition de Ronsard, le troisième livre des Amours, Ces sonnets sont adressés à Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis : Tun d'eux figure dans toutes les Anthologies : Vous serez bien vieilles (4)... Pendant les dix dernières années de sa vie, Ronsard écrivit encore quelques vers ; mais il s'occupait surtout de relire et de retoucher sans cesse ses œuvres précédentes, dont il donna en 1584 une édition in-folio.

L'évolution de Ronsard. — Ce tableau d'ensemble de ses œuvres nous montre en Ronsard une évolution facile à suivre. De 1550 à 1553, Ronsard, au sortir de ses études intensives, est un disciple trop fidèle de Pindare et de Pétrarque. — De 1553 à 1560, Ronsard n'imitait plus Pindare. Il s'inspire du lyrisme plus délicat d'Anacréon (dont Henri Estienne publie en 1554 la première édition), d'Horace, de Catulle. Il conserve son culte pour Pétrarque et en général pour les Italiens. — De 1560 à 1574, l'œuvre de Ronsard est confuse et contradictoire. Mais il écrit ses admirables Discours, Enfin, s'il ne pindarise pas, il homérise : il entreprend la Franciade. — De 1574 à sa mort (1585), Ronsard redevient un élégiaque, un lyrique plus personnel et plus moderne (Sonnets pour Hélène), Les défauts de Ronsard. — Ronsard

est pédant, en ce sens qu'il étale à tout propos, et de la façon la plus imprévue, et la plus fâcheuse, une implacable érudition. Sans parler de ses odes pindariques et de la Fran" ciade, les sonnets et les élégies les plus célèbres {A Hélène, La Forêt de Gastine), les plus populaires, sont gâtés par certains détails mythologiques (1) MoKêoux ehooiitt S* cycle, p. 149. (2) Morceaux ehooiai», 2" cycle, p. 150. (3) Morceaux choiist i*' cycle, p. 77. (4) Morceaux choisit, 2* cycle, p. 138.

La [^]Li&IADB dt Ronsard écrivait pour une élite d'humanistes ; il était lui-même saturé d'antiquité et de mythologie ; préparons-nous toujours, en le lisant, à ses accès de pédantisme. Ronsard n'est pas seulement un érudit ; il est un UalianisarU. La plupart des sonnets où il analyse les nuances de son amour sont pleins de réminiscences de Pétrarque. La manière dont il associe la nature à ses sentiments est subtile, souvent allégorique ou symbolique. Mais on se trompe quand on attribue à la langue ou à la grammaire de Ronsard la longue défaveur dont il a été victime. Pour le xv^{ir} et le xviii^e siècle, Villon devait être plus difficile à lire ; et on n'a cessé de lire Villon. Mais de Villon la pensée était claire, et les sentiments étaient, simples ; tout y parlait directement à l'esprit ou au cœur. Chez Ronsard, il faut sans cesse transposer ; il faut deviner l'allusion ou traduire le symbole, exercice bien pénible pour les contemporains de Malherbe, de Boileau ou de Voltaire. En quoi Ronsard est « classique ». — Ronsard, dédaigné par Malherbe et par Boileau, est cependant, sous certains rapports, le premier en date de nos classiques : a) Par son culte et par son imitation des anciens ; b) Par l'impersonnalité ou la personnalité très indirecte de la plupart de ses pièces ; c) Par sa théorie des genres[^] genres distincts et Qxes, ayant leurs lois et leurs conventions ; d) Par l'allure ordinaire de son style, qui est oratoire, didactique, et qui suit l'ordre de la raison plutôt que l'ordre du cœur ; é) Par sa conception élevée de la vie du poète, théorie qu'il a démentie quelque peu, mais qui subsiste en soi, et qui est développée au xvi^e siècle par Boileau, au premier et au quatrième chant de son Art poétique. En quoi Ronsard est « romantique ». — Cependant les romantiques de 1827 n'eurent pas tout à fait tort de se réclamer de Ronsard, qui se rapproche d'eux sur certains points : a) Par la façon dont il associe la nature aux sentiments de l'homme, particulièrement à la mélancolie, à la fuite du temps, à la mort (1) ; b) Par cette mélancolie, prise en elle-même, et qui, se mêlant à l'idée de la mort comme à celle du plaisir, donne à de nombreux passages de Ronsard un charme maladif et troublant, qui n'a rien de classique ; c) Par un certain sens de l'épopée, qui apparaît non pas dans la France, mais dans quelques poèmes, comme l'Équité des vieux Gaulois[^] dans (1) Cf. Morceaux choisis». S^e cycle, p, 144, une des pièces les plus remarquables de Ronsard, dont la dernière strophe est d'une rythmique merveilleuse et qui ressemble à l'Épique à la fin du Golfe de Bafa, de Lamartine.

92 8BIZIÈMB SIÈCLB quelques Hymnes, dans les Discours : Ronsard est alors le précurseur de Victor Hugo épique ; d) Enfin, par l'abondance, la variété, la couleur, les obscurités mêmes de sa langue et de sa syntaxe ; il se sent inspiré, il obéit à sa verve, il ne sait pas choisir : c'est du romantisme. La renommée de Ronsard. — De son vivant, nous l'avons vu, Ronsard jouit d'une renommée universelle. Les souverains le comblèrent de faveurs ; tous les poètes français le considéraient comme leur maître. Ronsard mort, sa renommée déclina. Mathurin Régnier s'en réclame encore. Mais Malherbe, devant ses disciples à lui, biffait du premier au dernier vers un exemplaire de Ronsard ; et quand Boileau, dans son Art poétique, juge si sévèrement l'auteur des odes pindariqtLes et de la Franr diode, tout Ronsard est oublié. Au xix*^e siècle seulement, la réhabilitation commence. En 1827, dans son Tableau de la poésie française au xvr siècle, Sainth*Beuve cherche à le représenter comme un ancêtre de la jeune école romantique. Et aujourd'hui Ronsard a repris son rang parmi les grands poètes français. III. — Les Disciples de Ronsard. 1. — La Pléiade. Joachim du Bellay (1525-1560). — Né à Lire, près d'Angers, il appar* tient à l'illustre famille qui a donné, en ce même xvi® siècle : Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, ambassadeur de François I^e en Italie, en Allemagne, et en Angleterre, auteur des Mémoires publiés en 1569 ; Martin du Bellay, son frère, également auteur de Mémoires ; et le cardinal Jean du Bellay, ambassadeur, hiunaniste distingué, protecteur de Rabelais, et l'un des patrons du Collège de France. Best donc, comme Ronsard, bon gentilhomme et, comme lui, destiné d'abord aux armes ou à la diplomatie. Atteint de surdité, lui aussi, et maladif, il se porta avec ardeur vers l'étude des anciens et surtout des Italiens. C'est lui qui publia en 1549 le manifeste de la nouvelle école, la Défense et lUustration de la langue française. En 1551, il accompagne à Rome, comme secrétaire, son onde le cardinal. Là, humilié d'une situation subalterne, il compose ses Regrets, puis ses Antiquités de Rome. Devenu entièrement sourd et de plus en plus malade, il meurt subitement, à l'âge de trente-cinq ans. Outre sa Défense, en prose, Joachim du Bellay a publié : VOlive^ recueil de sonnets dédiés à M" de Viole (dont Olive est l'anagramme) ; c'est du pétrarquaisme, souvent très affecté, souvent aussi agréable et élevé (1) ; — les Regrets, autre recueil de sonnets écrits à Rome, et dans (I) Morceaux ehoûû, l** cycle, p. 81.

LA PLÉIADE 93 lesquels dominent la mélancolie, l'ironie et la satire : le poète est partagé entre la nostalgie du pays natal, et les colères que soulèvent, en son cœur généreux, les adlures et les mœurs de la cour romaine (1) ; — les ArUiqui' tés de Rome, autre recueil de sonnets, où Ton retrouve les sentiments précé* dents, mais aussi une gravité, une élévation de ton, qui rapprochent du Bellay de nos grands romantiques (2). Il a eniin laissé une des plus belles satires, dans la forme même de Mathurin Régnier et de Boileau, le Poète courtisan (3). J. du Bellay n*a ni la variété, ni la puissance de Ronsard. Mais il paraît souvent plus sincère dans l'expression de ses sentiments ; il est moins pédantesque dans son imitation des anciens, et sa langue est moins inégale. Il est bien, celui-là, Tancâtre des romantiques, par son pessimisme, sa mélancolie, et sa poésie toute personnelle. Rémi Belleaa (1528-1577) est surtout connu par ses Bergeries, dont le cadre est un dialogue en prose entre des bergers de convention ; de nombreuses pièces de vers y sont insérées, et témoignent d'un vif et pénétrant amour de la nature. On a cité partout les petites pièces de Mai et d'i4mr(4). Antoine de Baïf (1532-1590) appartient, lui aussi, à l'une des plus illustres familles du xvT siècle. Il a beaucoup écrit, et aucune de ses œuvres n'est de premier ordre. Sa poésie est d'une érudition fatigante; mais on peut citer de lui quelques pièces agréables (5). Il avait voulu introduire dans la versification française une métrique nouvelle, analogue à celle des anciens ; au lieu d'établir le rythme d'après le nombre de syllabes, on l'aurait fondé sur la cEtsposition des brèves et des longues, Pontus de Thyard (1511-1603) se rapproche plutôt de l'école lyonnaise. Nous aurons passé en revue tous les membres de la Pléiade, quand nous aurons rappelé Jean Daorat, le maître de Ronsard, de Du Bellay, de Baïf et de Jodelle. Daurat n'a fait que des vers latins et grecs ; mais, s'il n'est pas lui-même un écrivain français, on peut dire que sans lui, Ronsard et quelques-uns de. ses plus illustres disciples n'eussent point connu les sources où ils ont puisé 2. — Autour de la Pléiade. Guillaïune de Salloste, Seigneur du Bartas (1544-1590). — Ronsard avait demandé toutes ses inspirations (sauf dans les Discours) à l'antiquité profane et à l'Italie, et nous avons dit que sur ce point il était classique. (i) Béorcema choisie, !• cycle, pp. 82, 83 ; — «• cycla, pp. leo. 161. ^) Morceaux cfcom», i« cycle, p. 82 ; — f eyele, p. 158. (3) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 161. (4) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 165. (5) Morceaux choisis, %• cycle, pp. 169, 170.

64 Seizième siècle Mais l'antiquité biblique ne pouvait être entièrement délaissée, en ce siècle de controverses et de guerres religieuses. Et ce fut un protestant. Du Bartas, qui, familiarisé avec les textes sacrés, rattacha d'une part notre poésie aux traditions du moyen âge et, d'autre part, précéda les romantiques dans l'emploi du merveilleux chrétien. Il composa (1575) un poème en six chants, sur Judith[^] qui eut peu de succès. — Cependant il travaillait à une œuvre plus grandiose, la Semaine ou la Création, qui parut en 1578. Ce poème abonde en descriptions brillantes, d'un style vigoureux et coloré. On lira toujours avec admiration : le passage où Dieu contemple son œuvre, comme un peintre un tableau ; la Terre après le déluge ; le lion d'Androclès ; — et dans la Seconde Semaine (suite de la précédente, et restée inachevée), le Cheval dompté par Caïn (1). La Semaine eut une grande célébrité, non seulement en France, mais à l'étranger. Aujourd'hui, il suffit qu'on ait relevé dans la langue de Du Bartas quelques exagérations puériles, des mots composés bizarres (donne-ame, porte-jour[^] aime-vers[^] chasse-ordure), ou des répétitions de syllabes (Jlo-flotter, ba-baure, etc.), ou des inversions obscures, pour que Du Bartas soit classé sans appel parmi les poètes ridicules. Ce jugement est un peu sévère. C'est encore un protestant que Agrippa d'Aubigné (1552- 1630), calviniste militant jusque dans ses œuvres. Né en 1552, au château de Saint-Maury, en Saintonge, il fut une sorte d'enfant prodige, apprit le latin, le grec, l'hébreu, l'italien, l'espagnol. Pendant une vie très longue et très active, d'Aubigné fut à la fois capitaine et poète. Après l'abjuration de Henri IV, il se retira dans ses domaines, en mécontent, et mourut à Genève en 1630. Nous analyserons plus loin (2) les œuvres en prose de d'Aubigné ; dans ce chapitre, c'est le poète seulement qui nous occupe. Son chef-d'œuvre est le pamphlet en sept chants intitulé les "Magiques. D l'écrivit dans les intervalles des batailles, dans les camps, dans les tranchées, et ces vers respirent souvent l'ardeur du carnage ou l'odeur de la poudre. Il le termina après la mort de Henri IV, et le publia en 1616. — Les sept chants portent les titres suivants : Affê[^]es (tableau des souffrances du peuple, de la désolation des campagnes et des villes pendant les guerres de religion) (3) ; Princes (satire vive et éloquente de la vie de cour) ; Chambre dorée (corruption et forfaiture des juges) ; Feux (supplices des protestants brûlés sur les bûchers) ; Fers (massacres et emprisonnements) ; Vengeance (les hommes sont frappés par la vengeance divine) (4) ; Jug[^] (1) Morceaux

ehoiiii, 2« cycle, p. 173. (2) Cf, p. 124. (3) Morceaux choititt S* eyce, p. 178. (4) Morceaux ehoieie, 2* eyclt, p. 180.

RABBUiLS. LES CONTBUR9 95 ment (Dieu sépare, au dernier jour, les bons des méchants) (Ij. — C'est donc une succession de tableaux descriptifs ou de morceaux satiriques ; il ne faut chercher dans ce poème aucun plan suivi. Les qualités de d'Aubigné sont : la sincérité, la verve, l'éloquence, la force dans la pensée et dans l'expression, le pittoresque dans les détails ; — ses défauts : la diffusion, l'obscurité, l'exagération. — Certains passages mettent d'Aubigné à côté du Ronsard des Discours et du [^]ctor Hugo des Châtiments. n écrivit aussi de petites pièces, dont quelques-unes sont mélancoliques et précieuses (2). Amadis Jamyn (1530-1585) est quelquefois compté dans la Pléiade, à la place de Pontus de Thyard. C'est un poète érudit, très estimé de ses contemporains. Teis sont les principaux poètes du xvi^e siècle. Nous considérons comme des prédécesseurs immédiats de Malherbe, et nous étudions plus loin comme poètes de transition : Vauquelin de la Fresnaye, Desportes et Benaut.

CHAPITRE IV
RABELAIS. — LES CONTEURS SOMMAIRE I. François Rabelais (1490-1553). — 1[^] Né à Chinon, fut moine, médecin ; séjourna à Lyon, à Rome, à Metz, etc., et mena une existence très instable. 2[^] n publia Gargantua et Pantagruel, de 1533 à 1553, en quatre livres ; le cinquième parut dix ans après sa mort : son authenticité est douteuse. B^{*^} Qais[^]antua, fils de Grandgousier, géant, fait des voyages, étudie à l'Université de Bari ; il aide son père à combattre le roi Picrochole. Le moine Frère Jean des En^{*} tommeures assomme vaillamment les ennemis ; pour le récompenser, Gargantua lui donne l'abbaye de Thilème, dont la règle est : fay ce que voudras, — Pantagruel, Aide de Gargantua, étudie à Orléans et à Paris, puis rencontre Panurge. Celui-ci, ne sachant s'il doit se marier, entreprend un long voyage, où il consulte successivement plusieurs personnages jusqu'à ce qu'il arrive à l'oracle de la Dive Bouteille, qui lui répond : Btiwf. (i) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 84 ; 2^e cycle, p. 181, (S) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 183.

96 SEIZIÈME SIÈCLE 4* Les courants de la Renaissance sont très nombreux ; ils influencent d'une part les tendances littéraires de Rabelais lui-même ; d'autre part, ils symbolisent des institutions et des abus, dont Rabelais fut la satire. 5^e La pédagogie de Rabelais peut se résumer en : amour de la science, leçons de choses, exercices physiques. Pas assez d'importance donnée à l'éducation ; le maître ne paraît pas laisser d'initiative à son élève. 6^e Écrivain, Rabelais est remarquable par l'abondance de son vocabulaire et par sa puissance verbale, les autres contents. — Bonaventure des Périers publie, en 1517, le *Orateur au Monde*, hardi pamphlet contre la religion ; après sa mort parurent ses *Nouvelles*, où il se montre charmant conteur ; — Marguerite Valois, sœur de François I^{er}, compose, à l'imitation du *Décameron* de Boccace, *Septiméran*, recueil de contes, qui ne parut qu'après sa mort, en 1598 ; — Brantôme écrit les *Vies des Grands Capitaines*, les *Vies des Dames illustres* etc. I, — Rabelais (c. 1490?-1553). Vie de Rabelais. — François Rabelais, né à Chinon en 1490 ou 1495^e était le cinquième enfant d'un modeste vigneron. Le père voulut faire de son dernier-né un moine, et le petit François étudia à l'abbaye de Seuilley, puis au couvent de la Beaumette. Il entra, comme moine, à l'abbaye des Cordeliers de Fontenay-le-Comte, où il resta quinze ans et fut ordonné prêtre. En 1523, Rabelais quitte le couvent de Fontenay-le-Comte, pour passer à l'abbaye bénédictine de Ligugé. Mais il n'y demeure pas longtemps. En 1525, il prend l'habit de prêtre séculier, et commence à voyager. C'est une période obscure de sa vie. On signale le passage de Rabelais à Poitiers, Bourges, Bordeaux, Toulouse, Avignon, Paris ; et, en 1530, on le trouve à Montpellier, où il étudie la médecine. Ces « voyages d'études » étaient à la mode au XVI^e siècle. En 1531, Rabelais est à Lyon. Il y exerce déjà la médecine. De novembre 1532 à la fin de 1533, il est attaché comme médecin au grand hôpital de Lyon, aux appointements de 40 livres par an. Il publie une traduction latine d'Hippocrate et de Galien. Vers la même époque, il rédige des almanachs, destinés à distraire et à faire rire ses malades ; il écrit dans la même intention la *Pantagrueline* pronostication et commande pour un libraire une *Légende populaire*, sous ce titre : les *Grandes et Inestimables Chroniques du grand et énorme géant Gargantua* (1532). « n s'en est vendu plus en un mois, dit-il, que de Bibles en neuf ans. » C'est alors qu'il a probablement l'idée d'élargir et de continuer cette histoire pour en faire son roman burlesque, dont il publie le premier livre (1533). A la fin

de l'année 1533, le cardinal Jean du Bellay passe par Lyon ; il prend avec lui Rabelais, qu'il emmène à Rome, peut-être comme médecin attaché à sa maison. Rabelais, toujours avide de savoir[^] s'occupe d'archéologie ; son intention est de publier[^] une topographie de la Rome^{<>}

RABELAIS. LES CONTEURS 97 antique. Avenu à Lyon en mars 1534, Rabelais est destitué de ses fonctions de médecin à l'hôpital, pour s'être absenté sans congé. Il repart pour Rome, où il séjourne encore de juillet 1535 à mars 1536, toujours auprès au cardinal du Bellay. Sa grande préoccupation est alors de faire régulariser sa situation ecclésiastique. Rabelais avait demandé au pape Paul II la permission de rentrer chez les Bénédictins et d'exercer la médecine». Le pape, par un induit du 18 janvier 1536, lui accorde cette double permission. Rabelais retourne à Montpellier; il y prend coup sur coup le grade de licencié et de docteur en médecine (mai 1537). En 1538, Rabelais est nommé chanoine de Saint-Maur-des-Fossés, abbaye bénédictine sécularisée. On le trouve à Turin en 1539, à Metz en 1547, à Rome en 1548. En 1551, Rabelais obtient la cure de Meudon. Il meurt en 1553. On est singulièrement frappé, en étudiant cette biographie, de l'irritabilité de Rabelais, qui ne séjourne qu'un an, deux ans, dans la même ville. Mais, d'autre part, Rabelais est fidèle à ses protecteurs, et ceux-ci ne l'abandonnent jamais : les deux Du Bellay apparaissent à tout instant dans son existence. Malgré les poursuites demandées deux fois par la Sorbonne, contre le Tiers livre et le Quart livre, on voit que Rabelais n'a jamais été arrêté, et que la publication de son ouvrage a suivi son cours.

L'œuvre de Rabelais. — Bibliographie. — Rabelais a publié : — en 1533, le premier livre de Pantagruel — en 1535, Gargantua qui devient le livre I^{er}, Pantagruel prenant la deuxième place, — en 1546, le Tiers livre {Pantagruel), — en 1548, le Quart livre {Pantagruel). — Quant au livre V^e il paraît seulement en 1562, neuf ans après la mort de l'auteur, et l'on met en doute son authenticité : or, c'est le plus hardi. Une observation importante ressort de cette bibliographie, c'est que Rabelais, dont la vie active commence en 1523 pour s'achever en 1553, espace très largement la publication de son ouvrage, dont les différentes parties paraissent en 1533, 1535, 1546 et 1548-52. Dans les années intermédiaires, que d'études, que de voyages ! Ce livre ne fut évidemment pour lui qu'une distraction. Analyse générale. — Dans son Prologue Rabelais invite son lecteur à chercher, dans les bouffonneries, le sens de sa pensée. — Gargantua, fils de Grandgousier et de Gargamelle, crie, en venant au monde : à boire ! à boire ! Après quelques détails plaisants sur son enfance, Rabelais arrive (ch. xm) à l'institution de Gargantua (1). Venu à Paris pour ses études, Gargantua se divertit à prendre les cloches de Notre-Dame pour les

suspendre au cou de sa jument ; TUniversité lui envoie une députatk>n, et Janotus de Bragmardo prononce une burlesque harangue, en latin maearonique, pour lui réclamer les cloches. Bientôt, la guerre éclate entre Grandgousier et un de ses voisins, le roiPicroehole. (i) MoreetmxehoMif, l«cycla, p. 87. OU GRANÇ^ . — ^édit 4e ^Àttératurf^ %

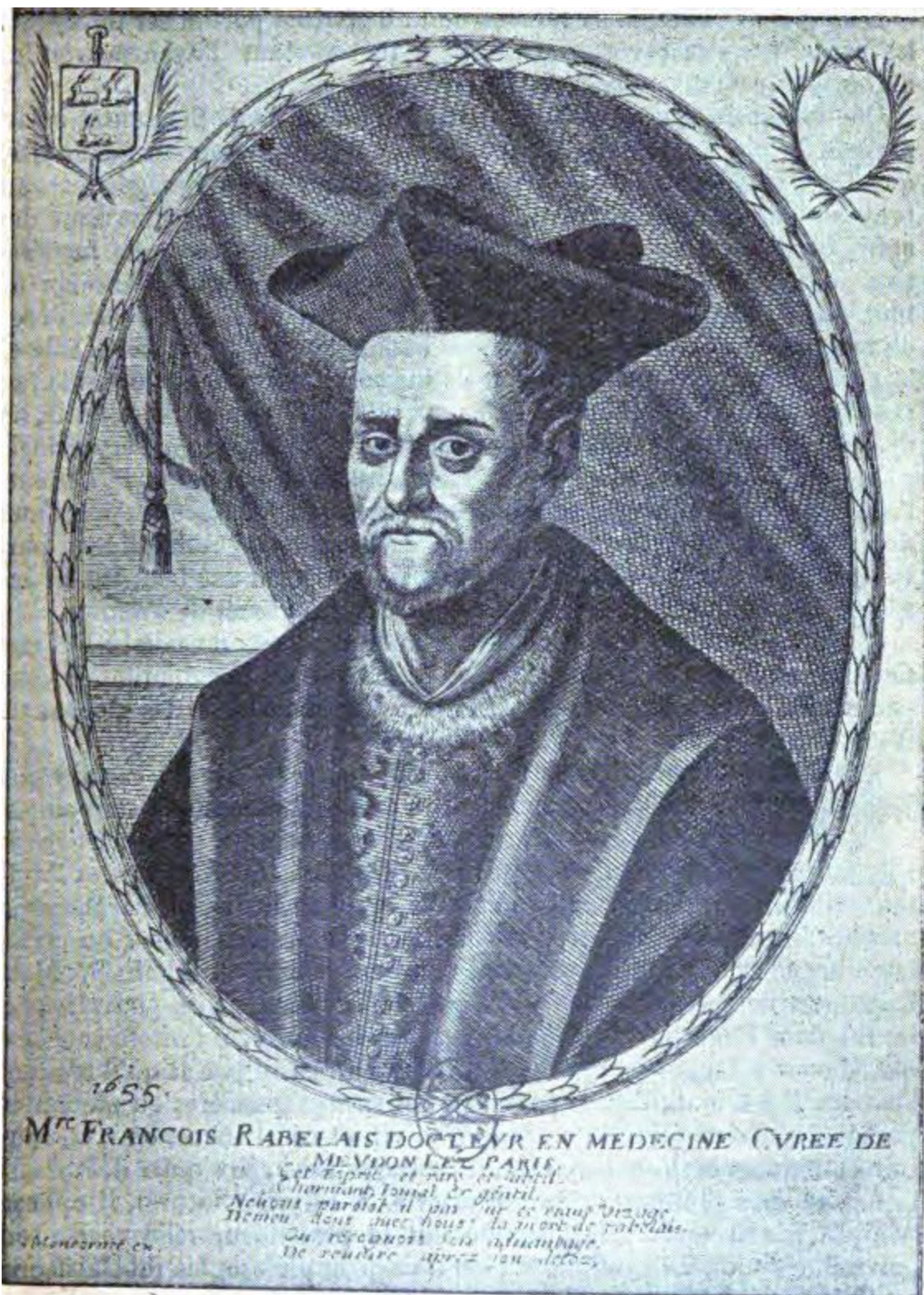
98 SEIZIÈME SIÈCLE Le moine frère Jean des Entommeures, saisit le bâton de la oroîx, et assomme let iiUlards. Pour récompenser frère Jean, Gargantua lui fait bfttir l'abbaye de Tbélèmt veh. Ln-Lvm), dont le règlement est contenu tout entier dans cette formule : fay ce 9u« wudraa.

Livre II — Après une longue et plaisante généalogie des ancêtres de Gargantua, iiabelais raconte la naissance de son fils Pantagruel. Gatgantua est joyeux d'ayoir un si bel eiifant ; mais cette naissance coûte la vie à sa femme Badebêc, et il ne sait é'il doit rire ou pleurerai). Le petit Puitagruel se ihontre aussi roraee que son père. Vjuand il est en fi^ d'étudier, il parcourt les plus eélèbres universités. Il cause ayco l'écolier limousin qui écol'che si bien le latin, Visite à Paris la librairie (bibliothèque) de l'abbaye de Bain t- Victor^ et reçoit une belle lettre de son père qui l'engage à étudier avec 2èle (ch. vii) (2). Enfin Pantagruel rencontre Panuige (dont le portrait ooupe le ch. zvi). Livre III. — Ici commencent (ch. ix) les aventures de Panurge, qui, ne sachant s'il doit ou non se marier, consulte successivement toutes sortes de personnes, — daUs obtenir une réponse affirmative ou négative. Pantagruel et Panurge se résol^nt alors à partir pour Consulter l'oracle de la Dive Bouteille. Livre ÎVî — Un des premiers épisodes de ce voyage est celui des motUons de Pw' Imrge (ch. v-viii) (3). *> On arrive àltle des Chicanous (ch.xn) . Les chioanouâ sont le« huissiers, les sergents^ qui reçoivent souvent des ooups de bâton, mais qui en Vivent. Les navires sont assaillis par une terrible tempête. Panurge se lamente, tandis que frère Jean se met à la manœuvre et contribue à sauver la flottille. Dès qc'on aborde, î^anurge retrouve tout son courage, et goUrmande plaisamment ses compagnons épuisés. Livre F. — Nous abordons à VUe Sonnante (Rome), et l'auteur énumère les dif- férentes espèeos d'oiseaux qui y pullulent, blancs, noirs, gris, rouges, \Ae\l%icLergata^ Vrtdregaux^ monagauXy évesgaitXy cardingaux, et papegaul, « qui est unique en son espèce ». Tous Ces oiseaux viennent d'une contrée lointaine nommée JoursanspaiH, Pantagruel et son comps^non sont admis à voir Papegaut (ch. i-vm). Les vaisseauk s'arrêtent ensuite au Guichet habité par les Chats-fourrés^ dont Grippeminaud ert l'archiduC (4). Ces chapitres (ch. xi à xv) sont une violente satire des gens de justice. Enfin, voici le pays de Lanternois, où se trouve l'oracle de la Dive Bouteille (ch.xxxi) : longue description du temple, de la fontaine (ch. xxxii-XLn) . Panurge, initié par la prêtresse Bacbuc, entend le mot de la bouteille : itrinch (oh. xlv). Baobuo lit dans un livre

sacré la glose de ce mot : c'est buvez, La composition et les caractères. — Iliade grotesque, suivie d'un»^ Odyssée satirique, l'œuvre de Rabelais est plutôt « successive » que f composée ». Le Gargantua (I®' livre) est la seule partie qui offre un commencement, un milieu et une fm ; toute Thistoire de Pantagruel s*en va à la dérive, sans aucun lien nécessaire entre les épisodes, et rien n'empêchait l'auteur de retarder jusqu'à un livre VI^ ou X® la réponse de la dive bouteille, but dô ce voyage incohérent. (1) Morceaux choisis. S* cycle, p. 191. (S) Moreeaut eftomt, S* cycle, p. 193. (3) Morceaux choisis, i" cycle, p. 92. <k) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 199.

The text on this page is estimated to be only 1.50% accurate

FORTRArr Dm rSANÇOIl eubklui



100 SEIZIÈME SIÈCLE L*unité de l'ouvrage, et surtout de la deuxième partie, est donc dans les caractères des personnages, qui, à travers tant d'aventures et de digressions, restent conformes à eux-mêmes. Que valent en eux-mêmes ces caractères? Sont-ils de puissantes incarnations de types humains, et Rabelais est-il un cAateur au même titre que les grands romanciers français et étrangers? — Ses géants sont braves et bons ; mais leur psychologie est bien sommaire ; ce sont des ogres bienfaisants. Pantagruel représente même une sorte de modération sceptique et d'indulgence paresseuse qui va jusqu'à l'absence de tout caractère. Quant à Panurge, « qui avait soixante et trois manières de trouver de l'argent toujours à son besoin, dont' la plus honorable et la plus commune estoit par façon de larrecin furtivement faict, malfaisant, pipeur, beuveur, bateur de pavez, ribleur s'il en estoit à Paris, au demeurant le meilleur filz du monde (1)... », il est, selon l'étymologie grecque de son nom, bon à tout faire, vaillant en paroles et lâche dans l'action, poltron et cruel ; et il pousse le cynisme des discours jusqu'aux dernières limites. Enfin, frère Jean, le moine robuste et hardi, est plus sympathique ; si son langage est grossier, son cœur est honnête, et ses rudes propos sont moins inquiétants que les gentillesques de Panurge. Quelques caractères secondaires ne manquent pas de relief : Grippeminaud, archiduc des Chats-fourrés, et Janotus de Bragmardo, délégué par la Sorbonne auprès de Gargantua pour lui réclamer les cloches de Notre-Dame. Les idées de Rabelais, leur sens et leur portée. — Il est certain que Rabelais proteste contre les abus de son temps. Même sans tenir compte du V^e livre puisque son authenticité n'est pas assurée, et en négligeant Rabelais et les Chats-fourrés, il suffirait des chapitres sur les Papimanes et sur les Chicaneux, pour voir avec quelle hardiesse Rabelais attaque* les moines, la discipline ecclésiastique, les cérémonies du culte, la politique et la personne des papes, la justice civile et criminelle. Mais la plupart de ces plaisanteries étaient traditionnelles ; on pouvait déjà les lire dans Renart, dans les fabliaux, dans les farces» Il faut en conclure que, dans une large mesure, Rabelais hérite du passé plutôt qu'il n'ouvre l'avenir. Il est vrai, d'autre part, que ces satires grossières ou piquantes prennent souvent chez lui un tour plus vif, et constituent, on n'en saurait douter, un système lié. Rabelais attaque tous ceux qui « déforment la nature sous prétexte de la redresser ». A Physis (Nature), il oppose Antiphysis. Et cette idée générale fait la profondeur relative de son œuvre bouffonne. Le

symbole le plus clair de la philosophie rabelaisienne ^ est Vabbaye de Thélème^ dont la devise : Fay ce que voudraSj est peut-être, beaucoup plus que le Trinch de la Dive Bouteille, la clef de tout le livre* (1) Livre II, chap. xvi

À BLA.tè. — Les CONTEURS ! Quant à ce Triiài
 (fruties), il faut probablement l'interpréter dans un sens figuré (s'abreuver de science) ; mais l'auteur du cinquième livre, quel qu'il soit, laisse ce sens douteux et confus. La pédagogie de Rabelais. — Pour la bien comprendre, nous devons lire d'abord la *L'Oire* de Gargantua à son fils Pantagruel (*livre II*, chap. viii). Dans ce morceau, dont la rédaction est probablement antérieure à celle des *c* chapitres pédagogiques » du livre premier » Rabelais expose ses idées générales, qui peuvent se résumer ainsi : — Les parents se survivent dans leurs enfants, non seulement en corps mais en âme ; aussi doivent-ils s'occuper avec soin de leur faire donner de l'éducation et de l'instruction, ... tant en vertu, honnêteté et prudence, comme en l'utile savoir libéral et honnête. Que faut-il apprendre ? A peu près tout : le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe, la géométrie, l'arithmétique, la musique, l'astronome, l'histoire naturelle, la médecine, l'anatomie... N'en doutons pas, Rabelais énumère ici tout ce qu'il a lui-même appris ou voulu apprendre. Cet « abîme de science », c'est son propre cerveau. Il ajoute que l'essentiel est de servir, d'aimer et de craindre Dieu (1). A la suite de cette lettre, on lira les chapitres xiv, xv, xxi, xxiii et xxv de Gargantua. Voici les points essentiels de l'emploi du temps imposé par Pantagruel à son élève : Lever à 4 heures du matin ; pendant que Gargantua fait sa toilette, on lui lit quelques pages de la Bible ; il va considérer l'état du ciel ; il répète la leçon du jour d'avant, qui devient l'occasion de réflexions pratiques. Puis, par trois bonnes heures, lui est faite lecture. Lecture, ici, veut dire explication raisonnée, en l'une des langues qu'il étudie ; l'élève y prend une part active. — Après quoi, on sort, on joue à la balle, à la paume, s'exerçant le corps, comme ils avaient auparavant les âmes exercées, — Repas, pendant lequel tantôt on fait une lecture, tantôt on discute de la nature et propriété de tout ce qui est servi sur la table ; ce sont des leçons de choses. — Le repas achevé, on joue aux cartes, on fait de la musique, on évite les exercices violents. (A remarquer, dans ce programme, le nombre et l'importance des observations d'hygiène.) — De nouveau, trois heures d'étude, lecture et écriture. — Viennent ensuite les exercices physiques plus sérieux : équitation, lance, hache, javalot, chasse, lutte, saut, natation, escalade, etc.. On change de vêtements, et l'on revient, tout doucement, en herborisant. Le repas du soir est plus copieux que celui de midi. C'est la vraie diète, prescrite par l'art de bonne médecine. Pendant la soirée, on chante ; on va parfois visiter les gens

lettrés ; on observe les astres ; on repasse, à la manière des pythagoriciens,
les études de la journée ; on prie Dieu... < Ce fait, entraînent en leur repos. »
Les jours de pluie, le programme subit quelques modifications. Od 11)
MoreMiw cAotm, 1* cycto, d. 195. N

102 BEIZIÈMB SIÈCLE mange moms ; les exercices ph3r8Îques sont remplacés par des occupations à domicile ; Gargantua s ébat à botter du foin, à scier du bois,.. n fait de la peinture et de la sculpture ; il va entendre les leçons^publiques ; et surtout, il va visiter des boutiques et des ateliers. Enfin, une fois par mois, le maître et l'élève vont passer ime journée à la campagne. Dans ce programme un peu touffu, le défaut est peut-être la continuelle présence du maître auprès de l'élève ; Rousseau {Emile) tombera dans le m^me excès. Il en résulte que l'enfant ne se sent jamais responsable de son travail ou de sa conduite. Nous pouvons craindre aussi qu'en étudiant tant de choses, il n'ait « la tête plutôt bien pleine que bien faite ». Rabelais écrivain. — Il faut admirer chez Rabelais la verve et la force du style, la variété d'un ton qui va de la grande éloquence à la bouffonnerie et, malheureusement, à la trivialité la plus grossière. Son vocabulaire est d'une prodigieuse abondance. Ce style a moins vieilli que celui de la plupart de ses contemporains ; ses qualités sont toutes françaises : il est large, copieux et clair, quoique surchargé. II. — Les autres Conteurs. Bonaventore des Périers (1500-1544?) fut secrétaire de Marguerite de Valois, dont il revoyait et peut-être retouchait, dit-on, les écrits. Son œuvre la plus connue est le *Cymbalum mundi* (Carillon du monde) en français, avec quatre dialogues poétiques, faits antiques, joyeux et facétieux. Publié à Lyon, en 1537 ^le *Cymbalum* fut saisi par ordre du Parlement, et détruit. — On prétend que les poursuites de ses ennemis contraignirent Des Périers à se donner la mort, vers 1544. — Plusieurs années après, 1558, parurent : *Us Nouvelles Récréations et Joyeux Devis*, recueil de contes. — Des Périers est un conteur charmant, plein d'esprit et de finesse, en même temps qu'un écrivain des plus corrects ; mais il pousse souvent la liberté jusqu'au cynisme. Marguerite de Valois (1492-1549). — Sœur de François I«, Marguerite fut mariée en 1509 au duc d'Alençon ; devenue veuve, elle épousa en 1527 le roi de Navarre Henri d'Albret. Elle fut, dans la première moitié du xvi® siècle, la véritable protectrice des poètes et des penseurs. Tout en restant catholique, comme le prouvent ses mystères et surtout ses dernières poésies, elle aimait à protéger ceux que leurs opinions religieuses exposaient aux rigueurs du Parlement et de la Sorbonne. Elle a laissé un recueil de contes, imités du *Décameron* de Boccace, sous ce titre : *Heptameron des nouvelles de très illustre et très excellente princesse Marguerite de Valois, reine de Navarre, Brantôme* (1540-1614). — Ce

Gascon écrit « à Is cavalière », avec verve, «sprit et cynisme. Ses Mémoires, publiés seulement en 1665-66» eem

The text on this page is estimated to be only 28.10% accurate

n I 1 TRADUCTEURS BV ftRUDITS 103 prennent : Vies des
homfMS illustres et des grands capitaines^ Vies des dames illusireSy
Discours sur les duels, etc.. Par le naturel et la liberté de son style,
Brantôme est le conteur par excellence ; il n'y a de réserves à faire que sur
sa moralité (i). CHAPITRE V TRADUCTEURS ET ÉRUDIT8
SOMMAIRE 1« Amyot (1618-1593) enseîpia d'abord le grec et le latin à
rUniwersité de BourgeB, puis fat chargé par Henri II d'une mission au
Concile de Trente, et séjourna doux ans à Romi. A son retour, il fut choisi
par le Roi comme précepteur de ses deux fils (Charles IX et Henri III). C'est
alors qu'il publia sa traduction de PJutarque, La traduction des Vies de
Flutarque, qui n'est pas toujours très exacte, eut pour mérites : de proposer à
cette génération active et passionnée, de beaux exemples d'énergie humaine
; de choisir ces exemj^es dans l'antiquité, en dehors et au-dessus des parais ;
et de les présenter en un style aimable et simple (Amyot crée le bon
Flutarque). — Amyot oblige lakmpue française à exprimer les faits et les
sentiments les plus variés, et à enrichir son vocabulaire. 2° Les Emdits. —
Henri Bstienne^ fils du célèbre imprimeur Robert Estienue, publie en 1566
un pamphlet : Apologie pour Hérodoté, et en 1572 son dictionnaire grec
{Thésaurus linguæ græcæ',. Dans d'autres ouvrages, il défend la langue
française contre l'italianisme. Etienne Pasquier donne en 1561-1570 ses
Recherches de la France. -^ Claude Fauchet publie les Antiquités gauloises
et françaises (1579). 8° Les Ecrivains soientifique?. — Les principaux sont
: Bernard Pàlissy, qui est an précurseur de nos grands géologues modernes ;
— Anibroise Paré, chirurgien, qui expose en français le résultat de ses
recherches et l'histoire de ses campagnes ; — Olipierde Serres, qui publie
en 1600 son Théâtre à^ agriculture, I. — Jacques Amyot (1513-1593). Vie.
— Né le 30 octobre 1513, à Melun, de parents très pauvres, Jacques Amyot
vint achever ses études à Paris, au Collège de Navarre. Il apprit le grec avec
Pierre Danès, professeur au Collège de France. Marguerite, Ci) MorcHMx
cftoim, 2« cycle, p. Î04

104 SEIZIÈME SIÈCLE 0œur de François I*', lui fit donner la chaire de grec et de latin à TUni versité de Bourges. Il y enseigna pendant six ans. Il fut chargé par Henri II d'une mission auprès du Concile de Trente (1551). Apr&s un séjour de deux années à Rome, temps qu'il employa à faire de savantes recherches à la Bibliothèque du Vatican, Amyot revint en France, et fut choisi par Henri II comme précepteur de ses fils, les ducs d'Orléans et d'Angoulême, qui tous deux devaient être rois. Sa traduction de Théagène et Charidée parut en 1547'; elle fut suivie de Daphnis et Chloé, pastorale de Longus. En 1559, paraissait la première édition des Vies de Plutarque ; en 1574, seulement, Amyot y ajouta les Œuvres morales du même auteur. — Cependant, son ancien élève, Charles IX, l'avait nommé en 1560, grand aumônier de France, conseiller d'Etat et titulaire de plusieurs riches abbayes ; il lui donna bientôt après l'évêché d'Auxerre ; Henri III y ajouta le titre de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Ses œuvres. — D'Amyot, on doit surtout retenir la traduction des Vies de Plutarque. C'est là qu'il se montre éminent, à la fois par les qualités de son esprit, le charme de son style et la pureté de sa langue. — D'abord, c'était une heureuse idée, en ces temps où l'énergie humaine se déployait sous toutes ses formes, de choisir, pour les vulgariser, ces biographies des plus grands hommes de l'antiquité grecque et romaine. Jamais pareil recueil d'exemples n'avait été proposé à l'admiration impartiale et à l'imitation de la société moderne. — D'autre part, ces biographies étaient des recueils d'anecdotes, d'historiettes précises et variées, de bons mots, de traits, de maximes ; rien d'oratoire ni d'apologétique. — Mais, surtout, les défauts de ce sophiste assez pédant que fut le vrai Plutarque, disparaissaient dans la traduction ou, pour mieux dire, dans l'adaptation d'Amyot. Celui-ci créait de toutes pièces le bon Plutarque. Il lui donnait un tour simple et naïf, qui faisait d'autant mieux ressortir la grandeur des actes ou des pensées, et qui prêtait à l'héroïsme un air d'aisance capable de séduire tous les hommes. Amyot rendait aussi grand service à la langue française, en l'obligeant à exprimer tant de conditions diverses, à se faire un vocabulaire guerrier^ politique critique, familier, pour suivre chacun des héros de Plutarque à travers tant d'anecdotes et de particularités. Et l'on comprend qu'à ce double titre, au xvii* siècle, l'Académie française et Vaugelas l'aient considéré comme une autorité (1). II. — Les Érudits. Henri Estienne (1532-1598). — Henri II Estienne, fils de Robert !• Estienne, le célèbre imprimeur, fut une sorte

d'enfant prodige. D'après U) Morctaux ehoitU, 1« cycle, p. 100 i — !•
cycle, pp. 161-167.

106 SEIZIÈME SIÈCLE en se jouant, le latin et le grec ; et, à l'âge de dix-sept ans, il collectionnait des textes grecs pour les éditions de son père. Il entreprit une tournée à travers les principales bibliothèques d'Italie, de Flandre et d'Angleterre, et en rapporta des matériaux pour son *Thésaurus Linguae Graecae*, ou Dictionnaire de la langue grecque, qu'il publia en 1572. Pour se reposer de ses travaux d'érudition, il composa plusieurs ouvrages de circonstance : d'abord *l'Apologie pour Hérodoté*, sorte d'Introduction destinée à accompagner l'édition qu'il avait publiée en 1566 ; c'est un pamphlet plutôt libertin que protestant, les catholiques appelèrent Étienne le Pantagruel de Genève et Genève désavoua et bannit ce compromettant défenseur. Les autres ouvrages de Henri Étienne sont d'un caractère plus philologique mais le style est toujours celui de la polémique. Dans le *Traité de la conformité du langage français avec le grec* (1565), Henri Étienne soutient que, de toutes les langues modernes, la française est celle qui offre le plus d'analogies avec le grec. Plus intéressante, surtout à sa date, est la *Précelleme du langage français*, publiée en 1579. C'est une docte et vivante défense du français contre l'italien, ou plutôt contre l'italianisme qui envahissait la cour. Henri Étienne reprit, après l'achèvement de son *Thésaurus*, ses courses errantes à travers les bibliothèques et l'Europe. Il finit par mourir, vagabond de la science, à l'hôpital de Lyon, en mars 1598 (1). Étienne Pasquier (1529-1615). — Avocat et magistrat de premier ordre, Pasquier appartient à l'histoire de la littérature par ses *Recherches de la France* (1561-70) et par ses *Lettres*, — Les *Recherches* se composent de neuf livres, dans lesquels Pasquier discute, sans ordre déterminé, toutes sortes de questions relatives aux institutions, coutumes, mœurs, langue, monuments, etc., de l'ancienne France. L'intérêt de ces mélanges, comme les appelle l'auteur lui-même, vient de la sûreté des informations, que Pasquier avait recueillies aux sources les plus diverses, bibliothèques, manuscrits, correspondances, etc.. Cet ouvrage est encore très précieux à consulter. (2). m. — Les Écrivains scientifiques. Au moment où se forme une langue, l'apport des écrivains scientifiques est des plus utiles. Chacun d'eux, en obligeant le vocabulaire à exprimer des choses nouvelles, l'exerce et enrichit. Étienne Palissy (1510-1589). — Palissy mérite une place d'honneur dans l'histoire de la volonté et dans celle des lettres, par ses Discours admirables de la nature des eaux et fontaines, etc.

Cet ouvrage est celui (1) Morettsux ehoiti», 2« cyr.ls, p. îtl, O) MofMotiz
oftoifit, !• cyck, p. S7i.

MONTAIGNE ET LES MORALISTES 107 d*un homme formé par la dure leçon des voyages, des travaux et des souffrances. La gloire de Palissy n'est point d'avoir trouvé un émailj mais de l'avoir cherché scientifiquement, — et surtout d'avoir fait, à propos de ces recherches, des observations qui sont d'un savant de génie (1). Ambroise Paré (1510-1590), célèbre chirurgien des armées françaises sous Henri II, Charles IX et Henri III, a raconté ses campagnes^ en un style simple et clair. U réunit ses divers écrits en. 1575 sous le titre de : Œuvres diverses de M. Ambroise Paré, Aujourd'hui, rien de plus naturel qu'un chirurgien expose en français le résultat de ses recherches, ses méthodes d'opération, etc. Mais, à la fin du xvi® siècle, c'était une grande témérité. Olivier de Serres (1539-1619). — Gentilhomme huguenot,' Olivier de Serres paraît s'être mêlé, le moins possible aux querelles de son temps, n aimait la campagne avec passion, et de 1573 à 1600 il ne quitta guère son beau domaine de Pradel, dans le Vivarais. C'est là qu'il composa, en étudiant tous les anciens traités d'agronomie, et surtout avec sa propre expérience, le livre qu'il publia en 1600 sous ce titre : Théâtre d^agriculture et ménage des champs. L'ouvrage, était dédié au roi Henri IV qui, dit-on, l'accueillit avec la plus grande faveur, et s'en faisait lire chaque jour quelques pages après son dîner. CHAPITRE VI MONTAIGNE ET LES MORALISTES SOMMAIRB 1* Montaigne (1533-1592), né au château de Montaigne, oonseiller au Parlement de Périgueux, puis de Bordeaux, publie en 1580 les deux premiers livres de ses Esmis. U voyage ensuite, visite T Allemagne et Tltalie; il devient, à son retour, maire de Bordeaux, et donne en 1588 le troisième livre des Essais. Il meurt sans avoir le temps de publier une nouvelle édition, très augmentée, qui paraît après sa mort par les soins de M^* de Goumay, en 1595. n compose les Essais en lisant Plutarque, Sénèque, les poètes latins, et en les eommentant d'après sa propre expérience. " Son moi est le thème essentiel de son 11) Morotamm dMiis, t« f yele, p. S7B.

108 SEIZIÈME SIÈCLE livre ; mais « en se peignant, il peint la nature humaine ». — Sa philosophie tient en ce mot : Que sais-je ? C'est un prudent et discret scepticisme. — Sa pédagogie est surtout négative. Il veut qu'on développe le jugement plutôt que la mémoire, qu'on fasse voyager l'enfant qu'on le fasse causer en société. Cette éducation formerait l'homme du XVII^e siècle. — Son style est primitif et imagé ; c'est celui d'un poète. 2° Pierre de La Moignon (1541-1603) est le plus remarquable disciple de Montaigne. Il publie en 1601 son Traité de la Sagesse, dont l'épigraphe est : Je ne sais. I. — Montaigne (1533-1592). Sa vie. — Michel Eyquem de Montaigne naquit le 28 février 1533 au château de Montaigne, situé sur un tertre au pied duquel coule la Lidoire, affluent de la Dordogne. Son père, Pierre Eyquem, fit la guerre en Italie, et devint conseiller à la Cour des aides et maire de Bordeaux en 1544. — Michel de Montaigne fut, dès qu'il put parler, confié à un précepteur allemand qui ne savait mot de français, et qui dut se servir exclusivement avec son petit élève de la langue latine ; et les serviteurs eux-mêmes ne devaient jamais lui parler en français. Mais il y eut sans doute quelque mollesse dans l'éducation première de Michel ; on l'éveillait le matin au son des instruments de musique, et il vagabondait une partie du jour avec les petits paysans des environs. Aussi l'enfant éprouva-t-il une fâcheuse impression quand on le mit au collège de Guyenne, à Bordeaux. Dans cette « geôle de jeunesse captive », Michel de Montaigne resta six ans, et continua à faire du latin. A treize ans, il commença à suivre les cours de la Faculté des arts de Bordeaux. Il fit son droit à Toulouse, fut nommé conseiller à la Cour des aides de Périgueux, et y rencontra La Boétie, de deux ans plus âgé que lui, pour qui il ressentit dès le premier jour une amitié restée légendaire (I, 27). Cependant, il passa au Parlement de Bordeaux. Il semble avoir rempli les fonctions avec quelque nonchalance, pendant les seize années qu'il les occupa. En effet, il fait de fréquents voyages à Paris ; il accompagne la cour à Bar-le-Duc (1561) et à Rouen (1563). Riche par son mariage et par son héritage, il se démet de ses fonctions au Parlement de Bordeaux (1570). Le voilà devenu gentilhomme campagnard ; et c'est vers 1571 qu'il commence, dans sa librairie, cette série de lectures et d'analyses morales d'où doivent sortir les Essais. En 1580, Montaigne fait paraître, à Bordeaux, les deux premiers livres de ses Essais. Puis il entreprend un long voyage. Il quitte son château le 22 juin 1580, va d'abord à Paris où il présente au roi un exemplaire de son livre, se rend à

Plombières où il prend les eaux, passe par la Suisse, la Bavière, le Tyrol, descend en Italie par le col du Brenner et Trente, s'arrête quelques jours à Venise, et arrive enfin à Rome où

MONTAIGNE ET LES MORALISTES 109 il séjourne quatre mois. Il quitte Rome le 14 avril 1581, pour aller faire une cure aux bains de la Villa, près de Lucques. C'est là qu'il apprend son élection à la mairie de Bordeaux. Après un nouveau séjour à Rome, pendant lequel il reçoit le titre de citoyen romain qu'il avait sollicité, il revient en France, à petites journées : le 30 novembre 1581, il était de retour en son château de Montaigne. Maire de Bordeaux (un peu malgré lui, s'il faut l'en croire), Montaigne, pendant deux années, remplit ses fonctions avec exactitude et tranquillité. D fut réélu en 1583. La peste ayant éclaté en 1585, Montaigne refusa de venir dans la ville, il était lui-même malade, et obligé de quitter son château avec sa femme et ses enfants, menacés de la peste. Dès lors, Montaigne renonça à toute vie politique et civile. U s'enferma de nouveau dans sa librairie^ et il y travailla si bien qu'en 1588, il put donner au public une seconde édition des Essaisy en trois livres, dont le dernier était entièrement nouveau, et dont les deux premiers étaient augmentés de plus de 600 additions. Il mourut très clirétiennement, le 13 septembre 1592, âgé de cinquante-neuf ans. Les éditions des Essais. — Le texte ordinaire de Montaigne, la vu^ gaie, est celui de 1595 : cette édition fut donnée, trois ans après «a mort de l'auteur, par M"« de Goumay, sa « fille d'alliance », et le poète bordelais Pierre de Brach, sous l'active et fidèle surveillance de M^« de Montaigne. Depuis l'édition complète de 1588, Montaigne avait, en effet, retouché, complété, surchargé son texte ; il préparait une réimpression, que sa mort, survenue en 1592, l'empêcha de faire exécuter lui-même. On a donc : 1<^ l'édition de 1580, comprenant le texte primitif des deux premiers livres ; 2p l'édition de 1588, contenant les trois livres, et qui est la dernière imprimée du vivant de Montaigne ; 3^ l'édition de 1595, posthume^ publiée d'après un texte retouché par Montaigne. Piineiiiiaiz chapitrée de Montaigne. — Une analyse des Essais est impossible * e*66t à peine si tel chapitre pris à part supporte oette analyse. Et, d'ailleurs, oomment choisir parmi ces pages où tout est également séduisant? Nous voulons donc seulement signaler quelques chapitres qu*il faut avoir lus d'abord, pour comprendre et pour goûter Montaigne. Livre premier.— Au chap. vm {De VOisiveté) Montaigne nous apprend dans quelles circonstances il écrit se^* Essais. — Chap. xix {Que philosopher^ c^est ap' prendre à mourir). Un des plus beaux morceaux de Montaigne, un des plus caractéristiques de sa façon de composer et d'écrire. — Chap. xxin {Divers événements de

même enseU). Là, se trouve l'histoire d'Auguste et de Cinna, d'après Sénèque. — Chap. XXIV {Du Pédantisme). C'est, pour ainsi dire, l'introduction négative du chapitre suivant. — Chap. xxv {De l'insitutUm des enfants). Exposé aussi peu méthodique que possible des idées pédagogiques de Montaigne : nous y revenons plus loin. — Chap. xxvn {De l'Amitié). Célèbre passage sur La Boétie. Livre second. — Chap. x {Des Livres), i^ét'xe de jugements sur ses lectures. Très important. — Chap. xn {Apologie de Raymond de Sétonde). L* « arsenal * des argu

1141 fBiZIÈMB SIÈCLB meata soeptiquii de Hontaigxie ; e'eil; là qu« Fwoal a furtont pnté pour to pAitls ui&gatiye de eon Apologie, et c*et inrtout d'ftpràe ee ehapitn qa'il jugie Kontalgne iva V Entretien avec H. de Sad. D faut lire Tanalyee qu'en fait SaîBte-BeiiYe {PortHeyàlt livre II). — Chap. zvn (De 2a Présomption), Montaigne y parle de son style, dt sa méthode, de ses habitudes, de sa personne physique et morale ; o*est un des chapitres les plus importants de son autobiographie ; à la fin, U nous dit quelques mots de ?a « fille d'alliance », Marie de Goumay. Livre troisième. — Chap. n {Du Repentir). Montaigne y parle beaucoup de sa sînéérité, et de la façon dont il prétend se peindre. — Chap. m {De Trois Commerces). Encore un des chapitres essentiels pour l'analyse du caractère de Montaigne. Il y décrit avec complaisance sa librairie (bibliothèque). — Qfiap. vin {De V Art de conférer). La conférence^ ici, est la conversation. U faut comparer ce chapitre avec celui de La Bruyère sur la Société et la Conversation (1). Comment Montaigne a composé les Essais. — Ce n'est pas d'mie manière suivie que Montai^ie a écrit ses Essais. Le titre même du livre le prouve : essais y_ qu'est-ce à dire? sinon tâtonnements, va-et-vient, retouches, absence de dessein et de but, impossibilité de classer et d*tntUuler. Montaigne, une première fois, de 1571 à 1580, s*enferme dans son château. D a le goût des livres. Il lit. Et comme il va de préférence aux mora* listes et aux historiens, et qu'il ne lit point passivement, l'esprit critique s*éveille en lui ; il pense, et il juge. Pour juger, il compare. Le terme de comparaison qui lui est nécessaire, il le prend en lui-même, en l'homme naturel qiii est en lui. Montaigne s'engage donc insensiblement dans la rédaction de ses mémoires psychologiques, mais en « honnête homme qui ne se pique de rien », en causeur qui se défend de faire un livre. C'est ainsi que se formèrent, au jour le jour, les deux premiers livres des Essais (1580). Puis Montaigne, mûri par les voyages et par l'expérience, revient à ce qu'il a déjà écrit ; il le complète, il le fortifie, il le confirme, et il entrevoit d'autres sujets, d'autres chapitres. C'est l'édition en trois livres qui tort de cette seconde période de retraite (1588). n reprend une troisième fois son ouvrage ; et, comme à l'approche de la vieillesse bien des choses apparaissent,auxquelles on n'avait pas songé, Montaigne ajoute encore, et prépare la nouvelle 'édition qu'il ne verra point (1595). Plus sceptique peut-être, mais surtout plus sage, il estime que l'on ne saurait trop prouver aux hommes la nécessité d'être modérés et tolérants. Aussi accumule- t-il les

citations et les anecdotes, car il ne veut pas qu'on l'en croie sur parole, et il appuie ses réflexions du plus grand nombre possible de témoignages. Le bat de Montaigne. — D'abord, dans la courte introduction qu'il adresse Au lecteur, Montaigne nous dit : « C'est ici un livre de bonne foi » (1) Merceam eheieê, i«i cycle, pp. 05*100 — >• eyele, pp. SOO-tSO.

MONTAIGNE BT LES MORALISTES 111 lecteur. D t'avertit d'ès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée... Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice : car c'est moi que je peins.»* Je suis moi-même la matière de mon Uwe,.. » ^— Au chapitre xvii du livre II, c'est encore plus net : « Le monde regarde toujours vis-à-vis ; moi, je renverse ma vue au dedans : je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devarU soi ; moi je regarde dedans moi. Je n'at affaire qu'à moi. Je me considère sans cesscy je me contrôki je me goûte... Mot, je nu roule en mot-même. » Mais ce projet de se peindre serait un sot projet, pour employer l'expression sévère de Pascal, si Montaigne avait prétendu nous intéresser uniquement à sa petite personnalité. S'il'est vrai qu'il nous ait donné complaisamment trop de détails sur sa vie privée, sur sa nourriture, ses vêtements, sa santé, il ne faut pas s'y arrêter. De lui, il ne parle, nous l'avons dit, que pour contrôler par son bon sens et par son expérience ce que les écrivains anciens et modernes lui apprennent d'autrui. « Le charmant projet qu'il a eu de se peindre, dit Voltaire, car en se peignant, il a peint la nature humaine ! » Qu'il ait donc commencé par étudier l'homme en général, et qu'il soit arrivé à chercher des témoignages en lui-même, — ou qu'il ait voulu d'abord se peindre et qu'il ait été conduit à généraliser ses découvertes, l'unité du livre de Montaigne est dans cet aimable moi qui n'a rien, certes, de haïssable, auquel nous sommes toujours ramenés, et qui semble être le centre de tant de lignes venues de tous les points de l'horizon humain. La Philosophie de Montaigne. — Au moyen de cette enquête entreprise parallèlement sur lui-même et sur le genre humain tout entier, à que) résiiltat Montaigne a-t-il abouti? Son scepticisme est essentiellement basé sur cette constatation que l'homme est un être mobile, « ondoyant et divers », incapable d'atteindre la vérité : ni la science, ni la raison, ni la philosophie ne peuvent le guider. L'homme obéit à la coutume, aux pr^ugés, à V intérêt, au fanatisme ; il est le jouet des circonstances extérieures et de ses propres impressions. Ce procès de l'homme, dont les éléments sont disséminés partout dans les Essais, devient un réquisitoire ardent et presque suivi dans le fameux chapitre xn du livre II, V Apologie de Raymond de Séhonde^ qui aboutit d'ailleiffs à mie profession de foi toute chrétienne. L'impression générale que donne Montaigne à qui l'a lu et relu, c'est d'ailleurs moins celle d'un véritaUe sceptique, qui prend plaisir à ruiner la certitude et qui s'amuse malignement

de la sottise ou de l'impuissance humaine, comme Voltaire, que celle d'un modéré très intelligent en son temps à l'époque où chacun s'écrie : « Je sais ! » et anathématise ou tue son prochain pour imposer sa vérité à lui, murmure doucement : « Que veux-tu ? • Toute opinion extrême et tranchante le blesse. La plupart de

112 8EIZIÊMB 8IÊCLB ces vérités ne sont pour lui que conjectures. U nous invite surtout à swspendre notre jugement. Et la balance qu'il a fait graver au frontispice des Essais est moins encore l'emblème du doute que le symbole de Téquité. D'autre part, Montaigne est un épicurien ; il a, co^mme Rabelais, pris parti pour la nature contre toutes les disciplines. A côté du Que sais-je ; il aurait pu, lui aussi, écrire : Fay ce que voudras. Dans les derniers chapitres des Essais, il nous donne sur ce point des formules qui doivent contenir toute sa pensée. C'est là qu'il (Ut : « Le plus simplement se commettre à nature, c'est s'y commettre le plus sagement. Oh 1 que c'est un doux et mol chevet et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une tête bien faite 1... Laissez faire un peu à nature ; elle entend mieux nos affaires que nous » (III, 13). * Quoi qu'il en soit, Montaigne a été suspect à Pascal, à Bossuet, à lialebranche, à tous ceux qui, reconnaissant que l'homme est faible et vicieux, cherchent à le corriger et à le discipliner ; tandis que les sceptiques illustres l'ont adopté pour leu/ maître : les libertins du xvii* siècle, Bayle, Voltaire, les encyclopédistes, et les rationalistes du Xix*" siècle. La Pédagogie de Montaigne. — Il ne faut pas demander un système à Montaigne, pas plus en pédagogie qu'en toute autre chose* Attendonsnous plutôt à la discussion critique des abus de son temps et à quelques conseils pour les éviter. Quant à \m programme, il n'en a point. 10 Montaigne blâme, dans Vinstitution des enfants comme dans la vie, la recherche de la science pour elle-même. « Je dirai volontiers que comme les plantes s'étouffent de trop d'humeur et les lampes de trop d'huile, aussi fait l'action de l'esprit, par trop d'étude et de matière • (I, 26). — Cette science, les enfants l'absorbent uniquement par la tn^moire. t Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vides... » (1, 24). a Savoir par cœur, n'est pas savoir... Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque • (I, 25). — Montaigne critique vivement la dispute scolastique, U proscrit les châtiments, c. Vous n'oyez (dans les écoles) que cris, et d'enfants suppliciés, et de maîtres enivrés en leur colère Combien leurs classes seraient plus décemment jonchées de fleurs et. de feuilles, que de tronçons d'osier sanglant 1 • (I. 25) Voilà pour la partie négative 'de sa pédagogie. 2^ Quel but nous propose-t-il, et quelle méthode pour y atteindre ? Il veut tout d'abord que l'on s'occupe de former le jugement, en considérant la science comme un instrument. « Le gain de notre étude, c'est d'en être devenu meilleur et plus sage • (1, 25). « Il faut

s'enquérir qui est mieux savant, non qui est plus savant » (I, 24). — D demandera donc pour l'enfant un précepteur « qui ait plutôt la tête bien faite que bien pleine ■ (I, 25). Ce précepteur donnera surtout à son élève des leçons de cfto^et et d'expérience ; il l'obligera à regarder et à discerner, c Je ne veux pas qu'il parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour.» D est bon

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

O'aprii un laàieau catueni au iMttau de MonhlifDI.



• PORTRAIT DE MONTAIGNE EN SON AGE VIRIL. •

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

114 SEIZIÈME SIÈCLE qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son train... » (I, 25). — Oï[^] mènera Tenfant dans la société, a dajis Técole du commerce du monde » (I, 25). Et partout, on provoquera, en toute occasion, son jugement. Bientôt il faudra étendre le cbamp de son expérience, d*abord par la lecturet puis par les voyagea» Montaigne a pour auteurs favoris, d'une manière générale, les historiens et les moralistes, c'est-à-dire ceux qui nous apprennent quelque chose de l'homme intime ou de l'homme vivant avec ses seinblables, et plus particulièrement : Butarque, Sénèque, Tacite, Gommines ; et parmi les poètes : Térence, Horace> Virgile, Ovide. L'enfant voyagera, non pour de vaines curiosités j \ nais pour en rapporter prineipalemeat lot humeurs de ces nations et leun Aiçons, et pour frotter et limer sa eérvelle contre celle d'autrui » (I, 25). 9[^] Mais t ce n'est pat asees de lui raidir l'âme ; il faut aussi lui raidir les muscles • (I, 25). L'enAmt non seidement apprendra tout ce que doit savoir on jeune gentilhomme, équitation, escrime, danse, etc., mais encore il se fortifiera devance contre toutes les douleurs physiques ; et, pour qu'il y arrive, on ne le laissera pas chesses parents, toujours inquiets du moindre excès et disposés à le soustraire aux expériences dangereuses. L'avantage d'une pareille méthode est d« former un homme a l'esprit ouvert, au jugemmat équitable, à la conversation aisée, à la tenue distinguée, au tempérament robuste sous l'éléganee des manières; bref, c'est « rhoaaête homme • da xvii^e siècle, UH qu'on le trouvera défini cher le chevalier de Méré, et chez La Rochefoucauld. Mais cet homme du maadOtjcharmant dans un salon et stolque sur le champ de bi[^]taille, risque bien de n'être dans la vie privée commie fils, comme époux, comme pèfB, qu'un prudent égofste. liO stylo do Montaigne. — Deux qualités essentielles dans ce style : il est primesauHer ; il est imagé. -* - Montaigne est un des écrivains les plus sponkmés de notre littérature, et il l'est toujours avec bonheur. L'aUure de sa phrase est vive, capricieuse, imprévue. De plus, ce style est imagé comme celui d'un poète, d'un vrai poète, qui ne plaque pas des images sur des abstractions, mais qui pense par images, et qui voit tout ce qu'il imaginsk II, — Après Mmitalg»e« rapidement lua réfpBlatioa comme prédicatew. C'est pendant qu'il prêchait à Bordeaux, en 1589, qu'il fit la connaissance de Montaigne. Gelui-d lui légua, par testament, le droit de

porter ses armoiries (1). En (1) t D'axur i«mé de trMUf d*or, à unt pattf dt
lion dt mAme, armée de gueule, miM •n faice. •

LE THEATRE AU XVI^e SIÈCLE 115 1600, il donna un recueil de Discours chréUenSf et, en 1601, le Traité de la Sagesse. Dans ce traité. Charron nous apparaît comme un disciple de Montaigne, et qui pousse à leurs conséquences les insinuations de son maître. Celui-ci disait : Que sais-je ? Charron dit : Je ne sais, H est difficile d'affirmer que Charron fut réellement un sceptique. Faut-il, avec le P. Garasse, l'appeler le Patriarcfie des esprits forts ? faut-il admettre que Charron n'a voulu ruiner la raison humaine que pour mieux faire sentir la nécessité absolue d'une religion révélée? Parmi les chapitres de Charron qui gardent aujourd'hui un certain intérêt, signalons ceux qu'il consacre aux Devoirs des parents et des enfants. (III, 14). Dans l'histoire de la pédagogie, entre Rabelais et Montaigne d'une part, Locke et Rousseau de l'autre. Charron doit tenir sa place (1).

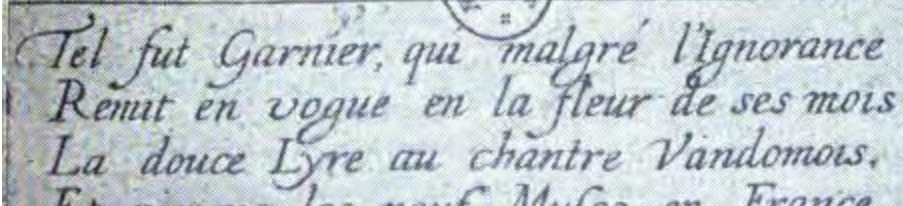
CHAPITRE VU LE THÉÂTRE AU XV^e SIÈCLE SOMMAIRE 1* La Tragédie. — Dans les collèges, on joue des tragédies latines ; on représente des traductions françaises de tragédies italiennes et grecques. 2° Etienne Jodelle donne en 1552 la première tragédie originale en français : il fait joner sa CléopéUre au collège de Boncour. — Dans cette œuvre, tirée de Plutarque, on trouve déjà les éléments essentiels de la tragédie classique. En même tçmps, la théorie de la tragédie est formulée par J.-O. ScaXigtr en 1561. V* Robert Gamier, magistrat, compose sept tragédies qui ont déjà l'accent cornélien et dont les plus célèbres sont Porcie (1568), Comélie (1574) et les Juives (1580). Le style en est oratoire et très énergique. ^^ Montehrestien publie à la fin du siècle plusieurs tragédies, d'un style plus simple et plus aisé, entre autres : Sophonisbe, Aman et V Ecossaise ou Marie Stuart» 5^ La Comédie. — On commence par des traductions d'Aristophane, de Térence et de Plante. Mais la farce ne cesse d'évoluer et se combine bientôt avec ces imiter tiens antiques, pour former la vraie comédie française. Il faut y joindre l'influence très forte de l'Italie. Ci) MofOMMX dtêitiê. S* cyclt, p. fPà,

116 SEIZIÈME SIÈCLE Jodeile donne avec Cléopâtre en 1652, une farce en vers, Eugénie ; Rémi Belleau, (la Reconnue, en vers (1577) ; Jacques Grévin, la Trésorière (1558) en vers. En prose, le plus remarquable auteur est Piebbo Labiynet, né en France d'un père italien. On a de lui douze comédies, adaptées de Titalien, mais animées de l'esprit français. La plus célèbre est les Esprits (1579), dont Molière a imité quelques traits. Ilanion Avare, La seconde moitié du XVI^e siècle et les premières années du XVII^e sont pour le théâtre une période de transition assez obscure. Nous nous bornerons à signaler les principaux auteurs et les théories essentielles, t I.

— La Tragédie. Les Tragédies latines. — Tandis qu'on représentait encore des mystères[^] surtout en province, les humanistes de collège, dédaigneux de ces jeux grossiers, composaient et jouaient des tragédies latines. Les écoliers étaient acteurs dans ces représentations ; les spectateurs étaient leurs maîtres, leurs condisciples ; et les notables de la ville devaient être fiers d'y assister, comme pour témoigner de leur humanisme ». Les Tragédies italiennes. — L'influence de l'Italie a été si puissante au XVI^e siècle, dans tous les genres, qu'il convient de signaler les essais de tragédie classique en Italie, — tout au moins la Sophonisbe du Trissin, représentée en 1516 et publiée en 1524. Les premières tragédies françaises. — Etienne Jodeile (1532-1573) — On sait peu de chose sur Jodeile. Le seul épisode bien connu de cette vie assez obscure, c'est la représentation de Cléopâtre suivie de celle d'Eu[^]éfM. Cléopâtre fut jouée, en 1552, d'abord dans la cour de l'hôtel de Reims, puis au collège de Boncourt. Les acteurs étaient : Jodeile lui-même qui, âgé de vingt ans, jouait le rôle de Cléopâtre ; Rémi Belleau, Jean de la Péruse, Jacques Grévin et Nicolas Denisot. Après la représentation, les amis et condisciples de Jodeile organisèrent en son honneur une sorte de triomphe bachique ; on se rendit à Arcueil, où l'on promena un bouc couronné de fleurs et de lierre en chantant le poëme, ^ Cléopâtre. — C'était bien, en effet, une œuvre « originale » que Cléopâtre[^] dont le sujet était tiré de Plutarque, et non calqué sur une tragédie antique. Si vide qu'elle soit, si pénible qu'en apparaisse le style, on peut dire qu'elle contenait en germe le caractère essentiel de la tragédie classique : à savoir, la peinture (d'une crise morale, prise le plus près possible de sa fin[^] et aboutissant à la mort. Si l'on joint, à la nature de cette action, les unités de temps et de lieu, la qualité des personnages, le rôle des confidents j le ton

soutenu d'un style noble malgré sa faiblesse, on reconnaîtra dans Cléopâtre la première esquisse d'un genre qui devait, avec des fortunes diverses

fijût Ramier, ijiuî^a^re î^ruirmux ^■Met/iit en votjue en la jêur
de j-es mois \ -'J.a dôuœ Lyre au cha/iire Vanda * " mmuajps neuf Mufes m
Tran'œ_ :^^^ D'aprti It portrail ptlnt par Rtbd gravi par C. d> MiUIng,



118 SEIZIÈME SIÈCLE occuper la scène française pendant près de deux siècles. La versification seule n'avait pas encore trouvé son équilibre : le premier acte de Cléopâtre est écrit en alexandrins à rimes féminines ; le quatrième, en alexandrins mêlés de rimes féminines et masculines ; les actes II, III et V sont en vers décasyllabiques. Les chœurs, nombreux et bien placés, sont en strophes de différents modèles. Le succès même de cette tentative. d'écolier, non seulement auprès de ses maîtres et de ses condisciples, mais auprès du public mondain, prouve que Jodelle avait touché juste. Animé par ce succès, il composa une seconde tragédie, qui ne fut peut-être pas représentée, mais qui est un exemple de la même valeur : Didon se sacrifiant (1). Didon, très inférieure à Cléopâtre comme action et comme caractère, est mieux écrite ; Jodelle n'y emploie que l'alexandrin, à rimes masculines et féminines. Robert Gamier (1534-1590). — La tragédie, pour le moment, restait un genre scolaire et livresque. Et le plus grand poète tragique du xvi^e siècle n'obtint que des succès de lecture ; mais les éditions de ses œuvres furent nombreuses jusqu'à vers 1620, et l'on peut dire que le public se prépara, en lisant Gamier, à voir représenter Afaire, puis Corneille. Robert Gamier, né à la Ferté-Bernard, avocat au Parlement de Paris, lieutenant criminel au Mans, fut un de ces magistrats beaux-esprits, que le xvii^e et le xviii^e siècles devaient produire en foule. De ce prédécesseur de Corneille, nous avons sept tragédies : Porcie (1568), Hippolyte (1573), Comélie (1574) (2), Marc-Antoine, la Troade (1578), Antigone ou la Piété (1579), Sédécus ou les Juives (1580). On reconnaît dans presque toutes ces pièces l'influence prépondérante de Sénèque. Uéloquence, ou trop souvent la déclamation, s'y étale avec une complaisance que d'ailleurs on pardonne au grand style de l'écrivain. Il faut mettre à part les Juives, qui seraient notre plus belle tragédie biblique, si nous n'avions pas Athalie. Les chœurs de jeunes Juives, très bien maniés, heureusement mêlés à l'action, rapprochent cette tragédie française des tragédies grecques (3). Le théâtre de Gamier contient une huitième pièce d'un genre tout particulier, une « tragi-comédie », Bradamante. Antoine de Montchrestien (?-1621). — Nous avons de Montchrestien six tragédies : Sophonisbe (1596), imitée de l'italien ; les Lacènes (Lacédémoniennes) ou la Constance (1599), dont le sujet est tiré de Plutarque [Vie de Cléomène de Sparte] ; David (1600) ; Aman (1601) (4) ; Hector (1603) ; Vécossaise ou Marie Stuart (1605) (5). Cette dernière pièce est (1) Morceaux choisis, 2«

cycle* p. 223. (2) Morceaux choisis, 2« cycle, p. 225. (3) Morceaux choisis, 2« cycl«, p. 227. (4) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 231. iJS) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 220.

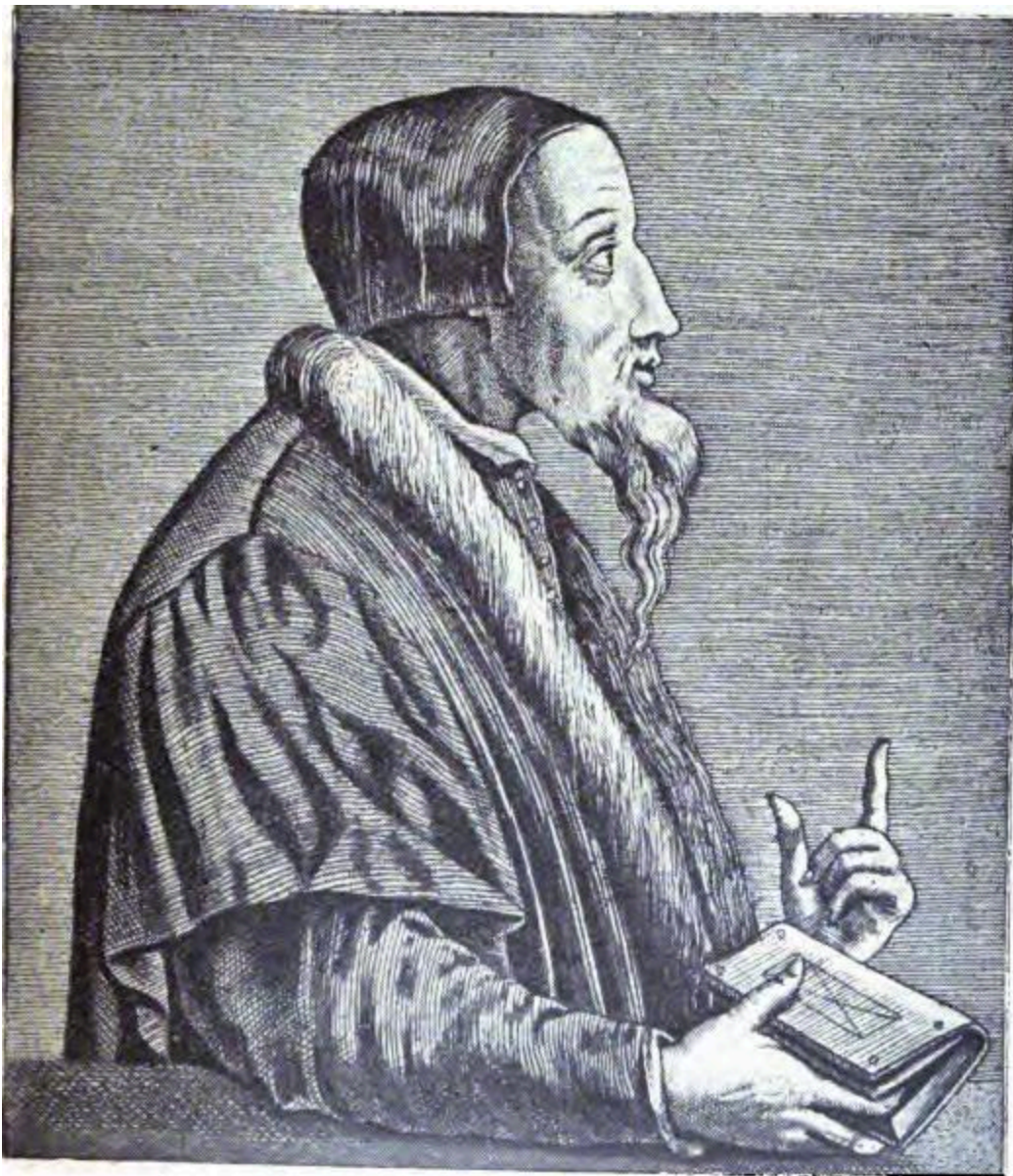
THÉOLOGIENS. — HISTORIENS. — POLITIQUES "119 la meilleure de Montchrestlen ; les caractères d'Elisabeth et de Marie Stuart sont bien tracés, et le style, remarquable par son aisance et sa douceur, annonce celui de Racine. II. — La Comédie* Influence de l'antiquité et de l'Italie. — Les poètes et les érudits du XVI^e siècle traduisirent quelques comédies d'Aristophane, de Plaute et de Térence ; mais ces œuvres ne furent probablement pas représentées. L'influence du théâtre italien fut plus puissante ; elle donna à nos poètes une plus grande habileté dans l'art de l'intrigue, et leur fournit des types nombreux de valets, de vieillards, de capitaines, etc.. qui vinrent s'ajouter à ceux de la vieille farce française. Les comédies en vers. — JodeUç inaugure, ou croit inaugurer, un genre nouveau de comédie avec Eugène^ représenté en même temps que Cleopâtre en 1552, et qui est plutôt une farce dans le goût du xv^e siècle. RÉMI Belleau a laissé la Reconnuet publiée seulement après sa mort, en 1577. Les Comédies en prose. — C'est probablement l'influence de l'Italie, où l'on écrivait la comédie en prose, qui détermina nos écrivains du XVI^e siècle à abandonner les vers. . Le plus remarquable écrivain comique de ce temps «st Pierre Larivey (1540-1611). Il est né à Troyes ; son père, italien, était de la famille des Gtuntt, célèbres imprimeurs de Venise. Établi en France, il traduisit son nom en celui de L* Arrivé, devenu Larivey, U connaissait à fond, et pour cause, la littérature italienne ; et il fit passer dans notre langue douze pièces, dont six furent publiées par lui-même en 1579, dont trois encore furent données en 1611. La plus célèbre est intitulée Les Esprits j où l'avare Séverin est une première esquisse d'Harpagon. Le monologue de Séverin, à qui on a volé son or, a servi de modèle à Molière (1). CHAPITRE VIII THÉOLOGIENS. — HISTORIENS. — POLITIQUES 80MMAIRB 1» CSalvin (1509-1564) se convertit aa protestantisme et se réfute à Nérae, puis à Bâie, et de là s'étabUt à Genève, n publie en latin, puis traduit en français VlnaiittUion chrétienne (1541), dédiée à Ci) Morcêow dtoifitt S" eyclt, p. 133. \

120 SEIZIÈME SIÈCLE François I^{er}, «Trage reinftrqnabl» par sa méthode et la sévérité hautaine de son style. 2^o Saint François de Sales (1568-1622) fut évêque de Genève, résidant à Annecy. Il vint à Paris, où il prêcha avec grand succès, puis retourna en Savoie. Il ne publia que l'Introduction à la vie dévote (1608), et le Traité de l'Amour de Dieu (1616). — Il est original par la douceur poétique de son style. 3^o Les plus célèbres auteurs de mémoires sont : Le Loyal serviteur, auteur de la Vie de Bayard (1524); — Biaise de Montluc, qui publie le récit de ses campagnes dans ses vivantes et pittoresques Commentaires (1574); — Agrippa d'Aubigné, dont les principaux ouvrages en prose sont une Histoire universelle (1616-20), et sa Vie à ses enfants, 4^o X^{es} écrivains italiens. — La Boétie a laissé un Discours sur la servitude volontaire, publié en 1576, après sa mort, et qui est une éloquente protestation contre la tyrannie ; — il faut citer encore Michel de l'Hospital «dit Jean Bodin, 5^o La Satyre Ménippée, parue en 1594, est un pamphlet écrit en collaboration par plusieurs magistrats et lettrés, en faveur de Henri IV, au temps de la Ligue. L'ouvrage commence par une sorte de parade dans la cour du Louvre, continue par une procession des ligueurs, par des discours des députés aux États Généraux (le plus célèbre est celui de Daubray au nom du Tiers Etat), et s'achève par des pièces de vers burlesques. C'est un chef-d'œuvre de bon sens et d'esprit. I. — Calvin (1509-1564). Vie. — Jean Chauvin, qui latinisa son nom en Calvinus, d'où sortit à son tour la nouvelle forme française Calvin (cf. Tourneur, Turnebu», Turnèbe), était né à Noyon, en Picardie, le 10 juillet 1509. De bonne heure destiné à l'Église, il fit ses études à Paris, au collège de Montaigu. Il se rendit, pour étudier le droit, à Orléans, puis il suivit à Bourges les leçons du célèbre Alciat, et il y apprit le grec. Quand il revint à Paris, en 1532, il était déjà tout acquis à la Réforme. (Cette année-là même, Calvin fut obligé de se soustraire par la fuite aux poursuites édictées contre les protestants, à la suite de la harangue de Nicolas Cop, recteur de l'Université de Paris, harangue qu'il avait lui-même inspirée. Calvin gagne Bâle, d'où il adresse au roi François I^{er} (1535) une lettre de protestation contre les supplices infligés aux hérétiques. C'est à Bâle qu'il publia la première édition, en latin, de l'Institutio religionis christianæ. En août 1536, il s'établit à Genève, que Guillaume Farel avait convertie à la Réforme. Il y fit sentir si despotiquement son autorité théologique et politique, que les libertins (partisans de la liberté) le bannissent, ainsi que

Farel, en 1538. Calvin se réfugie à Strasbourg, où il se marie. Il revient en 1541 à Genève, rappelé par son parti. Et jusqu'à sa mort (1564), il y règne en maître, avec autant d'intolérance que de dévouement. U Institution de la religion chrétienne, — Calvin remania le texte latio

The text on this page is estimated to be only 9.42% accurate

- HISTORIENS. quill avait donné en 1536 et 1539, pour en foire une édition f^ancaûe, qui parut à Strasboui^ en 1541 (1) L'ooTiige ut préed* d'une Dlâkaee «u roi de France, François I'''', moroer' D'aprti UM uiomp* ananyma di pldo de TUT«, de lo^ue «t d'Hoquenne, latlpi quelques disparates, et dans lequd Calvin détend l» Rjtonns, au nom de la Traie tiaditioo ohiétieime ; il rSluU ^gti»■ Mtnt les ^taquea de oenx qui pritendaient que las BétonoM étaient les eunemia de 'l} MoTtnu eV-^.)■ Eyd*, p. 137.



122 8BIZIÊMB 9IÊCLB l'autorité royale. L'ouvrage même se divise en quatre parties : — I. De l'essence de Dieu en titre et qualité de créateur et souverain gouverneur du monde. — II. De la naissance de Dieu en tant qu'il s'est montré rédempteur en Jésus-Christ, — III. De la manière de participer à la grâce de Jésus-Christ, des fruits qui nous en reviennent et des grâces qui s'ensuivent, — IV. Des moyens extérieurs ou aides dont Dieu se sert pour nous convier à Jésus-Christ, son fils, et nous retenir à lui. On remarquera sans peine la savante gradation de ce plan. Or, chaque partie n'est pas moins logiquement ordonnée. — V. L'Église chrétienne passe à bon droit pour le premier livre vraiment composé que Ton ait écrit en français. — D'autre part, Calvin rendait à notre langue cet immense service d'y verser, en quelque sorte, tout le trésor biblique et théologique. Ces matières, réservées jusqu'alors à la dignité du latin, étaient pour la première fois exposées en langue vulgaire, plus de cent ans avant les Provinciales de Pascal. Le style de Calvin est grave, serré, logique, parfois trivial, souvent éloquent ; il manque essentiellement de couleur, et Bossuet le juge triste. Le vocabulaire a peu vieilli ; et les idées sont si fortement enchaînées qu'on lit Calvin beaucoup plus facilement que Montaigne. Autres Écrivains de la Réforme. — À côté de Calvin, on peut citer : GuILLAUME Farel (1489-1566), — Théodore de Bèze (1519-1605). — DupLESSIS-MORNAY (1549-1623). Son Traité de la vérité de la religion chrétienne (1581), composé plutôt contre les « libertins » que contre les catholiques, est un des meilleurs ouvrages théologiques du xvi^e siècle. II. — Saint François de Sales (1568-1622). Vie. — D'une illustre famille de la Savoie, François de Sales étudia à Paris, au collège de Clermont et à la Sorbonne. Puis il fit son droit à l'Université de Padoue et fut nommé, tout jeune encore, conseiller au Sénat de Chambéry. Mais une vocation sérieuse le poussait vers l'état ecclésiastique. Aussitôt prêtre, il fut chargé de missions dans les pays protestants, et il réussit, par son éloquence simple et persuasive, par la douceur toute chrétienne de son caractère, à opérer de nombreuses conversions dans le Chablais (pays de Thonon, Haute-Savoie). En 1596, l'évêque de Genève le prend pour coadjuteur. François de Sales fait ensuite un voyage à Paris et charme la cour, devant laquelle il prêche le carême (1602). Mais Henri IV voulut en vain le retenir. — Nommé évêque de Genève, et résidant à Annecy, François de Sales publia en 1608 son Introduction à la vie dévote. En 1616, parut son Traité de l'amour de

Dieu.. François de Sales fit, en 1618, un nouveau voyage à Paris ; il fonda, en 1620, l'ordre de la Visitation avec MTM® de Chantai ; et il mourut subitement à Lyon, en 1622. Ses ouvrages. — V Introduction à la vie dévote est un de ces livres qui se sont faits d'eux-mêmes, au jour le jour. C'est tout simplement la réunion

THÉOLOGIENS. — HISTORIENS. — POLITIQUES 123 4

d'une série de lettres de direction adressées, pendant le carême de 1607, à W^{^^} de Gharmois, d'Annecy. L'intérêt de ces lettres vient de l'intention même de l'auteur, qui dit dans sa préface : « Ceux qui ont traité de la dévotion ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirées, du commerce du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de dévotion qui conduit à cette entière retraite. Mon intention est d'instruire ceux qui vivent en ville, en ménage, en la cour, et qui par leur condition sont obligés de faire une vie commune... » De là, l'immense succès de cet ouvrage ; chacun voulut faire son profit de cette dévotion pratique, et devenir, comme la Phœbé à laquelle sont dédiées les lettres, une âme d'élection, sans renoncer au monde. On n'était pas moins séduit par le charme du style, d'une exquise douceur, abondant en figures aimables, en images pittoresques, non sans une pointe de préciosité (1). Le Traité de l'amour de Dieu, adressé à Théotime, est un ouvrage plus profond, au point de vue de la doctrine. Saint François de Sales y conduit l'amour de Dieu jusqu'aux limites extrêmes du mysticisme orthodoxe ; il s'arrête au point où M^{""} Guyon et Fénelon devaient le reprendre pour en faire le quiétisme. Autres écrivains catholiques. Prédicateurs. — Le cardinal de Perron (1556-1618) est, à l'encontre de Calvin, un protestant converti au catholicisme ; il eut à son tour une grande influence sur la conversion de Henri IV. Il est resté surtout célèbre par son oraison funèbre de Ronsard. — Nicolas Coeffeteau (1574-1623) est connu, lui aussi, par une oraison funèbre, celle de Henri IV. Au xvii^e siècle, on vantait son Histoire romaine (1621), où Vaugelas aimait à prendre, ainsi que dans Amyot, des exemples pour ses Remarques sur la langue française, — Aucun prédicateur catholique du xvi^e siècle, à l'exception de saint François de Sales, ne mérite une place dans l'histoire de la littérature. Le mauvais goût, l'érudition profane, la violence avaient envahi la chaire chrétienne. III. — Historiens et auteurs de mémoires* Le Loyal serviteur (?). — C'est le nom que se donne à lui-même l'auteur de l'exquise Histoire du gentil seigneur de Bayart qui parut en 1524, après la mort du chevalier sans peur et sans reproche. L'anonyme, aussi distingué que modeste, a certainement été le compagnon d'armes et l'ami de Bayard, comme Joinville l'a été de saint Louis. Et cette comparaison avec Joinville dispense, pour le fond comme pour la forme, de tout autre jugement. François de La Noue (1531-1591) fut un des plus brillants capitaines du

parti protestant. — Plusieurs fois prisonnier, La Noue rédigea, pendant (1
Mon;eaiUBcftoMW,S«cycU,p.240.

124 8ÉIZI&MB 8I&GtB ces repos forcés, des Discours politiques et militaires. U y parle autant de religion et de morale que de guerre, et la haute sagesse de ses réflexions lui donne une place à côté de THospital et de G. du Vair. Biaise de Montluc (15Q2-1577). — Montluc se distin^a d'abord, sous Henri H, par ses succès en Italie ; la défense de Sienn^a restera un des plus glorieux épisodes de notre histoire militaire (1). Par le nombre et l'importance de ses victoires, Montluc prendrait rang parmi les plus grands de nos chefs d'armées, s'il n'avait montré, pendant les guerres de religion, une cruauté restée légendaire. Il ne quitta le service qu'après avoir reçu, au siège de Rabastens, en 1570, une horrible blessure qui le défigura et le força de porter un masque jusqu'à la fin de sa vie. C'est alors, dans cette retraite prématurée, qu'il dicta ses Commentaires^a que Henri IV appelait la Bible du soldat. Ces Commentaires se composent de sept livres ; on y trouve le récit des campagnes de Montluc de 1519 à 1574. Montluc écht pour ses compagnons d'armes, pour ses enfants, pour tous les capitaines de l'avenir. « ... J'ai voulu, dit-il, employer le temps qui me reste à décrira les combats auxquels je me suis trouvé pendant cinquante et deux ans que j'ai commandé, m'assurant que les capitaines qui liront ma vie y verront des choses desquelles ils se pourront aider, se trouvant en semblables occasions... » Il dit encore : e Ce n'est pas un livre pour les gens de savoir : ils ont assez d'historiens ; mais bien pour un soldat capitaine... » (2) Il raconte, avec la verve primesautière d'un homme d'action et d'un Gascon, sans vantardise, mais sans fausse humilité. Agrippa d'Aubigné (1552-1630). — En face du catholique fanatique Biaise de Montluc, on peut placer le farouche protestant d'Aubigné. Nous avons déjà parlé de lui au chapitre de la Poésie (3). Vers la fin d'une vie plus agitée encore que celles de La Noue ai de Montluc, d'Aubigné écrivit des pamphlets et des ouvrages d'histoire. — L'Histoire universelle (qui parut en 3 vol. in-folio de 1616 à 1620) comprend le récit des événements de 1550 à 1601. Malgré son titre ambitieux, ce n'est guère qu'une histoire de France, et plus particulièrement du parti protestant. D'Aubigné a visé, autant qu'il était en lui, à l'impartialité. — Sa vie à ses enfants (à laquelle on donne parfois le titre de Mémoires) est une sincère et complète autobiographie, curieuse à la fois pour la connaissance d'un caractère ardent et généreux jusque dans ses erreurs, et par les nombreux rapprochements et renvois que Tauteur y a établis avec son Histoire universelle (4). n faut nommer encore Marguerite

de Navarre (1553-1615), première femme de Henri IV, qui a laissé des
Mémoires et des Lettres / «— Jacques-Auguste de Thou (1553-1617), qui a
écrit une : Histoire de^e (1) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. S40. (S)
Morceaux choisis. S* cycle, p. S43. (3) Sur d'Aubigné, poète, cf. p. 94. (4)
Morceaux choisie 1^e cycle, p. f4S.

THÉOLOGIENS. — HISTORIENS. — POLITIQUES 115 mon temps, en latin ; — Pierre de l'Etoile (1546-1611), auteur d'un Journal, cW -à-dire d'une relation, faite au jour le jour, de tout ce qu'il a vu et entendu, de 1574 à 1611 : cet ouvrage est des plus précieux pour l'histoire de Henri III et de Henri IV. IV. ^- Les ÊcriTains politiques. La Boétie (1530-1563). — On a oublié ses traductions du grec (les Eco* nomiques d'Âristote, la Mesnager^le de XéAophon, etc.)» et ses poésies (dont vingt-neuf «onnet^ publiés dans les Essais, 1, 28), pour ne considérer en ce célèbre ami de Montaigne que VoMtewtâr^. Discours sur la servitude voUmUiire (appelé aussi le Contre un), qu'il écrivit à l'âge de dix-huit ans, La Boétie s'inspire de cette maxime de Sénèque (Lettres à Lucilius, 47) : « NuUa servUus turpior est quam voluntaria. » — Ce discours est propre* ment^ce que les anciens appelaient une déclamation ; et nous savons par Montaigne que La Boétie « l'écrivit en manière d'essai en sa première jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans ». Montaigne dit encore : < Ce sujet fut traité par lui en son enfance par manière d'exercitation seulement, comme sujet vulgaire et tracassé en mille endroits des livres » (1, 27). — Aussi La Boétie ne l'avait-il pas publié. Il mourut en 1563, et le Discours ne parut qu'en 1576. On éprouve, à la lecture de la Servitude volontaire, l'impression que donne la plus forte éloquence. La marche générale du Discours, les procédés d'argumentation, les figures de style, tout est d'un homme admirablement doué pour la parole, qui, dans une assemblée politique, eût fait frémir ses auditeurs de colère et d'enthousiasme (1). Michel de l'Hospital (1505-1573). — L'Hospital devint grand chancelier de France, sous la régence de Catherine de Médicis. (âitholique très sincère, il était indigné du fanatisme des deux partis. Il empêcha, par l'édit de Romorantin, l'établissement de l'Inquisition en France ; par les ordonnances d'Orléans (1560) et de Moulins (1566), il réforma le droit et la magistrature. Il disait : « Otons ces mots diaboliques, noms de partis et de séditions, luthériens, huguenots, papistes : ne changeons le nom de chrétiens 1 » On sait à quel point les efforts de ce généreux esprit furent vains. Gomme la plupart des grands magistrats de son temps, L'Hospital était érudit et lettré ; et il a composé des poésies latines très distinguées. Mais nous avons surtout à signaler ici ses œuvres oratoires et politiques : Harangues, Mercuriales, Remontrances, recueil des discours prononcés par lui en diverses

circonstances. La pensée en est juste, élevée ; la forme, simple et adéquate.
(I) Murcmu* choisis. S* cycle, p. 153.

126 SBXZIÈME SIÈCLE V. — La Satyre Ménippée. Parmi tant de pamphlets que fit naître la Li^e, on seul est demeuré célèbre, la Satyre Ménippée (1). Il est sans doute très exagéré de dire que ce pamphlet, publié en 1594, ouvrit à Henri IV les portes de Paris. Mais ^ il représente l'état d'esprit du parti modéré, composé à Ta fois des gens de robe et des bourgeois, — les craintes qu'inspiraient ceux qui, sous prétexte de religion, ne travaillaient qu'à leur fortune propre, — la clairvoyance des Parisiens qui reconnaissaient en Henri IV le prince intelligent et brave capable de ramener la paix et la prospérité. Les auteurs. — C'est, dit 'n, dans une petite chambre du qu'Ê dtos Orfèvres (où, quarante ans plus tard, devait naître Doikau), chez Jacques Cillot, chanoine de la Sainte-Chapelle et conseiller au Parlement do Paris, que se réunirent les auteurs de la Ménippée : — Pierre Le Roy, ehanoine ^ de Rouen ; — Pierre Piihou, célèbre jurisconsulte et érudit» converti au catholicisme depuis 1573, et devenu procureur général au Pari^ment de Paris sous Henri IV ; — Gilles Dwrand, un avocat poète ; — Jeanf P^ms9^ rat, professeur au collège du Plessis, successeur de Ramus au collège 09 France en 1572 ; — Florent ChresHen, converti, lui aussi, au catholicisme, élève d'Henri Ëtienneetprécepteur'de Henri IV; — Nicolas Raffin, Teeiê surtout célèbre par ses relations littéraires avec Régnier, qui luinlédia sm neuvième satire contre Malherbe. — Quelle est la part de chacun de ces auteurs? — On croit pouvoir attribuer à Jacques Gillot la harangue de M. le Légat ; à Pierre Leroy, le préambule : la vertu du eatholiam d* Espagne ; à Nicolas Rapin, les harangues de M. de Lyon et du docteur Rose, sas» compter quelques épigrammes ajoutées à la fin ; à Florent Chrestien, to discours du cardinal de Pelevé ; à Gilles Durand, la complainte de l'âne ligueur ; à Pierre Pithou, enfin, l'éloquente narangue de Daubraj, représentant du Tiers Ëtat. Le plan. — Cette œuvre, exécutée en plusieurs fois, et par sept coUa-^ borateurs, offre cependant. une certaine unité. On l'a comparée, dans son* ensemble, à une libre composition dramatique, dans le style du moyen' âge ; la première partie serait analogue au cry des Mystères ; la seconde* ressemble à la nunUre qui précédait la représentation ; et la pièce elle* même serait fournie par les harangues. NouB sommes d**bord dans la oour du Lcnvre, le 10 lévrier 1593, le jour où Font (1) Ce nom de Ménippée était douié, ebex lei anciens, k dei satires mêlées de prosth et de vers, genre inventé, disait-on, par le philosophe grec Ménippt (1 • siècle av. J.-G«|(et imité à Rome par T. Varron, contemporain

de Gicéron. Ainsi le Ûtre indique simplement le genn : 0 dut y avoir à la même époque une foule ie Ménippétt, dont une seule ••! restée céUbre.

HiétlAir tet ÉUti Mnvoqaéi par le liétiteaa&t finirai, le dbe de Mayettne, pour l*Ileotio& d'un roi. Deux ehariatans, Tun espagnol (le cardinal de PlaUianoe), l'autre tonaiti (le eardlnal de P^evé), offrent an publie leur catholicon, drogue universelle (1). Le ÈoihoUean de TSepagnol a des vertus merveilleuses et ironiques : il dispense de tontes les vertos réelles, il efiaee toutes les vilenies. Celui du Lorrain est éventé, « manquAnI de l'ingrédient le plus nécessaire, qui est Tor ». ~ Ainsi sont représentés les deux partis qui voulaient imposer un roi étranger à la France, et faire exelure Henri IV. — Vient ensuite la processfdn des députés : en tête, marche H. Rose, recteur de l'Université ; puis les curés de Paris, les moires mendiants, les prévôts des marehands et échevins ; le cardinal de Pelevé, M. le Légat, M"^^ de Nemours (mère de Mayenne) ; plusieurs dames de la cour, dont la duchesse de Mayenne, etc. Les curés, les moines, les échevins, sont, par-dessus leur robe, ridiculement accoutrés d'armures, et tous porteurs d'épées et de pertuisanes. — On est entré dans la salle des États. lei, description des tapisseries qui ornent cette salle, et qui représentent des sujets anciens ou modernes, dont les auteurs tirent des allusions piquantes aux personnages contemporains. — Après que chacun a pris place, et que Ton a anété l'ordre des séances, oommenoe la série des harangues : Af . le Lieutenant (Mayenne) prend le premier la pftrole ; puis M. U Légat ^ le cardifial de Pelevé^ M, de Lyon, U rec' tewr Rose, M. de Rieux, et M, Dauhray. — La séance est levée. Il y a une nouvelle description de tableaux t qui étaient étalés sur les degrés de Tescalier », et qui sont, comme les tapisseries, des sujets à allusions. — La Satire se termine sur quelques pièces de vers, en français et en latin, dont la dernière est intitulée : A Madëmoiëelle ma eommèrSt sur le trépas de son asne. Les harangues. — Sur les sept discours prononcés aux États, les six premiers sont composés selon un lùême procédé : l'orateur y dît tout le contraire de ce qu'il devrait dire. Il semble que Mayenne, le Recteur, M. de Rieux, etc., soient l& jouet d'une fatalité qui les oblige à découvrir malgré eux les mobiles secrets de leur conduite. Le procédé, très spirituel, devient à la longue un peu fatigant. — A cotte série de discours transposés y succède la harangue de Daubray ; et cette fois, c'est la raison qui parle, avec autant de. sincérité que d'éloquence. Le député du Tiers fait un tableau saisissant des maux qui accablent les Parisiens ; il y oppose les avantages de la paix et le souvenir de la prospérité

passée ; il croit que le seul remède est dans l'immédiate reconnaissance du seul roi légitime, Henri IV (2). Le style. — Rien d'étonnant que le style de cet ouvrage soit des plus variés. On croirait lire tantôt Rabelais (parfois du plus joyeux), tantôt Agrippa d'Aubigné, Guillaume du Vair, ou Michel de l'Hospital. Les trois parties les plus remarquables sont : la harangue de Mayenne, — celle de M. de Rieux, — celle de Daubray, Parmi les vers, il suffit de retejoir la complainte finale (3). '1) Pour bien comprendre la plaisanterie contenue dans l'usage de ce mot catholicùn, Q ne faut pas ouUier qu« l«s apothicaires débitaient une drogue de ce nom, remède qui convenait, selon son étymologie, à tous les maux. (S) Morceaux choiei». S* cycle, p. 256. rS) AferwotMc choitit. S* cycle, p. t59

The text on this page is estimated to be only 12.36% accurate

LEAM LEPAirrtiE (1618-1851). TROISIÈME PARTIE DIX-
SEPTIÈME SIÈCLE CHAPITRE PREMIER TABLEAU GÉNÉRAL DU
DIX-SEPTIÈME SIÈCLE BOMMAIBB 1° Le xvii^e siècle se divise en trois
périodes : a) 1600-1660, époque d'antiquité ; b) 1660-1683, époque
du pur classicisme ; c) 1683 à 1715, transition. 2° Le Classicisme, pour
ses caractères généraux : l'imitation des anciens, l'esprit chrétien, la raison,
l'impassibilité, la distinction des genres, une élucubration « soignée, un style poli.
3° Influence de Louis XIV : le roi encourage les écrivains, encourage les
Académies, encourage et distingue les hommes de génie en tout genre, donne
une certaine unité à l'art et à la littérature. 4° Le Public de la littérature est en
général mondain, faite pour les salons et pour une élite. — Cette élite se
compose de deux éléments qui s'équilibrent ; le noble et le vil. 5° Les Arts :
l'architecture et la peinture tendent au grand et à l'hannonie. — Les Sciences ;
les grandes découvertes se font plutôt à l'étranger. 6° Parmi les Influences
extérieures : les querelles religieuses ; les misères de la fin du règne ; l'Italie
et l'Espagne : mais de 1660 à 1683, la France a été plus que jamais des
littératures étrangères. 1. — Grandes divisions du XVII^e siècle. La
littérature du xvii^e siècle peut se diviser en trois périodes : la De 1600
environ jusque vers 1660 ; l'esprit d'antiquité n'est pas encore

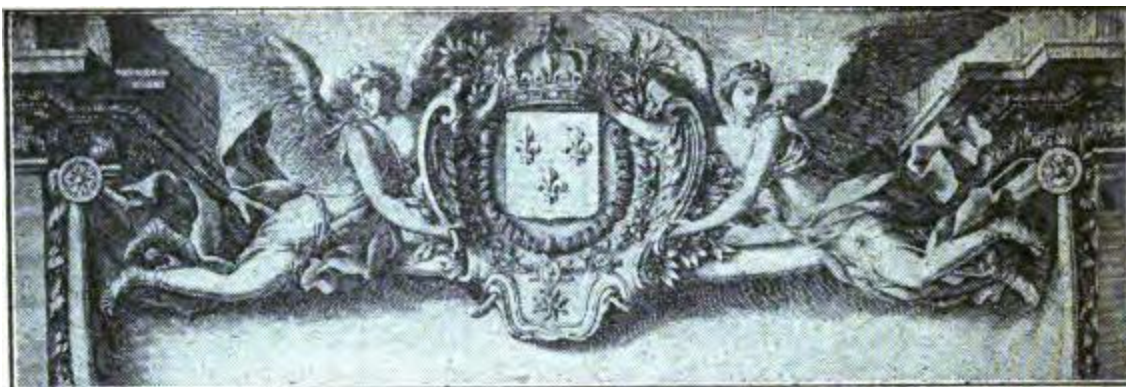


TABLEAU GÉNÉRAL DU XVII^e CLB 128 complètement
détenniûé, sauf en Malherbe. Les grands génies, comme Corneille,
Descartes, Pascal, ont plus d'indépendance et de vigueur. 1⁹ De 1660 à
1688, se fait sentir sur les lettres l'influence directe de Louis XIV. Les plus
grands écrivains concourent à réaliser, dans l'éloquence et dans la poésie, un
même idéal. 3^e De 1688 à 1715, période de transition, qui annonce le XVIII^e
siècle. II. — Le Classicisme. — Ses caractères généraux. 1^o Le respect et
l'imitation des anciens, mais considérés comme des modèles, plutôt que
comme des modèles. 2^o Le christianisme, c'est-à-dire la conception de
l'homme foncièrement corrompu, et qui doit combattre ses mauvais
penchants. Cependant, les poètes usent de la mythologie; — mais ils n'y
voient qu'une convention poétique, 3^o La littérature classique est
psychologique. Elle s'occupe de l'homme intérieur qu'elle juge seul
intéressant. Le monde extérieur apparaît seulement comme cadre ou comme
décor, et l'on en réduit la description au minimum. 4^o La qualité dominante
est la raison, c'est-à-dire la faculté qui nous permet de séparer le vrai du
faux, le relatif de l'absolu. De là l'absence du lyrisme, qui est fait de rêverie
et d'élan passionné. 5^o Toute cette littérature est impersonnelle. L'auteur
n'exprime pas directement sa propre façon de penser ou de sentir, et
surtout ne se prend pas lui-même comme sujet de ses ouvrages. 6^o Les
genres ont leurs lois propres et sont distincts les uns des autres. La tragédie
est toujours sérieuse, et la comédie ne verse jamais dans le drame. 7^o La
langue des écrivains classiques, encore très riche et très hardie chez
Corneille, Pascal et Bossuet, se réduit chez Boileau, Racine, La
Rochefoucauld, à un vocabulaire plus choisi et plus abstrait. — Le style
s'est dégagé de la syntaxe latine, avec Pascal, et il a acquis un suprême
degré de clarté. 8^o On tend, à partir de 1660, au naturel c'est-à-dire à
l'expression la plus directe et la plus simple des sentiments. III. --
L'Influence de Louis XIV. A partir de 1660, Louis XIV exerce une influence
sur les lettres et sur les arts, 1^o En 1663, le Roi fait dresser une feuille des
pensions, sur laquelle ont figuré tous les grands écrivains du temps Louis
XIV pensionne également des savants et des érudits étrangers. DBI ORA
Qll. — Préface de l'Œuvre de l'Académie. ■

130 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE f9 Louis XIV protège V Académie française^ à laquelle il donne un local au Louvrfi. V Académie des inscriptions est fondée en 1663 ; V Académie des sciences, en 1666 ; V Académie de peinture et de sculpture est réorganisée en 1664. La Bibliothèque du roi (qui doit devenir notre Bibliothèque nationale^} s'enrichit rapiiicment. On y adjoint le cabinet des estampes et le cafnnet des médailUft. '-{<> liOuis XIV adjnet à la cour, et traite sur le même pied que les grands seigneurs, les écrivains et les artistes. D a l'estime et le respect du talent. i^ Louis XIV ne s*est guère trompé dans ses préférences : les écrivains qu'il a distingués et encouragés sont bien les plus grands du siècle : Bossuet, Ilacine, Molière, Boileau. Quant à Corneille, qui était de la génératioQ précédente, il fit reprendre ses pièces à la cour, et ût rétablir sa pension. «5<> Il avait aussi, et trop peut-être, le goût du grand et du noble. Mais ce fut un défaut surtout pour les arts. Ni Bossuet, ni Racine, n'y ont perdu leur naturel. Molière resta le plus original des écrivains de son temps, et continua de plair« à Louis XTV iV. — Le Public du XVII* siècle. Si la littérature classique est exclusivement mondaine. — Taïne a dit : ■ Notre littérature classique tout entière est une littérature mondaine, née du monde et faite pour le monde. » Ce jugement est trop absolu, mais il contient une grande part de vérité. En eUet, tous les écrivains, dans tous les genres, veulent))laire à la société polie, — Tous ces genres font appel à des sentiments communs, contiennent une morale générale, bannissent les thôories^ les cas, les exemples trop particuliers ou trop hardis. Ils usent d'un style mesuré et distingué. Ils relèvent du goût d'un petit nombre d'auditeurs et de lecteurs, formant un mcine public. La cour. — Louis XIV attire et retient à la cour une noblesse qui s'y ruine et qui attend tout de ses faveurs. Les lettres y gagnent momentanément le public le plus affiné qui fut jamais. Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, M™« de la Fayette, M*5« de Sévigné, furent les femmes les plus intelligentes, les plus instruites, les plus sensibles. C'est "^^ elles et à leurs pareilles que l'on doit la supériorité de l'esprit français dans la conversation. Les courtisans groupés au Louvre ou à Versailles ne sont pas tous des fats ou ries freluquets. Quelques-uns s'appellent Colbert, Louvois, de Lionne, Montausier, Saint-Simon, La Rochefoucauld, Condé, Turenne, Luxembourg, Vendôme... On ne vit guère, en aucun temps, pareil ensemble de grands seigneurs qui, par hérédité et par

génie personnel, fussent plus capables de juger et d'encourager les lettres.
Nous sommes loin du raffinement de la fin du xviii^e siècle, où les ca



PORTRAIT DE LOUIS XIV EN 1676.

132 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE caractères comme les corps seront amollis par une civilisation trop corrompue. En 1660, il y a équilibre. La bourgeoisie. — En face de la cour, il y a la ville. L'instruction s'était répandue dans la bourgeoisie. Devenus financiers, magistrats, hommes de lettres, ces bourgeois formaient une partie du public. Spectateurs ou lecteurs, ces lettrés contribuent au succès de Corneille, de Boileau, de Molière, de La Fontaine. Ils estiment le bon sens de Bossuet et la logique de Oudart. V. — Les Arts et les Sciences. Les Arts. — L'architecture du xvii^e siècle a surtout de la noblesse et de l'harmonie. La colonnade du Louvre, construite par Claude Perrault, (1666-1670), le château de Versailles, par Hardouin Mansart (1670-1682), l'hôtel des Invalides, par Libéral Bruand (1671-1675), en imposent par leurs dimensions et charment l'œil par leur majestueuse élégance. Dans la sculpture, même goût pour la noblesse des attitudes et l'élégance des accessoires. Sauf Pierre Puget (1622-1694), Girardon (1628-1675) et Coysevox (1640-1720), qui ont du génie, les autres sculpteurs, comme Nicolas et Guillaume Goustou, sacrifient trop au goût théâtral. Ce goût est encore plus sensible dans la peinture. — Mettons à part, cependant, les artistes de la première moitié du siècle, plus simples et plus vrais : Nicolas Poussin (1594-1665), Claude Lorrain (1600-1682), Eustache Le Sueur (1616-1655), et Philippe de Champagne (1602-1674). Mais la vraie « peinture Louis XIV » est celle de Le Brun (1619-1690) et de Mignard (1610-1695) qui, avec un très grand talent, vont cependant jusqu'à l'emphase ou au maniérisme. Les Sciences. — Un certain nombre de grandes découvertes ont été faites au xvii^e siècle. Descartes applique l'algèbre à la géométrie, En astronomie, c'est l'époque de Kepler, de Galilée, de Newton. L'Observatoire est bâti en 1671. La physique progresse également avec les expériences de Torricelli, reprises en France par Pascal (1648) ; on trouve le principe de la machine à vapeur (Denis Papin, 1682). Dans les sciences naturelles, il faut citer le nom de Tournefort (1656-1708), savant botaniste ; — en médecine, Harvey, qui découvre, en 1619, la circulation du sang, etc. VI. — Les Influences extrinsèques. Parmi les influences historiques et sociales qui se sont exercées sur les écrivains et qui ont pu modifier, à de certains moments, leurs idées et leur style, il faut citer :

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

TABLBAU OÉNÉRAL OU XVII* SIÈCLE 133 1^Let
gverette«re<t(^*eu«e9, jansénisme, quiétisme, persécution des protestants.
29 Lea^ revers et la misère de la fin du règne, — On ne comprend ni
Fénelon, ni La Bruyère, si l'on n*y sent un douloureux écho delà décadence
du grand siècle. A plus forte raison, Saint-Simon. ^. Sj^Jas liuérations
étrangères. — La littérature italienne influence la première moitié du xvii
siècle. Corneille et ses contemporains imitent la littérature dramatique des
Espagnols, qui jetait alors son plus vif éclat. — Mais d'une manière
générale, à partir de 1660, la France s'affranchit de toutes les littératures
étrangères. Et cependant, en Angleterre, Shakespeare était mort en 1616, —
Bacon, en 1626 ; -^ Milton publiait son Paradis perdu en 1667; — Locke
donnait en 1690 son Essai sur VentendemerU humain, Mais c'est au xviii«
seule* ment que tous ces grands écrivains anglais devaient pénétrer dans
notre pays. CHAPITRE II LA RÉFORME DE LA POÉSIE MALHERBE.
— SES DISCIPLES , SES ADVERSAIRES SOMMAIRE 1* Vers 1600, on
est latine de la poésie trop érudite et trop fantaisiste des disciples de
Ronsard. Le public est disposé à bien aeoucllr une poésie'plus raisonnable
et plus simple. 2*. Malherbe (1555-1628) oommeace par imiter Ronsard et
les Italiens, puis dégage son originalité dans ses StanceB à du Pérter^ ses
Odea à Marie de Médicis, à Henri IV et à Louis XIII. — 11 réforme la
poésie, en réagissant contre Timitation exagérée des anciens, en imposant
l'usage de la pure langue française de Paris, en réglant la versification. —
Son influence est due à la conoordauce de son éuergiquf talent avec les
aspirations de ses contemporains. 8* See vrais disciples seront les poètes de
la période cZa5stgue(1660-1688) ; parmi aee diseiplee immédieits, Rœan
et Maynard, 4* Malherbe a des adversaires, dont les plus célèbres sont : —
Vauquélin de la Freanaye^ autenr d'Ûh Art poétique (1605), — Desportes,
— Beriauiy— Muthurin Réfntr (1678-1618), autenr de remarquables
satires, d'une observation pénétrante, d'un style pittoreeque et vigoureux : il
attaque Malherbe dans sa neuvième latiit

134 DIX-SBPTiEMB 8I6GLB dédiée à N. Rapin. - Théophraste (1690-1626). Imitations de Ronsard — Cyrano de Bergerac, I. — Malherbe (1555-1628). État de la Poésie française vers 1600. — Emporté par son génie propre Ronsard avait fait violence à l'esprit et à la langue. Ses disciples, de l'Âi« bigné, les du Bartas avaient exagéré ses défauts. D en résultait, dans le public, une certaine fatigue. De là, le succès de poètes de second ordre comme Desportes et Bertaut, et surtout celui de Malherbe, où l'en se plut à retrouver des qualités toutes françaises. Vie et caractère. — François de Malherbe, né à Caen en 1555, fit d'abord des études de droit, qu'il compléta dans des universités étrangères (Heidelberg, Bâle). Puis il s'attacha à la personne de Henri d'Anjou, grand-prieur de France, lieutenant du gouverneur de Provence. En 1605, Malherbe vint à Paris ; il avait été recommandé à Henri IV par le cardinal Du Perron. Il avait déjà écrit *Les Larmes de saint Pierre* (1587), où l'on sent encore le mauvais goût de Ronsard et des Italiens, mais d'autres vers aussi, où son talent mâle et sa langue claire se manifestaient déjà (*Ode à Marie de Médicis pour sa bienvenue en France* 1600 ; *Stances à du Périer sur la mort de sa fille* 1601). Il présenta à Henri IV sa belle Prière pour le roi Henri le Grand, allant en Limousin (1605) ; le roi, sans l'attacher directement à sa personne, le donna à son premier gentilhomme de la chambre, M. de Bellegarde. Marie de Médicis, après la mort de Henri IV, et Louis XIII se firent les protecteurs généreux du poète. Malherbe écrivit pour la régente et pour son fils ses plus belles pièces : *Ode à la reine Marie de Médicis sur les heureux succès de sa régence* (1610), *Ode au roi Louis XIII allant châtier les Rochelois* (1627). Racan nous apprend que son maître occupait une modeste chambre meublée, où il n'y avait que sept à huit chaises ; c'est là qu'il réimposait ses disciples : Golomby, Maynard, Racan, de Montier, Yvrande, etc. A ceux qui arrivaient trop tard, il criait à travers la porte : « Attendez, il n'y a plus de chaises .) » Ses boutades sont célèbres. Il disait à Desportes : « Votre potage vaut mieux que vos vers ». Au confesseur qui, à son Ut de mort, l'entretenait de la vie future : « Ne m'en parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûte. » Près d'expirer, il reprenait vivement sa garde-malade, voulant « défendre jusqu'au dernier soupir la pureté de la langue française ». D mourut le 16 octobre 1628 (1). La réforme de Malherbe. — i Pour le fond même de la poésie, Malherbe réagit contre l'imitation exagérée

dès anciens, D veut qu'on leur emprunte <l) M9rc«aux choui», t" cycle, p.
105; — 1* cyclt, p. S7S

The text on this page is estimated to be only 3.09% accurate

1 1 1 ■Tsamnniiig". ;rj,r::;r;;r. | ^ ^^ Daprtt le ponrail peintl «i
1013 par Fimm, a gravi par /. CoUmant. ^^^H

36 OtX-SEPTIÈMB SiftCLB -ieulemeot des idées générales, des lieux communs ; Jamais de ces détails techniques, datés, qui rendent la poésie inaccessible aux c honnêtes gens. D'ailleurs il se défie des Grecs, et va d'instinct vers les Latins, plus raison* nables, plus en conformité avec le génie français. — U proteste également contre V italianisme, et il lutte de toutes ses forces contre l'influence du fameux cavalier Marin, son rival dans la faveur de Marie de Médicis. — Bref, Malherbe est pour le bon sens, la raison, les idées communes, les sujets d'actualité, — contré la fantaisie, l'imagination, le symbolisme, les fictions. ^ Le style et la langue, — Malherbe obligeait ses disciples et s'obligeait lui-même à travailler lentement et à « faire difficilement des vers faciles ». C'est la théorie reprise et confirmée par Boileauet par l'exemple des plus grands classiques. — La langue doit être purement française. Malherbe avait à combattre : le pédantisme, l'italianisme, en fin l'invasion du dialecte français par les dialectes provinciaux. De là le sens profond de cette boutade : « Les crocheteurs du Port-au-Foin sont nos maîtres en fait de langage. » Il voulait dire, non pas : nous devons parler comme les crocheteurs ; mais, pour juger de la qualité exclusivement française d'un terme, il faut s'assurer que le mot fait partie du \neux fonds populaire. 3^ La versification, — Malherbe régularisa et disciplina l'alexandrin, en exigeant une césure (principale ou secondaire) après le sixième pied ; en proscrivant Venjambement, qui peut nuire au rythme général d'une suite de vers ; en défendant Vhiatus (rencontre d'une voyelle finale et d'une voyelle initiale). D'autre part, il était sévère pour la rime ; il la voulait ^inon toujours riche, du moins assez difficile pour être un frein à la rédaction trop rapide. Influence de Malherbe. — La clarté, la raison. Tordre, la pureté et la propriété de la langue, la solide harmonie des vers, bref, tout ce que nous louons en Racine, en Molière, et dans leurs imitateurs, trouve sa première ébauche en Malherbe. Bien entendu, à ces qualités très générales et presque négatives, chacun a ajouté celles de son génie propre. Malherbe fut comme un maître de dessin et de perspective, dont les élèves deviennent un jour de grands peintres. II. — Disciples de Malherbe. Honorât de Bueil, seigneur de Racan (1589-1670).—: Officier, puis gentilhomme campagnard, retiré dans son château de la Roche-Racan, en Touraine, Racan mena la vie large et aisée. d'un « honnête homme » qui fait des vers simplement pour se divertir. Nous signalons plus loin sa pastorale dramatique, les Bergeries, jouée en 1618. D

publia des Odes^ des Psaumes et des Stances, où l'on découvre un sincère sentiment de la

LA RÉFORME DE LA POÉSIE 137 nature et une douce mélancolie. Ses vers ont une souplesse harmonieuse et un peu molle (1). François Maynard (1582-1646) était, au dire de Malherbe, celui de ses disciples qui faisait le mieux les vers. Dans la Belle Vie il exprime des sentiments d'une profondeur touchante. C'est un versificateur d'une aisance vraiment française ; la rime lui donne de la précision sans jamais lui causer de gêne (2). Mais les vrais disciples de Malherbe sont les grands poètes du XVII^e siècle : Racine, La Fontaine, Boileau, Molière. III. — Adversaires de Malherbe. Les théories de Malherbe furent vivement attaquées par les poètes fidèles à la mémoire de Ronsard: Desportes, Bertaut, Régnier, Théophile de Viau, Saint Amant, etc. - Desportes (1546-1606), oncle de Mathurin Régnier, est le vrai précurseur de Malherbe, qui pourtant ne l'estimait guère. Il se distingue par une certaine netteté de pensée, de style et de versification, surtout dans ses Psaumes (1603) ; et, grand admirateur de Ronsard, il se rattacherait plutôt à ce qu'il y a de meilleur chez Marot. Sa langue est pure ; et s'il imite l'esprit italien, il écrit toujours en français (3). Bertaut (1552-1611) fut premier aumônier de Marie de Médicis, et évêque de Séz. Il a composé des Cantiques, des Élégies, des Epigrammes. Il a plus de délicatesse et de sentiment que Desportes (4). Mathurin Régnier (1573-1613) — Neveu de Desportes, Régnier fut attaché à la personne du cardinal de Joyeuse, qu'il accompagna dans ses fréquents voyages à Rome. Mais il ne sut pas plaire à son puissant maître, et il revint à Paris, où il semble avoir mené une vie assez vagabonde. À la mort de son oncle, il n'héritait d'aucun de ses bénéfices ; il finit seulement par obtenir un canonicat, à Chartres (1609). Les Satires de Régnier. — Régnier a composé seize satires, dont les principales sont : — I. Les Poètes (très piquant tableau de la vie du poète telle qu'elle est, et telle que la voudrait Régnier ; — II. La Vie de Cour (à comparer avec le Poète courtisan de J. du Bellay) ; — III. L'Importun ou le Fâcheux (imitée d'Horace) ; — IV. À Nicolas Rapin (contre Malherbe) ; — V. Le Souper ridicule (à comparer avec Boileau, Satire X) ; — VI. Macette ou l'Hypocrite (I). Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 290. (S) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 294. (9) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 184. (4) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 187. (5) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 110 ; — 2^e cycle. p. 10^e

Régner continue la tradition des satiriques du moyen ftge et du xvi* siècle ; il a pour ancêtres Jean de Meun, Villon, Marot, mais il y joint une singulière acuité d'observation, développée dès l'enfance, dit-il, par son père ; un sens du pittoresque et du réel qu'aucun écrivain n'avait possédé depuis Villon, si ce n'est Rabelais ; une verve drue et copieuse, qui forme contraste avec la sécheresse de Malherbe. Il ne faut pas chercher dans les satires de Régner une philosophie^ ni même une morale. — Mais Régner excelle à peindre, et il nous a laissé comme une galerie de personnages pittoresques et vivants : ainsi, dans la Satire III : le portrait du courtisan ; — dans la satire X {le Souper ridicule), le portrait du pédant crasseux ; — dans la satire XIII, le fameux portrait de Macette, l'hypocrite : c'est le chef-d'œuvre de Régner, et cette sœur aînée de Tartuffe est une création de génie. Régner critique littéraire. — La satire IX, à Rapin, est un procès en règle. contré Malherbe et son école. Les attaques de Régner portent sur deux points essentiels : Malherbe, faible d'invention, froid à Vimager, refuse au poète le droit de se laisser aller où la verve Vemporte ; et, en second lieu, Malherbe cherche de puériles chicanés de langue et de métrique à des écrivains comme Ronsard, du Bellay, Desportes, qui sont poètes au vrai sens du mot. Quant à lui, Malherbe, ce n'est qu'un grammairien, qu'un regratteur de syllabes. Régner proteste donc en/faveur de la liberté du poète, qui doit pouvoir, à son gré et selon ses sujets, user de tous les vocabulaires et de tous les styles. Style de Régner. — Régner a un vocabulaire riche, pittoresque, où le mot fait image et tableau. Il dialogue à merveille, comme un poète comique. Et quand la ver>'e ou la colère le soutiennent, il va jusqu'à l'éloquence. Mais quand il veut raisonner, ou définir, ou moraliser, sa syntaxe est lourde et embarrassée. Théophile de Vian (1590-1626) eut une existence très agitée et très malheureuse. Mais il jouit de son vivant, et quelques années après sa mort,d'une très grande réputation. C'était un lyrique. On citera toujours le *Matin* et la *Solitude*, pour le sentiment exquis de la nature, et pour l'impression toute personnelle qui s'en dégage (1). Théophile écrivait, d'ailleurs, avec une facilité tantôt heureuse, tantôt négligée. Il a dit, contre Malherbe : • Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément. Saint- Amant (1594-1661), à jamais compromis par Boileau, a écrit quelques^ pièces lyriques, d'un ton personnel et pittoresque, comme *La Solitude* et le *Contemplateur* (3). Cyrano do Bergerac (1619-1655) est le type achevé de

lladépendant ,(1) MorcÊttut dioiêiê, 2« cycle, p. 310. (t) Morceau*
ekoiiii,fcycU, p. Zi%, ft) MorcMnw ckêiÊia, t« cycto, p. 807.

The text on this page is estimated to be only 28.41% accurate

LBS INFLUENCES PHILOSOPHIQUES ET SOCIALES 139 du
pratefçiiie. D a atteint dans son Agrippine (1653) la vigueur tragique, et dans
son Pédant joué (1654) la force comique (1). Cyrano est surtout célèbre par
son Histcfire cùmique des Etats de ia Lune et du Soleil^ ob il se montre
précurseur de Swift. On voit à quel point Malherbe fut d'abord réfiité ou
méconnu, et par des poètes qui, la plupart, avaient plus de génie que lui.
Son triomphe définitif, vers 1660, n'en sera que plus significatif.

CHAPITRE III LES INFLUENCES PHILOSOPHIQUES ET SOCIALES

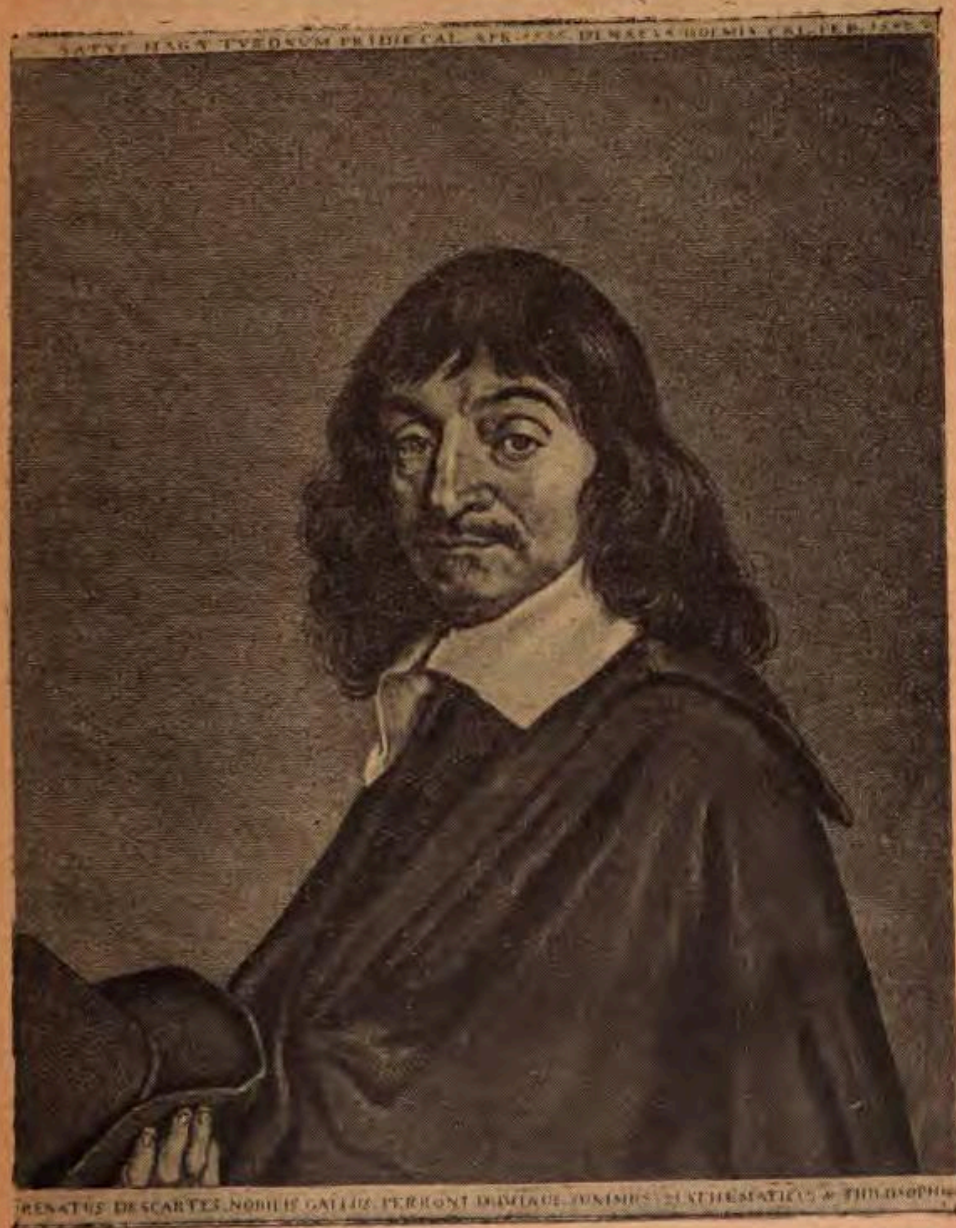
0ESCARTES. — L'ACADÉMIE. ^ L'HOTSX. DE RAMBOUILLET

SOMMAIRE Pladeiin influences se oombinent pour former la littérature
dassique. — !• Descartes (1596-1650), par le Discours ds la méthode
(1637), renouvelle la philosophie. Il contribue à déterminer les caractères
essentiels du génie français pendant cette période. 29 L'Académie Française
(1635) est sortie des réunions littéraires qui se tenaient ehez Conrarté
L'Académie est un salon où se réunissent et où s'instruisent mutuellement
lès gens de lettres et les grands seigneurs. 3» L'Hôtel de Rambouillet. ~-
Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, apprend à ses
contemporain? la politesse des manières et du langage. Cette politesse
dégénère en préciosité. 4<* Balae (1594-1654) ept Hoqueni et peu naturel ;
mais il a de la gravité et du HonUfre, 5« Voitme (1598-1648). Ses Lettres
sont piquantes et souvent maniérées ; ses vert •nt de l'aisanee et de l'esprit.
99 Viogeiai publie en 1647 ses Rsmarguss sur la langue fnmçaiêe. CD
Mmmmm sksiets^ l« Cfcle, p. 614.

— René Descartes est né à la Haye (i), entre Tours et Poitiers, eo 1596, d'une famille noble. D fut mis au collège de La Flèche, chez les Jésuites (2). Descartes vint ensuite à Paris, étudier le droit ; puis il voulut consulter le « grand livre du monde i, et, pour voyager, il s'engagea et il prit part à la guerre de Trente Ans. On le vit à Ulm, à Prague, bon soldat, mais toujours préoccupé de sciences et de philosophie. D quitta le service, se rendit à Rome (1623), et revint à Paris. Bientôt il s'établit en Hollande (1629), d'abord à Franeker, dans la Frise, puis à Amster^ dam (3). C'est là qu'il écrivit le Discours delà méthode (1637), les Më(fitalions (1641), le Traité des passions (1649). Il céda enfin aux offïres de la reine Christine de Suède, qui l'attira à Stockholm. D ne tarda pas à y mourir, le 11 février 1650 ; son corps fut rapporté en France en 1667. Le DiscotTf de la Méthode 1637). ^- Descartes veut qtie hoiis raisonnions avec notre bon sens, c'est-à-dire avec notre raison, « la chose du monde la mieux partagée i, mais aussi celle dont nous savons le moins faire usage, faute d'une méthode. D va donc, dans son Discours, nous apprendre à raisonner, au moyen de Vanalyse et de la synthèse. Voici quelles sont les quatre règles de ta méthode de Descartes : 10 « Ne reôveoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment telle... > C'est le critérium de Vévidence substitué à celui de V autorité. 29 « Di\iscr chacune des difficultés en autant de parcelles qu*il se pourrait et qu*il serait requis pour les mieux résoudre. • 30 • Conduire par ordre mes pensées en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés, jusquos à la connaissance des plus composés. » 40 • Faire dos dénombrements entiers. • Ces énumérations complètes sont nécessaires pour qu'aucun terme du problème ne reste obscur. Après avoir ainsi substitué au raisonnement par le syllogisme scolastique celui des mathématiques. Descartes se l'applique à lui-même. D fait table rase de toutes ses connaissances antérieures, et par le doute méthodique il essaie de retrouver les principes évidents d'une philosophie. Mais s'il doute, il pense, et s'il pense, il existe : c'est le fameux • Je pense, donc je suis » (Cogito, ergo sum). De sa pensée, il s'élève à la connaissance de l'âme, puis à celle de Dieu : il a en effet l'idée de Vinfini, laquelle ne (1) Oa dit aujourdliui La Haye-Descartet, (1) Morceaux ehòit, i** cyclt, p. 156; 8« eyclt. p. 814. (8) Mûrtêoux ehòù 2* cycle, p. 31B.

peut lui venir, ni de lui-même, être essentiellement borné, ni du monde extérieur (1), Descartes a également analysé les passions, et sa morale est véritablement cornélienne[^] en ce qu'elle exalte la volonté. Descartes écrivain. — Jusque-là, les philosophes, comme les théolot[^]icus, se servaient uniquement du latin pour exposer leurs doctrines, et d'un latin tout hérissé de termes spéciaux. Descartes, en usant du français, s'adresse non pas aux philosophes, aux spécialistes[^] mais à tous ceux qui ont du bon sens. Ainsi la prose française, un an après le Cid, donnait son premier chef-d'œuvre. L'influence cartésienne. — Descartes [^]n'a pas eu sur son siècle une action individiauelle aussi forte qu'on l'a cru quelquefois. U représentOï il centralise, en quelque sorte, tout un mouvement commencé avant lui. Mais enfin la philosophie qu'il précise[^] et qui reçoit le nom de cartésienne, est adoptée par presque tout le xvii® siècle. Quant à l'influence littéraire de Descartes, elle est encore moins personnelle. Sans lui, on peut le croire, les grands écrivains de ce siècle eussent d'eux-mêmes aimé la raison, le vrai, la psychologie, les idées gêné" raies, et observé dans leurs ouvrages cet ordre qui est un des caractères essentiels du style classique. Il n'en est pas moins vrai que lorsqu'une tendance générale trouve son expression dans un ouvrage de génie, et s'incarne puissamment dans une volonté individuelle, cette tendance se régularise, et s'exerce avec plus de force et de continuité. il. — L'Académie française. Origines. — Vers l'année 1630, quelques gens de lettres se réunissaient chez Valentin Gonrart, pour discuter des questions de grammaire et de littérature. Parmi eux se trouvait Boisrobert, qui en parla au cardinal de Richelieu. Celui-ci demanda à ces messieurs de s'organiser en une Académie, et leur fit donner des statuts. Organisation intérieure. — L'Académie s'est toujours composée, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, de quarante membres. Elle se recrute elle-même. Au décès d'un de ses membres, elle discute les titrée des écrivains qui sollicitent Thonneur d'y être admis, fixe la date de l'élection, et choisit le nouvel académicien par voie de scrutin secret, à la majorité absolue. Les séances de l'Académie furent, dès l'origine, présidées par un de ses membres, élu directeur, assiste d'un chancelier ; ces deux dignitaires étaient renouvelés tous les trimestres. Le secrétaire était élu à vie (secrétaire perpétuel), (i) MonÊOMx ckoUit f • cycle, p 918

142^ DIX-SBPTIÊMB SIÈCLE Bn 1642, Séguiftr leur donna une salle dans son hôtel ; et après m mort (1672), Louis XIV permit aux académiciens de se réunir au Louvre. Afin que nulle préséance ne distin^ât les membres de cette Assemblée toute littéraire, Louis XIV fit placer, autour de la longue table, quarante fiuteuils soinblables. De là l'expression de fauteuU académique. Depuis 88 fondation, TAcadémie n'est pas exclusivement réservée à dee littérateurs de profession ; elle admet des protecteurs des leUres et dob grands hommes. Premiers travaux de l'Académie française. — Les Acadénûciens d» vaient avant tout rédiger un DicUonnaire^ et établir un usage certain dm mots... l^e travail, poussé d'abord très activement, se ralentit après la mort de Vaugelas en 1650. Bref, la première édition parut seulement en 1694. L'Académie < it également, d'après ses statuts, examiner les ouvrages nouveau: aussi l'ichelieu, qui voulait donner de l'autorité à la compagnie, lui demanda-t-il d'intervenir dans la querelle du Cid. Nul doute que tes académiciens n'aient cru commencer, par les SerUimerUs sur le Cid, une série de travaux critiques sur les grands ouvrages contemporains, et s'ériger en tribunal d'arbitrage littéraire. Influence de l'Académie française. — û no faut ni dénigrer l'Académie firançaise, ni exagérer son influence. Le liicfionnaire de l'usage, incessamment remanié et complété, fut d'un grand secours aux écrivains ; et pour nous, 4^k éditions successives ont une très grande valeur historique, L'Académie eut un autre avantage, qui, aujourd'hui encore, n'est pas inutile. En réunissant, dans un salon et sur le pied d'égalité, des écrivains de l'origine la plus humble parfois et seulement distingués par leur talent ou leur génie, avec des grands seigneurs, des hopmes d'Etat, des prélats, des savants illustres, l'Académie établit entre eux une fraternité intellectuelle, dont chat'.un peut tirer profit. III. — L'Hôtel de RambouiUet. Son origine. — Catherine de Vivonne, fille d'un ambassadeur de France À Rome, avait pour mère une Italienne de la plus haute noblesse. Elle épousa, en 1600, le marquis de Rambouillet. Présentée à la eou^, sous Henri IV, elle s'y sentit froissée par la liberté excessive qui y régnait ; et, prétextant sa mauvaise santé, elle prit le parti de rester chei elle. Alors, elle ^t reconstruire, sur ses propres plans, l'hôtel Pisani, qu'elle possédait dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre. C'est là que, do 1618 à 1660 environ, elle rassembla la plus haute société et les plus célèbret dUJkî



RENÉ DESCARTES.

D'après le portrait peint par Franz Hals et gravé par L. Suyderhoef.

144 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE écrivains. Elle recevait, habituellement, étendue sur un lit de repos dans sa chambre. On l'appelait Vincomparable Arthénice (1). Première période (1618-1630). — Cette première période, de préparation, est déjà brillante. Les hôtes principaux de W^{^^} de Rambouillet sont : Richelieu, encore évêque de Luçon ; le cardinal de La Valette, la princesse de Montmorency, M^{^^} du Vigan, la duchesse de la Trémouille, Angélique Paulet (surnommée la lionne, à cause de ses cheveux d'un blond hardi »). L'aînée des quatre filles de M^{b*} de Rambouillet, Julie d'Angennes, aidait sa mère à faire les honneurs de son salon. — (Quelques gens de lettres sont admis dans cette brillante société : Malherbe, Racan, Gonrart, Vaugelas, Chapelain, Segrais ; Voiture y apparaît, mais n'y deviendra « Tête du rond • qu'un peu plus tard. — Plusieurs influences littéraires se disputent alors l'Hôtel de Rambouillet : celle de Malherbe, celle d'Honoré d'Urfé, celle du cavalier Marin ; c'est-à-dire la haute et sévère poésie toute française, le roman psychologique et galant, et l'italianisme le plus raffiné. Deuxième période (1630-1645). — Aux hôtes précédents viennent s'ajouter le jeune duc d'Eugliien (qui doit devenir le Grand Condé), La Rochefoucauld, le duc de Montausier (qui épousera Julie d'Angennes), M[®] de Bourbon (sœur du Grand Condé, et qui sera la seconde et fameuse duchesse de Longueville), W^{^^} de Coligny, M[^] de Scudéry. — Les écrivains y deviennent plus nombreux. On y voit : Georges de Scudéry, Mairet, Ménage, Golletet, Benserade, Gotin, Rotrou, Scarron, Desmarests[^], Sarrazin ; — Corneille lui-même y paraît, et y lit son Polyeucte ; et Bossuet, âgé de seize ans, y proche, dit-on, à onze heures du soir. C'est l'époque des divertissements mondains, des parties de campagne, des bals masqués, des inventions drolatiques de Voiture ; et aussi celle des lectures de madrigaux, de sonnets, d'impromptus. En 1641, le duc de Montausier offrit à Julie la fameuse Guirlande[^] composée de soixante-seize madrigaux calligraphiés au-dessous d'autant de miniatures sur vélin représentant des fleurs, emblèmes des perfections physiques et morales de Julie. Tous les beaux esprits de l'Hôtel de Rambouillet, y compris Corneille, y avaient travaillé. Déclin de l'Hôtel de Rambouillet (1645-1660). — Le salon d'Arthénice ne cessait de faire de nouvelles et brillantes recrues, comme M^{o*} de Sévigné et W^{^^} de La Fayette. Mais le mariage de Julie avec M. de Montausier (1645), les troubles de la Fronde, la mort de Voiture (1648), celle du marquis de

Rambouillet (1653), de l'aîné de ses fils (1654), enfin le maître (1) Arthéfiice à
r'Ana§[ramm« dç Catherifie. C'était l'usage, dans la société précieuse, de se
donner, par simple badinage, des surnoms (cf. *Précieuses ridicules*, se. IV).
C'est ainsi que l'on appelait Julie d'Angennes. Méléride ; M^m de Scudéry,
Sapho; — M^{mm} de Longueville, Laodamie et Mandane, etc. ; M^{mm} de
Rambouillet est aussi nommée Cléopâtre dans la *Grand Gyrtu*,

riage de sa plus jeune fille, Angélique, avec M. de Grignan, tout contribua à désenchanter et à pousser vers la retraite Mⁱ»* de Rambouillet. Elle mourut en 1665. La préciosité, r — La vraie préciosité était une réaction à la fois contre la liberté des manières et contre la licence du langage. Le premier genre de réaction explique la place que tient, à l'Hôtel de Rambouillet, la galanterie. M[^] de Rambouillet semble avoir eu l'honneur d'imposer la première aux hôtes de son salon une parfaite convenance dans l'expression de l'amour. Et pour mieux y arriver, elle revient, sans s'en douter, aux raffinements du moyen âge courtois. Mais cette délicatesse fut poussée jusqu'à la fausse galanterie dans les romans de M[^] de Scudéry, et devint justiciable des railleries de Molière. Quant au langage les Précieuses de l'Hôtel de Rambouillet veulent d'abord lui donner, et légitimement, de la décence, et en même temps de la propriété. Tout dire même les choses les plus difficiles à dire, sans brutalité comme sans obscurité tel a été l'idéal précieux. De là on passe très vite à la périphrase spirituelle, à la métaphore piquante, — d'où il n'y a qu'un pas vers l'affectation. Au fond, et quand on oublie les exagérations puériles des fausses ou des ridicules précieuses, la préciosité est bien l'esprit de politesse et d'élégance appliqué à la conversation. Il s'élève, comme une barrière nécessaire, contre l'envahissement du style par la vulgarité. Balzac (1592-1661) Vie. — Jean-Louis Guez de Balzac est né à Angoulême, en 1594. Ses premières lettres, écrites de Rome, furent très admirées ; elles circulèrent dans la haute société parisienne ; et quand Balzac revint à Paris, il se vit déjà célèbre. Mais il se retira bientôt dans ses terres, sur les bords de la Charente, et c'est de là, de Balzac qu'il correspondit avec ses contemporains. En 1634, il fut élu parmi les premiers membres de l'Académie française. Il ne parut que rarement à l'Hôtel de Rambouillet ; mais ses lettres y étaient attendues, lues et admirées. Lettres de Balzac. — Ces lettres sont adressées à tous les grands personnages du temps ; mais le plus grand nombre vont à Chapelain et à Conrart, que Balzac savait gens capables d'apprécier et de faire apprécier son style. Il est question de tout, dans ces lettres, mais surtout des ouvrages nouveaux, sur lesquels Balzac aime à porter un jugement (lettre à Scudéry sur le *dd*, 27 août 1637 ; lettre à Corneille sur *Cinna*, 17 janvier 1643), — de la campagne, qu'il aime et où il trouve le loisir et la solitude qui lui sont nécessaires pour travailler son style

G[^]ttre à Chapelain. 12 mai 1[^]8). — de questions religieuses et philosophiques, qu'il tnôte

146 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE comme autant de lieux communs sur lesquels peut s'exercer son éloquence. Son éloquence. Ses idées. — Balzac rend à la prose le même service que Malherbe à la poésie. Il lui donne de la force et de la régularité. Il n'est guère de questions qu'il ne sache élever et soutenir par la philosophie, la morale et la religion. Comme critique, il a écrit d'excellentes pages ; et ses dissertations à M^o de Rambouillet sur les Romains, comme sa lettre à Corneille, nous prouvent qu'il a le sens de la véritable histoire. Il voulut, d'ailleurs, prouver qu'il était capable d'écrire des ouvrages de plus longue haleine. Il donna le Prince, éloge indirect de Louis XIII; Aristippe ou la Cour, dissertation sur la politique; et le Socrate chrétien. Si le style de ces trois ouvrages est, quand on les lit en entier, trop tendu et fatigant, les morceaux ont une singulière solidité, et ressemblent à des fragments traduits de Cicéron ou de Sénèque (1). V. — Voiture (1598-1648). Vie et caractère. — Fils d'un marchand de vin. d'Amieus, Vincent Voiture fut maître d'hôtel du roi en 1639. Introduit chez M^o de Rambouillet, son esprit suppléa à sa naissance et à sa fortune ; et il y devint un personnage. Il faut d'abord considérer eh Voiture l'homme qui, pendant près de vingt ans, anima et amusa l'Hôtel de Rambouillet. Voiture inventait des déguisements ; il faisait paraître un jour des Suédois apportant à Julie une lettre de Gustave- Adolphe : Julie témoignait, en effet, d'une admiration sans bornes pour le héros suédois. Un autre jour, il amenait des ours jusque dans la Chambre bleue. Il organisait des parties de campagne (voir sa lettre au cardinal de La Valette, 1630), des bals masqués (voir la lettre de la carpe au brochet, 1643),-etc. D'autre part, il était poète, il était épistolier, il avait l'esprit de repartie et d 'à-propos. Grâce à ces qualités, il régna à l'Hôtel de Rambouillet, où il fut « l'âme du rond (2), et sa mort, en 1648, fut le premier signal de la dispersion. Les lettres de Voiture. — Voiture n'est pas un épistolière du genre de Balzac ; mais, comme Balzac, il écrit des lettres destinées à être lues dans un cercle mondain, et dont, par conséquent, le style est fort travaillé. Le ton en est très varié. En tête, on peut citer la célèbre lettre sur Richelieu, écrite en 1636, après la prise de Corbie, et qui est du style le plus solide et le plus historique. Les lettres à des grands seigneurs comme (Joné, le marquis de Pisani, le comte d'Avaux, le cardinal de La Valette, offrent un piquant mélange d'éloges hyperboliques et de badinage moa* (1) Morceaux dkoMt,

!•* cycle, p. 114 ; !• cycle, p. 3S1. (fl) On dinit alon le rend, comme phii
tard le eerple.

The text on this page is estimated to be only 29.04% accurate

LA FORMATION DE LA TRAGÉDIE CLASSIQUE 147

Voiture exerce à façon : il nous dit spirituellement comment il a été berné (lettre IX) ou comment il voyage sur le Rhône (lettres GXXVII et GXXVIII) ; il fait au cardinal de La Valette un récit charmant d'une fête à la campagne (lettre X). Parfois, il pousse le badinage jusqu'au mauvais goût, comme dans la trop célèbre lettre de la carpe au brochet (1). Ses poésies. — Voiture a écrit des épigrammes en vers, des sonnets, des épiques, des madrigaux, des épigrammes, des rondeaux. Il fait, comme jadis Marot, de la poésie d'actualité mondaine », et il y est passé maître. Rappelons qu'au sonnet de Voiture sur Uranie, on opposa celui de Benserade sur Job, L'Hôtel de Rambouillet se divisa en Uranistes et Jobelins ; M^{lle} de Longueville conduisait le premier parti, et le prince de Gondé le second (2).

CHAPITRE IV LA FORMATION DE LA TRAGÉDIE CLASSIQUE CORNEILLE ET SON TEMPS

SOMMAIRE

1* Avant Corneille, les genres dramatiques sont : la pastorale, la tragi-comédie, la comédie, la tragédie, — Hardy est, de 1600 à 1630, le fournisseur du théâtre de L'Hôtel de Bourgogne. Il compose une grande quantité de pièces, et en fait imprimer quarante. — Théophile de Viau donne, en 1617, *Pyrame et Thisbé*, — Mairet fait jouer, en 1634, *Sophonisbe*, la première en date des tragédies régulières.

2* Corneille (1606-1684) débute par une comédie (*Jufte*, 1629), triomphe avec *le Cid* (1636) et compose des tragédies et des comédies jusqu'en 1652. Retiré du théâtre pendant sept ans, il y revient en 1659 avec *Œdipe* et continue à écrire jusqu'en 1674. Il meurt, pauvre, en 1684. — Corneille choisit ses sujets dans l'histoire, surtout dans celle des Romains ; son théâtre est « une école de grandeur d'âme » ; c'est notre plus grand écrivain en vers.

30 Contemporains de Corneille : Rotrou, auteur de *Saint-Genest* (1646) et de *Venceslas* (1647) ; Du Ryer ; Tristan l'Hermite ; Thomas Corneille, frère de Pierre, auteur de *Timocrate* (1656), *Ariane* (1672), *le Comte d'Eu* (1678), dramaturge très habile et très applaudi. (1) *Mercure*, t. II, p. 118 ; S^{te} cycle, p. 119. (1) *Mt*, t. II, p. 340.

)48 DIX-8EPTIÈME 8IÈGLE I. — Avant ComeUle (1600-1630).

Les genres. — Au début du xvii^e siècle, le théâtre férieux est représenté par la tragédie[^]la. tragi-comédie et la pastorale. — La tragédie n'est pas encore régulièrement constituée dans la forme que suivront CSorneille, Rotrou, Racine, etc. ; elle ne le sera qu'avec la Sophoniebe de Mairet (1634). Les autres genres : la tragi-eomédie et la postoroie, venu*) d'Italie Q*AmirUa du Tasse est de 1571), répondaient mieux au goût du public. C*esi dans les premières années du xvii^e siècle que se fondent à Paris des troupes régulières. Aux confréries, aux associations temporaires, se substituent des comédiens de profession. A l'une de ces troupes, qui s'établit à l'Hôtel de Bourgogne, était attaché un poète, Alexandre Hardy. Hardy (1569-1630) produisit, en l'espace de trente ans environ, un nombre considérable de pièces : on croit qu'il en a composé au moins de sept à huit cents ; il n'en fit imprimer qu'une quarantaine (6 vol., 1623 à 1628), pastorales, tragi-comédies, tragédies. Les pièces de Hardy se jouaient dans un décor simultanément représentant, comme l'ancien théâtre des mystères, plusieurs lieux. L'action se déplace avec les personnages ; elle se transporte d'un pays à un autre, et la durée n'en est pas astreinte à la règle des \nngt-quatre heures. Théophile de Viau (1590-1626), célèbre aussi comme poète lyrique, a laissé une tragédie de Pyrame et Thisbé (1617). On en cite volontiers deux vers ridicules sur le poignard qui rougit pour s'être lâchement souillé du sang de son maître. La pièce vaut mieux que sa réputation. D y a, chez Théophile, du lyrisme, et un lyrisme précieux, d'une tendresse souvent délicate. Mairet (1604-1686). — Les unités classiques. — Les deux plus célèbres pièces de cet ennemi de Corneille sont : une pastorale, Sylvanire (1631), dont la préface est importante pour la question des unités, et une tragédie, Sophonisbe (1634). Dans Sophonisbe, Mairet s'efforce d'appliquer les règles qu'il avait formulées dans la préface de Sylvanire. Les trois unités sont observées strictement pour la première fois dans Sophonisbe. Si l'on joint à ce caractère le fond historique de la pièce, la noblesse du ton, les analyses psychologiques qui expliquent les actes des personnages, on comprendra que Mairet soit, en 1634, le véritable précurseur de (^meilie : à ce titre son nom ne peut périr (1). (1) M^retaux choiâii. t* eyclt, p. 84a.

MJi FORMATION DB LA TRAQÉDIB GLASSigUB Ut II. — GorDoUle. (1606-1684). ▼ 10. — Premières aimées (1006-1629). — Pierre (Corneille est né à Ilouen« Je 6 juin 1606, d'une famille bourgeoise de petite robe ; son père était maître particulier des eaux et forêts. U fit ses études au collège des Je- 1 suites de sa ville natale, et fut un très bon écolier, c'est-à-dire un excellent latiniste. Au sortir du collège, (Corneille étudia le droit, et acheta, en 1628, une charge d'avocat général à la Table de marbre du Palais ; ces fonctions, il les conserva jusqu'en 1650. U doit surtout à l'étude du droit l'art d'orjjfumenfer, et la dialectique solide et captieuse à la fois qui anime les discours de ses personnages. Les débuts au théâtre (1629*1636). — Rien ne semblait, dans cette paisible et modeste vie provinciale, destiner (jomeille au théâtre. Une aventure de société, à Rouen, lui inspire un sonnet pour M}^^ Milet, et ce sonnet il a l'idée de l'encadrer dans une comédie, Méliu^ jouée à Paris en 1629. Lé succès de Mélite encourage (^meille, qui donne successivement plusieurs comédies, et, en 1635, sa première tragédie, Médée. n était alors à Paris, où l'avait attiré et fixé à demi la réussite de ses premières pièces. Probablement pour subvenir aux frais de son séjour, et aussi pour s'assurer un puissant protecteur, il travaillait dans la compagnie des cinq auteurs du cardinal de Richelieu. Où sait que, pour avoir modifié le troisième acte de la comédie des Tuileries^ (jomeille fut accusé de manquer « d'esprit de suite' •, et remercié par le cardinal. * La période des chefs-d'œuvre (1636-1652). — La période des chefsd'œuvre s'ouvre en 1636 avec le Cid. La querelle qui suit, gâte pour Corneille les années 1637 à 1639. Mais il donne, coup sur coup, en 1640, Horace et Cinna; 9n 1643 Polyeucte et Pompée ; le menteur et Rodogune en 1644 ; Niamède^ en 1651. En 1647, il avait été reçu à l'Académie française. La retraite (1652-1659). — En 1652, la chute de Perthariule décourage ; il quitte Paris et se retire à Rouen, où il ne s'occupe plus que de terminer sa traduction en vers de V Imitation de Jésus-Christi et de préparer une édition de ses œuvres complètes. Il demeure alors à Rouen, dans la même maison que son frère Thomas ;« il n'en bougera pas pendant sept ans. D s'était marié, en 1640, avec M"* de Lampérière. Sept enfants lui naquirent. De trois fils survivants deux furent officiers, dont l'un mourut au siège de Grave, en 1674. Le troisième, Thomas, devint en 1680 abbé d'Aiguevive. Une de ses filles fut religieuse ; une autre, mariée, eut pour arrière-petite^nièce Charlotte Gorday. Corneille vivait comme un très simjile

bourgeois, travaillant en même temps à des poésies sacrées, à des discours critiques sur son art, à des examens de ses pièces

150 DIX-SIÈCLE La ratonr an Ihéfttia (1659-1674).

— Dès 1658, certaines drcons*tances qui n'ont pas été bien éclairdes le font revenilr au théâtre. La troupe de Molière passe à Rouen, et joue plusieurs pièces de Corneille, qui figuraient à son répertoire. De plus, Fouquet fait offrir à Corneille une forte prime^ s'il veut bien composer une nouvelle tragédie, et il lui propose trois sujets à choisir. Corneille se laisse tenter. Il donne, en 1659, son Œdipe^ avec un grand succès. Et cette pièce est suivie de dix autres, avec des fortunes diverses. Mais, en 1674, Suréna « tombe à plat », et Corneille, ftgé de soixante^huit ans, renonce définitivement au théâtre. Les dernières années (1674-1684). — D a couru sur la nUsère de ses dernières années des légendes discutables. D est certain que Corneille a relativement gagné peu d'argent avec ses pièces, et qu'Û s'est appauvri en dotant ses filles et ses fils, surtout les deux officiers, qui t tenaient état de nobles ». La pension de deux mille livres qui lui avait été octroyée en 1662, CHSsa de lui être payée en 1674 ; elle lui fut de nouveau servie à partir de 1678, mais irrégulièrement. On prétend même (c'est Boursault qui je raconte) que Boileau, quelques mois avant la mort du poète, aurait offert d'abandonner sa propre pension en faveur de Corneille. Louis XIV envoya à Corneille deux cents louis sur sa cassette peu de jours avant sa mort. Le caractère de Corneille. — Corneille n'avait rien de Phomme du monde ; il disait de jui-même : c Comme Dieu m'a fait naître mauvais courtisan, j'ai trouvé dans la cour plus de louanges que de bienfaits, et plus d'estime que d'éfal>lissement ». Les contemporains ont été frappés d'un contraste, chez celui qu'ils appelaient le bonhomme Corneille^ entre rindividu et son génie. Corneille, citoyen paisible, et timide, marguillier de sa paroisse, père de famille se ruinant pour ses enfants, est tout Tdpposé d'un poète romantique. Il ne se croit aucune fonction sociale ni politique. D n'est grand que par Vesprit, i qu'il avait sublime », dit La Bruyère. On !iH saurait trop signaler l'opposition absolue qui existe entre la religion de Corneille et celle de Racine : Corneille n'a jamais cru qu'il y eût incompatibilité entre la dévotion chrétienne et le théâtre ; Raciie, du jour où il se convertit, renonce à composer des tragédies. C'est à Paris que mourut Pierre Corneille, le 30 septembre 1684 -; son corps fut inhumé dans l'église Saint-Roch. Histoire de son théâtre. ^ Corneille débute par des oomédiee. Sa première pièoe est Mélite (1629), dont noue avons expliqué rocoasion. A cette époque, la eomédle était plutôt bouifoQiie' et grossière ; o'était toujours la fane. Pour

trouver de la dignité, il fallait monter jusqu'à la tragi-comédie et jusqu'à la pastorale. Corneille a donc la gloire incontestable d'avoir donné avec succès les premiers modèles de la comédie mondaine et honnête. Il a su à exploiter cette veine dans : la Veuve ou le Traître puni (1635), la



152 MX-BBPTIÉMB SIÉGLB 0alefi« 4aPalfti8 ou PAmUrwàU (1683), la BiiJTtnte(1684). UPIMeBojale(ie84)> lIUnsiion oomique (1636), Eu 1635t entre la Place Royak tt f Illusion comique^ Corneille avait donné sa première tra^die, Médée, imitée de Sénèque. Oo a retrnu la fière réponse de Médée : Dans un si grand revers que vous re^t'U 9 .— Afoi. 1636. — A la fin de oette année, le Théâtre du Marais représente le Oid, imité dr romofkreroespaj^ nol et surtout du drame de Ouilhem de Castro (1621). — Rodrigue, fils de Don Diague, aime Ghimène, fille de Don Gormas ; l'accord est déjà presque lait entre les familles, et Rodrigue va épouser Ghimène. Mais une querelle éclate entre les deux pèrees : Don Gormas soufflette le vieux Don Dièguoi Celui-ci, que ses forces trahissent, remet sa vengeance à son fils. Rodrigue a un moment d'hésitation : « Faut-il laisser un affront impuni? faut-il punir le père de Ghimène? • En* fin son devoir lui apparaît nettement ; il provoque Don Gotmas et le tue. Puis il se présente devant Ghimène, et, tout en lui déclarant quHl Taime toujours, il ne regrette rien puisqu'il a fait son devoir. Celle-ci approuve le courage de Rodrigue,^ et lui déclare qu'elle fera elle aussi son devoir, qui est de poursuivre le meurtrier de son père et de demander son supplice. Cependant Don Diègue apprend que les Maures préparent une surprise contre Séville ; il envoie Rodrigue les attaquer, et le jeune homme remporte june victoire complète. Mais Ghimène n'en continue pas moins à réclamer la tête de Rodrigue, et le roi consent à un combat singulier entre Doii 0anche, champion de Ghimène, et Rodrigue. Don Sa&che est vaincu. Le roi déclare l'honneur satisfait, et ses dernières paroles laissent entrevoir la possibilité d'un mv riage entre Ghimène et Rodrigue. Le succès du Cid fut éclatant et révéla en Corneille un poète tragique que personne ne soupçonnait dans l'auteur de Médée. Il passa en proverbe de dire : Beau comme le Cid, Mais ce succès déclchaîna contre Corneille oette fameuse querelle, où fig^ent à la fois, parmi ses adversaires, un Scudéry, un Chapelain et un Richelieu. Les années IfiS*?, 1638 et 1689 ne voient paraître aucune nouvelle tragédie de l'auteur du Cid, Mais Corneille ne s'était pas contenté de répondre à ses adversaires ou de maudire ses juges; il avait travaillé, puisqu'il donne, en 1640, deux tragédies : tiorace et Cinna. 1640. Horace. — Horace est tiré de l'historien latin Tite-Live, 3, eh. xxiv-zzv. Âlbe et Rome sont en guerre; comme les deux villes sont unies par de nombreuses alliances entre les familles, on décide d'arrêter l'e/fusion du sang, et de ohoieirdans chaque eamp trois champions : l'issue

du combat décidera de la suprématie de l'une des deux villes. Le sort tombe, chez les Romains, sur les trois Horaces, et, chez les Albains, sur les trois Curiaces. Un des Horaces avait épousé Sabine, sœur de Curiaees; un des Curiaces était fiancé à Camille, sœur des Horaces. Les guerriers choisis n'en acceptent pas moins leur pénible devoir. Le vieil Horace attend des nouvelles du combat, lorsque Julie vient lui annoncer que deux de ses fils sont morts dès le premier choc, et que le dernier s'est enfui. Le vieil Horace maudit le sort survivant, et s'apprête à l'immoler de ses propres mains dès son retour. Mais il apprend que la fuite de son fils n'était qu'une ruse, et que Rome triomphe, — Le jeune vainqueur revient, apportant la dépouille des Curiaces ; il rencontre Camille, qui lui reproche la mort de son fiancé et prononce des injures contre Rome. Furieux, Horace tue sa sœur. Pour ce crime, il doit être jugé; le roi Tulle vient tout exprès dans sa maison, entend les plaidoyers de Valère et du vieil Horace, et absout le jeune Horace qui devra seulement se soumettre à une épreuve

Là formation de I4A TRAOÉDIB GLASSigUB 159 moAie
 expiatoire. — Le succès de cette pièce ne fut pas dû à Benté ; et Corneille,
 avec une déférence où il entre peut-être quelque ironie, dédia Horace au
 cardinal de Richelieu. Cinna est tiré d'un passage du traité de Sénèque sur
 la Clémence, Corneille invente les personnages d'Emilie et de Maxime. Il
 suppose que Cinna, descendant de Pompée, est poussé à une conspiration
 contre Auguste par Emilie qu'il aime : celle-ci, dont le père Toranius a péri
 dans les proscriptions ordonnées jadis par Auguste (Octave), veut se
 venger, et quoique Auguste la fasse élever chez lui comme sa propre fille,
 elle a promis sa main à celui qui tuerait l'empereur. Cependant Auguste,
 fatigué du pouvoir, consulte précisément les deux chefs de la conjuration,
 Cinna et Maxime, pour savoir s'il doit abdiquer : Cinna, qui veut frapper
 Auguste empereur, lui conseille de garder l'Empire, au grand étonnement de
 Maxime, qui ignore les vrais sentiments de Cinna, et qui, en apprenant que
 celui-ci conspire par amour pour Emilie, le dénonce à Auguste. L'empereur,
 vivement frappé par cette nouvelle, exprime dans un monologue célèbre ses
 angoisses, ses remords et ses hésitations. Il fait venir Cinna, le confond,
 puis il reçoit d'Emilie elle-même l'aveu de son ingratitude, et enfin il
 constate que Maxime lui aussi l'a trompé. Alors, s'élevant au-dessus d'une
 légitime colère, et pour prouver qu'il est maître de lui comme de l'Univers,
 il pardonne à tous. En 1641-1642, Corneille, qui fréquente l'Hôtel de
 Rambouillet, compose deux madrigaux pour la Océlande de Julie. Il lit
 dans la « chambre bleue » son Polyeucte dont le chrétien déplaît. La
 pièce n'en a pas moins un grand succès en 1643. 1643. — Polyeucte est tiré
 de Surius, historien latin du xvi^e siècle, qui avait raconté la mort de saint
 Polyeucte, martyrisé à Mélitène en Arménie, au iv^e siècle. Corneille
 emprunte à Surius les noms de Polyeucte, de sa femme Pauline, de son
 beau-père Félix, de son ami Néarque, et le récit du martyre. Il invente le
 personnage de Sévère. — On apprend au premier acte que Polyeucte a
 épousé récemment Pauline, et que son ami Néarque, chrétien, a quelque
 peine à le décider au baptême, Pauline avait été demandée en mariage, à
 Rome, par un chevalier nommé Sévère ; mais Félix n'a pas consenti à cette
 union, et arrivé en Arménie comme gouverneur, il a décidé sa fille à épouser
 Polyeucte ; Pauline s'y est résignée, parce qu'elle croit Sévère mort.
 Toutefois elle est inquiétée par un songe où elle a vu Sévère vivant et
 glorieux, et Polyeucte tué dans une assemblée de chrétiens. — Sévère non

seulement n'est pas mort| mais il est devenu le favori de l'empereur, et il vient à Mélitène pour offrir un sacrifice. Pauline le revoit, lui annonce elle-même qu'elle est mariée, et lui dit un éternel adieu. Mais, pendant le sacrifice, Polyeucte, qui vient de recevoir le baptême, brise les idoles. On l'arrête ; on le fait assister au supplice de Néarque ; Pauline et Félix essaient de l'amener à abjurer sa foi : il résiste à tous. Bien plus, il fait venir Sévère dans sa prison et lui lègue Pauline. Celle-ci n'aurait qu'à accepter cette solution, qui la rend à celui qu'elle avait aimé jadis. Elle fait mieux; elle ordonne à Sévère de solliciter la grâce de l'époux que son devoir lui commande de sauver. Félix ne se laisse pas toucher, car il croit à une ruse de Sévère, et Polyeucte est mis à mort. Pauline se déclare chrétienne à son tour, et Félix est lui-même converti par les mérites du martyr. La même année que Polyeucte, est représenté Pompée. Le héros qui donne son nom à la pièce n'y paraît pas. Sa veuve, Gomélie, est un des plus beaux caractères féminins de la tragédie classique. Toujours en 1643, année décidément féconde. Corneille revipite à l'Espagne et à

154 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE la comédie et fait jouer le Menteur, imitée de la Vérité de l'Alaroon. Un jeune gentilhomme, nommé Dorante, revient de l'Université de Poitiers, où il a étudié le droit. Accompagné de son valet Cliton, il se promène aux Tuileries. Surviennent deux jeunes filles, Quirine et Lucrèce ; Clarice ayant fait un faux pas. Dorante se précipite pour lui donner la main, et il en profite pour lui adresser une déclaration. Il veut lui persuader qu'il revient des guerres d'Allemagne, où il s'est distingué, et qu'il reste à Paris parce qu'il l'aime. Mais, sur un rapport inexact de son valet, il croit que Clarice se nomme Lucrèce. Dorante raconte ensuite à des amis qu'il a donné une magnifique fête sur l'eau, la nuit précédente, à cette même Lucrèce. Son père Géronte voulant le marier. Dorante, sérieusement épris de Clarice, déclare qu'il est déjà marié à Poitiers avec une certaine Orphise. La confusion faite par Dorante entre les noms des deux jeunes filles amène plusieurs épisodes assez complexes. Enfin Géronte apprend tous les mensonges de son fils, et Dorante finit par épouser la vraie Lucrèce. — Le Menteur eut un grand succès, et Corneille donna, en 1644, la Suite du Menteur, où il conserve Dorante et son valet Cliton, et qu'il imite d'une comédie de Lope de Véga, Aimer sans savoir qui. La Suite n'eut pas la même fortune que le Menteur. Viennent ensuite : Bodogune (1644), Théodon (1645), Héraclius (1646), Andromède (1650), Don Sanche à* Aragon (1650). 1651. Nicomède, — L'action de Nicomède se passe au second siècle avant Jésus-Christ, à la cour du roi de Bithynie, Prusias. Les Romains ont élevé chez eux un fils du second mariage de Prusias, Attale, en qui ils trouvent un docile vassal, et cherchent à écarter du trône le fils aîné de Prusias, Nicomède. Celui-ci, amoureux de Laodice, reine d'Arménie, est un capitaine valeureux, d'humeur hautaine et indépendante, qui perce à jour les desseins des Romains, et qui tient tête à Flaminius, leur ambassadeur. Rival de son frère Attale en politique comme son amour, il essaie de pousser Prusias à la résistance, et de se faire attribuer le trône malgré Flaminius et malgré la mère d'Attale, Arsinoé. Prusias n'a pas de caractère, et s'entend avec Flaminius pour se débarrasser d'un fils qui l'épouvante et qui le gêne. Heureusement Attale, dont la générosité trahit les desseins perfides de ses protecteurs, sauve Nicomède de la mort ; et Nicomède, luttant à son tour de grandeur d'âme avec Attale, rend à son père un trône que le peuple révolté veut lui donner. Prusias restera donc roi, et il en remercie son fils Nicomède ; mais il souhaite de conserver en même

temps l'amitié des Romains. En 1652, Pertharite, roi des Lombards, marque la fin de la première période de Corneille. 1659. — Quand Corneille revient au théâtre avec Œdipe, après une interruption de sept années, il obtient d'abord un grand succès. — En 1660, Corneille donne la Toison d'or, pièce à machiner, comme Andromède, — En 1662, commence avec Sertorius une série de tragédies politiques, où les « grands intérêts d'Etat » tiennent la première place, où l'amour est réduit à la galanterie fade, et totalement subordonné à l'ambition ; — Sophonisbe (1663), sujet déjà traité par Mairet en 1634 ; — Othello (1664) ; — Agésilas (1666) ; — Attila (1667) ; — Tite et Bérénice (1670), sujet traité par Racine dans sa Bérénice, — Mais la pièce où Corneille, qui semble revenu de son galanterie, fait le mieux parler l'amour, c'est Psyché. Cette tragédie-ballet, jouée en 1671 au Louvre, n'est pas entièrement de Corneille ; mais précisément toute la partie élégiaque et passionnée est de lui. — Pulchérie (1672) est une sorte de comédie héroïque ; — Soréna (1674) enfin clôt la deuxième série des pièces de Corneille.

LA FORMATION DE LA TRAGÉDIE CLASSIQUE 155

Corneille et les règles d'Aristote. — Corneille ne se soumit pas sans résistance à la règle des trois unités (action, temps, lieu). Choississant des sujets historiques et les compliquant encore[^] il est à l'étroit dans les vingt-quatre heures et dans l'unité de lieu ; mais, d'autre part, son génie consistant surtout à réduire ses actions à une crise essentielle de la volonté, les unités lui furent une contrainte utile. Ces crises d'énergie, diluées dans une action de plusieurs jours, ne donneraient pas la même impression de fermeté et d'héroïsme. Il a tenté d'ailleurs d'élargir un peu les limites des règles de lieu et de temps ; et il se justifie dans les Examens de ses pièces. L'« invention » chez Corneille. Dans quelle mesure il est historien. - Où Corneille prend-il le sujet de ses tragédies ? Si nous mettons à part Médée le Cid[^] Œdipe, il n'imité pas des siècles antérieurs. Il choisit ses sujets dans l'histoire, que cherche-t-il en effet ? Des exemples d'énergie humaine. Il lui faut de ces cas rares et vrais tout ensemble, dont la volonté n'ait pu sortir qu'au prix d'un effort, mais d'un effort tout humain. Peut-on cependant l'appeler un historien ? Non, si l'on exige de l'historien le respect scrupuleux de la vérité ; car Corneille ajoute et retranche aux faits que lui fournissent les textes (Horace, Cinna, Nicomède, etc.). Mais l'essentiel est que, par ces modifications, il ne fausse jamais la vérité générale, et qu'il en profite, au contraire, pour nous faire mieux pénétrer dans la psychologie d'une nation et d'un personnage célèbre, ou dans les lois intimes et cachées des événements. — L'histoire romaine a particulièrement tenté Corneille, car elle est, plus que toute autre, un recueil de beaux exemples. Qu'on l'envisage dans sa suite ou dans chacun de ses épisodes, à moins d'y voir la main de la Providence[^], avec Bossuet, il faut avouer que c'est un prodige de la volonté humaine. Corneille y est donc revenu sans cesse, et il a même souvent donné l'énergie et le style des Romains aux héros grecs ou barbares. L'action. — Ce fait une fois découvert dans l'histoire, Corneille le renforce et le complique. Pour mieux faire valoir l'énergie humaine, hors de l'ordre commun il lui crée des fortunes (Horace). - - Il ne lui suffit pas qu'une sœur des Horaces ait été fiancée à un des Curiaces ; il suppose encore qu'une sœur des Curiaces est mariée à l'un des Horaces. Ainsi, ce qui frappait déjà dans l'histoire, le sacrifice de l'amour au patriotisme, devient ici plus surprenant. — De plus, Corneille crée une action ascendante en ce sens que des obstacles nouveaux se dressent sans cesse devant le héros, dont la

volonté ne peut jamais se reposer. Ainsi l'intérêt va toujours en croissant jusqu'au dénouement qui marque enfin le triomphe de l'héroïsme. Les caractères et les passions. — On conçoit aisément ce que doit être un caractère destiné à jouer un pareil rôle. La Bruyère dit que Corneille a peint les hommes tels qu'ils devraient être. En effet, ses héros incarnent,

166 DIX-8BPTIÈMB BlftCLB nous Tavons déjà indiqué, une volonté maîtresse d'elle-même, une ndson qui règne en souveraine sur la sensibilité et qui la t3^rannise, une dairvoyance morale toujours en défiance d'elle-même. De grands sentiments les animent : le devoir filial (Rodrigue), Thonneur (Don Diègue), le patriotisme (Horace), la clémence (Auguste), Tamour de Dieu (Poieucte), la fidélité conjugale (Pauline, Gomélie), la dignité royale (Nicomède), etc. Quelle place Corneille donne-t-il à l'amour, qui, de toutes les passions, est celle qui détermine le plus de conflits tragiques? Dans la plus grande partie de ses tragédies, il y a de l'amour, et de l'amour qui fait corps avec le sujet; mais cet amour n'est pas, comme chez Racine, la passion maîtresse et le ressort unique ; il est en lutte avec un intérêt supérieur, et, il doit être vaincu. Et cet amour vient d'un libre choix de la volonté et de la raison; il est fondé sur V estime.. Moralité du théâtre de Corneille. — Il faut préciser cette question de la morale de CameiUe^ et expliquer pourquoi le théâtre de Xkimeille est une t école de grandeur d'âme b (Voltaire). a) Corneille, dans ses plus belles tragédies, pose des t problèmes moraux » et des • cas de conscience •. L*exempU est rare et tragique ; mais il évoque des cas analogues, plus ordinaires, auxquels la leçon peut s'appliquer. Le héros se trouve pris non pas entre le devoir et la passion (car la plus élémentaire morale nous oblige à choisir le devoir, et dans ce choix, U y a du mérite, et non pas de la grandeur, encore moins de l'héroïsme), mais entre deux devoirs qui le sollicitent d'abord également, et dont l'un doit triompher do Tautre. b) Et maintenant, quel est le principe qui déterminera le choix du héros? C'est ici, vraiment, que la grandeur d'âme va se montrer. Ce héros, d'abord, envisagera, non sans trouble, les deux forces qui lo sollicitent. D faut, en effet, qu'il nous apparaisse libre et clairvoyant et qu'il se décide par un choix raisonné de sa volonté Ce raisonnement lui donne un critérium certain, et lui fait discerner enfin le vrai devoir du devoir spécieux. Le vrai devoir se reconnaît à ce qu'il exige de nous un sacrifice plus complot et un effort plus grand. c) Ce héros, une fois qu'il aura accompli son pénible devoir, ne regrettr tera pas sa décision. A Chimène, Rodrigue, le cœur tout saignant de son sacrifice, dira : « Je le ferais encor si j'avais à le foire •. A Pauline et à Félix, Poieucte. prêt à partir pour le supplice, fera la même réponse. d) Enfin, le style même de ce théâtre justifie cette expression : éa^ de grandeur d'âme. Ce ne sont que plaidoyers^ arguments, dissertations. Pas un de ces héros qui ne cherche à

convaincre ses adversaires ou à se convaincre lui-même de l'excellence de son choix. Toute la théorie du vrai devoir, distingué du devoir spécieux, se trouve là. Voilà pourquoi le théâtre de Corneille provoque l'admiration. Par les sujets par la nature des passions, par le mécanisme moral des héros, il

LA FORMATION DE LA TRAGÉDIE CLASSIQUE 157 nous élève au-dessus des choses mesquines ou des tentations troublantes. Mais surtout il nous donne confiance en la force de la nature humaine. De là, une contagion de grandeur qui se dégage du *Cid* d'Horace de *Cinna* de *Polyeucte*, et même de *Pompée* de *SerUnius* et de tant d'autres pièces. Car le commencement de *Thérolisme* est l'admiration de la vertu Le style de *Corneille*. — *Corneille* est un de nos plus grands écrivains en vers, et peut-être le plus grand. U n'est pas poète au sens où l'entendent les romantiques ; il est sobre d'images ; il développe des raisonnements et des idées, plutôt qu'il n'exprime des sensations. Il a toutes les qualités de la plus belle rhétorique ; il en a aussi les défauts : la subtilité, l'emphase, la déclamation. Mais ce qui frappe le plus chez lui, c'est l'admirable propriété d'un vocabulaire le plus souvent abstrait, où les nuances et les degrés du raisonnement sont marqués avec une merveilleuse sûreté. De plus, ce style a toujours une gravité robuste et vraiment dramatique. Enfin, si *Corneille* excelle à développer avec ordre et logique une série d'arguments et à composer de longs discours, il n'est pas moins habile soit à formuler de courtes et impératives maximes, soit à disposer un dialogue en répliques antithétiques et brillantes. III. — Les Contemporains de *Corneille*. *Rotrou* (1609-1650). — De la vie de *Rotrou* on sait peu de chose : qu'il eut un génie précoce, qu'il fit partie du groupe des cinq auteurs de *Richelieu*, et qu'il mourut héroïquement à Dreux, sa ville natale où il avait été rejoindre son poste de lieutenant-criminel, au moment d'une épidémie. Nous savons aussi qu'il fut un ami de *Corneille*, qu'il appelait son maître ; et celui-ci le nommait son père. Il nous a laissé un assez grand nombre de pièces, dont les principales sont, par ordre de dates : les *Sosies* (1636), comédie imitée de *V Amphitryon* de *Plaute* (à comparer avec *Molière*) ; *Laure persécutée* (1637) ; la *Scur* comédie (1645) ; *Saint-Genest*, tragédie (1646) ; *Venceslas*, tragédie (1647) (1) ; *Cosroès*, tragédie (1649). Deux de ces pièces méritent d'être lues, *Saint-Genest* et *Venceslas*. *Thomas Gomei* (1625-1709), frère de *Pierre Corneille*, ne fut pas moins fécond que son aîné, et obtint de retentissants succès : ainsi *Timocraie* (1656) fut joué pendant six mois consécutifs. On garda longtemps au répertoire *Ariane* (1672) et le *Comte d'Essex* (1678). (1) *MvrcctmM OioUi* ; 1« cycle, p. 137 ; 2* cycle, p. 375.

The text on this page is estimated to be only 29.94% accurate

158 DIX>-SBPTIÊ^B SIÈCLB CHAPITRE V PASCAL ET
PORT-RQYAL SOMMAIRE V L* Abbaye de Port-Boyal^ dana la vallée de
Chevreuse, fut réformée en 1608 par Angélique Amauld. Plusieurs laïques
se retirèrent dans le voisina^ de cette abbaye ; 4n les appela les Memeura de
Port- Royal, — Le jansénisme est une doctrine théélogique sur la grâce,
extraite de VAugitstmus, ouvrage de Jansénius, évoque d'iTpres. — La
casuistique est l'étude des cas de conscience à Tusag^ deâ oonfesseuiQ. —
Port-Royal est persécuté, et finit par être détruit en 1710. 2** Biais Pascal
(1623-1662) se retire à Port-Royal, d'où il écrit les Provinciales et où il
prépare une Apologie de la religion. ~ Les Provinceialea sout des lettres, an
nombre de dix-huit, sur la question de la grâce et contre les Jésuites. ~
Après la mort de Pascal, on publie (1670), sous le titre de Pensées, les
fragments de son Apologie inachevée. -^ Ecrivain, Pascal est avant tout
naturel ; il est le plus vrai et le plus sublime des génies du xvn* siècle. 39
Influence de Port-Royal. ^— Cette influence s'exerce snr les caractères, inr
la prédication, sur renseignement. I. — L'Abbaye de Port-Royal. Principaux
Ecrivains janséui\$)tes« L*Âbbaye de Port-Royal. — Dans la vallée de
Chevreuse, à six lieues de Paris, existait, depuis le xiii« siècle, une abbaye
de femmes de Tordre de Gîteaux. Cette abbaye fut réformée en 1608 par
Angélique Amauld, qui fonda en 1625 une nouvelle maison à Paris. En
1633, la mère Angélique comment à prendre pour directeur de ses
religieuses Vabbé de SaifU-Cyran (1581-1643). C'est par lui que le
jansénisme pénétra à Port-Royal. Les Messieurs de Port- Royal. — L*abbé
de Saint-Cyran réunit auprès^ de Tabbaye de Port-Royal des-Champs un
certain nombre de pieux laïques, résolus à vivre dans la plus stricte pratique
du christianisme, et qu'on appela au xvii siècle : les Messieurs de Port-
Royal. Les plus célèbres furent : Amauld d'Andilly, Antoine Le Maître^ Le
Maire de Saqfi NicoUf Lancelot et le Grand Amauld. Ces Messieurs
s'occupaient de théologie, de l'étude et de la traduction des anciens r f)t ils
avaient

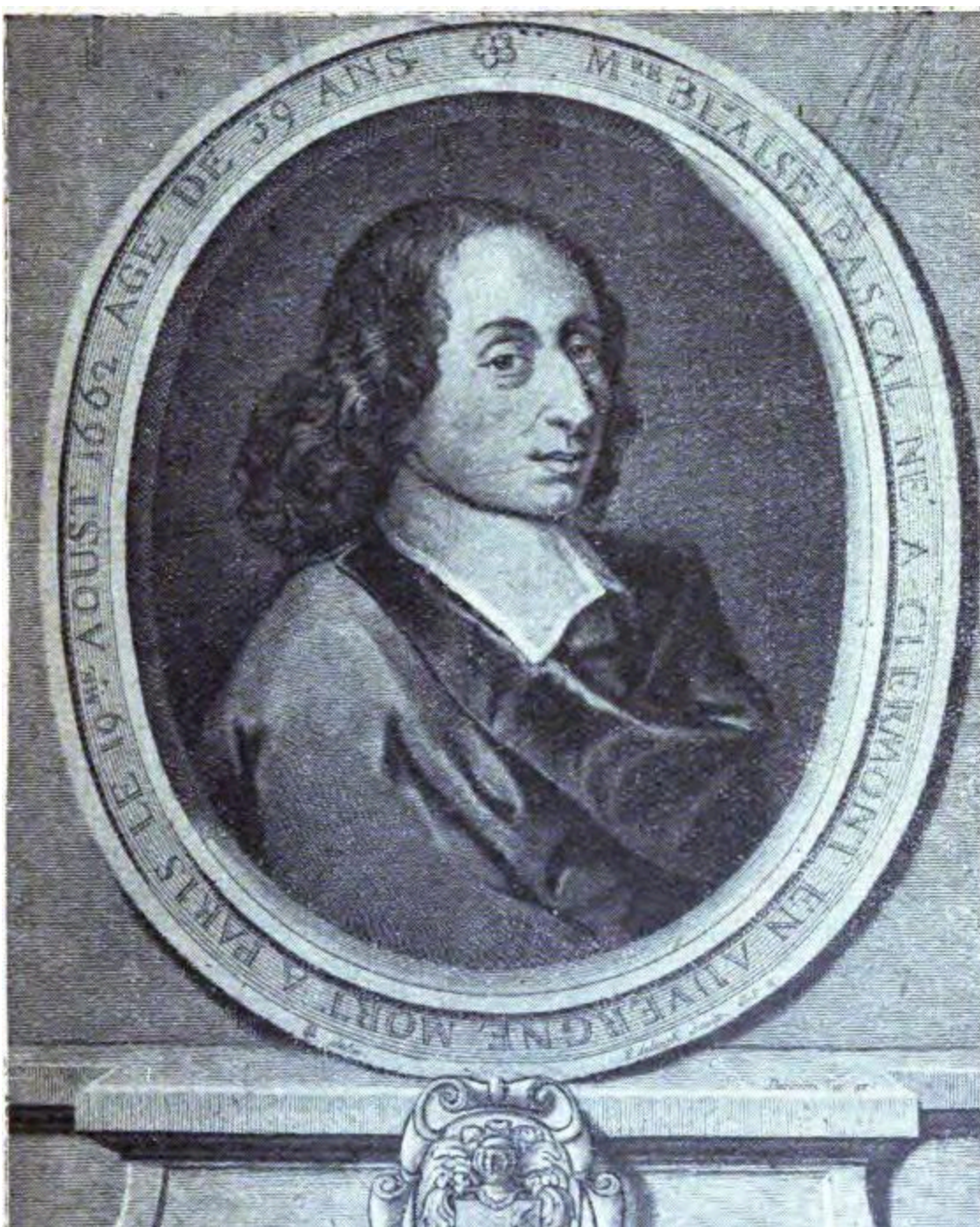
PASCAL ET PORT-ROYAL 159 fondé les Petites Ecoles de Port-Royal, où ils eurent pour élève le jeune Racine. Le Janséniisme. — Jciffissen^ évêque d'Ypres (dont le nom a été latinisé en Jansénius)^ miort en 1638, laissait en manuscrit un gros ouvrage latin, Augustinus, où il prétendait exposer la doctrine de saint Augustin sur la grâce. Cet ouvrage, publié en 1640, fut examiné, comme tous les écrits théologiques, par les docteurs de Sorbonne, qui en tirèrent cinq propositions hérétiques, déférées par eux à la cour de Rome, et condamnées. , Alors les partisans de Janssen déclarèrent • qu'ils condamnaient, eux aussi, avec Rome, les hérésies contenues dans les propositions^ mais qu'ils niaient que les propositions fussent dans VAugiistinusK U y eut donc dans cette querelle, une double question : celle de droite et celle de fait. Sur la première, les jansénistes se déclaraient soumis d'avance : ils affirmaient ne point dépasser, dans leur doctrine de la grâce, celle de saint Augustin et de saint Thomas. Sur la seconde, ils étaient irréductibles. La Casuistique. — Port-Royal accusait les Jésuites d'avoir fait condamner à Rome la doctrine de Jansénius. Il leur reprochait aussi d'être des confesseurs trop indulgents, et d'étudier avec trop de subtilité les cas de conscience dans leurs livres de casuistique. Les Jésuites en arrivaient, d'après Port-Royal, à permettre tout ce que la ^religion condamnait, au moyen d'accommodements et de restrictions mentales. Suite de l'histoire de Port- Royal. — Arnauld s'était fait expulser de la Faculté de théologie en 1656 comme janséniste. Pressé par ses amis de se défendre en portant la question devant le monde, il composa une sorte de mémoire qui, de l'aveu même de l'auteur, n'était pas destiné à faire sensation. C'est alors qu'il aurait dit à Pascal, entré l'année précédente à Port-Royal : c Vous qui êtes jeune, vous devriez faire quelque chose. ■ Pascal se mit à l'œuvre, et écrivit, du 23 janvier 1656 au 24 mars 1657, les dix-huit Provinciales, Cependant, en 1656, Port-Royal avait été profondément ému et soutenu dans sa résistance par le < miracle de la sainte Épine».M"*Périer, nièce de Pascal, pensionnaire à Port-Royal de Paris, était atteinte d'une Gstule lacryoaale ; elle fut guérie par l'attouchement d'une relique, une épine de la couronne portée par le Christ pendant la Passion. En 1661, on voulut obliger les Messieurs et les religieuses à signer un formulaire dont les termes essentiels étaient ; c Je condamne de cœur et de bouche la doctrine des cinq propositions de Cornélius Jansénius, contenues en son livre intitulé Augustinus,..^qiiei\

doctrine n'est point celle de saint Augustin, que Jansénius a mal expliquée contre le vrai Sens de ce docteur, b Tout Port-Royal refusa de signer ce formulaire. En septembre 1668, le pape Qément IX, par la rédaction d'un nouveau formu^ auquel Port-Royal adhéra, assura la paix de V Eglise. Mais tout m

160 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE B gftta en 1706, les religieuses ayant refusé d'adhérer sans restriction à une bulle du pape Clément XI sur le Cas de conscience. En 1709, les religieuses furent chassées de Port-Royal-des-Champs ; et, en 1710, l'abbaye était détruite par ordre du Roi. IL — Pascal (1628-1602). Vie. — Blaise Pascal est né à Fermont-Ferrand, le 19 juin 1623. Son père, Etienne Pascal, était alors président de la cour des aides de Montferrand. Blaise Pascal avait deux sœurs : Gilberte, qui épousa Florin Périer, conseiller à la cour de Fermont, et Jacqueline, qui entra au couvent de Port-Royal, sous le nom de sœur Sainte-Euphémie. M. Pascal père voulut instruire lui-même son fils, dont les dispositions pour les mathématiques lui parurent extraordinaires. Craignant que l'enfant ne se fatiguât, il lui défendit de s'occuper de sciences, jusqu'à ce qu'il eût appris le latin. C'est alors, si nous en croyons M^{^^}* Périer, que Blaise Pascal, ignorant même les définitions essentielles de la géométrie, appelant un cercle un rond et une ligne une barre « poussa ses recherches si avant qu'il envint jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide ». A seize ans, il composait un Traité des sections coniques, qui aurait excité, dit-on, la jalousie de Descartes. Il prenait part à des conférences scientifiques. Il inventait la machine arithmétique, pour simplifier les calculs de son père. A Rouen, où M. Pascal père avait été nommé intendant, Blaise Pascal, ses deux sœurs et leur père furent gagnés au jansénisme ; et du christianisme déjà fervent qu'ils pratiquaient, ils passèrent à une religion plus austère. C'est ce que l'on appelle, assez improprement, la première conversion de Pascal. Cependant, en 1648, Pascal avait fait ses expériences sur la pesanteur de l'air, au sommet du Puy-de-Dôme, en Auvergne, et à Paris, sur la tour Saint-Jacques. En 1651, il écrivait un Traité sur le vide, dont il ne nous reste qu'un fragment intitulé : De l'autorité en matière de philosophie* — Sa santé, très précaire, l'obligea en 1652, à interrompre ses travaux scientifiques. C'est alors, pendant deux ans, la période mondaine de Pascal. Il fréquente la société ; il est intimement lié avec le duc de Roannez et le cheviûier de Méré. Puis se produisit ce que l'on appelle la seconde conversion de Pascal, peut-être à la suite d'un accident sur le pont de Neuilly, peut-être seulement par l'action lente et puissante de la foi janséniste que le monde n'avait pas éteinte en lui. C'est au mois de janvier 1656, que Pascal est invité à servir les intérêts de Port-Royal, en défendant Amauld devant l'opinion publique, contre la

The text on this page is estimated to be only 2.69% accurate

'J^ D'aprH rialampi il Oirmd Eddindi (1619-1703). MU ontitOBS.
— Prtcîe de Lmémtn.



162 OIX-SEPTIÈME SièCLB censure de la Sorbonne. H publie alors ses[^] dix-huit PravineitUei, A partir de 1658, Pascal ne s'occupe plus que de réunir des matériaux pour une apologie de la religion chrétienne. Ses dernières années ne sont qu'une lente et affreuse agonie. Pascal mourut le 19 août 1662, dans la maison de M. Périer, son beau-frère ; il fut inhumé à Saint-fitienne-duMont. Les Provinciales (1656-1657). — Les contemporains les ont appelées les Petites Lettres ; le nom de Provinciales leur vient du titre général mis au recueil de Cologne, en 1657 : Lettres de Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR, PP. jésuites sur la morale et sur la politique de. ces Pères. Les n°* 1, 2, 3, 17, 18, sont consacrés à la question théologique de la grâce ; — les n[^] 4 à 16 traitent plus spécialement de la casuistique et de la morale (1). L'art de Pascal dans les Provinciales. — Voltaire dit, dans son Siède de Louis XIV :n Les meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel que les premières Provinciales ; Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières. • Pascal veut d'abord dans ses premières lettres atteindre le monde[^] l'intéresser, l'obliger à comprendre ou à croire qu'il comprend le sujet des disputes de Sorbonne. Lui-même, il se donne pour un « honnête homme » très ignorant en ces matières et désireux de s'instruire ; et il s'adresse naïvement à des docteurs et à des Jésuites. — Ainsi, dans la première Pro* vinciale<, il a pour interlocuteur un docteur de Navarre qui lui fait solennellement de creuses réponses ; puis il va chez un janséniste, revient chez son docteur, interroge un Jacobin. Chacun de ces personnages a sa physionomie, son genre particulier d'entêtement, son style. Mais le Père jésuite de la quatrième lettre est une figure plus achevée : c'est lui qui, pour éclairer Pascal sur la vraie définition de la grâce actuelle, va < chercher des livres » : la Somme du P. Bauny, un factum du P. Annat, les écrits de M. Le Moyne; et Pascal le pousse,robligo à s'oaferer lui-même et àdégringoler de citation en citation... Cependant, le Jésuite perd tout à fait pied. Heureusement « on vint l'avertir que M°^® la maréchale de... et M'A* la marquise de... le demandaient; Et ainsi, en nous quittant à la hâte : J'en parlerai, dit-il, à nos Pères. Ils y trouveront bien quelque réponse. Nous en avons ici de bien subtils ». La comédie est complète, comme dans un dialogue de Platon. Bref, on doit dire de ces premières lettres, avec Racine : « Vous semble-t-il que les Provinciales soient autre chose que des comédies? » Dès la fin de la neuvième lettre, Pascal sentait peut-être que le publie très amusé par la

comédie avec le bon Père, allait se lasser ; et, sans attendre qu'on lui reprochât de « faire de l'esprit », il change de ton et il s'adresse aux Jésuites eux-mêmes. Il s'élève alors jusqu'à une éloquence (1) MtfroMiM eJbowM, S* eyclt, p. 381.

\ PASCAL Bt PORT-ROYAL- 163 indignée. On sent chez lui la profonde conviction d'une âme blessée et scandalisée, qui s'est longtemps maîtrisée et qui déborde. On peut dire avec Voltaire : « Tous les genres d'éloquence y sont renfermés. » Les pensées. — Le manuscrit; les éditions. — Après la mort de Pascal, ses héritiers trouvèrent parmi ses papiers des liasses de notes préparées en vue d'une apologie du christianisme. Les amis et les parents de Pascal résolurent de publier ces fragments. Bien que la préface écrite par Etienne Périer, son neveu, prouve que le plan probable de Pascal leur était connu, les premiers éditeurs ne s'effortèrent pas à établir entre ces fragments un ordre tout à fait définitif. Ils intitulèrent leur édition : *Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets*, qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers. Ils y firent, par prudence, quelques changements de fond ; et, par timidité de goût, ils en atténuèrent parfois le style. Ce n'était pas là « tout Pascal, et rien que Pascal », comme le demandait Cousin en 1842. Mais telle qu'elle était, cette première édition des *Pensées* eut le plus grand succès. Au XVIII^e siècle, on vit paraître, en 1778, l'édition de Gondorcet, avec des notes de Voltaire, et en 1779, celle de l'abbé Bossut. Ni l'ordre des paragraphes, ni le texte ne furent modifiés. Au XIX^e siècle, on publia enfin des éditions revues sur le manuscrit original, et où l'on s'efforça de reconstituer le plan probable du livre que Pascal méditait d'écrire. Les plus célèbres sont celles de Faugère (1844), Havet (1851), Brunschwig (1910). Le plan des *Pensées*. — Pascal ne destinait pas son Apologie aux croyants, mais aux libertins^ à ceux qui refusaient de discuter les questions religieuses. Aussi va-t-il commencer par une simple analyse psychologique de la nature humaine, en se servant de Montaigne, qui était le livre de chevet des libertins. De cette analyse sort une énigme. L'homme est faible, l'homme est misérable ; il ne possède ni la certitude, ni le moyen d'y arriver. Mais, au milieu de cette misère, il a des velléités de grandeur et des aspirations démesurées. Comment accorder ces contradictions ? Ici, Pascal suppose qu'il aura si fortement posé le problème, que le libertin tout le premier sera vivement intéressé à en désirer la solution (1) Cherchons donc, eût dit Pascal, si les philosophes peuvent nous y aider. Toutes les philosophies se ramènent à deux types : le pyrrhonisme (Montaigne), le stoïcisme (Épictète). Or Montaigne n'a vu de l'homme que la faiblesse ; Épictète, que la grandeur. Le libertin, piqué au jeu, consent à interroger les religions, ne fût-ce que pour les convaincre d'une impuissance

égale à celle des philosophies. Dans cette enquête sur les religions antiques, l'ordre historique nous amène à l'examen de la Bible. Mais là, que trouvons-nous? Pascal s'arrête, (1) Mtfaut e4«irif, %•* crclt, p. 100.

164 DIX-8EPTIÈME SIÈCLE ' comme surpris tout le premier ; il aperçoit, à la base de la religion chrétienne, un dogme, le dogme de la chute, qui, par une clarté subite, nous explique l'état misérable de la créature déchue, et les souvenirs d'une grandeur passée ; le dogme de la Rédemption vient légitimer de nouveau ses espérances. Ainsi, on est arrivé, sans violence, sans raisonnement dogmatique, sans appareil théologique, à une solution religieuse et chrétienne parce que la religion juive contient la figure de la loi réalisée par le christianisme. Pascal aurait alors ajouté des preuves historiques et théologiques sur Jésus-Christ, les miracles, l'Église, etc. Tel est le plan probable de Pascal. On ne saurait, d'ailleurs, prétendre assigner une place définitive aux fragments qui subsistent (1). Le style de Pascal. — Selon Voltaire, les Provinciales sont « le premier livre de génie qu'on vit en prose ». Et Voltaire ajoute : « Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. » Ajoutons que, le premier depuis Calvin, Pascal portait devant le public des questions de théologie. Il sécularisait tout un domaine d'idées générales. — Si des Provinciales on passe aux Pensées, l'admiration redouble. Dans ces fragments, en effet, Pascal n'est plus seulement un pamphlétaire de génie, un orateur véhément : il est un poète. Son imagination prodigieuse lui suggère des images égales à celles de nos plus grands lyriques. Sans doute, quelques-uns regretteront que l'Apologie de Pascal n'ait pas été achevée. Mais l'œuvre mise au point » pour le public n'aurait pas la même originalité. lit. — Influence de Port-Royal au XVII^e siècle*. Port-Royal, malgré les persécutions qui l'accablèrent, eut, sur la société et sur les écrivains du xvii^e siècle, une très sérieuse influence. 1^o Il faut signaler le grand exemple de fermeté et de résistance donné par les Messieurs de Port-Royal, en un temps où l'esprit de docilité et d'abandon permettait au pouvoir absolu de s'établir pour près de deux siècles en France. Et l'on peut dire que quelque chose de leur solidité morale, de leur vertu stoïque, a passé dans les Bossuet, les La Rochefoucauld, les Boileau, les Saint-Simon. — 2^o Port-Royal eut, par SautCyran et M. Singlin, une influence sur la réforme de la prédication ; il n'est pas jusqu'à Bourdaloue, un jésuite, qui ne lui doive quelque chose. — 3^o Les Messieurs de Port-Royal ont contribué à transformer les méthodes et les outils de l'enseignement ; dans leurs Petites [^]es, ils enseignaient, avec le latin, le français et le grec. N'oublions pas aussi qu'ils eurent, dans ces écoles, des élèves qui leur firent honneur, et que Racine doit peut-être à

Lancelot et à Nicole, avec sa connaissance du grec, sa fine psychologie. (1)
Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 160 ; — t^{*} cycla, p. 881.

The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate

BOSSUET ET LES PRÉDICATEURS SOMMAIRE 1® Avant Bossuet, la prédication est réformée par saint Vincent de Paul, VOratoire les Jésuites et Port-Royal. 2° Bossuet (1627-1704) fait ses études à Dijon et à Paris, est archidiacre de Metz, où il réside jusqu'en 1658 puis vient prêcher à Paris et à la Cour. Il est nommé évêque de Condom (1669) et précepteur du Dauphin (1670), prononce plusieurs oraisons funèbres et devient évêque de Meaux (1681). — Son caractère est fait de bonté, de loyauté et de bon sens. — Les Sermons de Bossuet ne furent publiés qu'à la fin du XVIII^e siècle. — Bossuet n'avait aucune prétention littéraire ; il ne cherchait qu'à toucher et à convaincre. Son éloquence est lyrique. — Il renouvelle l'oraison funèbre, en y introduisant l'histoire et le sermon. — Précepteur, il étudie par lui-même, et à fond, tout ce qu'il enseigne. Il compose pour le Dauphin plusieurs ouvrages, entre lesquels il publie le Discours sur l'Histoire universelle (1681); après sa mort paraissent la Politique tirée de l'Écriture Sainte et le Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même. — Controversiste, Bossuet l'est pendant toute sa vie. Il publie en 1688 son Histoire des Variations des Églises protestantes, chef-d'œuvre d'érudition et de style. Il combat le quietisme, — Écrivain, Bossuet s'inspire surtout de la Bible et des Pères. — Son style est remarquable par sa propriété et sa variété. 3° Bourdaloue (1632-1704), jésuite, prêcha dix fois le Carême et vint à Versailles ; il eut comme sermonnaire plus de succès que Bossuet. Il savait plaire par son art de raisonner, et surtout par ses portraits, où la malignité de la cour voyait des personnalités. 4° Fléchier (1632-1710) est resté célèbre par l'oraison funèbre de Turenne. — Mascaron (1634-1703) a de la véhémence, mais son style est archaïque; — Massillon (1663-1742) a prononcé l'oraison funèbre de Louis XIV, le Petit Carême, etc. Il a un style harmonieux et élégant ; on l'a surnommé l'Isocrate français. I. — La prédication avant Bossuet. Après saint François de Sales, dont il a été question plus haut, il faut signaler encore quelques précurseurs de Bossuet : — Saint Vincent de Paul (1576-1660); — le P. Lejeune (1592-1762), le P. Senault (1591-1662), tous deux de l'Oratoire, fondé en 1612 par le cardinal de Bénille. Les jésuites de leur côté, eurent le P. Claude de Lingendes (1591-1660),

166 t>IX-SBPTIÊMB tlÈCLB Enfin, Port-Royal contribuait aussi à instruire les prédicateurs, et à les ramener aux vrais principes de l'éloquence sacrée ; nous avons déjà cité, à ce point de vue, Saint-Gyram et Singlin. II. — Bossuet (1627-1704). Vie. — Jacques-Bénigne Bossuet naquit à Dijon, le 27 septembre 1627', son père' était avocat au Parlement de Dijon. Il commença ses études au collège des jésuites de sa ville natale, et les continua, à partir de 1642, à Paris, au collège de Navarre. Le jeune Bossuet avait déjà une réputation. Son ardeur au travail lui valait de la part de ses condisciples, le surnom de Dos suefitf aratro (1) ; et le prince de Gondé acceptait, en 1648, la dédicace de sa première thèse, sa tentative. Ordonné prêtre en 1652, Bossuet vint résider à Metz, avec le titre d'archidiacre de Sarrebourg. De 1652 à 1659, sauf une courte apparition à Paris (1657, Panégyrique de saint Paul)^ il prêchera et remplira tous ses devoirs de prêtre à Metz. Dans la capitale de la Lorraine, les protestants et les Israélites étaient nombreux. Bossuet écrit une Réfutation du catéchisme de Ferrit ministre calviniste (1655), et il opère des conversions parmi les Juifs. B a déjà de grands succès comme prédicateur ; c'est l'époque de ses Panégyriques et de ses premières Oraisons funèbres. En 1659, il vient s'établir à Paris, et, en 1660, il commence la série des (brèmes et des Avents que nous énumérons plus loin. De 1659 à 1669, Bossuet se multiplie : sermons, panégyriques, oraisons funèbres, apostolat et conversion d'illustres protestants (M"® de Bouillon, Turenne, de Lorges, etc.), controverses et conférences avec le ministre Ferri ; et toujours un travail incessant, comme en témoigne la document tation précise de tous ses ouvrages. Il n'a d'ailleurs rien publié, depuis 1655. EIn 1669, Bossuet est nommé évêque de Condom, et, l'année suivante, précepteur du Dauphin. Absorbé par l'instruction du Dauphin, pour lequel il s'impose un travail aussi écrasant qu*inutile, il ne prêche que rarement entre 1669 et 1680; il prononce, en 1669, l'oraison funèbre d'Henriette de France^ et, en 1670, celle d^ Henriette d'Angleterre. Le préceptorat une fois terminé, Bossuet est nommé premier aumônier de la Dauphine et évêque de Meaux (1681). Il rédige, en 1682, la Déclaration du clergé de France en quatre articles, sur les libertés de VÈglise gallicane, D publie son Histoire des variations des Églises protestantes (1688) et ses six Avertissements aux protestants (1689-1691). Et cependant, de 1680 à 1687, il compose cinq oraisons funèbres. Mais voici (1) BoM suetus aratro

lignifie littéralemeaC : « U bœuf habitué à la ebarnit b, e'wl-à« pin !• bœuf
laborieux tt vigoureux.

»0«SUBT El LR« rñlf.DiCATEUBft l(Jt l'affaire du Quiétisme, qui commence en 1694 et ne s'achèvera qu'eD 1699. A cette occasion, c'est une incroyable abondance de mémoires^ de relations^ de réponses, qui toutes supposent une étude approfondie des textes. Ajoutez un grand nombre de lettres à toutes sortes de personnes de tous états, et particulièrement d'admirables lettres de direction, Bossuet trouvait encore le temps de paraître à Versailles, à Chantilly, d'inspecter les couvents de son diocèse et d'y prêcher des retraites. n est mort le 12 aVril 1704, « les armes à la main », selon l'expression de Saint-Simon. Son caractère. — Quelques passages toujours cités des Oraisons funèbres, sublimes et pompeux, — un portrait théâtral peint par Rigaud, — les souvenirs de la violente querelle du Quiétisme où Ton se plaît à considérer Féneloii comme une victime, — ont contribué à fausser l'opinion publique sur le vrai caractère de Bossuet. Son trait dominant était la bonté. Les contemporains ont insisté sur sa douceur et^ sur son art de plaire h tous. — Un artro trait de son caractère, c'est la conscience qu'il apporte à tout ce qu'il fait. Doué d'une rare puissance de travail, il prépare, il approfondit, il se documente. Jamais cet orateur merveilleux ne se paye de mots. — fl est spontané et vigoureux ; il est, conmio écrivain et comme moraliste, essentiellement sain et droit, à égale distance de tout excès. Ses lettres de direction sont d'une sûreté toujours actuelle. — Enfui, celle de ses qualités qui résume et qui explique toutes les autres, c'est le bon sens, Bossuet sermonnaire. — La carrière de Bossuet prédicateur se divise en plusieurs périodes : 1® A Metz (1652-1658). On peut citer pendant cette période : le panégyrique de saint Bernard (1655) (l), le panégyrique de saint Paul (1657) à Paris, Hôpital général (2). Les discours de la jeunesse de Bossuet sont remarquables par l'ardeur et la véhémence, par la hardiesse toute biblique d'une langue encore mêlée, lres pittoresque, très hardie. Les maîtres de Bossuet sont alors Tertullien et saint Augustin. 2° A Paris (1658-1670). C'est l'époque des Carêmes et des Avents : — Carême de 1660, aux Minimes de la place Royale (aujourd'hui place de:^ Vosges, alors le centre du Paris élégant). On doit y signaler les sermons : sur les Démon, sur V Honneur du monde (3), sur là Passion (4). Dès ce moment, l'influence de saint Jean Chrysostome vient tempérer celle de Tertullien et de saint Augustin. — Carême de 1661, aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques (Val-de-Grâce) : sermons sur la Parole de Dieu, (1) Morceaux choüisy 1«' cycle, p. 173. (S) Morceaux choUiSt S* cycle, p.

397. (3) Morceaux choisis, l*v cycle, p. 175. (A) MorcêCMX cKoiti»^ t«
cycle, p. 404*

168 DIX-8BPTIÈMB 8IÈGLB sur la Pcusûm. C'est là que Bossuet, au témoignage de l'abbé Ledieu, son secrétaire, aurait eu pour auditeurs les t Messieurs de Port-Royai •. — Carême de 1662, au Louvre : sennous sur la PrédioUion évangéliquet sur V Impénitence finale (i), sur VAînbiton (2), sur la Mort, sur les Dewirs des row, sur la Pansion. — Carême de 1665, à Saint-Thoraas du Louvre (ce n'est plus un carême à la Coyr, mais devant la Cour), — A vent du Louvre, 1665. — Carême de Saint-Germain-en-Laye, 1666 : à signaler < les sermons sur la Divinité de la relifjion, sur P Honneur, sur l* Amour dei^ plaisirs, sur la Justice, sur V Ambition, — Avent de Saint-Thomas du Louvre, 1668. — Avent de. Saint-Germain-en-Laye, 1669. — Cette période est celle de la pleine malurité de Bossuet. 3® Pendant son préceptorat, Bossuet renonce à la prédication. Cependant, il Tant sij^nalier, en 1075, le sermon pour f^ -profession de Af"« dp la Vallière. àP Nommé évêque de Meaux, Bossuet recommence à prêcher : soit dans des occasioxxs solennelles (sermon sur V Unité de VÉgli^e, 1681), soit dans sa cathédrale de Moaux {Pour le jour de Pâques, 1685) (3), et dans les églises et couvents do son diocèse (sur le Silence, aux Ursulines)» C'est la période de l'éloquence familière, de l'homélie plutôt- que du sermon (4). Histoire des Sermons de Bossuet. Les manuscrits. Les éditions. -^ Rien ne prouve mieux le dédain de Bossuet pour la gloire littéraire, que l'état dans lequel il laissait les manuscrits de ses sermons. Cet état attestait qu'il les avait beaucoup manies et retouchés, mais qu'aucun n'était prêt pour l'impression. Ils passèrent aux mains du (ils de son frère Antoine, l'abbé Bossuet, qui devint évêque de Troyes, puis à M. de Chazot, de Metz. — Cependant les Bénédictins des Blancs-Manteaux, à Paris, préparaient une édition des (Euvres complètes de Bossuet (commencée par l'abbé Lequeux), et dom Déforis fit appel à tous ceux qui détenaient des manuscrits. Il obtint de M°»® de Chazot tout ce qui restait des sermons, et l'édition de 1772-1778 donne quatre volumes composés de fragments ainsi retrouvés et plus ou moïn^ bien reconstitués. Après dom Déforis, il a fallu les travaux de l'abbé Vaillant (1851), de Floquet (1855 et 1864), de Lâchât (édition de 1862-186:)), de Gandar, de Gazier et de l'abbé Lebarq, pour établir un texte déQnitif et un classement rationnel des sermons de Bossuet. Les critiques du xviii® siècle ne surent pas apprécier le style à la fois siïnple et sublime des Sermons de Bossuet. Mais au xix« siècle une réaction se Gt : Saint-Marc Girardin, Patin, Nisard, et les critiques que nous (1)

MorceaiAX etio%sis^ %* cycle, p. 407. (t) Morceaux choisis, t*' cycle, p. 177. (3) Morceaux chotsis, 2* cycle, p. 400. (4) Dans cette nomenclature, nous citons des sermons que les élèves peuvent trouver dans les recueils classiques de MM. Gandar, Gazier, Rébelliau, Jacquinel et Galvet

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

D'aprii fulataiii d* Babitt iVintlniil Ilt>£J-IU71l)



170 DIX-ABPTIÈME IliftQLB avons précédemment nommés, rendirent aux Sermons leur place dans l'œuvre de Bossuet, la première. Comment Bossuet comprend l'éloquence de la chaire. — Bossuet veut d'abord que le prédicateur connaisse à fond l'Écriture Sainte. Lui-même il lisait et relisait la Bible. Pour les Pères de l'Église, il conseille la lecture de saint Augustin, de saint Jean Chrysostome, de Tertullien et de saint Grégoire de Naziance. Parmi les auteurs profanes grecs : Homère, Platon, Socrate, Démosthène (mais Bossuet avoue qu'il les a peu lus) ; en latin : Cicéron, Tite-Live, Salluste, Térence, Virgile ; en français : Balzac, les écrits des Messieurs de Port-Royal, Corneille. « Mais ce qui est le plus nécessaire pour former le style, c'est de bien comprendre la chose, de pénétrer le fond et la fin de tout, et d'en savoir beaucoup... » Dans le Panégyrique de saint Paul et dans la Parole de Dieu Bossuet s'élève avec une admirable véhémence évangélique contre les prétentions littéraires de l'orateur chrétien et contre la coupable curiosité des auditeurs (1). — Bossuet compare {Parole de Dieu) l'autel et la chaire* Il juge le prêtre et l'auditeur également coupables de sacrilège, s'ils laissent tomber soit le corps, soit la parole de Jésus-Christ. Quelle doit donc être la part de l'éloquence? « Elle doit suivre sans être appelée... Elle doit venir d'elle-même, attirée par la grandeur des choses et pour servir d'interprète à la sagesse qui parle... Le prédicateur prendra tout dans les Écritures, non seulement pour justifier, mais pour embellir son discours. » — De leur côté, les auditeurs doivent « savoir écouter au dedans... On parle dans la chaire, la prédication se fait dans le cœur... Ils pèsent les paroles, comparent les prédicateurs, comme si la chaire était un théâtre où il fallût disputer le prix du bien dire... » Cette fière et apostolique théorie de la prédication explique pourquoi Bossuet n'eut pas, au xvii^e siècle, malgré la supériorité de son génie, un succès égal à celui de Bourdaloue et de Massillon. Le lyrisme de Bossuet. — Mais ce qui explique encore une certaine résistance de la part du xvii^e siècle, c'est que Bossuet est beaucoup moins impersonnel et abstrait qu'un Bourdaloue ou un Massillon. Seul avec Pascal, il est en son siècle un lyriste. L'éloquence a toujours eu de grandes affinités avec le lyrisme, surtout quand, au lieu de s'exercer sur des questions de droit ou de personnes, elle traite les grands lieux communs dont vit l'humanité, et quand, pour les renouveler, l'orateur cherche à frapper l'imagination et la sensibilité de ses auditeurs. Que l'on considère les

sermons de Bossuet, on y trouvera du lyrisme à classer sous les points suivants : — a) Mouvement général du discours Bossuet obéit à une[^] émotion intérieure, qui rythme et qui entraîne son raisonnement. — b) Le ton est personnel et souvent impérieux[^] comme (1) Mureaux dit, t« cycle, p. 397 §1 401.

B088UBT ET LES PRÉDICATEURS 171 celui d'un taisonnaire qui, recevant son inspiration d'en haut, la subissant en quelque sorte, à son tour la projette sur son auditoire. — e) U s'élève fréquemment à la méditation à la fois psychologique et mystique, et alors il ressemble tout à fait à nos lyriques modernes : Lamartine, Vigny, Sully Prudhomme. — J) Il donne à ses développements une form6 rythmique, avec des refrains saisissants : voir en particulier l* Impénitence finale : « La fin est venue, la fin est venue... etc », la Passion de 1660 : « Tradebat aiuXem,,. », le Sermon pour le jour de Pâques de 1685 : « Marche ! marche ! » Mais ce lyrisme n'exclut chez flossuet ni la pleine possession de la pensée, ni la suite du raisonnement. On sent chez lui la raison souveraine qui règle cette ardeur lyrique. Les Oraisons funèbres. — Le mot oraison s'employait encore au XVII* siècle dans le sens de discours ; on disait les oraisons de Cicéron, Il ne faut donc voir aucun sens religieux dans cette expression, aujourd'hui archaïque Les oraisons funèbres de Bossuet sont * — 1656, à Metz, Yolande de MorUerby, abbesse de Sainte-Marie de Metz ;, — 1658, à Metz, Henri de Gomay ; — 1662, le P. Bourgoing^ supérieur général de TOratoire ; — 1663, Nicolas Cornet, principal du collège de Navarre ; — 1667, Anne d* Autriche (discours perdu) ; <. — 1669, Henriette de France, reine d'Angleterre ;'^ — 1670, Henriette d* Angleterre, duchesse d'Orléans ; — 1683, Marie- Thérèse, reine de France ; — 1685, Anne de Gonzagtie, princesse palatine ; — 1686, Michel Le TeUier, chancelier de France ; — 1686, M^^ du Blé d*Uxelles, abbesse de Faremoutiers (discours perdu) ; — 1687, le Prince de Condé, — Sur ces douze oraisons funèbres, six ont été imprimées du vivant de Bossuet, et par ordre du Roi. Analyse des principales oraisons ftmèbres. — I. Henriette de France, reine d'AnSleterre (15 novembre 1669, • en présence de Monsieur, frère du Roi, et de Madame, en régUse des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot, où repose le cœur de Sa Malesté ») • Texte : Et ntmc, reges, irUeUigite ; erudimini, qui judicatis terram (Psaume xi), • Maintenant, rois, apprenez ; instruisez-vous, juges de la terre >. Exorde : Dieu, souverain maître des rois, sait leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Exemple d'Henriette, dont la seule vie rassemble toutes les extrémités des choses hunTaincs. Diviêion : Henriette a su user chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Première partie: La prospérité. — Famille d'Henriette ; famille d'Angleterre. — Ses qualités : • Son grand cœur a surpassé sa

naissance >. — Son rôle en Angleterre. Deuxième partie: Les malheurs. — Les révoltes d'Angleterre. Pour quelles causes? Portrait de Charles I*. Les sectes religieuses. Portrait de Cromwell. — Comment la reine supporte ces épreuves. — Elle voit sa famille* rétablie sur le trône d'Angleterre.

172 DIX-8BPTIÊlſB flIÈGLB Péroraigon : Elle reroorcin Dieu de
• l'avoir faite reine malheoreuee >, et meaii dans une pieuee retraite. II. —
Henriette d'Angleterre, dnoheiN d'Orléanf (21 août 1670, à Baint-Denie, en
présence du grand Condé). Texte: Vanitas vanUaium, et c/nmia tamiaa
(Ecoléeiaste, 1, 2). < Vanité des vanités, et tout est vanité. • Bxorde : Tout
est vain en l'homme, si l'on considère ce qu'il donne au monde : tout.,' au
contraire, est précieux et important, si Ton considàre ce qu'il doit 'à Dieu.
Division : Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une
sainte mort lui a donné. Première partie: Grandeur de sa naissance. — Ses
qualités d'esprit et de cœur. Services qu'elle rend à la France. — Sa mort
soudaine à Saint-Goud. Ce qui reste de nous dans le tombeau. Deuxième
partie : Cette mort est une grftce pour la princesse. Dieu l'a protégée dès le
berceau. — Courage et confiance qu'elle témoigne à ses derniers moments ;
elle quitte une vie pleine de périls. Phofoiton : L'exemple de oette mort
aondaine est une exhortation à vous convertir. IIL — Marie-Tbèrète
d'Anttiehe, reine de France (1*' septembre 1683, à SaintDenis, en présence
de Monseigneur le Dauphin). Texte : Sine macula enim \$unt ante thronum
Dei (Saint Jean, Apocalypse, xiv, 5). I Ils sont sans tache devant le trône de
Dieu. > Bxorde : Assemblée des ftmes pures dans la Jérusalem céleste : la
reine a mérité d'y être admise. Division: 1° Il n'y a rien que d'auguste dans
sa personne ; 2* il n'y a risn que de pur dans sa vie. Première partie: La
maison d'Autriche et la maison de France. — Famille et éducation de
Marie-Thérèse. — Son mariage avec Louis XIV ; paix des Pyrénées. ~
Eloge de Louis XIV. Deuxième partie : La reine est semblable à la colonne
mystique où Dieu a écrit trois noms : a) 2e nom èe Dieu: foi, humilité,
charité de Marie-Thérèse ; b) U nom de V Eglise : sa dévotion, sa
soumission au Saint-Siège ; c) le nom nouveau du Seigneur: l'eucharistie.
Péroraizon : Comparaison de sa mort avec celle d'Anne d'Autriche.
Nécessité de se préparer à bien mourir. IV. — Anne de Gonzagne de Clèves,
l»riiicesse palatine (9 août 1685, dans l'église des Carmélites du faubourg
Saint-Jacques, en présence du due d'Enghien). Texte : ^Appréhendi te ab
extremis terroe., (Isulo, xu, 9). « Je t'ai pris par la main pour te ramener des
extrémités de la terre... » Bxorde: Dieu donne un exemple de sa grâce dans
le salut de cette princesse. Les pécheurs ne doivent pas y rester indifférents.
Division : 1*> D'où la main de Dieu l'a tirée ; 2° où la main de Dieu Ta
élevée. Première partie: Enfance d'Anne, à Faremoutiers, à Avenay. — Sa

vio mondaine, son veuvage, ses succès à la Cour. — Ses ambitions politiques. Elle secourt sa sœur, reine de Pologne. — Première conversion ; elle retombe dans l'incrédulité. — Les libertins. Deuxième partie : Les deux songes de la princesse. — Sa conversion définitive. Sa charité. Sa pénitence. — Sa mort.

BOSSET ET LES PRÊCHES 173 PÉroraison : Bossuet engage les pécheurs à profiter de l'image de ses vertus et des exemples de sa vie >. V. — Michel Le Tellier, chancelier de France (25 janvier 1686) à Saint-Gervais, en présence du Nonce du Pape). Texte : Posside sapientiam[^] acquires prudentiam., (Proverbes xv, 7) t Possédez la sagesse, et acquérez la prudence... » Exorde : La vraie sagesse s'attache aux biens éternels. Division: Grâce à cette sagesse Le Tellier a été modéré et dévoué : 1[^] comme magistrat; 2^{<^} comme homme politique ; 3[°] comme chef suprême de la justice. Première partie .* Le Tellier, magistrat. Il devient ministre de la justice, puis ministre de la guerre, enfin chancelier. Deuxième partie : Conduite de Le Tellier pendant la Fronde. — Services qu'il rend à Anne d'Autriche et à Mazarin. Troisième partie : Son rôle comme chef de la justice. Il réforme le conseil d'Etat. Il fait respecter les droits de l'Eglise. Il signe la révocation de l'édit de Nantes. — Sa mort chrétienne. Péroraison: Grâce à ses vertus, le jour de sa mort a été • le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie ». VI. ~ Louis de Bourbon, prince de Condé (10 mars 1687, à Notre-Dame, en présence de M. le Prince.) Texte : Dominatus tecum[^] virorum fortissime,, Vade in hac fortitudine tua,,» Ego ero tecum (Juges, VI, 12, 14, 16). ■ Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes. Allez avec ce courage dont vous êtes rempli, je serai avec vous. » Exorde : L'orateur se sent écrasé par une si lourde tâche. Mais toutes les qualités du prince ne seraient rien sans la piété : c'est à démontrer cette vérité que Bossuet va s'appliquer. Division: Condé a possédé : 1[^] les qualités du cœur; 2^{<*} les qualités de l'esprit; 3[^] la piété, qui est le tout de l'homme ». Première partie: Le cœur. Courage de Condé : Rocroi, Fribourg. — Il est modeste et loyal. — Ses fautes, qu'il a lui-même regrettées. — Sa bonté pour les siens. — Sa vie privée à Chantilly. Deuxième partie .* L'esprit. Son génie militaire renforcé par l'étude. Senef, Dunquerque, Lens. — Parallèle de Condé et de Turenne. Troisième partie : La piété. Elle vient se joindre aux autres qualités. — La vie de Condé pendant ses dernières années. — Sa mort. Péroraison: Bossuet appelle au catafalque de Condé tous ses amis, tous les princes tous les peuples. Il dit adieu lui-même au prince, et au genre de l'oraison funèbre. Originalité de Bossuet dans l'oraison funèbre. — C'est malgré lui, et toujours par respect/obéissance ou par obéissance, que Bossuet s'est exercé dans un genre presque compromis, avant lui, par des défauts qui en semblaient

inséparables. De ce genre il sentait vivement la difficulté. Dans l'oraison funèbre du P. Bourgoing, il dit : a Je vous avoue que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs lorsqu'ils font les panégyriques funèbres des princes et des grands du monde. Ce n'est pas que de tels sujets ne fournissent ordinairement de nobles idées... Mais la licence et l'ambition, compafirnea presque inséparables des grandes fortunes, mais l'inté

174 bIX-â«PTIÈME SIÈGLB rét et lliijustice, toujours mêlés trop av&iit dans les grandes affaires du monde, font qu'on marche parmi les écueils ; et il arrive ordinairement que Dieu a si peu de part dans de telles vies, qu'on a peine à trouver quelques. actions qui méritent d'être louées par ses ministres. • — Bossuet s'est donc préoccupé de purifier, da sanctifier ce genre de panégyrique si déprécié, de le rendre digne des autels^ c devant lesquels, dit-il, il ne donné point de fausses louanges ». Et il y arrive, en le transformant par Vhistoire et par le sermon. lo Uhistoire. — Bossuet profite du rôle joué par ces pirinces, par ces princesses, par ces reines, qui tous sont historiques au sens le plus complet du mot, pour donner une sorte de tableau des événements auxquels ils ont été mêlés : révolution d'Angleterre, Fronde, guerres de Louis XIV, révocation de l'édit de Nantes, etc.. U trace des portraits qui contribuent à augmenter l'impression de vie que donne son discours : Gromwell, Mazarin, Turenne (1). — Mais il veut que cette partie de l'oraison funèbre reste instructive et morale. Il subordoime Thistoire à la religiion. La théorie de la Providence, qui anime le Discours sur Vhistoire unù verselle, se retrouve dans toutes ses oraisons funèbres. — D'ailleurs il ne s'interdit pas de rappeler, ne fût-ce que par des allusions très vivement senties par les contemporains, certaines fautes politiques (Gondé), certaines faiblesses (Charles I®'), certains excès réparés par la pénitence (Anne de Gonzague). 2^ Le sermon. — Mais, pour Bossuet, l'oraison funèbre est surtout on sermon, où le défunt sert d'illustre exemple. Bossuet se propose avant tout l'instruction et l'édification de ses auditeurs. Aussi peut-on rapprocher chacune de ses oraisons d'un ou de plusieurs sermons célèbres. Et il a souvent utilisé telle et telle partie d'un sermon déjà prononcé» pour l'insérer dans une oraison funèbre. — Ainsi l'éloge d'Henriette de France est un sermon sur la Providence et sur les Devoirs des rois ; celui d'Henriette d'Angleterre, un sermon sur la Mort (2) ', celui d'Anne de Gonzague, un sermon sur V Impénitence finale, sur V Endurcissement, f .' la Providence, etc.; celui de Marie-Thérèse, un sermon sur la Pureté; celui de Gondé, un sermon sur l'Ambition, sur V Honneur du monde, etc.. Le style des*Oraûo7M funèbres est plus travaillé, plus achevé qae celui des Sermons. H est, en général, d'une gravité et d'une noblesse soutenues. Mais on aurait tort d'en oublier les parties simples et familières : la deuxième partie de l'oraison d'Henriette de France, un grand nombre de passages de celle d'Anne de Gonzague, la troisième partie de celle de Gondé. Quelques-

unes, comme celle de Marie-Thérèse, sont d'un ton qui rappelle les
Méditations sur VÉvangiU, Ainsi, dans ces œuvres d'apparat, " (1)
Morceaux ehoitù, l*v eycle, p. 18S« CS) Morceaux ekoitie, !•* cycle, p.
180.

BOÛSUBT ET LES PRÉDICATEURS 1⁵ et OÙ Bossuet se sentait obligé à une certaine égalité de style, on trouve encore une étonnante variété. Bossuet précepteur du Dauphin et historien. — Si l'on veut savoir comme il Bossuet a compris son rôle et ses devoirs de précepteur, il faut lire la lettre latine qu'il adressait, le 8 mars 1679, au pape Innocent XI. Le programme comprenait : — l'étude de la religion, par la lecture commentée de l'Écriture sainte, et l'histoire de l'Église ; — celle du latin : grammaire, exercices, lecture d'auteurs, entre autres Virgile, Térence, César, Cicéron (remarquons ici que Bossuet ne fait pas lire à son élève les auteurs latins par parcelles, mais en entier[^] de suite^{Uy} c'étant certain, dit-il, que chaque endroit ne s'entend jamais clairement, et ne paraît avec toute sa beauté, qu'à celui qui a regardé tout l'ouvrage comme l'on regarde un édifice, et qui en a pris tout le dessein et toute l'idée ») ; — la géographie, où il fait une grande place à l'étude des mœurs ; — l'histoire, et surtout celle de la France. Bossuet préparait lui-même chaque leçon d'histoire, et Vexposait au Dauphin. — Ajoutez à ces matières : la philosophie, le droit romain, de l'histoire naturelle, de la physique et des mathématiques. — Pour remplir ce vaste programme, Bossuet n'était pas seul. M. de Montausier, gouverneur du Dauphin, lui avait adjoint des collaborateurs : Huet et Fleury, pour les lettres et l'histoire, et Blondel pour les sciences. Mais, sauf pour les sciences (encore étudia-t-il l'anatomie), Bossuet fit tout par lui-même ;[^] se remit à l'étude de la grammaire et des auteurs, rédigea des cours d'histoire qui témoignent pour le temps d'une sérieuse connaissance des sources, et il se trouva en mesure, cette éducation finie, de publier le Discours sur l'histoire universelle (1681). — La Politique Chrétienne de Vérité sainte, le Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, qu'il avait également écrits pour le Dauphin, parurent après sa mort, en 1709 et 1726. — Le résultat de ces efforts fut, on le sait, presque négatif. Le Dauphin avait l'esprit lourd et apathique, et semble avoir peu profité des leçons d'un tel précepteur (1). Le Discours sur l'histoire universelle (1681) n'est qu'une partie du vaste cours d'histoire écrit par Bossuet pour le Dauphin ; la suite, annoncée dans la lettre à Innocent XI, et qui devait aller de Charlemagne au xviii^e siècle, n'a pas été rédigée : nous n'en possédons que des notes. — Le Discours (latin : discursus, exposé méthodique et suivi, sans aucun sens oratoire) embrasse les temps qui se sont écoulés, depuis la Création jusqu'à Charlemagne, Une première partie, intitulée Les Époques (2) et divisée en

douze chapitres, est un résumé chronologique et synchronique des principaux événements ; — dans une^e deuxième, intitulée la Suite de la religion^e Bwsuet expose comment, depuis Moïse, la religion chrétienne est préparée, et corollairement tout, dans l'ancienne loi comme dans la nouvelle, aboutit par une suite ininterrompue au triomphe de l'Eglise ; — dans la troisième partie, les Empires^e Bos(1) Morceaux cJMcif, %•* cycle, p. 185. fi) Moretaucfftom»- f« cycle, o lit

Providence sur les grands empires de l'antiquité, et finalement, absorbés l'un par l'autre, ces empires formèrent, sous le joug des Romains, l'unité nécessaire à la diffusion de l'Évangile. — Bossuet historien reste toujours ne l'oublions pas, théologien et éducateur ; il le proclame lui-même au début et à la fin de son Discours. Nous ne concevons plus l'histoire traitée de la sorte ; mais nous devons rendre hommage à la loyauté et à la profondeur de Bossuet, qui, philosophe de l'histoire, est, malgré la différence des moyens et du but, un véritable précurseur de Montesquieu. Nous n'avons pas à insister sur la Politique tirée de l'Écriture sainte publiée seulement en 1709, cinq ans après la mort de l'auteur. Mais il est clair que Bossuet s'établit le théoricien du pouvoir absolu et du droit divin. En fondant le pouvoir des rois sur la religion, Bossuet leur impose bien plutôt des devoirs qu'il ne leur reconnaît des droits. Bossuet controversiste. — 1° Le Protestantisme, — Rappelons que le premier ouvrage imprimé de Bossuet est la Réfutation du catéchisme du Paul Fénelon (Metz, 1655). En 1688, il publie en deux volumes son histoire des variations des églises protestantes, à laquelle, il faut joindre les six Avertissements (1689-1691) et la Défense de l'histoire des variations (1691). Tout le monde est d'accord pour admirer la conscience et la sûreté avec lesquelles Bossuet a documenté son histoire. — Quel est le but de Bossuet ? C'est de prouver aux protestants, par un tableau des variations de leurs Églises depuis Luther, qu'il leur manque cette unité qui est la caractéristique fondamentale de la véritable Église. La conclusion s'imposera, le retour au catholicisme, qui est seul en possession de l'unité dans la continuité. Si Bossuet n'est pas arrivé à une réconciliation qu'il désirait passionnément atteindre (car dans cette discussion il est apôtre, et c'est il a plus d'amour que de haine »), il a laissé du moins une de ses œuvres les plus profondes et les plus vivantes (1). 2° Le Quiétisme. — Nous remettons au chapitre de Fénelon l'exposé de cette polémique ; nous y citerons les œuvres des deux adversaires. 3° Maximes et réflexions sur la comédie (1694). — Un religieux italien, le P. Gaffaro, avait écrit à Boursault une lettre que cet auteur avait publiée, sans signature, en tête d'une édition de son théâtre. Ce religieux soutenait que les anathèmes de l'Église contre la comédie ne pouvaient plus s'appliquer à celle du XVII^e siècle, devenue morale. Bossuet vit « là cette affirmation un système qui engageait l'autorité de l'Église, et il répondit au P. Gaffaro par une brochure

dont le ton jious parait aujourd'hui trop violent, mais où L'on sent, une fois de plus, l'ardente conviction d'un prêtre qui ne croit point devoir, comme Fénelon dans sa Lettre à VAcadémiet prendre des détours pour exposer et pour défendre la doctrine traditionnelle de l'Église. (i) htêfCÊOUX dboMW. !• cyclt, p. 414.

BOSSUET ET LES PRÉDICATEURS 177 4^ La Défense de la tradition et des saints Pères, contre Richard Simon, le premier qui ait introduit l'exégèse dans l'étude de l'Écriture sainte (publiée seulement en 1753). Autres ouvrages de Bossuet. — Il faut encore citer les Méditations sur l'Évangile, et les Élévations sur les Mystères, écrits par Bossuet pour les religieuses de la Visitation de Meaux, en 1694 et 1695, et publiés par son neveu, l'abbé Bossuet, en 1727 et 1731. — En 1731, fut également publié son Traité de la Concupiscence, dont quelques pages atteignent au sublime (1). Enfin, il reste de Bossuet une vaste correspondance, des plus précieuses pour la connaissance de l'homme, qui y paraît avec sa droiture, sa loyauté, son dévouement absolu à ce qu'il estime être son devoir du moment. Ses plus belles lettres sont ses lettres de direction, écrites pour la plupart à des religieuses de son diocèse de Meaux. Bossuet écrivain. — Nous avons déjà indiqué les sources et les éléments du style de Bossuet : l'Écriture, les Pères, l'antiquité latine. Mais combien d'autres, à la même époque, ont fait les mêmes lectures, se sont nourris de la même moelle, et ne donnent, en aucune façon, l'impression du style de Bossuet. Toutes les définitions ni tiens sont donc presque superflues : elles confondent Bossuet avec ses contemporains, loin de le distinguer. Ce que l'on peut dire de moins vague, quand on cherche à caractériser ce style, c'est qu'il satisfait pleinement ce besoin de propriété qui est notre première exigence, et qu'il est toujours, par conséquent, aussi naturel que varié ; c'est encore qu'il est à la fois, dans le sens le plus profond du mot, celui d'un orateur et d'un poète. — Son vocabulaire est des plus riches ; sa syntaxe suit le mouvement de la pensée ; ses figures n'ont jamais l'air d'être plaquées ou ajoutées, mais sortent du fond même de son sujet. — A Bossuet, enfin, plus qu'à personne, s'applique la définition du style donnée par Buffon : ■ Bien penser, bien sentir, et bien rendre. » III. — Bourdaloue (1632-1704). Bossuet prêcha sa dernière station à la cour en 1669. Le jour même où il descendait de la chaire royale, le 25 décembre, Bourdaloue se faisait entendre à Paris pour la première fois, dans la chapelle de la maison professe des Jésuites. Dès ses débuts, il obtint un prodigieux succès. Aussi fut-il immédiatement appelé à la cour, pour l'Avent de 1670. Il était d'usage de ne pas y prêcher plus de trois fois le même prédicateur à la cour, Bossuet y prêcha quatre fois ; Bourdaloue y revint jusqu'à dix fois, de 1670 à 1691. — Nous avons peine à nous expliquer que le (!) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 410.

178 OIX-SBPTIÈMB SlftCLB XVII* siècle ait préféré

Bourdaïoue à Bossuet. Ce dernier occupe aujourd'hui si incoBtestablemeot le premier rang, qu*on éprouve une véritaUe déception en constatant que Bourdaïoue obtint, comme sermonnaire, un succès beaucoup plus vif. Pour expliquer cette préférence, il y a des raisons très claires. La première, c'est que BouidaJoue écrivait avec soin son discours d'un bout à l'autre, et le récitait avec beaucoup d'art. D emportait même avec lui son manuscrit pour le consulter au besoin. De là, une* grande sûreté de parole, aucune de ces négligence» qui échappent dans l'improvisation à l'orateur le plui exercé. D'autre part. Bourdaïoue se place au niveau de ses auditeurs ; au lieu de chercher à les entraîner avec lui, d'un élan, jusqu'aux suprêmes contemplations, il descend au milieu d'eux ; il leur dit : c Je vous connais ; voici quelles sont vos passions, quols sont vos vices, vos travers^ vos lâchetés...» Et il fait des portraits, il analyse les cœurs, il nrrond sur le vif l'existence du courtisan pour y opposer les leçons de TUvangile. Or, les courtisans étaient à Tafrûl des moindres allusions, et mettaient des noms sous ces portraits ; ils cJierchaient un plaisir mondain, une satisfaction souvent haineuse, dans des paroles qui prétendaient ne leur enseigner que la chanté et la vertu. Ce n'est pas tout, et ce qui noui» gâte BourdaloviO le rendait plus admirable encore pour les auditeurs de 1670. Il raisonne toujours ; il raisonne trop, disons-nous. Rien pour l'imagination ; rien pour le cœur. On ne sait en vérité si c'est là de l'éloquence ou de la géométrie. Or, dans la seconde moitié du xvii« siècle, la raison était l'idéal de tous les esprits ; sous l'influence de Descartes lo sentiment lui avait peu à peu cédé la place. Parmi ses meilleurs sentions, il faut citer : la Pensée; de la mort, U Respect humain^ V Ambition, le Devoir des pères (où il s'élève avec force contre les vocations imposées aux cadets de famille) (1), V Hypocrisie (discussion très intéressante de la question du Tartuffe, c'est-à-dire de l'opportunité d'attaquer au théâtre l'hypocrisie) (2), V Aumône, le Pardon des injures, la Sévârité évangélique (où l'on voulut voir le portrait de M. de Tréville, capitaint^ des mousquetaires, qui venait de se retirer à PortRoyal), la Médisatrice (réponse aux Provihiicides\ le Jugement dernier (3), les Divertissements du monde (4), la Restitution (5). En tout, nous avons de lui quatre-vingt-cinq sermons, dont le texte, publié après sa mort par le P. Bretonneau, n'offre pas d'absolues garanties d'authenticité. (1) Morceaux choiait, 2* cycle, p. 425. (£) Morceaux choiiiSt 2* cycle, p. 421. (3)

Morceaux choitU, !•■ cycle, p. 188. (4) Morceaux choiti*, 1** cycle, p. 189. (5) Morceaux choitit, 2* cycle, p. tt«.

•Ô88UBT BT LES FRÉbîGATRURi 179 IV. — Autres

Prédicateurs. Fléchier (1632-1710), d'abord professeur dans les collèges des Pères iâ« la Doctrine chrétienne, se forma le goût à THôtel de Rambouillet* à répoque où la préciosité n'était plus guère qu'un défaut. Emmené en Auvergne par M. de Caumartin, comme précepteur de son fils, il assista aux séances des Grands-Jours d'Auvergne, en 1665. De là, son premier ouvrage, d'une lecture encore très piquante, Mémoires sur les Grand»' Jours <r Auvergne (1). — A partir de 1670 environ, il se mit à prêcher, et il apporta dans la chaire un style délicat et raffiné, qui n'exclut ni la sûreté théologique ni la belle morale, mais qui devait charmer plutôt que convaincre et toucher. Bien qu'il ait prêché deux stations à la cour, il est surtout resté célèbre comme auteur à*oraisons funèbres. Il en prononça sept, avec grand succès, à l'époque même où Bossuet triomphait dans ce genre ; et quelquesunes des siennes supportent encore la lecture. Les deux plus remarquables sont celle de la duchesse de Montausier (Julie d'Angennes, fille (le M^o^ de Rambouillet) : c'est un document pour Thistoire de la préciosité (1672) (2)^ — el celle de Turenne (1676), dont on citera toujours quelques passages (3). Fléchier a laissé une importante correspondance, qui fait le plus grand honneur à son esprit et à son cœur. Il avait été nommé, en 1685, évêque de Lavaur, et, en 1687, évêque de Nîmes : dans cette dernière résidence, il fut un administrateur zélé et charitable, à travers les luttes des catholiques et des protestants. Hascaron (1634-1703) appartenait à la congrégation de l'Oratoire. Nous ne possédons plus ses sermons ; mais il fut très célèbre comme prédicateur, et, à partir de 1667, il prêcha à la cour six carêmes et six avents. D se distinguait en même temps dans l'oraison funèbre. Mascaron, par rapport aux dates où il a parlé, est archaïque ; il a de l'enflure mêlée de subtilité. Mais il est né orateur, et son éloquence a un tour naturel et véhément. Massillon (1663-1742) appartient aussi à l'Oratoire. D'abord professeur dans les collèges de cette illustre congrégation, en particulier à Juilly, il se révéla orateur, et fut poussé, malgré lui, dit-on, vers la prédication. Appelé à la cour, il y prêcha l'avent de 1699 et les carêmes de 1701 et de 1704. Viennent ensuite ses oraisons funèbres du Prince de Conti (1711), du Dauphin (1711) et de Louis Xi F (1715) ; l'exorde de ce dernier discours est toujours cité ; c'était un beau trait d'éloquence, et digne de Bossuet, que de commencer l'éloge de Louis le Grand par ces (1) Moresaux

ehoitùf 2* cycle, p. 438. (2) MoTMotuB cftoww, 2« cyc'e, p. 436. (3)
Morceaux choisis, !•' cycle, p. 191 ; t* cycle, p. 434.

180 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE mots : « Dieu seul est grand, mes frères... » (1). — En 1718, alors qu'il venait d'être nommé évêque de Clermont, il fut chargé de prêcher le carême devant le jeune Louis XV ; on appelle ce recueil de dix sermons le Petit Carême, pour le distinguer de son Grand Carême (2). Il se retira ensuite dans son diocèse de Clermont, où, comme Bossuet à Meaux, il se consacra principalement à l'administration et à la direction. Massillon a été considéré, par tous les critiques du XVIII^e siècle, comme un des plus parfaits orateurs de la chaire. Voltaire, dans sa Liste des écrivains vains français, publiée à la suite du Siècle de Louis XIV, le juge ainsi : c ... Le prédicateur qui a le mieux connu le monde ; plus fleuri que Boudaloue, plus agréable, et dont l'éloquence sent l'homme de cour, l'Académicien et l'homme d'esprit ; de plus, philosophe modéré et tolérant, et Massillon est plus fleuri et plus académique que Bossuet et que Bourdaloue. On l'a surnommé l'Isocrate français. Il sait, en effet, construire une période, couper un développement, balancer une comparaison, user de toutes les figures de mots et de pensées, comme le plus habile des rhéteurs. Cela ne va pas, cependant, jusqu'à le gêner. Il n'a pas moins de goût que d'art. Et ses pages choisies restent encore des modèles de la plus pure langue française.

CHAPITRE VII LES MORALISTES. — LA ROCHEFOUCAULD. LA BRUYÈRE SOMMAIRE Le XVII^e siècle met de la morale dans tous les genres. Mais on appelle proprement moralistes les auteurs qui traitent des mœurs comme sujet unique. !<> La Rochefoucauld (1613-1680) est brave soldat, se mêle à la Fronde, et ne retire de sa vie active que des déceptions. Il compose, dans sa retraite, ses Mémoires (1662) ; puis il fréquente le salon de M^{lle} de Sablé, où il se divertit à rédiger des maximes morales. Il publie en 1665 la première édition de ses Maximes. ^ Son système consiste à démêler des motifs d'intérêt et à l'amour-propre dans ce que nous croyons être des actes vertueux ; ce système un peu superficiel a l'avantage de nous rendre plus sévères pour nous-mêmes. — La Rochefoucauld est grand écrivain, par la sobriété suggestive de son style. 2^ La Bruyère (1645-1696) observe le monde avec pénétration et avec un peu de misanthropie. Il traduit les Caractères du philosophe grec Théophraste, qu'il fait dire à Moreau de la Motte. S* cycle, p. 431. (t) Les Caractères choisit, i^{er} cycle, p. 194 ; 2^e cycle, p. 427, 429.

LB8 MORALISTES 181 Buîvré de chapitres sur les caradhres de son siècle; d'édition en édition, il augmente la paitie originale de son livre. — Il ne faut pas chercher une suite dans ses seize chapitres ; La Bruyère veut plaire par la variété et par Virrvpré^M. — H excelle dans la peinture des portraits, — Il n'a pas de système. U veut corriger l*hoinme par la solidarité, la charité^ le sentiment des devoirs de son état, la piiiéy etc. Par la hardiesse de quelques passages, La Bruyère devance les politiques et les économistes du xviii<i siècle. — Son style est d'une perfection parfois trop savante, et Varij ohes lui, fait trop souvent oublier la solidité du fond. Tous les écrivains du grand siècle, quelque genre qu'ils traitent, y enferment une rnora/c. Pourquoi donc réserve-t-on à quelques-uns d'entre eux le nom de Moralistes? — On appelle ainsi ceux qui « traitent des mœurs, non parmi d'autres choses, mais à part, et comme sujet unique •. (. \ isard.) I. — I^ Rochefoucauld (1613«1680). Vie. — H faut distinguer deux périodes dans la vie de La Rochefoucauld : la première, peiilant laquelle il veut être et croit être un politique d'action ; la secomle, où, dcçu de ses ambitions, il écrit d'abord ses Mé" moires^ puis ses Maximes. François VI, prince de Marcillac, puis, à la mort de son père, duc de La Rochefoucaild, appartenait à l'une des plus grandes familles de France. Élevé probablcmont à la campagne, François de La Rochefoucauld ne fit pas de fortes études. A seize ans, il prend les armes ; il devient mestre de camp du régiment d'Auvergne ; de 1635 à 1648, il se bat bravement et il est blessé. Vers la fin du ministère de Richelieu, il sert, en galant chevalier, Anne d'Autriche alors en disgrâce* De 1642 à 1648, il vit dans son château de Verteuil, où il est exilé. La Fronde séduit son humeur romanesque. Il s'y mêle avec ime témérité où il entre beaucoup d'orgueil et non moins de passion. Il ne retire de cette équipée qu'une blessure, dont il faillit perdre la vue, et ime nouvelle expérience de l'ingratitude humaine. Après une retraite volontaire de troi^ ans, il revient à Paris, en 1656. C'est le salon de M^ de Sablé que La Rochefoucauld fréquente le plus volontiers ; c'est là qu'il compose ses Maximes, dont la première édition paraît en 1665. L'influence de M™® de la Fayette, succédant à celle de fl"^ de Sablé, semble avoir adouci peu à peu la misanthropie du duc vieillissant. Il revoit et corrige ses Maximes. Il meurt, assisté par Bossuet, le 17 mars 1680. Son caractère. — Nous avons de La Rochefoucauld un pertraitf fait par lui-même, portrait un peu c

avantageux • pour le physique, mais qui, pour le moral, contient des aveux intéressants. — La Rochefoucauld se

IBZ DIX-8EPTIÈMB 8IÈCLB déclare mélancolique, peu ouvert ; il aime la conversation, surtout celle des femmes ; il a des passions douces, mais il est peu sensible à la pitié (1). Il faut compléter ce portrait par celui que le cardinal de Retz lui a malignement consacré. D*après Retz (2), ennemi clairvoyant, La Rochefoucauld aurait été surtout un irrésolu ; et l'irrésolu devient très vite un misanthrope, parce qu'il en veut à autrui de sa timidité, et qu'il croit plus à la méchanceté des autres qu'à son propre manque de volonté. Msûs l'irrésolu est souvent très intelligent ; les sots u*hésitent jamais. Les Mémoires (1662). — La Rochefoucauld avait écrit la plus grande partie de ses Mémoires à Verteuil, après la Fronde. U sortait désabusé, et même irrité, de cette mésaventure. Aussi faut-il chercher dans son récit, où il ne parle guère des événements que par rapport à lui et à ses amis, moins un complément qu'une contre-partie des Mémoires du cardinal de Retz (3). Gomment La Rochefoucauld a composé ses Maximes. Les éditions. — En 1656, quand La Rochefoucauld revint à Paris, M^o de Sablé habitait place Royale (place des Vosges). En 1659, M[^] de Sablé se retira au faubourg Saint-Jacques, dans un hôtel attenant à Port-Royal. Les habitués de son salon en apprirent vite le chemin, et plusieurs de ces messieurs l'honorèrent de leur présence : on y vit Arnauld, Pascal et Nicole. Chaque salon avait son genre ou sa manie. Chez la Grande Mademoiselle, on faisait des portraits ; chez W[^] de Sablé, des maximes. Tous s'y appliquèrent. C'est ainsi qu'on vit paraître plus tard les Maximes de M^o la marquise de Sa 6/[^], publiées par l'abbé d'Ailly, qui y ajouta les siennes ; celles de l'abbé Esprit ; celles de Domat, de Méré, etc. Tous y réussirent plus ou moins. La Rochefoucauld y réussit mieux que les autres, voilà tout. La première édition des Maximes parut en 1665, sans nom d'auteur. La morale des Maximes. — Le fond de ce système est résumé dans la maxime n<* 171 : « Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer. » — Et voici quelques applications ; N[^] 17 : « La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur. » — N* 78 : « L'amour de la justice n'est que la crainte de souffrir l'injustice. » — N[^] 122 : « Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force. » — N[^] 138 : « On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en parler point. » — N<> 149 : c Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois. • — N[^] 200 : « La vertu n'irait pas si loin, si la vanité ne lui tenait compagnie (4). » —

N<* 248: (1) Morceaux cAotm, 2* cycle, p. 413. (S) Morceaux choins, S* cycle, p. 500. (3) Morceaux choisù^ 1*' cycle, p. 164. (4) Cette tnaximé est commentée dani Moruttut ehoUU, t« cfele, p. 44t.

N LB8 liORALI8TB8 183 I La magnanimité méprise tout pour avoir tout... » Bref, ce que le monde, ce que nous-mêmes nous prenons pour des vertus, n'est que vices déguisés : l'amour-propre, au sens à l'amour de soi, nous donne le change sur les motifs de nos actions (1). Nier que la vertu existe, c'est nier un fait. Mais elle n'est jamais ni absolue, ni pure. Elle ne peut l'être, parce que nous sommes des êtres bornés, finis, et en même temps des êtres qui veulent vivre et ne peuvent entièrement abdiquer ce désir ni ce besoin. De quelle nature sera donc la vertu humaine ? Elle entrera, pour une part plus ou moins grande dans nos motifs d'action. Et cela suffira pour nous donner du mérite parce qu'il nous faut un effort sur nous-mêmes, pour abandonner si peu que ce soit de nos tendances naturellement égoïstes. De sorte que la vraie leçon à donner aux hommes est peut-être de leur dire : « Votre nature est si bornée que vous ne saurez être vertueux sans motifs. Mais, du moins, pesez vos motifs d'action, et choisissez ceux qui vous imposent un sacrifice. » Et voilà le grand service que peut nous rendre La Rochefoucauld. Il nous oblige à être sincères avec nous-mêmes ; à faire un examen de conscience scrupuleux, et à rougir de nos vices déguisés. Il combat notre hypocrisie intérieure. C'est par là qu'il est chrétien et janséniste. On ne songe peut-être pas assez que le salon de M^{me} de Sablé avait une entrée sur Port-Royal, et que cette excessive sévérité de la marquise et de ses amis ressemble beaucoup à celle d'un Saint-Gyran ou d'un Pascal. L'art dans La Rochefoucauld. — Il était né grand écrivain. Rien ne le prouve mieux que les rédactions successives des mêmes maximes ; il n'atteint parfois que dans la cinquième édition à cette forme exquise et concise qui seule devait le satisfaire (2). Sa préoccupation, peut-être parfois trop visible, est de balancer exactement sa maxime, de lui donner la force d'une antithèse, ou l'attrait d'un paradoxe. Être clair, et en même temps obliger à réfléchir, tel est son idéal. II. — La Bruyère (1645-1696). Vie. — La Bruyère est né à Paris, en 1645, dans la Cité. Fils d'un contrôleur général des rentes de la ville, il devint, après avoir fait son droit à l'Université d'Orléans, avocat au Parlement de Paris. Puis, il acheta, en 1673, un office de trésorier des finances dans la généralité de Gaeni n continua de vivre à Paris, en philosophe, tout en restant titulaire de sa charge jusqu'en 1686. Mais, en 1684, le philosophe, qui était ami de Bossuet, fut par lui présenté chez les Gondé, pour y devenir précepteur du jeune duc de Bourbon (1) Mgretowx choisit, !• cycle, p. 168 ; ~ Id., 2«

cycle, p. 447. (t) Lire ua ■zonple de maxime corrigée «luie Moaveoiw
ehoitiM. f * cycle, p. 441.

184 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE»^ petit-fils du Grand Condé. C'était un jeune homme de seize ans, d'un caractère hautain et brutal ; et La Bruyère ne lui enseigna l'histoire, la géographie et les institutions de la France que pendant deux ans et quelques mois. Vite libéré de cette tâche ingrate, qu'il remplit d'ailleurs à la satisfaction de la famille et de Bossuet, La Bruyère reste à Chantilly comme gentilhomme de M. le duc... Alors, il a des loisirs, et il les emploie à observer et à écrire. Il allait souvent à Paris, chez le libraire Michallet, pour y voir les nouveautés. Un jour, il tira de sa poche un manuscrit, et dit au libraire : « Voulez-vous me prendre ceci?... Je ne sais si vous y trouverez votre compte ; mais, en cas de succès, le produit sera pour ma petite amie. » Cette petite amie était la fille du libraire, une enfant ; et ce manuscrit était celui des *Caractères*, La première édition parut en 1688 ; elle fut suivie de plusieurs autres ; et le libraire y trouva si bien son compte que M^r Michallet eut plus tard une belle dot et épousa M. de Juilly. Le succès des *Caractères* valut à l'auteur, comme le lui avait prédit M. de Malézieu, beaucoup d'approbateurs et beaucoup d'ennemis ». La Bruyère se présenta à l'Académie française en 1691, il ne fut pas élu ; il réussit deux ans plus tard, et son discours eut sensation (1). Il préparait la neuvième édition de ses *Caractères*^ et il travaillait, sous l'inspiration de Bossuet, dit-on, à des *Dialogues* sur le quiétisme, lorsqu'il mourut subitement à Versailles, l^e 11 mai 1696. Les éditions des *Caractères*. — La première édition, parue en 1688, portait pour titre : les *Caractères* de Théophraste, traduits du grec^ avec les *Caractères* ou les *Mœurs* de ce siècle, La même année, deux autres éditions ne furent que la réimpression de la première, dans laquelle dominaient les maximes morales, et où il y avait peu de portraits. — La quatrième édition (1689) contenait un grand nombre d'additions ; pour ne pas entrer dans un détail infini, disons que, de la première à la huitième, le total des articles avait passé de 420 à 1.130. — On adopte aujourd'hui comme texte de La Bruyère, celui de la neuvième édition, qui s'imprimait au moment même où l'auteur est mort, et qui parut en 1696. La Bruyère traducteur de Théophraste. — Ce Théophraste, derrière lequel s'abrita d'abord si modestement La Bruyère, était un philosophe grec du iv^e siècle avant J.-C, disciple et continuateur d'Aristote. La Bruyère a traduit son recueil de trente portraits ou caractères sur un texte défectueux, sans exactitude bien scrupuleuse ; les contresens n'y manquent pas ; le style n'y a pas cette précision pittoresque que nous admirons dans son œuvre

personnelle. Mais il n'est pas douteux que ce travail ne l'ait conduit à observer lui-même les mœurs de son siècle. Le titre de sa première édition n'est pas seulement une habileté d'auteur ; il montre aussi le chemin qu'a suivi La Bruyère pour devenir un écrivain original. Cf) Moremoux cAouw, 2* cycit, p. 465.

The text on this page is estimated to be only 10.98% accurate

LBS MORALISTES 185 Il dana les Caractères. — Lm
Caractères de La Bruyère comprennent seize chapitres : i. i/ts Ourragei de
l'esprit ; il. Du Méiiiie personnel ; m. Des Femmes ; IV. Du Cœur ; v. De la
Société et de la ConD'aprit la jwrlrail peint par SaiM^tm «(graté par Drtwl.
wr-.iîwm ; vi. Cm ili'eiw de fortune ; vu. De la Ville; viii. De la Cour ; IX.
De l'Homme ;xi}. Des Jugements ; Xili. Delà Mode; TUV. De quelques
Usag-ii ; xv. De ki Chaire ; xvi. Des Esprits forts. — H est impossible,
quelque lionne volonté ou quelque subtilité qu'on y apporte, d« trouver une
sttile dam cette nomenâature, bien que La BniyËre prétende qua les



186 DIX-8CPTIÊMB SlftCLB quinze premiers chapitres ne sont qu'une préparation au seizième et der» nier, c où l'athéisme est attaqué et peut-être confondu.^ » Si, d'ailleurs, nous examinons tel ou tel chapitre en lui-même, nous y trouvons encore moins d'ordre. Mais si La Bruyère n'établit pas une gradation entre les paragraphes, s'il se dispense des transitions, il ne renferme du moins sous le titre général de son chapitre que ce qui peut logiquement y entrer. Cette absence d'ordre^ dans l'ensemble et dans les chapitres, est l'effet d'un art très calculé. L'auteur sait ce qu'il peut y avoir de dédain pour un ouvrage ennuyeux, chez ces « honnêtes gens » qu'il a entendus causer à Chantilly, c l'écueil des mauvais livres». Moraliste, il saura se faire lire, en évitant le tour didactique et le ton doctoral. Ses Caractères seront de ces livres que l'oii peut ouvrir à la première page venue, qui commencent partout et ne finissent nulle part. La Bruyère peintre de portraits. — La Bruyère a surtout excellé dans le portrait, — «Je rends au public ce qu'il m'a prêté, dit-il... • Il a observé, il a noté : il a ensuite combiné ces traits épars, pour en faire des caractères. Il faut admirer la variété de ses procédés. Tantôt c'est le caractère^ fait d'observations minutieuses, où l'auteur intercale ses réflexions morales : ■ Que faire d'Égésippe^qm demande un emploi... ?»(cLap. ii),o\i • Ménippe est l'oiseau parc do divers plumages... » (chap. ii), ou ChrysippCf Ergaste (chap. vi). Tantôt Vindividu semble se présenter de lui-même k nous, avec son costume, ses gestes, ses façons de parler : ce sont Arrias (1), Théobalde, Ifermagoras^ Cydias (chap. v), Théodecte (chap. vili), le fleuriste (2), Vamateur de fruits (3) (chap. xiii), etc., et parfois ces portraits se font pendant : Giton, le riche, et Phédon, le pauvre (chap. vi) (4). Tantôt La Bruyère interpelle son modèle : Acis (Que dites-vous? comipent? Je n'y suis pas...) (chap. v), Théobalde (Je le sais, Théobalde, vous êtes vieilli...) (chap. v), Zénobie (chap. vi), Ctésiphon (chap. vi), etc. Mais il faudrait des pages pour énumérer seulement tous les genres de portraits (5). La lecture de ces caractères et de ces portraits, à la fois si particuliers et si généraux, prouve que les contemporains eurent tort sans doute de croire que La Bruyère avait copié exactement des personnages vivants, et raison tout de même de publier des clefs. La Bruyère a protesté contre ces attributions, dans la préface des Caractères et dans celle de son Discours à V Académie (6). Au fond, il s'en réjouissait; rien ne prouvait mieux la vérité de ses peintures. (1) MùTCêaux choûit, i" cycle, p. 107. (2) MorcBaux choisii, i** cycle, p. 171.

(3) Morceaux ehòisù, 2* cycle, p. 452 (passage commènU). (4) Morceaux ehòisiSy 2* cycle, p. 461. (5) Morceaux ehòùit, !•« cycle, p. 168 ; — t* cycle, p. 463. (6) Morceaux ckoitii, f • eyce. p. 454.

LES MORALISTES 187 Sa philosophie et sa morale. — Si La Bruyère est un peintre, comme nous Tavons vu, il est bien avant tout un moraliste, ■ On ne doit parler, dit-il dans sa préface, on ne doit écrire que pour l'instruction... » Et, dans son premier chapitre il est plus explicite : « Quelques lecteurs croient le (1) payer avec usure, s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il a de l'esprit ; mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles : il porte plus haut ses projets, et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs. » Et comment veut-il les rendre meilleurs ? Sa philosophie est à la fois sociale et chrétienne. Elle procède de la solidarité, du respect que nous devons avoir pour les droits et pour les besoins d'autrui, — de la charité^{qm} nous poussera à sacrifier nos intérêts et nos égoïsmes au bien du prochain, -[^] du sentiment de nos devoirs d'état, qui nous obligera à les remplir scrupuleusement, au lieu d'y chercher de vaines satisfactions. — La Bruyère, qui annonce sur certains points le xviii^e siècle, n'est pas de ceux qui accusent la société des défauts et des vices de l'homme ; pour lui, l'homme peut et doit se corriger, et la corruption sociale n'est ja[^]is qu'une somme de corruptions individuelles. C'est par là qu'il est bien chrétien, à la fa[^]on d'un Nicole et d'un Bourdaloue. La Bruyère précurseur du xviii^e siècle. — Mais ce moraliste intelligent, qui a écrit : t Un homme né chrétien et français se sent contraint dans la satire ; les grands sujets lui sont défendus », est lui-même un satirique aussi hardi que clairvoyant. Ceux qu'il désigne par les lettres P. T. S. (les partisans), les fermiers généraux, qui faisaient de scandaleuses fortunes, sont pour lui « des âmes sales, pétries de boue et d'ordure » ; et Ton connaît le mouvement d'éloquence : « Fuyez... retirez-vous... J'aperçois sur la terre un homme avide, insatiable... » — c Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru] s'il réussit, ils lui demandent sa fille (2). » — Les - grands, il les juge inutiles, paresseux, malfaisants ; les comparant au peuple, il déclare qu'il « veut être peuple ». De plus, La Bruyère a protesté avec une éloquence irritée ou émue contre l'inégalité des conditions et des fortunes (chap. vi), et il a fait de la misère des paysans un célèbre tableau (chap.-x). Il y a peut-être, dans tous ces passages, un fonds de rancune personnelle. Mais déjà touché par l'esprit nouveau, ce moraliste

se transforme souvent en pamphlétaire. Entre les Grands de La Bruyère et le Mariage de Figaro de Beaumarchais, il n'y a qu'une différence de mise en œuvre. La Bruyère écrivain. — Tous les critiques sont d'accord pour reconnaître (1) L« = le philosophe. (t) Cbap. VI. Du Bien de l'homme.

The text on this page is estimated to be only 28.96% accurate

1' 8 DIX-8BPTlitMI£ SIÊCLB naître la propriété, l'imprévu toujours heureux, le pittoresque du style de La Bruyère ; mais tous, aussi, y ont signalé quelque effort. La Bruyère est un styliste : il n'a pas cherché, comme Bossuet ou M^{***} de Sévigné, à exprimer simplement ce qu'il sentait; mais il a voulu rehausser le fond par la forme. Il n'y a que trop bien réussi. Et le lecteur goûterait peut-être mieux la solidité réelle de La Bruyère, si l'attention n'était trop retenue par les artifices du style. Juste punition de sa « coquetterie ». CHAPITRE VIII LES LETTRES. — LES MÉMOIRES. — LES ROMANS SOMMAIRE 1» M^{***} de Sévigné (1626-1696), veuve de bonne heure, idolâtre sa fille, M^{***} de Grignan, avec laquelle elle entretient une correspondance suivie. Ces lettres sont précieuses pour l'histoire du temps — celle de la société, — l'âme et les sentiments de M^{***} de Sévigné, — la critique des auteurs de l'époque. Le style en est à la fois coquet et naturel. — Parmi les amis de M^{***} de Sévigné : Bussy-Rabutin, M^{***} de la Fayette, les Coulanges. etc. 2° Jean de Maintenon (1635-1719) fut d'abord M^{***} de Scarron, puis gouvernante des enfants de M^{***} de Montespan, enfin femme de Louis XIV. Sa grande occupation fut la fondation et l'administration de Saint-Cyr, couvent destiné aux jeunes filles nobles et pauvres. On commence par y donner une éducation trop mondaine, qui amène une réforme. M^{***} de Maintenon prodigue aux élèves et aux maîtresses les instructions et les leçons: on les a publiées sous le titre de Lettres et entretiens sur l'éducation. — La qualité dominante de M^{***} de Maintenon est la raison, 3° Les Mémoires. — Les plus célèbres sont ceux de M^{***} de Motteville sur l'Anno d'Autriche, — du Cardinal de Retz sur la Fronde, — et de Saint-Simon (1676-1755) sur la fin du règne de Louis XIV ; Saint-Simon est un témoin passionné et partial, trop disposé à croire le mal ; mais c'est un écrivain puissant et pittoresque. 4° Les Romans. — Honoré d'Urfé publie, de 1610 à 1627, l'Astrée, roman pastoral, d'une psychologie raffinée ; M^{***} de La Fayette, des romans héroïques et précieux, dans lesquels elle peint, sous des noms antiques, la société contemporaine (Catalans, Clèves) ; — dans le genre réaliste, Scarron écrit le Roman comique et Furetière, le Roman bourgeois. — Enfin, en 1677, M^{***} de la Fayette fait paraître, sous le nom de Segrais, la Princesse de Clèves, chef-d'œuvre de délicatesse morale et de style. — Ch. Perrault

publie, en 1697, les Contes, puisés dans la tradition orale, mais dont il a le bonheur de fixer la forme.

LB8 LBTTRBB. — LB8 MÉM01RB8. — « LB8 ROLiANB 189 I. — M<» de Sévigné (1626'-1696). Vie. — Marie de Rabutin-Chantai est née à Paris, le 5 février 1626. Sa grand -mère paternelle était cette sainte Chantai qui. abandonna le monde pour fonder à Annecy Tordre de la Visitation. Sa mère se nommait Marie de Goulanges. — La petite Marie de Rabutin perdit de bonne heure son)ière, tué en 1627, dans un combat contre les Anglais ; et six ans après, sa mère. Bille fut alors confiée à son ggrand-père et à sa grand'mère maternels, M. et M*"" de Goulanges ; mais celle-ci étant morte, suivie de près par son mari, la tutelle de Tenfant passa au second~de leurs fils, Tabbé de Goulanges, celui qu'elle a appelé le Bien Bon et qui lui donna une instruction très étendue. Elle épousa, en 1644, le marquis Henri de Sévigné, qui lut tué en duel (1651). Elle avait eu de ce mariage deux enfants, une fille née en 1646, un iils né en 1648. Sur les conseils de Tabbé de Goulanges, il lui fallut d'abord songer à remettre de l'ordre dans sa fortune si compromise ; et elle alla passer trois ans dans sa terre des Rochers, près de Vitré, oh elle réussit à reconstituer le patrimoine de ses enfants. En 1654, M"" de Sévigné revint à Paris, et se remit à fréquenter la société. Quand M^^ de Sévigné fut d'âge à paraître à la cour, sa mère l'y présenta. « La plus jolie fille de France », comme la nommait BussyRabutin, épousa le comte de Grignan. M^^® de Sévigné avait vingt-trois ios ; il en avait quarante et était deux fois veuf. « Toutes ses femmes sont mortes, écrit M™® de Sévigné à Bussy, pour faire place à votre cousine ». Mariée en 1669, M*""® de Grignan dut, en 1671, rejoindre son mari nommé lieutenant général de Provence. Gette séparation fut douloureuse ; M***^ de Sévigné idolâtrait sa fille. Et nous devons à cette circonstance, et à ce sentiment un peu outré, la plus grande et la plus vivante partie des lettres de la marquise. M°*^ de Grignan eut trois enfants : MariecBlanche, que M***" de Sévigné appelle c ses petites entrailles », et qu'elle garda chez elle, à Paris, pendant trois ans ; on la sacrifia aux intérêts des deux autres enfants, en la mettant, dès l'âge de six ans, au couvent de la Visitation d'Aix, d'où elle ne sortit plus ; — Pauline, dont il est si souvent question dans les Lettres, et qui devint M"" de Simiane ; — et Louis-Provence, le petit marquis, qui fut bon officier, et à qui sa mère fit épouser, en 1694, la fille d'un fermier général... « Il faut bien fumer ses terres. » M™" de Sévigné, qxii recevait souvent à Paris sa fille et ses petits-enk^nts, allait aussi les visiter à Grignan. Elle se trouvait dans ce château, en avril

1696, quand elle fut atteinte de la petite vérole, et mourut. Caractère. — Tous les témoignages contemporains sont d'accord pour nous montrer, en M^{me} de Sévigné, une femme aussi aimable que vertneuse. Elle tenait de son père, le baron de Rabutin-Ghantal, une gaîté

190 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE qui résista à toutes les épreuves, et qui anime son style; et, des Coulanges une bonté- inépuisable, mêlée à un sens pratique des affaires développé en elle par son tuteur. On s'est demandé si elle avait du cœur, et si tout chez elle ne venait pas de la tête. On se peut parfois qu'elle ait songé, en badinant, beaucoup moins à exprimer son propre sentiment, qu'à diversifier à tout prix son insensible fille. L'impression que donne une lecture suivie de ses Lettres est celle d'une femme excellente, mais chez laquelle l'esprit ne fut jamais la dupe du cœur ». Publication de sa correspondance. — M^{me} de Sévigné eut, de son vivant, une réputation d'épistolière. Ses lettres étaient parfois copiées avant le départ du courrier. En 1725 et 1716, parurent des éditions plus ou moins tronquées ; et M^{lle} de Simiane, petite-fille de M^{me} de Sévigné, se décida à confier au chevalier de Perrin la publication des lettres qu'elle avait conservées. Cette édition du chevalier de Perrin, parue de 1734 à 1737, fut réimprimée en 1754. — En 1818, parut une édition nouvelle, plus complète, celle de Monmerqué. Mais la seule où le texte ait été reconstitué selon une véritable méthode critique, est celle de M. Ad. Régnier, dans la Collection des grands écrivains de la France, Intérêt de cette correspondance. — !<> UnisUnre, — Les lettres de M^{me} de Sévigné ont d'abord un intérêt historique. De 1655 à 1696, elles forment une sorte de gazette écrite non par un nouvelliste de bas étage, qui n'entend qu'un lointain écho des événements et ne peut approcher des grands, mais par une femme de la cour, qui est à la source même des renseignements. Si les Mémoires de Saint-Simon nous apprennent ce qu'un esprit aussi malveillant que clairvoyant pouvait apercevoir d'ambitions mesquines et de honteux calculs, nous aimons, avec M^{me} de Sévigné, à voir s'agiter et à entendre causer tout ce beau monde et à le trouver plutôt sympathique. (1) La vie de société. — Gazette de la cour, sa correspondance est encore une chronique de la société. Au jour le jour, nous savons par elle comment on vivait à Paris et à la campagne ; bref, ce que nous appellerions tout le train du monde. Tout cela, d'autant plus révélateur que ce sont des impressions rapides et sincères, au jour le jour, et non de ces mémoires que l'un écrit pour poser devant la postérité (2). 3<^ L'histoire d'une âme. — Mais, sous ces anecdotes, sous ce papotage amusant, il y a surtout une âme, une âme forte et exquise de grande dame et de chrétienne du XVII^e siècle. L'aimable vertu de M^{me} de Sévigné, qui se trahit sans vanité et qui s'étale sans hypocrisie,

nous repose à la fois des héroïnes tragiques et des coquettes de comédie. —
L'affection pour (1) Moreaoïu chotiû, !•* cycle, p. 199 ; 2* cyclt, p. 470. <D
MonMM9 tkamt, i«> cyclt. p. 204 1 S* eycl», p. 474.



MADAME DE SÉVIGNÉ.

D'après le portrait peint par Lefèvre et gravé par Pelletier

192 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE sa fille tient la plus large place dans la correspondance de M^o* de Sévigné, il lui a su varier à l'infini l'expression du même sentiment (1). 4<' Le sentiment de la nature, — Ce n'est pas tout. Par les lettres, nous connaissons les goûts de M^o* de Sévigné : et, d'abord, comment elle aimait la nature. N'allons pas jusqu'à dire que le xvii^e siècle n'avait pas le sentiment de la nature. Les Parisiens de cet époque se plaisaient à la campagne. Beaucoup de bourgeois aisés avaient des maisons en banlieue : Boileau et La Fontaine, par exemple, à Auteuil. Les grands seigneurs passaient plusieurs mois de l'année dans leurs terres. Mais tout de même on rencontre chez quelques auteurs l'expression plus vive et surtout plus pittoresque de ce Sentiment. M^o de Sévigné, là encore, est bien originale. Ce que d'autres sentaient vaguement, elle le sent avec précision ; ce que d'autres évoquent en termes abstraits, elle le peint, et nul ton ne manque à sa palette (2). 5^ La critique. — M^o de Sévigné fait souvent, pour son propre compte, de la critique. On trouve dans ses Lettres, comme d'ailleurs dans celles de la plupart de ses contemporains, des réflexions sur les écrivains. Ici, l'intérêt est double : nous aimons à savoir quels étaient ses auteurs préférés ; et, d'autre part, son opinion première, ses impressions de lecture ou d'audition, sont un précieux témoignage de ce qu'une femme instruite et intelligente du xvii^e siècle pouvait éprouver au premier contact d'œuvres que d'autres jugeaient au nom des règles et des principes (3). Le style de M^o de Sévigné. — La qualité dominante de ce style, c'est le naturel. En effet, M^o de Sévigné n'est pas un écrivain de profession. Aussi apporte-t-elle, à rédiger ses lettres, la même aisance piquante et imprévue que dans la conversation : son style est primesautier. — Elle ajoute, à cette vivacité d'expression, un don de voir et de peindre qui lui est propre, à sa date, et qui la rapproche de La Bruyère et des romanciers anglais du xviii^e siècle. Les amis et les correspondants de M^o* de Sévigné. — Parmi ses amis et correspondants, dont nous possédons les lettres, et à qui elle a donné si souvent de l'esprit et du cœur, citons : Bussy-Rabutin (1618-1693), son cousin, type du gentilhomme à qui il ne manque que du sens moral. Très intelligent, mais très fat, exilé de la cour pour ses épigrammes, il a laissé une vaste Correspondance publiée de 1697 à 1704, et des Mémoires ; — M^o DE GRIGNAN et Charles de Sévigné, dont les lettres figurent avec honneur à côté de celles de leur mère : celles de la fille sont plus composées, on y sent l'influence des idées

générales et de la philosophie ; celles du fils sont plus (1) Morceaux choisis, {•* cycle, p. 203 ; 2" cycle, p. 477. (2) Morceaux choisis, 1«* cycle, p. 205 : 2* cycle, p. 480. (3) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 484.

LES LETTRES. — LES MÉMOIRES. — LES ROMANS ' 193

Spontanées (1) ; — Emmanuel de Cîoulâges, cousin de la marquise, et sa femme, dont les lettres sont charmantes ; — M^{me} de la Fayette dont nous parlons ailleurs ; — le marquis de Pomponne, etc. IL — M^{me} de Maintenon (1635-1719). Vie. — Françoise d'Aubigné est née à Niort, le 21^{er} novembre 1635, dans une prison. Sa mère n'avait pas voulu se séparer de son mari, Constant d'Aubigné, fils du célèbre soldat et écrivain protestant, A^{lle}ippa d'Aubigné. Constant s'était converti au catholicisme ; mais en abandonnant la religion de son père, il aurait dû conserver ses traditions d'honneur et de patriotisme ; or, c'est comme traître à la France qu'il avait été arrêté et condamné. Gracié, il partit pour la Martinique, devint gouverneur de l'île de Grenade, continua à mener une vie dissipée, et mourut en 1645. Sa veuve revint en France avec ses trois enfants, et ne survécut pas longtemps à ses malheurs. La petite Françoise, la jeune Indienne, fut élevée par M^{me} de Neuillant. On lui fit épouser, à seize ans, le poète Scarron, « grotesque » au cœur tendre, infirme d'humeur joyeuse, dont le salon était fréquenté par tous les beaux esprits du temps. A vingt-cinq ans, veuve et sans ressources. M^{me} Scarron fut heureuse de trouver un emploi à la cour ; elle y entra comme gouvernante des enfants de M^{me} de Montespan. Sa situation y fut pénible d'abord ; mais elle s'imposa par sa dignité et surtout par ses éminentes qualités d'éducatrice. Pour la récompenser, Louis XIV lui donna, en 1674, la terre de Maintenon avec le titre de marquise ; en 1685, après la mort de la reine Marie-Thérèse, il l'épousa secrètement, et lui dut la dignité morale de ses trente dernières années. Eut-elle sur le Roi une influence politique ? La question est très difficile à résoudre. On sait que Louis XIV aimait à consulter celle qu'il appelait « Votre solidité » ; mais M^{me} de Maintenon semble n'avoir jamais cherché à jouer un rôle dans l'État. Sa grande affaire fut la fondation et l'administration de la maison de Saint-Cyr. Saint-Cyr. H^{me} de Maintenon éducatrice. — Elle s'était intéressée de bonne heure à l'éducation des jeunes filles de noblesse pauvre. Éprouvée elle-même, et ayant conservé de son enfance et de sa jeunesse de poignants souvenirs, elle voulait mettre les jeunes filles de son rang à l'abri de pareilles mésaventures. Elle commença par relever une maison de Rueil, dirigée par M^{me} de Brinon, et y plaça cent pensionnaires, auxquelles le Roi consentit à accorder des bourses et une dot. Puis, elle fonda, en 1684, la maison de Saint-Cyr, destinée à recevoir lieux

cent cinquante élèves, nobles et pauvres, dans les mêmes conditions. Elle fit elle-même les règlements et choisit les maîtresses. \i) Morceaux ehouiM, 1«* cycle, p. S07 ; 2* cycle, p. 487. DBI 6BAN6II. — Précii de Litiirature. I

1 '4 , D[X-SI:PTIÈME SièCLK Au début, l'éducation fut trop mondaine. On se préoccupait surtout ^ de former ces jeunes filles aux belles manières et au beau style. Ce ne soni que réceptions, concerts, représentations dramatiques. Toute la cour y vient. On y joue Andromaque^ et trop bien. MTM® de Maintenon commence à s'alarmer. On abandonne le répertoire profane ; on joue Esther,^ec quel succès. M^{"*} de Sévigné nous l'apprend (1) 1 Alors M^{"*} de Maintenon songe à réformer Saint-Gyr. Jusqu'à la fin de sa vie, elle s'en occupe quotidiennement. Elle y fait de fréquents voyages. Elle inspecte; elle examine ; elle donne des instructions aux élèves et surtout aux maîtresses. Après la mort du Roi, elle s'y retire, M^{***-} de Maintenon s'applique à former le cœur et Tesprit par une méthode directe, par des leçons de choses morales, afin de préparer ces jeunes filles à la fois nobles et pauvres à devenir de bonnes mères de famille. Elle cherche avant tout à prévenir ses élèves contre toutes les vanités, toutes les illusions, toutes les exaltations du sentiment. Non seulement Vinstruction est réduite à ce qu'il y a de plus simple et de plus pratique (le catéchisme, l'histoire, etc.), mais la rdigion même y est défendue contre l'excès de la dévotion : il leur faut « une piété solide, simple, gaie douce et libre... car il ne s'agit pas de faire des religieuses ». Plus que de l'instruction, elle s'occupe de Véducation, Elle leur apprend à tenir une maison et à s'occuper elles-mêmes de tous les travaux du ménage. Par des entretiens fréquents, elle cherche à donner aux élèves et aux maîtresses une sincère droiture d'esprit. Toutes les questions, même les plus délicates, doivent être abordées franchement^ et simplement (2). Le style de M^{TM*} de Maintenon. — Il ne faut pas demanda à M^{***} de Maintenon les qualités d'enjouement, de verve, de pittoresque, de sentiment même, qui animent les lettres de M^{""^} de Sévigné. Sa qualité demi* nante, nous l'avons dit, c'est la raison. Mais on aurait tort de croire que ce style est froid et compassé. La personnalité se trahit souvent dansi^es Lettres et dans ces Entretiens ; on ysent un stoïcisme mêlé de tristesse, et un intérêt maternel d'éducatrice pour les filles de son esprit et de son cœur III. — Les Mémoires. H^{""^} de Mottevilie (1621-1689) nous a laissé des Mémoires sur Anne d'Autriche, à laquelle elle fut attachée de 1634 à 1666, et qui ne furent publiés qu'en 1723. C'est un récit très simple, animé par la sympathie et le dévouement, d'un style agréable, et qui vaut par son exactitude et son impartialité (3). H^{***} de la Fayette (1634-1693). — Nous ne possédons

probablement <t) Morceaux thoiii*, 2« cycle, p. 484. (2) Morceaux ehoUit,
1» ctcU , p. f09 1 1« cyels, p, 499« (8) Mvrçe^iu çlMiift l' oyci^i p- 4QQi

LBB LETTRES.— LB8 MÉMOIRES.— LBS ROUANS ^ 195

que des fragments des Mémoires de M^{re} de la Fayette, sur les années 1688 et 1689 (édités en 1731). L'auteur de la Princesse de Clèves est supérieure à M^{re} de Motteville. Elle reste psychologue en histoire ; et son analyse des sentiments et des actes de Louis XIV et de Jacques II nous fait regretter la brièveté de son ouvrage. M^{re} de Gaylus (1673-1729) est la nièce de M^{re} de Maintenon, et l'une des plus brillantes élèves de Saint-Cyr. C'est pendant sa vieillesse qu'elle dicta à son fils des Souvenirs^{inachevés}, sur la cour de France à la fin. du XVII^e siècle (édités en 1770). Pour connaître M^{re} de Maintenon, le duc du Maine, la Dauphine, Saint-Cyr, la duchesse de Bourgogne, il n'est pas de plus aimable livre que^{les} Souvenirs de M^{re} de Caylus. Son style est, selon Sainte-Beuve, un modèle d'urbanité. Le cardinal de Retz (1614-1679). — Paul de Gondi, cardinal de Retz» né en 1614, fut nommé, en 1643, coadjuteur de l'archevêque de Paris, son oncle. Il joua, pendant la Fronde, un rôle brillant et aventureux. Nommé cardinal, il s'assagit, et vécut dans une retraite studieuse, où il écrivit ses Mémoires, consacrés presque exclusivement à l'histoire de la Fronde. — Il ne faut pas demander à Retz un récit fidèle des événements ; ce sont plutôt des « faits vus à travers un tempérament ». Ce tempérament excessif, violent, ^{celui} est aussi celui d'un écrivain vigoureux, qui annonce Saint-Simon par sa verve et par ses brusqueries ; qui, comme lui, excelle dans le portrait, mais surtout dans le portrait moral, et qui néglige le costume et l'attitude pour l'âme ; et qui est supérieur à Saint-Simon pour la clarté et le relief harmonieux du récit. Il faut lire, dans Retz, la Journée des Barricades^{comme} modèle de narration historique, à la fois vivante et profonde ; et, parmi les portraits, ceux du duc d'Orléans (Gaston), de M. le Prince (Condé), de M. de Beaufort, de La Rochefoucauld, de M^{re} de Longueville, de Chevreuse, de Montbazon, etc. (1). Saint-Simon (1675-1755). — Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, entra aux mousquetaires en 1691 ; il démissionna bientôt, parce qu'il se crut victime d'une injustice, mais il demeura à la cour et se maria. Il ne donnait une grande importance, brigait toutes les hautes charges, et se rapprochait, en mécontent, du duc d'Orléans et du duc de Bourgogne, dont la mort fut pour lui une cruelle déception. En 1715, Saint-Simon entra au conseil de régence ; en 1721, il est nommé ambassadeur d'Espagne. Mais la mort du régent (1723) met fin à sa carrière diplomatique et politique. — Tout le reste de sa vie, plus de trente

ans, SaintSimon le consacrera à écrire ses Mémoires, H s'enferme tantôt dans son château de la Ferté, tantôt à Paris dans son hôtel de la rue des SaintsPères, où il a une magnifique bibliothèque. (1) Moracai» choitù, !•> cycle, p. 213 ; 2* cycle, p. 500.

196 PIX-SBPTifrUB SIÊCLB En 1730, il commence à lire le Journal de Dangeau, dont une copie lui avait été communiquée par le duc de Luynes. Dangeau avait, de 1684 à 1720, noté tous les événements, petits et grands, avec une exactitude de bon comptable. Saint-Simon le jugea « d'une fadeur à faire vomir » ; il le surchargea de notes, et le refit, {fUis le continua. — Gomment ajoutet-il à Dangeau? Il le transcrit, pour la suite des faits, et quand il rencontre UD nom ou une date de quelque importance, il s'arrête et développe. Il iaît appel d'abord à ses souvenirs personnels : il y a des choses qu'il a vues, et des hommes qu'il a connus ; et il était un observateur prodigieusement attentif, « perçant de ses regards clandestins chaque visage, chaque maintien, chaque mouvement, et y délectant sa curiosité ». Et c'est toujours un témoin passionné. Mais si passionné qu'il soit, ce témoin ne laisse rien échapper ; il voit tout, avec un relief effrayant. — A ses qualités d'observation, Saint-Simon joint la manie des informations orales. Toutes lui sont bonnes, qu'elles viennent de grands seigneurs ou de grandes dames, ou de valets, de laquais et de servantes. Et c'est bien un peu ce qui nous gâte Saint-Simon ; il y a dans ses Mémoires trop de commérages, n y a aussi trop de rancîmes et trop de haines personnelles. Ainsi, gardons-nous, en lisant ces Mémoires, de nous laisser séduire par la vertueiise indignation de Saint-Simon, qui est sincère, mais qui manque tout à fait d'impartialité. Admirons, au contraire, presque sans réserve, son style et sa langue, n ne faut pas, certes, le prendre pour modèle ; mais il faut le louer d'avoir su trouver, pour rendre l'aspect extérieur des gens, l'ensemble d'un tableau, et pour analyser les sentiments des autres et les siens, des expressions à la fois imprévues et justes qui c assomment ». On ne se doute pas, avant de le lire, de tout ce que notre vocabulaire contient d'expressions pittoresques et colorées. — Sa syntaxe est un singulier mélange de tours archaïques, embarrassés, dans lesquels il s'embourbe, — et de vivacité rapide, entraînante, vertigineuse (1). A la mort de Saint-Simon, tous ses papiers furent saisis et transportés au ministère des Affaires étrangères, comme « concernant le service de l'État et du Roi ». Les Mémoires furent consultés par quelques privilégiés ; Voltaire put en tirer quelques anecdotes pour son Siède de Louis XIV, La première édition véritable des Mémoires de Saint-Simon parut en 1829, par les soins d'un de ses arrière-neveux, le marquis de Saint-Simon (21 vol.). IV. — Les Romans. Avec les Lettres et les Mémoires, nous groupons les Romansr qui sont, au xyii® siècle, un des

divertissements de la société polie, et qui font partie de ce que l'on peut appeler proprement la littérature mondaine, (1) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 217 ; 2^e cycle, p. 504.

1A8 LETTRES. — ^ LES MÉMOIRES. — LES ROMANS 197

Le Roman pastoral et psychologique* Honoïé d'ïïifé (1568-1625). —
 UAstrée (1610-1627). — Une double imitation, espagnole et italienne,
 donna naissance au roman pastoral^ dont VAstrée, d'Honoré d'Urfé, est le
 chef-d'œuvre. Honoré d'Urfé avait passé sa jeunesse dans son château, sur
 les bords charmants du LignoQi, petite rivière qui arrose la plaine du Forez.
 Compromis dans les troubles de la Ligue, il fut d'abord emprisonné, puis
 bauni; et c'est à Ghambéry qu'en gentilhomme désœuvré il écrivit rAstrée.H
 en publia les deux premières parties en 1610, la troisième en 1619 ; la
 quatrième fut éditée par son secrétaire, Baro, en 1627, et ce secrétaire en
 ajouta une cinquième, contenant le dénouement, d'après des notes laissées
 par d'Urfé. UAstrée se trouva ainsi former cinq volumes, divisés chacun en
 douze livres. L'intrigue du roman n'est pas, en elle-même, fort compliquée.
 — Le berger Gâadon aime la bergère Astrée. Gelle-ci se laisse persuader
 que Céladon la trompe, et le bannit de sa présence ; Céladon, désespéré, se
 jette dans le Lignon. Il est sauvé par les nymphes du Lignon. Il est aimé de
 la nymphe Galathée (comme Enée par Didon, comme plus tard Télémaque
 par Calypso) ; mais il résiste à cet amour, et s'enfuit dans une caverne, où il
 dresse un autel à Âstrée. Enfin, après bien des manèges, des réconciliations,
 des brouilles, des enchantements, etc., Céladon épouse Astrée. — Cette
 intrigue est croisée par plusieurs autres ; et des récits, des nouvelles
 viennent souvent s'encadrer dans l'histoire principale. UAstrée ne fit pas
 seulement les délices des femmes les plus spirituelles, depuis MTM^ de
 Rambouillet jusqu'à M["]*^ de Sévigné. Ce livre fut goûté, et longtemps, par
 les esprits les plus sérieux. Saint François de Sales, Huet, Patru, Boileau, La
 Fontaine en parlent avec estime ou avec enthousiasme. Au xviii^ siècle, on
 le lisait encore, et Jean-Jacques Rousseau fit un pèle lioage au chftteau
 d'Urfé. D'autre part, le genre pastoral amène une -réaction, qui se traduit par
 les spiritudis romans de Charles Sorel (1599-1674) ; V Histoire comique de
 Francion (1622), où les personnages sont tirés de la société la plus vulgaire,
 et surtout le Berger extravagant (1628), qui serait, si l'auteur avait eu du
 génie, notre Don Quichotte. Le RomaD héroïque et préecieux. H^^ de
 Scudéry. — Le plus célèbre de ses romans est le Grand Cyrus. Gyrus, fils
 de Cambyse, sous le nom d*Artamène, est amoureux de Mandane, fille du
 roi des Mèdes. D la dispute à ses ravisseurs, et conquiert l'Asie pour la
 retrouver et l'épouser. Nous sommes fort choqués a^jour

108 D^tX-sePTIÈItB BfÈGLS dChui des anaehronismes de mœurs et de sentiments que présente U Grand Cynu : et de cela Justement les contemporains Ment ehannés, parce que M^{^^} de Scudéry n'avait pas du tout prétendu peindre les anciens. Mtio de Scudéry a voulu représenter la société de son temps. Gyrus, C'est le Grand Condé ; Mandane, M^{*"} de Longueville ; on y tetrouve également tous les habitués de l'Hôtel de Rambouillet et des samedis, jusqu'à M^{^^}® de Scudéry elle-même sous le nom de Sapho. Clélie est encore un roman à defs (M^{*"}® Scarrpn, la future M^{^*} de Maintenon, y parent sous les traits de la vertueuse Lyriane). C'est là que figure la fameuse Carte du Tendre, H y faut voir un agréable et très ingénieux badinage, devant lequel il est tout à fait ridicule de s'indigner. Ces romans héroïques et précieux eurent un succès mondain exagéré sans doute ; mais c'était du moins une littérature distinguée, morale, qui fait honneur par sa psychologie à la société qui l'a Inspirée et qui s'y est reconnue Le Roman réaliste. ^ Le xvn^{*} siècle a connu tous les genres de romans. Nous avons déjà cité ceux de Gh. SorEl, en réaction contre VAstrée. n faut y ajouter les deux ouvrages de Cyrano de Bergerac (1619-1655) : V Histoire comique des États et empires de la lune, et V Histoire comique des États et empires du soleil, œuvres moitié sérieuses, moitié burlesques, d'une audace et d'une truculence qui font songer à Rabelais et à Swift. Le cadre seul est fantaisiste ; par les détails des mœurs et par le style, nous nous rapprochons du réalisme. Scarron (1610-1660) publie le Roman comique (1651), histoire véridique d'une troupe de 'comédiens ambulants ^t de provinciaux ridicules. Furetière (1820-1688). — Son Roman bourgeois (1666) est aussi une revanche spirituelle contre les excès du roman héroïque et précieux. L'intrigue se passe dans le monde des procureurs et des avocats, du quartier M^aubert. Le réalisme en est moyen, c'est-à-dire excellent, relevé par une pointe de satire ; c'est le ton piquant du Repas ridicule et du Luirin. On le lit encore avec intérêt. Le Roman psychologique* H"« de la Fayette (1634-1693). — Û est peu de femmes plus sympathiques, dans ce xvii[^] siècle qui en compte de si distinguées et de si aimables, que M^{*"} de la Fayette. A une instruction aussi solide que CdUe de M^{*"} de Sévigné, à une haute vertu, elle joint un charme mélancolique particulièrement attrayant pour nous.

LES LBTIRBS. — TES MÉMOIRES. — LES BOMANS 199 En 1677, M^{me} de la Fayette publia, sous le nom de Segrais, la Princesse de Clèves, En voici' le sujet : M^{le} de Chartres a épousé le prince de Qèves, pottr qui elle n*a que de « Testime ». La princesse est une femme très vertueuse et qui se croit sûre d'elle-même. Cependant le duc de Nemours, avec qui elle danse au Louvre, fait sur son âme une impression qui la trouble ; et Nemours cherche toutes les occasions de lui déclarer son amour. La princesse, qui se sent envahir par une passion fatale, prend le parti héroïque de tout avouer à son mari et de lui demander protection contre ce péril. M de Clèves admire la vertu de sa femme ; mais il meurt bientôt de cet aveu et de l'involontaire jalousie qui le ronge. La princesse, après sa mort, refuse d'épouser Nemours et se retire dans un couvent. Il faut lire ce petit roman pour en sentir le charme pénétrant et la beauté morale. Le style en est exquis. Les Contes de Perrault — Enlin, on doit faire une place dans la littérature française aux Contes que publia Charles Perrault en 1697. — Ce Perrault est le dernier de quatre frères, dont le second, Claude, est le célèbre architecte de la colonnade du Louvre (i). C'est Charles Perrault qui souleva, à l'Académie française, le fameux débat sur les anciens et les modernes. Il publia d'abord des vers dans différents recueils à la mode, et donna ainsi les Souhaits ridicules et Peau d'âne. Il laissa la poésie pour la prose, et fit paraître séparément, puis réunit en 1697 les Contes, sous le nom de son fils âgé de dix ans. Qui ne connaît le Petit Chaperon rouge, la Belle au bois dormant, etc. ? — Ces contes n'ont pas été inventés par Perrault. Ils couraient de bouche en bouche, et font partie du « folklore » universel. Mais c'est une singulière fortune pour Perrault que de les avoir pour ainsi dire fixés dans une forme définitive, et d'y avoir pour toujours attaché son nom.

1) Claude Perrault était d'abord médecin. Boileau a conté son histoire au début du quatrième chant de l'Art poétique : c ... De mauvais médecin devint bon architecte ». — Voir notre édition de Boileau (Hatier, 1913), p. 429.

The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate

900 DIX-IBPTiftMB lltCLB CHAPITRE IX RAOINE ET LA TRAGÉDIE DE 1660 A 1700 SOIOUISB 1* Badae (1639-1099), âéré à Port-Boyal, débuta sa théfttre en 1064, par la ThéhMe, Son premiâr suceàs est Afidromaquê (1667) ; il renonee an théitra aa 1677, après l'échee momentaDé de Phèdre. 2* Bacina puise ses sujets dans l'histoire, la légende, les poètes traînes gieea. n est avant tout préoeceupé de les rendre ffraisenibUabûê, e'est-i-dire eapables de donner l'illusion de la vie ; — entre VexposUion de la pièoe et le dénouaneni^ aneun faii, mais seulement le jeu des passions etl'analyse psychologique. 8* Le ressort des tragédies de Raoine est Vamour, — Badne fut parler l'omoiir^olâni selon la mode de son temps ; mais dans Varnow-passionfil est la nature mém» ; U obtient surtout la force tragique par la jcHomU, 4« Eerivain en vers. Racine est àramatiqw et 9oMqm^ et d'autant plus naturel que ses personnages sont plus passionnés. * 5* En prose, Raoine a laissé des JXtres, des fragmenta d'une HùMn iê Louis XIV, et surtout VAhrégi de thittoirê de Por^-Boyal, publiés seulement après sa mort. 6* Poètes contemporains. ~- Corneille n'abandonne le théâtre qu'en 1674 : loii irère Thomas donne, de 1672 k 1678, ses pièces à succès ; — Pradon reste célèbre par la querelle de Phèdre ; — Quinault est un médiocre poète tragique, mais éorll des UvreU d'opéras {Proserpine, Ârmiâe, etc.), qui sont en leur genio des ebaif* d'flBUvre. y Racine (1639-1699). Enfance. — Jean Racine naquit le 21 décembre 1639 à la Ferté-Milon; deux ans après, sa mère mourait, et, deux années plus tard, son p&re. Le petit Racine, orphelin, fut recueilli par sa grand 'mère Marie des Moulins, sœur de M^ "tart. Or, cette Marie des Moulins avait une fille religieuse au couvent de Port-Royal, la mère Agnès de Sainte-Thède ; elle y avait aussi deux sœurs religieuses ; et elle-même, devenue veuve en 1649, alla y rejoindre sa fille et ses sœurs. Désireuse de faire élever son petit-fils dans les mêmes idées, elle l'envoya au collège de Beauvais, dirigé par des jansénistes. A Tâge de seize ans, Racine quitta Beauvais, pour entrer dans l'école des Oranges où enseignaient, auprès de Port-Royal-desGhamps, les Messieurs eux-mêmes. C'est là qu'il apprit le latin et surtout le grec. C'est là aussi qu*n se pénétra d'une piété profonde ; si le goût du théâtre l'écarta pendant

RACINE et LA TRAGÉDIE DE 1660 A 1700 20 quelques
aimées de ses maîtres de Port-Royal, il devait revenir à eux et leur rester
fidèle jusqu'à la mort. Racine acheva ses études au collège d'Harcourt,
à Paris, collège qui se trouvait à peu près sur l'emplacement actuel du lycée
Saint-Lois. Cette maison était, elle aussi, toute dévouée au jansénisme.
Débuts poétiques. — En 1660, Racine publie sa première pièce de vers, dite
ode intitulée : la Nymphé de la Seine composée pour le mariage du Roi. Il
occupait alors une place chez son oncle Vitart, intendant de la famille de
Ghevreuse; et déjà il s'émancipait de la sévère discipline de Port-Royal. Sa
tante, la mère Agnès, écrivait à son sujet des lettres encore plus désolées
que sévères. Séjour à Uzès. — Retour à Paris (1663). — Sa famille tenta un
effort suprême pour l'arracher au monde. Un de ses oncles, Antoine Sconin,
vicaire général à Uzès, le fit venir auprès de lui, en lui promettant un
bénéfice s'il consentait à entrer dans les ordres. Racine partit pour le lundi; on
a de lui un certain nombre de lettres datées d'Uzès et adressées soit à son
oncle Vitart, soit à l'abbé Le Vasseur. En 1663, Racine revint à Paris, tout
heureux d'avoir perdu ce bénéfice à la suite d'un procès, auquel, dit-il, ni ses
juges ni lui n'entendirent rien. Décidément, sa vocation poétique était la
plus forte, et les circonstances s'en mêlaient. A peine de retour, Racine
publia une Ode sur la convalescence du roi. Il reçut à cette occasion une
gratification de 600 livres, et crut devoir en remercier Louis XIV par une
nouvelle pièce intitulée : la Renommée aux Muses. Débats au théâtre
(1664). — Ces pièces d'actualité n'empêchaient pas Racine de travailler à
une tragédie qui devait être bientôt représentée. La Thébàïde ou les Frères
ennemis fut donnée par Racine à Molière, qui jouait avec sa troupe sur le
théâtre du Palais-Royal ; la première représentation eut lieu le 20 juin 1664.
— L'année d'après, le 4 décembre 1665, Racine faisait jouer Alexandre[^] qui
eut un grand succès : la pièce était dans le goût du jour, — dans le mauvais
goût, s'entend. Racine, mécontent du jeu des acteurs tragiques de la troupe
de Molière, porta sa tragédie à l'Hôtel de Bourgogne, et on la joua
concurrentement sur les deux théâtres. Molière, irrité de ce mauvais procédé,
se brouilla avec Racine. Racine et Port-Royal — La mère Agnès avait
redoublé ses avertissements, et Nicole, un des plus illustres solitaires, avait
écrit : « Un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps,
mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une
infinité d'homicides spirituels. » Cette phrase toucha Racine au vif; et,

s'inspirant des Provinciales de Pascal, il écrivit contre Port-Royal une lettre qui est un chef-d'œuvre d'esprit et un acte de la plus noire ingratitude (1). Une seconde lettre (I) M^{re} rêtm^e chaitù, f^e yolt P^e M^h.

The text on this page is estimated to be only 29.58% accurate

\ 202 DIX-SBPTIÈME SIÈCLE allait suivre la première, lorsque Boileau, avec sa droiture et SOU bO& sens, fit remarquer à son ami « qu'il attaquait les plus honnctes gens dtt monde •• Quoi quil en soit, Racine avait rompu avec Port-Royal. Il était devenu, en 1667, par son Anâronuupie^ le plus grand poète dramatique de son temps* De 1667 à 1677, il fait jouer sept tragédies, toutes représentées à rilôtel de Bourgogne. Toutes réussirent ; mais les unes triomphèrent presque sans aucune difficulté, comme Andromaque, Bérénice et Iphi génie ; d'autres, com^e Bniannicus^ Bajazet et surtout Phèdre^ rencontrèrent de violentes résistances. Retraite de Racine (1677). — Cependant, en 1673, Racine était entré à TÂcadémie française, et, en 1674, il est nommé conseiller du Roi. Mais en 1677, la cabale montée contre sa PhèdtelQ décide à renoncer au théâtre, n se réconcilie avec Amauld, Nicole, et tout Port-Royal. L*amour de Dieu lui est rentré au cœur, et Ta si bien repris qu'il veut s'enfermer dans un cloître. Il se résout, en On, sur l'avis de son confesseur, à se marier. Sa femme, Catherine de Romanet, était simple et bonne, instruite, mais peu sensible aux charmes de la poésie. Il eut de ce mariage sept enfants. L'aîné, Jean-Baptiste, à qui son père adressa des lettres exquises, mourut vieux garçon à soixante-neuf ans ; le dernier, Louis Racine, écrivit un Mémoire sur la vie de son père, les poèmes de la Grâce et de la Religion, et eut un fils qui périt au tremblement de terre de Lisbonne (1755). Des cinq filles, trois furent religieuses, une seule se maria. Dernières années. — Pendant cette période qui s'écoule de 1677 à 1699, date de la mort de Racine, sa vie est calme, consacrée soit à Louis XIV qui Ta nommé son historiographe, soit à sa famille. Cependant, à la prière de M" M de Maintenon, il écrit sa tragédie à*Esther, jouée à Saint-Cyr en 1689 avec le plus brillant succès. Deux ans après, il donne Athalie ; mais la réussite d*Esther a inquiété M^« de Maintenon, qui craint de développer chez ses élèves de Saint-Cyr le goût du monde et la coquetterie. Athalie sera jouée sans décors ni costumes, à Versailles, devant le Roi. Racine mourut le 21 avril 1699. Il avait sollicité comme un honneur d'être enseveli au cimetière de Port-Royal-des-Champs, aux pieds ile M. Hamon. Lors de la destruction de cette abbaye, en 1711, on transpuna les Testes de Racine à l'église Saint-Étienne-du-Mont, où ils som encore, et où l'on peut lire son épitapbn laliiio, composée par Boileau. Histoire de son théfttre. — La Tbèb&ide ou les Frères ennemiJ (1664). — Le sujet estent ici de cette

pièce, imitée d'Euripide, de Sénèque et de Stasie, est la rivalité immense de
deux fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice, qui finissent par se donner
mutuellement la mort. Mais, en disciple de Corneille, du Comte de
d'Albion, Racine mêle les fadeurs de l'amour à cette épouvantable
histoire. 1665. Alexandre le Grand. — Le sujet est tiré de Quinte-Curce. —
Alexandre • poursuivit ses conquêtes jusqu'aux Indes ; là, il se tua en
prévenant de sa loi^

The text on this page is estimated to be only 6.86% accurate

D'après l'Hlampe gravie par Gérard Edelinck {16i9-imi.



204 DIX-SEPTIÈME SiftCLB Tazile et Porns ; Poros résiste, il est vaincu, et tombe « aux mains d'Alexandre : celui-ci lui pardonne et lui rend ses États. Racine suppose qu'Alexandre est amoureux de Cleopâtre, sœur du roi Taxile, et Poros amoureux de la reine Axiane. 1667.

Andromaque. — Les sources de la pièce sont grecques et latines. Racine a puisé dans l'Hécube d'Homère (chants VI et XXII), dans l'Andromaque de Euripide, dans l'Énéide de Virgile (livre III), et dans la tragédie de Sénèque, Andromaque. Chez les poètes anciens, Andromaque, devenue la captive et l'épouse de Pyrrhus, avait eu de ce nouveau mariage un fils, Molossos ; en l'absence de Pyrrhus, Hermionès, jalouse, veut faire périr l'enfant, qui est sauvé par l'intervention du vieux Pélée, tandis que Pyrrhus est tué à Delphes par Oreste. — Racine suppose au contraire qu'Andromaque, veuve d'Hector, emmenée en captivité par Pyrrhus après la guerre de Troie, a conservé son fils Astyanax. Pyrrhus, déjà fiancé à Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, est amoureux d'Andromaque et lui demande de l'épouser. Celle-ci ne veut pas y consentir ; Pyrrhus la menace de faire périr le petit Astyanax, dont les Grecs exigent la mort. La pièce commence au moment où Oreste, envoyé par l'assemblée des Grecs pour réclamer le fils d'Hector, arrive en Épire ; Oreste est lui-même amoureux d'Hermione, fiancée à Pyrrhus ; il espère qu'Andromaque, pour sauver son fils, consentira à épouser Pyrrhus, et qu'il pourra lui-même épouser Hermione. D'abord Pyrrhus refuse à Oreste de lui livrer l'enfant ; puis, comme Andromaque ne lui est pas plus favorable, il déclare qu'il abandonne Astyanax et qu'il épouse Hermione. Mais Andromaque tente une dernière démarche auprès de Pyrrhus, et se décide à l'épouser pour sauver le fils d'Hector, avec l'intention de se tuer au sortir du temple. Hermione, furieuse, ordonne à Oreste de sacrifier Pyrrhus et sa jalousie ; Oreste lui obéit ; Pyrrhus mort, Hermione est désespérée et va se tuer auprès de lui.

Andromaque et Astyanax sont sauvés ; Oreste devient fou. — La nouveauté d'Andromaque fut aussi vivement sentie que celle du Cid ; le succès en fut éclatant et soutenu (1). 1668. Les Plaideurs. — Racine, dans cette comédie, s'est inspiré des Oiseaux d'Aristophane, et du procès qu'il avait perdu. — Un juge, Perrin Dandin, est devenu si fanatique de son métier, qu'il ne veut plus quitter le tribunal, et que son fils est obligé de le faire enfermer et garder à vue dans sa maison. Dandin essaye par tous les moyens de s'échapper, afin de courir à l'audience. Enfin, pour l'occuper à domicile, on lui fait juger un

chien qui vient de manger un chapon ; son secrétaire l'Intimé défend le coupable ; son portier Petit-Jean plaide contre le chien. Une petite intrigue vient renforcer cette situation : le fils do Dandin, Léandre, aime Isabelle, fille de Chioanneau, incorrigible plaideur, et l'épouse à la fin de la pièce. La comtesse de Pimbesche est un autre type de plaideuse enragée (2). 1669. Britannicus. — Claude, empereur romain, avait un fils de son mariage avec Messaline, Britannicus. Il se remaria avec Agrippine, veuve de Domitios JSnobarbus, qui, par ses intrigues, fit adopter à Claude son propre fils Néron ; puis elle empoisonna Claude, et fit nommer Néron empereur, au détriment de Britannicus, légitime héritier. Mais Agrippine n'a donné le pouvoir à son fils que pour l'exercer elle-même. Or, au début de la pièce, nous apprenons que Néron veut commencer à s'émanciper. Il a fait enlever Junie, fiancée de Britannicus, et il refuse de recevoir sa mère qui venait lui demander des explications. Agrippine, pour ressaisir son pouvoir (1) Morceaux choisis^ 1^ cycle, p. 140 ; 2^ cycle, p. 546. (2) Morceaux choisis, 1^ cycle, p. 150; 2^ cycle, p. 558.

RACINE ET LA TRAGÉDIE DB 1660 A 1700 205 voir, menace Néron de soutenir les prétentions du fils de Claude ; et voilà le monsieur naissant qui s'éveille, et qui, résistant aux conseils de Thonnête Burrhus, pour suivre ceux du perfide Narcisse, songe à se débarrasser de Britannicus, son rival en politique et en amour. Après quelques alternatives, qui font l'intérêt psychologique de la tragédie, Néron se décide à faire empoisonner Britannicus. Junie se réfugie chez les Vestales, et Agrippine prévoit sa propre disgrâce. — Malgré certaines résistances, Britannicus s'imposa, et resta, selon l'expression de Voltaire, « la pièce des connaisseurs (1) ». 1670. Bérénice. — Bérénice est tirée de deux lignes de l'historien latin Suétone : *Titus reginam Berenicem... eui etiam nuptias postulat ferebatur, .. siatim ab Urbis dimisit invitum inviam*, — Cette tragédie échappe à l'analyse ; elle est faite tout entière des hésitations de Titus, des espérances et des craintes de Bérénice, et, par un mouvement harmonieux, elle aboutit à une séparation librement consentie. Racine, pour rompre et renforcer une intrigue trop simple, a inventé le personnage d'Antiochus qui, amoureux de la reine Bérénice, l'a suivie à Rome, et qui espère profiter de sa rupture avec Titus. Mais Bérénice, qui veut bien renoncer à Titus, vivra de son souvenir ; et Antiochus, lui aussi, se résigne à la quitter. 1672. Bajazet. — C'était un sujet tout contemporain. M. de Cézzy, ambassadeur à Constantinople, avait raconté à Paris les circonstances qui accompagnèrent la mort de Bajazet, frère du sultan Amurat. — Le sultan Amurat a un frère, Bajazet : en partant pour une expédition, Amurat donne à Roxane, la sultane, l'ordre de faire périr Bajazet. Mais Roxane aime le jeune prince ; elle lui offre de le sauver, s'il veut l'épouser. Le grand-vizir Acomat est du complot. Bajazet étonne Roxane par ses hésitations, et celle-ci découvre son secret : il aime la princesse Atalide, à laquelle il veut rester fidèle. Alors elle le met en demeure de choisir entre la mort d'Atalide et la sienne propre. Bajazet s'indigne : elle le fait tuer, puis elle se tue elle-même. Atalide ne veut pas non plus survivre à Bajazet ; et Acomat meurt en combattant contre les soldats d'Amurat. — Racine ne s'est point embarrassé, dans Bajazet, de la couleur locale extérieure si chère aux romantiques ; il a plutôt cherché une couleur locale intime, si l'on peut ainsi parler : l'action, dans ses péripéties et dans son dénouement, ne saurait s'être passée ailleurs que dans cet Orient où les passions prennent une intensité particulière : ni Acomat, ni Roxane, qui en sont les protagonistes, ne pourraient être des Grecs, des Romains ou

des Français (2). 1873. Mithridate. — Racine revient à la tragédie historique. Pour Mithridate, il n'a pas non plus de devancier à imiter ; et c'est dans Plutarque, dans Bien Cassius et dans Appien qu'il prend son sujet. — Mithridate, roi de Pont, a deux fils : Xipharès et Pharnace. Le premier lui est tout dévoué ; le second est un traître, vendu aux Romains. Mais tous deux, ils sont amoureux de la princesse Monime, fiancée à Mithridate. Le roi expose à ses fils un plan de guerre contre les Romains ; eomme il fait arrêter Pharnace, qu'il soupçonne, celui-ci dénonce à son père l'amour de Xipharès pour Monime. Mithridate, feignant de renoncer à Monime, arrache à la princesse l'aveu de son amour pour Xipharès. Cependant les Romains ont attaqué la ville. Mithridate est vainqueur, mais mortellement blessé ; en moarant, il unit Xipharès et Monime (3). (1) Morceaux ehoitiê, ! •' cycle, p. 142. et) Mareeata ehoiiiis, t* cycle, p. 550. (Si Morceaux choisis, 3« cycle, p. 554.

206 DIX-8BPTIÈMB SXftCLB 1674. Iphigénie en Anlide. —

Les chefs grées, coalisés pour aller mettre le siège devant Troie, sont retenus par un calme plat ; les vents ne soufflent pas : la flotte ne peut pas partir. On consulte les dieux ; le devin Calchas répond que pour obtenir des vents favorables, il faut sacrifier Iphigénie. Or, Agamemnon, roi des rois, a une fille, Iphigénie, qu'il a laissée à Argos ; il consent à la faire venir avec, à Aulie, et à la sacrifier. Mais au moment où la pièce commence, il se repent d'avoir cédé, et il envoie un nouveau message à sa femme Clytemnestre pour la prier de rester à Argos. Ce message ne parvient pas à son adresse, et au second acte on voit arriver la mère et la fille. Iphigénie croit venir au camp pour épouser Achille, & qui elle est fiancée. Bientôt la mère découvre la vérité, et refuse de laisser immoler sa fille ; Achille, furieux qu'on ait abusé de son nom, menace Agamemnon ; Iphigénie, au contraire, se résigne à son sort, et elle part pour l'autel. Mais, au moment du sacrifice, Calchas annonce que les dieux désignent une autre Iphigénie qui porte le nom d'Eliphrasie, et qui, aimant Achille, se réjouissait d'avance de voir périr la fille d'Agamemnon. Eliphrasie se tue elle-même sur l'autel : les dieux sont satisfaits ; les vents soufflent et la flotte peut partir. — La pièce, une des mieux écrites de Racine, eut, d'abord à Versailles le 18 août 1674, puis à Paris en janvier 1675, un très grand succès : elle répondait à la manière fastueuse et galante dont on entendait l'antiquité (1). 1677. Phèdre. — C'est à l'Ippolyte d'Euripide et quelquefois & celui de Sénèque que Racine emprunte sa Phèdre, Euripide ne lui fournit qu'une donnée et un dénouement ; les motifs d'action sont de Racine. — Racine suppose que Phèdre, femme de Thésée, croit son époux mort. Elle vient recommander ses jeunes enfants à son beau-père Hippolyte, qu'elle aime ; troublée par sa présence, elle lui déclare sa passion. A ce moment même, on lui annonce que Thésée est de retour. Prise de remords, elle avouerait à son époux sa démarche imprudente si elle n'apprenait que Hippolyte aime Aricie. Sa jalousie la torture, et elle laisse sa nourrice (qui ne peut accuser Hippolyte auprès de son père). Thésée maudit son fils, et le dévoue à la colère de Neptune. Le dieu envoie contre le jeune homme un monstre marin qui épouvante ses chevaux, et cause sa mort. Phèdre, désespérée d'avoir provoqué cette catastrophe, absorbe du poison, et vient mourir devant Thésée après avoir confessé son crime. ~ On a pu soutenir, avec le grand Arnauld, que Phèdre était une chrétienne à qui la grâce avait manqué, afin

de faire tomber la pièce de Racine, ses ennemis, en particulier la duchesse de Bouillon et le duc de Nevers, soutinrent de leur influence et do leur argent le poète Pradon qui donnait au théâtre de la rue Guénégaud une tragédie intitulée Phèdre et Hippolyte; ils louèrent les deux salles pour les six premières représentations ; ils occupèrent les loges de Guénégaud et tirent le vide à l'Hôtel de Bourgogne. On échangea, entre les deux partis, des sonnets injurieux ; on promit à Racine do 8 coups de bâton ; il fallut l'intervention du Grand Condé pour faire cesser la querelle. D'ailleurs, aussitôt que le public eut accès dans l'un et l'autre théâtre, la Phèdre de Pradon tomba à plat, après la septième représentation, tandis que celle de Racine se relevait et commençait sa triomphale carrière. 1689. Esther. — Ce sujet est emprunté à la Bible. Assuérus, roi de Perse, • épousé Esther, nièce du Juif Mardochée ; il ignore la nationalité d' Esther. Cependant le ministre d'Assuérus, Aman, lui a fait signer un ordre d'exterminer (i) Morceaux choisis ! • * " • • • lii. o. 147.

RACINE ET LA TRAGÉDIE DE 1660 A 1700 207 tous les Juifs vivant en Perse. Sollicitée par Mardoohée, Esther avoue sa naissanea au roi et lui demande la gr&oe des Juifs. Assuérus accorde à Esther la vie de son peuple, et fait pendre Aman. — On sait par M^o de Sévigné, MTM de la Fayette, M[^] de Gaytus, quel fut le succès de cette pièce représentée au couvent de SaintCyr. Les allusions, peut-être non prévues par Racine, y contribuèrent beaucoup. Pour la première fois, Racine avait écrit des chaura : il y réussit à merveille. 1691. Athalie. — Le succès d**i*Ssi/ier fit naître Athalie. En voici le sujet, puisé, eommo le précédent, dans l'Ancien Testament : Athalie, pour garder seule le pouvoir, a fait massacrer tous ses enfants et petits-enfants. L[^]un d'eux, cepeniant, a échappé, le petit Joas, qui est élevé dans le temple par le grand-prêtre Joad et par son épouse Josabeth. Quand la pièce commence, Joad manifeste à Josabeth son intention de faire oouronner le jeune prince, le jour même, et de renverser Athalie. La reine, poussée par un songe, vient dans le temple, interroge elle-même Tenfant, et veut remmener. On le lui refuse ; Joas est aussitôt proclamé roi ; les lévites prennent leurs armes pour le défendre ; Athalie revenue dans le temple est massacrée. — La pièce réussit moinô qu'iS?s/Aer, d'abord parce que les circonstances et les conditions de la représentation furent moins favorables, mais surtout parce que Racine avait trop dépassé le cadre étroit et les sentiments réduits qui convenaient à ses jeunes actrices et à leur public. Il fallut attendre bien des années, après la mort de Racine, pour q'ie la grandeur à* Athaliettt sentie. Racine et les règles. — Tandis que Corneille paraît toujours ressentir un secret dépit contre Aristote et ses commentateurs, Racine semble ne regarder les règles que comme les conditions nécessaires de la tragédie.. Cela tient à ce que la « crise morsdc », à laquelle Racine ramène toute sa pièce, acquiert par les trois unités, loin d'eu être gênée comme le sont les actions historiques et implexes de Corneille, plus de concentration et de force. On dirait que ce système dramatique, en préparation depuis le XVI^{*} siècle, n'ait été inventé que pour lui. Dans la préface de Bérénice[^] il dit : a D ne faut point croire que cette règle (1[^] simplicité d'action) ne soii fondée que sur la fantaisie de ceux qui Vont faite., La principale règle est de plaire et de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir û cette première, » Nous verrons que Molière {Critique de P École des femmes, scène vu) et Boileau lui-même (Art poétique, III) ne parlent pas un autre langage. /Les sources de Racine ;

rhistorie et la légende. — Racine emprunte ses sujets soit à des poètes grecs coramo Euripide, soit à l'histoire grecque ou romaine, soit à l'antiquité biblique ; une fois, dans Dajazet^ il s'iu'^pire d'un fait contemporain. Il n'est pas moins scrupuleux que Corneille à expliquer, dans chacune de ses préfaces, les modilicalioiis qu'il se croit obligé de faire subir aux données de rhistorie ou de la légende. Toutes ces modifications, il les subordonne, nous allons le voir, h. la vraisemblance, à la dignité tragique des personnages, à la théorie du héros dramatique qui ne doit être « ni tout à fait bon, ni tout à fait méchant ». Au fond, sa véritable opinion est dans les déclarations suivantes : • Il ne faut point

208 DIX-SBFTIÊICB SIÈCLB t'amuser à chicaner les poètes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable ; mais s'attacher à considérer l'usage qu'ils ont fait de ces changements et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet. • (Deuxième préface d'Andromaque.) L'action dans la tragédie ; la vraisemblance. — Nous touchons ici à une < différence fondamentale entre le théâtre de Racine et celui de Corneille. Racine dit : Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie (préface de Bérénice). Or, qu'est-ce que le vraisemblable au théâtre ? C'est l'illusion de la vérité et de la vie, dans l'action et dans les caractères. n s'agit d'expliquer un fait par l'analyse des passions qui l'ont produit. Cette vraisemblance générale entraîne la vraisemblance relative des parties : enchaînement, progression, nécessité. Racine, au lieu d'espacer son intrigue, la réduit au minimum, toute invention, dit-il, consiste à faire quelque chose de rien et ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance, ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression, » (Préface de Bérénice,) — • Faire quelque chose de rien, voilà ce qu'il faut bien comprendre. Entre l'exposition de la tragédie et le dénouement, il n'intervient aucun fait nouveau ; tout se passe dans le cœur des personnages. D'un bout à l'autre de la pièce. Racine est préoccupé de donner aux variations des sentiments des causes psychologiques. De là, la plénitude et la logique de ses dénouements, qui, préparés dès l'exposition, sont la conséquence fatale des conflits engagés entre des passions violentes. Cette logique est d'autant plus admirable qu'elle sort du cœur que la raison ne connaît pas. — Les passions. L'amour, la jalousie, la galanterie. — Il n'est pas juste de dire que Racine n'a représenté que l'amour. Il a su peindre l'ambition politique chez l'homme et chez la femme : Mithridate, Acomat, Agamemnon, Mathan, Aman, Agrippine, Athalie. Dans Joad et dans Abner, il incarne des formes diverses du sentiment religieux et du loyalisme. Dans Burrhus, Narcisse, Ulysse, combien de nuances qui témoignent d'une profonde connaissance de la cour et de la diplomatie. — Andromaque « c'est la fidélité conjugale et l'amour maternel. Aucun de ces personnages n'est faible. Et l'on peut dire qu'il n'est point de passion humaine que Racine n'ait connue. — Mais il est vrai d'affirmer que le

ressort essentiel de ses tragédies, c'est l'amour. Comment l'a-t-il compris et analysé? Il n faut avouer que Racine a prêté quelquefois à ses héros le langage de ' la galanterie. Mais quand il fait parler la passion toute pure^ û acquiert autant de force que de simplicité. Comment arrive-t-il à donner C6tt«

BAGINB BT LA WRAGÉDIE DB 1660 A 1700 209 puissance et ce naturel à amour-passion? par lajo/otme. Nulle passion ne peut mieux préparer et expliquer un dénouement tragique. L'amour échappe à la fadeur galante par l'introduction de la jsdousie, et, par elle, l'action prête à tomber, se renouvelle. Le style de Racine. <p— Voltaire voulait que l'on écrivtt, à chaque page de Racine : beau^ sublime^ admirable ! — La lecture de Racine donne, en effet, tout d'abord, une impression générale d'harmonie, de justesse, de poésie mesurée et continue. Mais c'est au théâtre qu'il le faut juger ; ou du moins il faut savoir le lire comme nn auteur qui a écrit pour que ses vers • passent la rampe t. Ce style, si parfait à la lecture, lie révèle ses qualités propres que dans la bouche des personnages que Racine fait parler. Où ce style étonne le plus, je veux dire où l'on sent le moins que c c'est un style •, c'est quand • la passion toute pure » anime les personnages. Hermione, Roxane, Phèdre, Agrippine, Joad, etc., quand ils entrent dans leurs fureurs, rejettent toutes les élégances et tout l'appareil de la rhétorique. L'inversion et l'anacoluthie ne sont plus alors des fiffures ou des procédés : elles ont je ne sais quoi d'involontaire qui s'accorde avec les sursauts du cœur. La versification de Racine est simple et • scénique », sans nulle recherche, toujours harmonieuse, et, dans les moments passionnés, très vigoureuse. Œuvres en prose de Racine. — Racine est un excellent prosateur. Nous avons de lui des Lettres assez nombreuses, — celles qu'il écrit pendant son séjour à Uzès, en 1661-1662, à l'abbé Le Vasseur, à Vitart, etc., — celles qu'il échange avec Boileau, de 1687 à 1699, — celles enfin qu'il adresse à son fils Jean-Baptiste. Les premières ont autant de charme piquant que les autres ont de gravité simple et douce ; partout, il y a du esprit (1). — Nous possédons seiUement quelques fragments de V Histoire de Louis XIV, écrite par Racine en collaboration avec Boileau et Valincourt. La plus grande partie a été détruite par un incendie. — Mais si l'on veut se faire une idée exacte de Racine prosateur et historien, il faut lire son Abrégé de VhisUnre de Port-Royal, publié après sa mort. Là, dans une langue sobre, aux délicatesses exquises, il plaide, sans en avoir l'air, pour son cher Port-Royal. C'est un admirable mémoire d'avocat. — Citons enfin, parmi ses discours académiques, sa réponse à Thomas Corneille (1684), qui contient un éloge magnifique et tout à fait critique du Grand Corneille (2). GontemporainB et successeurs de Racine. n faut se rappeler les luttes de Racine contre tant de rivaux qui essayaient de lui disputer la

faveur du public, et ne pas l'isoler dans son (1) Momaux ekoûiSf i** cycle,
p. 154 ; 2* cycle, p. 568. (1) htmreêaux ekoîêit. 2« cycle, p. 564.

The text on this page is estimated to be only 26.89% accurate

210 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE temps comme dans la littérature. N'oublions pas, d'abord, que Corneille, de 1664 à 1674, a produit de nombreuses tragédies, non des meilleures sans doute, mais que son grand nom protégeait. Suréna, la dernière, est de la même année qu'Iphigénie, — Thomas Corneille, dont nous avons déjà parlé, obtenait de très gros succès ; il donnait en 1672 (l'année de Bajazet) son Ariane, et en 1678 (un an après Phèdre) son Comte d'Essez. Quinault (1635-1688) fut un médiocre poète tragique, et son Astrale (1663) mérite les railleries de Boilcau ; mais il composa des livr^e d'opéras {Proserpine, Armide, etc.}, dont Lully écrivit la musique et qui sont remarquables par l'harmonie et la douceur de la versification. Pradon (1632-1698) n'a été sauvé de l'oubli que par sa Phèdre. Mais il a écrit un très grand nombre de tragédies, dont la moins mauvaise est un Régulus (1688).

CHAPITRE X MOLIERE ET LA COMEDIE AU DIX-SEPTIEME SIECLE SOMMAIRE 1^e Avant Molière, Corneille donne un modèle de bonne comédie dans le Menteur (1643) ; Rotrou fait jouer la Sœur (1645) ; Desmarets de Saint-Sorin, les Fisiologues (1637) ; Fournier, Jodelet (1645), etc. 2^e Les comédiens italiens représentent, dès le xvi^e siècle un répertoire qui doit être imité par nos écrivains jusqu'à la fin du xviii^e siècle : on leur emprunte surtout des intrigues et des types, 3^e

Molière (1622-1673) fonde d'abord à Paris l'illustre Théâtre ; puis il parcourt la province avec sa troupe, et revient, se fixer dans la capitale en 1658. Il donne toutes ses pièces entre 1653 et 1673, et meurt en jouant le Malade imaginaire, — Il est protégé par Louis XIV, qui lui demande souvent des pièces pour les Mtes de la Cour. — Molière veut contenter à la fois les grands seigneurs et le parterre. — Il observe son temps, dont il peint les ridicules, mais il connaît l'homme de tous les temps, et nul peintre de la vie n'est plus vrai ; aussi ses comédies sont-elles, au fond, de véritables drames. — Sa morale est à l'expérience : il est le « législateur des bienséances du monde ». — Bon style est celui d'un homme de théâtre qui fait parler à chacun le langage de sa condition. 4^e Après Molière, Boursault, Baron, etc. — La Comédie Française est fondée en 1680, par la réunion de différentes troupes.

I. — Avant Molière. Nous rappelons, pour mémoire, les comédies de Corneille, en particulier le *Menteur* (1643). Une anecdote, discutable d'ailleurs, attribue à Molière ce propos : « Sans le *Menteur*, j'aurais sans doute fait quelques pièces d'intrigue, mais peut-être n'aurais-je jamais fait le *Misanthrope*, » Rotrou n'a pas composé moins de treize comédies, dont les principales sont : les *Ménechmes* (1632) (à comparer aux *Ménechmes* de Regnard (1705), les *Sosies* (1636) (à comparer avec l'*Amphitryon* de Molière, 1668), le *Captif* (1635) ; la *Scur* (1635). Desmarest de Saint-Sorin (1595-1675) a donné les *Visionnaires* (1637) dont Molière a tiré en partie le caractère de *Bélise des Femmes savantes*, Scarron (1610-1660) représente le genre burlesque, genre qui est une protestation de l'individualisme et de la fantaisie sans limites contre l'esprit de discipline et de convenance mondaine. Il a écrit le *Virgile travesti* (pénible parodie de *V Enéide*) , le *Roman comique* (dont nous ne parlons ailleurs), des *Nouvelles* (dont Molière s'est souvenu dans *l'École des femmes* et *Tartuffe*), et des comédies. Ses meilleures comédies sont *Jodelet* ou le *Maître Valet* (1636), et *Don Japhet d'Arménie* (1653) (1). Thomas Corneille (1625-1709) ne fut pas moins applaudi pour ses comédies que pour ses tragédies. Il donna un grand nombre de pièces imitées de l'espagnol. Les meilleures sont : *Don Bertrand de Cigarral* (1653), d'après Don F. de Rojas, et le *Geôlier de soi-même* (1655), Boisrobert (1622-1662) mérite également de ne pas être oublié, pour sa *l'Idle plaideuse* (1654). Molière lui a pris une des situations les plus fortes de son *Avare* : le père usurier trouve son propre fils dans l'emprunteur qu'il veut exploiter. Quinault (1635-1688), qui avait débuté par des comédies, fit jouer en 1665 la *Mère coquette*, fort jolie pièce, dont les vers ont une aisance encore charmante, et qui resta longtemps au répertoire. Enfin, le *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac (1654), a fourni à Molière la « scène de la galère » des *Fourberies de Scapin* (2). il. — La *Comédienne* en France* Sous Henri III, s'établissent en France des troupes de comédiens italiens ; (i), ou plutôt, pendant sa jeunesse, avait pu voir jouer à Paris quelques-uns des plus célèbres : Scaramouche et Trivolin. Pendant son séjour à Lyon, il eut l'occasion d'assister à des séries de représentations données (4) Monfrémy choisit 2^e cycle, p. 518. (t) Morceaux choisis. f. cyclo p. 1^{er} U.

212 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE par des troupes italiennes. Enfin, quand il revint à Paris, en 1658, il trouva la salle du Petit-Bourbon occupée par des Italiens, et il fit alterner ses représentations avec les Leurs. On ne saurait donc se dispenser de signaler la comédie italienne dans une étude sur Molière, d'autant plus que celui-ci lui a emprunté d'abord des sujets, puis des procédés d'intrigue et de style. III. — Molière (1622-1673). Vie. — Années d'enfance et de jeunesse (1622-1643). — Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, fut baptisé à Paris le 15 janvier 1622 (1). Son père, Jean Poquelin, avait sa boutique sous les piliers des Halles, à l'enseigne "de Saint-Christophe, et était valet de chambre tapissier ordinaire du Roi. Sa mère, Marie Grosse, mourut quand l'enfant entra dans sa onzième année. Jean-Baptiste fut donc élevé d'abord dans un milieu tout à fait parisien, bourgeois et populaire. Il en conserva le sens du vrai dans la peinture des petites gens. A ces premières impressions si franches et si directes, Jean-Baptiste joignit bientôt la culture de l'humanisme. Élève du plus célèbre collège de Paris, Clermont, dirigé par les Jésuites, il y fit d'excellentes études, de 1636 à 1641. C'est là, dit-on, qu'il aurait fait connaissance avec le jeune prince de Conti, qui devait, plus tard, s'établir le protecteur de sa troupe nomade. A cette époque, il connut aussi le philosophe Gassendi (2), un des esprits les plus hardis du siècle, auquel il est redevable sans doute de sa philosophie large et naturelle, voisine de l'épicurisme. ^ Quand il eut terminé ses classes, son père lui fit faire des études de droit ; peut-être lui accéto-t-il un diplôme à l'Université d'Orléans. Après tant de sacrifices presque supérieurs à sa condition, il voulait se préparer en son fils un successeur à sa charge de tapissier du Roi. Mais le fils avait depuis longtemps le goût du théâtre. Tout jeune encore, son grand-père Cressé le menait sur le Pont-Neuf voir Tabarin et ses tréteaux, ou à l'Hôtel de Bourgogne, ou encore à la Foire Saint-Germain. Fondation de l'Illustre Théâtre (1643). — Aussi, dès 1643, Jean-Baptiste passait-il un contrat avec les Béjart et quelques-uns de leurs amis, pour fonder la troupe de l'Illustre Théâtre, C'est à ce moment que Jean-Baptiste Poquelin prend le nom de Molière, Pendant les années 1643 et 1644, la nouvelle troupe essaye en vain de se créer un public. On la voit successivement établie au jeu de paume des

(1) Pour la question relative à la biographie et aux pièces de Molière, nous renvoyons une fois pour toutes à notre *Tridtn choisi de Molière* (Hatier) « où nous nous sommes efforcés de donner sur chaque point les derniers résultats

de la critique (2) Gassendi (1592-1655) est célèbre par sa lutte contre Descartes.

The text on this page is estimated to be only 5.40% accurate

■OUtRI DANS LE ROLI Dt niUB CCSAB (Mort A Pampf, par Corneille). O'aprtê U parmil ptini par Pitrrt Migaard (1610-16951.



The text on this page is estimated to be only 14.27% accurate

214 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE Métayers, près de la porte de Nesles (angle des rues de Seine et Mazarine), — puis, au jeu de paume de Grpax-Noire, près du pQ^I S^{int} p^{ui} (quai des Gélestins) ; — eaⁿ, peut-être, de nouveau sur l^{riy0} pr^{cf}l[»] au jeu de paume de la Croix-Blancie (carrefour de Buci). Nulle p^{irt}, VIUmire Théâtre ne réussit. C'est alors que l[»] troupe se 4^{da} k p^{firtir} pour la Province, à la fin de 1645. IfoSIn en j^{vinçe} (1645-1658). — D est impossible, «a {i&pii d[^] fech^{hes} minutieuses, de suivre, année par année et ét4p\$ p[^] i^{^^%} l^s voyages de Molière (1). Qu^d était son répertoire, en province l D^{al})Qrdtri8 pFfibabTement, on ^ti nombre de pièces, sérieuses ou comiques, des auteurs h lu mode. Molîèr[^] y ajouta d[^] bonne heure des pièces de sa composition, soit de grands ouvrages tragiques, soit des comédies, imitées de l'Italie (comme r0tm⁴ⁱ et h DépU amoureux), soit des farces, genre dans lequel il excelhⁱ (2). Ainsi, sans qu'il nous soit possible d'insister sur le détail, Molière, p^{^m} 1646 et 1658, pendant dou^e ^s, joue tout le répertoire eputem[^] porain, et s'exerce dans tous les genres. Mais ce qu'il doit surtout h ce long séjour en province, c'est l'observation directe des mœurs et des caractères. Hesté à Paris, HoUèrt n'efti; jamais trouvé l'occasion de contempler tant d'oriffinm^{^x}. La province, moins soumise à l'étiquelte, où la vie était plus simple et plus libr[^], oti d'un lieu jli tm autre les types comme les costumes pbangeMeîit, lui oiTrait un cbamp d'Observ^stion dont il a su profiter. On nous le représenta, che? le barbier de Pézenas, prêtant l'oreille aux conversations ; ainti dut-il s'instruire, partout où il s'arrêta. Molière à P^{aris} (1658-1673). ~ Enfin Molière, en 1658, revient |[^] Pariq. Il rapporte avec lui deux comédies achevées, l* Étourdi et le Dépù ontot^{^*} fewPi et mie foule de /orc^{^s}. Le 24 octobre 165S, il esl admis à donneTiav (i) Qi| signal» fa présence : en 1047, k Toulonse» Albi[^] Garcassonne ; «o -1648, f[^] Nantes ; en 1640, h Toulouse et à Narbann» ; en 16^{^0}, [^] Agen et à Péienaa... f jjtn 1652, dit H. 6. f^{igal}, Molière, devenu peu à peu le vrai chef de la troupe, e|t à l4jop et y fixe, p^{^ul}-qn dire, son quarMer général Pendant cinq ou six ans, 165t 4 tW[^], Molière* cer^s, 119 s'interdira pas les excursions. On le trouvera plusieurs fb|| ep tangMedoc ; pq Ifi trouvera 4 Vl9nne Qn Dauphiné, à Dijon« à Avignon» 4 ^{ffRpMfii} voir» 4 ^{Rrdef}»u9 ; mais c>st toujours 4 l'yon qu'il reviendra, et quand H quitte?» déenitivement çe\sup>t[^] ville, ce sera pour rçptrer

à Paris, en faisant «cale 4 tiouftp. f Il faut signaler ^put particulièrement les représentations données par U Ivoq^p f|f Molière pendant les sessions des États du Languedoc, à Pézenas (1650), à Caraaesonne (165 1), et de nouveau à Pézenas (1653>. Cette même année, Molière retrouve son ancien condisciple du collège de Clermont, le prince de Conti. Celui-ci, ebarmé dt Molière et de sa troupe, les fait venir à Montpellier en 1653, 1654 et 1655 ; pnis encore à Pézenas en 1655 et 1657. (2) Nous possédpqsdQUJf do w^ farces : U M44^cin «çlant ft (a >/<ito|ifM du Bat' bouilli! on connaît les titres de quelques autres : U Docteur amoureux (joué devant la cour en 1658), les Trou Docteurs rivaux, Gorgibu\$ dans le sac,le FagotêUX,9t . Ou f devint le sujet de queK]U«t comédies futur»*.

MOLIÈRE ET LA COMÉDIE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

En 1645, première représentation devant la cour ; il joue Nicomède (comme acteur, il avait la prétention des rôles tragiques) (1), et le Docteur amoureux. La troupe fut jugée excellente dans le comique, et le Roi donna à Molière la salle du Petit-Bourbon, dans les bâtiments mêmes du Louvre, avec le titre de Troupe de Monsieur et une pension. C'est au Petit-Bourbon que Molière fait jouer, en 1659, les Précieuses ridicules. Mais, l'année suivante, M. de Rataubon, architecte du Roi, expulse Molière ; on démolit le Petit-Bourbon, pour commencer les travaux de la colonnade du Louvre. Monsieur lui permit alors de s'installer dans la salle du Palais-Royal, celle que l'Ucheliu avait fait construire ; c'est là que Molière donna toutes ses pièces, et qu'il mourut. Il épouse, en 1662, Armande Bédart. En 1664, il a un fils, et le Roi consent à n'être le parrain. Louis XIV, d'ailleurs, protège Molière contre ses ennemis, et l'appelle fréquemment à la cour, soit pour qu'il y joue quelque pièce de son répertoire, soit pour qu'il compose des divertissements de circonstance. La vie de Molière semble avoir été d'une activité dévorante ! Chef de troupe, acteur toujours en scène, et auteur, il n'a pas un instant de repos. On est stupéfié qu'il ait pu, entre 1658 et 1673, composer plus de vingt ouvrages, dont plusieurs en cinq actes et en vers. Il devait, comme l'en félicite Boileau, rimer avec une facilité singulière. A ce métier, il gagnait sans doute beaucoup d'argent. Il avait, dit-on, trente mille livres de rentes ; et l'inventaire dressé après sa mort révèle un confortable large et artistique. Son caractère était plutôt porté à la tristesse ; il fit rire, mais il ne riait pas. Il était homme de cœur, charitable, « né avec les dernières dispositions à la tendresse » (Grimarest), tolérant, ami fidèle. De complexion délicate, porté à l'hypocondrie (nous dirions aujourd'hui neurasthénique), il fut presque toujours malade, et en voulut aux médecins de leur impuissance à le guérir. On sait comment il mourut : sur la scène, pendant la quatrième représentation du Malade imaginaire, il fut pris d'une convulsion et d'un crachement de sang ; on le transporta chez lui, où il expira dans la nuit. La maison où il est mort s'élevait au n° 40 de la rue Richelieu. Comédien, Molière était excommunié ; pour obtenir qu'on l'ensevelît normalement en terre chrétienne, sa veuve dut aller se jeter aux pieds de Louis XIV (2) Histoire de son théâtre. — Après les farces nombreuses, écrites pour le public de province et dont il nous reste deux échantillons : la Jalousie du Barbouillé et le Médecin volant, Molière donne

à Lyon, en 1653 ou 1655, sa première grande comédie, *l'Étourdi*. (1) Le plus célèbre puriste de Molière, par ailleurs, le représente dans le rôle de César, <e <u Mort de Pompée jC Cf. la fin de la fWffe fit.) (S) Cf. BoiUKAU, p. VU

910 bIX-tBPTIÈM8 tltfOLU 165\$ ôt 1066. L^Stcraidi on lei Contreteiipi. — La pièce, en deux actes et en Tera, est imitée d'une comédie italienne de Nicole Barbiéri, Vlnaoueriito (le Malavisé), qui datait de 1629. L'Élie aime Gélie, qui a été vendue au vieillard Trulaldin par des bohémiens. Il faudrait à L'Élie une assez forte somme d'argent pour délivrer Célie ; c'est à la trouver que s'emploie le génie de Mascarille, son valet, le fourbe des fourbes {fourbum imperaioir), Mais'ohaque fois que Masoarille a inventé quelque ruse infailible, la maladresse et Tétourderie de L'Élie la font échouer. Enfin, tout s'arrange au moyen d'une double reconnaissance, et L'Élie épouse Célié. 1656. Le Dépit amoureux. — De nos jours, on représente cette pièce en deux actes. À l'origine, le Dépit amoureux était en cinq actes, imité d'une comédie italienne de Nicolo Secchi. On ne conserve que les charmantes scènes de brouille et de réconciliation, entre Eraste et Lucile, Marinette et Gros-René. 1659. Les Précieuses ridicules. — Le bourgeois Gorgibus a une fille, Magdelon, et une nièce, Cathos, qui sont devenues précieuses. Deux jeunes gentilshommes, La Grange et Du Croisy ont demandé Magdelon et Cathos en mariage : celles-ci* ne les jugeant pas assez distingués, ont répondu par un refus. La Grange et Du Croisy, pour se venger, envoient chez les précieuses ridicules leurs valets, Mascarille et Jodelet, qui se font passer pour des hommes du monde et pour de beaux-esprits et reçoivent le meilleur accueil. Mais soudain les maîtres reparaissent; ils obligent les valets à dépouiller leur déguisement et à se montrer en souquenille et en veste blanche. On juge de l'humiliation des deux précieuses. — C'était le vrai début de Molière ; il pouvait dire, à dater de 1659 : « Je n'ai plus qu'à regarder le monde » ; et, du parterre, une voix lui criait : « Courage, Molière voilà la bonne comédie ! » 1661. L'Ecole des maris. Cette pièce, en trois actes et en vers, est imitée très librement des Adélphes, de Térence. Sganarelle et Ariste élèvent chacun une pupille ; le premier tient Isabelle dans la plus dure contrainte, et se la voit enlever par le jeune Valère ; Ariste est plein d'indulgence pour Léonor, gagne sa confiance, s'en fait aimer et l'épouse (1). 1661. Les Fâcheux, trois actes en vers, ont été composés par Molière pour le surintendant Fouquet. — C'est une comédie à tiroirs ; dans un cadre très large sont introduites un certain nombre de scènes, où apparaissent des types qui ne reviendront plus. Pas d'autre intrigue que celle-ci : Éraste, qui aime Orphise, a obtenu d'elle un rendez-vous ; il est sans cesse retardé par des fâcheux (importuns):

an duelliste, un joueur, deux bavardes précieuses, un chasseur, un pédant. Enfin Éraste peut rejoindre Orphise, et leur mariage est décidé. — Molière a dédié sa pièce au Roi. 1662. L'Ecole des femmes. — Arnolphe a une jeune pupille, Agnès, qu'il veut épouser, et qu'il maintient dans l'ignorance et l'esclavage pour éviter qu'elle lui échappe. Cependant un jeune homme, Horace, fait la cour à l'innocente Agnès ; il invente des stratagèmes pour attirer son attention et mériter son amour. Et c'est à Arnolphe lui-même, qu'il ne connaît point pour le tuteur d'Agnès, qu'Horace fait confidence de ses succès. Les précautions nouvelles prises par Arnolphe tournent contre lui, et tout aboutit au mariage d'Agnès et d'Horace. La pièce pourrait porter pour épigraphe ces mots de Figaro : t Voulez-vous donner de l'esprit à la plus sotte : enfermez-la. > Molière, pour répondre aux critiques, composa une petite comédie de circonstance, La Critique de l'Ecole des femmes, (1) Morceaux choisis, 2^e cycle, p 581f

«fia d'instruire le procès de VÉcole des femmes devant le {oublie, seul juge en ces matières (1). 1663. L'Impromptu de Versailles est un autre à-propos, joué à Versailles le 4 octobre de cette même année, et à Paris en novembre. — Molière se défend contre de Visé, Boursault, et les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne (2). 1664. Tartuffe. -* Orgon est un bourgeois, remarié à Élmire, et qui a de son premier mariage un fils, Damis, et une fille, Mariane. Sa mère, M^{re}^« Femelle, demeure avec lui. Orgon a toujours été un homme intelligent, et il s'est comporté pendant les troubles de la Fronde comme un brave et loyal sujet. Mais il a fait la rencontre d'un certain Tartuffe, qui s'est présenté à lui sous les dehors du plus parfait dévot ; il s'en est entiché, au point de lui donner l'hospitalité, ' de lui confier ses secrets, et de lui promettre la main de sa fille. Quand la pièce commence, on voit la famille, jusqu'alors très unie, divisée en deux camps, pour et contre Tartuffe. En vain le frère d'Orgon, Géante, lui conseille de se défier de cet hypocrite (3) ; en vain Damis surprend Tartuffe en train de déclarer son amour à Elmire ; rien ne peut dessiller les yeux d'Orgon, qui chasse son fils, veut Contraindre Mariane & ce mariage odieux, et fait une donation de ses biens à Tartuffe. Cependant, grâce à une ruse d'Elmire, Orgon finit par se convaincre de la scélératesse du faux dévot, et il veut le mettre à la porte. Mais Tartuffe, muni de l'acte de donation, va spolier la famille et faire arrêter Orgon, quand heureusement l'intervention du Roi amène la punition du coupable. — L'histoire de la pièce est curieuse. Tartuffe fut d'abord représenté le 18 mai 1664 à la cour, en trois actes, puis interdit. Molière acheva sa pièce en 6 actes, en donna une représentation en 1667 ; mais» nouvelle interdiction. Enfin, en 1669, Tartuffe fut autorisé par Louis XIV. 1666. Don Juan. — Don Juan est le t grand seigneur méchant homme >, qui se joue de Dieu et des hommes. Il a quitté sa femme, Elvire^ pour faire un autre mariage avec une jeune fille qu'il veut enlever à son fiancé. Une tempête jette Don Juan et son valet, Sganarelle, sur une côte ; ils sont recueillis par des paysans, et Don Juan fait aussitôt la cour à deux filles de la campagne, Charlotte et Mathurine. Cependant il est poursuivi par Don Carlos, frère d'Elvire ; un hasard fait que Don Juan délivre ce gentilhomme d'une attaque de brigands ; et Don Carlos lui accorde la vie. Don Juan arrive ensuite devant le tombeau du Commandeur, qu'il a tué jadis ; il s'adresse à sa statue et l'invite à dîner ; la statue fait un signe d'acquiescement^ l'acte

suivant, on voit le commandeur qui se rend à l'invitation de Don Juan, qui s'assied & sa table, et lui demande de venir à son tour souper avec lui. Don Juan va au rendez-vous ; mais alors la terre s'entr'ouvre, il en sort des flammes, et Don Juan est englouti dans l'Enfer. En 1677, Thomas Corneille mit en vers le Don Juan: il en adoucit les passages scabreux ; et c'est sous cette forme que la pièce fut jouée jusqu'en 1840 (4). 1666. Le Misanthrope. — Alceste hait tous les hommes, auxquels il reproche leur manque de franchise ; il voudrait bannir de la société toutes les conventions hypocrites. Son ami Philinte, au contraire, prend tout doucement les hommes comme ils

(1) Mweeaux choUiSt 2* cycle, p. 524. (S) Morceaux ehoiaù, 2* cycle, p. 528. (3) Morceaux choUUf %• cycle, p. 535. (A) Morceaux choieie^ 2* cycle, p. 538.

The text on this page is estimated to be only 24.46% accurate

218 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE sont. Or, Alceste, par une sinffuUère oostradictiop, «ime une jeune venve ooqnette et médisante, Célimène. L'action de la pièce, très simple, est constituée par oeei : Aloeste vient chez Célimène, pour la mettre en demeure de lui dire e ieile veut, oui ou non, l'épouser ; et ii en est toujours empoché. «- Au cinquième acte, Célimène est confondue par tous ceux à qui elle a écrit des billets. Alceste, plus généreux, offre i Célimène de l'épouser, pourvu qu'elle consente k quitter le monde ; tomme elle hésite, il la refuse, et déclare qu'il va « chercher sur la terre un endroit ^arté. Où d'être homme d'honneur on ait la liberté •. ^ Le Misanthrope est Qnn«idéré comme le chef-d'œuvre de Molière, Le succès en fut d'abord un peu hésitant ; mais la pièce s'imposa et prit lo premier rang (1). l^a même année, le Médeoin mal^éini ^ On gait, comme nous l'avons dit en parlant des fabliaux, que)iolière a profité, pour son Médecin malgré îui^àw VHain Mire, (le Paysan médecin). 1668. Amphitryon. -^ Cette pièoe est une iBÛtation, et presque une adaptation en vers libres, do la comédie latine de Plante. Déjà Rotrou en avait donné ont version française dans les Sosies (1650) (2). La QiAme année, Molière écrit une nouvelle pièce en cinq actes, mais en prose, on dejtes chefs-d'œuvre, l'Avare, puisé à diverses sources, entre autres VAululaire de Plaute et les Esprits de Larivey. — Molière nous point en Harpagon un véritable avarf\ c'est-à-dire un homme très riche qui n'ose rien dépenser et qui eontinue à s'enrlnbir par l'usure. Harpagon a un fils, à qui il refuse de Tarifent, et qui en emprunte à gros intérêts ; ^ne (il le. qu'il veut marier sans dot à un vieux gentilhomme, et qui a signé une promesse de mariage à Valère, intendant d'Har* pagon. Il veut lui-même se marier avec la jeune Mariane, et cet amour iie lui iâs* pire aucun acte de générosité. La Flèche, le valot de Cléante, fils de l'avare, voie au père une cassette contenant 10.000 écus, et ne consent à la rendre que si Harpagon renonee à Mariane, aimée de Cléante. Il y aura deux mariages assortis: Mariane ;^t Cléante, Élise et Valère. Quant à l'avare, il ira « revoir sa obère cassette ». 1670. Le Bourgeois gentilhomme, comédie-ballet, avec musique de LuVi. >-• M. Jourdain, riche bourgeois dont le père s'est enrichi en vendant du drap, venl Taire l'homme de qualité. Il prend un maître de musique, un maître à danser, un maître d'armes, un maître de philosophie. Il se laisse escroquer de l'argent par Dorante, qui « parle de lui dans la chambre du Roi >. Il ne vent

marier sa fille, Lucile, qu'à un gentilhomme (3). — Cependant, Covielle, valet de Cléante qui aime Lucile, invente un stratagème burlesque pour duper M. Jourdain. Il lui présente Cléante comme le fils du Grand Turc venu pour épouser sa fille. M. Jourdain, très flatté, se fait recevoir mamamouchit et accorde la main de Lucile à Cléante. ~ Le divertissement turc, qui termine la pièce, était alors une sorte d'actualité; la turquerie était à la mode. 1671. Les Fourberies de Scapin. — Cette comédie, en trois actes et en prose, est imitée du Phormion de Térence. Molière y revient aux valets italiens et y reprend encore une farce de son répertoire primitif : Orgibus dans le sae, imitée d'une célèbre tabarinade (4). (1) Morceaux choisis, S^e cycle, p. 521 (passage commenté)(2) Morceaux choisis 1^{er} cycle, p. 236. (3) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 240. W M9rçwM9 chQifitt 1^{er} cycle, p, 244«

-MOUÈHtt et LA COmADIB aV DIX-iHCPTI^MB SIÈCLE 219
1670. Lai FnBiBM fRT»Bi«Éb «*- Le bon bourgeois Chrysale » pour
f«moie Philaminte, et pour flUee Armande et Henriette, Philaminte s'est
jetée dans le pédan* tisme ayee sa belle-sœur Bé^ise, et a entraîné dans sa
manie sa fille atnée Armande ; le plus bel ornement de son salon est
Trissotin, poète ridicule et hypocrite. Le jeune Glitandre avait demandé la
main d* Armande ; mais celle-ci Payant fait attendre pendant trois ans,
Glitandre reporte son amour dédaigné sur Henriette. Philaminte veut faire
épouser Henriette à Trlésotin. De là conflit entre le père et la mère. Oelle-ci
triotaphe d'abord, grâce à la faiblesse de Ghrysale, et Trissotin semb le
maître de la situation ; il trône dans ce salon où il fait admirer ses veî^, et
où il introduit le Jpédant Y^us. Henriette est en danger d'épouser Trissotin,
quand Ariste^ frère de Ghryftale, annonce que la famille est ruinée : aussitôt
Trissotin se reUre, car il n'en voulait qu'à la dot. La nouvelle était fausse, et
destinée seulement à démasquer le bol esprit mercenaire. Philaminte
consent alors au mariage d'Henriette et de CUtandre. 1673. Le Mi^lade
imaginaire. — Argan est un malade imaginaire: il s'occupe exclusivement
de sa santé, et tout marier sa fille Angélique au fils d'un médecin, H.
Diafoirus. Il est d'ailleurs piousdé à sacrifier ses enfants par sa seconde
femmoi Béline, qui M fait faire un testament en sa faveur. Détrompé par
son frère Béralde, il finit par consentir au mariage d'Angélique et de Cléante
qu'elle aime, mais il se fera lui-même recevoir médecin. De là, une
cétémoniey qui est la parodie des réceptions de docteurs à la Faculté, au
xvn" siècle. C'est aujourd'hui une occasion de faire défiler devant le public
tous les artistes du théâtre. — A la quatrième représentation, Molière fut
frappé d'une attaque ; il put achever son rôle, mais, transporté chez lui, il y
mourut. Outre les pièces que nous venons d'analyser, "Molière a écrit :
Sganarélk (1660), Don Oarcie de Navarre (1661), Le Mariage forcé (1664),
L'Amour médecin (1665), Georges Dandin (1668), Monsieur de
Poutceaugnac (1669), Psyché (1&71), La Cfoîntesse d^Sscarbagnas (1672).
Molière, les règles et le public. — C'est dans ht Critique de l'École des
femmes que Molière nous donne, par la bouche de Dorante, son opinion sur
les r^les du théâtre. « Ce ne sont là, çiiit-il, que quelques observationF que le
bon sens a faites sur ce qui peut Ôter le plaisir que Ton prend à ce£ sortes
de poèmes... Le même bon sens qui les a fiedtes autrefois les fait aisément
tous les jours, sans le secours d'Horace et d*Aristote.» Pour lui| comme

pour Racine, la grande règle, c'est de plaire. Mais à qui faut-il plaire? A deux sortes de spectateurs, dont Molière se réclame à la fois : le parterre et la cour. Une comédie qui fait rire tout ensemble la cour et le parterre, U « attrapé son but ». — Molière a défini lui-même le genre de comédie qu'il a pratiqué jusque dans ses farces en apparence les plus excentriques : « Lorsque vous peignez des hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle... C'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens (1). • (1) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 584 ; p. 6Se ; p. 5S8*

220 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE L'acteur dans les Comédies de Molière. — Molière, au point de vue de l'intrigue, est T élève des Italiens. Il sait construire une pièce avec une remarquable aisance, en faisant naître les incidents les uns des autres. Mais il faut bien remarquer que Molière, dans ses chefs-d'œuvre, ne s'attache guère à l'intrigue pour elle-même, et qu'il la subordonne presque entièrement à l'étude psychologique. Il s'efforce de placer ses personnages principaux dans une série de situations, qui solliciteront successivement toutes les parties de leur caractère. — Aussi, cette opération terminée, et lorsque Molière est bien sûr d'avoir décomposé suffisamment son personnage, brusque-t-il le dénouement. Il accepte avec une réelle indifférence, la plupart du temps, les dénouements à l'italienne, les reconnaissances suivies de mariage, dans *Le Médecin malgré lui*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Le Malade imaginaire* ; la conclusion des *Femmes savantes* est celle d'un vaudeville ; le châtiment de *Tartuffe* est peu vraisemblable ; le Bourgeois gentilhomme et le Malade imaginaire sombrent dans la bouffonnerie. — Une seule pièce, le chef-d'œuvre, se passe de dénouement artificiel, c'est le *Misanthrope* : aussi est-ce le type achevé d'une action telle que la concevait Molière ; c'est sa pièce des connaisseurs ». Les caractères. Molière observateur de son temps et de l'homme. — Quels sont les personnages que Molière a fait agir dans ces pièces si largement construites ? Lui-même nous dit qu'il peint d'après nature; on l'avait surnommé le Contempla-tif. En effet, la première qualité de Molière, c'est que tout en grossissant et en poussant parfois jusqu'à la caricature les traits que lui a fournis le réel, il donne l'impression de la vérité. Les moindres de ses personnages sont vivants; Quand Molière étudie à fond un travers ou un vice, il se préoccupe avant tout de placer l'individu en qui il incarne ce vice, dans le milieu social le plus propre à l'expliquer, à le faire ressortir, et à nous suggérer des réflexions morales. Voilà pourquoi la plupart des grandes comédies de Molière ont pour cadre généralement l'intérieur d'une famille bourgeoise. On conçoit toute l'intensité que prend un travers ainsi placé ; il provoque des résistances et des réactions ; il détermine d'autres travers ou vices contradictoires, la jalousie, l'étourderie, l'impertinence, la faiblesse, la vulgarité... Molière ne se contente pas de situer les caractères; il les compose d'éléments assez nombreux pour que, en eux-mêmes, ils aient la complexité de la nature et restent parfois énigmatiques comme elle. *Tartuffe* est un mélange singulier de fanatisme et d'hypocrisie comme *Alceste* de

vertu et d'orgueil, comme Philaminte de stoïcisme admirable et de sotte
vanité féminine, etc. Le tragique dans Molière. — Musset a excellemment
défini : -Cette mâle gaîté si triste et si profonde Que lorsqu'on vient d'en
râ*e,ofi devrait en pleurer, H n'est pas une grande comédie de Molière, l*
École des femmes^ le Misanthropet VAvare^ les Femmes savanteSf le
Bourgeois gentilhomsnêt I

et certaines forces, comme *U Malade imaginaire* qui ne contiennent, en puissance, un véritable drame. Mais si Molière sent et nous fait sentir les profondeurs tragiques de ses sujets, il ne s'y arrête jamais longuement ; il dissipe très vite l'impression sérieuse, à laquelle il semble qu'il ait cédé malgré lui, par la force même des choses. Molière est un contemplateur, qui d'abord devait s'attrister devant la vie, comme le prouvent ses grands yeux mélancoliques et ses sourcils froncés ; et son premier mouvement, sa tentation c'était le drame. Mais disposé d'abord à « prendre les choses au tragique », la réflexion les lui montre bientôt comme des « folies ». La morale dans Molière. — On a accusé Molière d'être immoral. Parmi les opinions les plus défavorables, il faut rappeler celles de Bossuet (*Maximes sur la comédie*), de Fénelon (*Lettre à l'Académie*) et de J.-J. Rousseau (*Lettre d'Emile*). Fénelon et Jean-Jacques l'accusent tous deux, à peu près dans les mêmes termes, « d'avoir donné un tour agréable au vice et une austérité ridicule à la vertu ». Mais il faut observer que les égoïstes et les vicieux, chez Molière, sont punis par le mépris des honnêtes gens, et souvent par l'insuccès personnel : ainsi Sganarelle, Amolphe, Tartuffe. D'autres, qui paraissent réussir au dénouement, sont châtiés par l'abandon des leurs, ou par les conséquences prévues de leur folie : ainsi Harpagon, M. Jourdain, Argan, Armande. Molière, dit-on, représente des scélérats ou des vicieux de grande envergure, et jette le ridicule sur les honnêtes gens : ainsi Tartuffe a de l'allure, et c'est Orgon qui est un pauvre homme ; le petit marquis de George Dandin est spirituel et avisé, et Dandin est un sot ; Gélime se tire d'affaire par des mensonges et des révérences, et Alceste est dupé, etc. On peut répondre que Molière avertit les Orgons, les vrais dévots, qu'il y a des Tartuffes, et les Philamintes qu'il y a des Trissotins ; il prévient les Georges Dandins du danger de la mésalliance ; et, dussent-ils souffrir d'abord de la leçon, il tente de prévenir les Alcestes contre les Gélimèpies. Est-ce à dire qu'aucune objection ne subsiste contre la morale de Molière ? Molière veut plaire, et il ne plaît pas toujours par d'excellents moyens ; il flatte certains instincts ; il mêle aux nobles et grands sujets de plaisanteries parfois risquées. Le style de Molière. — C'est un style de théâtre. Aussi a-t-il, à diverses époques, provoqué les critiques soit des puristes, comme La Bruyère, soit d'écrivains peu habitués au théâtre, comme Fénelon. Il faut avouer que Molière écrit très vite, soit en vers, soit

en prose ; de là, surtout en vers, quelques passages pénibles, quelques figures pas assez cohérentes, quelques traces de galimatias. Mais, d'autre part, il faut toujours se rappeler que Molière a le génie dramatique si objectif, qu'il écrit chaque rôle sous la dictée de son personnage. Les marquis et les jeunes élégants parlent naturellement le langage alambiqué, un peu précieux, des gens à la mode,

C22 DIX*-fBPTIÊl fB flftCLa •t c*est une sortt de jargon que^olièr« ne prend pas à son compte. Les gros bourgeois, comme Ghrysale, M. Jourdain, W^ Jourdain, M. Josse, M. Dimanche, parlent la bonne, simple et drue langue française celle du Palais et des boutiques. Et les servantes s'exfHriment sans façon, tantôt avec les proverbes des Halles, et tantôt avec Taccent "de leur province. En un mot, Molière n'a pas un style, il a autant de styles que de personnages différents ; en quoi il est infiniment supérieur à Regnard, à Marivaux, à Beaumarchais et à Dumas fils. IV. » Après Molière. Après Molière, il suffit de citer deux écrivains comiques (puisque nous rattachons Dancourt et Regnard au xviii* siècle) : Boursault (1638-1701). — De ses comédies, assez nombreuses, on peut retenir le Mercure galant (1683), Êsape à la viUe (1690), Êsope à la cour (1701) (1). Baron (1653-1729), célèbre acteur de la troupe de Molière, est l'auteur de VHomme à hmes fortunes (1686) ; Moncade, sorte de Don Juan nouveau, est, avant le Chevalier à la mode, un type significatif. Constitution de la Comédie-Française (1680). — Molière mort, la troupe, dont sa veuve avait pris la direction avec le comédien La Grange, fut forcée de quitter la salle du Palais-Royal, dont s'emparait Lulli (mai 1673). Elle s'installa rue Guénégaud ; la troupe du Marais vint la rejoindre et fusionna avec elle. Enfin, le 23 juin 1680, une ordonnance du Roi réunissait aux comédiens de la rue Guénégaud ceux de l'Hôtel de Bourgogne. La Comédie-Française était fondée ; elle devait, à travers de nombreuses vicissitudes et de fréquents déplacements, subsister jusqu'à nos jours, et conserver le dépôt des grandes traditions scéniques. (1) MorcMLUt choisUt 1** cycle, p. 252.

The text on this page is estimated to be only 23.53% accurate

LA FOWXAIWE IST LA FAOLB 25î3 CHAPITRE XI LA
FONTAINE ET LA FABLE SOMMAIRE !• La Fontaine (1621-1695)
raèno tme vie nonchalante de rÔveur et d'épicurien, n publie d'abord des
C!ontes ; puis, eu 1 GGS, six ti v res do Fables, dédiées au Dauphin; en
1678'797clnq autres livres ; en .1694, le douzième. -- 2^ Génie indépendant,
à la fois lyrique et dramatique, il trouve dans la fable le cadre qui lui
convient. U renouvelle le ^enro ot se l'approprie ; il en tait une petite
eomédie ; il connaît les animaux, et les peint, non en naturaliste, mais selon
la tradition populaire. — d9 Sa morale n'est pas didactique ; elle constate,
et elle nous avertit, — i^ Éorivain« La Fotilaîno est classique, mais avec
plus de liberté et do gauloiserie que ses contemporains. La Fontaine (1621-
1695). Vie. — Enfance et jeunesse. — Jean de La Fontaine est né à
ChâteauThierry, le 8 juillet 1621 . Son père, Charles de La Fontaine, était
maître des eaux et forêts, capitaine des chasses, et fils lui-même d'un
marchand drapier. Après de bonnes études classiques à Beims, La Fontaine
se crut la vocation ecclésiastique et, à Tâge de dix-neuf ans, il entra à
TOratoire, où il resta environ un au. Puis il se fît recevoir avocat ; cl, en
1044, on le retrouve à Château-Tliiorry, d'où il ne bougera pendant près de
dix ans que poiu* faire quelques voyages à Reims et à Paris. C'est là qu'à
l'âge lie vingt-sept ans, il se laissa marier avec M'^® Marie Iléricart, fille du
lieutenant criminel de la Ferle- Milon. En même temps, La Fontaine avait
hérité de la charge de son père, dont il resta titulaire jusqd^eu 1672, et qu'il
remplit fort mal. A cette époque, en eiïet, il acciunulait, par la rêverie et par
la lecture, le fonds qu'il devait exploiter bientôt, dans ses Contes et dans ses
Fables. C'est en 1645 qu'il publie son premier ouvrage, une traduction de
VEkmMfue de Térence. MJow cbf I Fouquet --' De 1057 & 1691, U
Fontaine vécut à Saint

ISZi DIX-8BPTIÊMB 8IÊGLB Bfandé ou à Vaux, chez Fouquet, auquel l'avait présenté son oncle Jannart. n avait dédié au surintendant, en 1657, son poème d'Adonis; celui-ci lui fit une pension, en échange de laquelle il ne lui demandait, tous les trimestres, que quelques vers. Le séjour chez Fouquet lui fit connaître la société du temps : W[^] de Sévigné, M^{^^} de Scudéry, Desmarets, Gonrart, Chapelain, et en général les poètes que Boileau allait bientôt ridiculiser. Mais aussi il assista, en 1661. à ces fêtes fameuses où furent représentés par la troupe de Molière VÉcole des maris et les Fâcheux ; et il témoigne, à ce propos, dans une lettre à Maucroix, d'un enthousiasme de connaisseur (1). A Paris. — Les Contes. — Les Fables. — La chute de .Fouquet (auquel il resta plus fidèle qu'on ne l'aurait attendu d'un caractère aussi faible que le sien) (2) le troubla dans cette quiétude. Jannart ayant été exilé en Limousin, La Fontaine fit le voyage avec lui. Nous le savons par les lettres charmantes qu'il adresse à sa femme (3). — A son retour, il est protégé par la duchesse de Bouillon et par la duchesse douairière d'Orléans, veuve de Gaston. Mais en même temps il se liait avec Molière, Racine et Boileau, qui devaient rester ses inséparables amis. Cependant, en 1664, La Fontaine avait publié son premier recueil de ConteSf sous ce titre : Nouvelles en vers tirées de VARIoste et de Boocace ; — en 1665, il en donne une seconde série. — En 1668, paraissent les six premiers livres des Fables, dédiés à M^{^*} le Dauphin. La Fontaine espérait, par cette dédicace, se concilier la faveur de Louis XIV, qui ne l'aimait point et qui ne l'aima jamais. En 1669, c'est Psyché, poème mêlé de prose (4). En 1671, un troisième recueil de Contes. Chez W^{*^^} de la Sablière. — L'Académie. — L'année 1672 marque une date importante dans la vie de La Fontaine : M^{o^®} de la Sablière, femme d'un riche financier, lui offre l'hospitalité. La Fontaine devait rester vingt ans chez elle. Lorsque M^{o^} de la Sablière se retira aux Incurables (1683)« elle laissa au fabuliste un appartement dans son hôtel de la rue SaintHonoré, d'où La Fontaine ne sortit qu'en 1693, à la mort de sa bienfaitrice, pour aller habiter chez M^{o^®} d'Hervart. Il donna, en 1679, son deuxième recueil de Fables (livres vii à xi), dédié à M^{o^} de Montespaùt Mais la publication de nouveaux Contes, en 1675, l'avait encore compromis dans l'esprit de Louis XIV. Et lorsqu'il fut élu, en 1683, à l'Académie française, le Roi refusa de ratifier son action, jusqu'à ce que celle de Boileau, l'année suivante, lui eût parL^{^e} compensation suffisante. (1) Moretaux ehoitit, 1^{*} cycle, p. 2S5. (2)

Moretaux ekoUiêf S* cycle, p. 582 (Elégie aux numphet de Vaut), (3)
Morceaux cKoiti, !•' cycle, p. 230. (4) Morceaux cAomm, 2* cycle, p. 591.

The text on this page is estimated to be only 1.00% accurate

MS aSANA.M.— PrfeU d* Litt^tar:



Jean de La Fontaine
de l'Académie Française

22id DIX-8BFTIÈMB SIÈCLE DamièrM aimées. — c n avait promis d'être sage. » liais il publie encore plusieurs Contes en 1685. C'est l'époque où il écrit quelques médiocres pièces de théâtre. Enfin, en 1694, La Fontaine; dédie au jeune due de Bouigogne, l'élève de Fénelon, son douzième livrelde Fables, — Une grave maladie, en 1692, l'avait déjà ramené à des sentiments de piété sincère ; il avait désavoué ses Contes, Le 13 zytil 1695, il mourut très chrétiennement, chez M. d'Hervart, rue Plâtrière (rue J.-J.-Rousseau). Son caractère. — On a exagéré la bonhomie de La Fontaine, et son inconscience. Le sentiment de son génie très particulier, et qui ne pouvait se développer qu'en l'absence de toute contrainte et de toute préoccupation matérielle, l'a rendu égoïste et a fait de lui un véritable parasite. D'un autre côté, il semble avoir manqué au plus haut degré d'énergie morale et de volonté. Si quelque chose, du reste, peut lui faire pardonner ses défauts, c'est la franchise sincère et touchante avec laquelle il les a souvent avoués ; c'est la confusion qu'en ses meilleurs moments il en a éprouvée ; c'est enfin, il faut bien le dire, qu'il a possédé, comme penseur et comme écrivain, les qualités de ses défauts^ et qu'il représente seul, avec son génie, au xvii® siècle, la poésie indépendante. Les Poésies diverses, les Contes, les Lettres. — On a vu, par la biogra* phie qui précède, que La Fontaine ne fut pas seulement un fabtUisUf mais que, de 1654 à 1694, il a écrit un peu dans tous les genres. Signalons, parmi ses Poésies diverses, V Élégie aux Nymphes de Vaux (1661) (1), le Discours à M^^ de la Sablière (1684) (2), VÉpUre à Huet (1687) (3). Les ConteSf imités de Boccace, célèbre conteur italien du xiV Siècle, et de l'Arioste, poète italien du xvi* siècle, tirés souvent du vieux fonds^français et gaulois, n'auraient point suffi à immortaliser La Fontaine. Quelles que soient les qualités du style et de la versification, la forme des Contes est loin de valoir celle des Fables. Enfin, il faut citer Psyché, sorte de roman mythologique en prose et en vers, dont on connaît surtout le Prologue (4). La Fontaine trouve dans la Fable le cadre qui lui convient — Mais, dans toutes ses autres œuvres, La Fontaine ne pouvait donner sa complète mesure. Il lui fallait un genre qui fût à peine déterminé, et qui, en même temps, embrassât tous les autres. Il trouva la fable. — La fable est un conte : or, La Fontaine est narrateur exquis, formé à l'école des vieux trouvères du xiv^ siècle, et des Italiens ; — la fable est une comédie : La Fontaine sait observer et peindre les ridicules, entrer dans les caractères, prêter à chacun le langage de sa

condition ; — la fable comporte (1) A[^]orceaux choisie, 2* cycle, p. 582 (2) MoreeatuD choisit, 2* cycle, p. 585. (3) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 587 (4) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 591

LA FONTAINE ET Ut PABLB 227 un décor formé par la description de la nature : La Fontaine connaît et aime la nature ; — la fable permet des réflexions personnelles, et par conséquent la poésie individuelle et lyrique, exclue des autres genres : 'La Fontaine, rêveur^ capricieux, mélancolique, y pourra nous confier ses impressions et ses vœux ; — enfin la fable demande une morale : La Fontaine, épicurien, bonhomme, ironique témoin des devoirs sociaux, nous dira ce qu'il pense des hommes à propos des bêtes. Ckimmment La Fontaine transforme la Fable. — Voyons donc comment il transforme la fable ésopique pour lui donner cette étendue et cette richesse, et pour s'y trouver à l'abe. 10 n se soucie peu d'inventer les sujets : c Son originalités a dit SainteBeuve, est dans la manière, non dans la matière. » 2^ n trouve chez Èsope, Phèdre, Pilpay, etc., les éléments d'un petit drame, et il le perfectionne : — a) en organisait l'intrigue, dont l'exposition, les péripéties, le nœud, le dénouement, sont admirablement liés.— h) n lui donne souvent un petit <{^cor, très sobre, mais très suggestif et que nous n'avons pas de peine à compléter. — c) Il y précise, avec une éton* nante sûreté, le carcuAère de ses personnages. Chacun d'eux est vivant, a son allure, sa physionomie, ses gestes et son langage. — <Q La Fontaine, comme Mblière, n'a pas un style ; il laisse parler le renard, le loup, le lion, le financier, le savetier, la laitière, selon le caractère et la condUion qu'ils représentent. — Tels sont les éléments essentiels du dram^ chez La Fontaine. Ajoutons ici qu'il faut également entendre la définition qu'il donne de ses fables, « une ample comédie à cent actes divers », dans un sens plus étendu, — comme la Comédie humaine de Balzac. 3<> La Fontaine connaît les animaux ; il les aime, et il proteste contre la théorie de Descartes qui ne veut voir en eux que des machines {Discours à M^^ de la Sablière), — H les a analysés, non en savant, mais comme l'ont fait de tout temps les enfants et les gens du peuple : son génie consiste à les avoir observés, peints d'après nature, et à leur avoir prêté des sentiments toujours d^ accord avec leur physique. kfi La Fontaine a le sentiment de la nature. Ces animaux, il les a vus aller et courir dans les bois, sur les prés, dans l'eau du fleuve ou du ruisseau. Souvent aussi La Fontaine se laisse aller à la rêverie : 0 fortuné ê^our, ô champs aimés des dieux /... C'est par là qu'il est un lyrique, au sens le plus large du mot. 5^ n peint dans ses fables toutes les conditions sociales, tantôt sous la figure des animaux (le lion est le roi, le renard le courtisan, etc.), tantôt sans aucune transposition (le savetier, les

paysans, le meunier, le curé, l'astrologue...) ; car il y a beaucoup de contes parmi les fables. — On peut tirer de La Fontaine, comme de Molière et de La Bruyère, toute une^e galerie de portraits du xvii^e siècle, et il n'en est guère de plus variée ni de plus comjdète.

228 DIX*flBP1iÉMB 8IÈGLB La morale de La Fontaine. — La Fontaine n'a évidemment pas entrepris ses fables pour donner des leçons à ses contemporains ; son indulgente philosophie ne peut lui suggérer l'idée de dogmatiser. Mais, enfin, il écrit des fables; la tradition veut que la fable ait une moralité[^] et il ne prétend pas s'y soustraire. Dans sa préface de 1668, il insiste sur l'utilité de l'apologue , lequel se compose de deux parties : le corps qui est le récit, et l'Âme qui est la moralité. C'est nous dire, très habilement, que nous ferons bien de ne pas attendre que l'auteur ait exprimé la leçon qu'il prétend tirer de la fable, mais que cette leçon circule en quelque sorte dans tout le récit et s'en dégage comme de la vie elle-même. — La Fontaine enseignera, comme la vie, la morale de l'expérience. Elle nous apprendra que la présomption, la vanité, l'orgueil, la dureté du cœur, la prodigalité, l'avarice, etc., poussent l'homme à méconnaître les conditions naturelles ou sociales de la vie. « On se faut entraider, c'est la loi de nature, » « On a souvent besoin d'un plus petit que soi. » « On hasarde de perdre, en voulant trop gagner. » « En toute chose, il faut considérer la fin. » « Ne nous associons qu'avec nos égaux », etc. Elle nous prévient contre toutes les puissances[^] la cour, la justice, les gens de finance, etc. — Il nous donne une leçon générale de modération et d'intelligente bonté. Et maintenant, disons que cette morale est incomplète, que le nom même de morale ne lui convient qu'à demi, qu'elle n'apprend ni le dévouement, ni le sacrifice, ni aucune de ces vertus dont il faut que l'homme, soit épris pour être vraiment grand, La Fontaine écrivain. — La Fontaine est, avec Molière, et plus encore que lui, l'écrivain classique le plus riche et le plus varié. Il sait prendre tous les tons. Il est grave et presque sublime, tantôt sérieusement, tantôt à la façon héroïque comique. Il est simple et ironique, amusé autant qu'amusant, dans la plupart de ses fables. Dans chaque genre, sa langue est d'une remarquable propriété. De là, un vocabulaire plus étendu que celui d'aucun autre écrivain de son temps. C'est justement cette variété et cette richesse qui ont préservé La Fontaine, au XIX^e[^] siècle, contre les critiques ; son réalisme a plu, comme plaisait son lyrisme. Mais il est bien classique, par la mesure et par l'unité. — Versificateur, La Fontaine a prouvé qu'il connaissait tous les secrets du métier. Ce n'est rien de dire qu'il a usé de tous les genres de vers ; son mérite est de les avoir appropriés à son sujet. [^] Le vers libre était la forme obligée d'un genre où l'on passait de la description au dialogue, de la satire

à la morale, du comique au lyrisme. Pourquoi Boileau omet la fable dans l'Art poétique, — On a prétendu que Boileau pouvait craindre de déplaire à Louis XIV en parlant, dans son Art poétique, de la Fable, représentée par un écrivain que le Roi tenait pour suspect. Cette raison ne saurait être admise. La vérité est que Boileau donne exclusivement les règles des genres poétiques^ c'est-à-dire de ceux

The text on this page is estimated to be only 28.45% accurate

THÉORIB DB L*IDÉAt GLA88IQUB SS& qui devaient d'être écrits en vers. Aussi ne trouve-t-on dans son ouvrage ni le Conte, ni l'Épique ni le genre didactique, ni la Fable, qui peuvent user de la prose comme de la poésie. Ajoutons que Boileau ne nomme que des anciens, ou des contemporains morts à l'époque où il écrit. CHAPITRE XII LA THÉORIE DE L'IDÉAL CLASSIQUE BOILEAU. — LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES SOMMAIRE 1* Boileau (1636-1711), d'une famille de petite robe, a une fortune indépendante, et écrit librement. Il lit d'abord en société ses premières Satires publiées en 1666 ; puis les Épiques, l'Art poétique et le Liuron. Il survit à tous ses amis. 2* On doit établir avec soin la chronologie des Satires et des Épîtres, pour bien en tirer l'effet, — Les satires bourgeoises sont souvent d'un réalisme pittoresque; les satires morales sont les plus faibles ; les Satires littéraires sont, à leur date, destinées à discréditer de mauvais auteurs à la mode, et à imposer au public les grands génies restés classiques. L'Art poétique n'a paru qu'après la plupart des chefs-d'œuvre du siècle. Boileau enregistre et codifie le bon usage des écrivains de génie. — La critique historique lui manque absolument. 4,9 Sa doctrine peut se ramener aux formules suivantes : rien de plus beau que l'imitation, le vrai sens est aimable ; — aime la raison ; — l'imitation des anciens. 5** L'admiration un peu exclusive des grands écrivains pour les anciens amène une réaction. Ch. Perrault, en 1687, célèbre le siècle de Louis le Grand comme égal à ceux de Périclès et d'Auguste. Boileau proteste. — La querelle se renouvelle, à propos d'Homère, entre M^o* Dacier et La Motte. — Des deux côtés la question est mal posée ; mais les modernes triomphent, et l'idée de progrès animera tout le XVIII^e siècle.

230 DIX-SIÈME SIÈCLE I. - Boileau (1636-1711). Le caractère. — Comme Molière et Voltaire, Nicolas Boileau* Despréaux est né à Paris (1), le 1^{er} novembre 1636. Il était le quinzième enfant de Gilles Boileau, greffier au Parlement. Il fit ses études au collège d'Harcourt (aujourd'hui lycée Saint-Louis), puis au collège de Beauvais, à Paris. On le destinait à l'Église ; mais rebuté par la théologie, il obtint de son père la permission de faire son droit, et il devint avocat. D'ailleurs, il n'aimait pas plus la chicane que la scolastique. À la mort de son père (1657), il se trouva possesseur d'une modeste mais solide fortune et put librement se vouer à la poésie ; c'est alors qu'il se fit appeler Boileau-Despréaux et ses contemporains l'ont presque toujours désigné sous ce dernier nom. Boileau commença par publier quelques vers médiocres dans un recueil de poésies galantes paru en 1663. Mais, dès 1660, il avait écrit sa première satire ; et il continua jusqu'en 1669 à combattre les mauvais poètes et à défendre ceux que la postérité a reconnus. C'est la première période de sa vie littéraire. — La seconde s'étend de 1669 à 1677 : elle comprend les Épîtres les quatre premiers chants du Lutrin et l'Art poétique. Protégé et aimé par le Roi, il n'en obtient une pension qu'en 1676 ; en 1677, il est nommé historiographe en même temps que Racine. — La troisième période, de 1677 à 1711, est celle pendant laquelle Boileau compose ses derniers ouvrages en vers, quelques satires et épîtres, les chants V et VI du Lutrin. L'Académie ne songeait point à lui ; elle était pleine encore des écrivains qu'il avait ridiculisés ; le Roi l'imposa en 1684. Il fut alors très occupé par la Querelle des anciens et des modernes, à partir de 1687. À la fin de son existence, survivant à tous ses amis, accablé d'infirmités, il était devenu morose et chagrin. Il mourut le 13 mars 1711, rue du Quatre-Notre-Dame, chez le chanoine Lenoir. Il fut inhumé dans la Sainte-Chapelle. Depuis 1819, les restes de Boileau ont été transportés à l'église Saint-Germain-des-Prés. Les Satires bourgeoises et morales. — Disons d'abord quelques mots des satires pittoresques et « bourgeoises », et des satires morales. Boileau n'a jamais été meilleur leur poète, dans le sens où ce mot implique le don de voir et de peindre le détail pittoresque, que dans le Repas ridicule (Sat. III) et dans les Embarras de Paris (Sat. VI). Il est alors un réaliste très spirituel. Et chaque fois que, dans les satires morales et littéraires, il se remet à décrire les mêmes qualités se retrouvent (voyez en particulier, dans la satire X, l'histoire du lieutenant-criminel Tardieu)(2). À plus (1) Une légende discutable le fait naître dans la

chambre où fut composée la Satyre MénippéeBm (1) Moreeavx Aoitie, S*
cycle, p. 594.

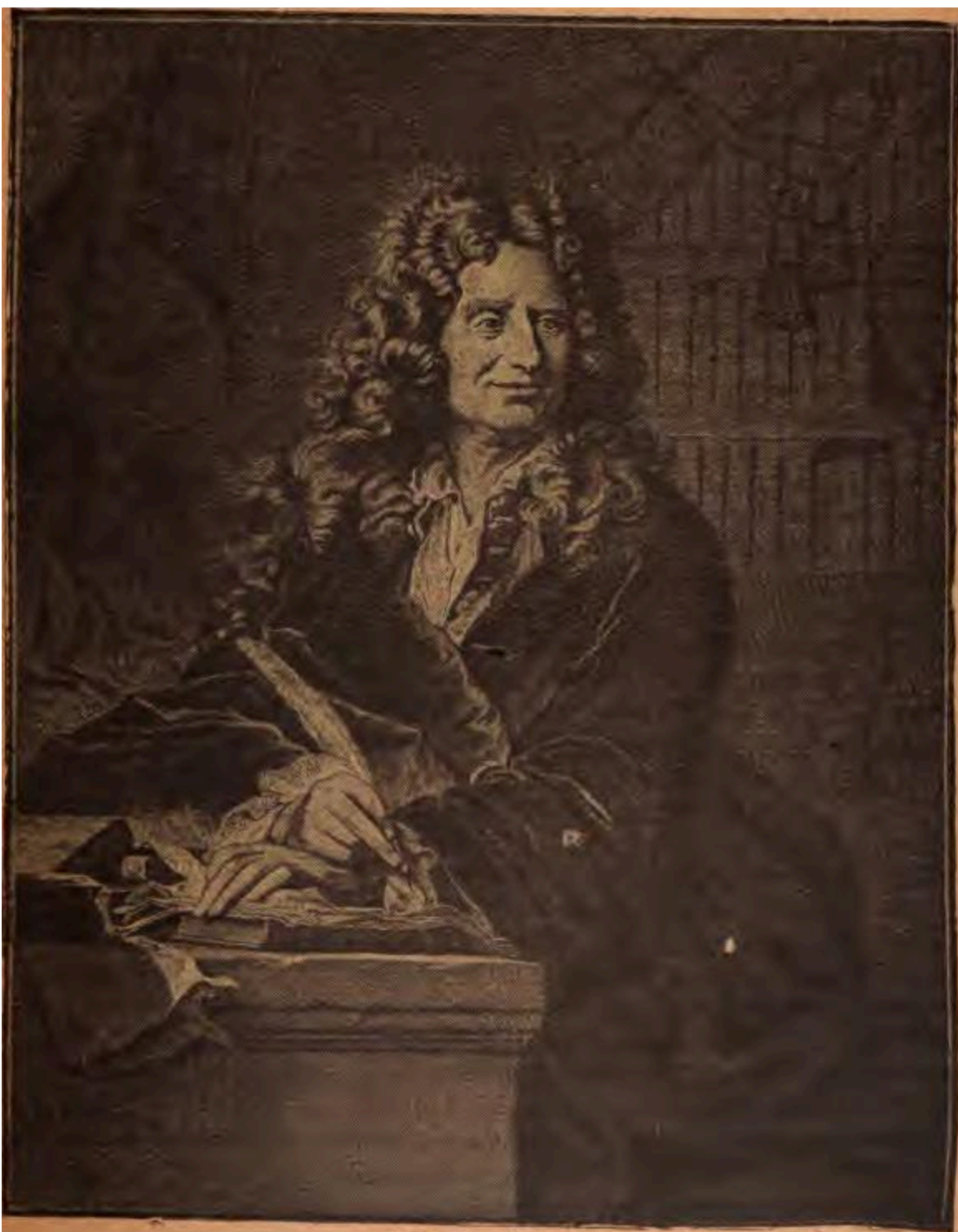
THÉORIE DE L'IDÉAL GÉNÉRAL 231 forte raison dans U
 Lutrín. H est bon, sans doute, de citer les beaux vers des Épîtres et de VArt
 poétique ; mais Boileau y est abstrait, et sa langue n'a plus la même saveur.
 Les satires morales sont décidément moins bonnes, surtout la satire V (la
 Nourriture) qui est judicieuse et courageuse. La satire IV (les Folies
 humaines) la satire VI (l'Homme) sont formées de lieux communs
 anciens, et qui cette fois ne sont renouvelés ni par l'observation des mœurs
 contemporaines, ni par le pittoresque de l'expression. La satire X (les
 Femmes) assez maladroitement imitée de Juvénal, contient cependant
 quelques portraits vivement tracés. On peut presque négliger les faibles
 satires XI et XII (l'Honneur et l'Équivoque), Les Satires littéraires. ~ Dans
 les satires bourgeoises ou morales, les traits ne manquent pas contre les
 mauvais poètes (le Bègue ridicule), les précieuses (les Femmes) et les noms
 de Gotin, de Chapelain, de Coras, de Pradon, y apparaissent soudain, au
 détour d'un vers. On sent que Boileau est avant tout, et par nature, -un
 critique littéraire. Ses meilleures satires, celles auxquelles on est obligé de
 reconnaître à la fois de l'opportunité et de l'influence, sont donc les satires
 II (À Molière sur la Rime) (1), VII (le Genre satirique) (2), IX (À son
 Esprit). Trois excès, nous l'avons vu, s'étaient manifestés dans la poésie
 française : la préciosité, l'emphase et le burlesque ; et chacune de ces
 déformations de la langue était représentée, vers 1660, par des poètes
 influents. Ainsi, le rôle de Boileau satirique, à son heure, fut double : d'une
 part, ruiner les fausses réputations qui encombraient les salons et la scène,
 pour débayer la route aux grands génies ; d'autre part, imposer à l'opinion
 les Racine et les Molière. Boileau pouvait donc légitimement, faire son
 apologie dans la neuvième satire, qu'il adresse À son Esprit. U y répondait
 victorieusement à des objections qu'il savait retourner contre ses adversaires
 eux-mêmes (8). Les « droits et les limites » de la satire sont ici parfaitement
 tracés, et Boileau se vante avec raison de n'avoir jamais fait de fâcheuses
 personnalités : il a toujours su • de l'homme d'honneur distinguer le poète ». Les
 Épîtres. — Parmi les Épîtres, il faut citer d'abord celles où Boileau,
 s'adressant au Roi, lui donne des conseils de modération tout en le louant
 avec finesse (ép. I), ou raconte ses exploits (ép. IV) (2e Passage du Rhin),
 — Viennent ensuite les épîtres à la fois morales et littéraires, qui sont les
 meilleures (V, VII, IX). Les deux dernières surtout : à Racine, Sur l'Utilité
 des ennemis (4), et, à Seignelay, Sur le Frai (6), sont les chefs-d'œuvre de

Boileau; on y a remarqué avec raison, surtout dans la VII*, une émotion assez rare chez lui, et qui n'en a que plus de prix. — Enfin, d'autres épîtres sont, en quelque sorte, > plus personnelles. A l'imitation d'Horace, un de ses modèles préférés, Boileau nous parle de sa vie à la campagne (à B&ville, à Haute-Isle, à Auteuil, chez M. de Lamoignon (6), ou dans sa petite maison, dont le jardinier Antoine est l'intendant). Ailleurs il s'adresse à ses Vers (ép. X) : là, il nous donne quelques renseignements sur son âge et sur son caractère. {i) Morceaux choisis, 1»» cycle, p. 257. (S) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 597. (3) Morceaux choisis, 2" cycle, p. 599. (4) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 602. (5) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 606. / (6) Morceaux choisis, 1* cycle, p. 259.

232 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE Le LaMiL — Ce poème

hér&Sçu&^omique en six ohante fut publié en deux fol». Lee quatse preinien ehante pérorent en 1 678 ; len àmx deniierB, en 1686. Le taiet en est une querelle entre les membres du chapitre de la Sainte-ChapeUe. t Dans oe chapitre, éerit Bolleau, le trésorier remplit la première di^té, et il olfieie avec toutes les marques de Tépiseopat. Le ehantré remplit la seconde dignité. U y a^ait autrefois dans le chœur, à la place où se tient le chantré, un énorme pupitre ou lutrin» qui le couvrait preeque tout entier. Il le Ût ôtr. Le trésorier voulut le faire remettre. De là arriva une dispute.... > M. de Lamoignon ayant défié Boileau de faire un poème épique sur ee sujet mesquin, Boileau tint la gageure, et écrivit U LiUrin. Il eut Thon* neur de eréer en France une sorte de burlesque nouveau, en transiHimni sur le ton épique des aventures banales (1). . L'Art poétique (1674). — UArt poétique est divisé en quatre chants. Au CharU I, Boileau donne des préceptes généraux, qui peuvent convenir à tons les genres : nécessité de Tinsplration ; connaître la nature de son propre talent ; accord do la rime et de la raison ; éviter l'emphase et le burlesque ' #tre clair, correct ; savoir se corriger et se soumettre à la critique. Boileau intercal« dans ce chant (v. 113-146) une courte histoire de la poésie française, de Villon à Marot. — Le CharU II contient les préceptes des petits genres de poésie : l'églogue, l'élégie, l'ode, le sonnet, l'épigramme, le rondeau, la ballade, le madrigal, et la satire, dont Boileau fait l'histoire chez les Latins et chez les Français. — Au Chant III, Boileau aborde les ffrands genres : tragédie, épopée, comédie. A propos de la tragédie, il étudie les origines du genre en Grèce et juge le théâtre du moyen ftge ; pour l'épopée, il recommande le merveiUeux païen, celui d'Homère, et il attaque vivement ceux qui conseillent on qui pratiquent le merveiUetix chrétien ; la comédie l'amène à juger Térence et Molière. — Le Chant IV est consacré à des conseils de bon sens et de moralité : la poésie ne souffre pas la médiocrité ; faire choix d'un bon censeur ; aimer la vertu ; ne paa travailler pour l'amour du gain ; éloge de Louis XIV qui, par see bienfaits, a relevé la condition du poète. Ce poème didactique est, de toutes les œuvres de Boileau, celle qui a le plus eervi à sa réputation et qui lui a le plus nui. Chaque fois que Boileau touche à l'histoire littéraire, soit ancienne (Homère, la tragédie grecque, l'ode grecque), soit moderne (Marot, Ronsard, le théâtre au moyen âge), il est insuffisant ou inexact. Excepton»»» en sa courte histoire de la satire à Rome. En donnant de chaque

genre une définition abstraite et absolue, Boileau semble ne tenir aucun compte des différences essentielles que les temps et les pays établissent dans le goût littéraire. Il est souvent dogmatique[^] au sens le plus étroit du mot. Il manque de ce que nous estimons le plus aujourd'hui dans la critique, le sens historique. Ce défaut est particulièrement sensible dans son plaidoyer en faveur du merveilleux païen. Mais, pour apprécier à sa valeur VArt poétique[^] il faut, nous l'avons d[^]à observé, lui appliquer précisément cette critique historique que Boileau ne pratiquait pae. Tout y concorde avec l'idéal et avec l'usage des grands écrivains classiques, qne Boileau ne faisait, après tout, qu' t enregistrer •. La doctrine de Boilean. — Dégageoos donc les principes essentiels df la poétique de Boileau, en consultant à la fois VArt poétique et les ÆpUre[^] {%) Morceaux ohoisis, 1" cyeU, p. 205 ; 2* cycls, p. 608.



BOILEAU

D'après le portrait peint en 1704, par Hyacinthe Rigaud (1659-1743)

234 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE i^e Rien n'est beau que le vrai, —
 Le vray, c'est la nature. Mais la nature à la fois générale et choisie: —
 générale, parce qu'il faut que l'œuvre d'art intéresse tous les hommes
 capables de réfléchir et de sentir, — choisie, parce que les exceptions ou les
 monstruosité que produit parfois la nature sont contraires à son plan
 ordinaire et que nous n'arrivons au général que par le choix. Voilà pourquoi
 Boileau proscrit le précieux, le burlesque, l'emphase, et revient sans cesse
 au naturel, seul beau, c'est-à-dire seul digne d'attirer et de fixer l'artiste. —
 Ce naturel, dans les grands genres, est surtout psychologique. Cependant,
 Boileau n'exclut pas la peinture pittoresque de la nature extérieure ; mais il
 en élimine les traits trop spéciaux, qui pourraient devenir intelligibles aux
 lecteurs d'un autre âge. — A. de Musset a dit plus tard : Rien n'est vrai que
 le beau ; ce précepte n'a pas un autre sens que celui de Boileau. 2° Le vrai
 seul est aimable. — Le but de la poésie n'est pas d'instruire ni de prouver,
 mais de plaire. Et Boileau affirme que seule la nature plaît. Toute
 affectation rebute le lecteur. « Chacun pris en son air est agréable en soi. •
 Et il faut plaire, au xvii^e siècle, à la société, laquelle ne supporte pas le
 sublime continu, ne tolère pas le réalisme trop bas, aime à se reconnaître
 dans les analyses et dans les inventions qu'on lui présente, plutôt qu'à se
 sentir dominée et écrasée par l'extraordinaire. 3° Aimez donc la raison, —
 Mais quel sera le critérium dans la recherche du vrai et du naturel? Notre
 imagination nous entraîne dans l'irréel et dans la fantaisie ; notre sensibilité
 nous porte à exagérer nos propres façons de souffrir ou de jouir ; donc,
 c'est notre raison qui nous servira de guide. Raison, chez Boileau, est
 presque synonyme de bon sens. C'est la faculté moyenne, commune à tous
 les hommes, dans tous les temps et dans tous les pays, qui prend pour base
 de ses jugements ce qu'il y a d'universel et d'irréductible dans la nature
 humaine. 40 L'imitation des anciens. — Et comment former notre raison,
 lui apprendre à distinguer le vrai du faux, le général du particulier, ce qui
 durera de ce qui doit passer? Par l'étude des anciens. Ceux-ci, en effet, plus
 rapprochés que nous de la nature, l'ont décrite et analysée avec plus de
 simplicité. Et surtout, comment se fait-il que leurs ouvrages, conçus au
 milieu d'une civilisation si différente de la nôtre, aient pu survivre à tant de
 révolutions dans la politique, la religion, les mœurs, les formes mêmes de
 l'art? Comment? si ce n'est par ce qu'elles contiennent de vraiment universel
 et de réellement humain ? A leur école, donc, nous apprendrons comment

on distingue Vhomme sous les individus, et nos ouvrages mériteront à leur tour de vivre dans la postérité. Telle est, en résumé, la doctrine de Boileau. Tous les préceptes particuliers se ramènent à cette théorie générale. Que lui manque-t-il pour être complète? Nous Talions voir en étudiant la Querelle des anciens et des modernes.

THÉORIE DE L'IDÉAL CLASSIQUE 235 II. — La Querelle des anciens et des modernes. Depuis Ronsard et la Pléiade, les anciens passaient pour les maîtres incontestés de tous les genres de poésie. Le respect de l'antiquité avait atteint son plus haut degré avec Racine, La Fontaine et Boileau. Molière était resté plus indépendant. Vers la fin du xvii^e siècle, une réaction se produit à deux reprises différentes : c'est la Querelle des anciens et des modernes. Causes de cette Querelle. — 1^e En imitant les anciens, les modernes étaient parvenus à créer des ouvrages comparables aux leurs. Aussi était-il temps de renoncer à une modestie qui devenait hypocrite et de proclamer que le siècle des Corneille, des Molière, des Racine, etc., valait, pour la qualité et la quantité, le siècle de Périclès ou le siècle d'Auguste. Mais les partisans de cette opinion eurent le tort de n'admirer leurs contemporains qu'en méprisant les anciens, et de confondre, parmi les modernes, les plus médiocres, écrivains avec les excellents. Il devait donc en résulter une protestation, à son tour exagérée, de la part de ces disciples des anciens, qui se solidarisaient, en quelque sorte, avec ceux qui leur avaient servi de modèles. 2^e Il faut y ajouter des causes particulières : a) Le développement des sciences, et surtout des sciences appliquées, donne naissance à l'idée de progrès, progrès que l'on veut trouver aussi bien dans les lettres que dans les sciences ; b) A côté de l'idée de progrès qui est plutôt rationaliste, l'idée chrétienne se mêle aux considérations des partisans des modernes : il leur paraît impossible que la supériorité morale amenée par le christianisme n'ait pas entraîné la supériorité littéraire ; c) C'est encore une protestation de Vindictisme trop étouffé par la théorie classique, — des droits d'Imagination et de la fantaisie contre la raison. Histoire de la Querelle. — Dans la séance de l'Académie française du 27 janvier 1687, Charles Perrault lit un poème, le Siècle de Louis XIV, où il fait l'éloge des grands écrivains qui permettent de comparer ce siècle à ceux de Périclès et d'Auguste. Boileau proteste en quittant la séance. Perrault reprend et développe sa thèse dans ses Parallèles des anciens et des modernes (1688-1696), et Boileau lui réplique par ses Réflexions sur Longin (1694). — La Bruyère, dans son Discours à l'Académie française (1693), affecte de ne louer que les partisans des anciens ; il suscite de vives colères, surtout dans le Mercure, auquel il répond par sa préface. — M^{re} Dacier, en 1699, publie une traduction d'Homère, qui est encore l'occasion des plus vives polémiques. Cette deuxième phase de la

querelle est close, grâce à Amauld qui réconcilie Perrault et Boileau (Lettre de

936 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE Boileau, 1701) (1). — Reprise de la querelle en 1714» à l'occasion d'une traduction abrégée d'Homère par La Motte-Houdard (traduction destinée à discréditer celle de M^o Dacier). — Correspondance entre La Motte et Fénelon (1713-1714). — Lettre de Fénelon à l'Académie française (1713). — Préface à la traduction de V Odyssée, par W^o Dacier (1716) •—Concessions réciproques et fausse réconciliation. Des deux côtés la question était mal posée : on se borna presque à des personnalités, et l'on ne toucha presque jamais aux véritables arguments. L'esprit historique manquait aux deux partis, qui n'avaient tort ou raison que sur des détails. Perrault voulait beaucoup moins proclamer l'égalité de génie de Racine et d'Euripide, de Boileau et d'Horace, que discréditer tous ceux qui avaient imité, bien inutilement selon lui, les anciens, et réhabiliter ceux qui étaient exclusivement modernes, les victimes de Boileau. Celui-ci, de son côté, défendit maladroitement Homère et Pindare et ne sut donner une théorie juste de l'imitation des anciens que dans la VII^e « Réflexion sur Longin (2). Fénelon entrevit quelques raisons critiques : nous aurons à y revenir. Conséquences de la Querelle. — Les véritables vainqueurs sont les modernes : le xviii^e siècle ne connaîtra plus l'antiquité. — On sent se développer l'idée de progrès : confiance de la société en elle-même et mépris de la tradition {Encyclopédie). Mais l'esprit encyclopédique, en discréditant le christianisme, se prive de l'élément le plus sérieux qui puisse entrer dans l'originalité des contemporains. Il faudra la réaction de Chateaubriand pour mettre au point les théories des modernes. Cette querelle a donc en soi* une véritable importance ; souvent puérile dans les détails, elle contient tous les symptômes du xviii^e siècle.

CHAPITRE XIII FÉNELON (1651-1715) SOMMAIRE 1^o Fénelon (1651-1715), d'abord directeur des *Nouvelles Catholiques*, devient en 1689 précepteur du duc de Bourgogne. En 1695, il est archevêque de Cambrai. L'affaire du quiétisme (1699) et la publication du *Traité de l'éducation de la fille* (1689), Fénelon donne des règles et jadis (1) Nous avons réuni tous les documents relatifs à cette partie de la *Œuvre*, dans notre édition de Boileau (Hatier), pp. 427-500. Consulter aussi les notes de VAg^t poétique, chant III, pp. 232-256. (2) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 619; *Bibliothèque* (Hatier) p. 470.

« FÉNELON 237 «eux oonâuli «nz mères de famille ; il eat modéré, eenaé, et deTutee ivr plvaiMUf pointe notre pédagogie moderne. 3« PféupUur d*un enfant trws difficile, Fénelou réussit à le dompter et à l'iostraire. Il compose poor lui des Fables^ des Diàhgitss des morts, et le THémaçm (1699), où il résume l'antiquité grecque. — Les contemporains trouvèrent dans cet ouvrage une satire de Louis XIV et de son gouvernement. 40 Le Traité de Vexistence de Dieu (1712-1718) est une œuvre de jeunesse, dont la preofiière partie est consacrée au développement de la preuve par les causes /Inales, et la seconde à une démonstration cartésienne de la Divinité. 50 Pans les Dialogues sur V éloquence (1680?), Fénelon oritique avec sévérité les orateurs de son temps. Il fut lui-même un prédicateur remarquable par sa faoi* Uté et son onction ; mais nous ne possédons de lui que deux discours officiels. 6<> La JMtre à V Académie fut écrite en 1713 à H. Dacier, et publiée en 1718. Fénelon s*y montre sur certains points (éloquence, histoire) un critique très clailvoyant. Il trahit sa préférence pour les anciens. 1^ Le quiétisme est la doctrine du pur amour de Dieu, propagée en France nar M"^ Guyon. Bossnet la fit condamner ; Fénelon, après une résistance habUe, «e •onmit. 8« Le xvm* siècle a aimé dans Fébelon le prélat toléranl et disgraeU, et U miliquis. 9<> âerivain, Fénelon est aristocratique et attique. Vi0. — François de Salignac de la Mothe- Fénelon est né au château de Fénelon, dans le Périgord, en 1651. Il appartenait à une noble famillo. vt il eut toujours, d'un très grand seigneur, les manières et les sentimenti, — Entré de bonne heure au séminaire de Saint-Su! pice, où le poussait la plus sincère vocation, il voulait d'abord se consacrer aux missions du Levant. Mais la faiblesse de sa santé l'obligea d'y renoncer ; et il fut nommé directeur des t Nouvelles Catholique» », maison où l'on catéchisait les jeunes ûiles protestantes converties au catholicisme. Il remplit cas délicates fonctions de 1678 à 1689, avec toute l'intelligence et tout le tact qu'il y fallait apporter. C'est alors qu'il composa son premier ouvrage, le Traité de Véducaiiion des fiUes. Fénelon- fut ensuite chargé d'une mission auprès des protestants de l'Aunis et de la Saintonge, après la révocation de l'édit de Nantes. Il usa de persuasion et de douceur. C'est en 1689 que le duc de Beauvilliers, gouverneur du jeune duc de Bourgogne, choisit Fénelon comme précepteur du petit-fils de Louis XIV. Bossuet, qui avait Fénelon en grande estime, approuva hautement ce ehoix. Nous verrons comment le maître réussit avec son élève, et quels ouvrages sont

sortis plus tard de ces six années de préceptorat. En 1693, Fénelon fut reçu à l'Académie française. Deux ans après, il était nommé archevêque de Cambrai et sacré par Bossuet dans la chapelle de Saint-Cyr. Tout semblait lui assurer l'existence la plus calme, quand l'aire du guêpe vint tout gâter. Bientôt, la publication du THÉ*

238 DIX-SBPTIÈMB 8IÊGLB « moque (1699), où chacun vit » avec une malice compromettante pour Tuteur, une satire de Louis XIV et de son gouvernement a eue la disgrâce de Fénelon, qui resta jusqu'à la fin de sa vie renfermé et comme exilé dans son archevêché de Cambrai. Fénelon mettait toutes ses espérances dans le duc de Bourgogne, et rêvait de devenir quelque jour, sinon son ministre, au moins son directeur à la fois spirituel et politique. La mort du prince (1712) vint ruiner cet espoir de revanche. Fénelon consacra ses dernières années à l'administration vigilante et paternelle de son diocèse, et à une lutte assez vive contre le jansénisme. Il mourut à Cambrai, le 7 janvier 1715. Son caractère. — L'impression qui se dégage du portrait de Fénelon par Saint-Simon, peut tenir dans le mot de Corneille. Fénelon n'a pu laisser personne indifférent, parce qu'il avait en lui un singulier mélange de séduction et de hauteur, de tendresse et d'autorité, d'intelligence supérieure et d'entêtement étroit dans ses idées. Ceux qu'il a d'abord charmés, comme Bossuet et Louis XIV, il les a déçus et révoltés. Ceux qu'il étonne aujourd'hui par la profondeur et la générosité de certaines de ses vues politiques, il les trompe bientôt par des utopies et par cet esprit chimérique si justement aperçu de Louis XIV. n n'en reste pas moins vrai qu'à le prendre dans son ensemble, il est des plus intéressants par cette complexité même, qui est encore celle d'un homme que celle d'une époque. Le traité de l'éducation des filles (1689). — C'est à la prière de l'abbé de Beauvilliers, mère de huit filles, que Fénelon rédigea ce charmant petit livre. Fénelon est d'accord (ch. 1) avec Montaigne de Montaigne, qui a senti, comme lui, qu'il fallait réagir contre l'instruction superficielle donnée aux femmes (1). — Fénelon demande ensuite que l'on s'occupe des filles dès leur plus bas âge. Comme Rousseau, il veut que les premières études soient proportionnées à la faiblesse de l'enfant (chap. m, IV, v). Il faut répondre promptement et nettement aux questions des enfants ; les provoquer, par la vue des objets dont on leur explique la nature et l'utilité (leçons de choses) ; choisir, pour leur suggérer les idées, des images propres à se graver en eux ; et leur rendre toujours l'étude agréable. — Fénelon veut que l'enfant joue, souvent, et à des jeux simples. Il n'est pas ennemi des moyens qui peuvent exciter l'enfant, comme l'émulation, les louanges bien placées, les récompenses (chap. vi). — Les chapitres vii et viii sont consacrés à l'étude de la religion. Il exige une religion raisonnable, sensée. Au chapitre ix, nous avons d'ingénieuses remarques sur plusieurs défauts des femmes : il faut les

habituer à parler d'une façon brève et précise, à éviter la finesse. Un spirituel chapitre, le x*, est consacré à la Vanité de la beauté et des ajustements (2). Il recommande la simplicité des Grecs, mais dans la limite de ce qu'impose à chacun sa condition. — Avec le chapitre XI, nous avons des préceptes pratiques sur les devoirs des femmes. La femme doit être prête à faire l'éducation de ses enfants, à surveiller et à tenir sa maison; (1) Morceaux choisis 2* cycle, p. 614. 00 Mm-esaux choisies, 2« cycle, p. 6161.



240 DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

fui M dernier point, Fénelon dit très justement : t C'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. • — C'est aussi nne soienoe que de se faire servir. Et là que d'observations piquantes sur les domesliquesf (obap. zd) (1). Dans ce même chapitre, Fénelon demande i qu'on apprenne à une fille à lire et à écrire correctement • ; qu'elle sache la grammaire, l'orthographe, les quatre règles d'arithmétique ; un peu de droit usuel et eoutumier pour l'administration de sa fortune et de ses terres ; de l'histoire grecque et romaine, colle de la France et des pays voisins. C'était la mode pour les jeunes filles d'apprendre l'italien et l'espagnol ; Fénelon n'y tient pas, il préférerait le latin. Une observation générale termine ce long chapitre, et le domine : t On doit considérer, pour l'éducatlon d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, et la ^irofession qu'elle embrassera selon les apparences. • — Enfin, dans le zm^ et dernier chapitre, Fénelon ajoute de judicieuses remarques sur les gouvernante s. Fénelon préceptenr du duc de Bourgogne. — Fénelon eut pour élèvesles trois fils du Grand Dauphin : le duc de Bourgogne, héritier présomptif, le duc d'Anjou (qui devint roi d'Espagne), et le duc de Berry. On a surtout retenu le nom du premier, d'abord parce qu'il prend de bonne heure une plus grande imporlance politique, ensuite parce que ses frères semblent avoir été plus dociles et moins intelligents. Selon Saint-Simon, le jeune duc « était né terrible, dur et colère jusqu'aux derniers emportements... impétueux avec fureur... opiniâtre à l'excès... naturellement porté à la cruauté, barbare en railleries... > Et Fénelon lui-même a, dans ses Fables, dans ses Dialogues des morts, dans son Télémaque, plusieurs fois représenté le duc de Bourgogne avec ses caprices, son orgueil insolent, et ses retours pleins de franchise (2). A cette nature excessive et riche, Fénelon et le duc de Beauvilliers appliquèrent un régime approprié. Les études étaient surtout pratiques ; et si l'on en excepte le latin, considéré comme une méthode de discipline pour l'esprit, on y voit que la plus grande part est faite à l'histoire et à la politique. La religion est répandue siw le tout; elle est stricte et profonde, mais ferme et dégagée de toute dévotion mystique. Enfin, des exercices physiques de tout genre, et qui conviennent à un homme qui doit commander les armées, viennent compléter le programme. En tout cela, la vraie part de Fcnclon est l'éducation morale du prince. \vec une admirable patience, au moyen de leçons tirées des circonstances, d'artifices

pédagogiques sans cesse renouvelés, et aussi en faisant appel à l'honneur, à la religion et à l'affection de l'enfant, il parvint à le dompter (3). n y réussit trop peut-être. Car le duc de Bourgogne, devenu homme, fut un peu hésitant et timide. Mais il était loyal, pénétré de ses (1) Morceaux ehoUiSt S* cycle, p. ^7. (2) Morceaux ohoitiit !•* cycle, p. S74. (3) Morceaux choisie, !•' cycle, p. S73.

FÉNBLON 241 devoirs, et si une maladie prématurée ne Teût enlevé aux espérances de la nation, il nous eût du moins évité le règne déplorable de Louis XV. Onyragef composés pour le duc de Bourgogne. — 1<^ Les Fables. — Il no faut voir, dans 008 aimabUs fictions composées en vue de la moràliUf que des écrits pédagogiques, et destinés à un enfant (1). 2^ Les Dialogues des morts. — Renouvelant un procédé illustré par Lucien cbes les Grecs, Fénelon suppose que deux personnages célèbres se rencontrent aux Snf ers, dans les Champs Élysées, et échangent leurs idées, leurs impressions, leurs théories. — Tantôt ce sont d'illustres écrivains, comme Virgile et Horace, qui Fe complimentent et qui avouent mutuellement leurs défauts, avec une eandeur d'outre-tombe (2) ; ou Démosthène et Cicéron, qui se définissent et s*opposent (ce dialogue est excellent). Ou bien c'est le brillant et caprioieuje Aloibiade qui cause avec Socrate, ou avec Périclès, de philosophie et de politique. (Alcibiade a quelque chose de l*élève, et Fénelon est bien persuadé qu'il unit la sagesse de Soj^rate au génie politique de Périclès.) Puis, ce sont des dialogues sur le vrai patriotisme : Bayard mourant reproche au connétable de Bourbon sa trahison (3) ; Commynes apprend à Louis XI qu'un roi est justiciable de la postérité, etc. Tous les grands rois, Louis XII, François I®^ Henri IV, et les grands ministres comme Richelieu, sont appelés à donner ou à recevoir des leçons, dont le successeur de Louis XIV doit tirer profit. 30 Le Télémaque. — C'est de tous les ouvrages de Fénelon le plus connu. Sa réputation est même européenne, et il n'est pas de peuple qui n'en possède la traduction. — Comment le Télémogue fut-il composé? Fénelon, qui ne séparait jamais, dans son système pédagogique, la formation littéraire de ses élèves de leur éducation politique, entreprend de leur faire connaître la poésie grecque, tout en leur appre nant leur métier de roi. II Imagine de continuer le quatrième livre de VOdyssie, celui où l'on voit le jeune Télémaque partant à la recherche de son père Ulysse. Tandis qu'Homère mène Télémaque seulement à Pylos et à Sparte, et le fait revenir à Ithaque, où Ulysse lui-même vient de rentrer, Fénelon prolonge les voyages du l)rince, qu'il mène successivement chez les Phéniciens, en Egypte, à Chypre, en Crète, aux Enfers, — et dans 111e de Calypso, où Télémaque raconte lui-même une partie de ses aventures. Fénelon enchâsse dans ce voyage tous les épisodes qu'il peut emprunter aux poètes et aux historiens grecs. Si bien que, peur des élèves, la lecture attentive du Télémaque, dans une édition où les

sources sont indiquées, est des plus instructives (4). La Politique et la Satire dans le Télémaque. — Mais on peut dire que le véritable objet de Fénelon n'est pas là. Il s'agit surtout, à propos de chaque épisode, de donner au futur roi une leçon de morale ou de gouvernement. Et voilà par où le Télémaque fut considéré, à son apparition, comme une véritable satire du caractère et de la politique de Louis XIV. (1) Moreêavx ehoisiât 2* cycle, p. 618. (2) Morceaux ehoiêit, 2* cycle, p. 621. (3) Morceaux choûic, !•> cycle, p. 269. (4) Morceaux ekoisia, %• eyelt, p. 618.

249 DIX-SBPTIÊMB BIÈGLB n est bien évident que les livres X et XI, dans lesquels le sage Mentor donne une constitution à Salente, contiennent les idées de Fénelon : et comme Fénelon n'aime ni la guerre, ni le luxe» ni Tabolutisme royal, Texposé même de son programme semble dirigé contre la façon dont Louis XIV a vécu et gouverné. D'ailleurs, ces théories énoncées dans un roman, Fénelon les confirme dans sa Lettre à Louis X/F(1), dans V Examen de conscience sur les devoirs de la royauté^ dans les Mémoires concernant la guerre de la succession d'Espagne, Fénelon s'est défendu d'avoir voulu faire la satire de Louis XIV. Mais l'opinion publique voyait le portrait du Roi lui-même dans Idoménée, qui aime à l'excès la guerre, le luxe et le plaisir, — celui du duc de Bourgogne dans Télémaque^ — celui de Fénelon dans Mentor, — celui du Louvois dans Protésilas, etc. Et il est certain que Fénelon eut en cela, comme Qourdaloue, un succès qu'il ne prévoyait pefût-être pas. Car il lui fallait bien prévenir ses élèves contre le faste et la guerre. Il fallait bien leur inspirer la défiance des ministres durs jusqu'à la cruauté. Et encore, il fallait, sans biaiser, les avertir des dangers de l'amour. Alors pouvaiton empêcher que ces portraits théoriques et poétiques ne fussent, par la force même des choses, ceux d'un Louis XIV, d'un Louvois, d'une M^o^ de Montespan? Le mérite littéraire de l'ouvrage lui a assuré un succès qui survit à l'actualité. Bien que cette « prose poétique » paraisse à la longue un peu monotone et d'une élégance trop continue, elle n'en a pas moins une souplesse élégante et distinguée, une saveur d'antiquité rajeunie, qui sont uniques di^ns notre littérature. Fénelon écrivit encore, probablement pour le duc de Bourgogne, le Traiié de Vexistence de Dieu. Fénelon prédicateur. — Gomme prédicateur, il n'a laissé que deux sermons : sur r Epiphanie (1685) (2), sur le sacre de V archevêque 4e Cologne (1707). Mais nous avons ses théories sur l'éloquence de la chaire dans ses Dialogues sur l* Éloquence. Nous savons qu'il prêchait lui-même^avec beaucoup de simplicité et d'onction. La Lettre à rAoadémie. ->- M. Dacier, secrétaire perpétuel de rAoadémie française, avait prié les membres de la Compagnie de donner leur avis sur les oceptiona qui leur semblaient le plus utiles (17i3). Fénelon, de Cambrai, répondit par un Mémoire qui parut assez intéressant pour qu'on en votât Timpression. Alors, Fénelon demanda la permission de revoir son manuscrit, et rédigea la Lettre à VAcadémie^qui fut publiée seulement un an après sa mort (1716). La Lettre à V Académie se divise en 10 chapitres :

— I. Le Dictûmnavre ; IL La Orammaire ; III. Projet d'enrichir la langue ;
IV. Rhétorique ; V. Poétique ; VI. La (1) Morceaux choisis^ 2« cycle, p.
632. (S) Morceaux choisis^ 2« cycle, p. 629.

VÉNBLÔ 243 Tragédie ; VIII. La OmêU ; VII. L'HùMre ; DC. Réfuiaium de pui^ues objectiona; X. Les Anùiena et le\$ Modernes, U ne faut pas eheroher dans chacun de ces paragraphes on traité méthodique sur la question ; c'est plutôt nne causerie aisée, une suite d'ohservations que Fénelon tire de la lecture des anciens» de son expérience et de son goût. On y trouve à la fois des opûûons critiques très justes et très suggestives (sur la rhétoriquet où Fénelon revient à ses idées des Dialogues, — sur Vhistoire), et d*autres plus discutables, quoique mêlées de traits excellents (la poHiqûe, la tragédie, la comédie, et surtout le projet d*enrichir la langue). Appelé à se prononcer, dans le dernier chapitre, sur la quereUe des anciens et des modernes, il se dérobe avec la politesse d*un grand seigneur qui craindrait de désobliger ses adversaires. Mais son hésitation même est une réponse ; et comme il choisit parmi les anciens tous les exemples qu'il oppose, comme autant de modèles et de leçons, aux écrivains de son temps (Sophocle à Racine, Térenoe à Molière, Démosthène et les Pères aux orateurs modernes, etc.), on peut conclure que la Lettre à V Académie est un plaidoyer en faveur des anciens (1). Le Quiétisme. — Un religieux espagnol, Molinos, a^ait inventé une sort» de mysticisme religieux et moral. C'était le pur amour de Dieu, qui dispenserait de tous les actes de foi et de piété ; le fidèle n'aurait plus qu'à se laisser vivre dans le repos complet, le quiaïsme (du latin quies). Ces théories avaient étS répandues en France par W^* Guyon, et Tesprit subtil de Fénelon s'y était laissé prendre. Bossuet fit nommer une commission ecclésiastique pour examiner les livres de M^® Guyon et pour l'interroger elle-même. Il écrivit alors ses Instructions sur les étts d*oraison (1697). Fénelon, de son côté, et malgré la lettre où il protestait de sa soumission, publia les Maximes des saints, où il exposait, sur chaque point du mysticisme, Topinion vraie et Topinion fausse, Bossuet jugea ce livre hérétique. La cause fut portée en cour de Rome. Le 12 mars 1699, le livre des Maximes des saints fut condamné à Rome. Fénelon se soumit alors avec une abnégation complète. On raconte que, montant en chaire au moment où il apprit sa condamnation, il prêcha sur l'obéissance. Ne nous y trompons pas, encore cette fois. Sous ces querelles théologiques, de graves questions philosophiques et humaines sont r3nfermées. Il n'importait pas seulement à l'orthodoxie catholique que Fénelon fût vaincu par Bossuet ; celui-ci représentait encore la lutte du bon sens contre une dangereuse utopie. Pourquoi le XVIII« siècle a aimé Fénelon. — Le xviie

siècle, peu suspect de tendresse pour les hommes d'Église, sévère pour Bossuet, a été enthousiaste de Fénelon. Quelles sont les raisons de cette préférence? 1^o Fénelon est un disgracié politique et religieux ; 2^o S'il a été disgracié, c'est qu'il avait des opinions à l'usage, en politique {Télémaque\ en exil (quiétisme). (i) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 657.

244 DIX-8BPTIÊMB SIÈCLE 29 Malgré cette disgrâce et cette condamnation par Rome, il a été vertueux et bienfaisant : il ne le fut donc pas seulement par christianisme[^] mais par « amour de l'humanité • ifi Il est, en critique, une sorte de novateur, dans sa Lettre à l'Académie. Le XVIII^{*} siècle a mal compris Fénelon et a dénaturé son caractère. D Ta fait beaucoup plus tolérant qu'il ne le fut et ne pouvait l'être en son siècle ; et il a regardé comme une victime du despotisme un des esprits les plus absolus, mais aussi les plus habiles. Cependant, en politique et en critique, il a eu raison de le considérer comme un précurseur. Fénelon écrivain. — Le style de Fénelon est aussi difficile à définir que sa personne. Il a par dessus tout un caractère d'aisance aristocratique ; c'est le ton de la plus exquise conversation. Il est aitiqtie, par son élégance sobre et souple. Il est imagé et poétique, sans hardiesse et sans artifice; on dirait que d'involontaires souvenirs d'Homère et de Platon viennent le fleurir et le parfumer. Le défaut est une certaine fluidité un peu molle, qui pourtant a encore son charme.

The text on this page is estimated to be only 7.95% accurate

QUATRIÈME PARTIE DIX-HUITIÈME SIÈCLE CHAPITRE
PREMIER TABLEAU GÉNÉRAL DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

80UVAIRE 1* EntnUxTit*etl«XTni'>lès1«, lalimiteest dtfflDitfàBin. Il F^tit eoiul dirai toriaatladdttedBitnflutncEl.-puUBayle. doatle Oùlionnatn »v«it p&rue 1667, Mt «onUmpaTaiii d«> Ldtrei ptrtatui (1T211. — Ls xtcì* Bidule bb diviat uaei ustt«mfnt en denx pìrìods* : mS-17fiO; ITBO-ITBS. 2' Lt Ceur h'sk pliu 1> «entre da goQt; le roi r^e et at sou^erne plua; 1m wloni âeriecnent toat-puisBanti, et l'opinion décide des réputations. 3« La PhSaaeplHe abandonne la mélaphyeique et !a morale, pour s'ooenper ds qneatioDB aoeialea et politiques. — La religion, affaiblie par les querellée tbéolo* fiqiM da ira* aitoie.eat mal défendue.- Le xvni' eiioia lepreud I«e idtesdà xn*.



246 DIX-HUITIÈME SIÈCLE Il n'y a plus à proprement parler de littérature. L'originalité du siècle est dans les ouvrages d'histoire, de sciences, de droit, de polémique sociale. Les Sciences se développent en France et à l'étranger, et surtout on commence à en découvrir des applications pratiques. — Les Arts subissent une crise d'affectation, et sont ramenés à la simplicité antique par David. Les pays étrangers parlent notre langue et imitent nos œuvres : c'est la période du cosmopolitisme européen. La France imite surtout l'Angleterre : Looke, Swift, Pope, Richardson. I. — Les dates du XVIII^e siècle. A quelle année faut-il faire commencer le XVIII^e siècle littéraire et philosophique? Ni l'année 1701, ni la mort de Louis XIV en 1715, ne marquent des limites. Et il faut considérer moins la date des œuvres que celle de leur influence. Ainsi l'influence de Bayle ne se fait guère sentir que sous la Régence ; et par là le Dictionnaire de 1697 est contemporain des Lettres persanes, de 1721. En lui-même, le XVIII^e siècle comprend deux parties bien distinctes, divisées presque exactement par l'année 1750, date du premier Discours de J.-J. Rousseau. Aux environs de 1750 meurent Montesquieu et Fontenelle ; et Voltaire quitte la France pour séjourner à Berlin, d'où il reviendra tout à fait « philosophe ». L'Encyclopédie commence à paraître en 1751 II. — La Société et l'Opinion. La cour. — Au XVIII^e siècle, la cour perd son rôle prépondérant. Louis XV ne cherche plus à diriger le goût ni l'esprit public. Rien ne confirme mieux la réalité de l'influence exercée par Louis XIV jusque vers 1700, que l'incertitude et le désarroi qui succèdent à l'unité harmonieuse imposée par sa forte personnalité. Les Salons deviennent tout-puissants. Les salons. — Ce qui caractérise ces réunions, c'est d'abord le mélange plus intime des différentes classes. Désormais la grande aristocratie est celle de l'esprit. — La conversation roule de préférence sur des sujets scientifiques, politiques, économiques. On réforme l'Etat, on réorganise les finances, on corrige les abus, on prépare la nuit du 4 août ou les Droits de l'homme ; on discute une découverte astronomique ou physique ; on écoute avec application et avec complaisance un savant qui vulgarise sa science. La noblesse, qui se désintéresse de plus en plus des affaires courantes de l'Etat, est à la tête du mouvement. L'opinion. — Alors se forme une puissance nouvelle, l'opinion. Ce n'est plus de la cour qu'un ouvrage est justiciable, non plus que du bon goût des connaisseurs ou des

initiés, mais bien du ^uf&age plus étendu et plui libre de la nation tout entière.

TABLEAU GÉNÉRAL !^47 III. — La Philosophie et Itt Religion. La philosophie. — Au xviii^ siècle, sous l'influence de Locke, philosophe anglais, qui avait publié, en 1690, son Essai sur Venténdement hu' main, et sous celle de Bayle, on abandonne la métaphysique et la psychologie pour une philosophie expérimentale et sociale. On délaisse les grandes questions qui avaient occupé Descartes et Malebranche, pour chercher les moyens de réformer les abus et d'améliorer la vie. L'idéal de tous les philosophes, ce n'est plus la perfection de l'homme intérieur, c'est la marche vers le progrès, c L'âge d'br, que les anciens ont placé si loin derrière nous, est devant. » Le progrès se rédise par la science, et surtout par les applications des sciences. Voilà pourquoi, au xviii® siècle, tout philosophe se double d'un savant. Rousseau sera le seul à s'irriter contre le progrès. La religion. — Que devient la religion, au milieu de ce développement de la philosophie positive? Les philosophes du xviii* siècle n'y voient que des manifestations du fanatisxne. Cette religion, qui eut, au xvii* siècle, des représentants si autorisés, si grands par le caractère et par le talent, n'est plus défendue, au xviii« siècle, que psfir un gouvernement décrié. Oà ne la considère plus que comme uneânstitution d'Etat à laquelle il est décent de se soumettre pour sauver les apparences. Rapports entre le XVI« et le XVIII« siècle. — Tous les historiens et tous les critiques ont signalé des rapports entre le xvi« et le xviii« siècle. Un courant de curiosité hardie et de philosophie sceptique, dont les sources jaillissent à la Renaissance, semble, selon l'expression de Sainte-Beuve, se perdre sous terre pendant le xvii® siècle, pour reparaître au xvui«. IV. — La Littérature. Les lettres proprement dites. — Le xviii* siècle a rejeté l'autorité et l'imitation des anciens. Mais on imite, et avec quelle fidélité l ceux qui ont imité les anciens. Boileau est devenu le législateur du Parnasse. La tragédie sera racinienne. Dans la comédie, jusqu'à Marivaux, on imitera Molière. L'épopée et l'ode seront conformes aux préceptes de Boileau, ainsi que la poésie descriptive. Rien de plus singulier que la docilité de ce siècle indépendant, en ce qui concerne les forme^ littéraires : c'est le pseudo-classicisme qui commence. L'originalité du XVIII® siècle. — Mais cène sont là que des apparences la vérité, c'ei^t qu'il n'y a plus de littérature, ou du moins qu'elle est né(^ligeable. La trag(^dio de\iont la t pièce à thèse > ; elle est pour nous un

248 DIX-HUITIÈME BIÈGLEB document sur la faucon de penser du xviil* siècle. La poésie descriptive on légère renferme aussi la psychologiie et la philosophie du temps. Uuand on passe à la prose, c'est mieux encore. La matière est nouvelle, et la forme aussi. On fait presque tort à des ouvrages comme VEsprii des kns^ le Siècle de Louis XLVv VEmiie^ V Histoire naturelle, quand on prononce à leur sujet ce mot équivoque de littérature. Ce sont des manifestations spontanées, originales, d'idées et de découvertes, dans des domainei inexplorés. V. — Les Sciences* Qu'il suffise de rappeler : en mathématiques, les noms de d'Alembert, de Laplace, de Mongé, — en astronomie : Herschell, Qairaut, Gassini, — en physique et chimie : Dufay, NoUet, Franklin, Priestley, Lavoisier, Berthollet, Fourcroy, — en sciences naturelles .'Buffon, Dauhenton, Lacépède, Linné, Jussieu, Haûy, etc. Les connaissances pratiques sont précisées et vulgarisées par VEncydopédie ; les arts mécaniques en profitent et Vindustrie scientifique va en sortir. Mais ce progrès des sciences a aussi une influence générale ; il habitue les esprits à la netteté et à la méthode ; il est une heureuse réaction contre l'utopie philosophique. VL — Les Arts. L'art français suit à peu près le mouvement du siècle : Watteau (1721) représente la première émancipation. A la grandeur et à la majesté de Lebrun, il substitue une grâce spirituelle et piquante ; et cet art n'exclut pas le naturel. L'originalité du siècle, en ce qu'elle a de plus délicat et de plus fâcheux à la fois, se précise dans Boucher, dessinateur négligent, mais coloriste aimable. Après lui, viennent Fragonard et Greuze.Lo réalisme apparaît avec Chardin. Cependant, dans le dernier tiers du siècle, il se fait une réaction contre la peinture de genre. Le plus célèbre représentant de la grande peinture est alors David, qui rapporte de Rome le sentiment de l'antiquité. La sculpture, d'abord assez maniérée avec Lemoyne, BouCHARDcm. Falgonet, prend plus de vigueur et de réalisme avecPiGALLEetHouDON. Les plus célèbres architectes du siècle sont Gabriel {Ecok mUiUnre) et SouFFLOT {Panthéon). VIL -T- Les Influences extérieures. Jamais le cosmopolitisme ne fut plus développé qu'au xviii* dècle. Les étrangers affluent à Paris et tiennent à honneur de se faire présenter dans les Bidons. D'ailleurs, notre littérature rayonne sur l'Europe entiers.



L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET DES BEAUX-ARTS
Estampe allégorique de Sébastien Le Clerc (1637-1714)

250 DIX-HUITIÈME SIÈCLE Nos arts ont la même influence.

L'Allemagne et la Russie se couvrent de palais à la française, et le rococo sévit de Berlin à Rome. Enfin, nos idées philosophiques s'infiltrèrent partout. L'Angleterre. — Shakespeare a fourni quelque chose, mais fort peu, à Voltaire ; et il a été traduit par Letourneur et adapté par Ducis. Les romans anglais de Richardson ont déterminé chez nous des imitations; mais n'oublions pas que ceux de l'abbé Prévost leur étaient supérieurs. C'est surtout dans le domaine des idées et des mœurs que se fait sentir l'influence anglaise. Montesquieu et Voltaire doivent particulièrement à leur séjour en Angleterre leurs idées politiques et sociales. Nos encyclopédistes, nos économistes, nos savants s'inspirent aussi des théories d'Outre-Manche. L'Allemagne. — Vers la fin du siècle, l'Allemagne commence à produire une littérature originale. Il suffit de rappeler les noms de Lessing, de Goethe, de Schiller. Le Werther de Goethe, paru en 1774, est traduit en français dès 1776. L'Italie a l'historien Vico, le poète comique Goldoni et le tragique Alfieri. Quant à l'Espagne, elle est toute à l'imitation française et ne produit alors aucune œuvre originale. CHAPITRE II LA TRANSITION FONTENELLE. — BAYLE. — LES PREMIERS SALONS SOMMAIRE 1^{er} Fontenelle (1657-1757) n'est d'abord qu'un médiocre poète et un bel esprit de salon. Il devient un excellent vulgarisateur scientifique dans ses *Épaves de la pluralité des mondes* et surtout dans ses *Éloges des savants*. Par son *Bépôtisme* discret, il annonce Voltaire. 2^o Bayle (1647-1706) est le précurseur des encyclopédistes. Dans son *Dictionnaire* (1697), il remet en question les traditions et les croyances, et combat *VatUoriU*. 9^o Les premiers Salons du siècle sont : la *Ode de Sceaux*, où la *débauche* du Maini

LA TRANSITION 251 groupe des gens de lettres, des savants, et toute la société polie ; on s'y amuse ; on y écoute volontiers des conférences scientifiques. W[^]* Delaunay nous a laissé "sur V cette cour de piquants Mémoires ; — M[^]* de Lambert reçoit, de 1710 à 1733, les I écrivains les plus illustres et les grands seigneurs ; son salon est un centre de préI ciosité et de délicatesse aristocratique ; — M[^]* de Tencin est plus har^e, et la philosophie commence à s'insinuer dans son salon. I. — Fontenelle (1657-1757). Biographie. — Bernard le Bovier de Fontenelle, né à Rouen en 1657, était neveu des Corneille par sa mère. Il vint à Paris, auprès de Thomas Corneille, qui encouragea sa vocation littéraire. Ses débuts ne furent pas brillants. Sa tragédie d'Aspar (1680) tomba (1), et il n'eut pas plus de succès avec quelques autres pièces du même genre. Mais ses ErUretiem sur la pluralité des mondes (1686) annonçaient déjà en lui un intelligent et délicat vulgarisateur scientifique. Fontenelle fréquentait surtout dans sa jeunesse les salons à la mode, où sa conversation à la fois aisée et pleine d'idées le faisait rechercher. C'est alors qu'il est le Cydias peint par La Bruyère (chap. v des Caractères). Le portrait est des plus jolis : il est exagéré. Nous sommes au plus fort de la querelle des anciens et des modernes^e et Fontenelle est, surtout coupable, aux yeux de La Bruyère, d'être im moderne. Enfin, le véritable Fontenelle se dégage lorsque, comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il écrit les Eloges des académiciens (1708-1719). — A partir de ce moment, tout en restant un causeur charmant, dans les salons de M^o>® de Lambert et de M^o^^ de Tencin, il exerce sur son siècle une influence philosophique. Son caractère est aimable et modéré. Sa devise est : « Tout est possible, et tout le monde a raison. » D parvint à une extrême et lucide vieillesse, et mourut centenaire en 1757. Ses œuvres scientifiques. — Dans ks Entretiens sur la pluralité des mondes f Fontenelle suppose que, se trouvant à la campagne, chez la marquise de G..., il explique à cette dame le système des astres et les théories sur les mondes habités. Chaque soir, on va se promener dans le parc ; la nuit est magnifique ; la marquise a l'esprit curieux, et Fontenelle ne demande qu'à causer. Plus on avance dans cette lecture, plus le sérieux se dégage. On s'aperçoit que le bel esprit n'y est pas répandu pour masquer le vide du fond, mais pour orner la science (2). Les Eloges des académiciens sont plw& franchement sérieux. Mais Fonte(1) Voir répigramme de Racine

lur Vorigine dei iifflêtt. MoreeauK ehoitii. S* eyeJe, p. 561. (2) Morceaux
ehoisie, !•> cycle, p. S78.

2(2 OIX-BUITIÈMB 8IÈGLB Dfille s'adresse encore au monde, et son but est de faire comprendre à ceux qui n'ont pas une instruction scientifique spéciale, les travaux de Tournefort, de Leibniz, de Newton, de Du Fay, de Montmort, de Cassini (1). Partout, Fontenelle est clair et précis. Sa philosophie. — Fontenelle est déjà du XVIII^e siècle par son scepticisme, et parce qu'il est comme adversaire des anciens et partisan des modernes, il a contribué lentement et puissamment à développer l'idée de progrès. Il apparaît dans ses Dialogues, dans son Histoire des Académies (2), dans sa Digression sur les anciens et sur les modernes, comme un véritable précurseur (3). Il est trop prudent pour prendre le ton agressif ou impertinent de Voltaire ; mais, par ses insinuations, il l'annonce. Il excelle déjà, comme l'auteur du Dictionnaire philosophique et de Candide, à conter une petite histoire, ancienne, orientale, sans aucun rapport apparent pour les naïfs avec nos croyances et nos mœurs, mais dont les malins savent tirer les conclusions. Fontenelle croit de moins en moins à l'autorité et de plus en plus à la raison* II. — Bayle. — La Motte-Houdard. L'abbé de Saint-Pierre. Pierre Bayle (1647-1706). — Né d'une famille protestante, converti au catholicisme, et redevenu plus tard protestant, Bayle quitte la France en 1670, se fait précepteur, puis professeur de philosophie et d'histoire. Il occupe une chaire à Rotterdam. Là, dans cette Hollande qui était le pays de toutes les libertés, il est encore persécuté, et le ministre protestant Jurieu le fait destituer de sa chaire en 1693. Alors, il se plonge entièrement dans le travail, et il achève de publier son Dictionnaire en 1697. Il y a d'abord, en Bayle, un érudit, et un critique qui semble appartenir beaucoup moins au XVII^e siècle finissant ou au prochain XVIII^e siècle, qu'à la Renaissance. Bayle, critique, doit être étudié dans ses Nouvelles de la république des lettres, qu'il fonda pour faire concurrence au Journal des Savants : c'est la première des Revues, Mais l'œuvre de Bayle est surtout philosophique. Son Dictionnaire, entrepris seulement, selon lui, pour combler les lacunes des dictionnaires antérieurs, lui offre l'occasion de remettre en question ou de renouveler tous les problèmes de morale, de théologie, d'exégèse. Il canalise en quelque sorte et répand dans son siècle tout le libertinage du XVI^e et du XVII^e siècle, les objections et les railleries éparses dans Henri Estienne, Montaigne, Charron, Guy Patin, La Motte Le Vayer, Gassendi, etc. H (i) Morceaux choisis I^{er} cycle, p. 80. (2) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 035. (8) Monod, 2^e cycle, p. 830.



BERNARD DE FONTENELLE
*Des Académies Françoises, des
Sciences, des Belles Lettres, de Londres,
de Nancy, de Berlin et de Rome.*



254 DIX-HUITIÈME SIÈCLE n'attaque pas directement le christianisme ; mais, par un habile système de renvois d'un article à l'autre, système qui sera repris par VEncyclopédie^ il ruine peu à peu le dogme et l'autorité. Au fond, il n'avait aucune théorie, aucun dessein, aucun but. C'est une intelligence critique très mordante, qui s'est occupée un peu de tout. La Motte-Houdard (1662-1731). — Auteur tragique, il eut un grand succès de larmes avec son Inès de Castro (1723). H est surtout célèbre poui avoir abrégé, en douze chants, V Iliade d'Homère, d'après la traduction de M^o* Dacier : car il ignorait le grec. — Avec Fénelon, il échangea, en 1714, des Lettres sur les anciens ; ce fut de part et d'autre une lutte fort courtoise, et non sans ironie réciproque. L'Abbé de Saint-Pierre (1658-1743), homme sensible et doux, mais très hardi dans ses idées politiques et économiques, se fit exclure de l'Académie en 1718 pour avoir sévèrement jugé Louis XIV. Son plus célèbre ouvrage est le Projet de paix perpétuelle (1713-1717). On lui attribue l'invention du mot bienfaisance^ qui caractérise son esprit et ses œuvres. III. — Les premiers Salons. Trois salons principaux sont à distinguer pendant la première moitié du xviii^e siècle : la Cour de Sceaux, le salon de W^{^^} de Lambert, et celui de M^m de Tencin. La Cour de Sceaux et la duchesse du Maine. — En 16d9, alors que Versailles était devenu fort triste, la duchesse du Maine fait de Sceaux une nouvelle cour, où ce ne sont que divertissements, fêtes champêtres et nocturnes, lectures de vers, représentations de tragédies et de comédies, et conversations sur tous les sujets, depuis l'astronomie jusqu'à la politique. On recevait à Sceaux tous les gens de lettres : Voltaire y parut ; Fontenelle est un des habitués ; les poètes Ghaulieu et La Fare, La Motte, l'abbé Genest, l'abbé de Polignac, auteur de V Anti-Lucrèce, etc., y fréquentèrent assidûment. La conspiration de Gellamare amena l'arrestation de la duchesse, qui resta plus d'un an à la Bastille. Mais, à peine sortie de prison, elle reprit son train de vie. Elle eut comme a femme de chambre », M^{^^} Delaunay (à qui elle fit épouser plus tard le baron de Staal, capitaine aux gardes suisses), et qui nous a laissé des Mémoires singulièrement piquants en leur élégante simplicité. La Marquise de Lambert (1647-1733). — C'est vers 1690 que M^{»»} de Lambert ouvrit son salon, qui devint surtout littéraire de 1710 à 1733. La réunion y était moins mêlée et plus sérieuse qu'à la Cour de Sceaux ; mais M^o» de Lambert, comme plus tard M^o Geoffrin, établissait des catégories. Le mercredi était réservé aux a gens de qualité • ; le mardi, aux gens de lettres.

Les deux sociétés finirent par se mêler plus ou moins. Ghes elle, pas de divertissements frivoles ; on cause et on lit. La prédoMili

The text on this page is estimated to be only 27.23% accurate

MONTESQUIEU 255 7 renaît ; c'était une réaction nécessaire contre la liberté ou le libertinage de la R[^]fence. D'autre part, son salon est moderne ; les anciens y sont raillés finement sans doute, mais on s'oriente franchement vers une littérature nouvelle. La Motte, Fontenelle, le marquis d'Argenson, l'abbé de Saint-Pierre, Montesquieu, Mariyau, le président Hénault, M^{^^} Delaunay, furent ses principaux habitués. M[^] de Lambert, moins grande dame en cela que M^o de Rambouillet, ne résistait pas à la tentation de lire à ses invités ses propres ouvrages. Elle laissa paraître, en 1726 et 1728, ses Avis d[^]une mère à son fils et ses Avis d[^]une mère à sa fille, puis différents traités Q* Amitié[^] la Vieillesse) et des portraits, des discours, etc., qu'elle avait composés pour son salon. M[»]* de Tencin (1681-1749). — C'est en 1726 que M[<] de Tencin commença à recevoir dans son hôtel de la rue Saint-Honoré ; ce salon n'eut tout son édat qu'après la mort de W^{^^} de Lambert (1733). Le ton en est plus libre et la société y est plus nombreuse et plus mêlée. Ce n'est plus, la prédominance qui y règne, mais déjà la philosophie. CHAPITRE III MONTESQUIEU (1688-1765) SOMMAIRE f Aménité (1689-17) est à la fois atfatorate, mafistat aitché et Institution de son pays, — hardi et réformateur, — satirique, — bel esprit 29 Les Lettres persanes (1721) sont, dans un cadre étonnant, une satire, à la fois spirituelle et profonde, de la société et des institutions. Il faut y distinguer : l'intrigue, les épisodes ; les passages où Montesquieu critique, à la façon de La Bruyère, les mœurs et les ridicules du jour ; les chapitres où il aborde des questions de politique ou de religion, et par lesquels il annonce l'Esprit des lois, 3« Les Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Rois (1734) sont le fruit d'un travail personnel et approfondi sur l'histoire romaine. Montesquieu a plutôt étudié la décadence que la grandeur, et il a déterminé plutôt les causes politiques que les causes morales. Le style de cet ouvrage est grave et tout 4« L'Esprit des lois (1748) est l'étude approfondie, faite sur les documents, des différents peuples et les différentes législations et les peuples qui y sont soumis.

*2'>6 DIX-HUITIÈME SIÈCLE Montesquieu part des faits et cherche à les expliquer ; il se distingue par l'usage de tous les théoriciens abstraits. — Ce chef-d'œuvre est écrit souvent dans une forme trop piquante : Montesquieu du *Dei* accuse l'auteur de faire « de l'esprit sur les lois ».

Biographie. — Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, est né au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Quand il eut achevé ses études chez les Oratoriens, à Juilly, « on lui mit entre les mains des livres de droit ; il en chercha l'usage ». En 1714, il fut nommé conseiller au Parlement de Bordeaux, et, en 1716, président à mortier. B était un magistrat exact et travailleur, mais peu convaincu. Membre très assidu de l'Académie des sciences de Bordeaux, il y présenta des mémoires sur des questions de physique, l'écho, la pesanteur, la transparence des corps, etc. Les *Lettres persanes* parurent en 1721, sans signature, et le succès en fut étourdissant. Mais déjà Montesquieu méditait un ouvrage plus sérieux. Il vint à Paris, vend sa charge de Président, fréquente quelque temps les salons et les cercles, et se fait recevoir à l'Académie française (1727). De 1728 à 1731, Montesquieu voyage. Il se rend d'abord à Vienne, en Autriche, où il peut causer avec le prince Eugène ; puis en Hongrie, d'où il revient par Venise : là, il interroge le financier Law, sur l'usage de ses célèbres et malheureuses spéculations. Il séjourne à Milan, à Turin, à Florence (1), à Rome, à Naples. Il remonte ensuite vers le nord, fait en sens inverse la route suivie par Montaigne, de Vérone à Innsbruck, rejoint les bords du Rhin et arrive en Hollande. De là il gagne l'Angleterre, où il séjourne pendant deux ans. On sait ce que nos plus grands hommes du XVIII^e siècle doivent à l'Angleterre. De retour en France, Montesquieu s'enferme en son château de la Brède, pour mettre en ordre ses notes et ses impressions. En 1734, il donne les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. L'*Esprit des lois* paraît en 1748, et réussit avec éclat ; on le traduit dans toutes les langues. Montesquieu mourut à Paris, en février 1755, âgé de soixante-six ans.

Caractère. — Son caractère est formé d'éléments assez contradictoires (2). Il y a en lui un aristocrate très attaché aux privilèges de la noblesse, — un magistrat de race et de carrière, exigeant • que l'on ne touche aux lois que d'une main tremblante », et défendant l'organisation judiciaire de son pays, — un penseur à l'intelligence libérale et hardie, très clairvoyant sur les abus du régime, et désireux que nous empruntions aux Anglais une partie de leur

constitution, — un satirique plus mordant que Voltaire, — un peintre de
mœurs aussi vif que La Bruyère, — un bel es(1) MarMnux choitii^ i*'
cycle, p. 28J. (t) Morceaux ekoiiii, S* eycle, p. 644

prit qui ne résiste pas à la tentation de prendre le plus grave sujet par le côté plaisant. Moralement, mêmes contrastes : peu de sensibilité, t n'ayant jamais eu de chagrins qu'une heure de lecture n'ait dissipés », et pourtant s'in" dignant avec une éloquence émue contre Tesclavage ou la torture^ eomme aussi se montrant généreux et charitable avec la discrétion d'un bourru bienfaisant. Nous allons trouver tous ces contrastes dans ses ouvrages et dans son style. Les Lettres persanes (1721). — 11 faut distinguer plusieurs éléments daos iO» Lettres persanes : 1^ Tintrigue, qu'D nous suffit d'indiquer ; — 2<^ la satire des ridicules de Kociété et des mœurs ; ici se placent des portraits dans la manière de La Bruyère, et qui sont (excellents : la coquetterie des femmes (lettre XXVI), la badauderie parinenne (XXX; l^n cafés (XXXVI), l'alchimiste (XLV). les rivalités des femmes de différents ftges (LU), k [nu (LVI), le décisionnaire (LXXII), etc. C'est ia partie I amusante » des Lettres penanes. Vontesquieu s'y montre à la fois excellent peintre et satirique clair^-oyant jusqu'à la nkeehanceté. — 3° Enfin, il y a un certain nombre de lettres plus sérieuses, oh, non sans persiilage, mais sur le ton d'une dissertation aisée, sont abordées des questions de politique, de religion, de littérature : d'abord, l'histoire des Troglodytes (XI, XII, XIII, XIV), le Roi de France (XXIV, XXXVII), le Pape (XXIX), les différentes formes de gouvernement (LXXX), la gloire (LXXXIX-XC), la justice (XCV), les Romains (CXV), le divorce (CXVI, CXVII), les lois (GXXIX), la bibliothèque d'un couvent, et à ce propos des jugements sur les genres (CXXXIII et suivants), etc. — Il faudrait de trop nombreuses référenoei pour indiquer tout ce qu'il y a de profond dans les Lettres persanes. L'auteur des Considérations et celui de V Esprit des lois s'y annoncent presque à^ chaque instant (1). Les Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Homaim (1734). Pour écrire les Considérailioris, comment Montesquieu s'est-il documenté? Il avait lu, la plume à la main, tous les grands historicnp de l'antiquité. Il consulte également Machiavel, Saint-Evremond et Bossuet {Histoire umi>erse2Ie, 8* paftie, chap. VI et vn). Il est donc remonté aux sources pour étudier l'histoire romaine. Mais il est bon d'ajouter que Montesquieu n'a ni l'esprit critique ni l'esprit seientifique tels que nous les entendons aujourd'hui. Ne demandons à Montesquieu que ce qu'il a voulu nous donner, une étude de philosophie politique. En dépit des erreurs de détail il a, comme Bossuet, eomme Corneille, saisi le fond du génie romain. — Bossuet, auquel il est

d'usage de le comparer, avait plutôt étudié la grandeur que la décadence[^] et plutôt recherché les causes mo'rales que les causes politiques.

Montesquieu, sur vingt-trois chapitres, en consacre huit à la grandeur, et quinze à la décadence : on voit que la proportion est renversée. Pour Montesquieu, les causes essentielles de la grandeur sont : l'amour de la liberté et la discipline militaire (i à m), et la politique du Sénat (iv à vn) ; — les causes de la décadence ne sont pas pour lui comme pour Bossuet la perte des vertus morales et ^{^1}) Murettien choux, 1^{er} cyn», p. 151 ; /d., *• cycl», i*. 04tt DM GRANQK«. — prêtê (ff Littérature[^], v

^58 oix-nLiriEMfi si&clb civiqneB, msis surtout retendue de
 l'Empire, l'éloignement des troupes qui ne connaissent plus que leur général
 (ix), et l'inégalité des fortunes. Montesquieu pousse très loin l'étude de la
 décadence, jusqu'à la chute de l'Empire d'Orient. L'Esprit des lois (1748).
 — L'ouvrage se compose de trente et un livres, subdivisés en chapitres, en
 moyenne de quinze à vingt. — Le mot Esprit signifie : sens intime,
 universel. — Les lois sont définies : « Les rapports nécessaires qui dériver
 de la nature des choses. » La méthode de Montesquieu est tout
 expérimentale. « J'ai d'abord examiné les hommes, dit-il dans sa préface^ et
 j'ai cru que, dans cette infinie diversité de lois et de mœurs, ils n'étaient pas
 uniquement conduits par leurs lois... Je n'ai pas tiré un principe de
 mes préjugés, mais de la nature des choses, » — La diversité des législations,
 qui scandalisait les théoriciens, lui paraît nécessaire et utile : « Les lois
 doivent être tellement propres au peuple pour lequel elles ont été faites, que
 c'est un grand hasard si celles d'une nation peuvent convenir à une autre... »
 (Liv. 1, chap. m). — Quels sont donc ces éléments essentiels et naturels,
 dont le rapport détermine la loi? D'abord, les lois doivent se rapporter à la
 nature et au principe du gouvernement ; puis, elles doivent être relatives à
 la physique du pays, au climat glacé, brûlant ou tempéré ; à la qualité du
 terrain, à sa situation, à sa grandeur, au genre de vie des peuples, laboureurs,
 chasseurs ou pasteurs ; elles doivent se rapporter au degré de liberté que la
 constitution peut souffrir ; à la religion des habitants, à leurs inclinations, à
 leurs richesses, à leur nombre, à leur commerce, à leurs manières... C'est
 dans toutes ces vues qu'il faut les considérer... J'examinerai tous ces
 rapports : ils forment tous ensemble ce qu'on appelle l'esprit des lois. * (Liv.
 I, chap. m) (1). Au livre II, Montesquieu définit les trois sortes de
 gouvernements : le républicain {qui ne saurait subsister que par la vertu
 (c'est-à-dire le dévouement aux institutions)} ; le monarchique^ fondé sur
 l'honneur (c'est-à-dire la fidélité chevaleresque au roi, et le point d'honneur
 dans l'exercice de ses fonctions) ; le despotique, fondé sur la crainte (on
 n'obéit au despote que par la crainte des châtiments). — Le livre XI a une
 importance capitale. Il est intitulé : Des lois qui forment la liberté politique
 dans son rapport avec la constitution. C'est là que Montesquieu étudie la
 constitution anglaise, avec une évidente sympathie. Les constitutionnels
 de la Révolution s'en sont inspirés. — Au chapitre v du Livre XV, se trouve
 la célèbre protestation de Montesquieu contre l'esclavage des nègres ; c'est

un modèle d'ironie éloquente (2). Montesquieu s'appuie sur une documentation très étendue. Il suffit de feuilleter *VEsprit des lois* et de regarder, au bas des pages, les renvois aux textes originaux pour admirer la somme de travail fournie par l'auteur. Le style de Montesquieu. — Les contradictions que nous avons signalées dans le caractère de Montesquieu se retrouvent dans son style. — Un seul ouvrage a une certaine unité de ton, ce sont les *Considérations* : là, tout est simple, concis sans obscurité, grave sans emphase. — Dans les *Lettres persanes*, nous Tavons dit, c'est tantôt un style posé et sérieux, tantôt un style léger et badin. — Aussi mêlé que celui des *Lettres* est le style de *VEsprit*. Evidemment, Montesquieu a voulu se faire lire. Il intro(1) Morceaiut choisis^ 2" cycle, p. 652. CS) Morceaux choisis, 2e cycle, p. 639.



The text on this page is estimated to be only 27.89% accurate

200 DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Le XVIII^e siècle était dans la littérature française une matière nouvelle, jusqu'à là traitée le plus souvent en latin, ou du moins en un français technique, rebutant pour les gens du monde. Pour intéresser le grand public à ces discussions, il use d'artifices divers; il morcelle son sujet; il fait parfois des chapitres de quelques lignes; il leur donne des titres piquants ou énigmatiques. De là un certain charme, comme celui d'une conversation animée avec un homme très savant et très spirituel; de là aussi, une certaine fatigue. On finit par en vouloir à Montesquieu de nous croire si frivoles, et c'est avec plaisir qu'on arrive à des chapitres sérieux où l'auteur ne sacrifie plus aux grâces, n^e du Diderot disait de ce livre : C'est de l'esprit sur les lois; le mot est injuste appliqué à l'ensemble de l'ouvrage; il est admirable pour en caractériser de nombreux passages.

CHAPITRE IV VOLTAIRE (1694-1778) SOMMAIRE 1 <> Voltaire a une existence très agitée. Il est mis à la Bastille (1717), séjourne en Angleterre (1726-29), à Cirey (1734-49), à Berlin (1750-53), en Suisse et à Ferney (1754-78). Il meurt à Paris, dans une apothéose. 2° Comme poète, il écrit : une épopée, la Henriade; des épiques des satires des odes; il est supérieur dans la poésie légère. 3° Historien, il donne : Charles XII (1731), le Siècle de Louis XIV (1751), l'Essai sur les mœurs (1756). Il renouvelle l'histoire en y introduisant l'étude des mœurs, des institutions, des arts, et en signalant les rapports entre nations. Son style y est narratif et non oratoire. 4° Nous avons de lui une vaste correspondance (10.000 lettres au moins), adressée à des rois, des princes, des grands seigneurs, des gens de lettres, etc. C'est un monument unique pour la connaissance du siècle, et pour celle de Voltaire lui-même. 5° La philosophie de Voltaire peut se résumer en : liberté morale et civile, progrès matériel de la société, tolérance, déisme, 6° Le style de Voltaire donne l'impression du naturel le plus parfait. Comparé à celui de Pascal ou de Bossuet, il manque de profondeur et de force.

voltairb 261 1. — Biographie. Enfance, éducation (1694-1713).
 — François-Marie Arouet est né à Paris, le 29 novembre 1694. Il était fils
 d'un notaire au Ghâtelet. Il eut pour parrain l'abbé de Châteauneuf, bel
 esprit libertin. François-Marie avait dix ans quand on le fit entrer au collège
 Louis-le-Grand, où il resta jusqu'en 1711. Voltaire n'oubliera jamais
 quelques-uns des jésuites qui furent ses professeurs : le P. Porée, le P.
 Tournemine, le P. Bruraoy, le P. Thoulié (devenu Abbé d'Olivet), le P. de la
 Tour. Au collège, il noua des relations dont il devait profiter plus tard ; les
 d'Argenson, le futur maréchal de Richelieu, d'Argental, etc. Ses études
 achevées, le jeune Arouet a un goût décidé pour les lettres et pour la vie
 élégante. Il voit, dans le salon de son père, de bons poètes comme Chaulieu, La
 Fare, J.-B. Rousseau ; et des personnages comme M. de Caumartin, l'abbé
 Servien et son neveu le chevalier de Sully, Son parrain le présente et le fait
 valoir chez les Vendôme, au Temple. Premiers succès et débuts littéraires
 (1714-1718). — Le père Arouet, que les ambitions de son fils inquiétaient, le
 donne comme secrétaire au marquis de Châteauneuf, ambassadeur en
 Hollande (1713). Le jeune homme passe quelques mois à la Haye ; c'était
 un milieu des plus intéressants pour un esprit ouvert et hardi. Revenu à
 Paris en 1714, il entre, comme clerc, chez un procureur de la place Maubert,
 M^r Alain. La mort de Louis XIV émancipe la société du Temple ; il y
 reparaît ; il est présenté à Sceaux, et il y donne une lecture d'*Œdipe*. Mais
 son esprit lui joue un méchant tour ; on le croit auteur de pièces satiriques
 contre le Régent et contre sa fille, et il est exilé à Tulle, puis à Sully-sur-
 Loire (1716). Quand on lui permet de rentrer, il n'est pas plus sage. Ses
 intempérances de langage lui font attribuer une satire du règne de Louis
 XIV, dont le dernier vers était : « J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans ». Cette
 fois, il est mis à la Bastille, où il reste près d'un an et où il écrit une
 partie de la *Henriade*. Puis il est encore exilé dans la propriété de son père, à
 Chatenay. Cependant, le Théâtre-Français répétait son *Œdipe* qui est joué
 et applaudi le 18 novembre 1718. C'est alors qu'il abandonne le nom
 d'Arouet, pour prendre celui de Voltaire [anagramme formé de Arouet {le)
 (jeune), en changeant Vu en v, et le j en i]. De la tragédie d'*Œlipsis* à l'exil en
 Angleterre (1718-1726). — Pendant sept ans, Voltaire est le plus agité et le
 plus heureux des hommes. Il est choyé par la société lettrée et
 aristocratique. — En 1723, il publie la *Liège* (premier titre de la *Henriade*),
 qui obtient un succès prodigieux Voltaire est alors pensionné par le Régent,

puis par le Roi. Une t catastrophe » vint l'obliger sinon à changer tout à fait d'esprit et d'idées, du moins à B^orieater différemment. Le chevalier de Rohan, à qui il avait

262 DIX-UITIÈME BIEN CLÉB répondu, à l'Opéra, avec une fierté impertinente, le fit demander, pendant qu'il dînait chez le duc de Sully, et bâtonner sous ses yeux par ses gens Voltaire voulut, mais en vain, se battre avec Rohan ; on le mit à la Bastille, et, sur sa demande, on le laissa passer en Angleterre (mai 1726} Voltaire en Angleterre (1726-1729). — A peine arrivé à Londres, Voltaire est l'hôte des plus grands personnages : Bolingbroke, Robert Walpole (dont le fils Horace devmt à son tour se plaire dans les salons de Paris), lord et lady Hérvey, le duc de Newcastle, la duchesse de Marlborough. Il voit familièrement Pope, Swift, Young, Clark. Le prince et la princesse de Galles le reçoivent à la Cour ; et la princesse, une fois reine, accepte la dédicace d'une nouvelle édition de la Ligue[^] devenue la Henriade[^] que Voltaire publie par souscription. En même temps il va au théâtre de Drury-Lane, où il voit tout un répertoire nouveau pour lui, à la fois du Shakespeare et du Dryden, — et il apprend l'anglais. Dans ses Lettres philosophiques ou Lettres anglaises, publiées seulement en 1734, Voltaire nous dira quels avantages il a tirés de cet exil. A Paris (1729-1734). — Revenu d'Angleterre, en mars 1729». Voltaire s'occupa d'abord de faire représenter Brutus qui fut joué en décembre 1730, avec succès. Puis il publia l'Histoire de Charles I^{er}, à Rouen. Vinrent ensuite Eriphyle (1732), qui tomba ; et, la même année, Zaïre son plus beau triomphe dramatique, et le Temple du goût, petit ouvrage mêlé de prose et de vers, où le dieu du goût assignait des rangs selon les préférences et les intérêts de M. de Voltaire. Les Lettres philosophiques ou Lettres anglaises, auxquelles il avait joint des remarques sur les Pensées de Pascal, parurent clandestinement en 1734 ; et le livre, condamné par le Parlement, fut saisi et brûlé Voltaire pouvait être arrêté ; et il se hâta de quitter Paris pour se rendre en Champagne, à Cirey, où M^{lle} du Châtelet lui offrait l'hospitalité. Voltaire à Cirey (1734-1749). — A Cirey, auprès d'une femme studieuse jusqu'au pédantisme, et qui avait la manie des sciences. Voltaire travaille mieux que dans une capitale où sa vanité ne sait pas résister aux tentations du monde. De ne renonce pas aux petits ouvrages » ; c'est l'époque du Mondain, satire à la fois superficielle et hardie, et de la Défense du Mondain, etc. Le théâtre continue à l'occuper : il donne, en 1735, la Mort de César, imitée de Shakespeare, sans rôles de femme ; en 1736, Alzire, un grand succès, et l'Enfant prodige, comédie larmoyante ; en 1740, Mahomet (joué seulement en 1742, à Paris) ; en 1743, Mérope, encore un triomphe ; en 1748,

Sémiramis, fabriquée avec les débris d* Eriphyle^ et qui réussit sans encombres. — Sous l'influence de la belle Emilie, Voltaire s'occupait, lui aussi, de sciences physiques. Enfin, il travaillait à des ouvrages d'histoire et de philosophie ; c'est à Cirey qu'il a préparé, avec une ardeur infatigable, son Siècle de Louis X VL D'ailleurs Voltaire vient souvent à Paris; il se présente, en 1736 et en

VOLT A IKK 263 1743i à l'Académie française, où il est enfin élu en 1746, et où il prononce un remarquable discours sur l'universalité de la langue française. En effet, il était presque rentré en faveur auprès des puissances grâce aux J'Argeusori et à Riclujlieu. On lui avait confié, en 1743, une mission auprès de Frédéric ; et celui-ci, depuis longtemps en coquetterie avec Voltaire, qu'il avait, déjà vu en 1740, n'avait pu le retenir. Il est nommé gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, et historiographe de France. C'est en cette dernière qualité qu'il écrit son Poème de ForUenoy, Voltaire et Frédéric II (1750-1753). — M*»® du Châtelet meurt en 1749. et Voltaire revient pendant quelques mois à Paris. Cependant, Frédéric II redoublait d'instances auprès de Voltaire ; et celui-ci, déçu dans son ambition de rentrer en grâce à la cour de France, part pour Berlin le 18 juin 1750 ; il y arrive le 10 juillet. Fort bien reçu par Frédéric, logé près de lui à Potsdam, il est d'abord enchanté. Il ne tarit pas de compliments, dans ses lettres à d'Argental et à sa nièce M^o Denis, sur le « Salomon du Nord » qui lui avait donné le titre de chambellan et 20.000 francs de pension. Mais Voltaire et Frédéric, tous deux susceptibles et absolus, ne pouvaient s'entendre longtemps. Divers incidents firent prévoir la brouille. Frédéric dit à La Mettrie, qui le rapporta à Voltaire : « J'aurai besoin de lui encore un an au plus ; on presse l'orange et on jette l'écorce. » Voltaire irrita vivement Frédéric par sa brouille avec Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, puis par de louches spéculations de banque suivies d'un procès scandaleux. Le Roi se fâcha. Voltaire, le 1^{er} janvier 1753, lui rendit sa clef de chambellan, ses décorations et sa pension. Une courte réconciliation n'empêcha pas la rupture définitive. En mars 1753, Voltaire se fit porter malade, et, sous prétexte d'aller prendre les eaux de Plombières, il quitta Berlin. A Francfort, un agent du roi de Prusse l'arrêta, saisit ses bagages, le retint prisonnier pendant cinq semaines avec W^o Denis, qui était venue le rejoindre ; tout cela, pour l'obliger à restituer l'œuvre de poésie du Roi que Voltaire avait emportée. Voltaire comptait faire rire l'Europe entière aux dépens de Frédéric ; mais il n'obtint sa liberté qu'en se dessaisissant de ce précieux gage. Il repartit ; traversa, toujours fêté, l'Allemagne et Mannheim, et il arriva à Strasbourg, en août 1753. Voltaire en Suisse et à Ferney (1754-1778). — Après la dure expérience qu'il vient de faire à Berlin, Voltaire est décidé à demeurer son maître, à s'établir dans un pays libre, loin de tout despotisme. Il est riche, ayant continué à spéculer dans les

fournitures militaires ; il peut devenir propriétaire et seigneur. Il achète la propriété de Saint-Jean, près de Genève, qu'il baptise les Délices, Enfin, il se remet à travailler. Ce n'est pas que sa dévorante activité l'ait jamais abandonné. En 1751, U avait fait imprimer à Berlin son Siècle de Louis XP/^ et il avait com

264 DIXRUITIÈME^{fi} DIÈCLB menci[^] VEssai stw les mœurs. U venait d'achever VOrphelin de la Chine (joué en 1755). D compose, en 1756, son Poème sur le Désastre de Lis^{*} bonne ; il correspond avec l'Europe entière, et surtout il joue la comédie sur son théâtre des Délices. Il la joue trop. Le Grand Conseil de Genève lui enjoint d'avoir à cesser ses représentations sur le territoire de la République, et défend à tous les Genevois d'y assister. Alors Voltaire acquiert, non loin de Genève, mais en pays fran[^]is, la terre de Femex (l'orthographe Femey est de Voltaire), et il loue au président de Brosses le comté de Tournay. À partir de 1760, Voltaire fait de Femey sa résidence favorite. Il y bâtit un château ; il dote le village de fabriques d'horlogerie et d'une église, où il a son banc sâgneurial. Et Femey devient une sorte de cour. Grands seigneurs et gens de lettres y viennent visiter le patriarche, qui donne toujours Tbospildité, en moyenne, à une cinquantaine de personnes. Jamais Voltaire n'a eu plus d'activité; il n'a jamais tant produit, ni jamais exercé, phi l'action et par la plume, pareille influence. — Il est encore poète et homme de lettres, et le sera jusqu'au dernier jour. H compose des tragédies, des Epitres, des romans satiriques, le Dictionnaire philosophique, et une fouie de petits brochures polémiques Mais il agit surtout par sa correspondance. Il écrit ou dicte vin[^] lettres par jour. Rois, princes, grandes dames, ministres, gens de lettres, gens d'affaires, toutes les classes de la société échangent des idées avec lui Enfin, c'est l'époque où il intervient en faveur de tous ceux qu'il considère comme les victimes du fanatisme religieux ou d'une mriu valse justice. Il prend en mains la réhabilitation de Calas, de Sirven et de LailyTollendal. Ajoutez encore l'adoption d'une'arr ère-petite-nièce du grand Corneille, qu'il fait venir à Ferney, élever et instruire sous ses yeux, et qu'il marie, en la dotant, à un jeune officier. Il est vrai qu-'il écrit, pour amasser cette dot, son Commentaire stiar Comeilley qui est quelquefois d'une sévérité étroite et injuste. Dernier voyage à Paris. La mort (1778). — Voltaire, cependant, ne voulait pas mourir sans avoir revu cette capitale où il avait connu t les premiers rayons de lagloire ». Précisément, les comédiens répétaient, au Théâtre-Français, sa tragédie d' /rénc. Voltaire quitta Ferneyle 4 février 1778, et le 10 il arrivait. Il assista à la sixième représentation d'Irène, Un acteur monta dans sa loge et lui posa sur la tête une couronne de lauriers. Pendant l'entr'acte qui séparait Irène de Nanine, son buste fut placé sur la scène, et couronné à son tour par tous les artistes, aux acclamations du

public. Tant d'émotions l'épuisèrent. Il mourut le 30 mai 1778. Son neveu, l'abbé Mignot, fit ensevelir son corps à l'abbaye de Scellières, en Champagne. En juillet 1791, Voltaire fut transporté au Panthéon.

VOLTAIRE 265 11. — L'œuvre poétique de Voltaire (1). La Henriade. — Sous sa forme définitive, de 1728, la Henriade se compose de dix chants. Chant I. Henri III assiège Paris, avec Henri de Navarre. Il envoie celui-ci en Angleterre, pour demander des secours à Elisabeth. Une tempête jette le Béarnais dans une tôle, où un vieillard lui prédit sa prochaine conversion. Description de l'Angleterre et de son gouvernement. — Chant II. Henri raconte à Elisabeth les «nueries de religion; la Saint-Barthélémy. — Chant III, Suite du récit : mort de Charles IX; assassinat du duc de Guise: la situation présente. Elisabeth promet des secours. — Chant IV. Les Ligueurs, d'Âumale à leur tête, vont s'emparer du camp de Henri III, quand le retour du Béarnais les en empêche. — Chant V, La Discorde excite Jacques Clément, et le fait conduire auprès du roi par le démon du Fanatisme. Assassinat de Henri III. Proclamation de Henri IV par l'armée. — Chant VI. Les Etats de la Ligue s'assemblent à Paris pour élire un roi. — Chant VII, Henri IV est transporté au ciel, pendant son sommeil, par saint Louis, qui lui montre dans le palais des Destins, ses ancêtres, sa postérité et les grands hommes de la France. — Chant VIII. Le comte d'Egmont amène à Mayenne et aux Ligueurs des secours de l'Espagne, Bataille de Ivry (2). — Chant IX. L'Amour entraîne le héros dans le château habité par Gabrielle d'Estrées. Duplessis-Mornay* vient arracher Henri IV à son oisiveté. — Chant X. Retour du roi. Paris affamé. La Vérité vient éclairer l'esprit de Henri IV, qui se convertit au catholicisme. Paris lui ouvre les portes. Inutile de faire remarquer les nombreuses et scolaires imitations de l'Énéide à Virgile (récit, songe, combats, etc.). Le chant IX est inspiré à Voltaire par l'épisode des jardins d'Armide dans la Jérusalem délivrée de Tasse. Le style de la Henriade est ce qui nous satisfait le moins aujourd'hui. Poésie philosophique. Épîtres. — Voltaire a composé des Discours en vers, Si l'Homme, au nombre de sept. Ces discours ont été écrits de 1738 à 1740, et envoyés l'un après l'autre à Frédéric. — En 1756, Voltaire écrit le Poème sur le désastre de Lisbonne à propos du tremblement de terre de 1755. — La même année, il donne le poème sur la Religion naturelle. — Tous ces morceaux philosophiques ont été fort admirés au XVIII^e siècle. Aujourd'hui, ils nous paraissent froids et superficiels. Les Épîtres, très nombreuses, les unes didactiques, les autres d'un ton plus libre et plus intime, ont en partie conservé leur prix. Parmi les épîtres, on peut citer À Boileau (1769), À Horace (1772) (3), Aux Mânes de M. de Genonville (1729) (4). r- A M"

du Châtelet, sur la Calomnie (1734), A M^{^^} Denis sur les Charms de la retraite (1748) (5). Les Poésies diverses. — Les Satires de Voltaire n'ont pas la forme didactique des satires de Boileau. Les plus célèbres, celles où le talent de Voltaire, fait de nervosité (1) Nous parlons plus loin du théâtre de Vullaire, p. tVô. (S) Morceaux choisis, 2« cycle, p. 669. (3) Morceatuc choisis, 2* cycle, p. 656. (4) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 662. (5) Morcêoux choisit. 2* cyri«. p. 665. J

2G6 Dix-nuiriÈME sif.CLB piqu&nte et d'impertinenoe agréable, se montre le mieux, Bont : le Mondain (1736) (1), " la Défense du Mondain (1737), — le Pauvre Diable (1758), amusante revue de tous les métiers auxquels peut se prendre successivement un déclassé, mais occasion surtout de dauber sur Desfontaines, Fréron, l'abbé Trublet, etc: (2)'. Voltaire réussit très bien dans l'épigramme, le madrig:al,et en général dans les petites pièces de circonstance. On peut, «nân, rattacher à la poésie le Temple du Goût (1733), car les vers y abondent. III. — Voltaire historien. Parmi les historiens du zvn^ siècle qui sont les précurseurs de Voltaire, il faut signaler Mézeray, Bossuet, Claude Fleury. Au xvm* siècle, on a Saint-Béal, Vertot, le Père Daniel, etc.. Ce qui manquait le plus à ces historiens, c'était, d'abord, une vue d'ensemble sur les rapports secrets entre les faits, les institutions et lesjmœurs; c'était encore le sentiment de la relativité des époques, au double point de vue des idées et de la couleur locale; c'était enflni 'aisance et la clarté du style. Voilà précisément les qualités que nous trouverons chez Voltaire historien. Histoire de Charles XII (1731). — Voltaire obtint des renseignements très précis et très personnels auprès du roi de Pologne, Stanislas Leczinski, d'anciens ambassadeurs, et de gentilhommes attachés à Charles XII. U interrogea surtout Fabrice, chambellan du roi Georges I?' d'Angleterre, qui avait passé sept années-en Suède, et Gœrtz, le ministre suédois. Le livre, à qui la censure avait refusé son approbation, fut imprimé à Rouen. U Histoire de Charles XII se divise en huit livres, qui nous mènent de l'état de la Suède avant Charles XII, jusqu'à sa mort. Voltaire nous montre d'abord Charles XI, triomphant des Danois, des Russes et des Polonais, imposant un roi à la Pologne. Dans la seconde partie du règne, de 1709 à 1718, nous suivons Charles XII à Pultava et à Bender; et Voltaire en profite pour faire d'intéressantes digressions sur Pierre le Grand et sur la Turquie. On reproche à Voltaire de n'avoir pas suffisamment approfondi l'histoire intérieure de la Suède, pendant les campagnes de son héros, et de n'avoir pas assez expliqué les raisons de son séjour en Turquie. Mais l'ouvrage se lit avec plaisir, tout en n'ayant du roman que l'intérêt, selon le mot de Condorcet. Les narrations de la bataille de Ptdtava^ de la résistance de Charles XII à Bender, de sa mort devant Frederickshald, sont toujours à citer (3), Siècle de Louis XIV (1751, édition définitive en 1768).— Voltaire aurait pu dire qu'il fit le (Siècle « en y pensant toujours ». Sa correspondance, depuis 1732, nous le montre préoccupé de réunir des

documents. Il lut, nous dit-il, deux cents volumes. Il put se faire communiquer, grâce aux d'Argenson, des papiers d'Etat. Cependant, cette masse d'Informations, cette < poussière de détails » ne l'empêchent pas de dominer son sujet, qui consiste à faire Vhistoire de Vesprit des hommesjdans le siècle le plus éclairé qui fui jamais. Le plan est très net, mais il a le désavantage de morceler le livre, et de ne pas indiquer la dépendance de certains événements. — Le chapitre i" est une Introduction; le chapitre n est consacré à Vétat de V Europe avant Louis XIV; du chapitre m (1) Morceaux choisis, 2« cycle, p. 663. (2) Morceaux choisis, !•» cycle, p. 296. (3) Morceaux choisis, !•> cvck. p. 304; S* cycU, p. 67S.



M^e de Voltaire

268 DIX-HUITIÈME SIÈCLE AV ohapitre xzm, VoMaire expose la polit'iqite ^érieure de Mazarin et de Louis XtT* et raeonte les opérations mûUairea ; «ette première partie se termine, an chapitre zxir* par un iàbUau de V Europe depuis la paix d* Utrechi ju8qu*à la morl de Louis XIV. — Du ohapitre xxy au chapitre xzvm, partieularUés et anecdotes: Voltaire y place tout ee qu'il ne peut mettre dans les autres chapitres, et qu'il ne veut pas perdre. Ce sont an effet, des détails alors nouveaux ; il les tenait de témoignages oraux ou de mémoires encore inédits. Aujourd'hui que ces anecdotes ont trataé partout, nous esti mons ces quatre chapitres au-dessous de leur valeur réelle (1). — Les cha^ pitres XXIX et xxx sont consacrés au gouvernement intérieur: justice, commerce, police, finances, etc. Ici, Voltaire étonne encore le lecteur contemporain par sa compétence dans toutes ces questions techniques, et par la clarté qu'il y répand. — Chapitre xxxi : Des Sciences. — Chapitres xxxn, xxxm, xxxiv : Des Beaux- Arts, en France ni en Europe. Sous le nom de beaux-arts, Voltaire comprend les lettres, aussi bien que la musique, la peinture et la sculpture. C'est au chapitre xxxm qu'il énumère tous les grands écrivains du xvn* siècle, et prononce sur eux des jugements très intéressants à étudier pour connaître à la fois son goût littéraire et sa philosophie. — Du chapitre xxxv au chapitre xxxix, le dernier, il est question des affaires religieuses (la régale, le calvinisme, le jansénisme, le quiétisme, les missions de Chine). Dans cette partie de son ouvrage, Voltaire cède trop souvent à ses préjugés, dont le plus grave est la persuasion où il est que les i disputes théologiques » ne méritent que dédain et persiflage. Voltaire a le mérite d'avoir le premier écrit ce que nous appelons aujourd'hui une c histoire de la civilisation », dans un style vif et aisé, aussi varié que simple. En dépit des progrès de la science historique, le Siècle di Louis XI V reste une œuvre intelligente et forte. Essai sur les mœurs et l'esprit des nations (1756). — L'ouvrage commence à Charlemagne, et c'est une sorte à*Histoire universelle, jusqu'au règne de LouisXIIL Voltaire continue donc le Discours de Bossuet ; mais, tandis que Bossuet faisait dépendre tous les événements de la Providence, Voltaire envisage, dans l'humanité, le développement du progrès, progrès dans le bien-être des peuples, progrès dans les sciences et dans les arts. Il peut surfire de signaler les autres ouvrages historiques : — le Précis du siècle de Louis XV (17«n) ; - VHistoire du ParUment de Paris (1769) ; - l'histoire de ta Russie 60US Pierre le Grand (1759), contre-partie de Charles XII.

Jugement d'ensemble sur Voltaire historien. — Sans oublier les réserves que nous avons faites, disons que Voltaire renouvelle et crée, en quelque sorte, l'histoire telle que nous la concevons aujourd'hui: — 1^ par son respect des sources, son ardeur à chercher des documents, son habileté à les comparer et à les utiliser ; — 9*> par la place qu'il donne, dans l'histoire, à la nation tout entière, dont il étudie curieusement les mœurs, les coutumes, le commerce, les finances, etc. ; — 3® par l'importance qu'il accorde au mouvement intellectuel et arllatique, parallèlement à U politique proprement dite ; — i^ par les rapports qu'il établit sans cesse entre les nations du monde entier, afin de suivre le développement de l'humanité à travers les Ages ; — ô** par son style, qui n'est plus oratoire, mais narratif. il) Moreeaur rhoiêiâ. i" evcle. p. 90*

VOLTAIRB 269 IV. — Ouvrages philosophiques. NouB ne eitions dans ce chapitre que quelques titres ; mais il faut savoir que cette partie de l'œuvre de Voltâure, la moins célèbre aujourd'hui, est celle qui explique le mieux son influence sur ses contemporains. Là est le Voltaire miîtani[^] écrivain à'actiialilé. Lettres philosophiques ou Lettres aDglaises (1731-1734). — Voltaire y consigne 308 réflexions sur TAngleterre, où il avait séjourné trois ans (1726-1729). Les lettres sont au nombre de vingt-cinq. C'est le premier ouvrage philosophique de Voltaire : on y trouve, au moins en germe, toutes les idées qu'il développera plus tard. Voltaire a écrit un certain nombre de petits rotnans, dans lesquels il a enfermé -ioit une piquante satire des abus de son temps, soit des principes de philosophie sociale. Les principaux sont : Zadig (1747), Candide (1759), Jeannoiei CoZtn(1764), V Ingénu (1767). Signalons aussi le Traité de la tolérance (1763), le Diciionnaire philosophique (1764), et les nombreuses brochures réunies dans ses œuvres complètes sous le titre de Mélanges, V. — La Correspondance. Il nous reste de Voltaire environ dix mille lettres ; et nous ne possédons pas la moitié de sa vaste correspondance, entre 1713 et 1778. A qui écrit-Û ainsi? à tout lo monde. Toute la société du xvm[^] siècle, française et étrangère, est en relations épistolaires avec lui. . Un premier groupe peut être formé de ses amis, de ceux qui l'aident soit & faire publier ses ouvrages, soit à faire jouer ses pièces, soit à placer ou à distribuer son irgent : — le comte d' Argental qu'il charge, en son absence, de ses rapports avec la Comédie-Française, — Cideville, conseiller au Parlement de Rouen, — l'abbé MoussiNOT, chanoine de Saint-Merri, le trésorier et le c factotum » de Voltaire à Paris pendant cinq ans, — TmÉBioT, que Voltaire avait connu dans l'étude de M* Alain, place Haubert, et pour lequel il conserva, tout en le grondant beaucoup, une sorte de tendresse. Personne, d'ailleurs, ne lui fut plus dévoué. On peut réunir en un second groupe, le plus varié et le plus original, les femmes: M"»« DE Gbapfigny, — M'^« DE Lespinasse, — M"« DU Deffand, — la duchesse OE CnoiSEUL, — M"« Denis, fille de M^o Mignot, sœur de Voltaire, (veuve depuis 1 744, elle alla chercher son oncle à son retour de Berlin, et s'établit auprès de lui aux Délices et à Ferney), — MTM« Neckeb, femme du ministre et mère de M"« de Staël (1). — M"« QuiNAULT, actrice de la Comédie-Française, — M"® Clairon, qui débuta è la Comédie en 1743. Voltaire lui fit créer quelques-uns de ses grands rôles,)t il a souvent l'occasion de lui adresser des conseils ou des

compliments. Les philosophes et gens de lettres : d'Alembert, Diderot, Marmontel, La dARPE, — le journaliste et avocat Linguet, — l'adversaire des philosophes, PaLissoT, — l'abbé Trublet, journaliste d'un grand talent, longtemps décrié par Voltaire qui finit par se réconcilier avec lui (27 août 1761), — Vauvenaroxttb, dont l'amitié fait le plus grand honneur à Voltaire. — Rattachons à ce groupe les lettres de Voltaire à ses anciens maîtres, les jésuites : le P. Tourneminb, direoteor (1) Morceaux choiêii, 2* cycle, p. 680.

270 DIX-HUIT^e SIÈCLE an Journal de Trévoux ; le P.

Pobéb, son ancien professeur de rhétorique ; le P. DB L4 TouB, principal de Louis-le-Grand, avec lequel il est en coquetterie, quand il se présente pour la troisième fois à l'Académie française. Parmi les hommes d'Etat, les grands seigneurs, les magistrats, citons : le marquis d'Abgenon, ministre des Affaires étrangères, le comte d'Abgenon, ministre de la Guerre, — le duc de Richelieu (-{* 17B8), « son héros », qu'il entretient familièrement de tous les sujets, — le président de Bbobses (-j-1777), à qui il loua le comté de Tournay, — le président Hénault. célèbre à la fois par ses vers et par son Abrégé chronologique de l'histoire de France, — Tubqot (-J* 1781), le plus célèbre économiste du XVIII^e siècle, — le cardinal de Bernts (f 1794). Mais Voltaire est aussi en relations avec des étrangers: milord Hervet, gard des sceaux d'Angleterre, qu'il avait connu à Londres, — le comte de Schouvalow, chambellan de l'impératrice Elisabeth de Russie, — M. de Soumabukopf, autre grand seigneur russe, — Hobace Walpole dont Voltaire avait connu le père et la famille à Paris et à Londres, — Goldoni, célèbre poète comique italien, qui fit représenter à Paris son Bourru bienfaisant, en 1771, — le marquis Scipion Maffei (*}* 1755), auteur d'une Mérope, etc. Enfin, nous trouvons, parmi les correspondants de Voltaire, des rois, des reines et des princes : Frédéric II, d'abord comme prince royal de Prusse, puis comme roi, — Catherine II, impératrice de Russie (elle a écrit une fort belle lettre sur la mort de Voltaire) (1778), — la duchesse de Saxe-Gottha, qui lui donna l'hospitalité à son retour de Berlin, et pour laquelle il écrivit les Annales de l'Empire, — le roi Stanislas, - la duchesse du Maine, etc. C'est dans cette vaste correspondance que Voltaire se révèle tout entier comme homme d'action ; et jamais son style n'eut plus de naturel et d'agrément. VI. — La Philosophie dans l'œuvre de Voltaire a résumé sa philosophie dans tous ses écrits en vers et en prose Sa morale tient en deux mots : le plaisir et le bien-être, — Voltaire pense, comme la plupart des gens qu'il fréquente et dont il n'a fait que préciser les tendances, que l'homme a le droit de vivre à sa guise, pourvu qu'il ne gêne pas son voisin. Il est donc l'ennemi de toute contrainte et de tout sacrifice, et par conséquent il raille la morale chrétienne. Il croit au progrès ; il veut l'aider par tous les moyens ; et il est le plus sérieux auxiliaire de l'école encyclopédique. Il a réclamé et préparé l'abolition de la torture, de la vénalité des charges, de la censure oppressive, la réforme de la procédure criminelle, etc. C'est par là qu'il a

devancé la Révolution. Enûn, Voltaire a-t-il, en philosophie, des idées générales et une métaphysique ? Il abandonne Descartes pour Locke et pour la philosophie expérimentale. D est le chef de l'école sensualiste, représentée par Condillac. — Il croit en Dieu, il est déiste[^] et non athée. Mais coite croyance nt. l'engage à rien

LBS S\LONS. — L'ENCYCLOPÉDIE. BUFFON 71 La philosophie de Voltaire peut donc se résumer en ces quelques mots : liberté morale et civique — progrès matériel de la société — tolérance — déisme. Cette philosophie a de belles parties ; elle en a d'insuffisantes ou d'inquiétantes. On ne pourra jamais justifier entièrement Voltaire d'avoir travaillé à propager ses idées en blessant celles d'autrui, d'avoir substitué l'intolérance de l'esprit à celle du dogme, et surtout d'avoir toujours donné une forme frivole et moqueuse à des discussions dont le fond est si grave.

VII. — Le style de Voltaire. Voltaire, poète léger, a de la facilité, de la grâce et du trait. Voltaire, prosateur, est un des nos plus grands écrivains. Sa qualité dominante est la clarté, mais une clarté lumineuse et pénétrante qui est vraiment une joie pour l'esprit. Sa syntaxe est si aisée et si variée, que jamais on ne songe qu'il ait pu s'exprimer autrement ; la forme s'adapte spontanément à la pensée. Son vocabulaire, sans être très riche, exprime toutes les nuances et la propriété en est exquise. De tous nos écrivains, il est celui qui donne le mieux, dans la tonalité moyenne, l'impression du naturel. Il n'est aucun qu'on puisse lire plus longtemps sans fatigue. Mais il ne donne jamais l'impression de grandeur qui se dégage du style de Pascal ou de Bossuet.

V LES SALONS. — L'ENCYCLOPÉDIE. — BUFFON SOMMAIRE 1* Les Salons du XVIII^e siècle sont plus philosophiques que littéraires. — Mme Geoffrin, de 1749 à 1777, reçoit les artistes, les écrivains et les étrangers célèbres ; de cœur avec les encyclopédistes, elle est très prudente et modère les conversations de ses hôtes. — Mme du Deffand, de 1740 à 1780, ouvre son salon à l'aristocratie et aux gens de lettres ; elle s'ennuie, et sa correspondance nous révèle un esprit original jusqu'au paradoxe. — Mme de Lespinasse d'abord lectrice de Mme du Deffand, forme, de 1764 à 1776, un salon dissident, où d'Alembert donne le ton philosophique le plus hardi. Les Salons ont surtout une influence sociale et encyclopédique ; mais ils contribuent à infuser une frivolité dans le monde.

^72 DIX-MUITIèMK SiéCLfi 2* L'EnoTcllopMie est un
 dictionnaire qui paraît de 1751 à 1772. Ploaieura foi» interrompuo, sa
 publication s'achève, grâce à de puissantes proteetions et au courage de
 Diderot. D'Alembert en compose le Discours prUiminaire ; Diderot enrôle
 |p8 collaborateurs et travaille lui-même à un grand nombre d'articles. — * >
 L'esprit ■ de l'Encyclopédie est la négation de V autorité et de la tradition,
 la confiance dans le progrès, la défense de la liberté politique et
 intellectuelle. 3<> Buffon (1707-1788) écrit de 1749 à 1788 VHistoire
 naturelle tt les Époques de la nature. Au Jardin du Roi (Jardin des Plantes)
 qu'il dirige, et dans son chflteau de Montbard, il réunit de nombreux
 documents. Mais il est surtout remarquable par ses stfnihéses et par ses
 hypothèses, dans lesquelles il devance les grandes découvertes modernes. Il
 s'adjoit des collaborateurs pour la partie descriptive, aujourd'hui la plus
 connue, mais celle qui le caractérise le moins. — Il prononce à l'Académie
 française le Discours sur le style (1753). — Comme écrivain, il a parfois
 trop de noblesse. mais il sait composer, et il atteint souvent à la grandeur
 véritable et à la poéRie. • i. — Les Salons. Caractères généraux. — Il faut
 bien distinguer les salons du xviii* siècle de ceux du xvii® : chez MTM* de
 Rambouillet, chez M"® de Scudéry, chez M"^^ de Sablé, chez M"" de La
 Fayette, on causait littérature et morale, on faisait des portraits ou des
 maximes, on lisait des ouvrages. Maintenant, nous allons trouver des salons
 où l'homme de lettres, à titre de philosophe, tient la première place, et dans
 lesquels s'élaborent ^es idées directrices du siècle. M"« Geoffriri (1699-
 1777), — M"'^ Gcoffrin n'était que « bourgeoise ». Mais, par son
 intelligence pratique, son tact, sa générosité, elle se créa un salon qui, de
 1749 jusqu'à sa iQort, brilla du plus vif éclat. Le « royaume de la rue Saint-
 Honoré » fut fréquenté à la fois par les plus illustres des gens de lettres, par
 les philosophes du parti encyclopédique et par les artistes célèbres ; et il
 n'est pas un étranger de marque, fût-il prince, qui rie considérât comme un
 honneur d'y être présenté. On voit chez elle des peintres, Vanloo, Boucher,
 Latour, — presque tous les grands écrivains, — des étrangers comme l'abbé
 Galiani, Horace Walpole, le prince Stanislas Poniatowski, etc.. Très
 favorable au mouvement philosophique, au point qu'elle « subventionne »
 pour une forte somme V Encyclopédie, mais très prudente. Mme Gcoffrin
 s'ingéniait à mettre de l'unité et delà modération dans les conversations de
 ses hôtes. Quelqu'un allait-il trop liin, elle rarrêlaît par un : Voilà qui est

bien, et l'on causait d'autre chose. M^{me} du Deffand (1697-1780). —
Etablie d'abord rue de Beaune, puis rue Saint-Dominique, M^{me} du
Deffand ne fut pas de son salon une boutique de philosophes » ; mais elle
admit, parmi les gens de son monde, quelques grands écrivains et savants.
C'est ainsi que Fontenelle, Montesquieu, le président Ténault. Marroontel
Tursot, Gondorcet.

The text on this page is estimated to be only 7.57% accurate

„„„„^.— . - „- Hi. Buffon. N»c. ""nq'îî'AnTTTbôutD, RoJud di la
PÎÎlrilvt, Marmootd, GaïUinJ, «te. Caff* BM mum^ Ai Uspi di Ihû XVI.



Charles Panckoucke aux auteurs de l'Encyclopédie

274 DIX-UITIÈME SIBCLB La Harpe, Sedaine, Marivaux fréquentèrent chez elle. D'Alembert, encore jeune, mais déjà illustre ^{^^}bmitre, lui inspira une sorte de passion; c'est Mme du DefTand qui le fit recevoir à l'Académie française. Sa correspondance, très considérable, nous révèle d'abord son incuraijl ennui, puis des goûts littéraires très originaux (voir sa lettre sur Sh kespeare), des jugements également très personnels sur les plus illustres de ses contemporains, tels que J.-J. Rous[^]au, et aussi l'évolution d'une âme ■ qui passe de la sécheresse critique à la sensibilité exaltée. Par là, M^{^^} de Deffand représente en perfection les deux époques du xviii[®] siècle. M^{**}« de Lespinasse (1732-1776). — MTM[®] du DclTand, devenue aveugle, avait pris pour « demoiselle de compagnie » M^{^^}[®] de Lespinasse. Celle-ci ne tarda pas à acquérir, dans le salon de la rue Saint-Dominique, une grande influence et ouvrit elle-même un salon, où elle entraîna avec elle d'Alembert et un grand nombre de ses amis.. M^{^*}[®] de Lespinasse devint la muse de V Encyclopt'die, 1) faut citer encore les salons de d'HoLBACH (f 1789), d'IELVÉTIUS (•{• 1771), tous deux « synagogues de l'Ej[^]Hise philosophique », — le salon de M^ï^{^^}rsECKER (f 1734), plus modéré, mais cependant à l'avant-garde du progrès; — celui de M[°]»[®] d'EpiNAY (f 1783), où Grimm tenait la même place que d'Alembert dans celui de M^{^^}« de Lespinasse, etc. Influence littéraire et philosophique des Salons. — Dans une société où l'esprit mène à tout, les coteries de salons devaient être toutes-puissantes. Des renommées littéraires qui nous paraissent aujourd'hui presque inexplicables, se sont faites dans les salons du xviii[^] siècle. Les salons divers se disputaient les places à l'Académie française. Chaque salon eut son académicien ; et ce ne fut plus, pour être des Quarante, qu'une lutte d'influences mondaine? et féminines. Ajoutons que la littérature la plus sérieuse subit cet esprit de légèreté et de préciosité. La philosophie trouvait dans la conversation mondaine son terrain le plus favorable. L'art de badiner sur les choses graves, de s'arrêter aux apparences, de battre en brèche les traditions et les institutions, sans jamais se préoccuper de la façon dont on les remplacera, est né et s'est développé dans les salons. II. — L'Encyclopédie (1751-1771). Histoire de la publication. — Encyclopédie vient de deux mots grecs, qui signifient : « cercle ou cycle des connaissances humaines ». — En 1745, le libraire Le Breton voulut faire traduire une Encyclopédie des sciences et des arts publiée à Londres, en 1727, par Chambers. Mais il s'aperçut que l'ouvrage,

sur bien des points, était déjà arriéré, et qu'il valait mieux en entreprendre un autre, tout nouveau. Il en chargea Diderot et d'Alembert. Ces deux hommes se partagèrent la besogne et cherchèrent des colla

borateurs. En 1750, Diderot publia un prospectus (1). En 1751, parut le Discours préliminaire, dans lequel d'Alembert faisait un tableau des progrès de l'esprit humain et une classification générale des sciences. Deux fois «suspendue» par le gouvernement, l'Encyclopédie put achever de paraître grâce à un subterfuge : les volumes furent censés imprimés à l'étranger [Neuchâtel Suisse], et n'eurent pas besoin d'être autorisés par le privilège du Roi. Grâce à cette fiction, qui ne trompait personne, mais qui, « tournant la loi, la respectait », l'Encyclopédie parvint à son terme, et se composa enfin, en 1772, de dix-sept volumes de texte, quatre volumes de supplément, et onze volumes de planches. Il faut maintenant revenir aux directeurs et collaborateurs de l'Encyclopédie, D'Alembert (1717-1783). — D'Alembert fit d'excellentes études au collège Mazarin. A vingt-six ans, il était membre de l'Académie des sciences ; ses découvertes révélaient en lui un génie mathématique de premier ordre, que ses plus violents adversaires n'ont jamais contesté. Très bien reçu dans les salons à la mode, caractère enjoué et piquant, causeur très supérieur à ce qu'il est comme écrivain, il fut poussé par MTM* du D^l T^{and} à l'Académie française (1754), et en devint secrétaire perpétuel. Il publia plusieurs ouvrages scientifiques, des écrits philosophiques. Mais il reste surtout célèbre par sa collaboration à l'Encyclopédie. Outre le Discours préliminaire qui est à lui seul un véritable ouvrage, il s'était chargé de la révision de tous les articles de mathématiques. Mais, devant les difficultés de l'entreprise, et craignant de se compromettre, il cessa de s'y intéresser à partir de 1759. Plus fin et plus digne que Voltaire, il avait refusé les offres de Frédéric II, qui voulait l'attirer à Berlin, et celles de Catherine II, qui désirait lui confier l'éducation du grand-duc Paul. Mais, malgré sa tenue, d'Alembert est un « fanatique à rebours ». Sa correspondance avec Voltaire révèle sa vraie façon de penser, qu'il a toujours plus ou moins atténuée dans la pratique. Diderot (1713-1784). — Comparé à d'Alembert, Diderot est ce que l'on appelle un débrouillé. Il est physiquement, moralement, intellectuellement. Mais il est plus franc et plus spontané que d'Alembert, et il se dévoue jusqu'à la fin à l'Encyclopédie, Diderot avait pris sa tâche tout à fait au sérieux. Il fit des articles de philosophie, d'histoire, et surtout de sciences appliquées. Il allait dans le > (1) L'ouvrage devait coûter 280 livres ; mais le nombre de volumes ayant été dépassé, on demanda un supplément de 20 livres par

volume, ce qui porta le prix à 956 livrai. Il y eut, dès le début, près de 5.000 souscripteurs. -7 Les bénéfices matériels de l'entrepris furent considérables, les collaborateurs étaient fort pour le point du tout payés*

276 DIX'UITTÈMB StftCLS ateliers, chez les ouvriers ; faisait fabriquer et au besoin fabriquait lui-même des modèles de machines, pour en expliquer exactement le mécanisme, et pour les reproduire sur les planches des derniers volumes. De plus, il revoyait tout ; il répondait à tout et à tous ; il cherchait des collaborateurs et distribuait la besogne. Dans sa correspondance, on peut suivre les phases de cet écrasant travail (1). Il ne cessait, d'ailleurs, d'écrire-sur d'autres sujets. D faisait, pour la Correspondance que son ami Grimm envoyait de Paris à diverses cours allemandes, le compte rendu des Salons de peinture. Ces Salons n'ont été publiés qu'après sa mort. — Ses autres ouvrages : Jacques le Fataliste et le Neveu de Rameau (2), le Paradoxe sur le comédien (3), ne furent également imprimés qu'à la fin du XVIII^e ou au commencement du XIX^e siècle (4). Autres collaborateurs de l'Encyclopédie. — Ne citons que les principaux : — Philosophie : Condillac ; Helvétius. — Théologie : l'abbé Morellet et. — Histoire naturelle : Daubenton, un des collaborateurs de Buffon. — Chimie : le baron d'Holbach. — Economie politique : Turgot et Quesnay. — Littérature : Marmontel, qui a réuni ses articles de l'Encyclopédie pour en faire ses Eléments de littérature. — Voltaire donna quelques articles : Eloquence, Esprit et Imagination, — Montesquieu, l'article Goût, Esprit et Influence de l'Encyclopédie. — A lire, sans prévention, les articles de l'Encyclopédie, on n'y remarque point cet esprit philosophique que son nom seul évoque. Pour pénétrer dans cet esprit, il faut observer le système perpétuel de renvois, grâce auquel un article très orthodoxe est réfuté par un autre, en apparence aussi inoffensif. C'est donc l'ensemble qu'il faut considérer ; et personne ne s'y trompa. — Négation de l'autorité, de la tradition, de la foi ; croyances positives à ce qui se voit, se touche, ou se fabrique ; confiance absolue dans le progrès vers un idéal de liberté politique et intellectuelle : tels sont les principes que l'Encyclopédie a exprimés et vulgarisés. La société de la fin du siècle, jusqu'à la réaction opérée par Chateaubriand, a vécu de cet idéal. Mais il faut reconnaître que l'esprit encyclopédique a hâté certaines réformes sociales, a secoué le joug de certains préjugés, et surtout a accéléré et vulgarisé chez nous le progrès des sciences appliquées. Sous ce dernier rapport, l'Encyclopédie et à la curiosité et le besoin de la précision. J. Moreau choisit, 2^e cycle, p. 682. — Morceaux choisis, 2^e cycle, p.

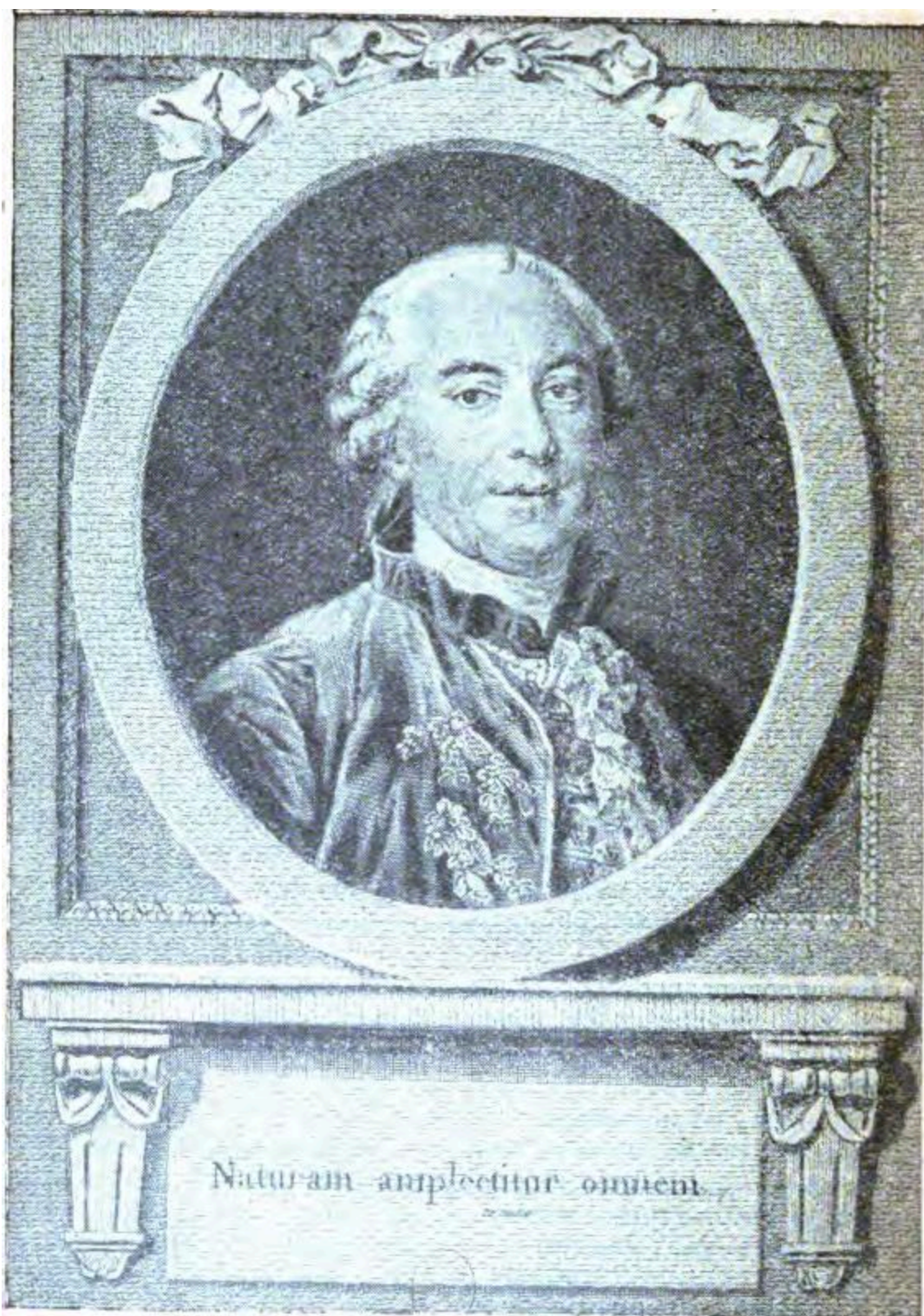
684. ,3) Sur DicJprnt, auteur dramatique, cf., p. 302. (4) Mftreanx choisis
^ !•' cycle, p. 3H. X

LES SAVONS. l'encyclopédie. — BUPPON 277 m. — Buffon (1707-1788). Vin. — Né au château de Montbard, près de Semur, Greoi^s-Louis Lederer de Buffon était fils d'un conseiller au Parlement de Bourgogne. D fit, comme Bossuet, ses études chez les Jésuites de Dijon, et y témoigna surtout du goût pour les mathématiques. En 1730, il entreprit de voyager avec un jeune Anglais qu'il avait connu à Dijon, le duc de Kingston, dont ^e précepteur, Hinckmann, aimait beaucoup Thistoire naturelle. Après avoir parcouru TOuest et le Midi de la France, il visita l'Italie, revint par la Suisse et gagna l* Angleterre (1738). Il séjourna trois mois à Londres dont il avait subi le charme particulier, comme Voltaire et Montesquieu. Dès 1733, il avait été élu, à vingt-six ans, membre adjoint de l'Académie des sciences. En 1735, il publia la traduction de la Statique des végéUmx de Haies, et, en 1740, celle du Traité des fliLxions de Newton. C'est alors que Buffon fut nommé directeur du Jardin du Roi (Jar in des Plantes). Cette circonstance nous a valu probablement l'Histoire naturelle, car Buffon n'aurait pas trouvé ailleurs les documents et les échantillons dont il avait besoin. De plus, cette haute situation lui attirait des renseignements de toute espèce envoyés par des correspondants de tous les pays ; il était comme le centre d'une vaste enquête scientifique, dosit il tira le plus heureux profit. Buffon partage dès lors son temps entre Paris et Montbard. C'est à Montbard surtout qu'il travaille, non pas en habit brodé et en manches de dentelles, comme une sottre légende l'a si longtemps représenté, mais simplement vêtu, et en face de la nature. Malgré son goût pour la retraite et l'opposition que lui faisaient les philosophes, Buïïon s'imposait à l'admiration de l'Europe entière. Et, en 1753, sans faire une démarche, il entra à l'Académie française. De son \ivant, une statue fut élev^^o à Buffon dans le Jardin du Roi, avec cette inscription : Majestati naturæ par ingenium, L'Histoire naturelle. — Cet immense ouvrage parut de 1749 à 1788. Buflon publia successivement : la Théorie de la terre, V Histoire naturelle de r/iomme, les Quadrupèdes, les Oiseaux, les Minéraux; à part, les Epoque de la nature. L'ensemble formait trente-six volumes. Les éditions s'épuisaient au fur et à mesure de la publication, et étaient réimprimées avec des corrections. La plus importante des éditions posthumes est celle que donna Lacépède (1796-1825) ; Lacépède acheva et compléta V Histoire naturelle en y ajoutant lè\$ heptiles et les Poissons. Méthode et doctrine de Buffon. — Buffon fut loul d'abord im observateur

eoDseieiicieùit, calme, pénétrant, qui travaillait sur des échantillons et sui
des docwnents. Soit dans le Jardin du Roi, soit à Montbard, il se livrait

The text on this page is estimated to be only 1.60% accurate

U'ntmi irm yr-ltii lat Dnmait U lOt ll7t7H71S). trati w



Naturam amplectitur omnem.

! LB8 8ALON8. L*BNC YCLOPÊDIE. BUFFON 279 à Je minutieuses enquêtes. Mais son g^féoi^e était surtout dans la synthèse des remarques de détail, et dans les hypothèses qui préviennent souvent les lois proprement dites et qui les suggèrent. Dans sa Théorie de la terre, dans son Discours sur la nature des animaux[^] et surtout dans les Epoques de la nature, il trace du monde naissant un magistral tableau, plein de visions saisissantes et d'hypothèses dont quelques-unes ont été adoptées par la science contemporaine, depuis les documents apportés par Cuvier Pour lui, rhomme est un être distinct, seul capable de penser, de parler et de progresser. De Thomme ainsi défini et mis à part, Bu^fiTon remonte jusqu'à l'immortalité de l'âme et jusqu'à Dieu ; de même, la vue et la description de la nature le confirment dans l'idée d'un Créateur et d'une Providence. C'est par là que Buⁱion se sépare nettement des matérialistes et des sceptiques de son temps, comme aussi des positivistes modernes. Buⁱiuu est surtout célèbre, auprès du grand public, par ses portraits d'animaux. Ces descriptions sont exactes, ingénieuses, utiles ; mais elles prennent les animaux par VeoUc^rieur, et sont en cela peu scientifiques. Le vrai Bu^fuTon n'est pas là ; non seulement parce que, une fois engagé dans cette série de portraits, il devenait plutôt un illustrateur de son livre, mais surtout parce qu'il a laissé presque toute cette partie à rédiger aux divers collaborateurs qu'il s'était adjoints (i). Les collal[^]orateurs de Buffon. — Le premier est Louis Daubenton (1716-1800), médecin, qui fut chargé des descriptions anatomiques des quadrupèdes. Daubenton s'en acquitta de la façon la plus consciencieuse. Après lui, Guéneau de Montbéliard (1720-1785) travailla aux Oiseaux. L'abbé Bexon (1748-1784) continua les Oiseaux. De lui sont les trop fameuses descriptions du cygne et de l'oiseau-mouche, que Bu^flon reloucha, d'ailleurs, pour les simplifier. Le Discours sur le style (1753). — La nécessité de prononcer un rem[^]cîmeni à messieurs de l'Académie française nous a valu ce discours de Buffon, que l'on appelle assez improprement Discours sur le style, Bu^fuTon commence par quelques formules de modestie ; il fait, en termes rapides et discrets, l'éloge de son prédécesseur Languet de Gergy, prélat vertueux, mais dont les titres académiques étaient à peu près nuls. A la 6ⁿ, il place les compliments traditionnels à l'égard de Séguier, de Richelieu, de Louis XIV et de Louis XV. Dans ce cadre de convention, Bu^fuTon enferme quelques idées sur le style, qui peuvent se ramener aux points suivants : 1° nécessité de faire un

plan ; 2° le style n'est que V ardre et le mouvemeiU que l'on met dans ses
pensées ; 3^ bien écrire /'^est à la fois bien penser ^ bien sentir et bien
rendre ; hP ne nommer les choses que par les (f) MùrtfMux càutitiê, t"
cycU. p. 315; 1* eyrlt. p. 693. i- T*^ 4h

280 DIX-HUITIÈME SIÈCLE termes les plus généraux ; 5° les idées, les intérêts, les faits, apparaissent bientôt à tous, mais le style est de l'homme même. Quand Buffon dit : le style est de l'homme même (et non : le style c'est l'homme) il ne faut pas le prendre en ce sens que notre style trahit notre caractère ou notre tempérament. Buffon affirme seulement que le style (l'ordre et le mouvement que nous mettons dans nos pensées) est en quelque sorte notre cachet propre, notre signature ; c'est par le style qu'une pensée nous appartient. Si nous avons su trouver une expression tellement adéquate à cette pensée qu'on ne puisse en découvrir une plus heureuse ou une plus exacte, il faudra qu'on la cite telle que nous l'avons rédigée. Sinon, elle nous est enlevée ; et, mieux exprimée par un autre, qui a mieux saisi les rapports du mot et de la chose, elle passe à la postérité sous son nom. Buffon écrivain. — On peut reprocher à Buffon (au vrai Buffon, celui de l'Histoire de l'homme, de la Théorie de la Terre des Époques de la nature) quelques défauts : il a le goût de la noblesse et de la pompe. Son magnifique sujet lui inspire une sorte de respect, et il évite tout ce qui paraîtrait trivial ou trop simple. Mais il a d'éminentes qualités. Il domine son sujet, il organise les détails il donne à chaque partie son importance relative. Il a, malgré sa noblesse, et parfois grâce à elle, un style ému et éloquent, digne des tableaux grandioses qu'il entrevoit comme des visions lointaines et auxquels il sait donner la vie. Buffon a vraiment, au plus haut degré, cette imagination scientifique voisine de la poésie ; et ce n'est pas à tort qu'on l'a rapproché de Lucrèce ou de Pascal.

VI JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712-1778) SOMMAIRE 1° J.-J. Rousseau (1712-1778) reçoit une éducation romanesque, mène d'abord une vie vaivariante, se fixe à Paris, où le succès de son Discours sur les sciences et les arts (1750) lui donne la gloire. Il compose ses ouvrages à travers les péripéties d'une existence troublée par des malheurs réels et parle de la persécution. 2° Après ses deux Discours (1750-1755), il écrit la Lettre à d'Alembert sur les spectacles (1758), un roman par lettres, la Nouvelle Héloïse (1741), un traité politique, le Contrat social (1761), un traité d'éducation, l'Émile (1762), les Confessions, où il raconte sa vie jusqu'en 1766, etc. Toutes ces œuvres sont animées du même esprit, et forment un ensemble d'une remarquable unité. 3° Sa philosophie peut se ramener aux points suivants : l'homme est bon par nature.

JBAN^ACQUBS ROUSSEAU 281 é vuiturs ; il est corrompu par la société ; le progrès contribue au malheur de l'humanité ; il faut à rhomme une religion. 4<* Rousseau fait entrer dans le style Véloquence et le p%tâ)resque ; c'est un ancêtre des romantiques par son lyrisme et par son sentiment de ta nature. b^ Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) publie les Etudes et les Harmonies de la nature, remarquables par la variété et la précision des descriptions, et Paul et Virginie, un chef-d'œuvre de sensibilité et de coloris. Mais il reste objedt/ ei se di» tingué par là de Rousseau et de GhateaubriaDd. K — Uiof|rupUie. L'enfance et la jeunesse (1712-1741). — La fajnnille Rousseau, d'origine française, s'était réfugiée à Genève vers 1550, et y avait obtenu le droit de cité. Le père de Jean- Jacques, Isaac Rousseau, était un homme de caractère aventureux, sans moralité ni bon sens ; il avait d'abord cherché fortune à Gonstantinople, puis était revenu s'établir dans sa ville natale, comme horloger. Sa mère, d'une famille de pasteurs, les Bernard, ne put élever Jean-Jacques, dont la naissance lui coûta la vie. L'horloger confia d'abord son fils à ime de ses tantes, puis se chargea de le former lui-même, en lui donnant à lire des romans et les Vies de Plutarque. Quand Jean- Jacques eut dix ans, Isaac Rousseau fut forcé de quitter Genève, et laissa son fils à son oncle, M. Bernard, qui le mit en pension à Bossey, chez le pasteur Lambercier, où il resta deux ans, qui furent les plus heureuses de sa vie. Jean-Jacques, revenu à Genève, fut placé comme apprenti chez un graveur. Mais il était paresseux, il allait vagabonder aux environs de la ville, et oubliait souvent l'heure où l'on fermait les portes de la cité de Calvin. Un soir, il n'osa plus s'exposer au châtiment qui l'attendait pour son retard, et il s'enfuit à Gonfignon, village catholique, à deux lieues de Genève. Le curé, chez qui il se présenta comme désireux de changer de religion, l'envoya à W^ de Warens, qui habitait Annecy et qui travaillait avec zèle à la conversion des jeunes protestants. Celle-ci l'adressa à l'hospice des catéchumènes de Turin. Après quatre mois, le nouveau catholique sortit de cet hospice, et dut chercher à gagner sa vie. Il fut laquais. Après plusieurs pérégrinations, à Lyon, à Fribourg, à Berne, à Paris, Jean-Jacques refait à pied et sans ressources le chemin qui le sépare de sa protectrice, et il s'installe de nouveau chez M™® de Warens, à Chambéry^ cette fois ; puis à la maison de campagne des Charmettes, où il apprend ^ connaître et à aimer la nature. Cependant Rousseau ne pouvait toujours s'oublier aux Charmettes. En 1740, — il avait vingt-huit ans, — il

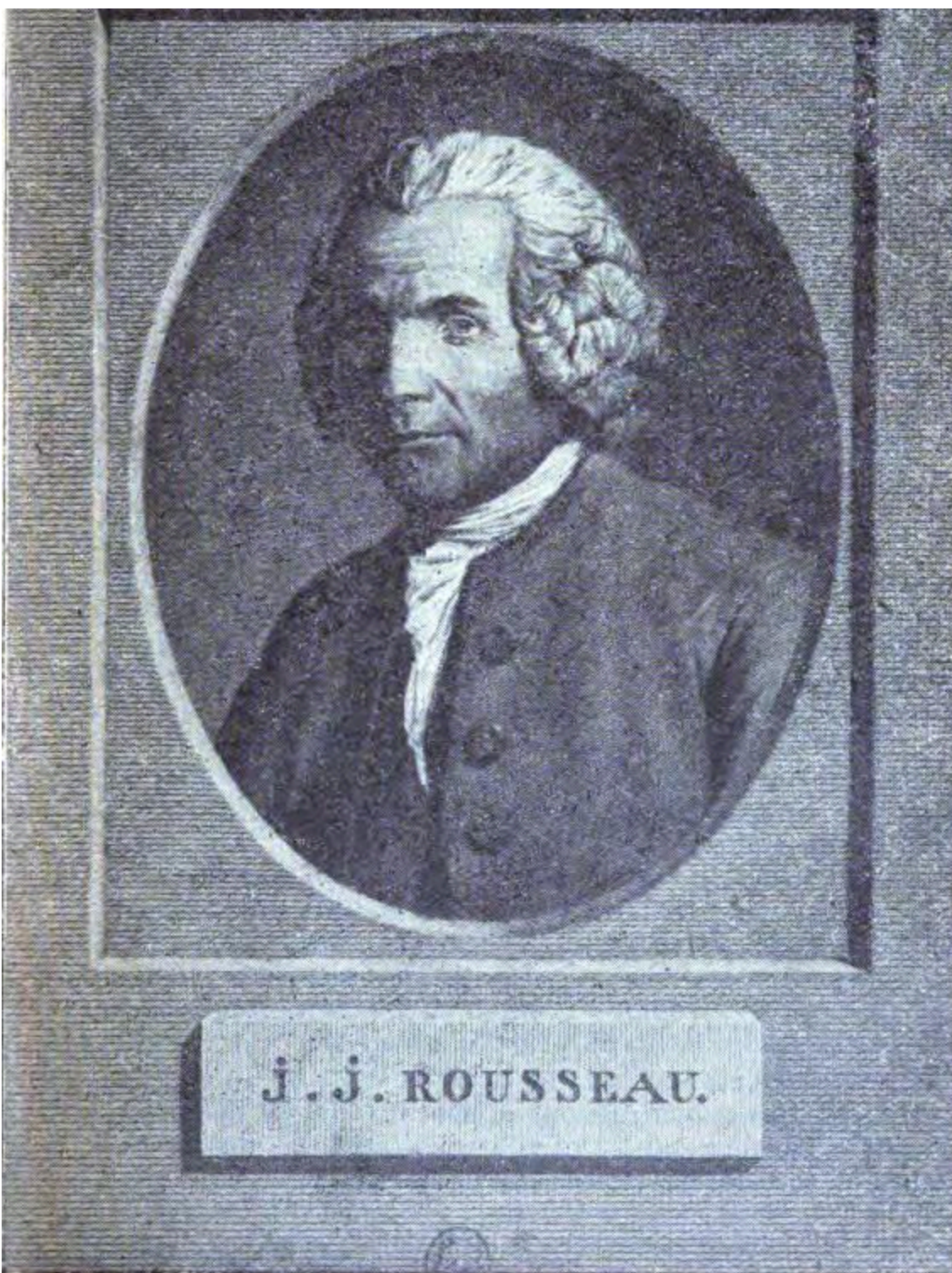
accepte une place de précepteur à Lyon, chez M. de Mably (frère du célèbre philosophe Condillac). Puis il le rend à Paris avec quinze louis dans sa poche, et un nouveau système

^8? DIX-HUITIÈME SIÈCLE de notation musicale qu'il veut
 présenter à l'Académie des sciences, et qu'il espère exploiter avec de larges
 bénéfices. Séjour à Paris et à l'Ermitage (1741-1757). — Les espérances
 que Rousseau fondait sur son système de notation musicale ne s'étaient pas
 réalisées. Mais il avait fait la connaissance de Fontenelle, de Diderot, de la
 marquise de Broglie, de M^o*« Dupin, fermier du fermier général et
 bollemère de M. de Francueil. Al^o® de Broglie le fit accepter par M. de
 Montaigu, qui partait pour l'ambassade de Venise en 1743. Il se brouilla
 avec l'ambassadeur ; au bout d'un an, il était de retour à Paris et il devint
 secrétaire de M^o»® Dupin. Dans ce milieu mondain, il était très estimé
 comme musicien. Aussi Diderot, qui entreprenait l'Encyclopédie, lui
 confia-t-il la rédaction des articles de musique. Cependant (1749) Diderot
 avait été emprisonné à Vincennes. Rousseau, allant le voir pour lui
 soumettre un de ses articles, lut en chemin, dans le journal le Mercure, le
 sujet proposé par l'Académie de Dijon {Si le rétablissement des sciences et
 des arts a contribué à épurer les mœurs}. Rousseau, à l'en croire, fut pris
 d'une sorte d'éblouissement et de ravissement, pendant lequel, gisant sous
 un arbre, il découvrit les principes de sa philosophie, et improvisa
 intérieurement son Discours (i). Il remporta le prix proposé par l'Académie
 de Dijon, et son Discours, aussitôt publié, lui donna la gloire (1750). Jean-
 Jacques, pour se mettre d'accord avec lui-même, renonça à son emploi chez
 M^o™« Dupin, et se logea dans une mansarde, où il gagna sa vie à copier de
 la musique. Le monde qu'il avait fui l'y poursuivit ; ce fut la mode de
 donner de l'ouvrage à ce copiste. Une autre gloire lui vint. Son opéra du
 Devin du village, joué à Fontainebleau, devant la cour, en 1752, puis à
 l'Opéra, eut le plus vif succès. En 1754, il fit un voyage dans sa ville natale,
 y fut reçu comme un grand homme, et admis à faire de nouveau profession
 de catholicisme. L'Académie de Dijon proposa, pour 1755, un sujet qui devait
 tenter Rousseau, sur l'Origine de l'inégalité parmi les hommes. Cette fois, il
 n'obtint pas le prix ; mais son Discours imprimé n'eut pas moins de succès
 que le précédent. Rousseau le dédia à la ville de Genève, et peut-être s'y fût-
 il établi, si précisément, en cette année 1756, Voltaire ne se fût installé aux
 Délices. Il accepta donc, de M^o™® d'Epinay, un pavillon situé dans la forêt
 de Montmorency, l'Ermitage, non loin du château de la Chevrette. Dans
 cette retraite champêtre, il devait passer d'heureux jours et bien remplis. Il y
 trouvait la nature, la paix, la sécurité matérielle. Il y commença ses plus

importants ouvrages, *Emile* et la *Mouvelle Héloïse*. Mais son humeur devenait ombrageuse ; il était malade, et ses maux (1) M^{tr}seauT choisis, i^{*} cycle, p. 713 (en ooti).

The text on this page is estimated to be only 3.43% accurate

D-aprli ruwinpi di PutTi Gabriel Langliu. 17bâ-lëlOJ.



284 Dix-huitième siècle physiques exaspéraient sa sensibilité. Bref, il se brouilla avec Mme d'Epinay, et il quitta l'Ermitage en décembre 1757, à Montmorency (1757-1762). — Jean-Jacques s'installa au village de Montmorency, dans une petite maison fort modeste. C'est là qu'il composa sa Lettre à d'Alembert sur les spectacles. Il n'y bouda pas longtemps. Le maréchal et la marquise de Luxembourg, seigneurs de Montmorency, lui firent des avances si délicates et si intelligentes, qu'il se mit à fréquenter leur château. Alors, il acheva la Nouvelle Héloïse, qui parut en 1761 ; la même année, il fit imprimer en Hollande le Contrat social, L'Émile, à son tour, était prêt en 1762 ; grâce à M. de Malesherbes, l'ouvrage put être publié à Paris. Mais à peine eut-il paru, que le Parlement condamna le livre à être brûlé, et requit l'emprisonnement de l'auteur. Rousseau, prévenu à temps, quitta Montmorency dans une chaise de poste du maréchal, et se dirigea vers la Suisse. Rousseau de 1763 à 1770. — Il réside d'abord à Yverdon, dans le canton de Vaud, puis à Molins, dans le Val-Travers, sur un territoire appartenant au roi de Prusse. Mais il est obligé de quitter Molins, où la population lui est devenue hostile (1764). Il se réfugie pour quelques mois dans l'île Saint-Pierre, sur le lac de Bièvre ; il y éprouve un calme réparateur (1). Il en est encore chassé. Tenté d'abord de se rendre en Prusse, il préfère accepter les offres du philosophe anglais David Hume, et, après avoir traversé Paris où il se promène en costume d'Arménien, il s'embarque pour l'Angleterre (1766). Là il ne tarde pas à se brouiller avec Hume, en qui il ne voit plus qu'un persécuteur. Et, le 1^{er} mai 1767, il quitte l'Angleterre. On le retrouve au château de Trye, en Normandie, chez le prince de Conti, puis à Lyon, puis à Monçon, en Dauphiné. Enfin, en 1770, il revient à Paris. Les dernières années et la mort (1770-1778). — Rousseau s'installe alors dans une maison de la rue Plâtrière, rue qui porte aujourd'hui son nom. Il y reprend son métier de copiste de musique. Il aime à faire de longues excursions à pied, aux environs de Paris (2). Il s'occupe de continuer ses Confessions, et il écrit les Rêveries d'un promeneur solitaire. Un de ses admirateurs, M. de Girardin, l'emmena le 20 mai 1778, dans son château d'Ermenonville. C'est là qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 2 juillet. Il avait exprimé le vœu, quelques jours auparavant, d'être enterré dans l'île des Peupliers, au milieu du parc de ce château. En 1794, ses restes en furent exhumés et portés au Panthéon, à côté de ceux de Voltaire. Une enquête récente a démontré que

les tombeaux de ces deux grands hommes n'avaient jamais été profanés
comme hq Pa cru longtemps, en 1814. Les deux cercueils sont intacts. (1)
Morceaux choisit j 2* cycle, p. 721. (2) Morceaux dboww, !• cycle, p. 74i

JBAN-JACQURS ROUSSBAU 285 n. — L'œuvre de Rousseau*

Le Disoonn sur les sciences et les arts (1750). — Le Discours (il faut prendre encore ce mot dans son sens latin, discursiis, exposé, dissertation) se compose de deux parties : la- première est un exposé historique, une suite d'exemplee tirés dr Sparte, d'Athènes, de Rome (ici se place la prosopopéeAo Fabricius) (2) et des EtaU modernes ; 1« seconde est l'explication théorique et philosophique de cette loi constatée par rhistoire : les lettres et les sciences corrompent les mœurs. Toute science, tout art, est né, dit Rousseau, d'un vice correspondant : l'astronomie, de la superstition ; l'éloquence, du mensong^e, etc. Les artistes et les savants sont des oisifs. La lecture amollit le courage, pervertit l'imagination. Le Disoonrs sur rorigine de l'inégalité parmi les hommes (1755). ~ Rousseau commence par tracer un tableau « idyllique » de l'homme primitif, « à l'état de nature », être simple, robuste, n'ayant que des instincts, indépendant et heureux, jouissant de sa force et la tempérant par la pitié. Mais le sentiment de perfectibQitéy gâte tout. Les hommes s'associent, forment des familles, construisent des huttes, se disent maîtres du terrain qu'ils cultivent ; de là les jalousies, les rivalités, l'anarchie. Alors, les plus riches, les plus forts, les plus intelligents se liguent contre les pauvres et les f ûbles.-Les inégalités une fois créées, elles sont consacrées par le temps, par l'usage, par le désir de conserver son bien et son rang. La Lettre sur les spectacles (1758). — D'Alembert avait écrit pour V Encyclopédie l'article Genève, inspiré par Voltaire alors insiallé aux Délices. Il y félicitait d'abord les pasteurs de Genève de réduire leur religioi à la simple morale et de ne s'attacher à aucun dogme. En second lieu, d'Alembert demandait qu'on établît un théâtre à Genève, où, depuis Calvin, les représentations dramatiques étaient interdites. ~ Sur le premier point, Rousseau est bref. U se contente de faire sentir à d'Alembert son manque de tact, c Monsieur, ditril, jugeons des actions des hommes, et laissons Dieu juge de leur foi. > — H se hâte de passer au second point, le théâtre. Rousseau accuse la tragédie de flatter et d'exciter nos passions, la comédie de développer en nous le sens du ridicule, qui est un vice du cœur. Il s*en prend surtout à Molière et particulièrement au Misanthrope. H construit là-dessus un syllogisme : Alcesto est vertueux ; or, on rit^d'Alceste ; donc, on rit de la vertu. Ce syllogisme est facile à réfuter, puisqu'il est certain que si l'on rit d'Alceste, ce n'est pas d'Alceste veritmix. Rousseau est sévère pour les acteurs. Il partage et exagère les préjugés de son temps ; il

estime que les mœurs des Genevois seraient mises en péril par la présence de comédiens. Faut-il donc, se demande-t-il en terminant, refuser toute distraction à un peuple? Non. Mais ces divertissements seront des fêtes civiles ou militaires, des bals champêtres où les jeunes gens à marier dansent sous les yeux attendris de leurs parents. des cérémonies où l'on couronne la jeune fille la plus vertueuse. La Nouvelle Héloïse (1761). — L'héroïne du roman, Julie d'Étanges, aime son précepteur, Saint-Preux. Mais Julie est obligée d'épouser M. de Volmar. Elle souffre de cet amour ancien, tout en remplissant très strictement ses devoirs de femme et de mère. Son mari, à qui elle avoue sa passion pour Saint-Preux, rappelle celui-ci)ai s'était mis à voyager pour oublier Julie, et l'installe dans sa maison, pour bien (f) Mtf^MiuT rhniaia 1*' cvcU, D. 33Q.

286 DIX-HUITIÈME SIÈCLE marquer sa noblesse dans la vertu de sa femme et de son ami. Julie meurt bientôt, d'une maladie qu'elle a contractée en sauvant un de ses enfants. — Ce roman est écrit sous forme de lettres. Il nous intéresse surtout aujourd'hui par les descriptions : les montagnes du Valais (1^{re} partie), la promenade aux rochers de Meillerie et sur le lac de Genève (3^e partie) ; les jardins (4^e partie) (1) ; les vendanges à Clarens (6^e partie). Ces pages magnifiques contiennent tout ce que le romantisme devait bientôt rythmer et chanter. Mais les contemporains y goûtèrent bien autre chose : la peinture animée et souvent emphatique de l'amour malheureux, une sensibilité exaltée et larmoyante, des dissertations sur toutes sortes de sujets politiques, religieux, philanthropiques, pédagogiques, etc. Le Contrat social (1761). — L'homme ne peut aliéner sa liberté qu'au profit de la communauté : « Chacun se donnant à tous, ne se donne à personne ; et comme il n'y a pas un associé sur lequel on n'acquière le même droit que sur soi, on gagne l'équivalent de tout ce que l'on perd et plus de force pour conserver ce que l'on a. » Ainsi l'on arrive à la conception d'un pouvoir abstrait, et absolu : l'Etat. Pour mesurer les dangers d'une pareille doctrine, il suffit de ne pas oublier que le jacobinisme conventionnel s'est réclamé hautement du Contrat social. Le style de ce livre est vigoureux et parfois éloquent. L'Emile (1762). — Rousseau avait établi ce principe : l'homme est bon par nature, la civilisation le corrompt. Mais comment guérir une société si profondément atteinte qu'elle aime son mal et ne veut pas s'en corriger ? C'est à la base qu'il faut reprendre l'œuvre, par l'éducation des enfants. L'Emile se compose de cinq livres : I. La première enfance. Rousseau veut que la mère nourrisse elle-même son enfant. II proteste contre l'usage de l'embaillonnement. Le précepteur, qui doit bientôt s'emparer du jeune Emile, surveille déjà ses premières impressions et sensations : il prend garde qu'on ne lui donne de mauvaises habitudes. — II. Ici commence vraiment le rôle du précepteur que Rousseau entend tout à fait au rebours de l'usage. Ce rôle sera surtout négatif et consistera à préserver l'enfant, puis le jeune homme, contre la société. On relèvera, cet enfant, à la campagne. Le précepteur le laissera, autant que possible, s'instruire lui-même. Il ne faut rien lui commander ; mais lui faire sentir qu'il est, par sa faiblesse et par son ignorance, à notre merci. Point de morale, point de lectures, point de devoirs écrits ; la causerie, l'expérience préparée et toujours la leçon de choses pour apprendre la géographie,

l'histoire, la géométrie, pour exercer la vue, l'ouïe, la voix. — L'éducation physique tient une grande place dans ce second livre : Emile, qui a appris à marcher seul, dans un pré, s'exerce à la course, à la nage, à divers jeux. Il va toujours nu-pieds, la tête découverte ; il porte des vêtements clairs ; il couche sur la dure. Sa nourriture est simple et abondante, et il mange peu de viande. À douze ans, c'est un enfant robuste et sain, un « bel animal » (2).

— III. Avec ce troisième livre, nous arrivons à l'éducation de l'intelligence. On continue les leçons de choses, mais en leur donnant plus de signification et d'étendue ; les livres restent suspects. Emile ne lit que Robinson Crusoé, exemple d'énergie humaine et naturelle. Le précepteur tirera presque tout du spectacle de la nature ; c'est en montrant à Emile le lever et le coucher du soleil, et en l'obligeant à raisonner lui-même sur ce qui l'étonne, qu'il lui apprendra l'astronomie, un peu de physique, etc. Mais Rousseau (1) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 726. (2) Morceaux choisis 1^{er} cycle, p. 321, 320.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU 287 ▼ eut encore que le jeune homme, si riche qu'il soit, se prémunisse contre les hasards de la fortune, et qu'il devienne capable, au besoin, de gagner sa vie. Emile saura donc un métier manuel, celui de menuisier (1). — IV. Emile a seize ans : la vie morale et sensible s'éveille en lui. Le précepteur profitera de cette crise de l'adolescence pour le conduire dans la société. Puis viendra le moment de lui donner une religion. Ici, se place la fameuse Profession de foi du vicaire savoyard. Ce morceau célèbre, d'une grande élévation de pensée, et d'un style à la fois solide et pittoresque, nous entraîne bien loin du porsifiage de Voltaire. Le succès en fut immense, et ramena sinon à la religion, du moins à la religiosité, bien des âmes qui a cherchaient en gémissant V. — Emile peut maintenant affronter seul la société. Sa santé physique et morale le met à l'abri de la contagion. Mais Rousseau veut qu'il considère la campagne comme le séjour le plus propre à satisfaire ses goûts naturels et à entretenir sa vertu. Il trace donc le plan de vie pour un homme riche, un des plus ravissants morceaux du livre (2). — V. H s'agit enfin de marier Emile. On a élevé une jeune fille, Sophie, dans les mêmes principes que lui; ils se rencontrent, s'aiment et s'épousent. Le précepteur reste dans la maison, pour faire l'éducation de leurs enfants. C'est dans ce livre V que se trouve le célèbre passage sur les Voyages à pied (3). Cpte rapide analyse suffit à montrer le fort et le faible du système. Rousseau a raison de protester contre l'abus de la contrainte dans l'éducation morale et âe la mémoire livresque dans l'instruction. Mais il a tort de croire que le précepteur sera ainsi maître absolu d'une jeune âme, et surtout d'affirmer que cette âme d'enfant ne peut avoir que de bons instincts qu'il suffit de préserver et d'amener à leur maturité naturelle. Là est l'utopie. Les Confessions (écrites de 1765 à 1770, publiées en 1788). — Dans cet ouvrage, Rousseau entreprend de raconter sa vie, depuis sa naissance jusqu'en 1766, année où il quitta l'île de Saint-Pierre. D'après le titre, on serait en droit d'attendre tout autre chose que cette apologie exaltée et haineuse. Mais il faut pardonner à Rousseau ses mensonges et ses sophismes, en songeant qu'il écrit les Confessions au moment le plus malheureux de sa vie. Il a le délire de la persécution ; il erre, en vagabond, de Suisse en Angleterre, de Normandie en Dauphiné. Et puis, ce livre est le premier chef-d'œuvre de cette littérature personnelle qui devait s'épanouir avec le roman (4). Aux Confessions, il faut rattacher les Rêveries du promeneur solitaire^ écrites par Rousseau pendant son

séjour à Paris. Les descriptions en sont charmantes (5). La philosophie de Rousseau. — La philosophie de Rousseau diffère de celle des encyclopédistes et de Voltaire. Résumons-la en quelques mots : 1^o Elle est fondée sur le sentiment. Rousseau s'adresse de nouveau à ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas », abandonnées et raillées par le XVIII^e siècle. — 2^o Rousseau constate, comme Pascal, que l'homme est mauvais. Mais tandis que Pascal attribuait cette malignité au péché originel, et croyait que la grâce seule peut nous sauver, Rousseau, au 1^{er} Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 728, 735. (2) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 331. (3) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 703. (4) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 324 ; 2^e cycle, pp. 712, 710 (i) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 721.

288 DIX-HUITIÈME SIÈCLE est sur ce point antichrétien, croit l'homme bon par nature, et corrompu par la société. — 3^e Aussi se sépare-t-il radicalement de Voltaire, en ce qu'il ne croit pas à l'efficacité du progrès, surtout du progrès matériel tel que l'entend le philosophe de Femey. Ce luxe, ces arts, ces sciences, il les maudit ; il voudrait ramener l'homme non pas à l'état sauvage, mais à la vie simple et naturelle. — 4^e Son déisme est plus profond et plus conséquent que celui de Voltaire. Il ne se permet jamais de sarcasmes à l'égard du christianisme, en qui il reconnaît la forme la plus haute, sinon exclusive, de la religiosité chez les modernes. Il sent Dieu par le cœur, et il y ramène par le sentiment. Le style de Rousseau. — Son romantisme. — Ce n'est plus la clarté de Voltaire ; mais ce n'est pas non plus sa sécheresse élégante. Rousseau écrit dans une langue mêlée, inégale ; sa syntaxe est souvent lourde et pénible ; sa phrase sent la rhétorique, la déclamation, l'emphase. Mais il a fait rentrer dans noire littérature Véloquence et le pittoresque. Il nous a rendu une âme pour sentir et des yeux pour voir. Ainsi, novateur hardi en politique, réformateur en pédagogie, « inventeur » de la littérature personnelle, où le moi s'étale et s'exaspère, profondément religieux, sentimental, éloquent, pittoresque, — Rousseau devait exercer une influence prodigieuse. Il est vraiment notre ancêtre. Et Goethe avait raison de dire: « Avec Voltaire, c'est un monde qui finit: avec Rousseau, c'est un monde qui commence. » m — Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814). Vie. — Bernardin de Saint-Pierre, né au Havre, fut successivement officier, ingénieur, puis simple voyageur. Il visita les pays les plus divers, la Russie, l'Allemagne, l'île de Malte, l'île de France ; il connut ainsi des régions très opposées, et comme il avait l'œil d'un observateur et d'un artiste, il rapporta de ses voyages des esquisses ou des croquis d'après nature. En 1771, il se lia avec Rousseau, dont il devint le disciple préféré. Sous la Révolution, il fut intendant du Jardin des Plantes et membre de l'Institut; l'Empire le combla de faveurs et de pensions. Œuvres. — Il publia d'abord, en 1773, le Voyage à l'île de France; puis les Etudes de la nature (1784), où il développe les athées et les preuves de l'existence de Dieu tirées du monde extérieur. La thèse y est parfois très faible ; mais la plupart des tableaux ont de la précision, de la couleur et du relief. Il est difficile de voir d'un œil plus exercé et plus sûr les tonnes et les nuances des choses. — En 1787, il donne Paul et Virginie. L'action de ce roman se réduit, comme dans presque tous les chefs-d'œuvre, à presque rien : deux

enfants qui vivent ensemble depuis le berceau, s'aiment : après une séparation, ils vont se revoir et s'épouser, quand une catastrophe anéantit leur bonheur. Mais la partie immortelle de ce roman.

R(ÉMANCIEKS. — MURAMSTES. CRITIÔUEb ^»9 c'est plutôt la partie descriptive ; comme en un tableau de maître, rien n'y a vieilli. Le succès de Pou/ et Virginie fut immédiat, universel, et aucune révolution littéraire ne Ta amoindri. — Bernardin donna ensuite la Chaumière indienne (1790)., et les Harmonies de la nature (1796). L'auteur des Etudes et de Paul et Virginie est, dans La description de l' & nature, plus varié que Rousseau ; il ajoute au domaine assez restreint de la Suisse et de la France, les beautés nouvelles des mers et des pays tropicaux Mais il reste objectif. C'est en quoi, bien qu'il annonce Chateaubriand, il n'est pas, au même litre que Rousseau, un ancêtre du romantisme (1). CHAPITRE VII ROMANCIERS. — MORALISTES. -^ CRITIQUES SOIOCAÏBE l«Le Sage (1668-1747) a laissé deux romans célèbres : Le DiahU Boiteux (1707), Imité de Tespagnol, et Cfil Bios (1715-1735), œuvre entièrement originale. Le héros de ce dernier roman représente l'humanité moyenne. 2» Marivaux (1688-1763), tout en écrivant des pièces de théâtre, publie la Vie de Marianne et le Paysan parvenu ; il fait de délicates analyses des sentiments, et se distingue aussi par un certain réalisme discret dans la peinture des conditions et des mœurs. 3° L'abbé Prévost (1697-1763) donne les Mémoires d'un homme de qualité, en 8 volumes, dont le septième contient le célèbre épisode de Manon Lescaut (1732). n traduit aussi les romans anglais de Richardson. 4° Rollin (1661-1741). recteur de l'Université, donne dans son Traité des Etudes (1726-28) les préceptes d'une pédagogie un peu timide, mais estimable par sa haute moralité. — Vanvenargnes (1715-1747) meurt jeune et laisse des Maximes et des Réflexions, dans lesquelles il réclame pour le cœur contre la raison, et essaye de réfuter La Rochefoucauld. — Duclos, Chamfort, Rivarol sont de piquants observateurs^ de leur temps. 5<* Parmi les critiques, à côté de Voltaire, La Harpe (1739-1803) fait des cours publics, réunis sous le nom de Lycée; Fréron combat les philosophes dans V Année littéraire, etc. (1) Morceaux choisis, l' cycle, p. 335 ; 1« cycle, p. 737. OB8 ORANr.RS.— Prérît d'Linfratnré. IQ

^VIO DIX-BUITIÈMB tiftCLB 1. — Le Roman. Le Sage (1668-1747). — Le Sage n'est pas seulement un poète comique de premier ordre par son Turcaret ; il reste un des maîtres du roman fran* çais, avec le Diable boiteux (1707) et Gil Blas (1715-1735). Le Diable boiteux est imité de l'espagnol. Le diable Asmodée transporte don Gléophas au-dessus de Ma[rid,ôte aux maisous leur toit, et lui permet de voir tout ce qui se passe à rinlérieur, — Gclion commode pour la peinture de la société et des mœurs. Dans Gil Blas, qui se passe aussi en Espagne, il n*y a plus que des imi* tations de détail. L'ouvrage, quoi qu'en ait dit Voltaire, est en lui-même tout à fait original. Le héros est un jeune homme de dix-sept ans, appartenant à une très modeste famille d'Oviédo, et qui s*en va étudier à TUniversité do Salamanque. Il est arrêté en route par des voleurs, dont il reste six mois le prisonnier. Il s'évade, se fait laquais, sert différents personnages (dans lesquels Le Sage incarne des types très bien observés, depuis le petit-maître don Rafaël et le médecin Sangrado, jusqu'à l'archevêque de Grenade) ; devient secrétaire, puis favori du duc de Lerme, premier ministre ; monte au comble de la puissance et de la richesse ; puis est disgracié ; reconquiert la fortune, rentre à la cour comme secrétaire du roi d'Olivarès, et se retire dans son château, où il se marie et finit paisiblement une existence si agitée. C'est un tableau très vivant et très piquant d'une société qui n'a d'espagnol que le nom; et sa variété est telle qu'on le lit sans fatigue, en dépit de sa longueur et de sa complexité. Le style de Le Sage, dans Gil Blas^ est simple et varié. Il a aussi les qualités « dramatiques ». Chaque personnage y parle au naturel le langage de son caractère et de sa condition (1). Marivaux (1688-1763). — C'est de 1731 à 1741 que Marivaux publie, tout en travaillant pour le théâtre, les diverses parties de Marianne et du Paysan parvenu. Ces deux romans sont incomplets, mais il ne reste qu'à y coudre un dénouement, facile à imaginer, r— Marianne eàt- un récit fait par l'héroïne elle-même, devenue la comtesse de ***, et qui raconte sa première enfance, sa vie au couvent, son entrée dans le monde, etc; Les caractères en sont variés et vivants. Quant au Paysan parvenu, c'est l'histoire d'un jeune paysan de Qbant pagne, Jacob, qui arrive à la fortune par toutes sortes de moyens. L*ouvrraro, moins moral que Marianne, est d'un réalisme plus curieux (2). vi; Morceaux choisis»^ i*' cycle, p. 288 ; 2' cycle, p. 743. (^) Morceaux choisis. S* cycle, p. 75|.

The text on this page is estimated to be only 5.33% accurate

D aprtt rutanpi d* J.-B. Guttari.



POTRAIT DE LE SAGE

292 DIX-HUITIÈME SIÈCLE L'abbé Prévost (1697-1763). —

Prévost publia de 1728 à 1732 les *Mémoires* (Un homme de qualité, en huit volumes dont le septième contient son chef-d'œuvre, *Manon Lescaut* ; de 1732 à 1739, *Cléveland*, en huit volumes ; en 1735, le *Doyen de Kérourne*, etc. Il traduisit aussi les trois célèbres romans de Richardson : *Paméla* (1742), *Clarisse Harlowe* (1751) et *Grandisson* (1775) et à ce titre, il a contribué encore à la transformation du roman français. II. — Les *Moralistes*. Rollin (1661-1741), recteur de l'Université de Paris et principal au collège de Beauvais, a publié, de 1726 à 1728, son *Traité des études*, qui le classe à la fois parmi les pédagogues et parmi les moralistes. Mais, chez lui, du moins, — et ne devrait-il pas en être toujours ainsi? — ces deux qualités se confondent, car Rollin « expose la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur ». Dans les huit livres de son *Traité*, il prend successivement les langues anciennes, la langue française, la poésie, la rhétorique, l'éloquence, l'histoire, la philosophie ; puis il donne des conseils pratiques aux maîtres et aux élèves. Son *Histoire ancienne* et son *Histoire romaine*, qu'il écrivit dans ses dernières années, ne sont que d'honnêtes compilations des auteurs anciens. Vauvenargues (1715-1747). — Officier du plus rare mérite, Vauvenargues prit part à la campagne d'Italie de 1734 et à la retraite de Bohême en 1742. Il dut quitter le service, à la suite d'infirmités contractées dans cette dernière campagne, et tenta vainement d'entrer dans la diplomatie (1). De plus en plus, il se renferma dans l'étude, y cherchant une consolation contre ses maux physiques et contre son dégoût de l'existence* Il se lia avec quelques écrivains du temps, entre autres avec Voltaire, à qui il inspira une vive amitié, et qui pleura sincèrement sa mort prématurée* Le fond de la philosophie et de la morale de Vauvenargues est un certain stoïcisme ; mais ce stoïcisme n'a rien de la résignation farouche d'un Alfred de Vigny, qui, ayant passé comme Vauvenargues par « la servitude et la grandeur militaires », n'est pas sans analogie avec lui. Vauvenargues est un optimiste et un enthousiaste (2). Il croit à la bonté de l'homme ; à l'excellence des passions, qu'il suffit de savoir diriger à la vertu, à la gloire. Il tente de réhabiliter le sentiment contre la raison, et l'homme contre La Rochefoucauld. Il a confiance dans la vertu ; il dit que les grandes pensées viennent du cœur ; et il proteste contre l'abus de la raison. Il est vraiment mort avant son heure. Sa perte nous a privés du seul philosophe capable de

représenter au xviii^e siècle, une morale digne de ce nom. * (1) Morceaux choisis² cycle, p. 657. (S) Morceau» cKois, !' cycle, p. 342 ; 2^e cycle, p. 758.

f^tOMANCIERS. — MO^tALISTES. CR^lTIQ^UES â^ô Gomme
 peintre de caractères^ Vauvenargucs est ingénieux et fin, mais bien au-
 dessous de La Bruyère, qu'il imite et dont il n'a pas la pittoresque précision
 (1). Gomme critique, il est indépendant. Il sent, il aime, il éprouve des
 sympathies et des répulsions : il les exprime avec délicatesse. Il met en
 pratique sa maxime : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. • On peut
 citer encore parmi les moralistes r DucLOS (1704-1772), qui a écrit les
 Considérations sur les mœurs (1751) ; Ghamfort (1741-1794), esprit
 mordant et méchant, dont les pensées sont incisives et souvent très
 spirituelles (2) ; — Rivarol (1754-1801), dont on lira toujours avec profit le
 Discours sur l'Université de la langue française (1784). III. — Les
 critiques. La Harpe (1739-1803) eut des succès comme poète tragique, mais
 il est surtout célèbre par ses Cours professés au Lycée, sorte de salle de
 conférences, de 1786 à 1798. Ces Cours, il les a réunis plus tard sous le titre
 de Lycée, 1799 (9 vol.). Il écrivit également une Correspondance littéraire,
 adressée au grand-duc Paul de Russie, et qui fut publiée de 1801 à 1807. —
 La Harpe est le premier qui ait envisagé la littérature dans l'ensemble de son
 développement historique. De plus, sur Corneille, Racine, Molière, Voltaire,
 il a laissé d'excellentes pages et des analyses toujours utiles à lire ou à
 discuter. Fréron (1719-1776) fonda, en 1754, une petite revue, l'Année
 littéraire, qu'il continua jusqu'à sa mort. Il s'y montra l'ennemi des
 philosophes et surtout de Voltaire, qui, à son tour, ne l'épargna pas. Fréron a
 rétolle d'un vrai critique et la verve d'un journaliste. Quand il n'est pas égaré
 par ses préventions, il juge avec fermeté et décision. » (1) Morceaux
 choisis^ 1^{er} cycle, p. 344. (2) Morceaux choisis^ 1^{er} cycle, p. 345 ; 2^e cycle,
 p. 762

1994 »IX-BUITlMB flfCLs CHAPITRE VIII LE THÉÂTRE
 AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. LA TRAGÉDIE. — LA COMÉDIE. — « LE
 DRAME. SOMMAIRE 1» Crébillon (1675-1762) fait jouer *Àtrée* et
Thyeste (1707), *Rhadamiste a Zénobie* (1711), etc.. Il a un talent vigoureux
 ; mais il aime les sujets à la fois romanesques et horribles. 2^ Voltaire, de
 1718 à 1778, ne cesse de composer pour le théâtre. Ses principales pièces
 sont *Œdipe* (1718), *Bruis* (1730), *Zaïre* (1732), *Ahirc* (1736), *Mirope*
 (1743), etc. — Il reste classique par la forme, et il imite Corneille et Racine.
 Mais il étend le domaine tragique, par les sujets^ par le lieu de l'action, par
 la mise en scène, 30 Parmi les contemporains de Voltaire : La Motte, de
 Belloy, Lemierre, Dumas qui donne les premières adaptations de
 Shakespeare, de 1769 à 1792. 4° Dans la comédie, les continuateurs de
 Molière sont Beaumarchais (1655-1790), auteur du *Joueur* (1696), du *Légataire*
universel (1708), etc. Il n'est pas médiocrement gai ; sa versification est
 charmante ; — Dancourt fait un spirituel tableau des mœurs de son temps ;
 — Dufresny est habile à mener une intrigue ; ^ Le Sage fait jouer en 1709
 son *Tartuffe*, vive satire des financiers ; — Piron (*la Mérope* monte, 1738) ;
 Gresset (*le Méchant*, 1747). 6^ Marivaux (1688-1763) renouvelle la
 comédie par la peinture de l'amour timide ou inconscient. Il attribue la
 première place aux caractères de femmes. Ses analyses sont délicates, mais
 claires,^dramatiques ; et il a le sens du comique. Ses chefs-d'œuvre sont 2a
Surprise de l'Amour (1727), *le Jeu de l'Amour et du hasard* (1730), etc. 6°
 Beaumarchais (1732-1799), intrigant plein de talent, débute par un drame
 larmoyant et laisse dans 2e *Barbier de Séville* (1775) et 2e *Mariage de*
Figaro (1784) deux chefs-d'œuvre de la comédie de mœurs. Le personnage
 de Figaro incarne le peuple à la veille de la Révolution. 70 La comédie se
 fait sérieuse avec Destouches (2e *Glorieux*, 1732), larmoyant avec La
 Chaussée (2e *Préjugé à la mode*, 1730) ; Diderot donne la théorie du drame
 bourgeois, et demande que l'on substitue les conditions aux corollaires. Son
 plus illustre disciple est Sedaine. 1. — La Tragédie. Crébillon (1675-1762).
 — On attribue à Crébillon ce mot : 1 Corneille a pris la terre ; Racine, le
 ciel ; il me reste à enlever, • Son but est d'exciter

LB THfiATRB 295 non pins Tadmiration on la pijtié, mais la teneur. E(son tort est de chercher à y parvenir au moyen d'artifices plus romanesques et plus mélodra^ matiqtiea que vraiment tragiques. Ses principales pièces sont Atrée et Thyeste (1707), Electre {ilOS}{i)f Rhadamiste et Zénobie (171 i), où l'on trouve une très belle scène de recofip naissance (2). ^ Grébillon a vraiment le sens de Thorreur tragique. Les sttuaiions sont d'une grandeur farouche, qui rappelle le cinquième acte de Rodogune. Son style, souvent lourd et obscur, est remarquable par sa fermeté et par sa violence. Voltaire. — De 1718 à 1778, Voltaire ne cesse, à travers les occupations et les vicissitudes d'une existence fiévreuse, de composer des tragédies et même des comédies. Son œuvre dramatique, très considérable. Ta fait placer par ses contemporains tout à côté de Corneille et de Racine. Aujourd'hui, les tragédies de Voltaire sont trop sévèrement jugées, sinon par les critiques, du moins par le public, qui ne supporte plus guère que Za^. Prineipalfli tragédies de Voltaire. — Œdipe (1718) fut an heureux début. VoltA>re reprenait le sujet traité déjà par Oomeille en 1859, d'après Sophocle. Il n'eut oi le courage, ni peut-être l'ambition de revenir à la simplicité du poète grec. — Bratu (1730) est la première pièce de Voltaire où l'on sente l'influence de Shakespeare. Il y a un progrès de mise en scène. Le style a de la force. C'est du meilleur Voltaire (3). — Zabe (1732). Le sujet est tiré de l'histoire des croisades, et la scène se passe à Jérusalem. Le Soudan Orosmane aime une de ses captives, Zaïre, qui partage cet amour. Leur mariage est décidé. Mais, ce jour-là même, revient un jeune chevalier chrétien, Nérestan, qui rapporte la rançon de plusieurs captifs chrétiens, parmi les* quels se trouve le vieux Lusignan, descendant des rois de Jérusalem. Zaïre, qui ignore sa naissance, mais qui sait qu'elle est née de parents chrétiens et français, reconnaît son père en Lusignan et son frère en Nérestan. Elle leur promet de recevoir le baptême et de renoncer à l'amour dX)ro6mane. Celui-ci, troublé par les hésitations de Zaïre qui n'ose lui apprendre la vérité, se croit trahi par elle en faveur de Nérestan. Il poignarde Zaïre. Revenu de son erreur, il se tue lui-même. L'influence de Shakespeare se fait encore sentir ici, à la fois par des imitations à.*OtheHo et par le choix d'un sujet national (4). — La Mort de César (1732) est une sorte de tragédie de ccHUge^ inspirée par Shakespeare {Juies César). Elle ne comprend pas de rôle de femme. — Alsire (1736) nous ramène à la tragédie passionnelle. L'action se passe au P^u, dont le gouverneur Gusman

aime une jeune Péruvienne, Alzire, qu'il dispute à Zamore, souverain du
 Potoze. Zamore poignarde son rival, qui lui pardonne en mourant. Deux
 beaux caractères de vieillards, Hontèze, père d'Alzire, et Alvarez, père de
 Gusman, donnent de la grandeur et de la variété au sujet. Le ton û.* Alzire
 est en général < forcené • ; une chaleur factice anime la plupart des
 person(1) Morceaux cAoww, 1*' cycle, p. 348. (2) Moreeatuc tSI noint^ S«
 cycle, p. 765. (3) Morceauj; àio\»i»^ <• cycle, p. 769. (4) Morc«mx eAoùù,
 S* cycle, p. 781.

296 DIX-MUTIÈMB SiftCLB nages (1). — Mérope (1743) a passé long[^]temps pour la pièoe la plus ré[^]liaro de Voltaire ; elle faisait partie du Théâtre classique. Mérope, veuve de Cresphonte, roi de Messène. Qst recherchée en mariage par Polyphonte qui s*est emparé du trdnetOtque Ton soupçonne d'avoir fait périr Cresphonte. Mais Mérope a un fils, Eglsthe, qu'elle a éloigné pour le soustraire aux coups de l'usurpateur, et dont elle attend le retour. .Trompée par de fausses apparences, elle est sur le point de confondre ce fils avec «m des émissaires envoyés pour le tuer, et va le frapper : elle le reconnaît à temps. Mais Polyphonte (cf. Pyrrhus dans Andromaque) ne veut laisser vivre Egisthe que si Mérope l'épouse. La reine y consent. Cependant, Egisthe se précipite au temple. tue le tyran, et est proclamé roi. — Citons encore Mahomet (1742), l'Orphelin de la Chine (1755) et Tancrède (1760). Originalité de Voltaire poète tragique. — Voltaire est un imitateur de Corneille et de P(acino ; il ne possède évidemment ni la grandeur morale de l'un, ni la vérité psychologique et la vraisemblance de l'autre. Mais il a préparé l'évolution do la tragcilie vers un genre plus libre, par quelques innovations : — Il use fréquemment des coups de théâtre et des reconnaissances ; — il choisit des sujets nationaux, sociaux, philosophiques ; — il varie le lieu de la scène, et place son action en Orient, en Amérique, etc. ; — il améliore les conditions matérielles de la représentation. — Il est donc dans une certaine mesure un précurseur du romantisme, sauf pour le'styUî. Contemporains de Voltaire. — Parmi eux, il faut faire une place à fiart à Ducis (1733-1816), qui donna au Théâtre-Français les premières adaptations de Shakespeare. Ducis ne savait pas l'anglais. Il tira des drames de. Shakespeare de singulières tragédies, ni classiques, ni romantiques, d'une remarquable maladresse : HairUet (1769), Roméo et Jtdiette (1772), le Roi Lear (1783), Macbeth (1784), OtheUo (1792). Mais il fut un initiateur. La société française ne pouvait goûter que ces réductions de Shakespeare, et après 1820 olle f<'y plaisait encorp. 11. — lAà Comédie. 1° Les disciples de Mdière. — On peut grouper sous cette étiquette les écrivains dont les noms suivent : Rognard, Dancourt, Dufresny. Le Sage, Piron, Gresset. Regnard (1655-1709). — Par ses dates, par son talent mime, Regnard se rattacherait plutôt au xvii® siècle ; il est d'usage de le placer au xviii® Né à Paris, il fit d'excellentes études ; puis il commença vers dix-sept ans une série de voyages, à Constantinoplç, en Italie, en Algérie (un peu malgré lui, car il fut pris par des corsaires, et retenu

prisonnier ; il a raconté cette aventure dans un court roman, la Provençale), puis en Hol(1) Morceaux chnitis, €• cycle, p. 774.



298 DIX-BUITIÈME SIÈCLE lande, en Suède et en Laponie (Voyage en Laponie). Il mena ensuite une vie d'épicurien aimable, en son château de Grillon, près de Dourdan ; il y mourut d'une indigestion. Regnard débuta au Théâtre-Français par un charmant petit acte en prose : Attendez-moi sous Vorme (1694) ; puis il donna la Sérénade, en prose (1695), et le Bal (1696), en vers. De cette même année date son premier grand ouvrage, le Joueur. Vinrent ensuite le Distract (1697), le Retour imprévu (1700) (1), les Folies amoureuses (1704), les Ménechmes (1705), le Légataire universel (1708). Le Joueur est presque une comédie de caractère ; c'est aussi et surtout une comédie de mœurs. Le jeu était devenu la plaie vive de la société française. Mais il y a peu de profondeur et de moralité dans cette pièce, où la passion de Valère, le joueur, n'a d'autre conséquence que de l'empêcher d'épouser Angélique, qu'il n'aime guère. Regnard, cependant, a bien saisi les traits essentiels d'un caractère de joueur, absorbé et incorrigible, marqué d'une sorte de fatalité. Les personnages épisodiques sont amusants : Hector, le valet ; le marquis sauteur ; la marchande à la toilette, M^{lle} La Ressource, etc. Le Légataire universel est la plus gaie des comédies de Regnard, et justifie le mot attribué à Boileau : • D n'est pas médiocrement plaisait. » — On y voit comment un valet, Crispin, se déguise afin de dicter un faux testament en faveur de son maître Eraste, et comment aussi il profite de l'occasion pour s'avantager lui-même (2). — Il faut considérer cette pièce comme un vaudeville bouffon, genre Labiche. Soulever, à propos du Légataire, comme l'a fait Rousseau, une question de moralité, et critiquer de sang-froid les friponneries de Crispin, c'est prouver une singulière naïveté. Regnard est surtout un écrivain délicieux. Variée, pittoresque, endiablée, sa versification est d'une facture supérieure à celle de Molière, — mais c'est le style de La Bruyère l'emporte sur celui de Bossuet. L'art y est exquis ; on l'y sent trop. Dancourt (1661-1725) fut d'abord comédien ; puis, de 1685 à 1718, il composa un grand nombre de pièces en prose, presque toutes d'actualité. Le Chevalier à la mode (1687) est la critique piquante et vraie d'une société où le désir de faire fortune, et surtout d'en jouir, provoquait toutes sortes de manèges à la fois coupables et ridicules ; — les Bourgeoises de qualité (1700) complètent la comédie précédente, et contiennent d'excellents types de parvenues qui se ruinent pour paraître (3) ; — la Maison de campagne (1688) est une spirituelle satire des parasites, et a été comparée à Nos intimes, de Victorien

Sardou. (1) Morcf-jux choiMit, 2« cycle, p. 785. (2) Morc€av2 eftowM, !•>
cyclt, p. 861 ; 1« cyela. p. 78i. (3) Xîorceaux ehaitiM. V cycU. p. 798.

The text on this page is estimated to be only 8.04% accurate

LB tbAathb 29* Dotnnj (1648-1717) est intéressant p&r les ritturtûnu toujours originaux qu'il sait inventer, et par la virté de son dialogue. Ses plus jolies pièces sont : l'Éclopit de contradiction (1680), le Double Veuvage (1702), la Béatitude normande (1719). Il a pu donner à Montesquieu l'idée et le sujet de l'Esprit des Loix. Il a été au début du XVIII^e siècle des Lettres persanes, par ses Annales de la science et de la vie d'un Siamois. Le Sage (1668-1747), resté célèbre surtout par son roman de Gil Blas, a écrit la plus forte peut-être des comédies du XVIII^e siècle, Turcaret (1709), la pièce, en prose, est dirigée contre les financiers, l'homme partit, qui t'en



300 mX-HUITIÈME SIÈCLEB richissaient aux dépens du pays et du Trésor public. Turcaret, le héros, est à la fois un sot et un roué. Cette comédie vaut moins par l'intrigue que par le réalisme des situations, des sentiments et du style. Bile est une des premières où la question d'argent soit abordée et traitée pour elle-même. Le Sage est le véritable héritier de Molière contemplateur et moraliste ; Turcaret peut prendre place immédiatement après l'Avare et le Bourgeois gentilhomme (1). Piron (1689-1773). — On a oublié les nombreuses et spirituelles comédies que Piron a composées pour le Théâtre de la foire ; et Ton continue à lire, surtout pour son style aisé et piquant, la Mâromanie (1738). Gresset (1709-1777). — Plus connu comme auteur du charmant badinage de Vert-Vert, Gresset remporta un grand succès avec le Méchant (1747). Le héros de cette comédie, Cléon, le méchant, mérite ce nom par sa sécheresse d'âme, son scepticisme moral, et son art de brouiller les gens « pour le plaisir ». On a surtout retenu de cette pièce un vers devenu proverbe : « Un esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a ». III. — Marivaux et Beaumarchais. Marivaux (1688-1763). — Né à Paris, habitué des plus célèbres salons, Marivaux fut à la fois romancier (2), moraliste et auteur comique. Il travailla pour la Comédie Italienne, où il donna d'abord des pièces satiriques. Son vrai début date d'Arlequin pardi par l'Amour (1720), suivi bientôt de ses chefs-d'œuvre : la Surprise de l'amour (1722), la Double Inconstance (1723), la seconde Surprise de l'amour (1727), le Jeu de l'amour et du hasard (1730), le Legs (1736), les Fausses Confidences (1737), l'Épreuve (1740). Pour se faire un domaine à part, Marivaux étudia l'Amour, Sans doute, dans toutes les comédies, il était question d'amour ; mais jamais ce sentiment n'y était étudié pour lui-même ; il servait seulement à l'intrigue. La tragédie au contraire, celle de Racine surtout, approfondissait l'analyse de l'amour. Or, Marivaux devina que l'amour pouvait ne pas être tragique, et intéresser, sans tomber dans la fade galanterie. Avec une étonnante sûreté dans le choix du moment psychologique, il peignit les troubles de l'amour naissant dans des cœurs timides, coiffeux et fiers, n disait lui-même : « J'ai guetté dans le cœur humain toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour lorsqu'il craint de se montrer et chacune de mes comédies a pour objet de le faire sortir d'une de ces niches ». Il en résulte que le premier rang, chez Marivaux, revient aux personnages de femmes. Et Ton a justement

remarqué que Marivaux est* à Molière ce que Racine fut à Corneille. (1)
Morceaux choititt 8* eyelo, p. 80t« (8) Of. p^ 880.

LE TinĀTRB v 901 Le Jeu de l'amour et du hasard a un début de
 jdli vaudevilld : Silvia va recevoir la visite d'un prétendu, Dorante, et elle
 demande à son père la permission de changer de costume avec sa soubrette,
 afin d'observer incognito ce futur mari; mais Dorante, de son côté, a eu
 l'idée de prendre la livrée de son laquais Arlequin, pour le même motif. Il en
 résidte une situation piquante. La double reconnaissance se fait très
 spirituellement, et le mot de Silvia :« Je vois clair dans mon cœur», est une
 des plus jolies trouvailles de Marivaux (1). Ne croyons pas, d'ailleurs, que
 le sens du comique manque à Marivaux. D'abord, il excelle à nous montrer
 la confusion et le trouble gentiment ridicules où les « surprises de l'amour »
 jettent ses personnages. Et puis, il peint avec esprit et un certain sens du
 réalisme les laquais, les paysans, les pédants, etc. Marivaux écrit dans un
 style souple et délicat, sans mièvrerie. Ses imiiateurs seuls, et non point lui,
 sont coupables de marivaudage, Beaumarchais (1732-1799). — Parisien,
 fils d'horloger, horloger luimême, il se glisse à la cour comme maître de
 musique de Mesdames ; il devient- gentilhomme, et même diplomate. Sa
 vie est une suite d'entreprises plus ou moins louches. Il acquiert une grosse
 fortune, la perd à la Révolution, s'exile, revient, et meurt pauvre. De tous
 ses procès (il en eut plusieurs), le plus fameux est celui qu'il soutint contre
 un certain GoSzman, et qui nous valut ses Mémovree^ chef-d'œuvre de
 pamphlet. Mais il est surtout célèbre par son théâtre, qui se compose des
 pièces suivantes : Eugénie, les Deux Amis, le Barbier de SévUle, le
 Mariage de Figaro, la Mère coupable, et un livret d'opéra, Tarare, Le
 Barbier de Séville (1775) fut joué d'abord en cinq actes, et sifflé.
 Beaumarchais fondit les deux derniers actes, et dit aux spectateurs : «Nous
 nous sommes mis en quatre pour vous plaire. » C'est l'étemelle histoire du
 vieux tuteur dupé ; et les aventures de Bartholo, auquel le comte Almaviva
 enlève Rosine, ne seraient pas fort, intéressantes, sans le personnage qui
 mène toute cette comédie, Figaro. Le barbier, héritier de Renart, de Pathelin
 et de Panurge, l'intrigant bon à tout faire, exploitant Bartholo son client, et
 le raillant de se laisser voler, servant avec une complaisance obséquieuse le
 comte, tout en criblant d-épigrammes la noblesse, est le type du plébéie.n
 jaloux et retors, qui sent venir la Révolution. L'action du Barbier de Séville
 révèle une main habile et un flair dramatique tout à fait sûr (2). — Le
 Mariage de Figaro, écrit et lu aux comédiens en 1781, ne put être joué qu'en
 1784, et grâce au comte d'Artois, qui arracha le consentement de Louis

XVI. Cette fois, Beaumarchais ne se bornait pas à quelques épigrammes ; il instruisait le procès de la (1) Morceaux choinst 2* cycle, p. 811 ; 1"* cycle, p. 37t. rS) MorcMur eknina, t* cycle. P. 8S4.

SOfe DIX-HU^tTIÈMB ftiÈCLB noblesse, et, par ta bouche de
 FifgAto devenu un véritable tribun, il déoooçait et flétrissait ses vices, il
 appelait sur elle la haine et le mépris (l)r * Avec Beaumarchais, c'est la
 personnalité de l'auteur qui joue le premier rôle dans la comédie ; ce sont
 ses idées, ses théories, ses haines, que Ton applaudit. Beaumarchais, c'est
 Figaro. Mais, s'il écrit des pièces à thèse, ou des pamphlets dialogues, il
 possède au plus haut point des qualités (Thomme de ikéâtre. O sait à
 merveille construire une intrigue ; créer une situation, et l'exploiter ; faire
 sortir les unes des autres des péripéties imprévues et vraisemblables ;
 amuser le spectateur par de jolis détails do mise en scène ; et faire parler ses
 personnages, selon leur caractère, encore qu'il leur donne trop souvent son
 esprit. iV. — Lii Goni6dîe larinoyaiite et le Urame bourgeois. Destouches
 (1680-1745) fut secrétaire d'ambassade en Suisse et en Angleterre. Il connut
 la comédie anglaise, alors florissante, et y prit un goût de morale et de
 comique moyen. Ses principales pièces sont le Philosophe marié {{121) Je
 Glorieux (1732) (2), le rissipateur (1736), te Fausse Agnès (1736). La
 Chaussée (1692-1754) est l'inventeur de la comédie larmoyante. Cette fois,
 il n'est plus question de rire. Des situations banales, traitées en ud style
 pénible, mais avec sentimentalité, avec des tirades sur les devoirs sociaux,
 voilà ce que nous trouvons dans le Préjugé à la mode (1735) Mélanide
 (1741), etc. Diderot (1713-1784). — Ce touche-à-tout a dit son mot sur le
 théâtre, et créé un nouveau genre, le Drame bourgeois^ qui est tout
 simplement la Comédie larmoyante écrite en prose. — Ses théories, il les a
 soutenues dans les Entretiens (1757), et dans des Discours sur la poisie
 dramatique. En 1758, il doona le Père de famille, Diderot raisonne fort bien
 sur la nature du genre. Entre la comédie qui fait rire et la tragédie qui fait
 pleurer, entre les ridicules et les passions, aussi exceptionnels les uns que
 les autres, il y a place pour une sorte de pièce qui représenterait les hommes
 dans leur état ordinaire et moyen, dans leurs sentiments normaux, dans leurs
 conditions. Selon lui, la peinture des grands caractères est épuisée et
 d'ailleurs elle a toujours quelque chose d'abstrait, et il faut ramener le
 théâtre au vrai et au naturel. La condition est bien plus concrète, plus réelle ;
 un père, une mère, un juge, un commerçant, un ouvrier, sont intéressants à
 présenter dans des situations où les devoirs de leur condition seront troublés
 par quelque tentation ou par quelque épreuve. — Diderot voulait encore que

l'on procédât, à (1) Morceaux choisis^{S*} cycle, p. 825. (1) Morcmux
choiâië, l" cycU, p 368.

The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate

POÉSIE DIDACTIQUE ET LYRIQUE 303 la scène, par tableaux, et que la pantomime vînt souvent suppléer aux paroles. Lui-même, il a abusé des points de suspension dans sa prose emphatique. Sedaine (1719-1797) est celui qui a réalisé le plus heureusement les théories de Diderot. Son Philosophe sans le savoir (1766) nous peint le monde des grands commerçants du XVIII^e siècle. M. Vanderk marie sa fille, Sophie, à un magistrat. Le fils Vanderk vient d'avoir une altercation avec un jeune officier qui a méprisé des gens de commerce, et il doit se battre en duel avec lui le jour du mariage de sa sœur. Vanderk père dissimule son angoisse, fait bonne figure à ses invités, et il est en train de causer avec le père de l'officier, quand le vieil intendant Antoine lui annonce, en frappant les coups convenus, que son fils est mort, — scène poignante dans sa sobriété. Heureusement, Antoine s'est trompé. Et tout finit bien. ~ Sedaine a écrit également des livrets d'opéras-comiques ; le plus célèbre est Richard Cœur de Lion, dont Grétry a composé la musique. CHAPITRE IX LA POÉSIE DIDACTIQUE ET LYRIQUE ANDRÉ CHÉNIER SOMMAIRE 10 Parmi les poètes didactiques : Louis Ucciani, Saint-Lambert, Roucher ; • les satiriques : Gresset et Gilbert ; — les fabulistes : Florian. 2^e La poésie lyrique : J.-B. Rousseau (1671-1741), très célèbre au XVIII^e siècle, est aujourd'hui trop oublié ; il a le sens de l'harmonie et du rythme ; mais sa langue est terne. — Le Franc de Pompignan, Pamy, Lebrun. 3^e André Chénier (1762-1794) ne publie presque rien de son vivant, sauf des articles politiques au Journal de Paris. Il est arrêté et exécuté en 1794 ; ses œuvres paraissent, tronquées, en 1819, et complètes vers 1860. — On a de lui des élégies et des épiques dans le goût du XVIII^e siècle ; des bucoliques et des idylles, où il se montre artiste exquis et versificateur original ; des fragments d'un grand poème sur la nature, l'Hermès, avec sa préface l'Inventum ; des iambes ou vers satiriques contre ses bourreaux, son œuvre la plus personnelle et la plus belle. — Chénier est moiBB l'ancêtre des romantiques que celui des Parnassiens^ comme Leconte de Lisle fi Sully Prudhomme

OIX-HUITIÈME SIÈCLE I. — La Poésie didactique et satirique*

* Louis Racine (1692-1763) est le dernier des enfants de Jean Racine (1) D donna d'abord *La Grâce* (1720), puis, quelque vingt ans plus tard, *La Religion* (six chants, 1742), ouvrage de beaucoup supérieur au précédent C'est sans doute bien moins poétique que la prose de Chateaubriand ; mais il y a de l'élégance et de l'art. — Le meilleur titre de Louis Racine est dans les *Mémoires* qu'il nous a laissés sur la vie de son père. Saint-Lambert (1716-1803) a publié, en 1769, les *Saisons* (quatre chants). Cet ouvrage monotone et compassé fut bien accueilli par les Encyclopédistes, qui ne demandaient à un poète que de la « philosophie ». Roucher (1745-1794), qui devait périr sur l'échafaud avec André Chénier, fit paraître, en 1779, les *Mois* (douze chants). Roucher a certains dons du vrai poète : de l'édat, du pittoresque et de la sensibilité. On citera toujours quelques brillants épisodes de son oeuvre. Gresset (1709-1777). — Nous avons signalé ailleurs sa comédie du *Méchant*, Mais Gresset est surtout connu par un certain nombre de petits badinages en vers, qui l'apparentent à Marot, à Voiture et à Voltaire. Ce sont : *Vert- Vert* (1734), histoire -d'un perroquet, au couvent des Visitandins de Nevers (2) : le *Carême inpromptu*, le *Lutrin vivant*, la *Chat^ treuse* (où il décrit la petite chambre qu'il occupait au collège Louis-le-Grand) (3). Gilbert (1751-1780). — Mort trop jeune pour avoir donné sa mesure, Gilbert fut un adversaire du parti philosophique, contre lequel il publia deux vigoureuses satires : le *Dix-huitième Siècle* et *Mon Apologie* (4). Mais le morceau le plus célèbre de Gilbert, celui qui fera vivre son nom dans les *Antiquités*, est celui que l'on donne sous ce titre : *Adieux à la vie* (5). Florian (1755-1794) a écrit des pastorales, comme *Galathée* et *EsUile* ; des romans poétiques { *Gonzalve de Cordoue*, *Ruth*, *Tobie*, etc.), et de jolies pièces pour le Théâtre-Italien. Mais Florian est surtout populaire par ses fables, publiées en 1792, et qui ont mérité, parmi tant de recueils de ce genre, de garder une place dans notre littérature, auprès des fables de La Fontaine (6). (1) Le fils de Louis Racine périt en 1755, au tremblement de terre de Lisbonne. Arrière-éteignit la descendance directe de Jean Racine. (2) Morceaux choisis^ !• cycle, p. 380. (3) Morceaux choisis. S* cycle, p. 843. (4) Morceaux choisis. S* cycle, p. 837. (5) Morceaux choisis, t* cycle, p. 842. (•) Morceaux choisis, i* cycle, p. 383.

VOË8IB DIDACTIQUE BT LYRIQUE 305 II. -T- Ia Poésie

lyrique* Jean-Baptiste Rousseau (1671-1741). — Il n'est guère d'existence plus malheureuse que celle de J.-B. Rousseau. Après quelques années de brillants succès, il se vit banni de France, en 1712, pour des couplets licencieux et difTamatoires qui lui furent attribués. Il tenta vainement d'obtenir son rappel, revint à Paris pour le solliciter, et retourna mourir à Bruxelles. J.-B. Rousseau fut considéré au xviii^e siècle, et jusqu'au réveil romantique, comme le plus grand des poètes lyriques. Ses paraphrases des Psaumes[^] son^{*} Ode à la Fortune[^] son Ode au comte du Luc, Sa cantate de Circé furent longtemps citées et apprises par cœur. On ne peut le nier, il y a chez lui un certain sens du mouvement et de l'harmonie. Il excellait dans l'épigramme, et fit de cruelles blessures à ses persécuteurs. Trop prôné par le xviii^e siècle, il est aujourd'hui trop oublié (1). Le Franc de Pompignan (1709-1784) n'est plus guère connu que par les railleries de Voltaire, qui (lisait de ses Poèmes sacrés : « Sacrés ils sont, car personne n'y touche ». Cependant, il a senti, beaucoup plus profondément que Rousseau, la poésie biblique, et sa paraphrase de la Prophétie d'Ezéchiel donne tout à fait « l'impression des belles choses (2) » ; son Ode sur la mort de J.-B. Rousseau méritera toujours d'être citée (3). Pamy (1753-1814) doit être nommé parmi la foule des petits poètes lyriques de la fin du xviii^e siècle, pour la mélancolie très personnelle et l'harmonie presque « lamartinienne » de ses meilleurs vers. Ecouchard-Lamartine (1729-1807) fut surnommé Lebrun-Pindare, pour ses odes, dont la plus célèbre est consacrée au vaisseau le Vengeur, Son style est dur et souvent amphigourique ; mais on ne peut lui refuser une certaine vigueur, et ses exagérations mêmes reposent des fadeurs de son temps. Il a excellé dans l'épigramme. III. — André Ghénier (<1742-1794). Vie. — André-Marie Ghénier était fils de Louis Chénier (d'abord employé dans une maison de commerce de Constantinople, puis consul de France au Maroc) et d'une Grecque, originaire de l'île de Chypre, Elisabeth Santi-Lomaca (4). (1) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 378 ; 2^e cycle, p. 828. (2) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 836. (3) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 833. (4) André Ghénier avait trois frères : Constantin-Xavier (f 1837), avocat et consul ; Louis-Sauveur (f 1823), officier, emprisonné sous la Terreur, et délivré le 15 thermidor (il eut pour fils Gabriel de Ghénier, qui donna la première édition complète des œuvres d'André) : Marii-Joachim (f 1811) dont nous parlons plus loin.

806 DIX-HUITIÈME SIÈCLE Né à Constantinople le 30 août 1762, André vint terminer ses études à Paris, au collège de Navarre. En 1782, il alla comme cadet au régiment d'Angoumois, mais il démissionna six mois plus tard. En 1783, il voyagea en Suisse et en Italie. Après un séjour de quelques années à Paris, il devint secrétaire de l'ambassade française à Londres (1787-90). C'est pendant cette période (1783-1790) qu'André Chénier a composé, et le plus souvent ébauché, la plupart de ses poésies : élégies, bucoliques, idylles, poèmes didactiques. Mais il ne publia presque rien ; de son vivant ne paraîtront que le Jeu de paume (dédié à David), et les Suisses de Châteauneuf. En effet, à partir de 1790, André Chénier est surtout journaliste. Il collabore au Journal de Paris, devient constitutionnel. S'artisan résolu de la Révolution, il voulait pourtant sauver la royauté et la personne du Roi (il a aidé Malesherbes à préparer la défense de Louis XVI). Emprisonné à Saint-Lazare, le 7 mars 1794, il fut exécuté le 20 juillet à la barrière de Vincennes. Une même charrette emmenait avec lui Roucher, Tauteur des Mois. Publication des œuvres. — Deux pièces d'André Chénier, nous l'avons dit, parurent de son vivant (1791 et 1792). Tout le reste de l'œuvre est de publication posthume. — La première édition, tronquée et truquée, parut en 1819, par les soins d'Henri de Latouche ; elle fit une sensation profonde. Mais il faut arriver jusqu'à 1862 pour avoir un Chénier à peu près complet. Les Élégies sont au nombre de quarante. Chénier y chante des amours, ses regrets, sa mélancolie. Le style en est délicat, précis, mais gâté par la périphrase et par la mythologie. C'est souvent du style pseudo-classique. D'ailleurs, il est très difficile d'y faire la part de la sincérité et de l'imitation (1). Les Bucoliques et les Idylles. — Là, on trouve le vrai Chénier, celui qui a le sentiment exquis de l'antique, à la manière non pas de Racine, mais de Ronsard. Chénier, sans pénétrer l'esprit ni la religion de la Grèce, s'est attaché aux paysages, aux lointains harmonieux et purs, et surtout aux attitudes, aux gestes, aux personnages formant des groupes de bas-reliefs. — Parmi les plus célèbres morceaux de ce genre, il faut citer : l'Aveugle (Homère, après un dialogue avec des pasteurs de Scyros, chante... Et c'est une occasion pour le poète de parcourir tous les thèmes de l'ancienne poésie grecque) ; — le Mendiant Ça fille de Lycus prie son père de donner l'hospitalité à un mendiant qu'elle a rencontré sur les bords du Crathis ; ce mendiant raconte ses aventures : il est le père de Lycus) ; — la Liberté (dialogue entre un berger et un chevrier ; le berger

est esclave, et sa condition lui pèse ; il n'aime rien. C'est un des ttiorceaux
les plus achevés de Chénier) ; — le Mdade^ histoire d'un jeun# homm^ qui
(1) Mwcêaux ekoitiêf t* eyeU, p. S6S.

The text on this page is estimated to be only 8.04% accurate

VOÏSIB DIDACTIQUE BT LTRigUB 307 Sturt d'amour pour
une jeune ille qu'il a aperce ; il avoue mh mal 4 >a m^re, et celle-d va
chercher la jeuæ fñle qui l'ipouera ; — ■ (a /«une T» rentint : — Nièrt. etc.
U) ìl y s de ti^ nombreuses imilationt (S) ilans res idylles, et l'oa pourrait
dire que les moindres détails en sont empruntés. Uaii Cbéoier sait f



/ 308 DIX-mjItlÊMB glèCLB exprimer des sentiments naturels, d'une façon à la fois française et grecque. Il possède la mesure, Télégance, le sens de la beauté mystérieuse des choses et des êtres et des mots.. ^ L* Hermès. — André Chénier ne voulait pas se contenter de ces imitations antiques. Il travaillait à un grand poème didactique sur la formation et sur le système du monde, V Hermès. Il ne nous reste de V Hermès que des fragments. Mais il est possible d'en reconstituer à peu près le plan. — Chant I ; Formation de la terre (d'après la théorie de Démocrite de la matière et des atomes) ; les grandes révolutions du globe, apparition des végétaux et des animaux (du Buffon en vers) ; — Chant II : Apparition de l'homme, sa physiologie, sa psychologie ; analyse des passions ; — Chant III : Histoire de la civilisation mythologique et religieuse ; superstition, fanatisme, guerres : tout cela raconté par un « sage magicien » (Chénier se serait inspiré à la fois de Lucrèce, de J.-J. Rousseau, et en général de V Encyclopédie) ; — Chant IV : Histoire de la civilisation scientifique et philosophique ; exposé de la théorie du progrès ; — Chant V : La civilisation artistique (1). L'Invention. — Nous avons un morceau qui devait servir de préface à V Hermès^ et qui est intitulé V Invention, C'est une théorie de la poésie forme et fond. Chénier, qui a si bien imité et presque pastiché les anciens, demande qu'on renonce à reproduire leurs sujets et leurs thèmes. Il faut faire ce qu'ils feraient s'ils vivaient parmi nous, c'est-à-dire peindre les sentiments de notre temps, les inventions nouvelles ; la science a progressé, le domaine de l'humanité s'est en tous sens étendu, et c'est là une matière que nous devons à notre tour exploiter. — Mais, en revanche, il faut aux anciens emprunter leur art, qui est parfait : Sur des pensées nouvelles, faire des vers antiques (2). Les iambes. — D'ailleurs le moment allait venir où André Chénier ne serait plus ni un imitateur des Grecs, ni un versificateur de V Encyclopédie. Il allait se révéler poète au sens le plus profond du mot, c'est-à-dire tirer de son âme, de ses colères, de ses indignations, des traits immortels et vengeurs. A Saint-Lazare, il compose sans doute une élégie un peu fade, la Jeune Captive; mais il écrit aussi ses iambes, qui sont de la salubre lyrique. Il y a environ cent vers, qui ne sont, cette fois, imités de personne, ni pour le fond ni pour la forme, et qui sont l'impérissable chef-d'œuvre d'un poète qui devenait enfin lui-même (3). Chénier écrivain. — C'est comme écrivain et versificateur que Chénier a été appelé l'ancêtre des romantiques. Il redonne

à la langue poétique des qualités concrètes et pittoresques absolument
oubliées par les pseudo* {} Morceaux choins, !•» cycle, p. 38*?. (2)
Morceaux choisis S* cycle, p. 84U. (3) MorcMiiT r.hoisia. 1*- cycle, p.
3US : S* cyclt, p. 858.

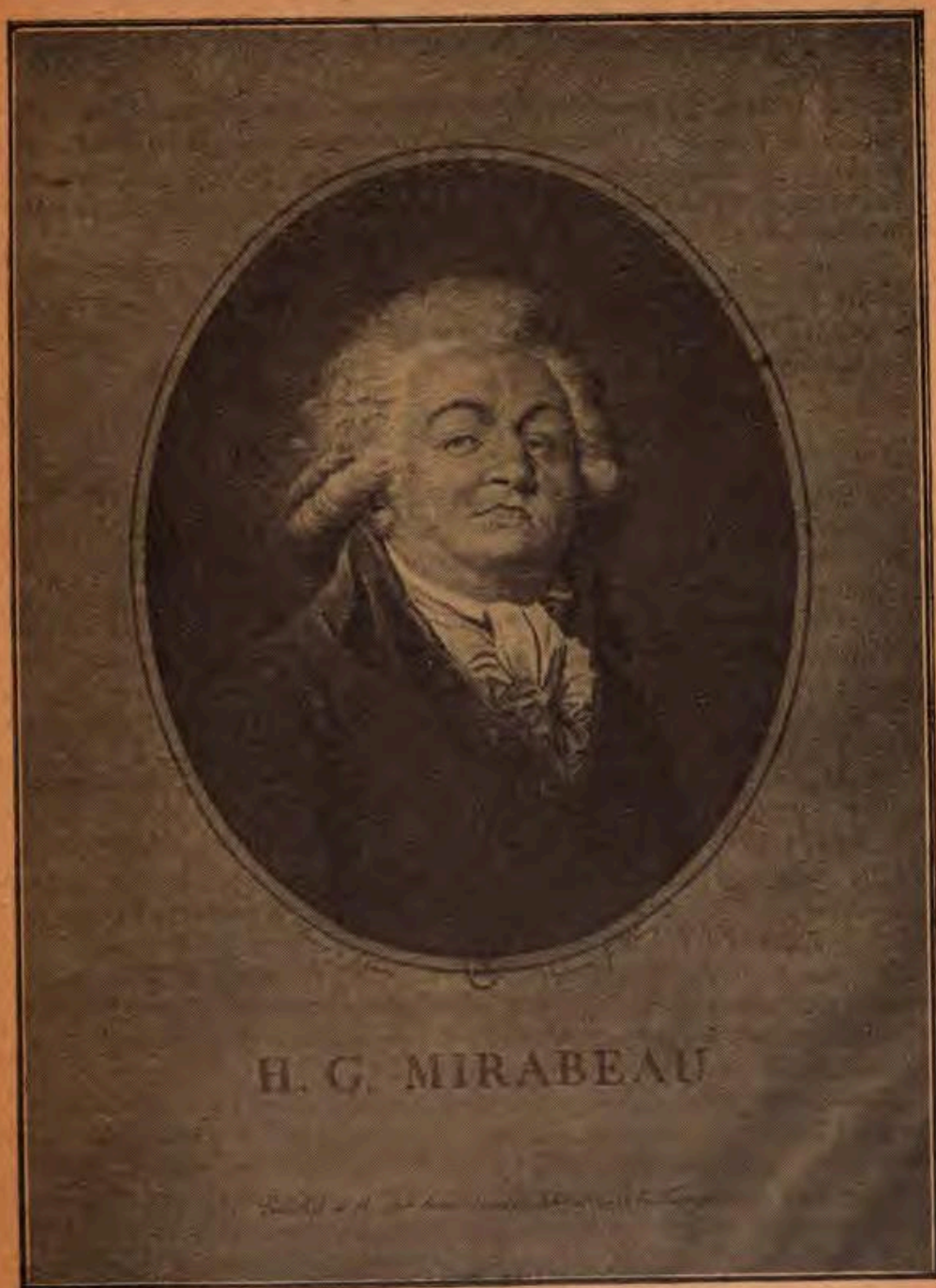
ÉLOQUENCE SOUS LA RÉVOLUTION 309 classiques. Il assouplit l'alexandrin et pratique, tout premier depuis Malherbe, le déplacement de la césure principale et l'enjambement. Mais, beaucoup plus que des romantiques, il est l'ancêtre des Parnassiens. Ses véritables disciples sont Théophile Gautier, Leconte de Lisle, et, dans la poésie philosophique, Sully Prudhomme.

CHAPITRE X L'ÉLOQUENCE SOUS LA RÉVOLUTION

SOMMAIRE Eloquence politique. — L'éloquence de la chaire n'a plus d'illustres représentants au XVIII^e siècle, mais la Révolution va développer l'éloquence politique. 1° Mirabeau (1749-1791) tient la première place à l'Assemblée constituante. Il est d'un tempérament excessif ; il mène une vie fiévreuse et romanesque ; il acquiert les connaissances les plus variées/ Nommé député du Tiers, par Aix et Marseille, il prononce un grand nombre de discours. Il est à la fois logique et passionné. 2° L'abbé Blanzy a de l'ardeur, mais trop de rhétorique ; Barnave est plus serré ; Isnard prononce un bon discours sur l'émigration (1791). S** Le plus célèbre des Girondins est Vergniaud (1753-1793) ; dont les discours sont pleins de chaleur et de précision. ~ *A la Convention, il faut encore nommer Danton, Robespierre, etc. Le XVIII^e siècle n'a pas connu de grands orateurs religieux, comme Bossuet, Bourdaloue et Massillon. Mais, à la fin du siècle, la tribune politique devait à son tour avoir ses orateurs. L'ancien régime ne laissait aucune place à la liberté de la parole. Combien de grands talents furent ensevelis dans le secret des Parlements ! La réunion des États généraux offre tout d'un coup à ces grands talents l'occasion de se développer en public ; et surtout elle leur donne une admirable et féconde matière. (1) Nous renvoyons l'étude de la littérature sous la Révolution au chapitre où nous étudions celle du Premier Empire : ces deux littératures ont en effet des caractères communs et forment un groupe jusqu'en 1800.

SIO DIX-HUITIÈME 8IÈGLB I. — L'Assemblée Constituante et la législature. Mirabeau (1749-1791). — Vie. — Gabriel-Honoré de Riquetti, comte de Mirabeau, eut pour père le marquis de Mirabeau, surnommé VAmi des hommes, célèbre par ses écrits d'économie politique et sociale. Le marquis, d'un caractère violent, fut le tyran de sa famille. Gabriel-Honoré de Mirabeau eut une enfance des plus précoces. D apprenait avec passion et facilité. Latin, grec, anglais, italien, espagnol, sciences, économie politique, il s 'assimile tout. Devenu officier, il étudie la stratégie et riiistoire. Puis, commence la vie la plus romanesifue : il est renfermé à l'île de Ré, tient garnison en Corse, se marie, se ruine ; il est de nouveau incarcéré, en vertu d'une lettre de cachet sollicitée par son père, au château d'If et au fort de Joux. Il s'enfuit en Hollande, où il publie toutes sortes d'ouvrages sur la politique et l'histoire ; est repris et enfermé au donjon de Vincennes, où il reste trois ans (^77-1780). n sort de Vincennes, plaide, fait de la banque, séjourne à Berlin, et enfin se présente aux élections des Etats généraux, en Provence. Repoussé par la noblesse, il prononce (ou plutôt il publie) un discours véhément adressé aux nobles provençaux» Il est alors nommé par le Tiers, à Aix et à Marseille. L'orateur. — On sait la place que Mirabeau tint à l'Assemblée Natio* nale, depuis le jour où il répondit à l'envoyé du Roi : « Nous sonunes ici par la volonté du peuple, on ne nous en arrachera que par la force des baïonnettes », jusqu'à sa mort. — Ses plus célèbres discours sont : sur la Contribution du quart (26 septembre 1789) (1) ; sur le Droit de paix et de (pierre (20 et 22 mai 1790), discours où Mirabeau eut à lutter contre Barnave, qui l'accusait de s'être laissé corrompre "par la cour (2) ; sur la Ckmsliiution civile du clergé (novembre 11^90 et janvier 1791), sur V Emigration (février 1791). Mirabeau avait, du grand orateur, d'abord les qualités physiques : une tête imposante malgré sa laideur, des épaules puissantes, im regard foudroyant, une voix forte et flexible, un débit martelé, plutôt lent, animé par une émotion intérieure, qui ne s'échappait qu'au moment opportun. On aurait tort de se le représenter comme un déclamateur impétueux ; il étonnait, au contraire, par son sang-froid et par la pleine possession de tous ses moyens. Dans le fond, les discours de Mirabeau sont admirables par leur solidité et par leur logique. L'étendue de ses connaissances lui doimait, sur toute les questions, une compétence imposante et redoutable. Il apparaissait à la tribune avec un discours écrit, et le modifiait, le pétrissait, en déga(1)

Morceaux choisit. S** cycle, p. 863. (S) Morceau* choiii*^ I* cycl«, p. 867.



MIRABEAU

D'après le portrait peint par J. Guérin (1760-1836), gravé par Fiesinger.

S12 DIX-HUITIÈME SIÈCLE géait les arguments essentiels, y introduisait des répliques et des personnalités. Son style a quelques-uns des défauts du temps. Trop de souvenirs classiques, d'apostrophes, de figures qui s'accumulent ; de la lourdeur, de l'emphase, des néologismes inutiles. Mais quand le sujet le soutient et quand il arrive au fort du débat, il est clair, nerveux, pressant ; la période prend une ampleur vigoureuse et harmonieuse. Parmi les orateurs contemporains de Mirabeau il faut nommer l'abbé Maury (1746-1817), — Barnave (1761-1793), — Sieyès (1748-1836), ISNARD (1751-1836) dont le Discours sur l'émigration (nov. 1791) contient quelques beaux passages (1). II. — La Convention. Vergniaud (1753-1793) est le plus célèbre des Girondins, Il fut presque le Mirabeau de la Législative et de la Convention. Le 3 juillet 1792, sur la Patrie en danger, il prononce un de ses plus beaux discours. — A la Convention, Vergniaud combat Robespierre ; il soutient que l'on doit faire appel au peuple pour juger Louis XVI (31 décembre 1792). Mais le plus beau discours de Vergniaud est sa réponse aux accusations que Robespierre avait formulées contre le parti girondin. La dernière partie, celle où il se glorifie d'être un modéré est remarquable par la chaleur et la précision du style (10 avril 1793) (2). Parmi les Girondins, il faut encore signaler Guadet, Gensonné, Buzot, Brissot. Danton (1759-1794) fit partie de la Législative et de la Convention. Le 2 septembre 1792, à la nouvelle du siège de Verdun par les Prussiens, l'assemblée est frémissante ; c'est ce jour-là que Danton prononce la harangue qui se termine par la phrase célèbre, souvent mal comprise : « Le tocsin qu'on va sonner n'est point un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie. Pour les vaincre. Messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée ». C'était plutôt un tribun qu'un orateur. Robespierre (1759-1794). — Ses discours sont gâtés par la rhétorique la plus artificielle, un goût d'antiquité qui sent moins l'humaniste que le pédant, un jargon sentimental qui lui vient de Jean-Jacques, et sur tout je ne sais quoi de fuyant et de faux qui caractérise son hypocrisie jacobine. Il enveloppe ses adversaires et ses auditeurs dans un réseau de plus en plus serré, et finit par convaincre, sans persuader ; il est sonné vif et nerveux, finit jusqu'à faire frissonner. (1) MorcMiuE cAo<fi», 2* cyclt. p. 87S. (f) MofCMiue càoifit. S* croit, p. 8M.

ELOQUENCE SOUS LA RÉVOLUTION 313 Parmi ses discours les plus célèbres, rappelons son accusation contre les Girondins, le 31 mai 1793, et sa défense personnelle, dans la séance du 26 juillet 1794. Nommons encore Saint-Just, Barère, Tallien, Carnot. Une faut pas oublier non plus : Malesherbes (1721-1794), qui s'est distingué par son intelligente tolérance comme directeur de l'imprimerie, devint ministre, suivit Turgot dans sa retraite, et réclama de la Convention le périlleux honneur de défendre le Roi accusé; — De Sèze (1748-1828), qui, déjà célèbre, comme avocat, plaida également pour Louis XVI. On a retenu de son plaidoyer ces mots : « Je cherche parmi vous des juges, et je n'y trouve que des accusateurs.

The text on this page is estimated to be only 10.54% accurate

CINQUIÈME PARTIE DIX. NEUVIÈME SIÈCLE CHAPITRE
PREMIER TABLEAU GÉNÉRAL DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE
SOMMAIRE 1° Deux grande B di vie ions danskia' sj6c1e Ae romantisme
di IB60& 1820; le réalisme etlt naturel de 1650 à 1820. Alï Bn
dugiècle, ud retour au lymbolunu. 2° Lu public est devenu légion. Les
écrivains ne peuvent plua e'sdreser à un goût déterminé; ils chantent «t
racontent pour eux-inSmee. Lnlitlature deTient individuelle.— Tout le
siècle a :le sentii/ienl dt la nature, la reliiiiùistl^, la manie dea l)i>sea
moraSa et sociaiea. 3° Le romantisme n dea origines Françaiscs (J.-J.
Rousseau], des origines ittutgères (Gœtliel. Schillpr, Ossian). H se
caractérise par : l'abandon de l'aotiquitiet dcalittér&turescnériâionalis pour
les littératures du Nord; l'imagination Bubatitni* i In raison; l'indivlduali?
mp; la liberté dea genres et des styles. 1° IiO riàliame est objectif.
impersonnel, documentaiie. amoral.



TABLBA.U GÊNÊKA1. ^1^ &* La pfCMd devient au xu* siècle une puissance nouvelle, qui forme et déforme l'opinion. 6<* Les arts suivent le mouvement littéraire : pseudo-classiques avec David et ses élèves, ils deviennent romantiques avec E. Delacroix, et renaissent avec Courbet. — Les sciences prennent en tous sens un prodigieux essor et envahissent la philosophie et la critique. 7« Parmi les influences extérieures : l'Angleterre (Scott, Byron) ; l'Allemagne (Goethe, Schiller, Schlegel, Mommsen) ; l'Italie (Léopardi, Manzoni) ; la Russie (Gogol, Tourgueneff, Tolstoï). r I. — Grandes divisions. Le XIX^e siècle commence littérairement et socialement avec Chateaubriand et M^{me} de Staël ; Alalaud (1801), le Génie du Christianisme (1802), la Littérature (1800), contiennent déjà toutes les aspirations nouvelles. Mais l'Empire retarde leur influence, qui ne se fait sentir que sous la Restauration (1815). De 1820 (Méditations de Lamartine) jusque vers 1850, c'est la période romantique. De 1850 à 1870, le réalisme pénètre tous les genres. Après 1870, une crise de naturalisme, et, vers 1880, un retour à des formes d'art plus subtiles, avec le symbolisme, qui se développe parallèlement au naturalisme. Le siècle s'achève sur une nouvelle poussée de romantisme, mais qui a profité du réalisme et du symbolisme, et qui se manifeste surtout au théâtre, avec le Cyrano de Rostand. II. — Le Nouveau Public. La Révolution a transformé le public. La littérature d'avant 89 est, dans son ensemble, une littérature de société. — Depuis 1815, le public est toute la nation. Ce public s'étend de plus en plus, à mesure que le siècle avance. Il est maintenant disposé à tout accepter. et réclame sans cesse, pour une curiosité insatiable, de nouvelles sensations. m. — Les Écrivains. Il faut mettre à part, quand on parle des écrivains, ceux qui se sont appliqués à la philosophie, à la science. Mais les autres, s'adressant à ce public que nous avons essayé de définir et voulant être lus, cherchent presque exclusivement à plaire. Il en résulte qu'ils font souvent ce que Sainte-Beuve a fort bien appelé de la littérature industrielle. Le public

316 DIX-NBUVIÈMB SIJ&CLfi est un tyran, qui n'achète votre livre^{ue} s'il lui plaît ; A comme il est rare que la majorité se plaise à ce qui est beau, désintéressé et moral, l'écrivain sera escl[#]e des goûts les plus frivoles on les plus bas. IV. — Les Origines el la Définition du Roniantisine« Origines françaises du Romantisme. — Au xviii[^] siècle, J.-J. Rousseau est déjà romantique par deux caractères : il fait de la littérature individttelle, et il décrit subjectivement la nature. De plus, il réintègre l'éloquence et le rythme dans la prose française. Origines étrangères du Romantisme. — Les ouvrages étrangers qui eurent le plus d'influence sur la transformation du goût en France, sont : Shakespearey que Ducis commence à imiter des 1763, — GcBfÀe, dont on traduit le Werther en 1778, — Schiller, — Ossian (inventé par MacPherson en 1762), — et plus tard Byron. Eléments essentiels du Romantisme. — On a donné du romantisme les définitions les plus diverses. Mais en voici les traits essentiels : i[^] On renonce à l'imitation des anciens (dont il est vrai qu'on avait désormais tiré toute la psychologie assimilable ; on y reviendra, mais avec la poésie plastique et archéologique d'un Leconte de Lisle) ; é9 On abandonne la mythologie ; on retourne au merveilleux chrétiea, ou simplement à la religiosité et au panthéisme ; 3<> A l'imitation des anciens, on sut»stitue l'imitation des littératures étrangères, surtout de celles du Nord, qui nous apprennent la liberté dans l'art, et la puissance de Vimagination ; 4° C'est Vimagination, en effet, qui devient la faculté dominante pour la littérature descriptive, et la sensibilité, pour la littérature psychologique, — la raison n'est plus à la mode ; ^ 5[^] On puisera ses sujets dans l'histoire moderne, ou dans la nature extérieure, ou dans son propre cœur : couleur locale, réalisme transformé par l'art, impressions et sensations. &> Le poète reste seul juge de son inspiration et de son art : sa littérature est toute personnelle, individuelle. Il vaut ce que vaut son moi. U n'a pas à tenir compte de la vraisemblance ou de la vérité générale ; ses passions à lui, sa façon de voir et de sentir la nature, etc., sont légitimes. 1[^] Plus de genres déterminés, plus de poétique, ni de rhétorique. La poésie choisira sa forme librement ; le drame fondra les disparates de ia tragédie et de la comédie; le roman sera historique, social, extravagant. - 8[^] Le style aura la même liberté. L'écrivain se fera à lui m[^]me, en dehors de toutes les autorités grammaticales et académiques, son vocabulaire, sa syntaxe. En versification, il reprendra certaines licences présentes depuis Malherbe.

/ TABLBAU GÉNÉRAL 317 Tels sont les caractères généraux du romantisme. Au fond, ils se ramènent tous à un seul : littérature individuelle et antérieure de toute tradition comme de toute règle. — En étudiant Chateaubriand, Hugo Lamartine, etc., nous verrons mieux se préciser et se différencier ces éléments. V. — Le Réalisme. Par réaction contre le romantisme, se développe, à partir de 1850 environ, le réalisme, qui devient plus tard le naturalisme, à l'individualisme, au lieu du romantisme, se substituent : l'objectivisme, l'impersonnalité de l'artiste. — Sur ce point, le réalisme est un retour à l'esprit classique. 2^e Mais, tandis que le classicisme s'en tient à la nature psychologique, générale et choisie, le réalisme observe et reproduit la nature entière, extérieure ou intime, telle qu'elle se présente, et sans rien en retrancher. Le réalisme est documenté et intégral, 2^e Le réalisme n'est pas esthétique, il est scientifique ; il ne se propose aucune thèse ; il est essentiellement amoral et indifférent. VI. — La Presse. D'ailleurs, tous ces goûts sont plus ou moins satisfaits et excités par la presse, La politique y occupe sans doute la plus grande place. Mais les journaux ont une réelle importance dans l'histoire littéraire du XIX^e siècle. Par les comptes rendus d'ouvrages, par les feuilletons de théâtre, ils vulgarisent et soumettent à la discussion générale et immédiate toute la production intellectuelle. Ils transforment certains genres littéraires qui prennent place dans le journal : la nouvelle, le roman-feuilleton qui se découpe en tranches et devient un genre à surprises, à secousses, à style voyant et brutal. De plus, la morale, la sociologie, la science même, qui déjà, au XVIII^e siècle, étaient sorties des gros traités didactiques pour devenir des brochures, s'amincissent en articles ; et l'on prend l'habitude de résumer vivement, clairement, à l'usage du public, ces questions si difficiles. Mais aussi les lecteurs s'habituent de plus en plus à recevoir et à accepter des jugements faits sur le livre nouveau, la pièce du jour, la découverte sensationnelle. Et ces jugements sont parfois superficiels ou partiels. Toutefois, malgré ces défauts, la presse a été au XIX^e siècle et ne cessera plus d'être une force admirable, destinée à répandre dans toutes les classes de la société l'instruction et le libéralisme.

Après l'école de David, le romantisme éclate dans le *Naufrage de la Méduse*, de Géricault (1819), et bientôt il trouve ses représentants les plus complets dans le peintre Eugène Delacroix et le sculpteur David d'ANGERS. Une réaction classique se fait avec Ingres. Vers le milieu du siècle, on revient à la peinture d'histoire, plus exacte et moins vivante, avec Horace Vernet, Paul Delaroche ; à la peinture exotique, et en particulier à l'Orient (mis à la mode par les poètes), avec Decamps. Enfin, triomphe le paysage, le vrai ; là encore, c'est l'influence littéraire qui détermine l'art : Millet, Dupré, Rousseau, Daubigny, Corot font des paysages qui sont « des états d'âme ». Mais il faut noter aussi l'introduction du réalisme dans l'art : après 1848, Courbet est le Balzac de la peinture » comme Manet, un peu plus tard, sera son Emile Zola. Et, vers la fin du siècle, la personnalité puissante et étrange de Puvis de Chavannes se dégage presque en même temps que les tendances symbolistes de la poésie. Les Sciences. — Le développement scientifique du XIX^e siècle, que l'on y cherche les grandes découvertes ou leurs applications, est si grandiose et si complexe, qu'il suffit de rappeler quelques noms qui ont particulièrement agi sur les esprits : Le Verrier, Ampère, Gauss, Chevreul, Pasteur, Claude Bernard, etc. A l'étranger, Darwin et Huxley posent le problème du transformisme. Et toutes les sciences économiques sociales, critiques, sont atteintes et modifiées par les nouvelles méthodes. Quant aux applications des sciences, elles créent une rapidité dans l'échange des communications, qui influe également sur la société, et toujours dans le sens de la curiosité satisfaite plus vite et plus superficiellement. VIII. — Les Influences extérieures. L'influence anglaise. — Quelle influence de l'anglais très forte avec Byron (1789-1824), qui, s'il imite René, est à son tour imité par tous les poètes romantiques. — A côté de lui, Walter Scott (f 1832) répand sur l'Europe ses innombrables romans, et réveille chez tous le sens de la couleur locale et de l'histoire. — Cependant, Shakespeare est directement apporté en France par des acteurs anglais. En 1827-28, une troupe d'acteurs londoniens donne une série de représentations shakespeariennes, qui révèlent à Alexandre Dumas, à Vigny, à Hugo, à Berlioz, le plus grand génie dramatique de tous les temps. — A la vogue des romans de W. Scott, succéda un peu plus tard celle des romans de Dickens (f 1870) et de George Eliot (f 1880) dont l'influence fut réaliste et morale. — Les poètes, comme !«•

The text on this page is estimated to be only 3.50% accurate

.ASStHUCS ET ROUANTiaUB SN IS33. ' un« lilluitirapkie di
Plunu,



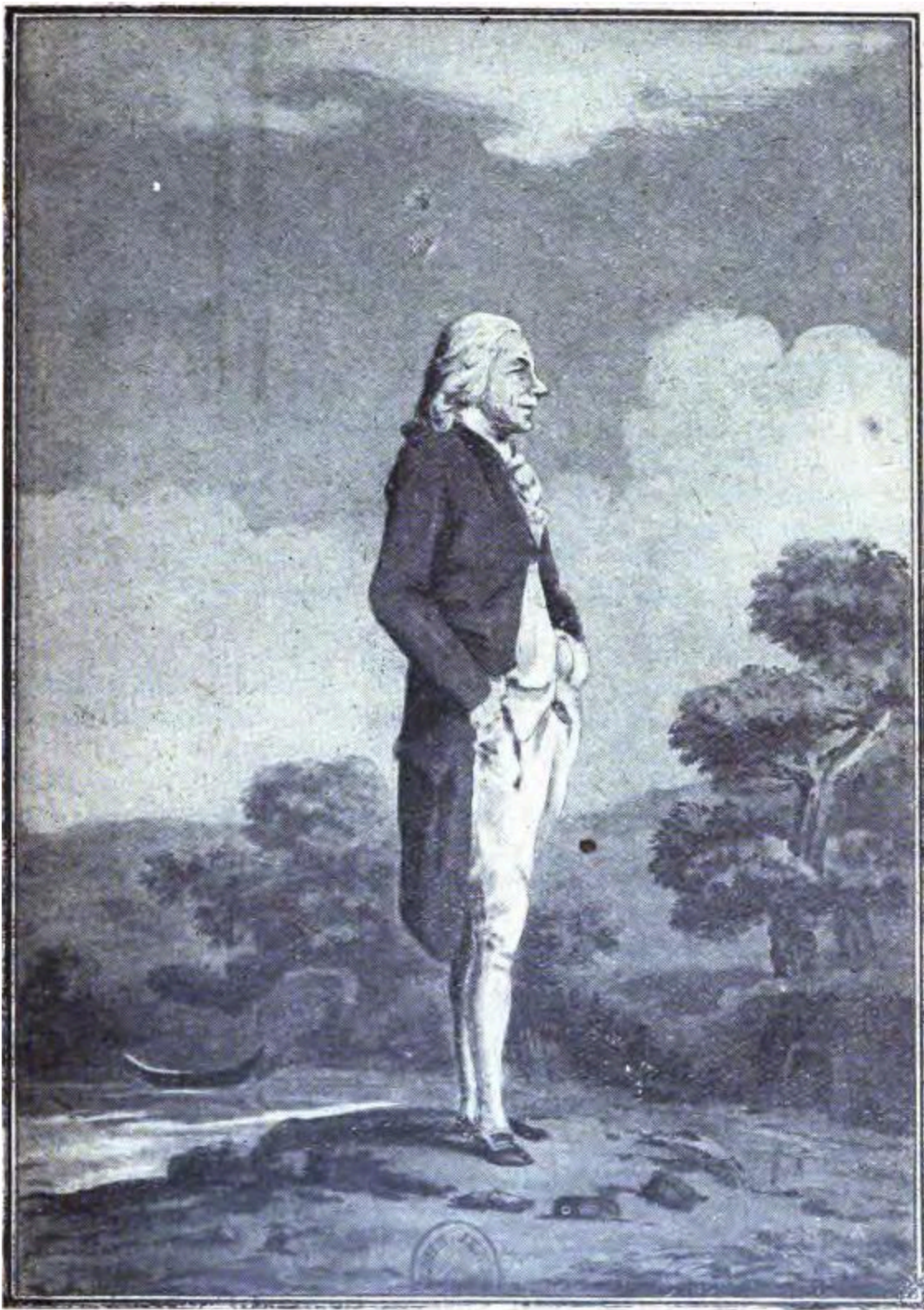
320 OIX-NBUVIÊMB SIÈCLB lakistes (Wordsworth, Colebidge, Southey), et, plus près de nous, Tennyson et SwiNBURNE, ont seiri la réaction contre le romantisme, en nous donnant des modèles de poésie familière ou symbolique. L'Allemagne, qui avait tant imité la France, et qui ne s'en était dégagée qu'à la fin du xviii^e siècle, va prendre sa revanche. Nous savons déjà que Werther[^] traduit en 1778, avait eu un grand succès. Les drames de Goethe en ont moins. Mais Schiller a tout de suite une influence sur le mélodrame de la Révolution et de l'Empire et sur le drame romantique. U Allemagne de M^o[^] de Staël, livre écrit d'après des impressions directes, frappe vivement l'opinion publique. Faust est tiaduit en 1822 ; les Contes d'HoFFMANN, en 1829. Les historiens et les critiques se passionnent pour Herder et pour Niebuhr. V. Cousin voyage en Allemagne et s'initie à la philosophie de Kant, de Fichte et de Schelling. Henri Heine vient s'établir à Paris, où il mourra en 1856. L'Italie[^] — Parmi les ouvrages où se fait sentir l'influence italienne, il fout citer la Corinne de MTM« de Staël (1807). L'auteur a connu Monti et AxFiERi (-f- 1803). Léopardi publie ses poèmes en 1818 ; mais son influence, déjà réelle sur A. de Musset, s'exei'cera surtout plus tard, vers 1850. — Manzoni (-f-1873) donne son Carmagnola, drame romantique, en 1820, et en 1827, les Fiancés ; puis il se renferme dans le silence jusqu'à sa mort. — Les Prisons de SiLVio Pellico sont traduites dès leur apparition (1833). L'Espagne. — Il y avait des affinités entre le romantisme français et la littérature espagnole. — On traduit le Bomancero (1814). On retraduit plusieurs fois Don Quichotte. Les chefs-d'œuvre deCALDBRONetdeLopE DE Vega entrent dans le Théâtre étranger. — Le ton espagnol se fait sentir dans plusieurs drames de V. Hugo et dans quelques pièces de la Légende des siècles, Mérimée pastiche l'Espagne dans son Théâtre de Clara Gazul (1825). Th. Gautier et Alex. Dumas écrivent des Voyages en Espagne, La littérature russe. — Comme l'Allemagne, la Russie avait longtemps imité la France. Au xix^e siècle, elle s'en affranchit. Elle a de grands poètes romantiques, comme Pouchkine (f 1837), Lermontoff (f 1841) ; mais elle brille surtout par ses romanciers : Gogol (-|- 4852), un desmsdtres du réalisme ; ses Nouvelles ont été traduites dès 1845, et ses Ames mortes, en 1848 ; — Dostoiewsky (-}- 1881),qui pousse jusqu'à la minutie psychologique la plus puissante l'analyse de certains états d'âme {Crime et Châtiment) et qui a laissé une inoubliable peinture de la Sibérie {Souvenirs de la Maison des morts); —

Tourgu en eff(-]- 1886), auteur de romans Dû la société russe est décrite de la façon la plus pénétrante, à la fois idéale et exacte : Journal d'un chasseur, {iSD2}\ Un Nid de seigneur s, {iSô9); Terres vierges {iSlI) ; — enfin Tolst3i (-f 1910), qui a flormé des chefs-d'œuvre dans le roman liistorique {la Guerre et la Paix, 18G4-G9) et dansle romanà thèse (Résurrection, \9V0), — Lear influence a été tout à la fois sociale et littéraire.

The text on this page is estimated to be only 27.10% accurate

sons LA RêVOLUTION et la LITTÉRATURE
SOUS LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE SOMMAIRE 1 « La littérature
française a des caractères particuliers sous la Révolution et sous l'Empire. Le
peu de classicisme la domine. L'influence de Chateaubriand et de
Steuil ne se fera sentir qu'à partir de 1815. 2 » Sous la Révolution, on peut
signaler : dans la tragédie, K, J, Ghénier, N. Lemercier, Ducis, — dans la
comédie, Fabre d'Eglantine, Coûtin d'Harleville, — dans la tragédie, Zuyt,
Rouget de Lisle. 3 * Sous le Consulat et l'Empire ; tragédie, Luce de
Lancival, Brifaut, Jouy Raynouard, — comédie. Picard, Alex. Duval,
Etienne ; — sous le règne du mélodrame ; — poésie lyrique Fontanes, Chénier
Millevoix ; — poésie descriptive, Delille ; — histoire Danton, Sismondi ;
— épopée, Suard, La Harpe, Dussault, Feletz, Quoy. I. — Sous la
Révolution (1789-1800). 1 * La Tragédie. — La première date du théâtre
tragique révolutionnaire est 1789, avec le Charles IX de M.-J. Goussier, «
tragédie historique», plaidoyer en faveur de la liberté et de la tolérance, qui
faillit mettre aux prises le parterre et les loges. — Ghénier donna ensuite, et
toujours avec grand succès, Henri VIII (1791), Cato (1791), Gracchus
(1792), où se trouve le mot : « des lois et non du sang ». et Fénelon ou les
religieuses de Cambrai (1793). Son Tibère fut joué seulement en 1844.
Népomucène Lemercier (1781-1840), tempérament original et parfois
novateur, triompha dans la tragédie avec son Agamemnon (1797), qui
supporte encore la lecture, et dans le drame historique avec Pinto (1801),
Du Guesclin continue à donner des adaptations de Shakespeare (Othello 1792),
et fait jouer, en 1795, une pièce à sujet oriental, Abufar qui est sa
production la plus originale. 29 La Comédie. — Ici, la première date devrait
être le Mariage de Figaro (1784) : nous en avons parlé plus haut. Il nous
reste à signaler le Philinte de Molière de Fabre d'Eglantine (1791), inspiré
par J.-J. Rousseau. Coûtin d'Harleville (1755-1806) représenta IVdme et
et spirituelle Othello. — Précis de Littérature. Il

²² DIX-NEUVIÈME SIÈCLE comédie classique. Il est, avec moins de force et de verve, un héritier de Regnard, de Piron et de Gresset. Ses meilleures pièces, joliment versifiées, et qui reposaient le public des comédies-pamphlets, sont *l'Optimiste* (1788) et *le Vieux Célibataire* (1792). 30 Dans la Poésie lyrique, nous avons déjà nommé Lebrun. Mais le vrai lyrisme est alors dans quelques chants révolutionnaires, comme le *Chœur du départ* de M.-J. GARNIER, mis en musique par Méhul (1794), et surtout la *Marseillaise* de Rouget de l'Isle (1792). II. — Sous le Consulat et l'Empire (1800-1814). [o La Tragédie. — Sous l'Empire, le répertoire tragique est en faveur : Napoléon aime la tragédie. — Il est vrai que ce répertoire est surveillé et corrigé par la censure, qui en fait disparaître, au gré du maître et des circonstances, toutes les allusions fâcheuses. Parmi les nouveautés, *Hector*, de LAGRANGE de Lancèval (1809), passa pour un chef-d'œuvre. Brifaut avait écrit un *Don Sanche* ; mais on était en pleine guerre d'Espagne. Brifaut fut invité à transporter dans l'antiquité le sujet de sa pièce ; il en fit *Ninus II* (1813). JouY, qui avait été officier aux Indes, donna un *Tippo-Saïb* (1813), où l'on chercherait vainement un peu de couleur locale ; il n'y en a pas plus que dans *la Veuve du Malabar*, de Lemierre. Le plus grand succès tragique, d'ailleurs mérité, fut pour *Us Templiers* de Raynouard (1805) ; mais ce succès ne se renouvela pas pour les *Klofs* de Biais, en 1810. ^ La Comédie. — Quoique fort surveillée par la censure, la comédie continue à témoigner, sous l'Empire, d'une certaine vitalité. Picard (1769-1828) avait débuté, sous la Révolution, par des pièces de circonstance. En 1801, il donna une remarquable satire de l'agiotage dans *Duhautcourt* ; et, la même année, celle de ses pièces qui est restée la plus célèbre, *la Petite Ville*. Puis vinrent *les Marionnettes* (1806), *les Ricochets* (1807), *les Capitulations de conscience* (1809), etc. Il devait donner encore sous la Restauration deux de ses plus grands succès ; *les Deux PhUibert* (1816) et *les Trois Quartiers* (1827). Alex. Duval (1767-1842) fit jouer en 1802, *Edouard et EcosHj* qui fut interdit à la seconde représentation, à cause des allusions ; puis, *le Afenu»sier de Livonie* (1805) sur Pierre le Grand, *la Jeunesse de Henri V* (180^ *le Faux Stanislas* (1809), etc. Etienne (1778-1845). — Etienne se distingua d'abord par de petites pièces, où les travers nouveaux d'une société de parvenus étaient spirituellement observés et décrits : *le Pacha de Suresnes* (1802), *la Petite Ecole des Pères* (1803), etc. En 1810, il fit représenter une grande comédie



L'ABBÉ DELILLE DEVANT LA NATURE.
D'après un dessin de Fauvel gravé en couleurs par L. Gue.

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

824 61X-1fttUVIÈll8 SiftCLÉ en dnq actei et en ven, U» Deux Gendref, dont le succès lui valut un &u« teun à TAcadémie française. 30 n faut noter, enfin, le succès du Mélodrame sous le Ck>nsulat et l'Empire. C'était la tragédie populaire, à sujet historique ou romanesque, non bridée par les règles, et admettant jusqu'à l'incohérence le mélange des genres. Guilbert de Pixérégourt (ill3'iSM) obtint des triomphes avec VkUKT ou VEnfant de la forêt (1798), Céline ou l'Enfant du mythe (1801), l'Enfer de Babylone (1818), etc. Il fut d'une prodigieuse fécondité d'ift* vention et ouvrit la voie au drame romantique. On l'avait surnommé le • Ck)meilleur des Boulevards •. — A côté de lui, GAfONIEt (1762-1848), le • Racine des Boulevards », fit le Jugement de Salomon (18tt), les Bnfamu du hOéron (1809), la Pie voleuse (1815), etc. 40 La Poésie épique fleurit sous rEmpire. Peut-être cfoirait-on que les poètes se sont inspirés des grands faits politiques et militaires de la vmle ou du jour? Hélas ! LucE DE Langival écrit ilcAttte d Scyros; BaOURLORMIAN, V Atlantide; Greuzé de Lesser, les Chetfalien drla TaUê Ronde^ etc., etc. 5^ La Poésie ^que. — H y a sous l'Empire quelques élégiaques à signaler, ne fdt-ce que pour établir la filiation entre André Ghénier et les romantiques. FONTANB8 (1757-1821), meilleur critique que poète, écrivit des pièeei assez laborieuses, mais d'un goût pur, d'un sentiment parfois profond comme la Chartreuse de Paris, les Tombeaux de Saint-Denis^ les à Chateaubriand sur les Martyrs, le Jour des morts, etc. CflftNBDOLLÉ (1769-1833) fit un poème sur le Génie de Vhomsis^ surtout des Etudes poétiques (1820), où se trouvent quelques pièces (Miiemieff. * MiLtBVOYE (1788-1816) est resté câebre par la Cfttite des femOrn et le Poète mourant, 0» La Poésie descriptive sévit de toutes parts pendant cette période antipoétique.— Le maître du chœur est Deulle (1738-1813). I^fesaettr de l'Université, bon latiniste, il acquit la plus grande célébrité par sa traduction des Géorgiques de Virgile (17G9), qui lui valut la chaire de poésie latine au Collège de France, et l'Académie française. En 17ftl ffl publia les Jardins ; puis, V Homme des champs (1800), l^ Imagination (IM^ les Trois Règles de la nature (1809), la Conversation (1818). Ce n'est pas un poète ; mais c'est un très habile versificateur. 70 Le Roman. — Les grands romans de l'époque sont Aida (1801), Aene (1804), Ddphine (1802), Corinne (1807), Adolphe (1816). A côté de ces chefs-d'œuvre, inutile de retenir les innombrables

productions de W^h Cottin, de M^o de Krudner, de M^{'''}» de Souza, etc.
8<» L'Histoire. — U faut citer les noms de : Daunou (1761-1840),
archiviste de l'Empire à partir de 1807, professeur au GcAège de France

The text on this page is estimated to be only 26.51% accurate

CBATBAUBtllAlft). •- U^* DB StAËL Mft qui tnvailia en véritable eavaDt à continuer lea Hiatotùni de la France de Dom Bouquet et V Histoire littéraire des Bénédictins; — SiSMONDi (1773-1842), auteur de VHistoire des républiques italiennes et de VHistoire des Français, écrites sous l'Empire, publiées sous la Restauration et sous Louis-Philippe. 9^ La Critique. — Stiard (1733-1817) représente la critique du xvtii® siècle ; il avait travaillé à VEncyclopédie ; il dirige jusqu'en 1810 le PuUdste. Sai manière est élégante et froide ; il ne manque ni d'intelligence ni do finesse. — Nous retrouvons La Harpe (1803), qui de 1793 à 1803 fsdt encore ses cours publics au lycée Marbeuf, faubourg SaintHonoré. — Joubert (1754-1824) ne publie rien, mais par sa conversation et par ses conseils, il a une influence sur la littérature de son temps. Ses Pensées et sa Correspondance ont paru en 1842. Au Journal des Débats, fondé en 1789, apparaissent les critiques les plus originaux : Hoffmann, fin et piquant; Dussault, solide et lourd; DE Féletz, délicat et ironique; Boissonade, helléniste très érudit et très spirituel; et surtout Geoffroy (1743-1814), qui occupa pendant quatone ans le feuilleton. CHAPITRE ni LES INITIATEURS DE LA NOUVELLE RENAISSANCE — MSOMMAIRE !*> Chateaubiiand (1768-1848), après une enfance rêyeuae à Combouig, fait an voyage en Amérique, s'exile à Londres ; rentre en France en 1800, publie AtaUif U aènie du Christianisme (1801-1802) ; visite l'Italie, la Grèce, l'Orient ; publie les Martyrs (1809). H entre dans la politique sous la Restauration ; est ministre et ambusadeur ; se retire après 1830. — Son caractère est ombrageux et fier ; il a vu et senti par lui-même ce qu'il a décrit et analysé. 2* Il restaure la cathédrale gothique, en ce qu'il rend aux Français le sens religieux, •t le goût dn moyen ftge ; — il rouvre la grande nattare fermée : bob desorptions sont subjectives ; — il invente la mélancolie moderne : son René ineame le mal du siècle ; — il renouveOs la ertitflue, en substituant le sens historique et esthétique au dogmati^

tt0 DIX-NBUVIÈMB HIÈGLB das elftuiqvei. — BoiiTaln, il ut
ontoin et poétique. Dtm toulei feuM, il ett le xpattre du xiz* siècle. 8»
M»"* de StaSl (1766-1817), fille de Necker, est persécutée par l'Empire, et
obligée do s'exiler à Coppet ; elle voyage en Italie et en Allemagne. — Elle
publie la Littéraiure (1800), où elle développe les rapports des lettres et de
la société, et initie la Franee à Shakespeare ; ^ des romans, Delphine (1802),
Corinne (1807) ; — et surtout V Allemagne (1811), ouvrage par lequel elle
nous fait connaître, d'une façon personnelle et vivante, les grands écrivains
et les philosophes d'outre-Bhin. — Son style, causerie animée, est eelui d'un
publlciste. I. — Chateaubriand (1768-1848). François-Auguste de
Chateaubriand était né à Saint-Malo, le 4 septembre 1768. Il passa ses
premières années à vagabonder sur le port ; puis on le mit au collège de
Dol, de là au collège de Rennes, où il fut un écolier très intelligent et très
indépendant. H resta ensuite deux ans dans la solitude du château de
Gombourg, avec son père, sa mère et Lucile, sa sœur. Chateaubriand nous a
dit lui-même, dans ses Mémoires d*outre-Umbe, de quels songes, de
quelles hallucinations, ces deux années furent pleines (1). Pourvu d'un
brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre, il rejoignit son poste, à
Cambrai, dans les premiers mois de 1786 En septembre de la même année,
la mort de son père le rappelait à Combourg. Séjour à Paris (1786-1791). —
Au lieu de retourner à (Cambrai, il vint à Paris, où il obtint le brevet de
capitaine de cavalerie, et où, par son frère, le comte de Chateaubriand et sa
sœur Julie, M^o^® de Farcy, il fut présenté à la cour. Le « grand monde » lui
déplut. En revanche, il se sentait attiré par la société littéraire. Il connut les
principaux écrivains de l'époque, et publia des vers dans VAlmanach des
Muses, Voyage en Amérique (1791-1792). — En causant avec M. de
Malesherbes, des rêves de voyage le hantèrent. Il résolut de partir pour
découvrir un passage au nord de l'Amérique, et il s'embarqua, à Saint-Malo,
le 8 avril 1791. n revint brusquement en janvier 1792, à la nouvelle de
l'arrestation du Roi à Varennes ; il se maria au passage avec M^^ Céleste
Buisson de la Vigne, qui fut une femme d'esprit charmant et de cœur
stolque ; et il rejoignit en toute hâte l'armée des émigrés. Il n'avait pas eu le
temps de parcourir toutes les régions de l'Amérique qu'il a décrites dans ses
ouvrages. Mais il n'en rapportait pas moins des impressions et des couleurs
dont il devait enrichir pour un siècle notre littérature. ' L'exil à Londres
(1793-1800). ^ Blessé au siège de Thionville, il se réfugia à Bruxelles, de là

à Jersey, puis à Londres, où il fait, pour vivre. (1) Morceaux choiti», S* cycle, p. 901.

CHATEAUBRIAND. - M^{me} DB tTABL SUT des besognes de
 librairie. Encore est-il sur le point de mourir de faim dans cette ville, où,
 vingt-cinq ans plus tard, il devait revenir comme ambassadeur de France.
 C'est pendant son séjour à Londres qu'il publie son premier ouvrage, V
 Essai sur les Révolutions^ livre tout imprégné de pessimisme antichrétien,
 et qui n'annonçait guère le prochain apologiste de la religion (1797). Mais la
 mort de sa mère le ramena à la foi chrétienne. Le . dernier vœu de M^{me} de
 Chateaubriand avait été que son fds revint à la religion de son enfance. La
 grâce le toucha. « Je n'ai point cédé, j'en conviens, dit-il, à de grandes
 lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai
 cru. » Dès lors, il conçoit le plan de son Génie ; du Christianisme, Sous le
 Consulat et l'Empire (1800-1814). — Fontanes avait obtenu de Bonaparte
 que Chateaubriand fût rayé de la liste des émigrés ; et celui-ci rentré en
 France le 8 mai 1800. Il publie, en 1801, Atala, fragment détaché de son
 prochain ouvrage. — et le 14 avril 1802, quatre jours avant la proclamation
 du Concordat, le Génie du Christianisme, Bonaparte, désireux de s'attacher
 un homme qui servait si bien ses desseins de restauration sociale, nomme
 Chateaubriand secrétaire d'ambassade à Rome (1803), puis ministre
 plénipotentiaire dans le Valais (1804). Mais l'exécution du duc d'Angoulême
 vient créer entre le Premier Consul et lui un irrémédiable malentendu.
 Chateaubriand donne sa démission, et, pour étudier les paysages et les
 ruines des pays où il voulait placer l'action des Martyrs, il entreprend un
 long voyage, dont nous avons le récit détaillé dans VItinéraire de Paris à
 Jérusalem, — A son retour, il achète, près d'Aulnay, une maison de
 campagne, la Vallée-aux-Loups, où il s'établit pour terminer les Martyrs, qui
 paraissent en 1809. Sous la Restauration (1814-1830). — A la chute de
 Napoléon, il publie un pamphlet : De Buonaparte et des Bourbons (1814),
 qui « vaut une armée à Louis XVIII ». Après la mort du duc de Berry
 (1820), Chateaubriand est nommé ambassadeur à Berlin ; en 1822,
 ambassadeur à Londres ; la même année, il représente la France au Congrès
 de Vérone, et devient ministre des Affaires Etrangères dans le cabinet
 Villèle. Malgré le succès de l'expédition d'Espagne, sa situation se gâta, car
 il n'est aimé ni du Roi, ni de Villèle, et, le 6 juin 1824, il est « relevé de ses
 fonctions ». Sous le ministère Martignac, il reçoit (janvier 1828)
 l'ambassade de Rome. Mais la chute de Charles X le rend pour toujours à la
 vie privée. Dernières années (1830-1848). — En 1826, Chateaubriand avait

publié l'édition complète de ses œuvres ; en 1834, son Voyage en Amérique, U donne encore, en 1831, ses Etudes historiques ; en 1836, V Essai sur la lAttirawre anglaise, et, en 1844, la Vie de Rancé, Puis il s'attache tout entier à ses Mémoires d*outré-iombe, commencés dès 1811, à la Vallée-aux-Loups, et sans cesse retouchés jusqu'en 1846. Il firéquite alors de préférence le salon de W^^ Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, où il exerce une sorte de

The text on this page is estimated to be only 28.58% accurate

328 DIX-NBUVIÈHB 8IÈGLB royauté. C'est le 4 juillet 1848 que mourut Chateaubriand, à Paris, dans une maison de la rue du Bac qui porte aujourd'hui le n° 120. n avait demandé à être enterré en face de Saint-Malo, sa ville natale, dans l'Ue du Grand-Bé, sépulture grandiose qui convient à son génie Atala (1801). — AttOa (épisode détaehé, comme René, d'un vaste roman Le» J9aidiM, que Chateaubriand avait écrit à Londres, et qu'il devait publier seulement en 1826), a'ouvre par un Prologite. Ai^ée une deescription des bord» dv Masehaoebé (1), Timteur introduit le vieux Chaetas, sauvage de la tribu des Matehei, quia vieité la France et quicommt la cou? de Louis XIV. Ghaotas laeonte au Français René, une nuit, à la clarté de la lune, assis avec lui sur la povpe d'une pirogue, les aventures de sa jeunesse. -^ Cbactas, fait prisonnier, est condamné à être brûlé. Cependant, une jeune âlle chrétienne de la tribu, Atala, vient couper ses liens, et s'enfuit avec lui à travers la forêt. Chactas et Atala marchent au nord pendant près d'un mois. Ils rencontrent enfin un missionnaire, le P. Aubry, dans la grotte duquel ils se réfugient pour échapper à une affreuse tempête. Chactas demande an P. Aubry de l'instruire dans la religion d' Atala, et de bénir leur mariage. Mais la jeune fille, que sa mère mourante avait consaérée à Dieu, ne venlant pas rompre son vœu, et désespérée par son amour, s'empoisonne. — Cette • nouvelle i eut un suocès prodigieux, qu'on peut mesurer soit aux éloges, soit asx lévérités et aux railleries de la critique cootônporaine. Le Génie du Christianisme (1802). — Nous avons indiqué plus haut les eiroenstanoes dans lesquelles parut U OétU» du CkrislianisrM (2). L'ouvrage, comprend dans son ensemble quatre parties, divisées chacune en six Uvre» : — Freimihre partie : Dogmes ei Dodrine. Chateaubriand y examine le fond même du christianisme r mystères, sacrements. Ecriture sainte, existence de Dieu, immortalité de l'âme. Cette partie tbéologique n'est ni la plus originale, ni la plus durable du Qénie. — Deuxième partie : Poétiqu» du dvnrtianisiM, Chateaabriiid étudie suecessivement les épopées chrétiennes (Dante, le Tasse, Milten, Voltaire), les earaeières dans la tragédie et dans l'épopée (Raoiae, Voltaire, Le Tasse), les passions (Didon, Phèdre, Julie). Ici il intercale Oiv". IV) l'épisode de Benl, autre fragment des Natches ; René, exilé chez les Natchez, raconte au vieux Chactas et au P. SouBl, missionnaire, les aventures qui l'ont poussé à quitter son pays. Cet épisode

est un exemple qui vient à la suite du chapitre intitulé : Du Vague dans les passions ; René est la plus célèbre et significative incarnation de la mélancolie romantique (3). Enfin, Chateaubriand aborde, dans les livres V et VI de cette deuxième partie, la question du merveilleux chrétien : il soutient contre Boileau et contre les pseudo-classiques de son temps, que le christianisme est, encore sur ce point, supérieur au paganisme. — La troisième partie est intitulée : Essai sur les Arts et Littérature, et n'est qu'un prolongement de la précédente. L'auteur y examine les caractères et les beautés propres de l'art chrétien. Au livre I^{er}, chapitre viii, le célèbre passage sur les églises gothiques. Viennent ensuite : la philosophie de l'histoire, l'histoire, l'éloquence, Au livre V, les Harmonies de la religion chrétienne (i) Morceaux choisis. S^{er} cycle, p. 896. (2) Dans ce titre fameux, le mot Génie signifie : nature essentielle (latin : ingenium) L'ouvrage aurait pu s'intituler : De l'Esprit du Christianisme. (3) Morceaux choisis, i^{er} cycle, p. 906.

The text on this page is estimated to be only 6.91% accurate

D'af>r*i la portrail peint par Ctrodru (1767-i8î*} tt HtlnerapUi
par Aatrf.



CHATEAUBRIAND SOUS L'EMPIRE.

880 BDC-NBUVIÈMB SlftCLS Us seèneê dé la rudtare et Us passions du eœur humain ; et, oosiffle txêmpU^ an liyre YI, AUda, — Qualrihne partie : Culte. Etude des manifestations extérieures, de la religion (églises, omements, chants, prières, oloohes, etc.)i le dergé, les missions', les ordres de ehevalerie. Le livre VI est une réplique directe à TEn^c^rdopédie et à l'JUifai sur Us mœurs ; il est intitulé : Services rendus à la société par U cUrgi et la retigion chrétienne en général, et il comprend treize chapitres (hôpitaux, éducation^ universités, agriculture, commerce, etc.)< On comprend, à lire cette partie du livrée que Chateaubriand ait donné pour épigraphe à son Génie ces mots de Montesquieu : t Chose admirable I La religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité (de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci » {Esprit des lois, XXI Y, 3)i Enfin, le dernier chapitre porte un titre qui résume tout Tesprit de l'ouvrage : Qud serait aujourd'hui Vétat de la société, sile christianisme n'eût point paru sur la terre f{t.) Les Ifortyrs (1809). — Chateaubriand explique très bien dans sa Préface pourquoi et comment il a composé les Martyrs ; il a voulu prouver par un exemple la supériorité du merveilleux chrétien sur le merveilleux païen. L'action se passe vers la fin du m* siècle, au moment de la persécution de Diodétien. — Cymodooée, jeune païenne, fille de Démodocus qui est le dernier des Homérides et prêtre du temple d'Homère en Mossénie, s'est égarée dans un bois. Elle rencontre Eudore, endormi auprès d'une source. Eudore, jeune chrétien, fils de Lasthénès, reconduit la jeune fille chez Démodocus (liv. I). Pour remerciei Eudore 3t isl famille Démodocus et Cymodocée se rendent à la demeure de Lasthénès, qu'ils trouvent occupé avec ses fils et ses serviteurs aux travaux de la moisson (liv. II). Le livre III nous transporte au Ciel, où Dieu déclare qu'il choisit Eudore et Cymodocée conune victimes : leur sang sauvera les autres chrétiens. — Sur la demande de ses' hôtes, Eudore entreprend de raconter sa vie passée et ses exploits (2). (Ce récit s'étend du livre IV au livre IX ; nous avons ici un plan analogue à celui de l'Odyssée . ou de V Enéide). — Le récit d'Eudore a vivement touché Cjnoaodocée, qui déclare à son père qu'elle veut se faire chrétienne et épouser le fils de Lasthénès. . Démodocus y consent, pour soustraire sa fille aux poursuites do Iliéroclès, gouverneur d'Achale. Eudore part pour Rome, tandis que Cjrmodocée va se mettre, à Jérusalem, sous la protection d'Hélène, mère de Constantin (liv. XIV). A Home, nous suivons tous les préparatifs de la

persécution ; l'Enfer, manifeste sa joie (liv. XVIII). Cymodocée, qui a été baptisée à Jérusalem, rejoint Eudore à Rome. Nouveaux passages de merveilleux sur le purgatoire. Tango exterminateur, Satan (liv. XXI, XXII, XXIII). Cymodocée est délivrée ; mais elle court à l'amphithéâtre rejoindre Eudore, et elle meurt avec lui. À ce moment même, on entend dans les cieux une voix qui dit : les dieux s'en vont. Constantin est vainqueur et proclame la religion chrétienne religion de l'Empire (liv. XXIV). ^ Itinéraire de Paris à Jérusalem (1811). — Avec les crotius dont il avait tiré les TabUaux des Martyrs, Chateaubriand composa ce livre, un de ceux que ses contemporains accueillirent avec le plus de faveur, et qui ont aujourd'hui le moins perdu. Bn 1811, des raisons d'actualité venaient encore contribuer à son succès : la sympathie pour la Grèce esclave commençait à s'éveiller en Europe, et l'itinéraire était la première manifestation du mouvement philhellénique en France. Il nous suffit de donner les titres des autres ouvrages : Les Natches (1826). — Le (1) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 396-402 ; 2^e cycle, p. 876-893. (2) Moreflatte choitit, 1^{er} cycle, p. 404.

CHATEAUBRIAND. — M»« DE STAËL 331 VfiyagB m
 Amérique (1827). — Les Aventures du dernier des Abencéragee (1826). -[^]
 Les Etudes historiques (1831). — U Essai sur la littérature anglaise (1836).
 — L&Vis de Ranci (1844). Enfin Chateaubriand avait préparé pour la
 postérité l'histoire de ■a ne et de ses œuvres : Les Mémoires d*oatre-tombe
 (écrits de 1811 à 1846, publiés à partir de février 1848 dans le journal la
 Presse), Ce vaste ouvrage suffirait seul pour faire eonnattre Chateaubriand.
 Presque toutes ses autres œuvres, à*Aiaia au Dernier des Ahencé' rageSf
 sont faites avec ses impressions et ses visions ; dans les Mémoires[^] il nous
 en découvre les sources. Il raconte son enfance, ses voyages, sa vie
 politique ; il peint des paysages et trace des portraits ; et si Ton peut dire
 qu'il a trop cherché à poser devant la postérité, on ne saurait nier l'intérêt
 psychologique, historique, > pittoresque, de cette autobiographie d'un genre
 unique dans notre littérature (1). Influence de Gbateaobriaad. — Théophile
 Gautier a dit de Châteaubriand : « U a i[^]estauré la cathédrale gothique,
 rouvert la grande nature fermée, et inventé la mélancolie moderne. » Si Ton
 ajoute que Chateaubriand a renouvelé la critique, on a ainsi résumé toute
 son influence. i[^] Il a restauré la cathédrale gothique, — Ceci doit s'entendre
 d*abord au sens liguré. Par le Génie du Christianisme, Chateaubriand, s'il
 n'a rien ajouté de sérieux au fond même de la théologie, a brisé par des
 arguments nouveaux et actuels[^] la tradition antireligieuse du xviii* siècle.
 U a réhabilité socialement et esthétiquement le christianisme ; il a même, en
 dehors de toute religion positive, expliqué et justifié le sentiment religieux.
 — Âû sens propre, il a ramené la curiosité et l'intérêt vers le moyen âge, si •
 dédaigné, pour des raisons différentes, des xvi*, xvii* et xvm[^] siècles. [^] lia
 rouvert la grande nature fermée. — Il n'est pas vrai de dire que la nature
 était fermée pour une société qui avait pu lire Jean-Jacques Rousseau et
 Bernardin de Saint-Pierre; mais il est plus juste d'affirmer que
 Chateaubriand a étendu et transformé le sentiment de la nature, en y mêlant
 son âme. C'est la conception romantique de la nature[^] qui doit défrayer
 toute la grande poésie lyrique de 1820 à 1848. 3<> Il a inventé la
 mélancolie moderne. — Dans René, toute une génération se reconnaît ;
 René incarnait le mal du siècle. Ruines, morts violentes, déceptions morales
 et scientifiques, rêves humanitaires démentis parla brutalité des faits,
 misère, exil, — et, en face de ces maux et de ces douleurs, aucune
 consolation, point de croyances positives, un vague déisme, une vanité

rebelle, des passions exaltées et inassouvies : tels sont les éléments historiques et sociaux dont se forme, vers 1800, entre les secousses de la Révolution et les campagnes de l'Empire, cette mélancolie d'un genre nouveau. Avec cette divination et cette incons-^{*}cience qui sont la marque du génie. Chateaubriand a synthétisé et fixé cet état d'âme dans son René. Mais ce qu'il y avait de plus intéressant (1) MortfMiM efitoifit, l^{*}' cycle, p. 402; S^{*} cycle, pp. 901, 910.

I' ^34 DIX-NIE^UVlftMB SIBCL^ A» HjimèfM MI Fnayot et de leur procrée tufur.JUlgte quelques aperçus piquants et beaucoup de formules éloquentes; on peut dire que M** de Staël n'a nullement prévu ni tracé le développement prodigial du romantisme, sauf pour le roman (1). De rAllemagne (1810). — Il y a deux éléments à considérer dans ce livre : le premier, aujourd'hui moins apparent, mais le plus vivement senti par les contemporains est une protestation en faveur du droit, contre la force, du principe des nationalités contre l'esprit de conquête ; M** de Staël, au milieu du silence effrayé de l'Europe élève une voix généreuse et éloquente : la police impériale ne s'y trompa point Mais, d'autre part, c'est un livre de critique, excellent à sa date, et qui, bien plus que la littérature a conservé son prix. Il se divise en quatre parties : I. De l'Allemagne et de ses mœurs et de ses Allemands. — II. De la littérature et des arts, — III. La philosophie et la morale, — IV. La religion et l'éducation. La deuxième partie est la plus intéressante. M** de Staël, en Allemagne, a compris le romantisme et la poésie ; ses chapitres sur Goethe, sur Schiller, sur Klopstock, sont encore vivants. De même ceux qu'elle consacre à la critique, à Lessing, à Schlegel. Elle est moins compétente en philosophie ; cependant, elle nous a initiés la première à Kant et à Fichte. — Au point de vue politique et social, nous ne pouvons nous empêcher aujourd'hui de trouver qu'elle idéalise un peu trop l'Allemagne et que Napoléon fut dans son droit, en 1810, d'exercer une censure sévère contre cette imprudente apologie des ennemis de notre pays (2). Influence de M** de Staël — Cette influence a été profonde et durable. — En histoire, M** de Staël a transformé la théorie encyclopédique de la perfectibilité ; elle y a introduit l'élément moral et l'enthousiasme. « Ce que Ton admire dans les grands hommes, a-t-elle dit, n'est jamais que la vertu sous la forme de la gloire. » Cet enthousiasme généreux enflammera encore Michelet. — En critique, l'influence est plus vive encore ; elle devance celle de Chateaubriand, et la complète. M** de Staël enseigne, comme lui, à découvrir les principes sociaux de la littérature. Elle contribue à détruire le dogmatisme classique, et à y substituer l'étude de l'œuvre considérée dans son milieu et par rapport aux multiples conditions qui l'ont provoquée et modifiée ; le sens du relatif et de l'historique entre dans la critique. — Enfin, M** de Staël est une des plus ardentes propagatrices du cosmopolitisme littéraire. La méthode qu'elle a suivie pour nous faire connaître et aimer l'Allemagne de Goethe et de

Schiller, nous la retrouvons dans les préfaces des romantiques, dans J.-J. Ampère, Fauriel, Philarète Chasles, dans la Littérature anglaise de Taine, dans le Roman russe de M. de Vogué. W^e de Staël écrivain. — Le style de W^e de Staël est celui d'une conversation animée, qui tourne souvent à la diffusion et au bavardage, mais qui abonde en tours vifs et heureux, et qui se soutient toujours par l'enthousiasme. On la lit avec intérêt, avec plaisir ; mais on n'a pas l'impression d'une belle langue, sûre d'elle-même, et qui hit 'rps avec lldée. C'est plutôt un style de publidste, (i) Morceaux choMê, !•« eyela, p. 409 ; S* cycle, p. 911. (9) Mieremax dboiiii, S* cycle, p. 915.

POÉSIE LYRIQUE 335 CHAPITRE IV LA POÉSIE LYRIQUE
 AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE SOMMAIRE 1° Le lyrisme du XIX^e siècle est successivement romantique, parnassien et symboliste, 2° Lamartine (1790-1869) n'est pas un poète de profession. Diplomate, député, ministre, il écrit des vers d'inspiration. — En 1820, les *Premières Méditations* répondent au goût et aux besoins du public; Lamartine y exprime ses vœux et les espérances d'une France qui s'apaise dans la Nature et en Dieu. — Dans les recueils suivants, et dans son épopée de *Jocelyn*, il abuse de sa facilité; mais on y rencontre encore des morceaux de génie. — Sur la fin de sa vie, il écrit à la hâte et pour vivre. Il meurt presque oublié; mais la postérité l'a remis au premier rang. 3° Les romantiques se sont groupés en Cénacles : autour de la *Muse française* (1823-24); chez Ch. Nodier, à l'Arsenal (1824-34); chez V. Hugo (1828-30). 4° Victor Hugo (1802-1885) est avant tout poète, et ne cesse d'écrire des vers. Les circonstances le jettent dans la politique; il est exilé de 1851 à 1870; il est le plus populaire de nos écrivains; la France lui fait des funérailles nationales. — Il s'élève par degrés, des *Odes et Ballades* aux *Orientales*, aux *Feuilles d'Automne*, etc., et son originalité se dégage de plus en plus; elle atteint sa plénitude dans les *Châtiments* et dans la *Légende des siècles* où V. Hugo renouvelle l'épopée. Poète, il est voyant, peintre, virtuose, 5° A. de Vigny (1797-1863) est plutôt un penseur. Dans ses *Destinées* il formule la doctrine stoïcienne et pessimiste; mais il croit à la Providence et au progrès, 6° A. de Musset (1810-1857) est le plus spontané et le plus sincère des romantiques. Il a excellé dans l'expression de l'amour. 7° Les Parnassiens réagissent contre le lyrisme personnel. Les principaux sont Th. Gautier, Leconte de Lisle, J.-M. Leconte de Lisle, remarquables tous trois par leur sens du « monde extérieur et exotique ». ~ D'autres poètes n'ont traversé le Parnasse que pour s'y faire la main, et sont revenus au moi : tels Sully-Prudhomme et F. Copée. 8° Les Symbolistes réagissent à leur tour contre la poésie trop matérielle des Parnassiens. Avec Verlaine et Mallarmé, ils arrivent à une subtilité idéaliste parfois obscure. I. — Les Romantiques Lamartine (1790-1869) Vie. — Alphonse de Lamartine est né à Mâcon, le 21 octobre 1790. Son père, gentilhomme de vieille souche, avait porté l'épée, et était un

The text on this page is estimated to be only 14.66% accurate

336 DIX'NBUVIËMB eiftCLB type de droiture et de probité; sa DJère fut une des femmes les jUva distinguées de son temps, par l'iatellig[^]ace et par le c<Bur. Lamartine était l'ainé de six enfants, et seul fils. A l'âge de dix ans, on le mit en penEion, d'abord à Lyon, puis à Belley. De 1807 à 1811, il partage de nouveau la vie de famille, à Milly et à Mâcoti. Un voyage en Italie (1811-1812) vient ■fonUf des sensations colorées aux douces impressions du Uâconnais. En 1814, à la première Restauration, Lamartine est garde du corps de Louis XVIII; mais, aprfès les Cent Jours, il ne reprend pas de service, n retombe dans le fécond désœuvrement du campagnard, du voyageur, de l'homme du monde. Alors, sous l'influence d'un profond amour brisé, il écrit les Méditations, publiées en 1820. Le succ&s en est immense. Louis XVIII nomme le poète secrétaire d'ambassade à Florence, en 1821. £n 18S3, paraissent les Nmivdla Méditations et la Mort de Socrate; puis le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold (1825) et les Harmonia (1830). La même année, Lamartine est reçu à l'Académie française. Après ta chute de Qjarles X, Lamartine démissionne. It entrepnndt en 1832, un voyi[^] en Orient, dont il publie le récit en 1835. Sn 1833, il est nommé député de Bergues (Nord), st il commence sa vie politique. Cependant, il n'en continue pas moins à écrire des vers : Jocdyn (1[^]6)i fa Chvte d'un ange (1838), les ReateiUementi (1839). £ki 1847, il donne un ouiTage en prose, l'fftskNK des Girondins. La révolution de 1848, qu'il a contribué k préparer, et qu'il essaye d'abord de diriger, le (ait ministre des AfCiires étrangères et membre du Gouvernement praviBoire. Mais l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République le rend à la vie privée et aux lettres. Au milieu même des troubles potiitiques, en 1849, il piiblie les Confidences, Graziàla, Raphaël. Ses dernières années furent pénibles. Il écrivit, un peu sur tous les sigets, pour sortir de ses embarras financiers. Q meunit le 2 février 1869, à Paris, et hit enseveli modestement k Saint-Point. L'œnv n poétigiu. — Les Pcemities IUditatioiiⁱ ptruee an 1B20, contÛBneDt kspiteMligpiDleélibruetiDsplujiluactériatiqūB de Lamartine iTinlmunl (1), It iSotr. le VàUoa, U Lac, te Ool/' à* Baia, VAuiomne. — Dans Im Koavellel HÛitutionsN[^]j.îl . It.fanl,ùPoUtmouTaYd,Bonafarlt,it*ÈloSet,'lafTauia,UCrttct;U (',:). - \a Hort dt Socrate (ISZl] e«t une sorte de parapUase d'uoB partie dn Fhidoti,

diabi^ue ab Platon raconte la dernier entretieo de Socrate avea ses disciples et Ba uiort.^ Le Damier Chaut dn Pèlerinaga d'Harold (1825) ait une aulta au PiietinaQ'. df OhM-HuTM de Bymn. Lamartine, dans le chant qaHI y ajoute, roconteludirriière étape du poète en Italie, et sa mort ï MiasolongM, pinir lIndtpendïace grecque. — Les HarmoniM poéttqaes et nligleDMA {193D) reulenneat encore quelque a-unesdei plus bellei piècëe de Lamartina :P«n>i«d«i morft, JOoMJk, U (Mne, Mitly m la Ttrr» tulafa, la Voâ humaine. Au TMtignot, b Prntnier Begnt,



338 DIX-NBUVIÈMB SlftCLB Vmèa (1). — A l'œuvre lyrique, il faut enoût ajouter lea lemenli : on ne peut guère y signaler que la Cloché du rnUaçê, — Parmi les poésie» diverses : Réponse aux adieux de Sir Waltet Seotl, la Marseillaise de la paix. A Néméais (réponse à Barthélémy, qui Tavait insulté dans un journal satiriquet Némésis), la Vigne et la Maison, Jocelyn. épisode^ journal trouvé éhes un euré de campagne (1836). Tel est le titra complet de oe poème, fragment détaché d'une immense épopée que Lamartine avait rdrvé de consacrer à Vhunumité, et dont il devait publier, deux ans plus tard, un autre fragment, la Ckide d*tm ange. — Lamartine suppose qu'il a trouvé, ehea un curé de eampagne, Jooelyn, dont il était l*ami et qui vient de mourir, un journal^ dont il extrait des fragiùents. Jocelyn s'était dans sa Jeunesse décidé pour la vocation ecclésiastique afin d'assurer le bonheur de sa sœur. La Révolution le chasse du séminaire de Grenoble ; il se réfugie dans la grotte des Aigles, au sommet des Alpea du Dauphiné. Un jour, il voit venir à lui un proscrit, accompagné d'un enfant, et poursuivi par des soldats ; l'homme meurt en confiant l'enfant, Laurence, à Jocelyn. Laurence est \iTf joune fille et Jocelyn s'éprend d'elle ; il n'est pas encore engagé dans les ordres ; il pourra l'épouser. Mais Tévéque de Grenoble, condamné à mort, le fait mander dans son cachot, et l'ordonne prêtre, afin de recevoir de lui à son tour les derniers sacrements. Le voilà pour toujours séparé de Laurence. — Ce roman est un cadre à descriptions admirables, à effusions lyriques d'une verve magnifique. Il faut citer particulièrement comme un des purs chefiB-d'œuvre du xix* siècle, l'épisode de la Neuvième Époque^ intitulé les Laboureurs; jamais épopée et lyrisme, l'engendrant l'un l'autre, n'ont produit pareille symphonie (2). L'œuvre en prose. — Les principaux ouvrages en prose de Lamartine sont : Le Voyage en Orient (1835, 2 volumes). C'est le récit du voyage qu'il fit en 1832; avec sa femme et sa fille. Le style de cet ouvrage est varié, précis, et n'a pas l'harmonieuse monotonie des Confidences, U est curieux de comparer le Voyage en Orient avec Vltinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand. L'Histoire des Girondins (1 847, 8 volumes). Cet ouvrage tient à la fois de l'histoire et du roman. Les portraits de Robespierre, de M"^ Roland, de Vergniaud ; le récit des massacres de Septembre ; le procès de Louis XVI; le dernier banquet et la mort des Girondins, sont les plus belles pages de ce livre inégal qui eut un succès foudroyant, et qui contribua pour sa part à la révolution de 1848. Les

Confidences, Graziella, Raphaël (1849), les Nouvelles Confidences (1851), sont des fragments d'autobiographie un peu romanesques, où les passages charmants et éloquents abondent, mais dont la lecture suivie fatigue et déçoit. Citons encore l'Histoire de la Révolution de 1848 (1849), l'Histoire de la Restauration (1851-1853), et le Cours familier de littérature (1856-1869). Enfin, il nous reste de Lamartine un grand nombre de discours politiques (1833-1848), dont le plus célèbre fut prononcé à l'Hôtel de Ville (25 février 1848) pour obliger le peuple à renoncer au drapeau rouge et à conserver le drapeau tricolore.

Le lyrisme de Lamartine. — On pourrait ramener les pièces caractéristiques de Lamartine au plan suivant : i[^] Un spectacle, ou un souvenir dans un cadre de « nature » {V Isolement : Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne... Je contemple... Ici gronde le fleuve... ; — (1) Morceaux choisis, 1^{re} édition, cycle, p. 423 ; 2^e édition, p. 95 (2) Morceaux choisis, 1^{re} édition, cycle, p. 431.

POÉSIE LYRIQUE 339 V Automne : Salut, bds couronnés d'un reste de verdure... ;--U Valhn : Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance, Un asile d'un jour... etc.). 2^ La mélancolie et le découragement le désespoir envahissent l'âme du poète (V Isolement : Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières... Un seul être vous manque et tout est dépeuplé... ; le Vallon : L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne...). S^ Mais, par degrés, l'espoir en Dieu, le calme de la nature agissent sur cette mélancolie {y Isolement .".Mais, peut-être, au delà des bornes de sa sphère... Sur la Terre d'exil pourquoi resté-je encore...? ; — le Vallon : Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime...). Et le poète souhaite de mourir pour s'absorber en Dieu (le Passé : Saluons la splendeur divine Qui se lève dans le lointain... Ami, pour y voler plus vite. Prenons les ailes de la mort). Or, ce genre de lyrisme est celui qui convenait à la société de 1820, encore tout émue des catastrophes de la veille, saturée de mélancolie et de religiosité par la lecture de Chateaubriand, et attendant un poète qui chômerait ses états d'âme. Jamais poète, donc, ne parut plus à propos que Lamartine, et il devait survivre à son succès d'actualité, « parce qu'il répondait moins à une mode qu'à un besoin profond et éternel de l'âme humaine, particulièrement vif à cette époque. Ajoutons que, précisément, ce lyrisme n'est jamais, des Méditations aux Harmonies, une poésie de virtuose. Lamartine n'est pas poète de profession ; il s'en est toujours défendu, même avec un peu de fatuité (1). n ne chante que pour exhaler, à de certaines heures, l'émotion ou l'enthousiasme qui l'oppressent. De là, sans doute, une certaine négligence d'expression et des inexpériences de métier qui gâtent ses vers, aux yeux des grammairiens et des Parnassiens. Mais de là, aussi, dans quelques pièces, une sincérité d'accent, une puissance d'inspiration, qui font, oublier absolument le poète, pour céder toute la place à la poésie. Victor Hugo (1802-1885) Vie. — Victor-Marie Hugo est né à Besançon, en 1802, « d'un sang breton et lorrain à la fois ». Son père, le commandant Léopold-Sigisbert Hugo, était de Nancy ; sa mère Sophie Trébuchet, était de Nantes. Le jeune Hugo suivit son père en Italie, en Corse, à l'île d'Elbe ; puis en Espagne (1811), où il resta pendant un an, avec son frère Eugène, au Collège des Nobles de Madrid. En 1812, retour à Paris, séjour dans la maison de la rue des Feuillantines, où les deux frères lisent un peu à tort et à travers, et où ils ont pour maîtres « un vieux prêtre, un jardin et leur mère ». En 1815, Victor est élève de la pension Clordier,

d'où il suit lef (1) Voir, tu particuUf r, m tottrt à M. Bniyi d'OniUy tn Uta
des RâcuêUimiMnt» (1888)f

The text on this page is estimated to be only 27.60% accurate

S40 DIX-NBUYIftlIB flÈGLB eonn da lycéo Louii-le«Grand ; il a un accessit de physique au eoneours général, et son père le destine à l'École polytechnique. Mais, en 1817, il envoie des vers à l'Académie française ; en 1819, il est lauréat des jeux floraux, et, cette même année, il fonde avec son frère, Abel, et en collaboration avec Soumet et "N^gny, le Conservateur littéraire^ qui ne dura quNm an : il y écrit pour sa part 272 articles. Il se marie en 1822. En 1823, il collabore à la Muse française, qui est l'organe du premier Cénade et où U fait encore de la critique. Cependant, il réunit les pièces de vers qu'il a composées depuis 1818, et publie, en 1823, les Odes (augmentées, en 1826, des Ballades). Cromvfell et sa Préfacé paraissent en 1827 : puis, en 1829, les Orientales, Hemani en 1830, Notre-Dame de Paris en 1831. Laissons les drames, dont il sera question plus loin (1), pour ne citer que les recueils lyriques ou éjMques. De 1831 à 1840, Hugo donne ses quatre plus beaux volumes de vers : les Feuilles d^automne, les Chants du crépuscule^ les Voix intérieures, les Bayons et les Ombres. En 1841, il entre à l'Académie française. Il avait chanté avec conviction les Bourbons ; mais après les ordonnances et la révolution de Juillet, il s'était rallié à la monarchie de LouisPhilippe ; celui-ci le nomma pair de France en 1845. En 1848, Hugo est élu député à l'Assemblée Constituante. C'est l'époque où il commence les Misérables, et où il écrit certaines pièces des Con^fimplatians, Au coup d'État de décembre 1851, il se met dans l'opposition, est porté sur la liste des proscrits, et exilé. De Bruxelles, il se rend à Jersey, puis à Guernesey. D publie alors les Châtiments (1853), pamphlet contre l'Empire, les Contemplations (1856), la première série de (a Légende des siècles(\è59), les Misérables (1862), William Shakespeare, etc. Après le 4 septembre 1870, il rentre à Paris. Il donne V Année terrible, l*Ari d'être grand-père, et surtout les deux dernières séries de la Légende des siècles (1877-1883). Élu député de Paris, puis sénateur inamovible, il ne cesse de produire ; et le Pape, la Pitié suprême, VAné, les Quatre Vents de V Esprit viennent augmenter, sans beaucoup enrichir, son œuvre déjà si considérable. O meurt le 23 mai 1885. La France lui fait des funérailles nationales. li*Qiuvcf lyrique. - Les Odes et JBallades (1822-1826), Il faut signaler dans les Odes : Quiberon, Louis XV JI, la Naissance du due de Bordeaux, Buanaparte, A mon pnet U Sacre de Charles X, les Deux Iles^ etc.. toutes pièces

d'actualité. Hais on y trouve aussi des morceaux d'un Isnrisme plus intime ; dans le livre cinquième : 4u vaUon de Chérissy, U Voyage, la Promenade, Pluie d*éié, Rêves..., la plupart inspirés par sa flanoée et par sa jeune femme. — Les Ballades nous révèlent en lui déjà la reehereh* du pittoresque 6t de Tantithàse. 81 le poète dos FeuÛks d^auhmm et dss OùnUmphiions l'annonce danf les Odes, dans les BaUaâss os serait piaf et eelai, maie oombisQ timide onoro , de la Uisnde des itéclti, A signaler pannl Ifs Ballaéeses (t) Ql. p. Kâ.

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

a.hie d'Aliiat Dtvma (1800 ia571.



342 DIX-NEUVIÈME SIÈCLE 10 Sylphe, U Qéant, la Fiancée du timbalier[^] et des < plaisanteries > de viitaoise : la Chasse du Burgrave[^] le Pas d*armes du roi Jean. Les Orientales (1829). — Un vent à*orientàlisme passait sni la France depuis 1824. 7oute l'Europe avait les yeux fixés sur la lutte entre la Grèce et la Turquie. Tous lei poètes de l'époque étaient phUheUènes. Victor Hugo saisit habilement cette actua* lité, et, sans avoir jamais vu l'Orient, il le chante ; à rOrient,il rattache l'Espace, si fortement marquée par la civilisation arabe. Les Têtes du séraû[^] Canaris, Navarin, la Bataille perdue[^] V Enfant grec (1), sont autant de morceaux qui se rapportent à la guerre gréco-turque. D'autres sont d'un orientalisme plus général : le Feu du ciel, la Caj;>tive, Clair de lune, les Djinns. Sur l'Espagne : Grenade, Enfin, le poète aurait pu insérer partout ailleurs des pièces comme Mazeppa et Lui (sur Napoléon). Les Feuilles d'automne (1831), les Chants du orépuscnle (1835), les Voix intôrieurei (1837), les Bayons et les Ombres (1840). — De ces quatre recueils, on peut citer. Napoléon II, A la Colonne, A VAre de Triomphe, A des oiseaux enmlés[^] A Eugène vicomte O., Ce gui se passait aux Feuillantines vers 1813, Tristfsse d*Olympio, etc., il n'est guère de thème lyrique que Victor-Hugo n[^]ait to\iché dans cette période de dix ans pendant laquelle il écrit encore presque tous ses drames, des romans, etc. C'est là qu'il faut le chercher, dans la plénitude et la periection de son génie, sans qu'il arrive encore au lyrisme peut-être plus grandiose, mais démesuré, des Cof>iemplatwns (2). Les Ch&timents (1853). C'est une satire lyrique en sept livres, un peu fatigante dans son ensemble, et que l'abus des personnalités gâtera de plus en plus. Mais le poète y atteint fréquemment à un degré de force et d'éloquence que rien n'égale dans notre littérature. A signaler, parmi les plus belles pièces : A un martyr, A Vobéistance passive, le Manteau impérial, VExpiation (qui contient le récit poétique de Waterloo, à comparer avec la narration de la même bataille dans les Misérables) ; UUima Verba (... Et, s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là) (8). Les Contemplaticns (J856) se composent de deux parties: Autrefois, AK,[^]«ard'hui, ■ Un abîme les sépare, le tombeau », dit le poète dans sa préface. Ce tombeau est celui où reposent, à Villequier, près de Caudcbec, sa flUe Léopoldine et son gendre Ch. Vacquerie, morts tous deux d'un accident en Seine. On peut donner la préférence dans ce trop vaste recueil, au livre intitulé Pauca meœ (le livre IV), dans lequel Hugo chante l'enfance et la mort de sa fille. Le chef-d'œuvre est la pièce intitulée :

A ViOequier, où la profondeur et la sincérité de l'inspiration s'unissent à la plus solide facture. H faut y joindre la pièce finale : A celle qui est restée en France, Quant au livre VI, intitulé : Au bord de Vlnfmi, il se compose de morceaux apoea^ lyptiques souvent obscurs ; mais quelques-uns, tels que les Mages, Ce que dit la Bouche d'ombre, sont d'un lyrisme qui échappe, par sa puissance, à toute définition (4). La Légende des siôcles. — Ce recueil, qui forme aujourd'hui quatre tomes dans l'œuvre complète, parut, nous l'avons dit, en trois fois, 1859, 1877, 1883. Le soustitre de la première série était significatif : Petites Épopées. — Il y a deux ehoses à eonsidérer dans la Légende des siècles: les Petites Épopées, prises en elles-mêmes ; et (1) Morceaux choisis, £• cycle, p. 946. (2) Morceaux choisit, 1*' cycle, p. 434 ; 2* cycle, p. 954. (3) Morceaux choisis, i«* cycle, p. 442 ; 2* cycle, p. 948. (4) Mofceaux choisis, S* cycle, p. 950.

POÉSIE LYRIQUE 343^ Vegprii du poème, la théorie du progrès indéfini du genre humain, depuis la Terre et le Sacre de la femme, jusqu'à la Trompette du Jugement. On peut dire que tout ce qui est récit historique ou légendaire, œuvre de reconstitution du passé biblique, du moyen âge, du xix^e siècle, des temps modernes est, sauf quelques longueurs et quelques singulières fautes de goût, d'une beauté tout à fait originale. Au contraire les pièces à thèse philosophiques, religieuses, politiques, utopiques, sont pénibles, confuses, souvent d'une obscurité qui va jusqu'à galimatias. — Les perles de ce trop large écrin sont : la Conscience, Boeuf endormi, le Romancelier du Cid, le Mariage de Rokeby, Aymeri l'Outremer (1), le Petit Roi de Goffelée, Evradine, le Travail des captifs, L'Aigle du casque, la Rose de l'Infante, le Retour de l'Empereur, Après la bataille, Le Cimetière de l'Écluse, les Pauvres Quens, Voilà, peut-être, à quoi se réduiront nos Jour ces c petites épopées • ; et, dégagées de tout le fatras qui les alourdit, elles seront une des merveilles de la poésie épique du xix^e siècle. Dans les autres recueils : L'Armée terrible, L'Art d'être grand-père, les Chansons des rues et des bois, etc., il y aura encore beaucoup à glaner (2). Mais on peut affirmer que rien n'y révèle de nouvelles beautés. Avec la Légende des siècles, Victor Hugo a vraiment atteint aux limites extrêmes de ses qualités et de ses défauts. La lyrique de Victor Hugo. — Si l'on veut essayer de définir la lyrique de Victor Hugo, pour la comparer à celle de Lamartine, il faut constater avant tout ceci : Lamartine représente en perfection une des formes de la lyrique moderne, l'expression spontanée des sentiments intimes, en particulier de l'amour, de la mélancolie et de l'espérance ; il y mêle le sentiment de la nature. Victor Hugo est moins spontané, moins intime, mais plus varié, n'a défini lui-même une « âme de cristal » et un « écho sonore ». C'est dire qu'il a reflété, répercuté, multiplié, « orchestré » tous les thèmes lyriques. D'abord, il a chanté successivement toutes les impressions du siècle où il a vécu, depuis la Naissance du duc de Bordeaux jusqu'à l'Année terrible ; c'est comme l'âme poétique du xix^e siècle qui revit dans ses vers. Puis, tous les sentiments ordinaires et normaux ; l'amour légitime, la famille, les enfants, la patrie. Il y a ajouté le tourment philosophique, l'évolution religieuse, l'énigme de la mort et de l'inconnu, la foi dans un avenir de liberté et de progrès. Bref, il est comme l'encyclopédie lyrique de son temps. Voilà pour le fond. Pour la forme, Victor Hugo n'a pas, comme Lamartine, donné d'un premier jet ses plus beaux chefs-d'œuvre. Son génie

s'est dégagé lentement, et il y entre autant de volonté que d'inspiration. D se perfectionne de jour en jour dans son métier. Semblable à un artiste qui devient peu à peu maître de son pinceau^ et de sa palette, et qui a le souci d'enrichir et de renouveler sa manière, Hugo, d'année en année, est de plus en plus un voyant et un peintre. Voyant, il l'est par la structure même de son langage. (1) Morceaux choisis. S* cycle, p. 957. (2) Morceaux choisis, !•« cycle, p. 441 (S* cycle, p. 441).

344 DIX-MBUTlftlIB «âCLB qui loi fîdt distinguer, jusque dans les choses bannies, des contonn, des profondeurs, des nuances. Son imagination s'empaie de ee que son onl hn a révélé ; ^le le précise, le met au point, et le revêt, pour le j^etndre, de figures splendides. Par ces figtirst aie donne au réd la profondeur et le mystère de la vision ; elle donne au rêve et à l'abstrait la solidité et l'édat du réel. Souvent aussi, cette imagination grossit, enfle, et dénature les choses, au point de fatiguer et de rebuter le lecteur. Victor Hugo n'a manqué que de sobriété et de mesure. Voilà pourquoi la postérité fna nécessairement un choix dans cette œuvre géniale et immense (1). Alfred de Vigny (1797*1863) Tie et oravies. — Le comte Alfred de Vigny (dont nous parlons affleurs comme dramaturge et comme romancier (1) occupe uaeidaceàpaitduis la poésie romantique. Entré' dans l'armée au moment où l'épopée impériale était close, il ne pouvait avoir, comme officier» que des déceptions. Aussi démissionna-t-il, en 1827, pour se retirer dans sa c tour d'ivoire». Depuis 1820, il s'était mêlé au mouvement romantique ; il avait collaboré au Conservateur littéraire de Victor Hugo. En 1822, il publie son premier recueil. En 1826, il en donne une édition augmentée, sous le titre de Poèmes antiques et modernes. Cet ouvrage comprend trois parties : — I. Le Livre mystiçt^^ composé de Moïse (3), E^a, le Déluge. Dans MoCse, Vigny exprimait la théorie de la fatalité qui s'attache au poète (voir, au chapitre du Drame, Chatterton). Eloa, ou la soeur des anges^ mystère^ est un court poème en trois chants. Un ange, né d'une larme du Christ, Éloa, aime par pitié Satan, et est entraîné par lui dans l'abîme. Poésie sereine et faautsdne, mais froide. — II. Le Livre antique se subdivise en Antiquité biblique et Antiquité homérique. Pour nous qui connaissons la Légende des siècles et les Poèmes antiques de Leconte de Lisle, fl nous semble que la FiUe de Jephté, la Dryade, etc. sont d'une poésie bien abstraite. — III. Le Livre moderne. Là se trouvent le Cor (4) et la Frégate la Sérieuse. — Vigny, après cette publication, se tourna vers le roman et vers le théâtreB. n ne donna plus, comme poèmes, que le Mont des Oliviers et la Maison du berger (5) (insérés dans la Revue des Deux-Mondes). Après sa mort seulement parut le livre intitulé les Destinées, et qui comprend, avec les deux pièces que nous venons de nommer, ses plus beaux poèmes : la Co^ <1) Sur Victor Hugo dnunatuiVB, cf. p. 351 ; lur Victor Hugo ronoAnoior, cf. p. (2) Cf. p. 356 et 395. (9)

Morceaux eftoim, fi* cycle, p. 905 (4) Morceaux dunsit, l*i cycle, p. 449.
(6) Morceaux choitie. t* eydo, p. 968.

rOÉSIB LYRIQUE 945 lère de Samson^ la Mort du loup (1), la
 Bouteille à la main, l'Espérance put (2). La philosophie de Vigny. — Cette
 philosophie est un pessimisme hautain, qui mène le poète non pas au
 désespoir ou à la foi, mais au stoïcisme et à la pitié. Le point de départ de ce
 pessimisme est l'isolement douloureux et humiliant, dans lequel se sent
 l'homme supérieur ; l'humanité, dont pourtant il est le guide, ne le
 comprend pas et ne l'aime pas (Moby-Dick), Or, ce n'est pas l'Amour qui le
 consolera : l'amour n'est que l'illusion (la Cécile de Samson). Ce n'est pas
 non plus la Nature, si accueillante pour Lamartine : la Nature n'est pas une
 mère, mais une tombe (la Maison du berger). Au moins, l'homme peut-il
 tourner les yeux vers le ciel ? À ses angoisses la Divinité donne-t-elle une
 solution ? Non » Dieu est silencieux, et l'homme ne répandra plus que par un
 froid silence, au silence même de la Divinité (le Mont des Oliviers), Que
 l'homme donc se renferme dans un stoïcisme farouche. Comme le loup
 acculé par les chasseurs, qu'il meure sans parler • (la Mort du loup).
 Cependant il peut trouver une diversion à son malheur dans la pitié et dans
 l'amour pour ses semblables ; il peut aimer la majesté des souffrances
 humaines (la Maison du berger) ; il peut lutter avec la nature et en
 triompher (la Sixième) ; il peut surtout préparer le procès pour l'humanité
 future : qu'il travaille à son œuvre, sans en attendre la récompense actuelle
 ou le résultat immédiat ; si cette œuvre est vraiment grande, quelque jour
 elle sera comprise et féconde (la Bouteille à la mer). Il y a de la beauté dans
 ce pessimisme, et Vigny a su présenter ses idées dans des • symboles » bien
 choisis, saisissants par leur simplicité et par leur puissance. Mais cette
 indifférence superbe à l'égard de la nature prive les sujets de décor, de
 profondeur, et de ce que les paysagistes et les poètes en général appellent
 de Vair. Voilà pourquoi Vigny fait plutôt des bas-reliefs que des statues, et
 des dessins que des tableaux. Alfred de Musset (1810-1857). Voir Œuvres.
 — Né et mort à Paris, Alfred de Musset appartenait à une famille qui s'était
 déjà distinguée dans les lettres. Tout jeune, il fréquenta le Cénacle de l'Ar-
 chevêché, où il fut accueilli comme une sorte d'effluve terrible du romantisme.
 Sans le vouloir peut-être, il en parodia spirituellement les excès dans ses
 premiers vers : Contes d'Espagne et d'Italie (1830). Vint ensuite le
 Spectacle dans un fauteuil (1832), comprenant la Coupe et les Lèvres^ À
 quoi rêvent les jeunes filles^ Namouna, — Tous les vers écrits de 1829 à

1835 formèrent le recueil des Premières Poésies (i) Bâêrcmux ehoitii, 2*
eyclt, p. 969. t) JtftfCMMX dMfif. f •' cycU. p. 45a.

846 DIX-NBUVIÊMB SIÊGLB A partir de 1835, Musset publie dans la htitmt dei Deua^Mcnde» ses plus beaux morceaux : les Stances à la Malibran^ les Nuits, la Lettre à Lamartine, V Espoir en Dieu, etc., qui forment le recueil des Poésies nouvdes (1836-1852). Il donnait en même temps des nouvelles, des comédies, un roman autobiographique : la Confession d'un enfant du siècle. Reçu à l'Académie française en 1852, il mourut prématurément en 1857. Les chefs'd'œuvre de Musset, dans les différents genree lyriques, sont : — Rolla (1833), poème sans composition précise, mais qui contient des morceaux éloquents, quoique un peu gâtés par l'abus de la rhétorique ; — les Nuits : la Nuit de mai (1835), la Nuit de décembre (1835), la Nuit d'août (1836), la Nuit d'octobre (1837) ; les plus belles sont la première et la dernière (1). La Lettre à Lamartine (1836) est une magnifiquo profession de foi spiritualiste (2) elle se complète par l'Espoir en Dieu (1838) (3) et le Souvenir (1841). — Dans les Stances à la Malibran (183^, Musset pleure la mort d'une grande artiste, qui a donné sa vie pour son art. — Dans le délicieux badinage intitulé : 5ttr trois marches de marbre rose (1840) (4), il est étourdissant d'esprit et de virtuosité. — Citons encore : Une Soirée perdue (1840) (5), qui contient un éloge de Molière devenu si justement célèbre ; le Saule (6) ; Silvia (7), etc. Musset n'est qu'à demi romantique. Sans doute, il a écrit les Contes d'Espagne et d'Italie, les Marrons du feu, etc. ; mais son romantisme est d'un espiègle plein de talent, qui s'amuse à ramasser l'instrument d'autrui, et à^n jouer pour mystifier le public. Peut-être, d'ailleurs, Musset se laissait-il prendre à son propre jeu ; peut-être la Ballade A la lune, la Coupe et les Lèvres, RoUa, lui paraissaient-ils des chefs-d'œuvre, quand une crise terrible vint le secouer. Alors, adieu la c couleur locale », le pastiche, l'amour de mélodrame, la déclamation. • Ahl frappe^ le cœur, c'est là qu'est le génie I » Musset ne pense plus qu'à chanter son désespoir, ses douleurs, ses souvenirs. Il est devenu le plus grand poète de l'amour sincère et trompé. La crise passée, il n'est plus romantique du tout, pas même comme Lamartine, dont il se rapprochait dans les Nuits, V Espoir en Dieu et le Souvenir, Il devient un poète presque classique, avant tout spirituel, d'une sensibilité discrète, un héritier de La Fontaine (8) et de Marivaux. D écrit sur le romantisme les ironiques et cruelles lettres de Dupuis et Cottonet. Les critiques dassiques, comme Nisard, le tirent à eux (I) Montaia cAoiiif, S* cycle, p. 970 et p. 974. (î) Morceaux choisis, !•> cycle, p. 447. (8) Mortsaux

ehoisist S* cycle, p. 976. (4) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 980. (5) Morceaux dkoim. S* cycle, p. 978. (6) Morceaux dtoisis, !•' cycle, p. 446. (7) Morceaux c4oûû, !•> cycle, p. 448. (9) Morceaux c*0Mw,l«icyele, p. 448.

POÉSIE LYRIQUE 947 et il est possible qu'un jour on le place à part, comme un poète tout à fait indépendant (i). Les poètes secondaires. — On peut encore citer quelques poètes lyriques de cette période (1815-1850). — Casimir Delavigne (1793-1843). Nous signalons ailleurs ses drames et ses comédies. Poète lyrique, il acquit une grande réputation par ses *Mesrine* (1815-1822), odes politiques inspirées par des actualités (Waterloo, la Défaite du Musée) ou par l'histoire (Jeanne d'Arc). Cette poésie, toujours sincère et généreuse, nous paraît aujourd'hui manquer d'envolée et de style. Mais les contemporains plaçaient G. Delavigne à côté de Lamartine. — Béranger (1780-1857) dut à des chansons la popularité et la gloire. Libéral sous la Restauration, il chanta les soldats de l'Empire avec émotion et persifla le pouvoir avec esprit. Ses chansons, qui paraissaient dans les journaux, et couraient les salons et les cafés, formèrent successivement trois recueils, en 1815, 1821 et en 1833. Bien qu'elles aient beaucoup perdu, puisque l'édition en faisait presque tout le prix, quelques-unes survivent à leur succès d'actualité : la Sainte-Alliance, le Vieux Drapeau, la Bonne Vieille (2), les Hirondelles, le Vieux Sergent (3), etc. — Emile Deschamps (1791-1871) a réuni ses principales poésies dans ses *Études françaises et étrangères* (1828), dont la préface est un excellent document pour l'histoire critique du romantisme. Auguste Brizeux (1806-1858), le plus distingué de nos « poètes du terroir », a chanté la Bretagne en vers harmonieux dans *Marie* (1836). — AUGUSTE Barbier (1805-1882) publia en 1830 plusieurs pièces satiriques inspirées par la Révolution de juillet : la Curée, le Lion, Quatrevingt-treize, la Popularité, Napoléon, etc. ; il les réunit en un volume sous le titre de *Iambes*. Le succès fut immédiat et retentissant ; mais ses œuvres suivantes n'eurent pas de succès (4). Victor de Laprade (1812-1883). — Laprade est le plus distingué des imitateurs de Lamartine. S'il n'a pas le même génie, son idéalisme est plus pur et sa morale est plus ferme. Mais il manque de variété, et, dans son œuvre considérable, on retiendra surtout quelques pièces d'un mouvement heureux, et d'une forte pensée, telles que la Mort d'un chêne, les Hautes cimes, etc. Ses principaux recueils sont : *Psyché* (1841), *Poèmes évangéliques* (1852), *les Symphonies* (1855), etc. (1) Sur le théâtre de Musset, cf. p. 358. (2) *Morceaux choisis*, 1^{er} cycle, p. 458. (3) *Morceaux choisis*, 1^{er} cycle, p. 991 « <4) *Morceaux choisis*. 2^e cycle, p. 993. y

ft4l biX-if&uvtiMB BiiCLi II. — La Transition. Théophile Gautier (1811-1872). — Th. Gautier se croit d'abord la vocation de peintre (et il ne se trompe que sur l'emploi des procédés) ; c'est comme l'élève de Rioult, qu'il prend part à la bataille d'Jefenuift t, et qu'il scandalise les philistins » avec son pourpoint rouge cerise, son pantalon vert d'eau, et son pardessus gris noisette. Il publie ses premiers vers à la fin de 1830. En 1833, son originalité se détermine dans *Albertm*^ où il se montre romantique assez exagéré ; mais la même année, avec une désinvolture d'esprit qui rappelle celle de Musset, « il blague » ses amis dans les *Jeune-France*. Il commence à cette époque à écrire dans les revues et dans les journaux ; c'est en 1837 qu'il entre à la Presse pour y faire la critique dramatique et la critique d'art ; puis, en 1845, il passe au *Moniteur*. Il n'en continue pas moins à publier des vers, parallèlement avec des romans : la *Comédie de la mort* (1838), *Émaux et Camées* (1852), le *Roman de la momie* (1856), le *Capitaine Fracasse* (1863) ; et des voyages ; *Tra los montes* (*Voyages en Espagne*, 1839), *Italia* (185^, *ConstantinopU* (1854), *Voyage en Russie* (1866). Théophile Gautier pratique le premier la théorie de *Vari pour Vari** Selon lui, le poète est un homme qui voit le monde extérieur et qui en exprime, en vers plastiques et colorés, les aspects divers. Ce n'est pas qu'il bannisse toute idée de la poésie ; mais il n'en impose aucune à son lecteur ; celui-ci, devant un tableau ou devant une silhouette, éprouvera tel ou tel sentiment, comme devant la réalité. Aussi Gautier est avant tout un grand artiste, qui peut-être, en plein romantisme, a sauvé notre langue et notre versification d'une sorte de diffusion verbale et rythmique. Son chef-d'œuvre est *Émaux et Camées* (1852) (1). Baudelaire (1821-1867). — Baudelaire peut être réclamé à la fois par les Parnassiens et par les Symbolistes. Esprit étrange, sensibilité malade, goût du rare et du faux, mépris du simple et du vrai, culte de la forme et du rythme, tout ce qui se développera, qualités et défauts, dans les deux écoles, apparaît chez lui. Un seul recueil, les *Fleurs du mal* (1857), fit sa réputation. On y trouve une mélancolie malsaine, un réalisme choquant, des élégances parfois exquises. Baudelaire a laissé une excellente traduction des œuvres d'Edgar Poe. Théodore de Banville (1823-1891) se rattache à Théophile Gautier et aux Parnassiens. Banville pousse à l'excès la doctrine de *Vart pour Vort*^ et semble s'appliquer exclusivement à la richesse de la rime. B a exposé ses théories dans son *Petit traité de versification française* (1872). Ses

principaux recueils sont : les CariaHdes (1842), les Stalactites (1846),
OdeUUeê 1) Morceaux cfoitif, %• efclt, p. 984.

(1857), *Oâêi fiânambuhsques* (1857). Son talent de ciseleur n'exclut ni la finesse ni la sensibilité (1) III. — Le Parnasse. En 1866, le libraire Lemerre publiait, sous le titre de *Parnasse*, un recueil comprenant des vers de Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, J.-M. de Heredia, F. Coppée, Stéphane Mallarmé, Verlaine, etc. Cette réunion ne fut que momentanée, et tel Parnassien s'est très vite séparé du Parnasse. Si l'école parnassienne est celle de la beauté plastique, du rythme, de l'impersonnalité poussée jusqu'à l'indifférence, le nom de Parnassien ne convient exactement qu'à Leconte de Lisle et à J.-M. de Heredia. Les autres, comme Sully Prudhomme et F. Coppée, encore qu'on les appelle Parnassiens, sont des poètes, tout simplement, sans autre étiquette que leur illustre nom.

Leconte de Lisle (1818-1894). — Né à la Réunion, Leconte de Lisle voyagea aux Indes et dans les îles de la Sonde. Il y put emplir ses yeux des sensations colorées que plus tard il devait faire passer dans ses vers. Il vécut ensuite à Rennes, où il étudia l'histoire et le grec. En 1846, il s'installa à Paris, s'occupe à la fois de poésie antique (traductions de *Viliadêf* de l'*Odyssée* etc.) et de politique (esclavage). Il donne, en 1852, ses *Poèmes antiques*; avec une Préface qui est un programme de la nouvelle poésie; en 1854, les *Poèmes et Poésies*; en 1862, les *Poèmes barbares*, il devient alors le chef incontesté de l'école parnassienne. On distingue trois inspirations chez Leconte de Lisle: — 1° Vanité sous deux formes: gréco-païenne (*Hypathie*, la *Vénus de AftJo*, *Niobé*, l'*Enfance d'Héraclès* etc., et les *Erinnyes* drame en trois actes, imité de *Orestie* d'Eschyle); et indoue ou bouddhique (*Brahma*, *Svrya*, la *Vision de Brahme*; — 2° Vexetisme: son goût de savant pour le bouddhisme se combine avec ses souvenirs de voyages, et lui inspire ses paysages éclatants (*le Bémioai* la *Fontaine aux Lianes*) et ses descriptions d'animaux (*le Rêve du jaguar*, les *Eléphants*, la *Panthère noire*, le *Sommeil du condor*); — 3° le pessimisme, qui procède en lui du positivisme scientifique, du paganisme et du bouddhisme. Dans les pièces comme *Midi*, *Nox*, le pessimisme de Leconte de Lisle se sépare branchement de celui de Vigny, en ce qu'il cherche une consolation ou un oubli dans la nature (0 mers, 6 bois songeurs... Vous avez apaisé ma tristesse profonde). Dans l'admirable pièce intitulée *Dies irae*, le poète chante l'anéantissement dans la mort, à laquelle il demande de nous rendre • le repos que la vie a troublé ». Écrivain, Leconte de Lisle forge des vers robustes et sonores, un peu comme Moréas choit. S. C. p. 9M.

350 DIX^e BUTIÈRE SIÈCLE^e B raides ; sa langue sent Teffort, toujours heureux d'ailleurs, d'un artiste qui veut réaliser un certain degré de précision, de pureté et d'éclat (1). J.-M. de Heredia (1842-1905). — J.-M. de Heredia, né à Santiago de Cuba, élevé en France, resta fidèle au Parnasse. Il publia un à un, dans les revues, les sonnets dont le recueil, paru en 1893, porte pour titre : les Trois fleurs. Jamais la formule fameuse de Boileau : Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème, n'avait paru si juste. Chacun de ces sonnets est un poème, en effet, d'une composition si serrée et si savante, qu'on ne se lasse point de les relire pour en pénétrer de plus en plus le sens, et d'un style à la fois si plein et si éclatant, d'un rythme si impératif, que c'est une joie pour l'œil et pour l'oreille. On cite particulièrement : le Chevalier Némée de la Trebbia, Soir de batailles Antoine et Cléopâtre, les Conquérants (cf. Sully Prudhomme (1839-1908)). — C'est par l'étude des sciences que Sully Prudhomme se prépara à la poésie. De là, dans la notation de ses sensations ou dans sa psychologie générale, une précision singulière. Ame vibrante et que « d'innombrables liens frêles et douloureux » relie à l'univers entier, Sully Prudhomme exprime dans un style d'une transparence de cristal, sans recherche de couleur, sans déclamation, sans affectation d'aucun genre, les nuances les plus fines et les plus justes. Parnassien, juste le temps nécessaire pour apprendre à fond le métier, il croit avec raison que la poésie doit être intime et philosophique, et que le monde extérieur » n'est intéressant qu'en tant qu'il sollicite notre pensée, à titre d'énigme sublime. Les Stances et Poèmes (1865-1866) contiennent, parmi les morceaux les plus remarquables : Le Vase brisé, L'Habitude, toute l'exquise série intitulée Jeunes Femmes. — Dans les Épreuves et les Solitudes (1866-1872) : Première Solitude, la Voie lactée, la Lyre et les Doigts, le Missid, etc. — Les Vaines Tendresses (1872) renferment peut-être les plus belles pièces : Aux amis inconnus, la Coupe, Vêtu au cœur, etc. — Le Zénith (1878) est un court poème, consacré à la catastrophe du ballon de ce nom. — Plus tard, Sully Prudhomme rédigea des poèmes philosophiques et symboliques, plus vastes, et un peu froids, comme la Justice (1878) et le Boréen (1888). Enfin, il a donné plusieurs études philosophiques très distinguées : une Préface à sa traduction du premier livre de Lucrèce, une étude sur Pascal, et il a réuni sous le titre de Testament poétique (1901) un certain nombre de morceaux critiques dans lesquels on trouve une très intéressante discussion avec les symbolistes

sur la nécessité d'un vers mesuré et rythmé (3), François Coppée (1842-1908). — Poète des intimités, des humbles, des réalités un peu mesquines de la vie quotidienne, Coppée a su faire sortir un pénétrant et délicat parfum de toutes les choses banales ; il a pensé (1) Morceaux choisis² cycle, p. 1376 (2) Morceaux choisis² cycle, p. 1379. (3) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 1381r

rOÉSIB XYRIQUB 851 que la poésie n'avait besoin ni de grands sujets ni de héros, mais que l'homme, par ce seul fait qu'il souffre, qu'il aime, qu'il espère, qu'il se résigne, est un être intense de vraie poésie. On peut discuter son système car c'en est un : c'est de parti pris que Gyp choisit un « petit épicier de Montrouge », de « petits bourgeois », un « mécanicien de la ligne du Nord », etc., et qu'il les place dans un cadre vulgaire minutieusement étudié. Bien qu'il pousse, dans cette vulgarité, d'exquises fleurettes poétiques, il est permis de préférer, chez Gyp, les mélancolies charmantes de *Vernier et Saison* (1887), et la beauté philosophique et religieuse des *Paroles sincères* (1890). Beaucoup d'autres pièces de ses nombreux recueils prouvent qu'il était avant tout une âme d'une délicatesse un peu souffrante, héritier de Lamartine et de Musset, rival de Sully Prudhomme, et qu'il s'était fait un genre un peu artificiel du naturalisme poétique. — Nous parlons ailleurs de ses beaux drames en vers (I).

IV. — Le Symbolisme. L'histoire de l'art se compose d'une suite de réactions. Après le romantisme, le Parnasse ; après les Parnassiens les Symbolistes, ceux-ci accusent non seulement Th. Gautier, Leconte de Lisle, J.-M. de Heredia, d'être trop matérialistes et d'attacher à la forme un prix excessif ; mais les Sully Prudhomme et les Gyp leur paraissent également étouffer la pensée ou le sentiment sous la lourdeur et sous la précision du vers. Pour Paul Verlaine (1844-1896), la poésie n'est plus qu'une musique, imprécise, aux rimes capricieuses, sans « composition », sans « éloquence ». Verlaine était poète de race, et sa sensibilité malade, qui va du cynisme inconscient à la plus suave religiosité mystique, lui a inspiré quelques morceaux admirables dans ses *Poèmes saturniens* ses *Romances sans paroles*, et surtout dans *Sagesse* (1). Stéphane Mallarmé (1842-1898), qui passe pour le chef et le théoricien du symbolisme, est plus difficile à comprendre. Poète d'un réel talent, il eut le tort de fuir la clarté et la précision ; et si ses défauts mêmes ont du charme, les exagérations de ses disciples ont jeté le ridicule sur toute l'école. Ses morceaux les plus célèbres sont : *Après-midi d'un Faune*, *Les Fenêtres*, *Un Coup de Dés*. Parmi les poètes contemporains qui se rattachent à la fois au Parnasse et au Symbolisme, il faut encore citer Albert Samain (1858-1900), auteur du *Jardin de l'Enfance* et du *Chariot d'Or* ; — M. Jean Richepin, dont l'ouvrage le plus original est *La Chanson des gueux* ; — M. Henri de Régnier (*Les Jeux rustiques et divins*, *Les médailles d'argile*, etc.) ; — M. Francis Jammes (*De l'Angélus de*

Vaube à VAngdus du soir, Les Géorgiques chrétiennes,) (1) Cf. p. 360.
Morceaux choisis, p. 1384. (MS Mmceatu dM«w, S* eytU, p. 1000.

The text on this page is estimated to be only 23.53% accurate

369 DIX-NBUVIÈMB SiftCLB CHAPITRIFI V LE DRAME ROMANTIQUEB SOHMAIRB !• lit Dnmê lomtnitiqM trt une oombinaison da mUodrome «t d* U <niff<Me hittanque.^ La <A^one en est exposée par V. Hugo dans la Préftee de CnmweU (1827) : abandon des unités, mélange des genres, union du sublime et du grotesque, versification plus libre. 2^ Victor Hugo donne OromweU (1827), Marion Delorme (1829), Bérani (1830), etc. Les Burffraves (1843) n'obtiennent qu*nn demi-succès ; V. Hugo renonce au théâtre. — Ses drames sont assez faibles par Vadion et par les earacUn9: ŪB se rachètent psr la poésie, 8<* Dumas pèn fait jouer, en 1829, Henri III et sa oour^ drame Mstorique en i^ros^ Pals 11 Tcne de plus en plus dans le mélodrame. i* A. d» Vtgay imite Dumas dans la Mariekàls d^ Ancre (1831), mais est plus original dans Chatterton (1835), drame passionnel et pièce à thèse. Il a le premier donné une traduction inté^ale d'0/AeZZo (1829). 6* A. de Musset ne destinait pas à la scène ses Comédies et Proverbes, qui forent écrits sans souci des conventions théâtrales, mais qui se trouvèrent plus dramar tiques, au vrai sens du mot, que les pièces de Hugo. Ces comédies offrent le plue piquant mélange de vérité et de fantaisie. é» Une réaction classique se produit, en 184S, avec laLuerdesde Ponsaxd ; mais elle dure peu, et Ponsard lui-même aboutit au drame historique [Oharhtle Corëay) tt i la comédie bourgeoise (VBotmeur el Vargent), 7* Vers la fin du siècle* on revient au drame en vers, de forma lomiM^tiquea avec lit pièces de H. D9 Bobxobr, F. Cofp6b et J. RiGBBNzi . I. — Les Théories. CSes théories sont exposées avec éclat dans la célèbre préface de Oromipetf, écrite par Victor Hugo en 1827. dette préface a été considérée comme le manifeste de Ta jeune école dramatique ; ce n'est pas Qu'elle soit fort originale. Toutes les idées de Victor Hugo sont dans la cntique courante de son temps. Mais Victor Hugo, mesurant Tefifort à la résistance, fit de sa préface une machine de guerre, énorme et bruyante, bourrée de paradoxes et d'antithèses, revêtue d'un style éclatant. Cette finis, le public et les auteurs furent touchés.

-I duaxb ROMANTiQua 353. Analyte de U prMae de CcomwéU. — Viotor Hugo jette d'eboid nn coup d'œil d'ensemble sur le dōyeloppement de la poésie à travers l'humanité. La poésie s'est \' éveillée dans le monde aveo l'homme lui-même ; mais oette poésie fut alors toute 4 d'extase et d'adoration, toute lyrique. A mesure que l'humanité évolue et agiit la poésie devient épiqtu, La Genèse représente le lyrisme ; Homère incame V épopée^ laquelle eonserve ses earaotères essentiels quand, au lieu d'être ohantée ou réoitée, elle est mise en action sur le théâtre. Enfin, l'avènement du ehristianisme révèle à l'homme sa dualité ; l'homme rentre en lui-même ; et son cœur estdésormais partagé entre les vertus qu'il doit pratiquer et les instincts de sa nature qui le portent au mal : c'est Vâge dramatifue. Or, continue Victor Hugo, le drame a pour objet la fsériU. C'est donc bien à tort, selon lui, qu'on a créé à l'époque classique deux jfenres séparés { tragédie pour les passions nobles et terribles, comédie pour les ridicules. Ici, les larmes ; là, le rire. Réunissons ces deux éléments, le beau et le laid, le suhlifM et le groifisqui» c La poésie complète est dans l'harmonie des contraires. » Retenons bien cette dernière formule ; car Viotor Hugo, qui proscriit les unitU de temps et de Zieu, conserve VuniU d'odûm, et tient à l'unité d'impression. — Enfin, Viotor Hugo fait de très judicieuses réflexions sur le style dramatique en vers. \JaUxandrin, le vers traditionnel de la tragédie, doit rester celui du drame ; mais il le faut assouplir et colorer, en révenant à certaines libertés interdites depuis deux siècles : enjambement, déplacement de la césure, etc. ; d'ailleurs, c rester fidèle à la rime, cette esclave-reine, cette suprême gr&ce de notre poésie », et c fuir la tirade », car c'est le perwfvnage qui doit parler et non l'ati/eur (1). n faudrait compléter cette théorie générale du drame romantique par les autres préfaces de Victor Hugo, publiées en tête de chacune de ses pièces. La thèse du sublime et du grotesque, notamment, est reprise dans les préfaces du R&i s'cànuse (1832) et de ÎAicrèce Borgia (1833). Autre chose dans les préfaces de Marie Tudor (1834) et de Ruy Bios (1838) : ces drames ont un sens historique et philosophique ; le poète est un penseur et un prophète. Enfin, n'oublions pas qu'Alfred de Vigny a écrit, en 1829, en tête de sa traduction d*CHheUo, une Lettre à Lord XXX^ où la question des unitéSi du style, de la liberté au théâtre est reprise et traitée avec une solennité un peu apocalyptique, mais toutefois avec un certain sens critique ; et, en 1834, en tête de Chatterton : Dernière nuit de travail,..., sur la

signification morale et sociale du drame. A. de Musset n'a point fait de théorie du romantisme au théâtre ; il s'est contenté de persifler spirituellement celles des autres, dans ses Lettres de Dupuis et CoUmet. <1) Morceaux choisi*. S* cycle, p. 1008, OBS GBANGKS. — Précis de Littérature. II

The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate

8M DIX-lfBUyiÈMB SiftCLB II. — L'«0 Drame de Victor Hugo (1827-1843). 1827. OronmeU. — Ce drame en cinq actes n'a jamais été représenté ; les personnages en sont trop nombreux, les vers aussi. C'est plutôt une œuvre d'un style unique sous une forme dramatique. 1828. Maillon Delorme. — Lue par Victor Hugo à ses amis, cette pièce fut reçue au Théâtre-Français, mais aussitôt interdite par la censure. Elle ne put être jouée qu'en mai 1831, à la Foire-Saint-Martin ; K>^« Dorval créa Hernani, et Boissy d'Anglas ; elle fut reprise plus tard au Théâtre-Français. Victor Hugo avait fait tout demander auprès de M. de Martignac ; le ministre le renvoya au roi Charles X, qui refusa d'opposer son veto à celui de la censure. — La thèse de la pièce est fautive ; le sens historique en est fort discutable, Louis XIII y étant représenté comme un fantôme, et Richelieu comme un bourreau. Le mérite de ce drame est dans le tableau vif et animé de la vie de cour, de château, de province. 1830. Hernani. — Représenté au Théâtre-Français le 25 février 1830. Cette pièce est restée célèbre sous le nom de Hernani. Classiques et romantiques se disputèrent le succès vers. L'avantage resta à la jeune école. — L'action en est très dramatique : un grand d'Espagne, devenu bandit, sous le nom d'Hernani, poursuit de sa haine le roi Don Carlos ; il aime Doña Sol, nièce et fiancée du vieux Don Ruy Gomez de Silva ; il la dispute au duc et au roi ; il se déguise en pèlerin pour approcher d'elle, il se livre à son ennemi, il conspire contre le roi qui devient empereur ; il reprend ses titres et son nom ; il épouse Doña Sol... Mais il a juré à Don Ruy Gomez, qui l'a aidé à arracher Doña Sol au roi Carlos, qu'il mourrait à son premier signal ; et il lui a remis son cor dont le vieillard n'aura qu'à sonner pour que Hernani se tue. Le cor fatal résonne au milieu même des noces d'Hernani et de Doña Sol. Les deux époux meurent ensemble. Don Ruy Gomez se poignarde à côté d'eux (1). 1832. Le Buisson s'amuse. ~ La censure avait été abolie en 1830. Victor Hugo put faire recevoir et jouer au Théâtre-Français cette pièce, où il essaye d'appliquer dans leur intégrité ses formules romantiques : mélange (ou juxtaposition) du sublime et du grotesque, antithèse entre la condition sociale du personnage et les sentiments qui l'animent. Le bouffon Triboulet est père, dévoué, éloquent, désespéré ; le roi François I^{er} est un drôle. — Mais le Roi s'amuse fut interdit après la première représentation. De là procès, où Victor Hugo plaida lui-même sa cause. La seconde représentation eut lieu

cinquante ans plus tard, le 22 mai 1882 ; Victor Hugo, âgé de 80 ans, y assistait. De 1833 à 1835, Victor Hugo écrit trois drames en prose : *Lucrèce Borgia*, *Marié Tudor*, *Ango*, tyran de Padoue, 1838. *Ruy Blas*. ~ Dans cette pièce, Victor Hugo a voulu continuer son système de mélange des genres et d'antithèses. *Ruy Blas*, un laquais, incarne en lui toute la vertu de l'Espagne ; il est aimé d'une reine, il est fait premier ministre, il réforme l'État. Don Salluste, grand d'Espagne, a l'âme d'un laquais > ; il n'aspire qu'à de basses vengeances. Don César de Bazan, grand seigneur lui aussi, est un bohème un voleur. — L'action est d'une invraisemblance exagérée. Mais on en prend vite son parti, car *Ruy Blas* abonde en scènes charmantes ou terribles, et *Ruy Blas* est QD6 merveille au point de vue du style (2). (1) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 587 ; S^{er} cycle, p. 1050. (t) Morceaux choisis. S* cycle, p. 1027.

DRAME ROMANTIQUE 356 1843. Lm Burgraves. — Le voyage du Rhin, en 1842, s'est rempli l'imagination du poète de grandes et terribles figures ; de ses souvenirs Hugo tira le Rhin, sa meilleure œuvre en prose, et Us Burgraves, U faudrait une page entière pour analyser ce drame, qui, en réalité, est un mélodrame épique. La critique fut sévère ; les parodies se multiplièrent : quant au public, il ne s'effrayait pas, il se contentait de ne pas venir. Et, le mois suivant, il applaudissait avec enthousiasme la Lucrèce de Pon* sard, dont la simplicité le reposait. Après l'insuccès des Burgraves, Victor Hugo, de plus en plus absorbé par la politique, renonce au théâtre. Il publie seulement, en 1866, un certain nombre de petites pièces sous ce titre : Maître en liberté (1). Jugement d'ensemble sur Victor Hugo dramaturge. — Hugo n'est pas un créateur d'âmes ; aucun de ses personnages ne deviendra le type représentatif d'une passion humaine ; on ne dira jamais un Hamlet ou une Doha Sd^ comme on dit un Rodrigue^ une Chimène ou une Hermione*. Le poète semble exclusivement préoccupé d'établir entre ses acteurs des antij^mes de condition, de style et de costume. Sa psychologie manque de profondeur et d'universalité. De plus ses personnages sont trop exclusivement lyriques ; c'est l'auteur qui développe par leur entremise sa façon à lui de penser et de sentir. Parce qu'ils sont lyriques^ ils ne peuvent être dramatiques ; ce ne sont pas des volontés en action, mais des sensibilités devenues le jouet des événements extérieurs. Si l'on considère VadUm^ rien n'y est produit par la logique des caractères, ou par le conflit des volontés ; tout y est organisé par l'auteur, qui cherche seulement à amener des couplets, des duos, des invectives, des récits, etc. Il est difficile de trouver, dans aucun théâtre, des intrigues plus artificielles et il faut dire le mot, plus ridicules, que celles du Roi s'amuse^ de Ruy Blas ou des Burgraves. Mais ce qui sauvera toujours de l'oubli quelques drames de Victor Hugo, c'est le style. Cet homme, qui ne sait ni construire une action, ni développer un caractère, excelle à tracer un tableau^ qu'il compose avec un sens très rare de harmonie et de la couleur. Il y a dans ces tableaux beaucoup, de convention, mais aussi du mouvement, un certain art de manier et de placer les masses, de faire agir et parler les personnages secondaires, d'évoquer un détail amusant. D'autre part, son héros une fois amené à la situation favorable, Hugo sait le faire parler, ou pour mieux dire chanter avec âme et virtuosité. Par ces qualités, qui sont insuffisantes, mais qui sont rares, Victor Hugo mérite de garder un

rang élevé dans l'histoire du théâtre au xix^e siècle. (1) Mureaux c&owu.
S* cydt, p. 1051.

356 DIX-NEUVIÈME SIÈCLE m. — Les drames d'Alexandre Dumas père (1803-1870). — A. Dumas fit représenter, avec grand succès, en 1829, *Henri III et sa Cour*, en prose, dont le sujet lui était fourni par l'historien Anquetil. Il eut l'art d'encadrer une crise de passion dans un tableau historique, formé par la peinture plus amusante qu'exacte de la cour de Henri III, et par le conflit entre le roi et le Balafre, au moment où celui-ci organise la Ligue. Il fallait une main très experte pour mêler sans les confondre et pour conditionner l'un par l'autre ces deux éléments (1). *Christine* fut jouée à l'Odéon en 1830. Au même théâtre, Dumas fit une nouvelle tentative en vers : *Charles VII chez ses grands vassaux* (1831), tragédie historique qui coïncidait une belle situation, mais dont l'exécution est faible. Puis il inclina de plus en plus vers le mélodrame. Quelle que soit l'habileté vraiment remarquable qu'il a déployée dans *Antony* (1831), *Richard d'Arlington* (1831), *la Tour de Nesle* (1832), *Kean* (1836), etc., on ne peut nier que ces ouvrages, par leur psychologie trop sommaire et leur absence de style, ne nous ramènent au mélodrame. Mais ils ont tous une qualité : le mouvement. Les personnages ne nous analysent pas leurs motifs d'action, mais ils agissent, et nous ne sentons qu'à la réflexion le peu de vraisemblance de leurs aventures. IV. — Les drames d'Alfred de Vigny* Alfred de Vigny, un de nos plus grands lyriques romantiques, prend rang également parmi les dramaturges. Son premier titre est d'avoir donné, en 1829, au Théâtre-Français, une traduction intégrale de *Othello* de Shakespeare. Cette traduction est plutôt lourde ; mais elle est fidèle, et elle parut une surprenante nouveauté à des spectateurs habitués aux adaptations de Ducis (2). L'accueil fait à *Henri III* et à *Hernani* poussa Vigny du côté du drame historique ; et il fit jouer à l'Odéon, en 1831, *la Maréchale d'Ancre*. Ce ne serait guère qu'un épisode découpé en scènes, si l'auteur n'y avait introduit quelques personnages d'invention et une intrigue. Toute la partie historique, consciencieusement traitée, avec une abondance de détails où l'on sent l'influence de *Henri III*, est assez froide ; et l'ensemble est ennuyeux. Le succès ne fut qu'honorable (3). Plus vif et plus durable fut celui de *Chatterton*, représenté au Théâtre» (1) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 1010. (S) Dumas avait donné, de 1769 à 1792, Hamlet, Othello, Roméo, U Roi Lear, Mètempsi, (3) Molière choisis, 8^e cycle, p. 1010.

The text on this page is estimated to be only 0.67% accurate

traprH w» IWtaerapkU d-AchaU Dntria (ISOO-IBST).



S68 DtX-NBTTVlftMB flftCLi Français, le 12 février 1835 ; la pièce, que Yigaj tira lui-même de son roman de Steilo (1832), eut quarante-deux représentations et fut fréquemment reprise (1). VI. — Alfred de Musset. Musset avait voulu faire du théâtre. Le 1^{er} décembre 1831, l'Odéon représentait la Nuit Vénitienne, comédie en un acte et en prose, qui fut sifflée. Heureuse chute ! Musset, dépité, renonça à écrire pour la scène, et donna librement carrière à sa fantaisie dans ses essais dramatiques, n publiés, en 1832, sous ce titre : Un épisode dans un fauteuil ^ trois essais : les Marrons du feu ^ la Coupe et les Lèvres, A quoi rêvent les jeunes filles. En 1833, pendant un séjour à Venise, il écrivit Lorenzaccio, drame « admirable par son intensité et le relief. C'est l'histoire du meurtre d'Alexandre de Médicis par son neveu Lorenzo, d'après la chronique de Varchi. — A dater de 1^{er}, Musset publie, dans la Revue des Deux-Mondes, toutes les autres pièces réunies aujourd'hui sous le titre général de Comédies et Proverbes ; les principales sont : les Caprices de Martamie, André de la Sorte, Fantasio, Barberine, On ne badine pas avec l'amour, Rien ne faut jurer de rien ; et dans le genre mondain : Un caprice. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Si l'on étudie les sources de ce théâtre, on y trouve du Shakespeare et du Byron, du Racine et du Marivaux, de l'Aristophane et du Beaumarchais. Mais surtout du Musset. Et il convient de dégager son originalité. Musset a écrit ses pièces sans songer qu'en un décor de bois et de toile peinte, des acteurs dussent parler à un public » Aucune tradition, aucune convention, aucune nécessité pratique ne renchaient ; il voit, il sent, il imagine, et il fixe au passage ce qui ravit ses yeux ou son cœur. Ses personnages sont variés comme la nature ; il n'a pas besoin de subordonner leur diversité à un caractère dominant ; et cependant ils sont très tranchés, très différents les uns des autres. Octave et Fortunio sont poétiques et charmants. Blasius et Bridaine sont bêtes à souhait. Comme Shakespeare, Musset ne fait apparaître aucun personnage qui ne soit marqué et vivant. Que dire du style, le plus spontané, le plus vif, le plus bouffon ou le plus éloquent, le plus coquet ou le plus passionné qui fit jamais aussi, quelle surprise, quand une actrice qui revenait de Saint-Pétersbourg, Mlle Allan, et qui avait eu l'idée de risquer là-bas cette petite pièce, joua à la Comédie-Française Un caprice (1847). Le succès qu'elle obtint engagea Musset à donner presque tout le reste au même théâtre. (1) Morceaux choisis, 8^e édition. p. 1045. Pour le fait d'originalité dans l'œuvre, cf. Tanaly de Sulk.

DIAMB ROMANTIQUE S59 n Mlat sans doute faire quelques retouches et quelques raccords ; mais, dans l'ensemble, c'était du théâtre et du vrai. L'exemple de Musset prouve que le génie, le don, peut suppléer au métier, ou du moins peut suggérer au poète par intuition tout ce que le métier apprend aux autres. Mais cet exemple est unique dans l'histoire de notre théâtre. VI. -T- Casimir Delavigne. Casimir Delavigne débuta par un triomphe : les Vêpres siciliennes (1819, Odéon). Ce drame moderne traité dans le style de Voltaire, offrait quelques situations fort belles, dont l'auteur a su tirer parti. Il donna ensuite le Paria (1821), l'École des Vieilles (1823), et la Princesse Aurélie (1828). Puis un grand drame en vers, Macario (1829). Cette fois, c'était bien du romantisme, par le choix du sujet, par l'imitation de Byron, par la variété des décors, la présence de la foule, etc. Il eut encore deux gros succès : Louis XI (1832) et les Enfants d'Edouard (1833). Dans ces deux pièces, il a tenté d'imiter Shakespeare. Delavigne tombait en pleine bagarre littéraire ; il n'était ni classique décidé, ni romantique audacieux. Mais le seul fait qu'il ait pu soutenir la lutte avec Hugo et Dumas père, et qu'il n'ait pas complètement disparu du répertoire (car on joue encore Louis XI et les Enfants d'Edouard) suffit à prouver qu'il n'est pas de ces auteurs médiocres dont il faut désencombrer l'histoire littéraire ». VII — La réaction classique. Ponsard, Le Théâtre-Français avait représenté sans grand succès les Buttricks de Victor Hugo, le 7 mars 1843 ; le 22 avril de la même année, la Lucrèce de Ponsard obtenait à l'Odéon un triomphe. Lucrèce est une pièce solide, naïve, écrite d'un style lourd, mais franc et sain. L'auteur n'a ni affaibli ni orné son sujet. Il n'y a plaqué aucun faux pittoresque. Il a osé présenter au public non pas même la Rome impériale aux fastueux costumes, mais la Rome primitive, en toge de laine blanche (1). — Ponsard fut moins heureux quand il fit jouer, en 1846, Agnès de Méranie, — La popularité des Girondins de Lamartine, lui inspira sa Charlotte Corday, beau drame historique en vers. En 1853, il obtint un succès analogue à celui de Lucrèce, avec une comédie en vers, l'Honneur et l'Argent ; en 1856, la Bourse ne fut pas moins applaudie. Ponsard, qui avait dû sa célébrité à une tragédie romaine, n'est revenu à l'antiquité qu'une seule fois, avec Ulysse (1852), pièce assez froide. (1) Morcwux choüit S* cyels, p. 1055.

360 DIX-NBUYIÈMB SIÈGLB Ponsard reste im nom estimable aujourd'hui, moins par Lucrèce que tout le monde a oubliée, que par VHonneur et r Argent, comédie^que Ton rejoue fréquemment, et par deux drames historiques, Charlotte CÔrday et le Lion Amoureux (repris en 1887). Il n*a pas fait école pour la tragédie. Ponsard est plutôt le précurseur de la comédie bourgeoise d*Ëmile Augier, de l'Augier qui a écrit Gabrielle et la Contagion. Quant à la tragédie, on y revint sans doute, mais à celle de Corneille et de Racine. Voltaire lui-même avait sombré dans la tourmente romantique. Vin. — La renaissance du Drame en vers. Henri de Bomier (1825-1901) donna en 1875, au Théâtre-Françaie, la Fille de Roland, pièce restée au répertoire, et qui, malgré la lourdeur du style, est la plus oom^ianne des œuvres modernes. — Bomier suppose que le traître Ganelon a échappé au châtiment auquel (^harlemagne l'avait condamné, et vit dans ses terres sous le nom d'Amaury. Le fils d'Amaury, Gêrald, jeune et brave chevalier, délivre la fille de Roland, B^he. Girald et Berthe s'aiment. Mais le fils dé^ Ganelon ne peut épouser la fille de Roland : et Gêrald renonee volontairementàcet amour (1). — Ea 1883, Bornier publiait l* Apôtre (saint Paul), refusé par le Théâtre-Français ; en 1885, il n'obtenait qu'un demi-succès avec les Noces d'Attila, à rOdéon ; enfin, en 1888, son Mahomet, reçu rue de Richelieu, était interdit par la censure, après une démarche de l'ambassadeur de Turquie auprès du gouvernement (cf. Beaumarchais, Monologue de Figaro). François Coppée (1842-1908) fait jouer en 1881 les Jacobites, et, en 1883, Severo ToreUi, deux grands succès : mais son meilleur ouvrage est Pour là Couronne qui, par la force de l'action, la beauté des caractères, l'édat de la versification, est supérieur à la FiUe de Roland. M. Jean Richepin (né en 1849) est l'auteur de NanorSahib (1883), drame hindou, d'une couleur éclatante, et de Par le Glaive (1892). Dans la comédie en vers, il garde son style pittoresque et vigoureux, avec plus de naturel : sa meilleure œuvre est certainement le Chemineau (1897). On peut citer encore la Grisélidis d'A. Silvestre et Morand (1891), la Reine Fiammelte de Catulle Mendès (1894). Et nous arrivons ainsi à M. Ed. Rostand, qui bénéficie de tout ce mouvement antérieur. Nous en parlons au chapitre de la Comédie. (1) Monmux ehoitit, !> tycla, p. 501 ; 8* cycle, p. 1000.

The text on this page is estimated to be only 28.61% accurate

KOUVBMBNT RBLIGISUX BT FHILOSOPBigUB 361

CHAPITRE VI LE MOUVEMENT RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE

SOMMAIRB !• Parmi les Acrivaiiii religieux et politiquei^ qvi^ nfrqneat la réiet!»ii centre le znn* siècle: Joseph db Maistbe, tkéoricien de la Proydence dans les 8oirée\$ de Saint'Pétersbour g {lS2i); db Bonald; Bauanchb; Laxbnnais, qui soutient l'Eglise dans son Essai sur VIndifférmiee et dans son journal VAwk^ et s'en sépare avec les ParoUs d'un croyarU, 2« Les plus illustres prédieatenrg aont : LA00BDAiBB, qni préebe, de 1885 à 1851, à Notre-Dame, et donne à ses sermons la forme de Confétmesê ; il doit son succès à l'actualité de ses arguments et au romantisme de son style ; — RanoiiiaN est plus méthodique ; — M*' DuPàiiLoup se distingue surtout par des onyrages é'éducatioa. So En philosophie, Mainb db Biban marque le retour à la métaphjrsique et à la psychologie; — Roteb-Collabd introduil^n France la doctrine de T. Reid; ^ V. Cousin exerce une grande influence par sa parole, et forme de nombreux disciples ; il eBtédedique et il accorde une grande importance à l'histoire de la philo* Sophie; — parmi ses disciples: Jodvvbot et Jdlbs Simon. — Saint-Simon et FoiTBiBB représentent la philosophie sociaiiisie ; Ano. CoMTB, la philosophie posUiw. I. — Les ÈeriTains religieiiz. Joseph de Maistre (1754-1821). — Né à Qiambéry, d'un père qui était président du Sénat de Savoie, et qui l'éleva de la façon la plus dure, Joseph de Maistre fut nommé régent de la Grande Chancellerie, en Sardaigne, en 1799. Puis il alla en 1803, comme ministre plénipotentiaire du roi Victor-Emmanuel, en Russie, et vécut quatorze ans à SaintPétersbourg, loin de sa femme et de ses deux filles. C'est pendant cet exil qu'il écrivit ses principaux ouvrages, malgré les difficultés de sa situation et ses chagrins. Revenu à Turin en 1817, il n'a plus de santé ; il meurt en 1821. Bien que J. de Maistre ait, en politique comme en religion, des idées trop absolues, son caractère personnel ne peut qu'ezeiter le plus vive sympathie. U a lutté noblement contre la pauvreté et supporté pendant quatorze ans la séparation d'avec une famille qu'il adorait. En butte aux tracasseries lointaines d'un roi qui n'appréciait ni sa dignité ni son mérite,

362 DIX-NEUVIÈME SÈCLE il lui restait héroïquement fidèle, et conservait un inaltérable stoldisme aristocratique et chrétien. Ses lettres nous le révèlent aussi tendre et aussi enjoué que ses écrits nous le font imaginer autoritaire et tranchant. Joseph de Maistre nous a laissé : les *Considérations sur la France* (1796), *V Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (1810* 1814), *Du Pape* (1819), *VEglise gaUicane iiS2i)Jes Soirées de SaùrUPàersbourg* (18S1). Tous ces ouvrages pourraient porter le même sous* titre que le dernier : *Entretiens sur le gouvernement temporel de la PrO' ffidence*. Son plaidoyer en faveur de la Providence est surtout développé avec une admirable vigueur dans les *Soirées de Saint-P^ersbourg* ; c'est là que J. de Maistre, reprenant le dogme du péché or^^inel qui pèse sur toute la descendance du premier homme, explique par la nécessité de l'expiation les sanglants sacrifices de la guerre et la persistance de la peine de mort chez les nations civilisées. Rien de plus célèbre que les passives, d'une horreur sublime, sur la guerre (7® entretien) et sur le bourreaa (1" entretien) (1). Ce Savoisien est un écrivain français de grande race, comparable dans ses meilleures pages à Pascal et à Bossuet. De Bonald (1754-1840) fut, sous l'Empire, conseiller de l'Université ; sous la Restauration, député, puis pair de France. Ses principales OBuvres sont : la *Théorie du pouvoir politique et rdigieux dans la société civile* (1706) et la *Législation primitive* (1802). Bonald a mis en formules abstraites et « lajpidaire » la théorie de la société divine^ c'est-à-dire organisée par Dieu lui-même et se développant, à la manière d'mi être vivant, selon des lois immuables. Lamennais (1782-1854). — Félicité Robert de Lamennais est né & Saint-Malo, patrie de Chateaubriand. Enfant, il est déjà un révolté ; il a l'imagination troublée par des lectures précoces ; sa première communion est différée. Sous l'influence de son frère aîné, entré avant lui dans les ordres, il se fait prêtre à Tâge de trente-quatre ans. En 1817, il écrivit le premier volume de *VEssai sur Vindifférence en matière de religion^* qui fit, en son genre, une sensation aussi profonde que le *Génie du Christianisme*, Un certain nombre de jeunes catholiques, épris de libéralisme et de poésie, se réunissaient à la Ghesnaie, autour de Lamennais ; c'étaient Montalembert, rabbé Gezbet, Maurice de Guérin. — En 1830, Lamennais fonde le journal r *Avenir*, dont l'épigraphe était : Dieu et liberté. Ge journal, reçu avec une grande faveur par le parti catholique, est bientôt condamné à Rome. Lacôrdaire et Montalembert se séparent alors de Lamennais ; et

celui-ci d'abord se soumet (1832) ; mais la publication des Paroles d'un croyant (1834) amène sa rupture définitive avec l'Erse. — A dater de cette époque, il consacre toutes ses forces (1) MoKtamM dboffif, !•• Cfclt. p. 416 ; t* ofBl. p. i07S.

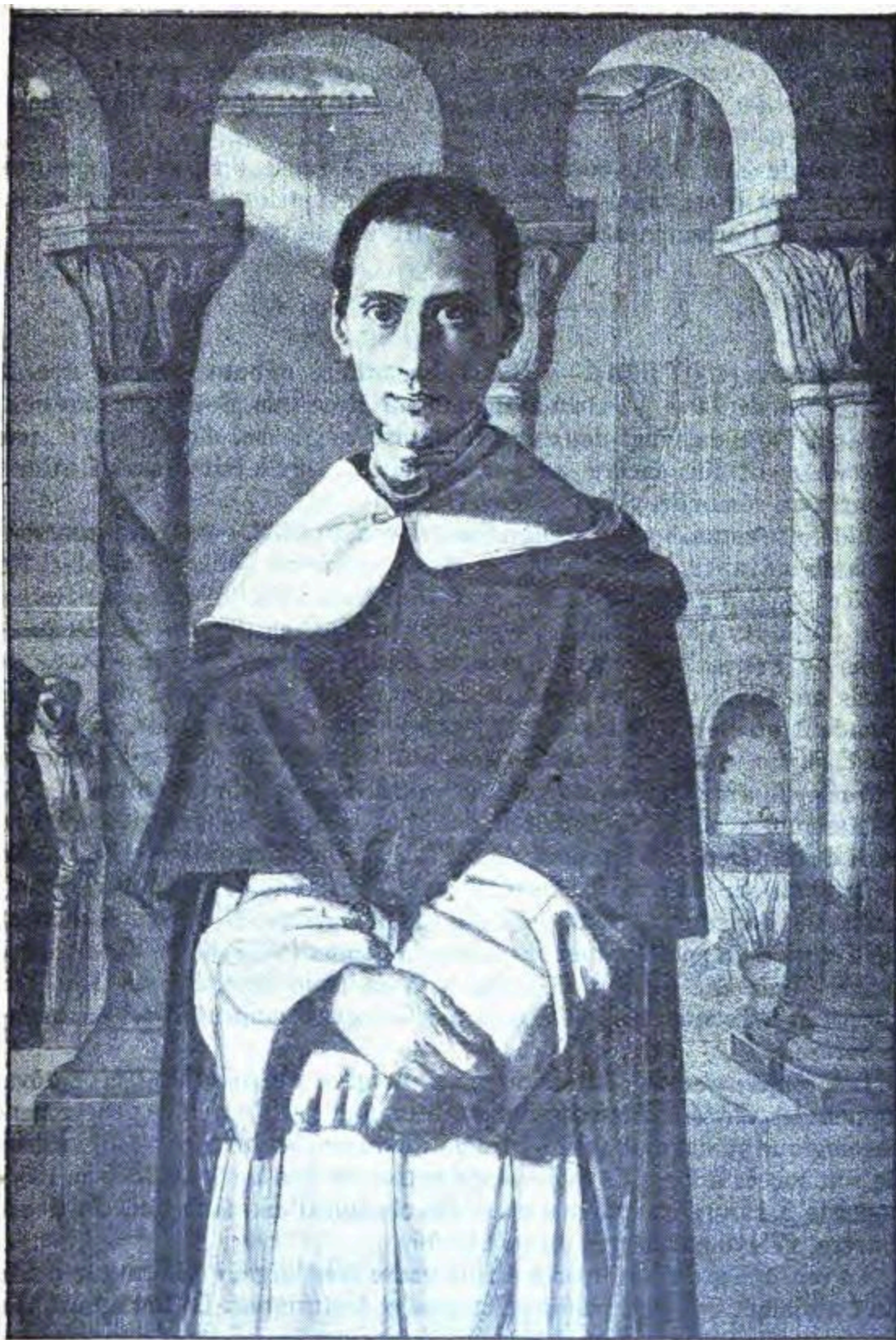


FIGURE 10

364 DIX-NBUVIÈMB SIÈCLB et tout 80D taleikt à soutenir ouvertement les doctrines politiques et religieuses qui l'ont fait condamner : dans le Livre du pmple (1837), VEsquisse d'une philosophie (1841), etc. — Il est député à TAssembléd nationale de 1848. Son style est à la fois oratoire et poétique. D puise, lui aussi, à la source biblique ; et il est, après Bossuet, un de ceux qui ontje^mieux senti «t reconstitué l'incomparable poésie des livres saints (1). II. — Les Prédicateurs. Lacordaiie (1802-1861). -^ Henri Lacorddre débuta comme avocat au barreau de Paris. Déiste à la manière de Rousseau plutôt que chrétien, il eut, à l'âge de vingt-deux ans, une crise religieuse, d'oi^ U sortit, par raisonnement plus encore que par sentiment, tout à fait converti. Alorsil entra au séminaire Saint-Sulpice (1824). n débuta coDune prédicateur à Saint-Roch, en 1833, sans faire sensation L'année suivante, il obtint un très grand succès au Collège Stanislas. Eb 1835 et 1836, il prêcha4e Carême à Notre Dame. Puis il partit pour Rome, afin d'obtenir l'autorisation de rétablir en France TOrdre des Dominicains ou Frères Prêcheurs. Il reparut dans^ia chaire de Notre-Dame de Paris en 1841, dans sa robe de moine, et y prêcha d'abord PAvent (pendant que le P. de Ravignan y prêchait le Carême) ; puis, de 1848 à 1851, il fut chargé des conférences du Carême. En 1847, il prononça VOraùoHfunibredu général Drouot (2). En 1848, il avait été nommé député à l'Assemblée nationsde ; mais il douQa bientôt sa démission. Après une série de conférences à Toulouse en 1854, il se voua tout entierà l'éducation de la jeunesse. Enfermé à Sorèae, dans le Tarn, il ne voulut plus rien connaître des dangereux triomphes de la parole publique. Il écrivit seulement ses Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne (1857) et sa Vie de sainte Marie-Maddeine (1860). Il entra à l'Académie française en 1861 ; il succédait à Tocqueville et fut reçu par Guizot. Il mourut la même annfo, à Sorèze. Les conférences de Lacordaire, au nombre de soixante-treize, développent les vérités chrétiennes suivant un plan qui n'a rien de proprement théologique ou dogmatique. L'originalité du prédicateur (et c'est la raison de son succès auprès de la jeunesse active et pensante de 1835 à 185i) consiste à suivre en quelque sorte l'évolution d'une âme qui, du doute sincère, s'élève par degrés jusqu'à la foi. La conférence de Lacordaire est un cadre très large, où l'orateur introduit aisément des digressions politiques et historiques. Le ton en est tièi (1) Morteauz dioitit, 1* cycle p. 535 ; 2* cycle, p. 1085. . (S) MùKtaux choiiiê, !•' eyele, p. 538 ; S* cycle, p. 1003.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE 365 é varié ; il va de la simple et familière causerie au lyrisme romantique ; la voix et le geste de l'orateur ajoutaient à son éloquence un inoubliable prestige (1).
Autres Prédicateurs. — Parallèlement à l'éloquence romantique de Lacordaire, se développait celle du P. de Ravignan, jésuite, qui semblait s'être formé par l'étude de Bourdaloue et de Frayssinous. Sa manière était plus simple que celle de Lacordaire, plus unie, plus distinguée. Mais à la lecture, il reste encore moins de son éloquence. M^{re} DuPANLOUP (1802-4878), évêque d'Orléans, se distingua comme prédicateur et comme orateur politique. Il unissait la véhémence de l'apôtre à la délicatesse d'expression d'un parfait humaniste. Il restera surtout célèbre par ses ouvrages de pédagogie, dont on peut discuter les idées, mais qui prouvent autant de compétence que de généreuses intentions : De l'Éducation (3 vol., 1851), la Femme studieuse (1863), Lettres sur l'éducation des filles (1819), III. —
Les Philosophes. Victor Cousin (1792-1867). — Cousin entre à la Sorbonne en 1815, comme suppléant de Royer-Gollard. Jusqu'en 1820, il y professe, avec un éclatant succès. Son cours est suspendu en 1820. Alors Cousin s'applique à des éditions et à des traductions (Descartes, Platon), et il voyage en Allemagne, où il est arrêté comme suspect, et incarcéré pendant six mois. En 1828, la parole lui est rendue, et son cours de Sorbonne attire de nouveau des auditeurs et des disciples enthousiastes. Après 1830, il est comme Villemain et Guizot, ses illustres collègues, détourné de son enseignement par la politique. Il devient directeur de l'École normale, pair de France et ministre, et il essaie d'organiser et de discipliner l'enseignement de la philosophie dans l'Université. Comme la plupart de ceux que 1830 avait appelés à la vie politique, le coup d'État de 1851 le rejette dans la vie privée. C'est pour Cousin une retraite fructueuse. Il écrit alors ses études sur les femmes illustres du xvii^e siècle. Le plus connu de ses ouvrages philosophiques, est intitulé : Du vrai, du beau et du bien (2). Parmi ses biographies des femmes du xvii^e siècle, il faut signaler : Jacqueline Pascal^e M^{re} de Longueville (3), M^{re} de Chevreuse, Cousin, philosophe, n'a pas de système propre. Il pratique l'éclectisme (choix), doctrine qui serait une synthèse ingénieuse de tout ce qu'il y a de meilleur dans les systèmes anciens et modernes. Cousin créait ainsi (1) Morceaux choisis. S^e cycle, p. 1094. (S) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 541 ; 2^e cycle, p. 1100. (3) Morceaux choisis, 2^e cycle p. 1103.

366 DIX-NBUVIÈMB 8IÈCLB une philosophie française, spiritualiste, tolérante, on peu vague, qui convenait à l'enseignement et au grand puUie. Jonfroy (1796-1842) est un des plus illustres disciples de V. Cousin. En 1828, il fut nommé professeur à la Faculté des lettres; puis, maître de conférences à l'École normale et professeur au Collège de France. Jouffroy avait subi, pendant qu'il était élève à l'École normale, une crise contraire à celle de Lacordaire ; de la foi, il était arrivé au scepticisme, et il avait conservé de cette évolution un douloureux souvenir, la philosophie n'ayant jamais pu remplacer pour lui la certitude perdue. Aussi apparaît-il comme un mélancolique, presque comme le Musset de la philosophie (1). Jules Simon (1814-1896), qui fut suppléant de Cousin à la Sorbonne, se montre, dans ses livres essentiels {le Devoir, la Liberté de conscience^ la Liberté d'avis, etc), comme un moraliste et un spiritualiste. Il fut saisi de bonne heure par la politique, où il apporta toutes les ressources et toutes les subtilités d'un esprit à la fois très souple et très droit. Signalons encore Paul Janet, professeur en Sorbonne (•f-1899), E. Cahot (f 1887), — et parmi les philosophes socialistes : Proudhon (1809-1865), surtout resté^ célèbre par une brochure intitulée : Qu'est-ce que la propriété? A cette question l'auteur répondait : « La propriété, c'est le vol. » Le positivisme est représenté par Auguste Comte (1798-1857), qui invite le philosophe à délaisser la métaphysique, V'innouçable pour s'appliquer à l'étude des phénomènes et des faits, au moyen de la science expérimentale, A Auguste Comte se rattachent E. Littré (1801-1881), un des plus grands • philologues » et savants des temps modernes ; et Taioli (1818-1893), auteur de V Intelligence, et dont nous parlerons plus longuement au chapitre des historiens. (1) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 1107.

The text on this page is estimated to be only 26.70% accurate

CRiTiguB 867 CHAPITRE VII LA CRITIQUE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE SOUMAIBB 1® La oritt^nB se renouvelle au zix* siècle sous rinfluence de Ohateaubriand, de M™« de Staôl, de la presse littéraire, etc. 2° Villemainc dans ses cours de la Sorbonne (1816-1830), inaugure la critique historique et comparée. 30 Sainte-Beuve fait c l'histoire naturelle » des esprits. Dans Us Lundis^ PotÈf^ Itoyàl, les Portraitsliitérairea, il excelle à définir et à analyser les écrivains replacée à leur date. 4P Saint-Mabo QntABDiN fait plutôt de la critique moroZe; ^ Nisabd donne une préférence exclusive au xvü* siècle, comme ayant seul exprimé c des idées générales dans un langage parfait « ; — Tainb exagère la méthode de Sainte-Beuve jusqu'au système ; il considère les œuvres conune la manifestation d'une race, à un certam moment, dans un certain miliexi; — en critique dramatique, F. Sascet se distingue par l'examen des pièces au point de vue exclusif de l'art théâtral; — F.BnuNETiàitB essaye d'appliquer la science à la critique^ et invente la théorie de Vévoluïion des genres : il est orateur. 50 Parmi les contemporains: J. Lxmatfrb donne des impressions toujours fines et appuyées sur des prmcipes à la fois esthétiques et moraux ; — E. Fagust excelle à reconstituer les écrivains et les penseurs par l'analyse et par la synthèse. . 6° Ecrivains scientifiques : Cuveeb, AvpàBE, Abao0, Claude BjiBNABD,PA8nnnjB sont tous remarquables par leur sincérité et par le naturel avec lequel ils ont exprimé leurs idées ou leurs sentiments. I. — Villemain (1790-1867). Abel-François Villemain entra à la Faculté des lettres, d'abord pour suppléer Guizot dans la chaire d'histoire, puis comme titulaire de la chaire d*éloquence (1816), où il professa jusqu'en 1830. Son succès fut immense, n ne publia, de ses nombreux cours, que le Tableau de la liUétaXure française au moyen âge (2 vol.) et le TaUeau de la littérature française au xvn® siècle (4 vol.). Après 1830, il fut deux fois ministre de l'Instruction publique. Après 1848, il se consacra tout entier à des travaux de critique et d'histoire Villemain fut en son temps l'initiateur de la critique historique. —

368 DIX-NBUYIÈMB 8IÈCLB Rien ne nous semble aujourd'hui plus naturel et plus indispensable que de mêler à nos études littéraires la biographie, l'histoire, et la comparaison avec les littératures étrangères; c'était alors une innovation. Ainsi, dans son Moyen âge, Villemain tente d'expliquer les œuvres par le pays, la civilisation, les mœurs et les idées. A passe de la Provence à l'Italie, où il étudie Dante (4^e et 12^e leçons) et Pétrarque (13^e leçon), pour y chercher les influences et la réaction ; de même, il nous transporte en Espagne, où il analyse le Romancero (16^e leçon). — Cette méthode est appliquée avec plus de sûreté et de force dans le Tableau du xviii^e siècle (1). Parmi les contemporains de Villemain, et ses collègues à la Faculté des lettres, n'oublions pas: Fauriel (1772-1844), qui occupa la chaire de littérature étrangère, et qui est un des esprits critiques les plus sûrs et les plus scientifiques de son temps ; il eut pour successeur Ozanam (1813-1853), non moins érudit, et dont l'enseignement eut plus d'éclat oratoire. II. » Sainte-Beuve (1804-1869) 1^e. — Charles-Augustin de Saint-Beuve est né à Boulogne-sur-Mer, en 1804. A l'âge de quatorze ans, il vint continuer ses études à Paris, et il y obtint des succès brillants. — De 1824 à 1827, Sainte-Beuve suit les cours de l'École de médecine ; là, il prend l'habitude de la recherche scientifique, et de ce positivisme d'esprit qui lui fera transformer la critique en une sorte de « histoire naturelle ». Un article sur les Odes et Ballades (Globe, janvier 1827) le met en rapport avec Victor Hugo. Admis dans le Cénacle, il se croit poète, et publie en 1829 : Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme, et, en 1830, les Consolations, Mais il restait surtout un critique : en 1828, il avait donné le Tableau de la poésie française au XVI^e siècle, recueil de morceaux parus dans le Globe : là, il cherchait des ancêtres aux romantiques, et par delà le classicisme, il les rattachait à la Pléiade. En 1837-1838, il fait, à Lausanne, un cours public sur Port-Royal, Nommé en 1840 bibliothécaire à la Mazarine, il est reçu à l'Académie française en 1844. — En 1848, après la révolution de Février, il se rend à Liège, et fait à l'Université de cette ville des conférences sur Chateaubriand (Chateaubriand et son groupe littéraire). U travaille au Constitutionnel ; ipms,kipSLTtiT de 1852, au Moniteur. Il quitte le Moniteur en 1861, pour continuer ses Lundis au Constitutionnel. En 1865, il était nommé sénateur. D mourut en 1869. L'œuvre et la méthode. — En dehors des trois recueils de vers, nous avons de Sainte-Beuve : i^e des ouvrages d'histoire littéraire x Tableau de la poésie française au xvi^e siècle (1 vol.,.

iSSS), Histoire de Port* (1) MorceauM ehoint, 1" eycla, p. 497 ; »• cycto, p.
IIU.

The text on this page is estimated to be only 1.20% accurate

0-«yrit la hiiipipii, Jt TUI



370 DIX-NEUVIÈME SIÈCLE Royal (5 vol., 1840-1860), Chateaubriand et son groupe littéraire (2 vol., 1860) ; 19 des articles publiés à la Revue de Paris à la Revue des Deux Mondes au National au Constitutionnel au Moniteur, au Temps et qui ont été rassemblés dans les recueils suivants : Portraits littéraires (3 vol., 1841), Portraits de femmes (1 vol., 1844), Portraits contemporains (1846) » Causeries du Lundi (15 vol., 1851-1862), Nouveaux Lundis (13 vol., 1863-1872), Premiers Lundis (3 vol., publication posthume, 1875) (1). Sainte-Beuve a dit lui-même qu'il voulait faire l'histoire naturelle des esprits. Il a la passion de la recherche exacte ; il n'épargne rien pour connaître, ni pour comprendre. Il remplit, sous ce rapport, toute sa définition : « Le critique est un homme qui sait lire, et qui apprend à lire aux autres. » Il n'est plus suspect quand il s'agit des contemporains. Si, dans les premiers articles qu'il a consacrés aux romantiques, il est élogieux jusqu'à la complaisance, à mesure qu'il se sent inférieur à eux comme poète et comme romancier, et qu'il gagne en indépendance et en impunité comme critique, Sainte-Beuve devient à leur égard d'une clairvoyance plutôt malveillante. On apprendra donc de Sainte-Beuve à pénétrer à fond un sujet, à disséquer une œuvre, à en expliquer et à en préciser les caractères essentiels ; on apprendra de lui, encore, à sentir vivement le beau et le vrai ; mais on n'aura jamais pour l'homme qu'une médiocre estime. III. — Saint-Marc Girardin (1801-1873). Saint-Marc Girardin, après avoir collaboré à divers journaux littéraires et politiques, fut nommé en 1833 à la Faculté des lettres, d'abord comme suppléant de Guizot, puis comme titulaire de la chaire de poésie française. De 1834 à 1848, il est député ; mais il n'interrompt pas ses cours de la Sorbonne, qu'il continue jusqu'en 1863. Ses principaux ouvrages, composés de ses leçons publiques, revues et réunies, sont : Cours de littérature dramatique ou De l'Usage des passions dans le drame (4 vol., 1843), La Fontaine et les Fabulistes (1 vol., 1867), J.-J. Rousseau, sa vie et ses œuvres (2 vol., 1875) (2). Saint-Marc Girardin est un critique moraliste. En disciple de Vauvenargues et en contemporain de Sainte-Beuve, il ne néglige pas l'histoire ; mais il y cherche moins les faits que les mœurs. C'est ainsi que, dans son Cours de littérature dramatique, il prendra l'amour paternel et l'étudiera successivement chez les anciens, chez les classiques français, chez les romantiques ; de même pour le patriotisme, le sentiment religieux, etc. Saint-Marc

Girar(1) Morceaux ehoisitt l«t cycle, p. 503 ; £• cycle, p. 1122. (S)
Morceaux ehoitit, 2* cycle, p. 1133.

CRITIQUE 371

Il reste toujours professeur : il a conscience qu'il s'adresse au public et surtout à la jeunesse, et croit devoir la guider vers tout ce qui est sain et âgé. IV. — Nisard (1806-1888). Critiques universitaires. ^ Pésiré Nisard fut professeur au Collège de France et à la Sorbonne, puis Directeur de l'Ecole normale supérieure. Son titre le plus remarquable est son Histoire de la littérature française (4 vol., 1861). Nisard soumet tout le développement de notre littérature à une loi » D'après lui, ce qui constitue le chef-d'œuvre « c'est l'expression de vérités générales dans un langage parfait, c'est-à-dire parfaitement conforme au génie du pays qui le parle, et à l'esprit humain. » Nisard considère le xviii^e siècle comme le point culminant, ou plutôt comme le plateau très élevé, où conduisent d'abord par une suite de degrés inégaux le moyen âge et le xvi^e siècle, et d'où l'on redescend, par le xv^e siècle, jusqu'à nous. — Il résulte de ce système que Nisard adopte un ton tranchant, doctoral, impérieux, qui semble laisser peu de place aux opinions d'autrui. A lire son livre, on se sent trop un écolier sous la férule d'un maître. C'est le dogmatisme en face du scepticisme de Sainte-Beuve » Il y a aussi que de chapitres vraiment admirables sur Corneille, Racine, Pascal, Molière, Bossuet, bref sur tous ceux qui peuvent s'expliquer par eux-mêmes, se détacher presque de leur temps, au moins dans leurs chefs-d'œuvre, et entrer dans l'a^o (1). Parmi les critiques universitaires, signalons : — Constant Martha (1802-1895), professeur à la Sorbonne (le Poème de Lucrèce, les Moralistes BOUS l'Empire romain, la Délicatesse dans l'art) ; — Gaston Boissier (1823-1906), professeur au Collège de France (Cicéron et ses amis, la Religion romaine, V Opposition sous les Césars, etc.). Gaston Paris (1839-1903), professeur au Collège de France, a été pendant de longues années le maître des études romanes. Tous les romanistes actuels des Universités françaises et étrangères ont été ses disciples. V. — Taine (1828-1891). Taine quitta de bonne heure l'Université, où la hardiesse de ses idées ^ vi^e créait des difficultés, Il venait de publier sa thèse de doctorat; sur l'Art français (1853) (2). Il donna ensuite : Essai sur l'Anglais (1855) ; Histoire de la Littérature anglaise (1863) ; Voyage en Italie (1865) ; De la Poésie (i) M. Royaux choit, 1^{er} cycle, p. 509 ; 2^e cycle, p. 1130. (t) M. Royaux choit, i^{er} cycle, p. 554 ; S^e cycle, p. 1145.

372 DIX-NBUVIÈMB 8IÈCLB (1870). De 1876 à 1890, il publie les *Origines de la France contemporaine* (5 vol.) (1). En 1881, il réunit, sous le titre de *Philosophie de l'Art*, quatre études précédemment parues, issues de ses cours à l'École des Beaux-Arts, où il professait depuis 1865. Les *Études critiques*, articles publiés çà et là, ont formé 3 volumes : *Essais* (1858), *Nouveaux Essais* (1865), *Derniers Essais* (1894) de critique et d'histoire (2). Son système est exposé dans la Préface de *l'Histoire de la littérature anglaise* (1863). Les ouvrages sont, pour Taine, des manifestations de la façon de penser et de sentir d'une race, à un certain moment, dans un certain milieu. C'est ainsi qu'il étudie Shakespeare, Milton, Swift, Byron types représentatifs du génie anglais aux xvi^e, xvii^e, xviii^e et xix^e siècles. La même méthode, il l'applique à La Fontaine dans sa thèse de doctorat, à Racine, à Balzac, à Stendhal, dans ses *Essais de critique*. C'est vraiment, beaucoup plus que chez Sainte-Beuve, « l'histoire naturelle des esprits » Taine apporte la même rigueur dans sa critique d'art. Son effort vise principalement à nous faire connaître le pays, les mœurs, les coutumes, parmi lesquels tel artiste s'est formé et développé afin de nous expliquer comment les statues d'un Phidias, les tableaux d'un Raphaël, d'un Rembrandt, sont conditionnés par la race, le moment et le milieu. Trop systématique, trop absolu, Taine a le mérite éminent d'avoir donné plus de précision scientifique à la critique littéraire. Il a un style qui, pour être un peu tendu et volontaire, est aussi remarquable par la solidité que par l'éclat.

VI. — Critiques contemporains. — F. Brunetière (1849-1907). -- En 1875, Ferdinand Brunetière donna ses premiers articles à la *Revue des Deux-Mondes* ; il en resta toujours un des principaux collaborateurs et en devint le directeur. B fut nommé en 1886 maître de conférences à l'École normale supérieure. B a réuni ses principaux articles dans les volumes suivants : *le Roman naturaliste* (1880), *Études critiques* (8 séries de 1881 à 1906), *Histoire et l'Évolution des genres* (3 vol., 1882-1884), *l'Évolution des genres* (1889), etc. Brunetière fut d'abord un érudit d'une extraordinaire puissance de travail, il avait approfondi les sources et les textes, et il excellait à s'assimiler, pour en faire un usage original, les travaux de la critique contemporaine. B a renoncé à l'indifférence scientifique d'un Sainte-Beuve ou d'un Taine. B veut et croit devoir non seulement classer, mais juger. Selon lui, il y a des ouvrages bons et des ouvrages mauvais ; et, parmi ces derniers, il range ceux qui ne se proposent d'autre objet que la

mesquine individualité de l'auteur, ou la reproduction servile de la nature extérieure. H (1) Morceaux choisis, 2^e cycle, p. 1152. (t) Morceaux choisis, 1^{er} cycle, p. 522.

GRITQUB 373 combat, au nom de la morale d'abord, mais aussi au nom des lettres, la doctrine de rari pour VofX, Il a voulu appliquer aux genres littéraires le système de VévÀvXion^ et il a montré, par exemple, comment le lyrisme, banni de la poésie au xvn* siècle, se retrouve alors dans l'éloquence d'un Bosisuet. . Pour défendre ses idées, qu'il transforme toujours en thèses ou en plaidoyers, il était doué du plus remarquable talent oratoire (1). Jules Lemaître (1853-1914) a réuni ses articles de la Reme, bleue^ du Journal des Débats et de la Revue des Deux-Mondes, dans les sept volumes des Contemporains, et dans les dix volumes d^ Impressions de théâtre. Il y a ajouté des séries de conférences, dont le succès fut retentissant, sur J.-J. Rousseau (1906), sur Racine (1908), sur Fénelon (1910), sur Chateaubriand (1911). Quoiqu'il expose ses idées avec une sorte de détachement, et seulement comme des impressions personnelles, J. Lemattre est un des critiques les plus assurés de ce qu'il veut, de ce qu'il aime et de ce qu'il hait. Il veut que l'œuvré littéraire soit désintéressée, honnête, claire, et qu'elle contienne de l'humanité générale. Aussi adore-t-il les classiques. Cependant, il est d'un esprit si ouvert et si curieux, si capable de s'assimiler les formes d'art les plus dissemblables, qu'il s'est vivement intéressé au théâtre d'Ibsen, et qu'il a été des premiers à le comprendre et à l'expliquer. Ajoutons qu'il écrit dans un style aussi pur qu'élégant, propre à insinuer plutôt qu'à imposer ses jugements (2). fm. Faguet (1847-1916) fut, comme J. Lemaître, élève de l'École normale supérieure, professeur de l'Université, critique dramatique au Journal des Débats, collaborateur de la Revue des Deux-Mondes. Il a publié des Etudes sur le xvi«, le xvii«, le xviii* et le xix« siècles, — des Notes sur le Théâtre (3 vol., recueil de feuilletons dramatiques au journal le Soleil, 1880-1883). — des Questions de théâtre (5 vol. 1890-1898). — des études sur les Politiques et Moralistes du xix* siècle (3 vol., 1894-1900), etc.. En outre, il a donné des ouvrages de sociologie et de philosophie politique. « M. Em. Faguet présente les grand écrivains dans leur ensemble, et chei^he à réduire en de sobres, piquantes et puissantes formules, le génie d'un Montaigne, d'un J.-J. Rousseau, xi'un Victor Hugo, d'une M"»»« de 5ta61. U procède par plans : vie, idées morales (il y insiste), idées littéraires, art, style, etc. Et chacun de ces paragraphes est un cadre où l'auteur apparaît dans une de ses poses essentielles. H use volontiers d'un style concis, antithétique, suggestif au plus haut point (3).

(1) Morcemtx choisit ,!•' cycle, p. 526 ; 2* cycle, p. 1154. (t) Marteaux

choiiii, 2* cycle, p. 1176. (8) Morceaux choitii, 1" cycle, p. 533 ; 2* cycle, p. 1169.

The text on this page is estimated to be only 17.50% accurate

S74 DIX'NBOVtlfB BIÈCLB VU. — Les ÈrivAins sefeaUfiqnc»* CuAm (176d-183S) a fondé la paléootologÎA et l'anatonie eomparé^ . Sa méthode, il l'a surtout exposée dans le Discours sur ies révoU%9m ie la surffice du globe, qui \$ert de Préfacé aux sept volumas cU ses tUiàer^teè sur les ossements fosstles (1812-1822). U écrit d'uo style po\$é. ampit, asûmé et isputenu par une imagination scientifique vraiment grandiose Ampère (1775-1836)» cœur ex^St intelligence prodigieuse, a laissé d'admirables ouvrages scientifiques, dont le principal est, an point de vue qui nous occupe, son Essai sur la philosophie des sciences (18^1^4). Qo a publié apr^ sa mort : Joumoi et Correspondance es A.-M, Ampéru œuvre qui révèle toute la délicatesse de son ftme. Arayo (1786-1853) est encore un de ces savants chez qui le caractère (très (Ufférent d'ailleurs de celui d* Ampère) est à la hauteur de l*iatelh« gence. U fut aussi solide professeur qu'écrivain distingué , ses cours de l'Observatoire furent célèbres, et les Biographies qu'il écrivit en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences peuvent encore servir d9 modèles. Claude Bernard (1813-1878) fut professeur au Collège de France, à la Sorbonne, au Muséum, et publia en 1865 son InJbtodu&ion à la Médecine expérimentalctq})! est le plus important ouvrage scientifique et philosophique de la seconde moitié du xix* siècle. La méthode qu'il y expose dépasse l'objet propre du livre ; elle peut s'appliquer à Thistoire et à la critique, comme aux sciences expérimentales (1). Pasteui (1822-1895). — On connaît les travaux do Pasteur. Mais Pasteur est aussi un écrivain très remarquable. Dans ses rapports, dans ses discours, il a une façon claire, méthodique, simple ot émue, de présenter ses découvertes ou les idées générales de la science. Ses (étires sont particulièrement séduisantes ; elles sont d'un homme à qui rien n'est étranger, qui sait être avec candeur fils, ami, époux, p^re, et qui n'a au bout de la plume aucune de ces phrases toutes faites,. qui se substituent si aisément, même che^i les plus sincères, à la transcription directe do l'émotion. Que dire de son Oraison funèbre de Saink-Qaire DmUe^ auprès de laqudle tous les éloges de ce genre seniblani conventionnels m froids (?)? (1) MttffveaturfiAtf^fti, S*8ycla.p»ii8t^ (S) Morctaux cAoûif, S* «yi;»», p, liSQ,

The text on this page is estimated to be only 16.67% accurate

BltTOIMI ^ 875 CHAPITRE V in L'HISTOIRE AU DIX-NEUVIÈME Siècle, BOMMAIRB L'histoire, au xix^e siècle, se renouvelle sous trois influences : 1^{re} le mouvement du romantisme, l'influence générale. — La plupart des historiens qui écrivirent sous la Restauration entrent dans la politique après 1830 ; — la Révolution de Juillet donne l'essor aux théories libérales et crée dans l'histoire un courant d'enthousiasme ; — après 1860, l'histoire incline de plus en plus vers la science désintéressée. 1^{er} Augustin Thierry (1795-1866) est influencé par le journalisme d'opposition, et découvre comme un mouvement de politique libérale sa théorie de la lutte des races; il développe ses idées dans *Vieillesse de la conquête* de *l'Angleterre* par les Normands (1826) et dans *l'Histoire du Tiers-État*. Il devient moins systématique et plus pittoresque dans ses *Récits des temps mérovingiens* (1833-40). 2^e Adolphe Babut (1782-1866) se borne à résumer en un récit exact et vivant les vieilles légendes, dans son *Histoire des ducs de Bourgogne* (1826). 3^e Adolphe Miot (1787-1874), professeur à la Sorbonne, devient ministre après 1830, et fait de la politique jusqu'en 1851. — Philosophe de l'histoire, et disciple de Montesquieu, il étudie les lois et l'évolution européenne, offre il distille les éléments romain, germanique et chrétien (influence de la *Historia*, 1828-90 ; *Révolution d'Angleterre*, 1826). 4^e Adolphe Thiers (1797-1877) entre dans la politique en 1830. Historien exact et très documenté et très clair, il écrit *l'Histoire de la France* française (1823-27) et *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1863). — Adolphe Hion (1796-1864) s'applique à des sujets restreints, qu'il approfondit [Marie Stuart 1851 ; Charles Quint 1854]. 5^e Adolphe Mignet (1798-1874), après une enfance laborieuse, devient chef des Archives historiques et professeur au Collège de France. S'écrit de 1838 à 1844 les six premiers volumes de son *Histoire de France* et ses qualités de savant et de poète sont en harmonieux équilibre. Après 1848, sous l'influence des événements et des persécutions du pouvoir impérial, il est plus exalté, et son *Histoire* perd ses qualités scientifiques. Selon Michelet, l'histoire est la résurrection intégrale du passé. Son style est romantique. 6^e Adolphe Hiedet, Adolphe Martin, Adolphe Taieb, Fustel de Coulanges, Adolphe, ▼. DUBUT. Des influences diverses ont contribué, au début du xix^e siècle, à renouveler le genre historique. Ce sont, en résumé : 1^{re} la Révolution qui

N. 376 DfX-NBUYlftHB BiftCLft renversant l'ancien régime, invite les historiens à rechercher les causes politiques, sociales et morales de ce grand changement ; — 29 L & progrès général des sciences[^] et en particulier des sciences auxiliaires de riûsUnre : l'archéologie, Tépigraphie, la géographie ethnographique, etc. — 2P L » romantisme qui inspire à tous le goût de la coukur locale et de la reconstitution pittoresque des mœurs, des costumes, des monumentSvete.[^] I. — Augustin Thierry (1795-1856). 7\». " Augustin Thierry entra à l'École normale en 1811 ; il quitta l'Université en 1815. En 1817, il commença à écrire dans le Censeur européen des articles, qui, retouchés, formèrent plus tard une notable partie de son volume intitulé Dix ans d'études historiques (1834). An Courrier français il publia dix Lettres sur Vhistoire de France[^] réunies en volume, et suivies de quinze autres, en 1827. VHistoire de la eonr quête de V Angleterre par les Normands parut en 1825 (4 vol.). C'est alors qu'A. Thierry devint aveugle. On sait avec quelle résignation courageuse U accepta cette infirmité. Il publia encore Les Récits des temps mérovingiens (1833-1840), puis les Considérations sur Vhistoire de France (1840), et mourut en 1856. ^ Ses théories. — A. Thierry cherche à expliquer l'histoire du moyen âge par une loi : l'antagonisme persistant entre la race conquérante (franque) et la race conquise (gallo-romaine), devenues l'aristotr[^]tie et la bourgeoisie. Cette thèse, il la développe aisément dans son Histoire de la oonquête àe V Angleterre[^] où la lutte des races bretonne, saxonne et normande était, en effet, aux xi« et XLfi siècles, tout à fait évidente et probante. Mais appliquée à l'histoire de France et à la rivalité du Tiers-État et de la noblesse, la loi est moins exacte. Aussi Thierry Ta-t-il peu à peu adoucie et corrigée. Sa critique. — A. Thierry a eu le premier la passion du document original, mais il a souvent accepté trop complaisamment la tradition ot les anecdotes du Roman de Rou[^] de Gr[^]Toire de Tours, de Fortunat, etc. ; et il a cru sans contrôle à l'authenticité des vieux chants nationaux saxons, etc. Ce manque de critique a fait vieillir son œuvre au point de vue historique, en un temps surtout où l'on est devenu si scrupuleux sur l'ai[^]henticité des sources. Valeur littéraire. — Mais, littérairement, cette œuvre est restée jeune. Elle a les qualités d'un romantisme de bon aloi. La narration est à la fois simple et dramatique, émue et précise. Tout y est vivant et cdloré, sans excès d'aucune sorte. Thierry est, dans toute la force du. terme, un artiste » dont l'art probe et

vigoureux survivra peut-être à celui de llichelet (1). (I) Moreesttc ehoitit, !•'
cycle, p. 408 t S* eycle, p. ftiSO.



978 DIX-NEUVIÈME SIÈCLE II. ~7 DeBarante (1782-1866)

De tous ceux qui pratiquèrent, en même temps que Thierry, Vhistoin narrative. De Barante est le plus illustre. Il publia, de 1824 à 1826, son Histoire des ducs de Bourgogne, Dans sa préface, il explique qu'il a voulu, - au moyen de chroniques naïves» de documents originaux, « composer une œuvre suivie, complète, exacte, qui leur empruntât l'intérêt dont ils sont animés, et suppléât à ce qui leur manque, t 9 IIL — Guizot (1782-1874)« Vis. — Né à Nîmes, d'une famille protestante, François Guizot fit ses études à Genève et vint à Paris faire son droit, en 1805. D commença par donner des articles moitié littéraires moitié philosophiques ou historiques, à divers journaux. Il fut nommé, en 1812, succédant à Lacretelle à la Sorbonne, puis titulaire de la chaire d'histoire ; il y étudia les institutions de la France ; ce cours fût fermé en 1822, et repris seulement en 1828, sous le ministère Martignac. La Révolution de 1830 l'interrompit de nouveau et fit de Guizot un politique (1). Ses principaux ouvrages, en grande partie tirés de ses cours de la Sorbonne, sont : Histoire du gouvernement représentatif (1822), Essais sur l'histoire de France (1823), Histoire de la Révolution d'Angleterre en trois fois, de 1826 à 1856), Histoire de la civilisation en Europe et en France, depuis la chute de l'Empire romain (1828-1830), Traité de l'administration (1841), Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps (1858-1868). Sa méthode. — Guizot, en disciple de Montesquieu, et en libéral de l'école doctrinaire, s'applique à chercher les lois générales et les principes directeurs de la civilisation. Il découvre trois éléments de la civilisation en France : l'élément romain, qui explique le principe d'autorité et d'organisation administrative ; l'élément germanique, qui est celui de l'individualisme et de l'indépendance ; l'élément chrétien, qui est synonyme d'égalité et d'association. De la lutte, de la combinaison, de la fusion de ces trois éléments, se forme la civilisation moderne. Son style. — Guizot néglige, peut-être trop, la peinture pittoresque et vivante des hommes et des faits ; il écrit volontiers d'une manière sentencieuse ; il dédaigne de plaire. Cependant, sa Révolution d'Angleterre abonde en scènes et en portraits (Procès de Strafford, Cromwell et le Parlement, Mort de Cromwell), et Guizot fait parfois des parallèles oratoires : l'Irlande et Napoléon (Histoire de la civilisation, t. II, 20^e leçon), Cromwell, Guillaume III, Washington (Conclusion du discours sur l'histoire de la Révolution (1) Sur Guizot homme politique, cf. p. 383.

ititotM 879 Han étAngteter\$). " — Ce qui le saurd de la froideur, c'est la coATietion de sa double foi religieuse et libérale, et^ardeur mesurée mais profonde ayee laquelle il plaide pour ses idées (i)^ IV. — Thiera (1797-1877). — Mignet (1796-1884). Vie. -r- Adolpbe Tfaiers est né à Marseille. Après des études de droit à Aix, Thiers vint à Paris, en 1821, collabora au journal U Globe (articles de critique d'art), au Constiinaionnel {id.), et travailla à l'Histoire de la Révolution^ commencée par Félix Bodin. Les dix volumes de cet important ouvrage parurent de 1823 h 1827. Thiers s'associa avec son compatriote Mignet et avec A. (^ârrel, pour fonder le National ; et la Révolution de 1830 le lança, lui aussi, dans la politique. Sorti du minis* tère en 1845, il entreprit VHistoire du ConetUat et de VEmjnre^ dont les vingt volumes parurent de 1845 à 1863. Sa méthode. — Thiers se documente à merveille. Les archives de l'In* térieur, de la Guerre, des Affaires étrangères, des Finances, lui sont largement ouvertes ; il y puise, surtout pour son second ouvrage, des renseignements techniques dont il fait un usage méthodique. IL mène de front avec une sage économie, l'histoire intérieure et l'histoire extérieure, n suit, en politique, la corrélation des affaires financières, diplomatiques, commerciales, avec les grands exploits, qui, d'ordinaire, attirent seuls l'attention. Tous ces éléments si divers, Thiers les soumet à rintelligence, qui, selon lui, est la qualité msditresse de l'historien {le ConeukU et V Empire, Préface du t. XII). Son style. — Le style de Thiers est clair et aisé. Les qualités que l'homme d'État apportait à la tribune, l'écrivain les possède au plus haut point. En le lisant, on a la satisfaction de comprendre. On comprend la bataille d'Austerlitz ou la bataille d'Ëylau, comme on comprend la politique religieuse ou financière de Napoléon. On le goûte mieux, contrairement à Michelet, à une lecture d'ensemble, que par la citation de quelques fragments (2). A côté de Thiers, il faut citer Mignet (1796-1884), qui fut également journaliste libéral sous la Restauration {Courrier français. National), etqtii a publié : Antonio Pérez et Philippe // (1845), Marie Sttiort (1851), Charles-Quint (1854), Rivalité de François /«' et de Charles^int (1875). (1) Morceaux choiait, i** cyeie, p. 475^; 2* cycle, p. 1200. (S) Monêou» dioiaii, !•« eyelt, p. 480 ; S« ofela, p. iSM.

880 DIX-NBUVIÈLB 8IÊGLB V. — Michelet (1798*1874). Vie.

— Jules Michelet, fils d'un petit imprimeur, eut une enfance pénible*. En 1812, il entra au lycée Charlemagne, où il fut un brillant élève. Mais il dut renoncer à l'École normale, et accepter une place de répétiteur dans une institution du Marais. En 1819, il passe son doctorat. En 1821, reçu à l'agrégation d'histoire, il entre comme professeur au collège Sainte-Barbe. C'est alors qu'il compose ses Tableaux historiques et l'histoire moderne et qu'il traduit la *Scienza nuova* de l'Italien Vico (1825). En 1826, il publie son Précis d'histoire moderne, et il écrit, en 1828, son Histoire romaine (publiée en 1831). Il avait été nommé, en 1827, maître de conférences à l'École normale et il devient, en 1831, chef de la division historique aux Archives. C'est la plus belle époque de sa vie. Avec force de courage, de dévouement et de travail, il est arrivé à une situation brillante et stable. C'est dans ces conditions d'équilibre, d'harmonie, d'impartialité, qu'il entreprend son Histoire de France, dont il publie le premier volume en 1833, et le sixième en 1844. Entre temps, il avait pris possession, en 1838, de la chaire d'histoire du Collège de France. Mais il s'avise qu'il ne saurait comprendre l'histoire de la monarchie absolue, s'il n'a pas auparavant étudié la Révolution. Il interrompt donc son Histoire de France à François I^{er}, et il écrit, de 1847 à 1853, son Histoire de la Révolution. Le coup d'État de 1851 l'avait chassé de sa chaire du Collège de France et de sa place aux Archives. Quand Michelet reprend, en 1855, la suite de son Histoire de France, il a perdu la sérénité et le sang-froid ; il a seulement conservé et exploité ses qualités de poète et de visionnaire. Les derniers volumes de l'Histoire de France paraissent de 1855 à 1867. Puis, Michelet compose différents ouvrages descriptifs et poétiques : l'Oiseau, l'Insecte, la Mer, la Montagne, etc. Il meurt à Hyères en 1874. Sa méthode. — Michelet a donné lui-même sa formule. Pour lui, l'histoire doit être la résurrection de la vie intégrale du passé. Il veut, d'abord, établir la géographie matérielle et symbolique de cette France dans laquelle vont évoluer tant de masses et se heurter tant d'individualités. Michelet affirme que chaque province a son génie propre, qui s'incarne dans les grands hommes. — Puis il considère la France comme une personne qui a une âme, et qui se développe par le travail qu'elle exerce sur elle-même. Il analyse au fur et à mesure les faits, les caractères, les aspirations populaires, les manifestations de la vie publique ou intime, mœurs, institutions, arts, lettres ; mais il attribue la

combi- l naison ou la cristallisation de ces éléments divers à une force ^
mystérieuse, à l'âme même de la France. — Ajoutons que Michelet éprouve
avec une sincérité vraiment touchante les grands sentiments

HISTOIRE 381 qu'il veut faire partager à ses lecteurs; U réalise donc cette résumé par le document, le symbole et la poésie. Dans sa Révision et dans la suite de ;son Histoire de France Michelet conserve assurément la plupart de ses qualités. Mais, il faut l'avouer, les généralisations précipitées, les symboles incohérents abondent dans cette partie de son œuvre. Le style de Michelet a toutes les- qualités, et aussi tous les défauts du romantisme. Il est imagé, vivant, poétique ; il est exagéré, touffu, parfois ■ apocalyptique ». C'est un de nos écrivains les plus grands, — c'est un des plus inégaux (1). VI. — Autres Historiens* Alexis de Tocqueville (1805-1859) est, après Guizot, le plus illustre disciple de Montesquieu. Dans sa Démocratie en Amérique (1836-39), et dans l'Ancien Régime et la Révolution (1856), il analyse avec autant de clairvoyance que de profondeur la vie intime des sociétés modernes. Henri Martin (1810-1883) a publié, de 1837 à 1854, en 19 volumes, une Histoire de France bien documentée, impartiale, patriotique. Son style est simple ; comme écrivain, Henri Martin est disciple de Thiers. Edgar Quinet (1803-1875), publia en 1848 ses Révolutions d'Italie; en 1862, l'Histoire de la campagne de 1815; en 1865, la Révolution. C'est un écrivain un peu exalté, toujours vibrant. Taine (1828-1893) est historien surtout par ses Origines de la France contemporaine. Cet ouvrage se compose de six volumes (éd. in-8) : I. V Ancien Régime (Taine y étudie la société, les mœurs, et fait une admirable analyse systématique de l'esprit classique). Les volumes II, III et IV sont consacrés à la Révolution (Assemblée Constituante, la Conquête jacobine). Très fortement documentée, passionnée à l'excès, toujours juste dans le détail, mais discutable dans l'ensemble, cette œuvre est écrite avec une rare maîtrise. Jamais le style de Taine n'a été plus vigoureux ni plus varié (2). Fustel de Coulanges (1830-1889), professeur à l'École normale et à la Sorbonne, est considéré comme le représentant le plus complet de l'esprit scientifique en histoire. La Cité antique (1864) lui valut une notoriété européenne. En 1874, il publia le premier volume de ses Institutions politiques de l'Ancienne France. Fustel de Coulanges a soutenu que l'histoire était une science pure » (3). (i) Morceaux choisis !• cycle, p. 48Q ; t* cycle, p. 1221. (t) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 1152. Sur Taine, cHti^vi. uf . p* ITIt (8) Morceaux choisis, 2« cycle, p. 1235.

The text on this page is estimated to be only 23.45% accurate

982 DIX-NSUYlftlfB tftCLB BiiUdi (1828*1802). -- Ptir m écrits d'txégèse religieuse, Renan * été amené à faire de l'histoire. H a donné, de 1863 k 1885, VHitUnre du ùriçhêê du chriiHamnei en 8 volumes (dont le I*' est la Vie ée JAus), et, de 1887 à 1891, V Histoire du peuple éTIarail, en 5 volumes. Son imagination et son scepticisme l'entraînent parfois à prendre pour des certitudes des hypothèses séduisantes et discutables, et ses ouvrages n'ont déjà plus de ^eur scientifique. Mais c'est un poêle (1). Nommons encore V. Duruy, Albert Sorsl, Hbnry Houssayi* BrnbsL AYissB. CHAPITRE IX ORATEURS ET ÉCRIVAINS POLITIQUES JOURNALISTES SOMMAIRE 1« Sons la BeetaunttoD, Téloquenoe politique retronye une liberté relative. Les principaux orateurs parlementaires sont : YiuAia, très elair dans les discussions d'affaires ; RotbbtCoulabd, chef des dodrinairest à la parole grave et ohaleureuse; Benjamin Constant, libéral au talent habile et souple; le génébal Fût, dontU parole est soutenue par une ardeute conviction libérider et patriotique ; ChâteauBBiAND, etc. — Paul-Louis Coubixb écrit dans un style concis et attiguy des pamphlets très mordants. 2* Sous Louis- Philippe: Casimib Pbbixb apporte à la tribune beaucoup de fermeté et de loyauté ; Guizor est méthodique, élevé, hautain ; Bebbtss est un sfoeat vibrant et enthousiaste; Montalembebt parle avec une ardeur qui n'exolut iamais l'éléganoe; Tbiebs vaut par rintelligence et la clarté; LAMABiuni est un poète jusque dans ses discours, mais ne manque pas de vues politiques. 3^ De 1848 à nos jonn : Yictob Hugo a le style oratoire, mais un peu eautgéré ; JuLBS Favbb est mordant et précis ; GAHBBTTAest un tribun doué d'une éloquenm naturelle et passionnée. 40 Jonmalisteg : Abmand Cabbbl fonde, en 1830, U Natwnàl; c'est un écrivain de race, qui traite sérieusement les questions politiques, et qu'une mort prèmatiirée empêche de donner sa mesure ; Eioldb Girabdin fonde la Preaae en 1886; s'est le type du faiseur, < qui a une idée par jour •; Louis yKiiLU>Test,daiisrC^fifOcn, on polémiste violent, mais dont le syle est aussi remarquable par sa correction que par sa vigueur. (Il Morceaux ckoitU, !• cyd«, p 1141

ORATEURS» âCRITAINB POUTigUBS Wt JOURNALISTES

388 A I. — L'Éloquence parlementaire et le Pamphlet sous la Restauration. La Restauration rendait à la France (1830 nous le fait trop oublier) une certaine liberté politique. Dès 1815, les débats parlementaires, étouffés sous l'Empire, prirent une ampleur et une vivacité inconnues depuis la Révolution. Il faut distinguer en particulier Villèle (t 1854), Martignag (t 1832), Royer-Gollard (f 1854), Benjamin Constant (t 1830), le GÉNÉRAL FOY (t 1825). Paul-Louis Courier (1772-1825). — Courier n'est pas un orateur, mais sa place est à côté de ceux qui contribuèrent à renverser la Restauration. D'abord orateur, mais surtout belléniste passionné, il a traduit en un style archaïque, digne d'Amyot, la pastorale de Longus, Daphnis et Chloé. D'ancien notaire en 1809, il vécut désormais dans sa propriété de Véretz, en Touraine, et il se fit, comme Béranger, l'adversaire irréductible du parti légitimiste. Ses plus célèbres pamphlets sont : Simple Discours de Paul-Louis Courier vigneron de la Chavonnière aux membres de la commune de Véretz, à l'occasion d'une souscription pour l'acquisition de Chambord (U s'agit de la souscription destinée à acheter le château de Chambord pour le duc de Bordeaux) (1821), — Pétition pour des toulousains qu'on empêche de danser (1822), — Pamphlet des pamphlets {iS^y — SsLCorrespondance (de 1787 à 1812) contient une foule de lettres piquantes, dont quelques-unes (la lettre sur la proclamation de l'Empire, — celle intitulée: Une Aventure en Calabre) sont justement célèbres. Toutes méritent d'être lues (1). L'argumentation de P.-L. Courier, dans ses pamphlets, est serrée, vigoureuse, toujours spirituelle et toujours sophistiquée. Un peu trop travaillé, son style donne une impression unique de précision et de fermeté, de verve et de grâce. II. — Sous la Monarchie de Juillet* Sous le gouvernement de Louis-Philippe, les plus célèbres orateurs parlementaires furent : le duc de Broglie (f 1870) ; — Guizot (f 1874), qui fut ministre de 1840 à 1848, et qui tenait tête à la plus vive opposition, par son sang-froid et par ses principes doctrinaires. Cette éloquence, en son fond, est belle et solide, surtout parce que Guizot a des idées générales qu'il appuie sur l'histoire. Parmi les plus remarquables adversaires de Guizot, il faut distinguer Berryer (f 1868), grand avocat plutôt qu'homme politique ; — MqnTALEMBERT (f 1870), dont l'éloquence ardente et généreuse était plutôt (1) Mémoires de Berryer, t. I, p. 545 ; f. 1, p. 151.

384 DIX-NB UviftiilB SiftCLB lomantiquae ; — Thibrs (t 1877), toujours d'air et précis, admirable f avocat d'affaires ». Berryer (1790-1868), fils d'avocat, entra lui-même au barreau, et défendit, sous la Restauration, les généraux Ney et Gambonne. Député en 1830, il fut un des chefs de l'opposition dynastique sous le gouvernement de Juillet. L'legitimiste loyal et convaincu, il obtint toujours le respect et l'admiration de ses adversaires. Il abandonna la politique après 1851, y rentra en 1863 ; et, comme député au Corps législatif, il combattit le second Empire. Avec son généreux talent, sa voix superbe, son geste énergique, ses beaux et pathétiques mouvements, Berryer reste plutôt un avocat qu'un orateur parlementaire. Montalembert (1810-1870). — Collaborateur de l'Avenir en 1831, Montalembert se posa dès cette époque en champion [de la liberté de l'enseignement, n ouvrit une école le 9 mai 1831, sans l'autorisation de l'Université (qui possédait alors le monopole) et prononça, devant la chambre des Pairs, à l'âge de 21 ans, son plus beau discours. Lamartine (1794-1869). — Député de 1834 à 1848, membre du Gouvernement provisoire, Lamartine avait dit, en entrant à la Chambre : f Je siégerai au plafond », ce qui signifiait : c au-dessus de tous les partis ». Mais il traite avec compétence les questions les plus diverses. Ses vues sont justes et souvent prophétiques. Il revêt ses idées d'un style ample et harmonieux, qui paraît d'ordinaire un peu diffus à la lecture, mais qui parfois aussi abonde en formules concises et ingénieuses. Son improvisation au peuple, à l'Hôtel de Ville, sur le drapeau tricolore et le drapeau rouge (1849), est belle comme un fragment de Démosthène ou des Gracques. III. — De 1848 à nos jours* Plusieurs orateurs, déjà fameux sous la monarchie de Juillet, continuent à occuper les premières places pendant la seconde République, le second Empire et la troisième République. A ceux que nous avons précédemment nommés, il faut ajouter : Victor Hugo, qui prononça quelques beaux discours, mais qui n'était pas doué pour l'éloquence parlementaire ; — Jules Favre (f 1889) — et Gambetta (f 1882), qui combattit vivement l'Empire, devint membre du gouvernement de la Défense nationale, lut un des organisateurs les plus actifs de la résistance, et exerça jusqu'à sa mort une action puissante sur la Chambre par sa parole ardente et sonore. IV. — Les grands Journalistes. La plupart des orateurs politiques que nous venons d'étudier ont été des journalistes : Benjamin Constant, Chateaubriand, Thiers, etc. Il faut y ajouter :

The text on this page is estimated to be only 1.70% accurate

iK-^-&,u,/ :/.^ '"/"""" .^vy Dbs Granoes — Préiis de l.illériiUiie



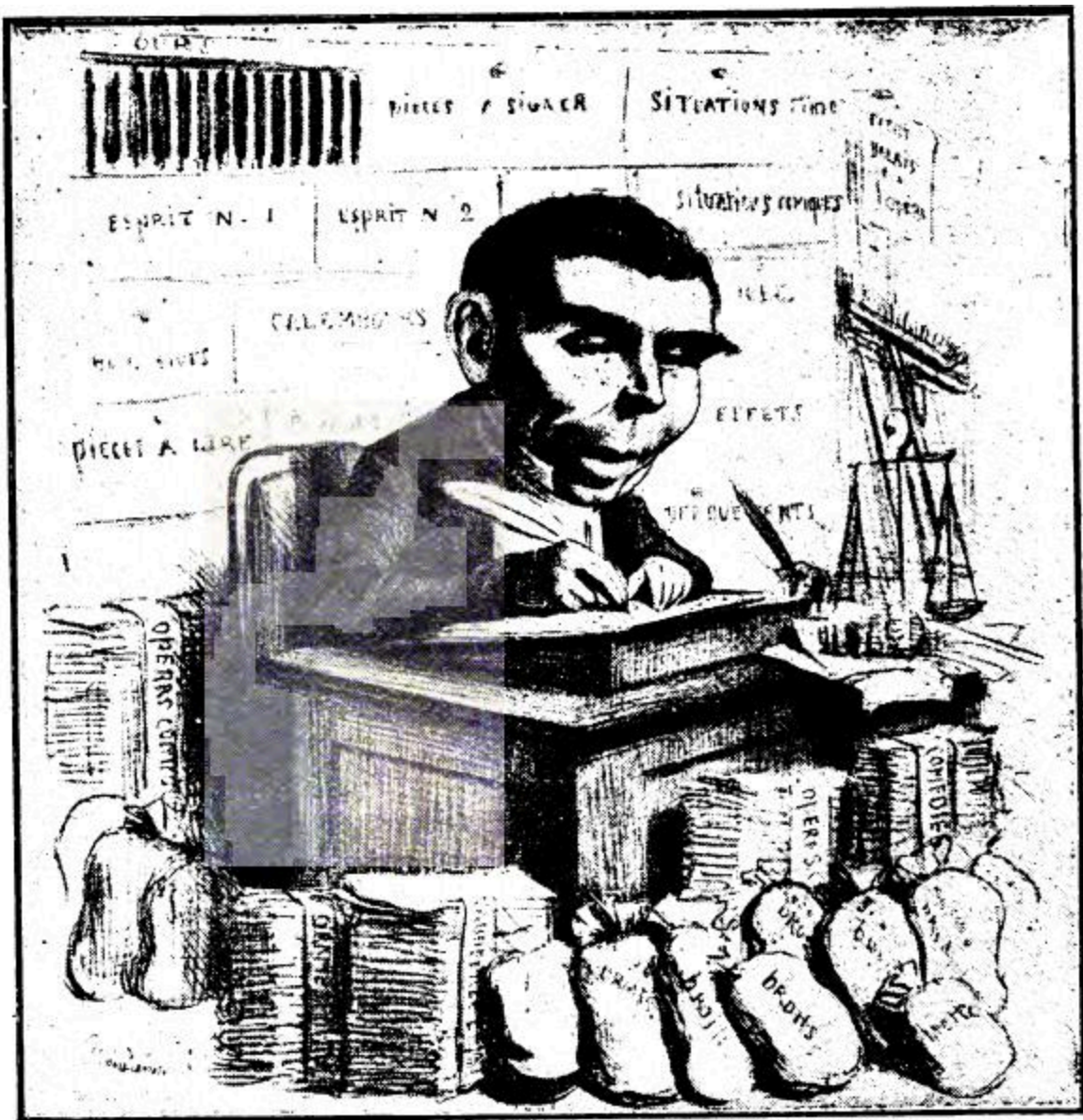
380 ULX-MBUVIÈME 81ÊCLB Armand Gairel (f 1836) fonda, en 1830, avec Thiers et Mignet, le National, Tué en duel par Ém. de Girardin, il n'a pas sans doute donné toute la mesure de son talent, mais ses principaux articles ont été réunis en volumes, et sont remarquables par la fermeté des opinions et du style. Ém. de Girardin (f 1881) dirigea la Presse (1836), qui devint un des journaux les mieux informés et les plus littéraires (on y vit collaborer A. Dimias, F Soulié, Th. Gautier, Méry, etc.). C'est le type du journaliste agité, « ayant une idée par jour », et transformant la presse par la réclame. Sa femme, née Delphine Gay, est célèbre par ses poésies et par quelques pièces de théâtre. Louis Veuillot (1813-1883) est fameux surtout pour la part qu'il prit à la rédaction de VUiiivers, journal catholique, où il se montra d'une violence extrême. Comme pamphlétaire et comme écrivain, Veuillot a une variété drue et vigoureuse qui dépasse la fine et sèche précision de Courier (1). CHAPITRE X LA COMÉDIE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE SOMMAIRE 1« Scrib9 (1791-1861) compose 400 pièces, de 1610 à 1861, depuis le vaudeville en un acte, jusqu'à la comédie en cinq actes. — C'est un obseï^vateur spirituel des modes et des mœurs du jour, et surtout un habile constructeur d'intrigues. Il excelle à ^7er le côté pénible de ses sujets. Ses meilleures pièces sont ses comédies historiques (Bertrand et Raton ; le Verre d'eau), — Autour de lui, entre 1830 et 1848, une foule d'auteurs traitent des sujets sérieux et hardis, et sont les précurseurs d*Augier et de Dumas fils. 2° Emile Augier (1820-1889) s'établit le défenseur de la morale et de la famille. Il soutient des thèses bourgeoises dans Gabrielê, Ceinture dorée^ les Lionnes pawiTcs, etc.. Il introduit de la politique dans le Fils de Giboyer^ et on sentl'iRfluence de Dumas fils dans Us Fourchambault. — Ses deux chefs-d'œuvre sont: U Gendre de M. Poirier (1854) et Maître Guérin (1864). Style incisif et ferme ; parfois trop d'esprit. t (i) Morceaux choïn^^ 1" cycle, p. 573 ; S* cycle, p. 1157.

COMÉDIE 387 S[^]* A, Dtxmu fliff (1821-1896) Boatient an théfttn dei thèse gr[^]néreaseB, maia paradoxales, en particulier sur le mariage et le divorce {les Idées de M[^]* Auhay, la Princesse Georges, la Femme de Claude, V Étrangère, Denise...}. Il fait de la scène une tribune, mais il est le fils de Dumas père et il a des qualités dramatiques de fond sinon de forme ; ses persona[^]s raisonnent trop, et font des mots. i[^]* Labiche excelle dans le vaudeville, où il met souvent une philosophie très pénétrante (le Voyage de M. Perrichon, 1860) ; ~ Y. Sabdou est le meilleur disciple de Scribe ; il réussit particulièrement dans la comédie historique, et s'élève au grand dans quelques drames {Patrie, 1869}. — Ed. Pailleron donne un piquant tableau» de la société précieuse du xix[^]* siècle (2e Monde où Von s[^]ennuie, 1881). 50 Le Théâtre libre (1887-1895) représente des pièces réalistes, et révèle quelques vigoureux tempéraments dramatiques (Ancbt, Fabrb, Céabd). — Une réaction se fait par le théâtre idéaliste et poétique de Edm. Bostamd {Cyrano de BergS' rac, 1897}. I. — Scribe (1791-1867). De 1810 à 1861, Scribe a écrit près de quatre cents pièces. Il débuta par de petits vaudevilles, tels que VOurs et le Pacha. A l'ouverture du Gymnase {Théâtre de Madame) en 1820, il devint ie fournisseur attitré d'une scène où Ton ne pouvait faire jouer que des pièces en un acte. De là, cette abondance de vaudevilles où le sujet est « ramassé » avec tant de précision et de sûreté : la Demoiselle à marier, le Chartatanisme[^] la Manie des places, etc. Cependant, il avait pénétré au 1 héâtreFrançais en 1822, avec Valérie ; il y donnait, en 1827, le Mariage d'argent, puis Bertrand et Raton (1833), la Camaraderie (1837), la Calomnie (1840), le Verre d'eau (1840), Une Chaîne (1841), etc. — Depuis 1823, Scribe écrivait avec un égal succès des livrets d 'opéras et d'opéras-comiques : la Dame Blanche (1825), la Muette de Partiel (1828), Robert le Diable (1831), la Juive (1835), les Huguenots (1836), etc. U no faut den[^]ander à Scribe ni une profonde psychologie, ni un style : il est préoccupé ayant tout de nous attacher par une intrigue bien faite; il excelle à poser, à compliquer, à dénouer son sujet; et ce sujet est souvent très hardi, mais l'auteur sait habilement en esquiver les difficultés {Une Chaîne). On aurait tort cependant de refuser à Scribe toute faculté d'observation et toute portée morale. Il nous a laissé dans ses vaudevilles une galerie de croquis exacts et piquants : le garde national, le vieux soldat de l'Empire, le fringant officier mondain de la Restauration, le journaliste faiseur, le négociant parvenu, le

notaire, le petit employé... Scribe fait quelquefois mieux. Le Poligny du Mariage d* Argent est le type du jeune ambitieux tel que les mœurs nouvelles ont pu le former (1). Dans la Camaraderie (qui 11) Morceatix rhnijti.f. 9" rvrie. r». !2fit.

The text on this page is estimated to be only 13.12% accurate

388 DIX-NBUVifiUB 81ËCLB pourrait s'intituler les Arriviites), on trouverait tous les types des CaboHtu de Pailleron, indiqués en traits beaucoup plus nets. Et, dans la Calomniet les caractères de personnages politiques sont tracés avec esprit et avec justesse. — Btrtrand et Raton et U Verre d'eau sont des modèles de comédie historique, du genre k la fois superficiel et Un où s'est iUustri Victorien Sardou, Dumas père lui-mSme, ce grand inventeur, ne St er et «enra qu'im.Her Scribe.



COMÉDIB 389 Scribe eut de très nombreux collaborateurs, qui n'eurent jamais qu'à se louer de sa délicatesse et de sa loyauté. II. — Emile Augier (1803-1889). Emile Augier n'a, comme Scribe, d'autre histoire que celle de ses œuvres, il débute, chose singulière, par un succès, en 1844, avec *la Gigui* (Odéon). Avec *V. Aventurière* (1848) commencent à se préciser les tendances antiromantiques de cet écrivain bourgeois, tendances dont *Gabndle* (1849) contient l'expression la plus complète et la plus réaliste. Désormais, dans toutes ses pièces, Augier s'établira le défenseur et l'avocat de la famille, contre les ambitions, les préjugés, les sophismes de tout genre ; en ce sens, son œuvre est des plus saines. Il faut distinguer dans son théâtre, avec les *Effrontés* et le *Fils de aoyer*^ les deux chefsd'œuvre : le *Gendre de M. Poirier* (1854), et *Maître Guérin* (1864). La première de ces pièces est tirée du roman de Jules Sandeau : *Sacs et Parchemins*. M. Poirier est le M. Jourdain du règne de Louis-Philippe. Ce ne sont plus les allures et les costumes des gentilshommes qu'ambitionne un bourgeois enrichi de 1840 ; ce sont leurs titres de noblesse et leur influence politique : « Je suis ambitieux », dit piteusement M. Poirier, qui soutient que « le commerce est la véritable école des hommes d'État », et qui a donné sa fille au marquis de Presle, pour devenir lui-même baron et pair de France. La pièce, très spirituelle et très équitable, où aucun des deux partis n'est systématiquement sacrifié à l'autre, est à la fois un chef-d'œuvre dramatique et un document social (1). — Quant à *Maître Guérin*^ c'est l'admirable peinture d'un homme au caractère absolu, et qui s'enrichit, et qui est très fard ; mais qui perd l'estime de tous les siens, et qui, abandonné par eux, doit mourir isolé et exploité. La dernière pièce d'Augier fut un grand succès : *Les Fourchambatdt* (1878). Augier écrit dans une langue sobre et vigoureuse, parfois un peu déclamatoire, parfois trop volontairement spirituelle. III. — Alexandre Dumas fils (1824-1895). Dumas fils débuta au théâtre, en 1852, par *la Dame aux Camélias*, pièce tirée d'un roman qu'il avait publié en 1848. Le sujet en est banal et peu moral ; mais, la forme en était simple, et d'un réalisme de style et de mise en scène qui frappa le public. — Il donna ensuite, avec des succès divers, les *Idées de M*^« Aubray (1867), *la Princesse Georges* (1871), *la* (1) *MBrewiic etewif*, 1* *eyelf*, p. 1167.

>t39û DIX-NBVIÈMB BlftCLI ftmiM de Claude (1873), VEtrangère (1876), Denise (1885), FrancOkm (1887). Dumas fils soutient que le théâtre doit être utile ; \\ est, en cela, le disciple de Diderot. Il ne se contente" pas, comme Augier, de rappeler la société présente, viciée par les bêtises* romantiques, à la pratique des vieilles vertus de famille ; il est réformateur^ et la thèse anime et gâte toutes ses pièces. Il est à la fois un des esprits les plus généreux et les plus faux de notre temps : il a des idées justes, et il aboutit à des conclusions discutables. Il est de ceux qui ont le plus contribué à préparer le succès des lois sur le divorce. Le style de Dumas fils est cinglant, spirituel, souvent oratoire et élo* quent. Ce n'est pas, à vrai dire, un style dramatique. Tous les personnages parlent dans ces pièces la même langue, et leur style ne les caractérise jamais. IV. — Autres Auteurs de Goméflies. Eugène Labiche (1815-1888) est, après Scribe, le plus illustre représentant du vaudeville. D est peut-être supérieur à Scribe par un certain don de finesse ironique, de bon sens à la fois bienveillant et malin qui apparssdt dans ses meilleures pièces : le Misanthrope et V Auvergnat (1852) (1), le Voyage de M. Perrichon (1860) (2), la Poudre .aux yeux (1861), la Cagnotte (1864), etc. De plus, il renouvelle la forme du grand vaudeville, en construisant d'ingénieuses et ahurissantes intrigues bâties sur des q^i'proquos^ et disposées en un crescendo étourdissant : le modèle du genre est le Chapeau de paille d* Italie. Enfin dans le dialogue, toujours aisé et nature], il a tantôt des coq-à-râne les plus comiques, tantôt des mots plus profonds que ceux de Dumas fils ; M. Perrichon dira par exemple, à celui qu'il croit avoir sauvé : c Vous me devez tout... je ne l'oublierai jamais. » Victorien Sardou (1831-1908). — Sardou fut un des plus féconds écrivains dramatiques du kix® siècle. Il débuta modestement ; mais le succès dfr Pattes de mouches (1860) le mit « hors de page ». Ses meilleures pièces sont : la Famille DenoUon (1865), Nos Bons Villageois (1866), Patrie (1869), Rabagas (1873), Fédora (1884), Thermidor (1891), Madame Sans-Gêne (1893), l'Affaire des Poisons (1907), etc. Il faut d'abord signaler en Victorien Sardou un de nos plus habiles constructeurs d'intrigues. Gomme Scribe, et plus aisément encore, il pose, noue, et dénoue le sujet le plus complexe et le plus simple à la fois. D a également contribué à la peinture satirique des mœurs de son temps ; on pourra consulter comme des documents souvent très pénétrants, des pièces comme : la Famille

Benoiton, Nos bons ViUageois^ Rabagas ^ etc.. — (1) Morceaux ehooiU,
2* cycle, p. 1278. (2) Morceaux choisie, !•> cycle, p. 598.

QOMtDIB 891 Enfin Sardou a souvent composé des pièces d'une inspiration plus franche, et ce sont des drames remarquables par leur unité d'action et de ton, que *Pairie*^ *la Haine*^ *Fédora*, qui resteront, je crois, ses trois chefs-d'œuvre. Par là s'atteste la souplesse de son talent. Édouard Pailleron (1834-1899) est sorti de l'aimable médiocrité où l'auraient rangé ses autres pièces, en écrivant *le Monde où Von s'ennuie* (1881), piquant tableau des salons académiques, des pédantismes qui y fleurissent, et des rivalités qui, sous la politesse et sous les grands mots, s'y dissimulent. V. — Le Naturalisme aa Théâtre. Émile Zola (1837-1901) marque une vive réaction contre l'école de Scribe et de Victorien Sardou. A leur optimisme moral, à leur philosophie indulgente, Zola substitue le plus noir pessimisme : il est le premier auteur de ces pièces tristes et amorphes, où l'on prétend représenter la société telle qu'elle est, composée de canailles et de dupes : c'est la comédie rosse. Les deux meilleures pièces de cet écrivain, qui travaillait difficilement, et qui parvenait plus difficilement encore à se faire jouer, sont *les Corbeaux* (1882) et *la Parisienne* (1885). Le Théâtre libre (1887-1895). — Un acteur amateur, M. Antoine, fonda à Montmartre, le Théâtre libre, ainsi nommé parce que les pièces, représentées seulement devant des invités, n'étaient pas soumises à la censure. Permis à lui par conséquent, de risquer tout. Le Théâtre libre présenta souvent au public des pièces brutales et cyniques, mais il a tout de même révélé quelques vigoureux et hardis auteurs dramatiques, tels que M. Georges Anthon (les *Veuves*), M. Émile Fabre (les *Argent*), M. Henry Gégard (les *Résignés*), etc. — D'autre part, il a contribué à vulgariser les chefs-d'œuvre du théâtre étranger. N'oublions pas que les pièces d'Ibsen : les *Revenants*, le *Canard sauvage*, la *Dame de la mer*, y ont été jouées pour la première fois en France, ainsi que les *Tisserands* de Hauptmann. VI. — Edmond Rostand* Une autre réaction devait se produire et créer un courant adverse, qui continue à lutter contre le précédent. Le nom qui incarne cette réaction idéaliste, poétique et morale, est celui d'Edmond Rostand. Son premier succès est les *Romanesques*, joués en 1894 au Théâtre-Français. En 1895, Rostand donnait la *Princesse lointaine*, empruntée à une légende du moyen âge. En 1897, la *Samaritaine*^ sujet tiré de l'Évangile, montrait le talent de M. Rostand sous une nouvelle face, plus simple et plus exquise. — En décembre de la même année, le théâtre de la

892 DIX-NBUIVME SiftCLE Porte Saint-Martin jouait pour la première fois avec un éclat ces *Cyrano de Bergerac*. La pièce était d'une veine bien française. Par-dessus le naturalisme des trente dernières années, Rostand donnait la main à Victor Hugo, celui de Marion D'orme et de Ruy B(as, au Corneille de Don Sanche d'Aragon, et aux burlesques du temps de Louis XIII — Le public français aime à se reconnaître en *Cyrano*. Brave, spirituel, éloquent, il est une synthèse de nos qualités nationales. Il incarne aussi nos plus séduisants défauts : son courage devient volontiers forfanterie ; sa générosité, don-quichottisme ; son éloquence, gasconnades. Enfin l'allure vive et la vérité de l'action, l'habileté de l'intrigue, la moralité vibrante du sujet, l'incomparable intensité de son style, tout contribue à faire de *Cyrano* une œuvre charmante et durable. En 1900, Rostand a donné *l'Aiglon*, qui réussit, brillamment. C'est un tour de force d'avoir fait tenir en ces six actes toute l'histoire du jeune duc de Reichstadt. La poésie y prend un tour de plus en plus pittoresque, tout y est concret. Tout symbole s'incarne en un être vivant. Toute idée devient visible en un objet bien choisi. — Enfin, Rostand a fait représenter *Chantier*, pièce fantaisiste et symbolique, qui ne semble pas avoir répondu à la longue impatience du public, mais qui, à la lecture, révèle une merveilleuse originalité de fond et de forme. VII — Lia Comédie contemporaine* M. de Porto-Riche a fait jouer : *Amoureuse* (1891), *le Passé* (1891), *le Vieil Homme* (1911) ; c'est un psychologue d'une finesse parfois exquise, parfois irritante, et comme un Marivaux réaliste. Paul Hervieu (t 1915) est un disciple d'Ém. Augier et de Dumas fils ; son style est hautain, vigoureux. Ses meilleures pièces, plutôt tragédies que comédies, sont : *les Tenailles* (1895), *la Loi de l'Homme* (1897), *Connais-toi* (1909). Jules Lemaitre (f 1914) traite avec pénétration et ironie des sujets d'« morale sociale et politique, et ses pièces révèlent aussi une parfaite connaissance du métier. Après *Révoltée* (1889), son œuvre de début, il obtint un succès retentissant avec *le Député Leveau* (1891), qui n'était pas seulement une piquante satire du boulangisme, mais aussi une étude durable des mœurs politiques modernes. Dans un genre plus limité, plus sévère, nous avons les pièces sociales de M. J. Brieux : *Blanchette* (1892), *la Robe rouge* (1900), *les Remplaçantes* (1901), *le Berceau* (1903), etc. M. Brieux ne craint pas d'aborder de front les problèmes les plus graves et les plus délicats, et de les traiter avec une loyauté un peu rude et souvent éloquente. M. Émile Fabre s'applique surtout à la question d'argent ; il ne remarque

The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate

RaHAN 393 qiiable de ses pièces est intitulée les Ventres dorés (1905) ; elle est sombre et vigoureuse. Son succès faût^ honneur au goût et à la moralité dn public. M. François de Corel est moins un auteur dramatique qu*un puissant moraliste et sociologue, donnant à ses études philosophiques le cadre du théâtre. Le Repas du lion (1897) pose le problème de la solidarité entre classes dirigeantes et ouvriers. La NouvdU Idde (1899) est une magni6que étude de la conscience scientifique. Nous pouvons nommer encore : — M. Maurice Donnay, surtout spirituel, dans l* Autre Danger (1902), Paraître (1906) ; — M. Henri Lavedan, très habile à traiter des sujets un peu conventionnels, dans le Prince d'Aurec, (1894), le Manpiis de Prida (1902), h Duel (1905) ; — M. Alfred Gapus, amusant optimiste, dans la Veine (1902), les Deux Écoles (1905), etc.. ; — M. Henri Bataille, psychologue hardi, mais trop préoccupé d*étonner le public ; — M. Henri Bemstein, très ingénieux constructeur d'intrigues à la fois simples et terribles. GHAPITRB XI LE ROMAN AU DIX-NEUVIÈME 8IÊOLB SOMMAIRE 1» De 1800 à 1825, iliant signaler AicHa (1801), Bmi (1802), par GHATBAttrBBiAND; Adolphi de B. Constant (1818), et les romanB de M** db Staël (Delp^Hie, 1802 ; Confine, 1807). — Xavier db Maistbb, Chablbs Nooieb. 2» Dans le genre historiane, sous l'influenoe de W. Scott, A. db Vzgmt donne Cinq-Mars (1828); Victob Hugo, Notre-Dame de Paris (1831), les Misérables (1862) ; A. DuHAS fAbb, les Mousquetaires (1844) et d*interminableB suites. — Vers 1840, oommenoe à se développer le rothan-feuiUeton (E. Sub, Ponson du Tbbbbail, etc.). 8" Dans le genre réaliste et natorialiste : Stbndhal publie en 1831 le Rouge et le Noir, en 1839 la Chartreuse de Parme, C'est un observateur ai|ni, au style seo. — Çalzao (1799-1860) écrit une longue série de romans de mœurs, sous le titre général de Comédie humaine. U est le plus fécond créateur de types dans notre littérature ; il décrit les milieux et les individus. Ses chefs-d'œuvre sont Eugénie Chrandet et le Père Chriot. — MAbiméb réussit dans la nouvelle. — G. Flaubbbt est réaliste dans Madame Bovary (1866), romantique ésaaaaioiammbô (1862).— A.DAnDBT est

894 DIX «BUVlftMB SiftCLB an rMisto Tibrant et poétique {Jaek, 1876 ; U Nabab, 1879). — ftn. Zoui est us naturalùte romantique {VAêwmmoir^ 1877; Oerminal, 1886). 40 Le roman idéaliste et psychologiœ. — George Sand (1804-1870) donne d'abord des romans passionnels {Indiana^ VâUrUine) ; puis des romans socialistes (le Meunier éTAngibauU) ; enfin des romans champêtres {François le Champi, la Mon au diable), Georife Sand excelle à décrire la nature ; elle est à la fois siitiple» éloquente et poétique. — Jules Bandeau, Octayb Feuillet, A. Theueibt. b^ Parmi les Contemporains, Paul Boubget étudie de préférence des questions sociales ; Pierre Loti peint les pays exotiques ; Mauriob Basrèb est à la fois psychologue subtil et publieiste patriotique. Nous avons vu que le roman, représenté à toutes les époques de notre littérature par des œuvres très originales, s'était transformé et enrichi au xviii* siècle, sous une double influence : celle du roman anglais qui le pousse à l'observation plus minutieuse des classes moyennes et des sentiments ordinaires ; celle des tendances sociales, esprit d'examen, libre discussion, curiosité pour les problèmes moraux et politiques. Au XIX* siècle, le roman deviendra le plus vaste et le plus t compréhensif » de tous les genres : il sera romanesque conmie au moyen âge, psychologique conune au xvii* siècle, social comme au xviii* siècle ; et, de plus, iL reflétera toutes les aspirations duxix* siècle, et il se fera successivement lyrique, réaliste, socialiste, naturaliste, symboliste. C'est dire qu'il échappe désormais à toute définition. Un roman aujourd'hui, c'est un volume d'environ 3(X) pages, en prose, où l'auteur raconte une histoire vraie ou fausse, et dans lequel il enferme tout ce qu'il veut : politique, sociologie, religion, morale, description, psychologie, — et, quand il le peut, de l'esprit, du sentiment et du style. I. — Le Roman de 1800 à 1825. — Les Précurseurs. Chateaubriand. — M°^ de Sta51. — Rappelons, pour mémoire, Auda (1801), René (1802), qui, se rattachant aux romans de Bernardin de SaintPierre ÇPatd et Virginie est de 1787) pour la partie descriptive, renouvellent la psychologie du genre par l'analyse à la fois profonde et exaltée des sentiments. — Les romans de M°^ de Staâ : Delphine (1802) et Corinne (1807) annoncent ceux de George Sand. n faut signaler également Adolphe de Beigamin Constant (1816), court roman d'analyse psychologique. Charles Nodier (1781-1884). — Nodier mérite d'être dté* moins pour q[uelques romans romantiques que pour ses contes et ses nouvelles. On trouve le plus parfait mélange de réalisme moyen et de

sentiment poétique dans Trilby (1822), la Fée aux Miettes (1832), la
Neuvaine de la Chandeleur (1839), U Chien de Brisqueî (1844) (1). (I)
ktmtmaux ehaitis, !• eTele. P. IMé

ROMAN 395 Xavier de Maistre (1763-1852) a publié en 1794, le Voyage autour d'une chambre : l'auteur, officier en garnison à Alexandrie, en Italie, retenu chez lui par des arrêts de rigueur, passe en revue tous les objets qui l'entourent, et se laisse aller aux souvenirs et aux digressions (1). Le Lépreux de la cité d'Aoste est un dialogue entre un militaire de passage à Aoste (l'auteur lui-même) et un lépreux enfermé dans une tour. Ce dialogue se lit avec le plus vif intérêt ; il est remarquable par sa haute philosophie et par sa résignation toute chrétienne. Dans la Jeune Sikérienne^X. de Maistre nous conte les aventures d'une jeune fille qui se rend à pied de la Sibérie à Saint-Petersbourg pour demander à l'empereur de Russie la grâce de son père. II. — Le Roman historique* Le roman historique est celui dont les héros, tantôt empruntés à l'histoire, tantôt conventionnels et imaginés de toutes pièces par l'auteur, sont placés dans un cadre historique. Le décor du roman est la description d'une époque particulière, reconstituée d'après les mémoires, les chroniques, les lettres, etc. La couleur locale, comme au théâtre, y domine. C'est donc un genre essentiellement romantique, et qui nous est venu, renouvelé et mis au point, de l'Angleterre, avec Walter Scott. Alfred de Vigny publie, en 1826, Cinq-Mars ou une Conjuraison sous Louis XIII. Vigny invente, beaucoup plus qu'il ne peint ses personnages. Ce roman romantique continuera à être lu, pour son style ferme, coloré, tout ensemble pittoresque et sobre. En 1832, Vigny donne Stello ou les Diables bleus, dans lequel l'histoire n'intervient qu'à titre d'exemples. Il s'agit, pour l'auteur, de démontrer une thèse, à savoir que le poète, ou plus généralement l'homme de lettres est un incompris, quelle que soit la forme politique de la société où il essaye de vivre : monarchie absolue, monarchie constitutionnelle, république. Les trois exemples sont : Gilbert, Chatterton et André Chénier. Du second de ces épisodes, Vigny fit en 1835 un beau drame ; le troisième est le plus émouvant, mais Vigny attribue trop légèrement à Marie-Joseph Chénier un rôle odieux. — Le dernier roman d'A. de Vigny, Grandeur et Servitude militaire (1835), est encore une démonstration », très noble d'ailleurs, et qui fait honneur au soldat-poète. L'histoire n'y apparaît que comme fond de tableau dans les nouvelles destinées à illustrer le livre : Laurette ou le Cachet rouge, la Veillée de Vincennes, la Vie et la Mort du capitaine Renaud ou la Canne de jonc. C'est, à tous les points de vue, la meilleure

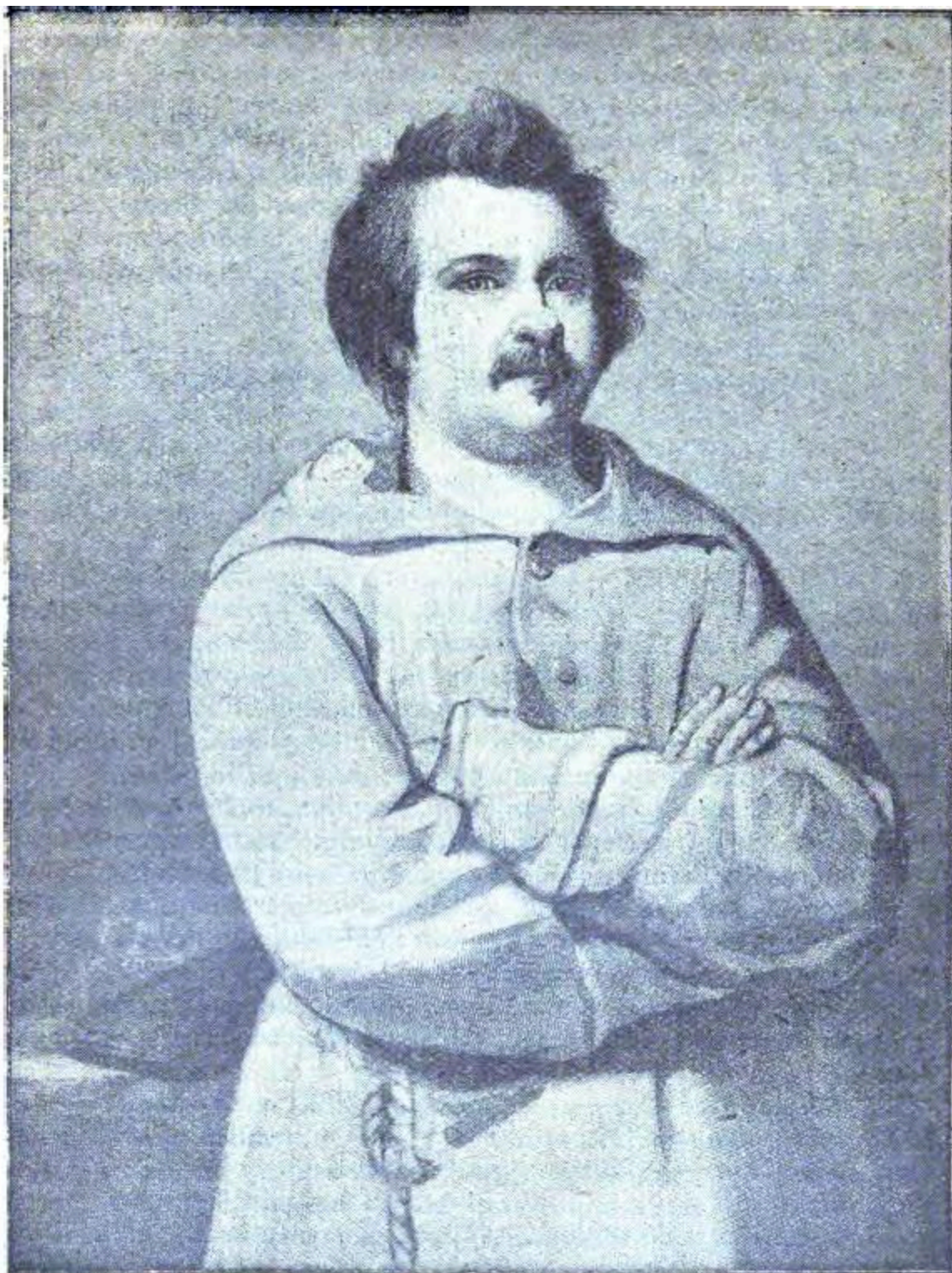
œuvre en prose d'A. de Vigny. (1) Mofctawr dMtif, l«v cycle, p. ISO. (S)
Morceaux choittitt V cyel«, p. Odl.

896 DIX«NBUVIÈMB SlftCLB Victor Hugo, séduit à la fois par tous les genres, écrivit, tout jeune encore, des romans terribles^ dont la lecture fait aujourd'hui sourire : Bug-Jargal et Han d* Islande, Son premier roman digne d'estime est Notre-Dame de Pom (1831). L'intrigue, établie 'entre des personnages violemment antithétiques, est pénible et peu intéressante en elle-même. Mais si l'invention et la psychologie de cej'oman sont très faibles, Victor Hugo prend sa revanche dans la partie descriptive, où il faut louer beaucoup moins d'ailleurs son exactitude que sa puissance d'ima^nation. Les Misérables, commencés avant 1^50, publiés seulement en 1862, sont une réunion de romans plutôt qu'un roman (histoire du forçat Vadjean et de l'évêque Myriel, histoire de Fantine. histoire de Closette, etc.) ; et d'autre part, c'est une thèse. Hugo plaide la cause de tous ceux que la société méprise, et dont on pourrait lui imputer à elle tous les crimes. C'est, au fond, du Balzac mêlé de George Sand, et souvent ce n'est plus que de l'Eugène Sue. Signalons encore les Travailleurs de la mer (1866), où Hugo se retrouve grand poète descriptif, mais avec une exubérance qui gâte ses plus belles visions. — En 1869, V Homme qui rit, — en 1872, Quatre-vingt-treize, sont les derniers romans de .Victor Hugo. Il y a plus de simplicité et de sobriété dans Quatre-vingt-treize, et les caractères, un peu systématiques, y forment une opposition intéressante. En résumé, Victor Hugo, dans tous ses romans, apparaît conune un poète qui, n'étant plus discipliné par la forme du vers, ou par les limites naturelles des genres, s'épand et se répand à l'aventure. H devient le jouet et la victime de sa prodigieuse imagination. Alexandre Dumas père (1803-1870). — Il faudrait plusieurs pages pour énumérer les romans d'Alexandre Dumas, qui, d'ailleurs, est moins un romancier qu'un prodigieux conteur (1). Son ouvrage le plus populaire est : les Trois Mousquetaires (1844), où d'Artagnan, Athos, Pprthos et Aramis représentent, d'une façon assez sommaire mais assez juste, quatre tempéraments différents. — Dans Vingt Ans après (1845), Dumas nous promène avec les mêmes personnages, en Angleterre, où nous assistons à la mort de Charles I^'; puis il nous ramène à Paris, en pleine Fronde. — Le succès des Mousquetaires n'étant pas encore épuisé, Dumas en tire le Vicomte de Bragelonne (1847). — Citons encore MorUe-Christo (1845), le Chevalier de Maison-Rouge (1848), etc. n faut aussi rattacher au roman histonque le CapUaine Fracasse, de Théophile Gautier (1863), histoire d'une troupe de comédiens de province. L'ouvrage

vaut surtout par de célèbres descriptions : le château de la misère, etc. (1)
Morceaux choitii, !•' cyela, p. 553 ; f« eydt, p. 1S87.

The text on this page is estimated to be only 5.75% accurate

D'aprti St porlratl pttntl pat LftuU Bm^angtr (1806-1807).



BALZAC EN ROBÈ DE CHAMBRE.

^98 DIX-NEUVIÈME SIÈCLE Le Roman-feuilleton. — C'est vers 1840 que les journaux commencent à publier par fragments quotidiens de grands romans, plus ou moins historiques, fantaisistes, socialistes et moraux. Jusqu'alors le feuillet du journal, ou « rez-de-chaussée » de la première feuille, était réservé à la critique dramatique, aux variétés littéraires, aux éphémérides, aux jeux d'esprit et charades, etc. En 1841, le Journal des Débats tenta le premier de donner un roman découpé en feuilletons : ce fut un ouvrage de Frédéric Soulié, les Mémoires du diable ; — en 1842, parurent dans le même journal les Mystères de Paris d'Eugène Sue. III. — Le roman réaliste et naturaliste* A la poésie, aux utopies, à la fausse couleur locale, à la psychologie lyrique ou absurde du roman historique, devaient s'opposer la simplicité voulue, l'exactitude minutieuse, le pessimisme scientifique du roman réaliste. Stendhal (1783-1842). — Ce pseudonyme désigne Henry Beyle, fils d'un avocat au Parlement de Grenoble, successivement soldat, auditeur au Conseil d'État, consul de France à Civita Vecchia, etc. Stendhal était doué d'un sens d'observation très aigu. Il sut regarder et pénétrer les hommes, et son réalisme est tout psychologique. C'est à démêler et à noter les secrets motifs de nos actions qu'il s'applique ; il en saisit les nuances avec une sûreté qui fait l'admiration des philosophes. C'est en 1831 qu'il donne son premier roman, le Rouge et le Noir, chronique de 1830. Le titre en est énigmatique, et paraît désigner la lutte ou le conflit entre l'esprit révolutionnaire et militaire (le rouge), et l'esprit ecclésiastique (le noir). Le héros du roman, Julien Sorel, est fils d'un paysan, charpentier de son état. L'enfant a été élevé pour devenir prêtre ; mais sa vocation n'a rien de réel ; il est ambitieux, et par le noir il espère arriver au rouge. L'analyse minutieuse des caractères, en un style ferme et précis, ironique et cruel dans sa froideur, fait tout le prix de ce roman, dont l'intrigue est peu cohérente. En 1839, paraît la Chartreuse de Parme, dont l'action se passe dans cette Italie qui était devenue la patrie d'adoption de Stendhal. C'est la peinture d'une petite cour italienne en 1815. Le héros, Fabrice, va plutôt cette fois du rouge au noir, car il commence par être soldat, et il assiste à la bataille de Waterloo (1) ; puis il revient en Italie, se mêle à toutes sortes d'intrigues et de plaisirs, et finit par entrer dans les ordres. Stendhal avait écrit : « J'aurai du succès vers 1880. » Il ne s'est pas trompé, et il a eu une grande influence sur le roman et sur la critique de la fin du siècle. (i) Morceaux choisis. V cycle, p. 1599.

ROMAN 39d Honoré de Balzac (1799-1850). — Laissons de côté ses nombreux romans de début, pour ne nous occuper que de la série considérable composée en 1829 à 1850, qu'il a intitulée lui-même : la Comédie humaine[^] et qu'il a subdivisée en Scènes de la vie privée[^] Scènes de la vie de province[^] Scènes de la vie parisienne[^] Études philosophiques, etc. Les œuvres les plus remarquables sont : Eugénie Grandet, le Lys dans la vallée, le Père Goriot, le Cousin Pons, les Paysans, la Peau de chagrin, la Recherche de Vabsolu. Bien que ces romans ne soient pas les épisodes d'une seule histoire, Balzac y fait cependant revenir souvent les mêmes types. Parmi ses plus belles créations, il faut citer Grandet, l'avare; le cousin Pons, le collectionneur fanatique ; Goriot, type renouvelé du père faible qui s'est dépouillé de tout pour ses enfants, et qui meurt sur un grabat t César Birotteau, parfiûneur, type du grand négociant de 1840 ; l'illustre Gaudissart, le commis voyageur ; Balthazar Qaës, l'inventeur ; M^{^^} de Mortsauf, la femme héroïque ; W^{^^} de Nucingen, la grande dame vaniteuse et dépensière..., etc. (1). / Tous ces personnages, Balzac assemble les avoir vus, dans leur milieu propre, hôtel princier ou bouge infect, boulevard mondain ou ruelle sinistre, avec leur costume, leurs gestes ; ce n'est même pas du portrait, c'est de la photographie animée et colorée. D les a entendus parler, chacun avec son style, ce style, qui est « de l'homme même », ses locutions et images caractéristiques, son accent provincial ou étranger. B nous reste, de la lecture de ses romans, le souvenir précis et comme l'obsession d'un certain nombre d'individus avec lesquels nous avons vécu ; et nous ne les oublierons pas. Quand Balzac décrit, analyse, ou fait parler, il est excellent écrivain i on voit, on entend, ce n'est pas du Balzac, c'est la vie. Où il est moins bon, c'est lorsqu'il développe ses idées sociales, morales, littéraires, eo son propre nom. Alors il s'embarrasse, il reste pris dans ses phrases, fl fait de l'esprit ou de l'éloquence. Mérimée (1803-1870). — À l'œuvre grandiose et touffue de Balzac, il faut opposer celle de Mérimée, qui se distingue, en plein romantisme, par une recherche excessive de la concision et de la froide réalité. Prosper Mérimée commença par mystifier les romantiques en publiant son Théâtre de Clara Gœsul (1825), et la Guzla, prétendu choix de poésies iUyriques (1827). n avait ensuite c travaillé » dans le genre du roman historique à la Vigny, et donné sa Chronique du règne de Charles IX (1829), qui n'est pas le meilleur de ses ouvrages. Puis il

publie (de 1829 à 1840), à la Revue des Deux-Mondes et à la Revue de Paris, une série de nouvelles dont les plus célèbres sont : VEnièvement de la redouté^ la ParHê de trieitaCt II) Menmu» rhniâia. «'» <<w>>>>>>> p Vtl % f» eynU p. fY>1

400 OIX-NBUTIÈHB BiftCLB I0 VéMu érnUf Matteo Faieone.

On peut considérer aussi comme des ffOMveiles, mais de plus longue haleine, Cohmba (1840) et Carmen (1847) (1). Colomba réunit toutes les qualités de précision et de sobriété de Mérimée avec quelque chose de plus, que cet écrivain obtient rarement, parce qu'A révite de parti pris : un certain degré de chaleur et de passion, qui sort du sujet lui-même. C'est une histoire de vendetta corse. Ce court roman est un véritable chef-d'œuvre de composition, d'analyse morale et de style . Gustave Flaubert (1821-1880).

— Madaime Bovary , publiée dans Ui Remte de Paris en 1857, est l'histoire très simple et très navrante d'une femme incomprise, sentimentale et criminelle, qui finit par s empoisonner. Tous les personnages appartiennent à ce réalisme bourgeois qui a par lui-même peu de relief, mais qui s'édaire, chez Flaubert, d'une puissante •psychologie (2). Flaubert, qui s'était montré réaliste absolu dans Madanhé Bovary, écrivit ensuite un roman historique, archéologique et exotique, Salammbô (1862). Le cadre, magnifique, est formé par la (3arthage des guerres puniques et par le pays environnant, où se déroule la révâte des m«cenaires d'Hamilcar. Ce roman, d'une intense et éblouissante eicactitude archéologique, enchante d'abord, et fatigue vite (3). Danslegeafe descriptif et romantique, Flaubert a encore donné La TeniaHon de SaùiiiAntoine (1874), — et dans le genre réaliste : VEéducation Senêmenr Ude (1869) et Boavard et Pécuchet (1881). Flaubert vivra surtout comme grand écrivain, au sens technique du mot. n a laborieusement construit d'impeccables phrases. Alphonse Daudet 1840-1897) est aussi un réaliste ; mais il a l'imagination romanesqise et il crée d'amusantes intrigues. Son œil, contrairement à celui de Flaubert, aperçoit de préférence le pittoresque, la couleur, la vibration des lumières, les silhouettes originales ; et surtout il possède à la fois une exquise sensibilité et un esprit vif et (Equant. Ce sont des chefs-d'œuvre d'observation et de poésie que U Petit Chose (1868), Jack (1876), le Nabab (1879). Daudet a créé le type de Tartarin^ dont Numa Roumestan (1880) est l'héritier. Nul n'a su, comme lui, en&rmer dans de courtes nouvelles, un tableau, une situation, un sei^imeni ; il a donné à la prose l'édat et la solidité de la poésie, dans ces riens qui s'in« titulent : la Chèvre de M. Seguin, les Vieux, le Sous-Préfa autt dmmPs, l'Elixir du P. Gaucher. Il est moins réaliste qu'inipraifieiUMfti. Q'ert notre Dickens (4). (1) Morceaux ehooiit, !•< eyel«, p. 549| 1« eyeto, p. iSlO^ (S) Morceaux

choititt 2* cycle, p. 1390. (S) Morceaux ehoitit, !•« cycle, p. 563 ; !• cycle,
p. iSSB. (4) MoretcMc dboMi, i** «yek» p. 676 1 1* «yele, p. iKfj

r ROMAN AOÏ Émila Zola (1840-1902), — Dans sds meillenn romans : V Assommoir (1877), Germinal (1885), Zola est un artiste d'un talent vigoureux et brutal. S'il n'avait, comme Rabelais, « semé l'ordure dans ses écrits », on serait plus à l'aise pour louer la poésie vraiment saisissante en son robuste épanouissement, qui anime telle page de son œuvre. Ce naturaliste a Jià visions de romantique. La grève de Germinal, Vaccident de chemin de fer delà BUte humaine^ la duxrge de cavalerie, de la DébâcleylA procession de Lourdes, unissent à la précision des détails une rare puissance de mouvement et de la vie. Guy de Maupassant (1850-1893) est rem^quable par un don d'observation qui en fait l'égal de Flaubert, et par un style plus souple et plus ferme. Mais il est amoral jusqu'à l'inconscience, et il gâte ses meilleurs livres par un cynisme froid, indigne de son grand talent. Ses principaux romans sont : Pierre et Jean (1888), Fort comme la mort (1889). â a publié, en outre, une grande quantité de nouvelles. rV. — Le Roman idéaliste et psyeliologique* George Sand (1804-1876). — Geoigu Sand est le pseudonyme de LudloAurore Dupin. Elle passa la plus grande partie de son enfance à Nohant, dans le Berry, qu'elle devait si bien chanter plus tard; elle joua avec les petits paysans ; elle eut à Nohant, comme Chateaubriand à Gombourg, ses heures de rêverie et de désespoir. Elle fit son premier livre. Rose et Blanche, en collaboration avec Jules Sandeau. En 1831, elle publia, en le signant du nom de George Sand, Indiana. D faut distinguer quatre périodes dans la production de George Sand : — 10 De 1831 à 1840 environ, elle fit des romans romanesques et romantiques, où la passion est en lutte avec les lois et les préjugés : Indiana (1831), Valentine (1832), Ulia (1834), Mauprat (1837), etc. — 2© De 1840 à 1845 environ, c'est la période des romans socialistes et mystiques, écrits sous l'influence des idées de Lamennais et de Pierre Leroux : Spiridion (1840), le Compagrum du Tour de France (1 840), Consuelo (1842), ' le Meunier d^AngibauU (1845), etc. C'est la partie de son œuvre la plus démodée. — 3^ Les romans champêtres. Déjà, en 1844, George Sand ^ avait publié François Le Champi, Elle donna ensuite : la Mare au diable (1848), la Petite Fadette (1848), ks MaUres Sonneurs (1852). Elle aime la nature, sait la voir et la décrire, et elle a deviné la poésie souvent exquise qui se cache dans le cœur du paysan. — 4o Enfin, Geoige Sand revint au roman romanesque et mondain, mais allégé des théories passionnelles et

féministes qui caractérisaient ses premiers ouvrages. Elle publia alors *Us* (1858), *Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1858), *le Marquis de Vte* (1800),

,402 DIX-NBUVIÊMB SiftCLB, ,f des CmXm^ et sa biographie un peu complaisante. Histoire de ma vie (1). Nommons encore Octave Feuillet^ Jt des Sandeau, André Theuriet, V. — Nos Contemporains. M. Paul Bourget est le maître du roman psychologique. Ses premiers romans : Cruelle Énigme (1885), Mensonges (1887), n'annonçaient pas son évolution prochaine vers l'étude des problèmes moraux contemporains. Là est le génie d'un romancier : saisir, parmi les situations passionnelles, celles qui sont en rapport avec les nouvelles lois ou les nouveaux besoins sociaux. Dans ce genre, M. P. Bourget a écrit des chefs-d'œuvre : Le Disciple, VÉtape, Un Divorce^ VÊmigré (2). H. Pierre Loti (pseudonyme de Julien Viaud). — Loti représente aujourd'hui le roman exotique. Marin, il a beaucoup voyagé ; il a été vivement impressionné par les paysages et les mœurs des pays merveilleux qu'il a traversés. Ses intrigues sont peu de chose ; mais il saisit avec sûreté les traits caractéristiques de la psychologie japonaise ou turque. Il excelle surtout à décrire la nature, en un style qu'il a créé tout exprès, et dont les couleurs ont autant de variété que de fraîcheur et d'éclat. C'est peut-être le plus original de nos écrivains. Ses principaux ouvrages sont : le Mariage de Loti, Mon Frère Yves, Pêcheurs d* Islande, Japonneries d'automne, Ramuntcho, Vers Ispahan, etc. (3). M. Anatole France, poète, journaliste, critique, est devenu célèbre surtout par ses romans, dans lesquels il exprime surtout des idées sociales, philosophiques et littéraires, en un style d'une perfection toute classique et d'une dangereuse ironie. Ses principaux romans sont : Le Grime de Sylvestre Bonnard (1881), Le livre de mon ami (1885), La Rôtisserie de la Reine Pédauque (1893), etc. M. René Bazin est remarquable par la simplicité pm'ssante de ses mtrigues et de son style. Comme M P. Bourget, il a analysé quelquesuns des états d'âme de la société nouvelle, en particulier dans la Terre qui meurt et le Blé qui lève, H. Maurice Barrés a adopté le cadre du roman pour exposer ses idées sociales et politiques. Ses œuvres les plus intéressantes sont : Le Jardin de Bérénice (1891), les Déracinés (1897), V Appel au SoUkU (1900), Colette Baudoche (1909). Il a, par ses idées et par son style, une influence sans cesse grandissante sur la pensée contemporaine. (1) Morceaux choisis, !«' cycle, p. 567 ; 2*cyelt,p. 1338. (2) Morceaux choisis, 2* cycle, p. 1359. (3) Morceaux choisis, {•* cycle, p. 584 ; 2* cycle 1367.

INDEX ALPHABÉTIQUE Cet Index donne tous les noms d'auteurs étudiés ou cités. Comme titres, il ne contient que ceux des ouvrages collectifs ou anonymes. Les chiffres imprimés en caractères gras renvoient aux pages où se trouvent la biographie des auteurs célèbres et l'étude de leurs principales œuvres. Académie française, 141. ADAM DE LA HALLE, 54. Aimeri de Narbonne 16. Alain Chartier, 42. Albigeois, IS. Alembert (d*), 271^ Alexandre de Bernay, 58. Alfieri, 250, 320. Aliénor de Guienne, 24. Aliscaru, 16. Allégorique (Littérature) au moyen âge, 28. Ami et Imite, 17. Amour courtois, 23, 40. Ampère, 374. Ahyot, 108, Ancey (G.), 891. Ancien Testament (Cycle de T), 52. Anciens et modernes (Querelle des), 235. Ange (<*) et Cérmete, 38. Amgennes (Julie d\ 144. Arabes (Invasions), 12. Arago, 374. Aristote (Poétique d*), 155. Arnauld (Angélique), 158. Arnauld (Antoine), 158. Arnauld d'Andilly, 158. Arnauld (le Grand), 158. Arthur, 23. Assonance, 14. Aube, 40. AUBIGNÉ (Agrippa d*), 94. 124. AuBIGNÉ (Constant d'), 193. Aucassin et Nicolette 26. Augier (Eu.), 889. Augustinus^ 159. Aveugles {les Trois) de Compagne^ 38* Bacon (François), 79. Baif (A. de), 98. Ballade, 40. Bauca (Gusz de), 145. Balzac (Honoré de), 899. Banquet (Condamnation de), 59. Banville (Théodore de), 348. Barante (de), 378. Barbier, 347. -Baron, 222. Barnave, 312. Bartas (du), 93. Basoche (Clercs de la). 55. Bataille (Henri), 393. Baudelaire, 348. Bayle (Pierre); 246, 252. Bazin (René), 402. Beaumarchais, 801. Bécque, 391. Bellay (Guillaume du), 92. Bellay (Jean du), 92. Bellay (Joachim du), 93. Bellerme (Rémi), 93, 119. Benoît de Sainte-More, 28, 61. Bernier, 144. Béranger, 347. Bernard (Claude), 374. Bernard de Clairvaux, 41. Bernard (Saint), 71. Bernardin de Saint-Pierre, 288v Bernstein (Henri), 393. Berryer, 384. Bertaut, 136. Berte aux grands pieds, 15. Bertrand de Born, 41. Bestiaires, 32. Bignon (Abbé), 279. BÈZE (Théodore de), 122. Bible Masani, 73. Blondel de Noyon, 41. BoDEL (Jean), 47. BOILBAU, 229. Boisrobert, 141, 211. BOUMQBROKB, 262. BONALO (de), 862.

404 INDBX ALPHABÉTIQUE BONAVENTURUM DBS

PÉRIBBS, 10t. BORNim (Hbnri de), 360. BoSSUBT; 166.
 BOURDALOUB, 177. BOURGBT (P.). 402. boursault, 222. Brach (Pibrrb db), 100. BrantAmb, 102. Bribux, 392. Bripaut, 322 Brizeux, 347. Broglib (duc Victor db), 388 BRUNETltRB (P.), 872 Brut (Boman de), 61.
 BuPFON, 277. Bussy-Rabutim, 192. Bybon, 318. Caldbron, 320. Calvin, 74, 120. Camoens, 79. Capus (Alfred), 393. Garrbl (Armand), 386.
 Casuistique, 159. Caylus (M«* de), 195. CÉARD, 391. Chamfort, 293.
 Chapelain, 144, 231. Charlemagne, 15. Charles d'Orléans, 42. Charron (Pierre), 114. Chartier (Alain), 42. Chastelain (Georges), 80. Chaitiements, 32. Chateaubriand, 826. Ghênedollé, 324. Chénier (André), 805. Chénier (M.-J), 321. Chevalier (fa) ait barizel, 38. Chrbstien (Florent), 126. Chrétien de Iroybs, 24. Christine de Pisan, 42. ChroniqueM de SaitU-Denie^ 61.
 Clara Gazul {Tkéâtre de), 399. Classicisme, 129. ClIbtc» de la Basoche, 55. Colin Muset, 41. Collège de France, 76. Colletet, 144. Colun d'Harlbvillb, 321. Commynes (Philippe de), 68. Comte (Auguste), 366. Concile de Trente, 77. Condillac, 276. Conflrères de la Passion, 49. CONON de Béthune, 41. Connards (les), 55. CONRART (Valentin), 141, 144.
 Conservateur (le) Uuéaire, 340. Constant (Benjamin). 383. 394. COPPÉE (François), 850, 360 (k>queret (Collège de), 87. CoRMBiLui (Pierre), 149. Corneille (Thomas), 157» 210. 211. Conn, 144. Courier (Paul-Louis), 383. Couronnement (lé) de Louw, 18 Cousin (Victor), 866. Crébillon, 294.
 Crétin (Guillaume), 80. Croisade (Cycle de la), 17. Curé (le) qui manqua det murets 37 CUREL (F. DE), 393. CuvIER, 374. Cuvier (le), 58. Cyrano de Bbmngbrac, 188, 211. Dacibr (M«*)j S35. Dancourt, 293. Qangeau (Journal d«), 106. Dante, 12, 73. Danton, 312. Daubenton, 276, 279. Daudet (Alph.), 400. DaUnou, 324. Daurat, 87, . 93. Defpand (M»« du), 272.
 Delaunay (M>* de Staal), 254. DELA VIGNE (CUSIMIB), 847, 359. Delille, 324. Descabtes, 140. Deschamps (Emile), 347. Deschamps (Eustachb), 33, 41. Desmaretssdb Saint-Sorlin, 144, 21 !■ Desportes, 136. Destouchbs, 302. Dickens, 318. Dictionnaire de VAMâêrniOf 142. Diderot, 276, 302. Dits, 32, 54. DoNNAY (Maurice), 393. Doon de Mayence, 17.
 DOSTOIEVSKY, 320. Drame d*Adam, 47. Ducis, 250, 296, 321, 356. DucLOS, 293. DUFRESNY, 299. Dumas (Alex.), père, 856. 306. Dumas (Alex.), fils, 880. DUPANLOUP (Mf), 365. Duplessis-Mornay, 122. Durand (Gilles), 126. DURUY, 382. DUSSAULT, 325. DuvAL (Alexandre), 822.

ELIOT (George), 318. Empire (1*) de GaUlëe, 55. Enetfdopidie (T), 274.
Enfants-sans-Souci, 55. fiPINAY (M— D'), 274. ÉvUree fardet 56. Époux
iVY 47. ^ASME, 76. Bbfr (AU><), 182«

INDBX AL»BABÉTIQnB 405 B8TIBNNB (HSNRI), 90, IM.
 ESTOILB (PIBRRB DB L^, ItS. Stibnnb, 3S2. Fabrb (Emile), 391, 398.
 Fabrb d'Ëglantinb, 321 Faguet (Emile), 373. Farel (Guillaume), 12S.
 Fauriel, 368. Favrb (Jules). 384. Félbzt (de), 325. FAnelon, 286. Feuillet
 (O.), 402. FICHTE, 320. Flaubert (G.), 400. Fléchibr, 179. Floin et
 Blanchefleur, 20. Florian, 304. FONTANBS, 324. FONTBNELLE, 261 •
 FOUQUET, 224. FOY (Général), 383. Frane-archer de Bagnolet, 60. France
 (Anatole), 402. Fredégaire, 61. Fréron, 293. Froissart, 66. furetière, 198.
 FUSTEL DE GOULANGES, 381. Gage Brûlé, 41. Gambetta, 384. Garnier
 (Robert), 118. Gassendi, 202. Gauprey Monmouth, 23. Gautier de Coinci,
 48. Gautier (Théophile), 848 Geoffrin (M"«). 272. Geoffroy, 272. Gbrson,
 71. Geste de Charlemagné, 15. Geste de Doon de Mayence, 17. Geste de
 Garin ou de Guillaume d'Orange, 16. Gestes particulières, 17. Gilbert. 304.
 GiLLOT (Jacques), 126. Girard de Vienne^ 16. Giraroin (Ém. de), 386
 GoETHB, 250, 320. Gogol, 320. GOLDONI, 250. GrOURIfAY (DE), 109.
 Graal (Saint), 23. Gréban (Arnould), 52. Grégoire de Tours, 61. Gresset,
 300, 304. Grignan (M"* DE), 192. Grimm, 274.. Gringoire, 52, 59.
 GrUÉNEAU DB MONTBÉUARD, 279. GUILLAUMB IX DB'
 POITIEBS, 41. GwiHaniê de Jviiê, 144. GuizOT, 878, 383. Guy II,
 chfttelain de CoiibI, 41 Hardy (Alex.), 148. Heine (Henri), 320 Helvétius,
 274, 276. Herder, 320. Heredia(de), 850. Héroet, 84. Hervieu (Paul), 892.
 Hoffmann, 320. Holbach (d*), 274, 276. Hdtel de Rambouillet, 142.
 HOUSSAYE (Hbnbi) 382 Housse ila) partie, 38. Hugo (Victor), 889, 852,
 896« HUMB (David), 284. Huon de Bordeaux, 36. Imprimerie, 73.
 ISNARD, 313. Jakemars Giél^e, 33. Jamyn (Amadis), 95. Janet (Paul), 866.
 Jansénisme, 159. JODELLE (Etienne), 116, 119. JoFROY Monmouth, 23.
 JOFROY Rudel, 41. JOINVILLE, 68. Jongleurs, 14, 54. JOUBERT, 325.
 JOUFFROY, 366. JouY, 322. Kant, 320. Labbé (Louise), 84. Labiche, 890.
 La Boétib 108, 126. La Bruyère, 183, 235. Lacépède, 21.. La Chaussée,
 302. Lacordaire, 364. La Fayette (M-« de), 193, 194, 198. La Fontaine, 224.
 La Harpe, 293, 325. Lai (lyrique), 40. Lais Bretons, 24. Lamartine, 885,
 384. Lambert (M*« de), 254. Lambert le Tort, 28. Lambin, 76. Lamennais,
 362. La Mottb-Houdard, 236, 254, 255. Lamcblot, 158. La Noui (François
 de), 123^ Lapidairéti 82. i â

.1 406 INDBX ALPBABÉTIQUB Lapraox (Victor db)» 847.
Laiuvky (Pibbrb), lie. La Rochbpoucauld, 181. Lavedan (Hbnri), ^3.
Lavissb (Ernst), 382. Lebel (Jean), 66. Lebrun (Ëcouchard), 305. Lecontb
db Lislb, 849. Lefranc db Pompignan, 305. Lejbunb (le PÈRE), 165. Le
Mairb de Belges, 80. Lemaitre (Jules), 878 « 302. Le Maître de Sacy, 158.
Le Maitbe (Antoine), 158. LEMKRCIBR aHtfPOMUCfeNE), 321.
Leopardi, 320. Lbrmontopf, 320. Le Roy (Pierre), 126. Le Sage, 290, 290.
Lespinnassb (M"* DE), 274. Lbssing, 250. L'EsToiLE (Pierre de), 125.
L*Hospital (Michel de), 125. LINGENDES (le P. (Xaude), 165. LiTTRÉ.
366. Locke, 133. Lohérain {Geste des), 17. LORRIS (GuaLAUMB DE),
29. Loti (Pierre), 402. LOYAL Serviteur (Le), 123. LucB DE Lancival, 322.
Luther, 74, 79. Machiavel, 78. Maillard (Olivier), 71. Maine (Durheise du),
254. ' (Vfainet, 15. Maintenon (M"* de), 193. Mairbt, 148. Maistre (Joseph
de), 861. Maistrb (Xavier de), 395. Malbsherbes, 313. Malherbe, 184.
Mallarmé (Stéphane), 851. ManuBcriU au moyen Âge, 11. Manzoni, 320.
Marguerite d*Alençon ou de Navarre, 80. 84, 102. Marguerite de Navarre,
124. Marie de Champagne, 24. Marie de France, 24, 33. Marin (le
Cavalier), 144. Marivaux, 200, 800, Marmontel, 276. Marot (Clément), 80.
Marot (Jean), 80. Martha (C), 371. Martignac (de), 383. Martin (Henri),
381. Mascaron, 179. Massillon, 179. Mathieu db Ybhdômb, 61, Mavpassant
(O. de), 401. Maure (M*** de), 453. Maury (Abbé), 312. Maynard (F.),
136. Mellin db Saint-Gelais, 84. MÉNAGE, 144. Menot, 71. Méré
(Ctiavalier de), 160. MÉRIMÉE, 399. Merlin (llSnccffitnteur), 23. MeHin-
MerUÀ, 38 Meschinot, 80. Meung (Jean de), 29. Michel (Jban), 52.
MiCHELET, 880. MiGNET, 379. Millevoeye, 324. MiLTON. 133.
Mirabeau, 810. Miracles de Notn-DanM, 48. MOLifcRB, 202. MOLINET,
80. Monologue* au moyen Ige, 54, MONTAIGNE, 108.
MONTALEMBERT, 384. MONTAUSIER (le Duc DE), 144.
montchrstibm (a. de), 118. Montesquieu, 255. MONTLUC (BLAISB DB),
184. Moraliti» au moyen aâe, 59. MORELLET (Abbë), 276. Mottbvillb
(M*« DB), 194. Musset (A. de), 845» 358. Mystères au moyen fl^re, 48.
Mystère de la Passion, 52. MyMtèrts proftuiei, 52. Nbcker (Mb«)« >7^
Newton, 132. \ Nicolas {Jfsu de Saint), 47. Nicole, 158. NISARD, 871.
Nodier (Charles), 894. Oger le Danois, 16. Orléans (Charles d*), 41.
Osanam, 368. Palissy (Bernard), 106. Paré (Ambroise), 107. Paris (Gaston),
371. Parnasse (le). 349. Partinopeus de Blois, 26. Pascal, 160. Pasquibr

(Ëtibnnb), 106. Passbrat (Jean), 126. Pasiur, 874. Pastourelle, 40. Palhelin, 56. PiUrinage de Charlomagnê (lé), 15. Pordrix {les), 87. Perrault (Gbarlu), 180«286.

ï \ INDEX ALFHABÉTIOUB 40 7 PENNAULT (Clauof), 189.
 PERRON (Cardinal du), 123. PÉTRARQUE, 88. Picard, 322. PiRON, 800.
 PiSAN (Christine de), 4S. PiTHOU (Pierre), 126. Pléiade (Ui, 85.
 PONSARD (F.). 859 . PONTUS DE THYARD, 93. Porto-Riche (de), 392.
 Port-Royal, 158. Pouchkine, 320. Pradon, 210. Prëciotitë, 145. Prévost
 (Abbé), 290. Proudbon, 366. (}uadrivium, 10. QUESNAY, 276. Quiétisme,
 243. quinault, 210. Quinet (Edgar), 381. Rabelais, 96. Ragan, 185. Racine
 (Jean), 200. Racine (Louis), 304. Rambouillet (Marquise de), 142. Ram us,
 76. Baoul de Camlfrai^ 17. Rapin (Nicolas), 126. Ravignan (le Père de),
 365. Raynouard, 322. Regnard, 296. Régnier (Mathurin), 136. Reine (la)
 Sibite, 15. Renaissance, 72. Renan, 382. Renart {Roinan de)^ 88. Renaud
 de Montauban^ 17. Renée de France, 81. Retz (Cardinal de), 195.
 Rbétoriqueun (Grands), 79. Riciiardson, 250. Richepin (Jean), 351.
 RiVAROL, 293. RoANNiz (Duc de), 160. Robespierre, 312. Roi Louis (le),
 16. Roland {CS^anson de), 18. ROLLIN, 292. Roman d*Alexandre, 28.
 Roman d'Enéa», 28. Roman de TMbei, 28. Roman de Troie^ 28. Roman de
 Renart^ 38. Roaoan-feuilleton, 398 Romantisme, 316. Romulus, 33.
 Rondeau, 40. Ronsard, 87. ROITALfD, 8M. ROTROU, 157. Rotruenge, 33.
 Rou {Roman de), 61. ROUCHER, 304. Rousseau (Jean-Baptiste), 305.
 Rousseau (Jean-Jacques), 281, royer-collard, 383 rutebeuf, 38. Sablé (M««
 de), 182. Sablière (M«« de la), 224. Saint-Amant, 138. Saint-Gyr (Maison
 de), 193. Saint-Cyran (Abbé de), 158. Sainte-Beuve, 368. Saint-Lambert,
 304. Saint-Marc Girardin, 370. Saint-Pierre (Abbé de), 254. Saint-Simon,
 195. Saisnee {Chanson des), 16. Sales (Saint François de), 122. Salut
 d'amour, 33. Sand (George), 401. Sandeau (J.), 402. Sardou (V.), 390.
 Satyre Ménippie (la), 126. Scarrom, 198, 211. ScÈvE (Maurice). 84.
 Schiller, 250, 320. Scott (Walter), 318. Scribe, 387. Scudéry (Georges de)^
 144. SCUDÉRY (M>>« DE), 144, 197. Sedaine, 303. Segrais, 144. Séguier,
 142. Senault (le P.), 165. Serments de Strasbourg^ 4. Serres (Olivier de),
 107. Serventois, 33. SÉVIGNÉ (M«« DE), 189. SÈZE (DE), 313.
 Shakespeare, 133, 25a Sibtle {la Reine), 15. SiBiLET (Thomas), 84.
 SiEYÈS, 312. SiLvio Pellico, 320. Sirvente, 33. SOREL (Albert), 382.
 SoREL (Charles), 197. Sotie au moyen â^^e, 59. SouLiÉ (Fr.), 398. Stabl
 (M">* DE), 882. Stendhal, 398. SUARD, 325. Sue (Eugène), 398. Sully
 (Maubice de), 71. Sully Pbudhomme, 860 Swinburne, 319. Symbolisme
 (le), 351. Table Ronde (Romani de la), 13. Tainb, 366,871, 881.

The text on this page is estimated to be only 25.16% accurate

i 406 ÎNDBX ALPHABÉTIQUE TINcm (M)»« DB), 155. Tençon, 33. Tendre (Carte de), 198. Tennyson, 319. THÉOPaiLE DB VIAU, 138. tueuribt (a.), 402. Thibaut db Cbampagne, 41. Thierry (Augustin), 876. Thiers, 379, 384. Thou (J;-A. DB), 124. Tocqubvillb (Albxis db), 381. Tolstoï, 320. Tourgueniev, 320. Triatan et YtmUt, 24. TVtvium, 10. Troie {Roman de), 28. Tropes, 47. Troubadoun, 40. Trouvèret, 41. TuRGOT, 278. URf« (HONOR« D'), 197. Vatablb, 76. Vauqblai» 144. Vauqubliiii db la Fbbsnatb, 96. Vauvbnabgubb, 192. Vbrgniaud, 312. Verlaine (Paul), 351. Vbuillot (Louis), 386. ViAU (Th. de), voir ThéopkiU» Vie de Saint Âlexit, 5. Vie de Saint Uger, 5. VieiUe (la) qui graista la paUê a» eketa Uer, 37. Viergee sages {les) et les Vierges foUea, 47. Vigny (A. db), 844, 356, 395. Vilain Mire (ie), 37. Villehardouim, 62. ViLLfeLE (DE), 383. ViLLEMAIN, 367. Villon^ 42 à 46, 81. Vincent db Paul (Saint), 165. Voiture, 146. Voltaire, 261» 295. Wacb (Robeiit), 23, 61. Ysopets, 33. Zola (Ëm.), 401.

The text on this page is estimated to be only 26.41% accurate

TABLE DES MATIÈRES Psfpei. PRÉFAOB Vm iNTBoononoN

I. Origines et formation de la langue française, I. — II. [^]mien monuments,
1. PREMIÈRE PARTIS ' LE MOYEN AGE Chapitre I*. >- Tablean
général du moyen ftge 6 I. Grandes divisions du moyen &ge. — II.
Principes à enivre dans Tétnde des œuvres littéraires du moyen ftge. — III.
Les classes sociales au moyen ftge. — IV. L*enseignement, les universités,
les manuscrits. — V. Les arts et les sciences. — VI. Les in^uenees
extérieures. Chapitsb II. — Littérature féodale. Les ehansoiii de geite li I.
Les origines. — II. Développement et décadence deft chansons de geste. —
III. Les trois cycles épiques {Oeste de Charlemagne, Oesie de Oarin de
Monigîam ou de Ouittaume d* Orange. Geste de Doon de Mayeneé), Les
gestes particulières. — IV. La Chanaon de Roland. — V. Diffusion et
influence des chansons de geste. Chafitbe III. -7 ' Littérature oourtoise 2S 1.
Les romans de la Table Ronde. — II. Les romans d'aventures. — III.
Diffusion et influence des romans. Chapitre IV. — Littérature savante et
allégorique 2t I. Les romans antiques. — II. La poésie allégorique : le
Roman de la Rc^ — III. La littérature didactique. Chafitrb V. — Littérature
bourgeoise et satirique V I. Le Roman de Renart, — II. Les fabliaux. — III.
Rutebeuf. Chapitre VI. — La Poésie lyrique • ^ I. Les trouvères et les
troubadours (zn* et xni* siècles). — II. Le lyrisme an XIV* et au zvi*
siècle. — III. François Villon. Chapitre VII. — Le Thèfttf religieux an
moyen ftge : Miraelei et Mystèrei M

The text on this page is estimated to be only 22.78% accurate

410 TABLB DBS MATIÈRB8 I. Da zi« au ziv« siècle. Drames liturgiques et miracles. — IL Le zv« siècle : Les mystères {Cycle de V Ancien Testavient. Cyde du Nouveau Testament, Cycle des Saints, Mystères profanes). C^APITRB VIII — La Ckmiédie an moyen ftge ' 53 I. Première période : du zin« au zv« siècle {Jeu de la FeuEée, Jeu de Robin et Marion). — IL Le xv« siècle : les Sociétés joyeuses. — III. La farce (Patheiin). — IV. — La moralité. — V. La sottie. — VI. Le monologue et le sermon joyeux. Chapitre IX. — L'Hiitoire an moyen ftge. Le Sermon „ 60 I. L'histoire {VitteJtardouinj JoinoiUe, Froissart^ Commynes), — IL Le sermon au moyen âge. DEUXIÈME PARTIE LE SEIZIÈME SIÈCLE Chapitbe I*'. — Tablean général du zvi« siècle 72 I. Dates et définitions. — II. Les causes de la Renaissance. — III. Le nouvel esprit littéraire {VHumanisnie). — IV. Les classes sociales. — V. Les arts et les sciences. ~ VI. Les influences extérieures. Chapitre II. — Clément Marot. La poésie de 1500 à 1549 79 I. Les grands rhétoriciens. — II. Clément Marot. — HT. Contemporains de Marot. Chapitre III. — La Pléiade 85 I. Le manifeste de la Pléiade. — II. Ronsard. — III. Les disciples de Ronsard. — 10 La Pléiade {Joachim du Bellay(, liémi Beïleau), — 2^ Autour de la Pléiade {Du Bartas^ Agrippa d'Aublgné). Chapitre IV. — Rabelais. Les Contenrs. 85 I. Rabelais {Gargantua, Pantagruel). — II. Les autres conteurs {Uonavenlure des PérierSy Marguerite de Valois). Chapitre V. — Traducteurs et Émdits 1 u3 I. Jacques Amyot (Vies de Plutarque). — IL Les émdits. — III. Les écrli- 4 vains scientifiques. > Chapitre VI. — Montaigne et les Moralistes ^ 107 I. Montaigne {Les Essais). — II. Après Montaigne. Chapitre VII. — Le Théâtre an xvi« siècle I lô I. — La tragédie {Jodelle, Oamier, Montchrestien). — II. La comédie {Larivey). ^ | Chapitre VIII. — Théologiens. Historiens. Politiques 119 I. Calvin. — II. Saint François de Sales. — 111. Illosturieux cl auteurs de mémoires {Montluc, Agrippa d^Aubigné), — IV. Les écrivains politiques {La Boétie). — V. La Satyre Ménippée,

The text on this page is estimated to be only 25.47% accurate

TABL DBS MATiftrBS 411 TROISiifiHE PARTIS LE DiX-
 SEPTIÈBOE SIÈCLE Pages. Chafitr I*. — Tableau général dn zvn«
 siècle 128 I. Grandes divisions du zvii« siècle. — II. Le classicisme. — III.
 L'influence de Louis XIV. — IV. Le public du zru* siècle. — V. Les arts et
 les sciences. — VI. Les influences extirinsèques. Chapitbk II. — La
 Bétonne de la poésie .^ 133 I. Malherbe. — II. Disciples de Malherbe. —
 III. Adversaires de Malherbe {Mathurin Régnier...). Chapitre III. — Les
 influences philosophiques et loicales* 139 I. Descartes (Le Discoure de la
 Méthode). — II. L*àoadéu^i» Ir&oçalse. — III. L'hôtel de Rambouillet. -
 IV. Balzac. - V. V;tuure. - VI. Vaugelas. Chapitbb IV. — La formation de la
 tragédie classique. Corneille et son /^y\ temps [uy 1. Avant Corneille. — II.
 Corneille : sa biographie; Thistoire de son thé&tre; sa poétique. — III. {jCS
 contemporains de Corneille {Roirou^.). Chapitre V. — Pascal et Port-Boyal
 ; 158 I. L'abbaye de Port- Royal. Principaux écrivains jansénistes {AmaiM,
 Nicole), — II. Pascal (Les Provinciales, Les Pensées). — III. Influence de
 Port-Royal au xvii* siècle. Chapitre VI. — Bossuet 6t les Prédicateurs 165
 I. La Prédication avant Bossuet. — II. Bossuet {Sermons, Oraisons fw
 nèbreSy Discours sur VBistoire universelle, Histoire des wjtriations...). —
 III. Bourdaloue. — IV. Autres prédicateurs (FUchier, Mascaron, îdas'
 »ill07l). Chapitre VII. — Les Moralistes mondains. La Bochefoncauld. La
 Bruyère. 180 I. Prédécesseurs et contemporains de La Rochefoucauld. — II.
 La Rochefoucauld. {Les Maàtnes). — III. La Bruyère {Les Caractères).
 Chapitre VIII. — Les Lettres. Les Hémioires. Les Romans 188 I. La
 littérature épistolaire. — Les Lettres au xvii* siècle. — III. M"»« de
 Sévigné. — IV. M"»« de Maintenon. — V. Les Mémoires {Cardirua de
 Rets, Saint-Simon). — VI. Les Romans {d'Urfé, La Calprenède, Af"« de
 Seudéry, M"« de La Fayette). Chapitre IX. - Racine et la Tragédie de 1660 à
 1700 (^1 I. Biographie de Racine, histoire de son thé&trf?, sa poétique. —
 II. Con- ^-^ temporains et sueeseurs de Racine.

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

412 TABLB DBS MATIÀRBS Chantse X. — Molière et la
Ck)médie au rvn* sidele 210 I. Avant Molière {Roirou, Deamareis de Saint-
S&rlinj Scarron.,.), — II. La comédie italienne en France. — III. Molière :
sa biographie, l'histoire de son thifttre, sa poétique. — IV. Après Molière
{BounauU, Baron.,.), Chapitbe XI. .- La Fontaine et La Fable 223 I. La
Fable du moyen Age à la Fontaine. — II. La Fontaine. — III. La Fable
après La Fontaine au xvn« siècle. Chapitre XII. — La Théorie de lldéal
olassiQue : Boileau. La Querelle dei Anciens et des Modernes 229 I.
Boileau (Les Satires. Les EjAtres, Le Lutrin, VArt poHique), — II. La
Querelle des Anciens et des Modernes (Causes, Histoire, Conséquences),
Chapitre XIII. - Fénelon {Traité de Véducaion des fUles. T&émaque,
Dialogues sur Viloqwnce, Lettre à V Académie Fénelon et le Quiétimie), ...
236 QUATRIÈME PARTIE LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE Chapitre I*. —
Tableau général du xvm< siècle 2i5 I. Les dates du xviii* siècle. — II. La
société etropinion. — III. La philosophie etja religion. — IV, La littérature.
— V. Les sciences. — VI. Les arts. — VII. Les influences extérieures.
Chapitre II. — La Transition. 250 I. Fontenelle [Entretiens sur la pluralité
des mondes. Eloges des Académiciens), — II. Bayle (Dictionnaire
historique et philosophique), La MotteHoudard, l'abbé de Saint-Pierre. - III.
Les premiers salons. Chapitre III. — Honte^quieu {Lettres Persanes,
Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des
Romains. Esprit des lois) 256 Ch/^tre IV. — Voltaire 260 I. Biographie. —
II. L'œuvre poétique de Voltaire (Hertriade, Epttres, Satires.,.). - III. Voltaire
historien (Histoire de Charles XII, Siède de Louis XIV ,.)^ — IV. Ouvrages
philosophiques, Romans, Mélanges. — V. La correspondance de Voltaire.
— VI. La philosophie de Voltaire. — VII. Le style de Voltaire. Chapitre V.
— Les Salons. L'Encyclopédie. Buffon 271 I. Les Salons (Af'» Geoffrin,
M™« du Deffand, M"« de Lespinasse), — II. L'Encyclopédie (D'Alembert,
Diderot), - III. Buffon (VHisioire naturètle, Le Discours sur le style).
Chapitre VI. — Jean-Jacques Rousseau 280 I. Biographie. — II. L'œuvre de
Rousseau (Discours, La Nouvelle BiM^B^ Le Contrai soeiat, VEmite. Les
Confessions), — IIL Bemaidin de 8aint-Fierre (Paid et Virginie).

The text on this page is estimated to be only 29.11% accurate

TABLE DBS MATIÈRES 413 Pages. Chapitbb VII. — Romanciers. Moralistes. Critianes 289 I. Le Roman {Le Diable boiieux etOil filas, de Le Sage; Manon Lescaui^ deTabbé Prévost...}. — II. Les Moralistes (yauvenar^ues...). — III. Les oritiques {La Harpe), Chapitrbb VIII — Le Théfttre au zvni* sièsie 294 I. La tragédie {CrébiUon^ Voltaire, Dtieis), — II. La comédie. Les disciples de Molière {Regnard, Dancourt, Le Sage), — III. Marivaux. — Beaumarchais (Le Barbier de Séville, Le Mariage de tHgaro). — IV. La comédie larmoy^te et le drame bourgeois {La Chattssée, Diderot, Sedaine). CnAriTRE IX. — La poésie didactique et lyrique. A. Chénier B03 I. La poésie didactique et satirique {Louis Racine, Florian, Gresset, Gilbert), — 11. La poésie lyrique {J.-B, Rousseau, Le Franc de Pompignan, Pamy, Lebrun). — André Chénier. Chapitre X. — L'Éloquence bous la Révolution 30d I. L'Assemblée Constituante et la Législative {Mirabeau, Maury). — II. La Convention (Vergniaud, Danton, Robespierre). — III. Les Journalidtes. CINQUIÈME PARTIE LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE Chapitre I**. — Tableau général du xix* siècle 314 I. Grandes divisions. — II. Le nouveau public. — III. Los écrivains. — IV. Les nouveaux sentiments. — V. Les origines et la définition du romantisme. — VI. Le réalisme. — VII La presse. — VIII. Les arts bt les sciences. — IX. Les influences extérieures. CHAPnnE II. — La littérature bous la Révolution et TEmpire 321 I. Sous la Révolution. — II. Sous le Consulat et l'^pire. Chapitre III. — Les Initiateurs de la Nouvelle Renaissance 325 I. Chateaubriand {Atala, Le Génie du Christianisme, Les Martyrs,,). — II. ! £»• de Staël {De la LUtérature, De V AUemagne,,), Chapitre IV. — La Poésie lyrique au xix« siècle 335 L Les romantiques {lAmartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset...),— II. La Transition! (TA. Gautier, Baudelaire, Th. de Banville). — III. Le Parnasse {Leconte de Liste, J,-M. de Heredia, SiiUy Prudhomme, F. Coppée), — IV. Le symbolisme (Verlaine, MàUarmé), Chapitre V. — Le Drame romantique 352 I. Comment s'est formé le drame romantique. — II. Les théories : la Pré' face de CromweU, — III. Les drames de Victor Hugo {CromweiU, Hemani, Buy Blas...). — IV. Les Drames d'Alexandre Dumas père {Henri III et sa Cour), — V. Les drames d'Alfred de Vigny {Chatterton,,), — VL Alired de Musset {Loremaedo, Comédies et Proverbes). ~ VII. Casi

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

414 TABLE DBS IfATIÈRBS mil Delavigne. — VIII. La réaction daanque. Ponaard {Luariee), — IX. La renalasanoe du drame en ven {Henri de Bomier, F. Ccppéat J, Riche/pin). Cbafitbb VI. — Le monvvement relisienz et philoeophique. 361 I. Les 6erivains religieux {Joeeph de Maislre, Lamennais), — IL Les prédicateurs {Lacordaire^ de Raingnan.,), — III. Les philosophes {Maine de Biran, Boyer-Coïlard, F. Cousin, Jouffroy, J. Simon, A. Comte.,). Chapitbb VII. - La Critione an xiz* siècle 367 L ^^lemain. - II. Sainte-Beuye. — III. Saint-Marc Girardin. — IV. Nisard. Critiques uniyersitaires (Mariha^ Boissier, Qréard, O. Paris). — V. Taine. — VI. La critique dramatique. Fr. Saroeey. — VIL F. Brunetière. — VIII. Les contemporains {J}des LemaUre, Emile Fagvet). — IX. Les éeriyains scientifiques {Cuoier, Ampère, Arago, Cl. Bernard, Pasteur). Chapitbb VIII. — L'Histoire an zix« siècle 375 L Les Influences. — II. Le développement général. — IIL Augustin Thierry {Histoire de la eonquête de V Angleterre par les Normands, Récits des temps niérovingiens.,). — IV. De Barante {Histoire des dues de Bourgogtte). — V. Guizot {Histoire de la eùnlisatïon, RévoUution d'Angleterre...). — VI. Thiers {Histoire de la Révolution française. Histoire du Consulat et de V Empire). Mignet {Marie Siuart, Charles-Quint). — VII. Michelet {Histoire de France). — VIII. Autres historiens (H. Martin, Taine, Fustel de Coulanges. Renan, Duruy). CHAprrrBE IX. ~ Orateurs et écrivains politianes. Journalistes 382 I. L'éloquence parlementaire et le pamphlet sous la Restauration. — II. Sous la Monarchie de Juillet. — Il 1. De 1848 à nos jours. — IV. Les grands journalistes (A. Carrei, E. de Girardin, L. VeuiUot). Cbaptire X. — La Comédie an xiz« s:ècle 386 ~ I. Scribe {Bertrand et Raton, Le Verre d*eau...). — II. Emile Âugler (Le Gendre de M. Poirier, Maître Guérin...). — III. Alexandre Dumas fils {La Dame aux Camélias, Denise...). — IV. Autres auteurs de comédies {Labiche, Sardou, Mcilhac et HaUvy, E, PaiUeron). — V. Le naturalisme au théâtre {H. Becque...). Le théâtre libre. — VI. E. Rostand. — VII. La Comédie contemporaine. Chapitre XI. — Le Roman au xix* siècle 393 I. Le roman de 1800 à 1825. — II. Le roman historique (A. de Vigny : Cinq- Mars ; V. Hugo : Notre-Dame de Paris, Les Misérables ; A. Dumas père : Les Trois MousquetairesJ. — III. Le roman réaliste et natur»lipte (Stendhal : Le Rouge et le Noir ; Balzac : La Comédie humains ; G. Flaubert : Salammbô, Af'» Bovary; A. Daudet, E. Zola).— IV.

Le roman idéaliste et psychologique {6. Sand, O. Feuillet, A. Theuriet). —
V. Nos contemporains (P. Bourget, P. Loti...). Paris-Lille. — Imp. A, Taffin-
Lcfort. — 116-7-29.

The text on this page is estimated to be only 23.55% accurate

* IBRAHIMI A. HATIEB, 8, rue d'Asnières, PARIS, VI*

■ 'VM***M>^>^>^i^***^hA^M*«*%^M«««a««M«^««krf«tf^M«*^««
M*Ap««««M«**«i«tfa*WttAMMWMMtfartV*»Wl4l^ COLLECTION
D'AUTEURS FRANÇAIS d'après la Méthode historique publiée par Louis
dix«ction de Gh.-M. DES GRANGES Professeur de première au lycée
Charlemagne, docteur es lettres. Édition de l'Université de Paris
de l'époque de l'Introduction, Bibliographie, Notes, Grammaire,
Lexique, Boite à l'usage de l'élève, par Ch.-M. Des Granges. In-x6, xxii-
708 pages» X 16 gravures. Bossuet Œuvres choisies par J. Calvst, agrégé
de lettres*. In- 16 xvi-722 pages, 34 gravures. Chateaubriand, Œuvres
choisies, par Ch. Florentin, professeur agrégé au lycée Janson-de-Sailly.
In-x6, xxiv-436 pages, 30 gravures. Chefs-d'œuvre poétiques du seizième
siècle : Métro, du Boiteux Ronsard, de La Fontaine, de Rémy, par J. Vianey,
doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier. In-x6, xvi-469 pages, 31
gravures. Corneille, Théâtre choisi, par S. Rochblat, professeur à l'
Université de Strasbourg, et Ch.-M. Des Granges. In-x6, xvi-x.036 pages,
80 gravures. Fénelon, Œuvres choisies, par A. Chénier, professeur à la
Faculté des Lettres de Bordeaux. In-x6, xv-688 pages, 57 gravures. La
Bruyère, Œuvres choisies, par R. Radouant, professeur agrégé au lycée
Henri IV, docteur es lettres. In-x6, 760 pages, 77 gravures. La Fontaine,
Œuvres choisies, par G. Lb Biois, docteur es lettres, professeur au
collège Stanislas. In-x6, xix-548 pages. 43 gravures. Lamartine, Œuvres
choisies, par M. Lbvaillant, ancien élève de l'École normale supérieure,
agrégé des lettres, professeur au Lycée Condorcet In-x6, XXIV-X.068
pages, 68 gravures. Molière, Théâtre choisi, par Ch.-M. Des Granges. In-
x6, xx-996 pages, 42 gravures. Montaigne, Œuvres choisies, par R.
Radouant. In-x6, x-464 pages, 6x gravures. Racine, Œuvres choisies, par M.
Foucault, professeur agrégé des lettres au lycée de Toulouse. In- 16,
xxii-950 pages, 75 gravures. Sévigné, (Mme de) Lettres choisies, par Mme
A. Vigneron, agrégée des lettres In-x6, 640 pages, X04 gravures. Voltaire,
Œuvres choisies, par L. Fuinorin, ancien élève de l'École normale
supérieure, professeur de première au lycée Louis-le-Grand. In-x6, xxi-
x.0x6 pages, T»\$ gravures.

